

LES ANNEES



L'ESPAGNE



L'ESPAGNE

PAR

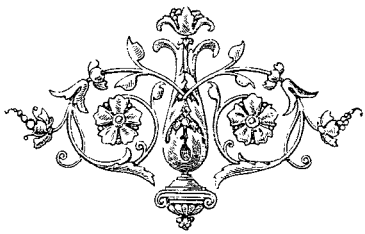
THÉODORE SIMONS

ORNÉ DE 335 GRAVURES ET PLANCHES

PAR

ALEXANDRE WAGNER

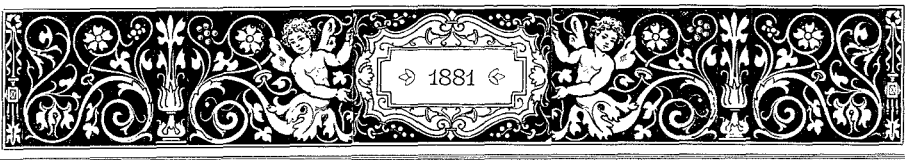
TRADUCTION PAR MARCEL LEMERCIER

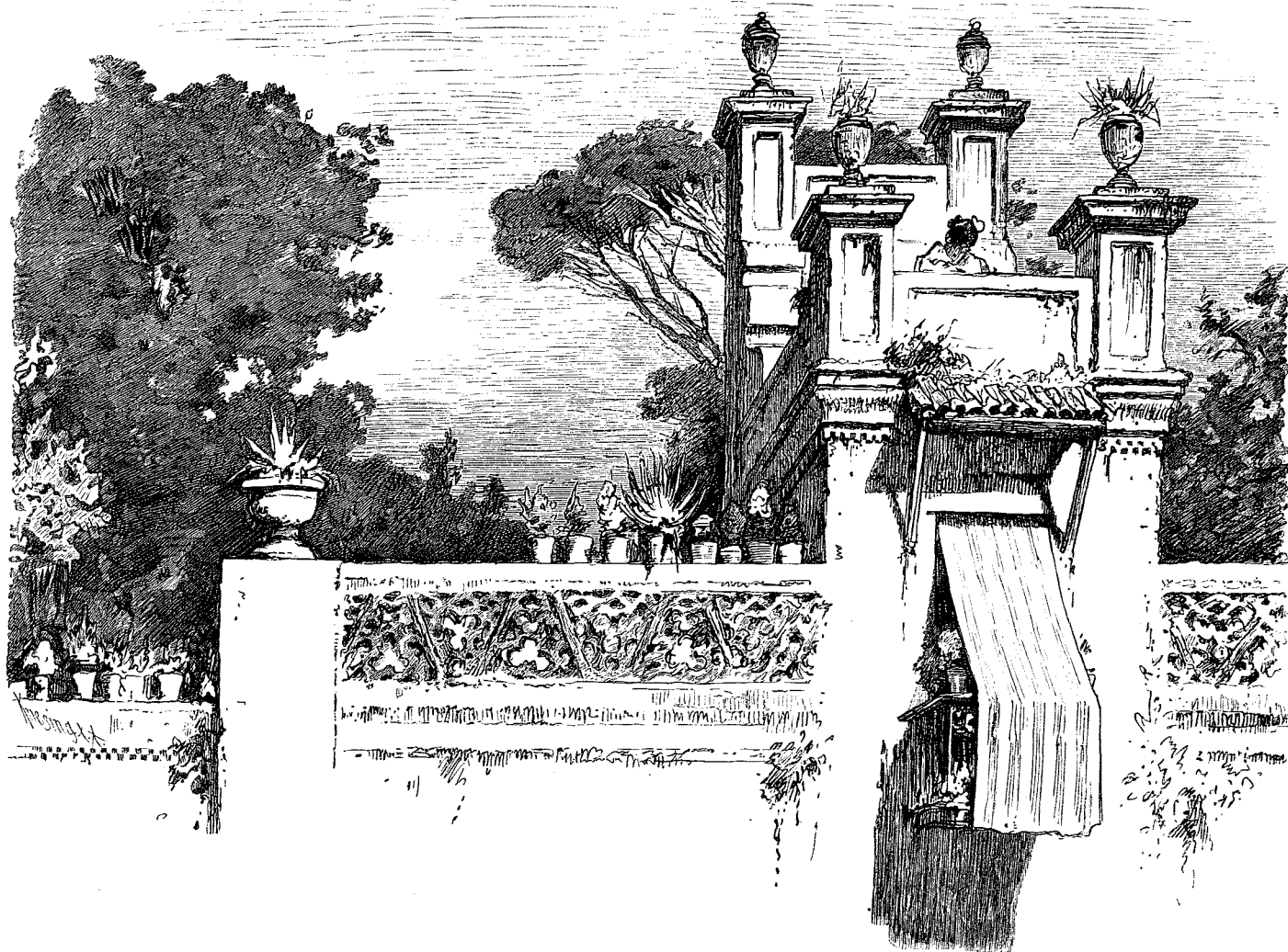


PARIS

F. EBHARDT, ÉDITEUR

40, RUE DU BAC, 40





BALCON MAURESQUE, À GRENADE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page		Page
MARSEILLE		Madrid et les Madrilènes	115
Départ de Marseille	1	Aperçus littéraires	117
En mer	4	L'âge d'or du grand art espagnol	121
BARCELONE		Ei Museo de Pinturas. Le Musée de Peinture de Madrid	123
* Arrivée à Barcelone	9	Excursion à Aranguez	133
Barcelone	12	TOLÈDE	
Le Montserrat	23	En route pour Tolède	141
SARAGOSSE		Tolède	143
Santiago	33	Les vieilles rues de Tolède	147
La cathédrale El Pilar de los Angeles	34	L'église San Juan de los Reyes	155
Florinde et Rodrigue	37	Les Cigarrales	155
De Saragosse à Madrid	45	Les environs de Tolède	165
MADRID		Le château de l'Infante Galiana aux environs de Tolède	167
El Real Palacio. Le palais royal	49	La cathédrale de Tolède	169
La Real Cochera	66	Les quatre Alcazars de Tolède	175
La Armeria	68	La question des eaux à Tolède	178
Les courses de taureaux	72	Les mulets et les diligences espagnols. Le cheval andalou	183
Les coulisses de l'amphithéâtre	75	De Tolède à Cordoue	188
Affiche des grandes courses de taureaux du 17 juin 1877	81	CORDOUE	
L'arène	85	Le khalifat de Cordoue	199
Les acteurs du drame	87	Les plaintes d'Abderrahman	202
Le combat	91	La grande mosquée de Cordoue. Sa fondation et ses origines	203
El Buen Retiro	98	La mosquée de Cordoue dans son état actuel	208
	110		

	Page		Page
La cathédrale de l'évêque Don Alonso Manrique	212	GRENADE	299
Medina Az-Zahra, la fleur des cités d'occident	215	L'Alhambra, Le château rouge	305
Les Patios de Cordoue	223	Bab-es-Cheria, La porte du jugement	311
De Cordoue à Séville	225	La Cour des Myrtes	314
SÉVILLE	231	La Tour de Gomérès	318
Les palais de Séville	236	La Cour des Lions	321
L'Alcazar de Séville	237	La Salle des Abencérages	325
La Casa de Pilatos, La maison de Pilate	241	La Rauda, Les tombeaux des rois de Grenade	327
El Consulado ou la Casa Lonja, La Bourse de la Commerce	242	La Salle des Deux Sœurs	330
La Plaza de Toros	247	El Mirador de Lindaraja	333
Dans les pampas de la Sierra Morena	251	Les chambres à coucher et les salles de bains	335
Murillo et le musée provincial de Séville	254	El Mirador de la Reina	337
Les collections particulières de Séville	257	Le Généralife, El Djennat el Arife	340
L'Hospice de la Caridad	259	La Bibarrambla	346
La cathédrale	262	Le combat singulier	348
Les églises de Séville	270	Grenade sous la domination mauresque	352
Les ruines d'Italica aux environs de Séville	272	Grenade sous la domination chrétienne, La cathédrale	360
Le passé et le présent	275	Le palais de Charles-Quint à l'Alhambra	366
Mœurs et coutumes andalouses	279	Las Torres Bermejas, Les tours vermeilles	369
La toilette de la Señora	281	Les palmiers d'Elché	371
Un bal à Séville	283	Adieu au lecteur	374
La Véga de Grenade	291		

GRAVURES DANS LE TEXTE.

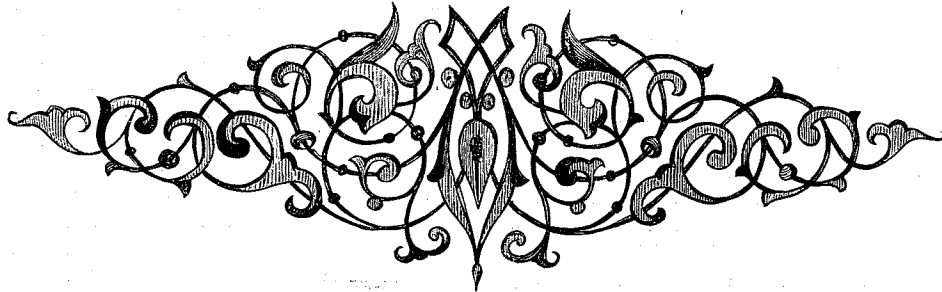
	Page		Page
Le port de Marseille	1	Billet de cirque	76
Canot de sauvetage	3	Les Alguazils	77
Le phare et la jetée de Marseille	4	Le nouveau cirque des taureaux	79
Bergerie et poulailler à bord du Danube	5	Initiale H	81
Les armes de Barcelone	7	Écurie pour les chevaux blessés dans l'arène	82
Le port de Barcelone	9	Picadores s'équipant pour le combat	83
L'omnibus de Barcelone	11	Initiale A, Marchand de programmes à Madrid	87
Charrette attelée d'un mulet	12	Marchand d'oranges dans l'arène	89
La fontaine de las Ocas	16	Le cortège de parade	91
Un enterrement à Barcelone	19	Initiale E	91
Paysan catalan drapé dans la manta	21	Alguazil à cheval dans l'arène	92
Tailleur ambulante à Barcelone	22	Frascuolo	93
Initiale, Tête de mulet	23	Espada attendant le taureau	95
Ascension du Montserrat	24	Cul-de-lampe, Tête de taureau	97
Le monastère du Montserrat	25	Initiale E	98
Puig Elias, le mendiant centenaire du Montserrat	28	Avant le combat	98
Les armes de Saragosse	31	Les Capeadores	100
Initiale I, Insignes ecclésiastiques	33	Le saut de la barrière	101
Le pilier des Anges	35	La chute du Picador	103
Initiale A	37	Chulo dessellant un cheval mort	104
Cour d'un vieux palais à Saragosse	38	Banderillero provoquant le taureau	105
École des Arts et Métiers à Saragosse	41	La pose des banderillas	106
Attelage aragonais (environs de Calatayud)	42	L'Espada	107
La tour penchée de Saragosse	43	Le coup de grâce	108
Initiale D	45	Après le combat	109
Les armes de Madrid	47	Initiale D	110
Initiale S	49	El Buen Retiro	111
Le palco (loge) d'une femme du monde au cirque	52	Les chameaux du jardin zoologique	113
Maya en grande toilette	53	Initiale M	115
Les nourrices au Prado	55	Fleuron	117
La fontaine de Cybèle à Madrid	56	Initiale F	117
Marchande de limonade (Limonadiera)	57	Fac-simile du frontispice de la deuxième édition originale de 1608 du Don Quichotte	119
La fontaine de Neptune à Madrid	58	Initiale M	121
Chanteuse ambulante aveugle	60	Cul-de-lampe, Têtes d'ange	122
Aguador (marchand d'eau) sur la Puerta del Sol à Madrid	61	Initiale A, Palette	123
Toreros devant le café de Paris	62	Diégo Vélasquez de Silva (Portrait)	125
Statue équestre de Philippe IV sur la Plaza del Oriente	64	Don Juan d'Autriche, d'après Vélasquez	127
Initiale A	66	Don Baltazar, bouffon de Philippe IV, d'après Vélasquez	128
Cul-de-lampe, Insignes du pouvoir royal	67	Le dieu Mars, d'après Vélasquez	129
La Real Cochera	68	Tête de cheval, d'après Vélasquez (Portrait équestre de Philippe IV)	130
Initiale D	68	Tête de cheval, d'après Vélasquez (Portrait équestre d'Anne d'Autriche)	131
Carrosses de gala de la Cour d'Espagne	69	Cul-de-lampe, Palette	132
Les écuries royales	70	Initiale A, Porte-faix	133
Cul de lampe, Tête de cheval	71	La fontaine de San Antonio, à Aranjuez	135
La Armeria	72	Fontaine des jardins d'Aranjuez	137
Cul-de-lampe, Casque et fusil	74		
Les lecteurs de placards	75		

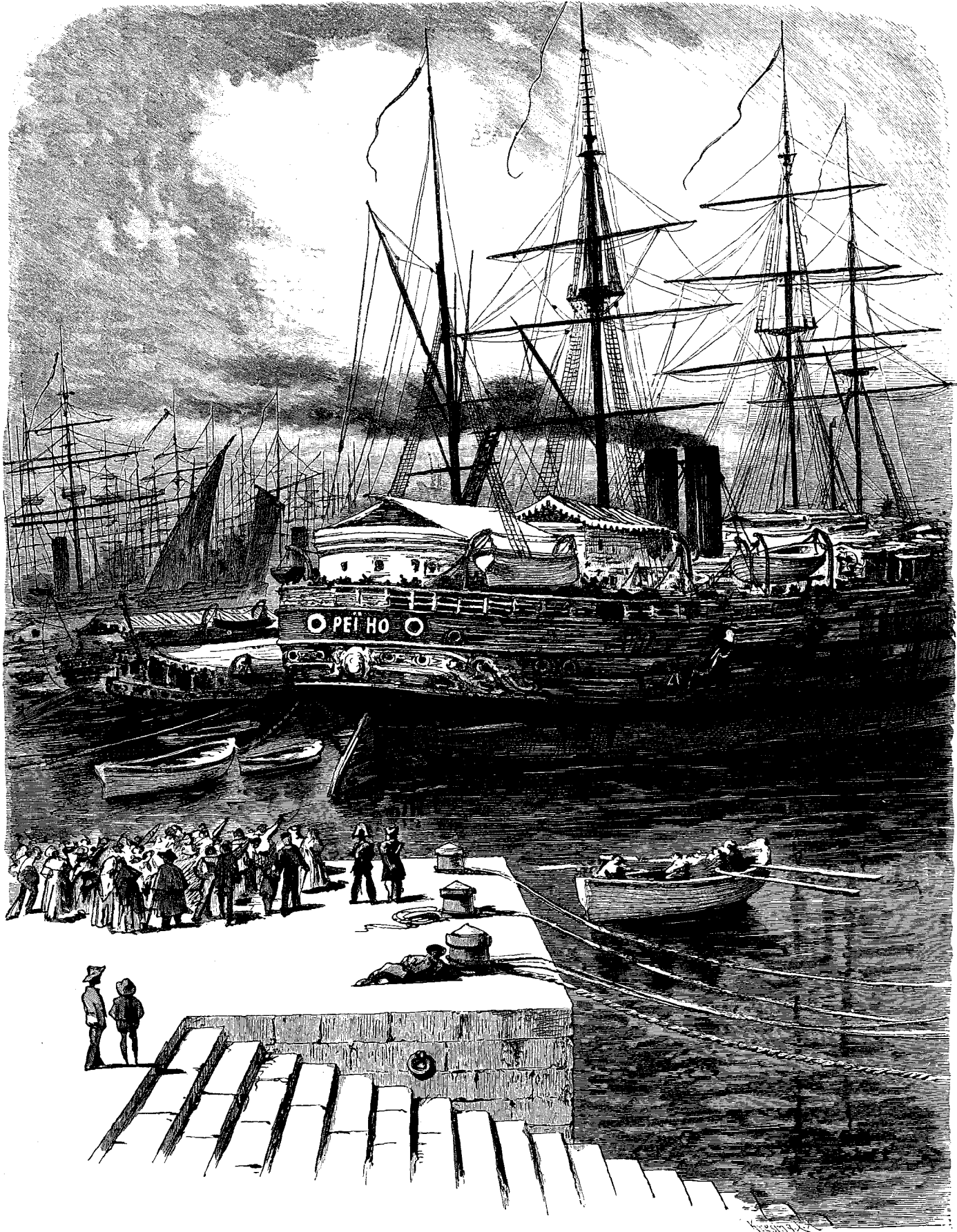
	Page		Page
Les armes de Tolède	139	Plan de l'Alcazar de Séville	237
Postillon	141	Le Patio de las Doncellas	238
Buffetière de Tolède	142	Le Patio de las Muñecas	239
Vue de Tolède	143	Les jardins de l'Alcazar de Séville	240
Le château de San Servando vis-à-vis de Tolède	145	Grille de la maison de Pilate	241
Posada de la Hermandad à Tolède	147	La Plaza del Triunfo, à Séville	243
Initiale N	147	L'Hôtel-de-ville de Séville	245
Jour de marché sur le Zocodover à Tolède	148	Initiale S	247
Une concierge à Tolède	149	Picador sévillan	249
Porte d'une maison particulière à Tolède	150	Cul-de-lampe. Tête de cheval	250
Dans le quartier juif à Tolède	151	Cul-de-lampe. Tête de taureau	253
Paysans auprès du pont de San Martin	153	Portrait de Bartolomé Esteban Murillo	255
L'église San Juan de los Reyes	155	La statue de Murillo à Séville	256
Vue de la Vega	156	Palais de San Telmo (résidence de S. A. R. Mgr le Duc de Montpensier)	258
Madoné à l'entrée du cloître San Juan de los Reyes	157	Eglise de la Caridad, à Séville	260
Initiale D	157	Religieuses en prière	261
Chaînes fixées au mur de l'église San Juan de los Reyes	158	Cul-de-lampe. Tête d'ange	261
Motifs de l'église San Juan de los Reyes	159	Motif de la cathédrale de Séville	262
Intérieur de l'église San Juan de los Reyes	160	Madone dans la cathédrale de Séville	264
Le pont de San Martin	161	La Giralda	265
Le pont d'Alcantara	162	Fidèles en prière dans la cathédrale	266
La porte de Bisagra	163	La Giraldilla	267
Cul-de-lampe	164	Ruines de l'abbaye de Santi Ponce, aux environs de Séville	272
Vieux moulins aux environs de Tolède	165	Sarcophage romain	273
Rochers des environs de Tolède	167	La Torre de Oro sur les bords du Guadalquivir	276
Cul-de-lampe. Armes	168	L'Alameda d'Hercule	277
Initiale M. Insignes pontificaux	169	Initiale. Éventail	279
Statue de Saint-Ildefonse à l'entrée de la cathédrale	171	Manola de la Calle Sierpe, à Séville	280
Tombeaux de la famille de Luna dans la cathédrale de Tolède	172	La toilette de la Señora	281
Balustrade de la tribune de l'église San Juan de los Reyes	173	Cul-de-lampe. Cloche de la Giralda	282
Cul-de-lampe. Trompettes	174	Initiale D. Guitare	283
Initiale I	175	Bouquetière sévillane	285
Entrée de l'Alcazar de Tolède	176	Le Corso de las Delicias, à Séville	287
L'hôtel-de-ville de Tolède	177	Cul-de-lampe. Cupidon	290
Initiale F. Porteur d'eau	178	Initiale D	291
Anes affectés au transport de l'eau	179	Le départ des conscrits	293
Une citerne à Tolède	180	La Huerta de Grenade	295
Alcarazas espagnoles	181	Les armes de Grenade	297
Initiale D. Diligence espagnole	183	L'Alhambra	305
Cheval andalou sous le harnais	184	Initiale U	307
Voiture chargée de Cantaros ou cruchons vides	185	Plan de la forteresse de l'Alhambra	308
Omnibus à trois mulets	186	Montée de l'Alhambra par la Porte du Jugement	309
Tiges d'aloès en fleur	188	La Cour des Myrtes	314
Type d'hôtelier de la Manche	190	La Tour de Gomérès	318
Maisonnette affectée au pressurage des olives (environs d'Arjonilla)	193	Entrée de la Salle des Ambassadeurs	319
Les armes de Cordoue	197	Initiale W. Linteau mauresque	321
Initiale A	199	Kiosque et arcades de la Cour des Lions	322
Vue de Cordoue	200	Fontaines des Lions	323
Initiale I. Palmes	202	El Patio de Machuca	325
Initiale D	203	Frontispice arabe	327
Vue extérieure de la mosquée de Cordoue	204	La Salle du Jugement	328
Puerta de la Mezquita	205	Embrasure de fenêtre dans la Salle des Ambassadeurs	331
Plan de la mosquée de Cordoue	206	El Mirador de Lindaraja	333
Marteau mauresque de la Puerta del Perdon	208	Initiale I	335
Le Mihrab, sanctuaire des Arabes dans la mosquée de Cordoue	209	El Mirador de la Reina	337
Torre de la catedral	210	Le Généralife	340
Initiale P	212	Le Cyprès de la Sultane	343
Eglise de San Pablo à Cordoue	213	Murailles de la forteresse d'Alcazaba	353
Cul-de-lampe. Style arabe	214	Cavernes des Gitanos sur le Monte Sacro	354
Initiale A	215	Jeune Gitana à la fontaine	355
Torre de Mala Muerte à Cordoue	217	La Casa del Carbon	357
El Triunfo. (La colonne de l'archange Raphaël)	219	Dans la gorge du Darro	358
Nouvelle porte d'église à la mosquée de Cordoue	221	Plan d'un établissement de bains arabe à Grenade	359
Initiale D	223	Initiale V	360
Fontaine d'un Patio	224	Mendiants d'églises à Grenade	363
Paysans andalous	227	Initiale J	366
Cul-de-lampe. Paysan dormant	228	Cour du palais de Charles-Quint	367
Les armes de Séville	229	Les armes de Charles-Quint	368
Vue de Séville	232	Les tours rouges	369
La Puerta del Perdon, à Séville	233	Les palmiers d'Elché	371
Les terrasses de Séville	234	Cul-de-lampe. Bois de palmiers	373
Portail de l'Alcazar de Séville	236		



TABLE DU PLACEMENT DES GRAVURES HORS TEXTE.

	A placer en face la Page		A placer en face la Page
La cathédrale de Barcelone	16	Intérieur de la mosquée de Cordoue	208
Le Colégio de Procuradores à Saragosse	40	La Puerta de la Inclusa, à Cordoue	212
Les gamins de Madrid	60	Vieille porte romaine à Cordoue	218
Le départ pour les courses de taureaux sur la Puerta del Sol	76	La maison de Gerónimo Paëz à Cordoue	220
Convoi de taureaux en route pour le cirque	78	Patio d'une maison à Cordoue	224
Le cirque de Madrid	100	Vue prise dans les jardins de S. A. R. Mgr le Duc de Mont-	
L'enlèvement des cadavres d'animaux après le combat	108	pensier	258
Portail de l'Hospice de Madrid	114	Le caveau. Tableau de Valdes Leal dans l'église de la Caridad,	
L'idiote de Coria. Tableau de Vélasquez au Musée de Madrid	120	à Séville	260
Publillos de Valladolid. Tableau de Vélasquez	122	Amphithéâtre romain aux environs de Séville	274
Le nain El Primo. Tableau de Vélasquez	124	Balcon à Séville	276
Ésope. Tableau de Vélasquez au Musée de Madrid	126	Une courte échelle	278
Puerta del Sol, à Tolède	144	Vue de Grenade	300
Santa Maria la Blanca, à Tolède	154	Puerta del Juicio (Porte du Jugement) à l'Alhambra de Grenade	310
Cloître de l'église San Juan de los Reyes	160	La Puerta del Vino (Porte du Vin) à l'Alhambra de Grenade	312
La cathédrale de Tolède	170	El Babuchero (Niche de la Salle des deux Sœurs à l'Alhambra	316
Façade de l'hospice à Tolède	174	La Cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade	320
Diligence espagnole près Tolède	184	Sala de las Camas (chambre à coucher), à l'Alhambra	334
Carreta attelée de six mulets	186	Allée de cyprès dans les jardins du Généralife	340
Patio d'une auberge de Ciudad Real	190	Entrée de la gorge des moulins derrière l'Alhambra	356





LE PORT DE MARSEILLE.

est tout d'abord sur le Danube que je veux te conduire, ami lecteur, non pas sur le beau fleuve, dont le cours inférieur voyait naguère avec horreur la lutte sanglante des Russes et des Turcs, mais bien sur ce grand navire qui, fier d'un pareil nom et impatient de se délivrer de ses chaînes, reste encore attaché au rivage dans le magnifique port de Marseille.

Marseille, la reine des villes de France, nous a fait en vérité l'accueil le plus hospitalier: saluons-la donc avec reconnaissance en prenant congé d'elle.

C'est le dimanche matin: sur la terre et sur l'onde le soleil verse à flots l'éclat de ses rayons les plus ardents, et, pendant que nous gagnons le port et le navire, le premier beau jour de Juillet, étalant à nos yeux toutes les splendeurs de coloration du ciel méridional, nous sourit gracieusement.

Près de l'échelle d'artimon de notre vapeur se tient un matelot au teint bronzé, qui vient au devant de nous avec cette urbanité que l'on ne rencontre qu'en France, et nous aide à grimper les marches raides de l'étroit escalier. Il monte ensuite sur ses larges épaules les malles et valises, qui renferment pour l'instant tout notre petit avoir, et à peine sommes-nous arrivés sur le pont, que la cloche du navire vient à coups saccadés nous apporter un premier signal: le moment est venu de présenter au contrôle billets et passe-ports.

Encore quelques minutes et, nous confiant aux flots de la Méditerranée, nous allons partir de Marseille pour le pays des songes et de la poésie.

Nous voici, en effet, sur un de ces gigantesques navires, dont la vue ne manque jamais d'arracher aux pygmées de notre espèce un cri d'admiration, et sur lesquels, emporté par une des plus puissantes créations de son génie, la machine à vapeur, l'homme s'élance hardiment sur les mers dans toute la confiance de sa force.

Au flanc gauche du Danube, puisque tel est le beau nom de notre beau steamer, s'appuie fraternellement un autre navire qui, s'il faut considérer le nôtre comme un bâtiment gigantesque, peut être assurément comparé à une forteresse cyclopéenne, à un immense rocher sorti du sein des flots.

Peï-Ho, tel est, lisons-nous en lettres d'or sur la proue du navire, le nom exotique de ce colosse qui, pour la seconde fois de l'année, se dispose à transporter sur les côtes de l'Inde et de la Chine les hommes et les produits de l'Occident.

Des montagnes de caisses, de ballots, de futailles cerclées de fer encomrent le pont et la cale. Rails de chemins de fer, machines agricoles et instruments aratoires solidement emballés pour l'exportation, tonneaux de plâtre, d'asphalte et de ciment, pièces d'étoffes, paquets de laines brutes, enfin mille et mille paniers et emballages variés contenant dans des bouteilles coquettement étiquetées les meilleurs crus de France, depuis le Bordeaux, que l'univers entier déguste avec recueillement, jusqu'au mousseux pétillant de la Champagne, tout cela, dirigé par la vapeur avec autant de rapidité que de précision, descend bruyamment jusque dans les profondeurs insatiables du navire.

Et pourtant, ce n'est pas le chaos qui règne sur le Peï-Ho, comme pourrait le croire au premier abord le profane qui viendrait jeter un coup d'œil au fond de ce cratère bondé jusqu'à l'orifice: bien au contraire, soigneusement comptées, enregistrées et rangées, assurées et protégées contre les injures du temps et les avaries d'une longue traversée, toutes ces marchandises viennent occuper successivement dans un ordre parfait l'emplacement le plus propre à leur conservation.

Les immenses soutes du navire sont remplies de charbon, les étables et poulaillers installés sur le pont sont amplement garnis de bétail et de volaille, et des réservoirs en fer étamé recèlent dans leurs flancs l'eau douce nécessaire à l'existence de plusieurs centaines d'êtres.

Pour activer le travail, le contre-maître fait entendre le son strident de son sifflet, et, debout à leur poste, les rares matelots inoccupés attendent de nouveaux ordres.

Enfin, les canots de sauvetage, hissés sur leurs daviers et suspendus à bâbord, sont munis, pour parer aux dangers possibles d'une longue traversée, de voiles, de rames, de ceintures de natation et soigneusement recouverts de bâches destinées à les protéger contre les coups de mer et les lames en furie.

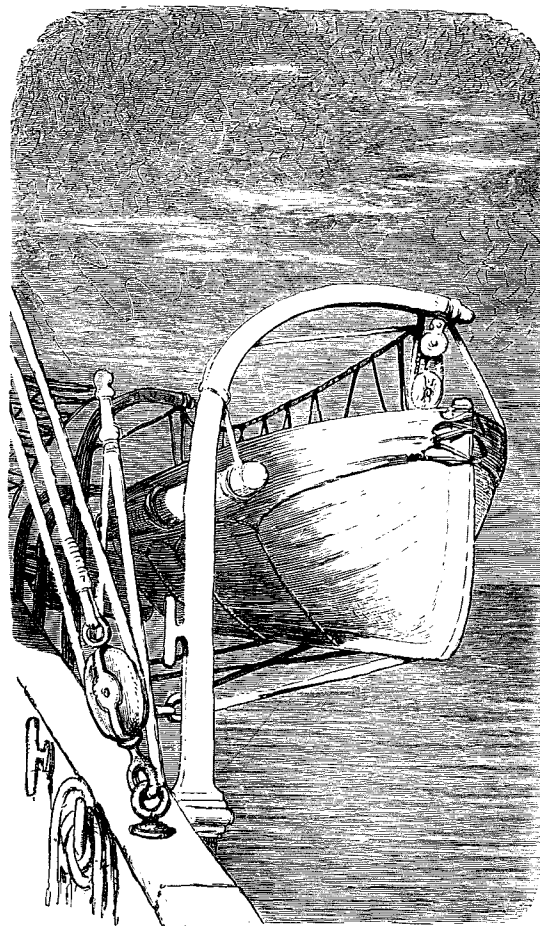
Déjà, d'une main ferme, le pilote tient le gouvernail, et, le regard attentivement fixé sur la cohue qui s'agite dans le port, cherche d'un œil exercé la route qui doit conduire librement en pleine mer son gigantesque vaporeur.

Sur le passage du colosse s'écartent, tels que des nains en présence d'un titan, tous les trois-mâts, navires à voiles, et autres bâtiments, pendant que, se pressant sur la jetée, la foule des spectateurs contemple avec un légitime orgueil le géant qui va porter jusque dans les lointaines contrées des Indes Orientales le pavillon tricolore.

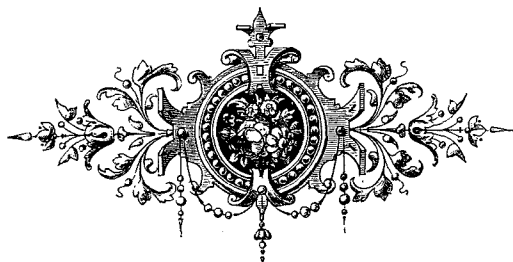
Tout-à-coup, les sifflements des soupapes de la chaudière cessent de se faire entendre, et l'ancre énorme qui retenait jusqu'ici le navire se hisse à grand fracas derrière la chaîne de manœuvre.

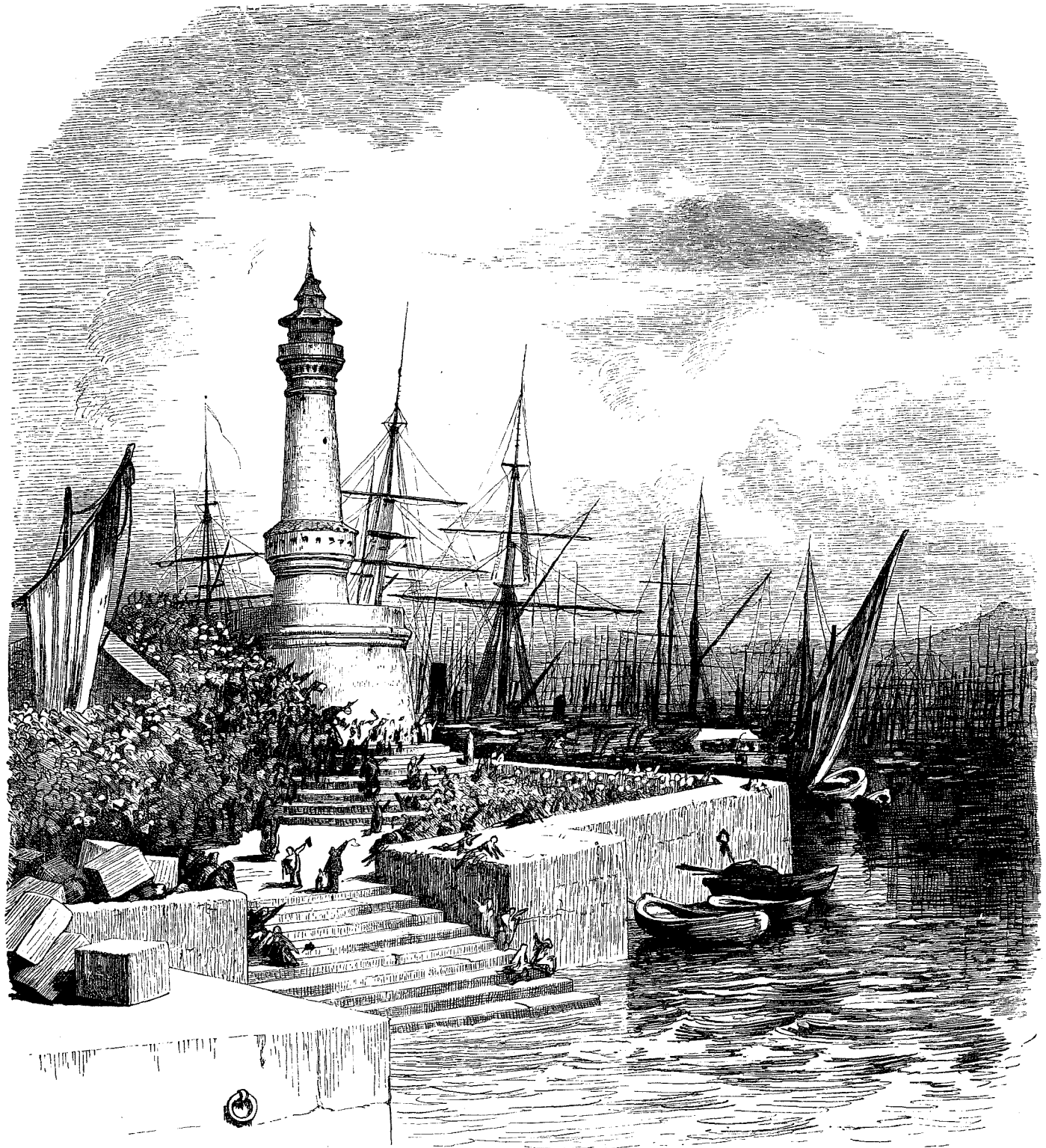
Le Peï-Ho est donc enfin à flot, et, comme pour s'essayer, l'hélice, de sa puissante queue, fouette bruyamment les flots. On prend congé les uns des autres, ceux-ci pour quelque temps, ceux-là pour tout jamais, et plus d'un mouchoir mouillé de larmes envoie du bord un suprême adieu à la terre ferme.

Le dernier câble tombe, les écoutilles se ferment, et le Peï-Ho vogue vers la pleine mer avec une lenteur majestueuse.



CANOT DE SAUVETAGE.





LE PHARE ET LA JETÉE DE MARSEILLE.

Dans le sillon moutonneux, que laisse derrière lui le Peï-Ho, marche à son tour le Danube, vomissant de ses cheminées de sombres nuages de fumée.

Là-bas, sur l'escalier de pierre et la blanche terrasse du phare, se tiennent des milliers de personnes qui nous saluent encore de loin, et, de la main, nous souhaitent un bon voyage. La ville semble fuir vers l'intérieur des terres, et, du côté du nord, l'océan des maisons de Marseille va se rétrécissant de plus en plus.

Sous le pont, dans les profondeurs du navire, la machine bat en cadence. Là fonctionnent sans relâche les pistons, les manivelles et les tiges chargés de la transmission du mouvement, tandis que, dans leur fournaise ardente, les chauffeurs poussent activement le feu destiné à produire cette vapeur, dont la force prodigieuse vient à travers d'immenses tuyaux apporter la vie à la machine: d'un coup de main, l'homme commande à tous ces engins colossaux, capables de défer la force

de mille chevaux, et, par sa seule volonté, il dompte et gouverne sans peine tous ces monstres dangereux qu'il a su enfermer aux flancs d'une chaudière pour les forcer à le servir dans son triomphe.

C'est ainsi que les flots azurés nous entraînent insensiblement dans le pays des rêves, chaque coup de piston de la machine augmentant la distance qui nous sépare de la patrie.

Voici sonner onze heures! A bord, tout marche à souhait. Des garçons, légèrement chaussés, passent affairés devant nous, pendant que dans la petite cuisine du navire se prépare notre déjeuner. Au milieu du salon, sur une table déployée dans toute sa longueur et garnie de linge d'une éblouissante blancheur, brillent des assiettes et des couverts resplendissants de propreté, des verres et des bouteilles maintenus en équilibre par des courroies, de fins carafons de cristal où scintillent le Bordeaux, le Xérès et le Champagne, enfin des dressoirs, qui, chargés des fruits les plus succulents du Midi, oranges, figues, dattes, raisins secs, amandes et bananes, offrent encore à nos regards charmés les pommes, les poires et les abricots tirés des jardins et des coteaux célèbres de la Provence. Français, Allemands, Espagnols, Italiens, dans l'ordre où le hasard les réunit, se rendent avec plaisir à l'invitation du restaurateur, et chacun cherche curieusement, avant de rompre la glace, à deviner sur les traits de son voisin sa position sociale. Au reste, le Dieu Neptune se montre aujourd'hui propice et favorable aux pauvres voyageurs: pas un souffle d'air ne s'agite au dehors; la mer calme et unie étend à l'infini ses ondes azurées, et plus d'un cœur timide se rassérène dans un sentiment de paix et de sécurité.

Mais combien n'est-il pas hypocrite le calme de cet immense Océan? Qui pourrait en effet se douter que sous ces eaux si paisibles en apparence, qui fuient lâchement devant la quille de notre navire et portent servilement sa lourde cargaison, une armée de démons se tient là constamment aux aguets, avide de combats et de victimes? Qui donc aussi connaît toutes les furies, qui, sous mille et une formes viennent prêter leur funeste concours à la mer en courroux, alors que ses génies malfaisants font rage contre les flancs du bâtiment et que la tempête fouette les vagues?

La Nausée, c'est ainsi que se nomme celle de ces sombres filles de l'Océan qui, précédant toutes ses compagnes, vient rôder la première sur le pont des navires: à peine a-t-elle paru que déjà l'infortuné qu'elle a effleuré de son haleine empoisonnée tombe tout-à-coup malade et blêmit affreusement. Pour lui, le pont n'est plus autre chose qu'une balançoire en branle, tout son être perd à la fois l'équilibre, et, les yeux troubles, il sent son point d'appui lui manquer brusquement et croit voir disparaître dans des abîmes sans fond le plancher vacillant sous ses pieds.



BERGERIE ET POULAILLER A BORD DU DANUBE.

Mais écartons ces images! Personne à bord n'est malade, à l'exception toutefois de cette jeune señora, qui, affaissée sur les coussins d'un sofa, suit tendrement des yeux sa petite fille Inès et nous témoigne d'un regard muet toute sa reconnaissance pour l'attention que nous portons à son enfant.

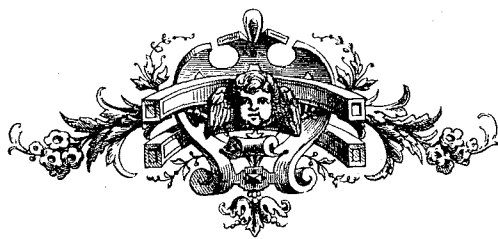
Cependant le soleil s'est abaissé vers l'Occident, et continue à éclairer de ses rayons un monde plein de silence et de paix. A l'horizon, pas une voile, pas une colonne de fumée ne trahissent la présence de quelque autre navire: depuis que les chemins de fer sillonnent les Pyrénées, la mer semble devenue déserte.

Tandis qu'une partie des passagers cherche dans les dominos et le whist le moyen de tromper la lenteur des heures, notre artiste se met en quête de butin, et dans son album viennent prendre place, à côté des bergeries et poulaillers du navire, ses câbles, voiles, ancres et autres appareils, son gréement tout entier.

Déjà voici le soir. Du côté de l'ouest, là-bas à l'horizon, le soleil enfonce dans la mer son disque rutilant; sur sa passerelle, le capitaine, l'œil perdu dans le lointain, marche de long en large, et nous, la joie au cœur, nous entrons dans la nuit, toutes voiles déployées.

Puis bientôt tout se tait: chacun se met en devoir de regagner sa cabine; le calme et la solitude envahissent le pont; seule la nature ne prend pas de repos. Toujours infatigable, le monde continue son éternel mouvement, et à peine l'astre du jour a-t-il disparu à l'Occident que d'innombrables étoiles brillent déjà dans un ciel sans nuages. Les vagues bruissent doucement en s'écartant devant le navire, et, dans une chasse infernale, des millions d'atômes lumineux défilent sous nos yeux: chaque goutte d'eau, qui jaillit de la vague, recèle en elle la matière étincelante, et voici que notre vapeur nage au milieu d'un océan de flammes. Devant un pareil spectacle, l'âme humaine, contrainte d'oublier les querelles des philosophes sur les causes et l'origine des choses, ne peut plus qu'admirer, jusque dans la moindre de ces gouttes d'eau, la grandeur et la puissance du Créateur, et c'est dans ce sentiment, que, l'œil ébloui par l'éclat de ce splendide phénomène, nous suivons du regard cette mer de feu, jusqu'au moment où, subitement, se détachant à l'extrême Sud-Ouest sur le fond noir du ciel, le phare du cap Creuz vienne nous faire soupçonner le voisinage des rives espagnoles.

Enfin, nous approchons du but, et le premier rayon du jour qui va paraître nous saluera sur la côte d'Espagne.





LES ARMES DE BARCELONE.



LE PORT DE BARCELONE.

L'aurora ouvre ses voiles et la vie commence à renaître sur le navire. La terre est là sous nos yeux impatients; nous venons même de dépasser le brise-lames et le fanal situés sur la langue de terre qui forme l'extrémité du hâvre de Barcelone: de plus en plus lentement, nous entrons dans le port.

La machine et l'hélice stoppent à la fois, l'ancre descend avec fracas, et, solidement amarré au fond de la mer, notre gigantesque navire oscille et se balance avec impatience pendant quelques

instants encore. Tel un cheval sauvage trépigne et se défend, lorsqu'il se sent brusquement imposer les rênes et le mors.

Tout-à-l'heure encore isolés de tous et seuls maîtres de la pleine mer, nous voici donc maintenant transportés, en dépit de l'heure matinale, au milieu de l'animation, du mouvement et du vacarme incessant d'un grand port.

Cependant notre steamer ne nous donne pas encore la liberté. De la terre, des canots se dirigent vers nous, des employés de la douane et des agents du service sanitaire montent sur le pont, et pendant ce temps un déjeuner d'adieu réunit une dernière fois les passagers. Cartes de visite et recommandations de toutes sortes sont alors échangées; on remet à qui de droit les lettres qui, du sol espagnol, doivent porter jusque dans la patrie le premier salut du voyageur: encore une poignée de main, un „*Adios, a mas ver!*“, et, se séparant les uns des autres, les compagnons de traversée se répartissent dans les canots vacillants, qui, bruyamment vantés par leurs patrons de la voix et du geste, se tiennent à notre disposition pour nous conduire à terre. Elle aussi, la pauvre señora malade, appuyée sur les épaules d'un matelot, elle quitte le navire avec sa petite Inès, en nous saluant gracieusement, et non sans ajouter ce bon conseil que nous n'avons eu garde d'oublier dans la suite: „*Sachez, messieurs, qu'il est prudent de trouver tout beau en Espagne.*“

Enfin, nous pouvons à force de rames nous diriger vers le môle, sur les murailles et l'escalier duquel une troupe de porteurs et d'automédon attend notre arrivée, semblable à une bande de vautours qui guetteraient leur proie. Mais avant de quitter le canot, nous promenons avidement un coup d'œil rapide sur le décor déployé devant nous. Ce ne sont là ni les silhouettes, ni les maisons, ni les toits de la patrie, non plus que les régions, les couleurs et les tons que nous connaissons tous; ce sont des impressions toutes nouvelles, aussi neuves pour nous que les mots étrangers qui nous arrivent des côtes de la Catalogne, ce sont d'autres hommes, d'autres costumes et d'autres mœurs; partout c'est le type du méridional au sang chaud, au teint bronzé par le soleil. Et quel admirable paysage!

A gauche, se dresse au premier plan, comme une sentinelle préposée à la garde du pays, le promontoire du Montjuich, le vénérable Mons Jovis des anciens. Après avoir été jadis un sanctuaire romain, cet immense cône rocailleux, à peine tapissé d'une maigre végétation, est devenu de nos jours un solide rempart qui domine et protège tout à la fois la terre ferme et la mer, montrant avec orgueil, perché comme un nid d'aigle sur son sommet pointu, un château-fort couronné de créneaux et armé d'une artillerie redoutable. S'il faut en croire le poète, voici comment le colosse de pierre, dans son outrecoiffante fierté, chanterait sa puissance:

„Cachant majestueusement sous les voiles éthérés des nuages ma noble tête de roi,
 „j'ordonne aux vagues de la mer de me baiser humblement les pieds: l'œil calme, j'attends
 „l'approche de la tempête mugissante qui, telle qu'un léger zéphyr, s'en vient toute
 „défaillante lécher mes flancs rugueux, tandis que courent en écumant se briser contre ma
 „cuirasse de pierre les vagues de la mer. Pour moi, les plaines de la Catalogne ne sont
 „qu'un tapis de gazon où mes talons enfoncent comme dans des coussins moelleux. La
 „mer, quand elle est calme, me renvoie mon image aussi purement que le cristal, et dans
 „ses ondes je vois se refléter l'éclat de ma majesté. Lorsque, dans les lointaines contrées
 „de l'orient, la jeune aurore quitte sa couche, ses rayons brûlants viennent tout d'abord
 „me baiser au front et m'entourer le cou d'un collier de perles d'or, avant même de trans-
 „former en un océan d'airain la mer immense qui s'étend à mes pieds. La nuit, j'apparais
 „aux navigateurs comme un redoutable Titan, sorti par quelque phénomène effrayant des
 „entrailles même de la terre. Mais malheur à eux, s'ils ont jamais l'imprudence de s'approcher

„de moi! Ma cime est entourée d'antiques murailles vénérables, qui reposent sur ma tête, „comme le casque d'airain sur celle du conquérant, mais jamais cependant le panache du guerrier „ne flotte au vent avec autant de majesté que sur mes fiers remparts la bannière de Castille!“

Mais laissons cet étrange colosse savourer les parfums de l'encens qu'il se donne: un choc, une secousse, et notre pied foule enfin librement le sol de la Catalogne.

Là-haut, sur la jetée, bâillant encore de sommeil après une nuit de dimanche donnée à la boisson, mais n'en procédant pas moins avec toute la gravité espagnole, les serviteurs de la loi farfouillent et passent au crible, en quête de contrebande, tous nos pauvres effets; puis ils nous donnent ensuite une décharge écrite et s'excusent avec la plus grande politesse en nous souhaitant un bon voyage.



L'OMNIBUS DE BARCELONE.

Encore un dernier coup d'œil au vaisseau qui nous a sans encombre amenés jusqu'ici, un dernier adieu à sa cheminée fumante, à ses mâts, à son pavillon, à sa coque de fer, et nous voici plongés tout entiers dans un milieu qui, sans être encore par trop espagnol, nous saisit et nous captive déjà d'une puissante manière. Et en effet, voyez plutôt, attelées à ce lourd véhicule, ces quatre mules folâtres qui à travers les tourbillons de la poussière catalane, nous emportent au galop vers la ville.

Comme le disait, dans ses vieux chants catalans, Don Joaquim Rubio y Ors, en s'éloignant de Barcelone:

„Sembla una reyna hermosa,
Que al exir de son bany, mitg despullada
En contemplar se goza!
Su corona orgullosa
En lo mirall de l'aygna platojada!“

„Barcelone s'offre aux yeux comme une reine, qui, sortant de son bain, contemple avec ravissement les beautés de son corps admirable, et sa couronne orgueilleuse se reflète au sein des eaux, comme en un miroir d'argent.“

Barcelone, l'antique Barcino des Carthaginois, qui, fondée il y a deux mille ans par Hamilcar Barca, reçut successivement des Romains les noms de Favencia et de Julia Augusta, la Barschelun des Arabes enfin, est assurément, s'il faut s'en rapporter aux apparences, la ville

la moins espagnole qui soit au monde. La largeur et la beauté de ses rues, l'élévation de ses maisons, l'activité de sa vie, la variété de ses costumes et la diversité des idiômes qu'on y parle la feraient bien plutôt prendre pour une cité française, et ses superbes jardins publics, les



CHARRETTE ATTELÉE D'UN MULET.

magasins où elle étale dans la belle rue Fernando VII tous les produits français et indigènes, ses bazars, ses cafés, ses théâtres peuvent hardiment rivaliser de grandeur et de richesse avec ceux de Marseille.

Nous commençons par aller prendre le frais sur la Rambla, large et belle avenue bien sablée, qui, partant du port, traverse la ville de l'Est à l'Ouest, et met ainsi la mer en communication avec la gare.

Ombragée par des acacias à la végétation luxuriante, cette voie est le rendez-vous de la vie et du mouvement: pendant le jour, artère principale d'une grande ville florissante, elle se transforme, au coucher du soleil et durant toute la nuit, en un véritable salon, où, bras dessus bras dessous, les Barcelonaises viennent, avec leur beauté typique, se promener en foule pour respirer la fraîcheur de la brise qu'après les ardeurs du jour la mer pousse à la côte. C'est alors aussi que s'allument les lanternes vénitienes fixées à la devanture des innombrables et superbes boutiques de fleurs, devant lesquelles les jolies filles de Barcelone viennent choisir, à côté des œillets et des roses dont elles parent leur chevelure, le bouquet de camélias blancs qu'elles portent à la main; c'est alors enfin que vous voyez coquettement planté au-dessus de la tempe, un blanc bouton de rose faire ressortir plus noirs encore leurs noirs cheveux d'ébène. Plus loin, attirés par la beauté fameuse de Nimfa, la plus jolie marchande de la Rambla de las flores, tous les muscadins de la ville s'arrêtent tour à tour pour échanger quelques paroles avec la gracieuse bouquetière, qui, le sourire toujours aux lèvres, étonne le passant par la blancheur de ses dents d'émail et par l'éclat de ses deux grands yeux noirs.

Partout, c'est le jeu incessant de l'éventail, un échange continu de regards, de plaisanteries et d'éclats de rire. Tout Barcelone s'est échappé de ses sombres maisons, pour venir aspirer à longs traits la fraîcheur du soir, et, devant les petites boutiques des marchands d'eau comme devant les cafés les plus somptueux, résonnent de tous côtés la guitare et le tambourin, pendant que, dépouillant enfin leurs longs stores immenses, les balcons et les fenêtres se parent peu à peu de lampes à longues flammes, derrière lesquelles se cache plus d'une jolie petite tête brune pour jeter furtivement sur l'agitation de la rue un regard curieux.

Féeriquement éclairées par une longue file de candélabres à gaz, les magnifiques façades des palais et des maisons situés entre le Teatro de Liceo, la plus vaste salle de spectacle de l'Europe entière, et la belle église de Santa Maria de Belen, justifient aisément le nom de „Barcelone la brillante“, que l'on applique parfois à la capitale de la Catalogne.

Au moyen-âge, de 987 à 1516, alors que sous l'égide de comtes indépendants, Barcelone formait un état libre, elle s'éleva jusqu'au rang de champion de la poésie provençale et de la civilisation française; aujourd'hui même, le dialecte catalan compte encore bon nombre de mots provençaux, et ce n'est pas à tort que Caldéron appelle Barcelone „une noble cité.“

De tout temps, lors de tous les soulèvements et de tous les pronunciamientos, cette capitale de la Catalogne, cette ville si bruyante et si remuante, n'a cessé de figurer au premier rang, et le bombardement qu'Espartero dut ordonner contre elle en 1842 montre suffisamment que, de nos jours encore, c'est toujours le même sang qui bouillonne dans les veines de ses habitants.

Non moins intéressante que la promenade nocturne est une excursion en plein jour à travers la ville. Du côté du port, charrettes et bêtes de somme, modestes auxiliaires d'un mouvement commercial et industriel des plus actifs, interceptent presque complètement la circulation. Le fait est qu'en Catalogne, les filatures, ainsi que les fabriques de drap, capables aujourd'hui d'entrer en concurrence avec celles de Sedan, ont su s'élever à un si haut degré de prospérité que l'on s'est accoutumé à surnommer Barcelone le Manchester de l'Espagne. Dès le quatorzième siècle, c'est-à-dire presque avant les Anglais eux-mêmes, le Catalan savait préparer la laine, et, en 1443, une ordonnance patriotique alla jusqu'à prohiber l'importation et le transit des étoffes de laine de fabrication étrangère. Les tissages de drap de Manresa, de Tarrasa, de Sabadell, d'Igualada, d'Olesa, de Roda, les filatures de lin et de laine de Bordeta, d'Esplugas et

de San Just, la manufacture de coton de Cornella, les fabriques de dentelles de San Felice et de Llobregat méritent également d'être, en passant, citées avec les plus grands éloges. Au reste, la situation de la Catalogne est extraordinairement avantageuse pour le commerce, et la grande étendue de ses côtes maritimes favorise notamment l'exportation d'une manière toute spéciale. Déjà au neuvième siècle, Barcelone avait une petite flotte pour protéger contre les pirates son commerce maritime, ses côtes et ses ports. Au onzième siècle, cette modeste marine, si nécessaire et si utile, ne fit encore que s'accroître, à tel point qu'aux quatorzième et quinzième siècles on la pouvait déjà considérer comme une puissance redoutable. Les relations maritimes de Barcelone s'étendirent alors rapidement jusqu'en Afrique, jusqu'à la Havane, à Porto-Rico, aux îles Philippines, et aujourd'hui la seule province de Catalogne ne compte pas moins de cinq ports de commerce : Barcelone, Mataro, Sitges, Villanueva et Aref ys de Mar. Avant l'apparition des chemins de fer, d'innombrables navires apportaient sans cesse dans la capitale catalane le fer, le coton, les peaux, le verre, la soie, les draps; mais depuis lors, la voie ferrée est venue porter préjudice dans une certaine mesure à la voie maritime, et le port de Barcelone n'est plus guère aujourd'hui qu'une place de troisième ordre, l'exportation par chemin de fer offrant au négociant des avantages incontestables.

Telle quelle, Barcelone doit à l'activité de ses fabriques et de son industrie une aisance manifeste. Tout le monde ici travaille et semble prospérer: fainéants et mendiants y sont dès lors très rares ou prennent soin tout au moins de ne pas se montrer.

Le sentiment religieux, représenté par une magnifique cathédrale et une vingtaine d'autres églises, se manifeste encore publiquement dans des cérémonies d'un grand éclat. Les processions de Barcelone se sont acquises jadis une grande célébrité, et l'on en retrouve encore un souvenir très-apprécié dans les fameuses promenades ou processions des géants qui, très fréquentes en temps de carnaval, se montrent aussi fort souvent dans les rues en toute autre saison.

Lorsqu'en 1319, par ordre du pape régnant, le Corps du Christ suivit pour la première fois en Espagne la procession du Saint-Sacrement, on étala entre autres merveilles aux yeux du public des reproductions gigantesques de certains personnages bibliques: les douze anges armés de la trompette du jugement dernier, Lucifer en compagnie de quatre diables enchaînés, Saint-Michel et son dragon, Melchissédec, Abraham et Isaac, David avec Goliath et sa femme, Saint-Sébastien martyr, enfin Jésus lui-même, paré de son costume de premier roi des Juifs et entouré de six Juifs à cheval, etc.

Avec le temps cependant, ces figures finirent par disparaître du cortège religieux, mais elles se sont néanmoins sous une autre forme conservées jusqu'à ce jour en grande faveur auprès du peuple. Il n'est pas rare en effet de rencontrer encore dans les rues de Barcelone une parodie profane de l'antique procession des géants: ce sont des mannequins de dimensions colossales, parés de costumes fantastiques, avec barbe et perruque, portés par des hommes habilement dissimulés à leurs pieds, et qui, représentant fréquemment entre autres personnages des femmes historiques couvertes de bijoux et de dentelles, s'avancent en roulant de gros yeux derrière des musiciens et des quêteurs armés de bourses à clochettes, pendant que, du haut des fenêtres et des balcons, tombe, pour représenter la manne du désert, une pluie de petits morceaux de papier.

Aussi bien, partout où s'étendit la domination espagnole, l'usage de ces processions de géants s'est toujours introduit et perpétué: de nos jours même, on peut encore les voir en temps de carnaval et de fêtes populaires à Anvers, à Gand, à Bruxelles, et Barcelone montre toujours, ainsi que Saragosse, un musée complet de ces étranges mannequins, servis à l'occasion par des perruquiers et des coiffeurs spéciaux.

La magnifique cathédrale de Barcelone, perdue dans un dédale de ruelles étroites, est si malheureusement située qu'on ne peut en embrasser l'ensemble d'un coup d'œil. Au temps jadis, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, s'élevait la toute petite église de Santa-Cruz, que les Maures détruisirent en l'an 993. C'est seulement en 1058 qu'elle se releva de ses ruines, plus belle qu'auparavant, et vers l'an 1400, elle se trouvait déjà entièrement achevée dans son œuvre extérieur. Le corps de la martyre Sainte-Eulalie, qui y est aujourd'hui conservé, était antérieurement déposé dans l'église Santa Maria del Mar, et la légende rapporte même, qu'après l'avoir longtemps cherché inutilement, l'évêque Frondoino ne réussit enfin à le découvrir que par un véritable coup de la Providence. Alors, la châsse, dans laquelle gisait encore intact le corps de la sainte, fut solennellement conduite en procession jusqu'à la cathédrale, et c'est là que Sainte-Eulalie repose maintenant sous le grand autel, au fond d'une crypte souterraine où conduisent une vingtaine de degrés en marbre.

Quant à la cathédrale elle-même, bâtie dans le style gothique par un architecte dont le nom n'a pas été transmis à la postérité, elle compte à l'intérieur trois grandes nefs séparées les unes des autres par dix puissants piliers en faisceau, que surmontent des chapiteaux d'une richesse exagérée.

En pénétrant pour la première fois dans une église espagnole, nous nous sentons frappés d'une douce émotion produite par l'obscurité pleine de mystère qui vient encore ajouter à l'impression majestueuse de cette immense cathédrale. Le monument est d'une architecture très-finie et d'un effet général absolument satisfaisant. Les fenêtres, ornées de vieux vitraux aux peintures admirables, sont surmontées d'arcs en ogive, dont la contemplation élève l'âme vers de saintes pensées. Au milieu de la nef, le chœur, avec son frontispice dorique orné en 1564 par le sculpteur Pedro Vilar de scènes de la vie de Sainte-Eulalie, étale, derrière un grillage, aux yeux éblouis de l'observateur, une profusion de reliefs d'une variété de dessin incroyable ainsi qu'un vieux pupitre, placé au centre du jubé et fabriqué en 1483 par deux artistes allemands, maître Michel Loguer et son élève Jean Frédéric. A droite et à gauche enfin, d'admirables sculptures sur bois couvrent aussi les stalles exécutées par Mathieu Bonafé en 1453, et dont les dossiers montrent encore les armes des chevaliers de la Toison d'Or. Chacun sait que cet ordre, fondé en 1430 par Philippe de Bourgogne, lors de son mariage avec Isabelle de Portugal, passa ultérieurement à Charles-Quint et aux rois d'Espagne, et c'est ce qui explique comment les souverains de ce pays partagent seuls aujourd'hui avec la couronne d'Autriche le droit de conférer la Toison d'Or.

Derrière le chœur s'élève le Crascoro, œuvre artistique des plus intéressantes, qui, jadis entreprise par l'évêque Sopera, mériterait d'être étudiée jusque dans les détails; mais le temps presse, et c'est à peine si nous soupçonnons, en passant, que les dalles disposées sous nos pieds couvrent la cendre de tant de rois, de princes et d'évêques, qui, par la construction de ces riches mausolées, ont voulu s'entourer de pompe jusqu'au sein de la mort.

Les églises d'Espagne ont toutes quelque miracle à vous montrer: aussi trouvons-nous dans la petite chapelle à droite du grand autel un crucifix de bois miraculeux au torse convulsé. Suspendu pendant la bataille de Lépante dans la cabine d'un bâtiment de guerre, le corps du Christ aurait, à ce que raconte la légende, esquivé une balle ennemie qui se dirigeait vers son cœur. Peut-être est-ce à cette légende qu'il y a lieu de rattacher la présence à proximité du crucifix d'un modèle représentant une galère de guerre de Don Juan d'Autriche.

Un autre détail prouve que les architectes de l'ancien temps savaient mettre l'aménagement intérieur de leurs monuments en parfaite harmonie avec le style général de l'ouvrage: nous entendons parler ici des grandes orgues, dont les accents s'élancent jusqu'aux voûtes par des tuyaux dissimulés sous l'apparence de trompettes embouchées par des anges.

Enfin, citons encore, dans une très-belle chapelle qui porte le nom français de Sainte-Olague, les peintures léguées à la postérité par l'Espagnol Villadomat, enfant de Barcelone, et quittant, bien qu'à regret, cet intérieur d'église qui frappe si puissamment l'esprit et le cœur, pénétrons maintenant dans le cloître situé aux portes de la cathédrale, autour d'un magnifique jardin de palmiers et d'orangers.

Commencé au quatorzième siècle par l'architecte Roque, continué en 1432 et achevé en 1484 par le non moins illustre Andreas Escuda, ce cloître, construit à l'instar de l'église dans

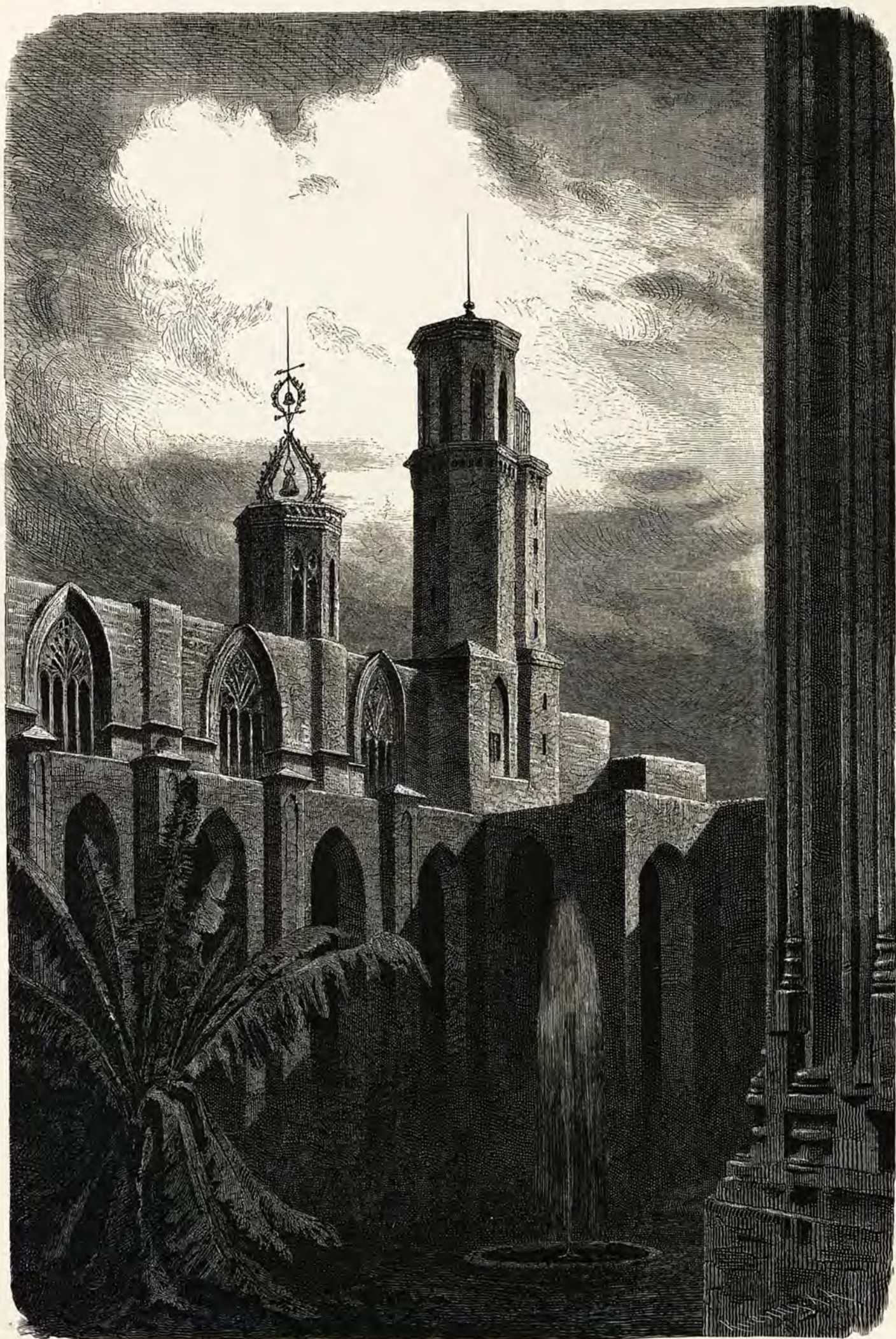


LA FONTAINE DE LAS OCAS.

le plus pur style ogival, se présente au visiteur comme un chef d'œuvre de grâce et de perfection architecturales et consiste principalement en une infinité de colonnettes qui, commencées en 1449 par Antonio Clapso, se distinguent par la variété de leur ornementation et la richesse décorative de leurs chapiteaux. Les portes principales jouissent également d'une grande réputation, et l'on cite notamment: la porte de la Pietad, qui repose sur deux pilastres admirablement historiés et supportant une croix à leur point de jonction; la porte del Obispo, ornée de la couronne de la Vierge; enfin la porte de la Sala Capitular et celle de la chapelle de St. Olegario, ces deux dernières séparées l'une de l'autre par l'urne funéraire de Francisco Deplavaron.

Il n'est point dans ce pays de *patio* sans fontaine: aussi apercevons-nous dans un coin de la cour la ravissante fontaine octogonale de las Ocas, entourée d'un rideau de superbes palmiers et surmontée d'un petit Saint-Georges en bronze, dont le cheval, se cabrant à la vue du dragon terrassé par son maître, laisse dans sa frayeur l'eau s'échapper en jaillissant de toutes les parties de son corps.

C'est là, auprès de cette petite fontaine, dont l'eau délicieusement fraîche alimente tout le voisinage, que viennent se réunir le matin les femmes et les filles du quartier. Avec leurs énormes cruches sur la tête, leurs visages fortement bronzés, leurs cheveux noirs tombant en désordre sur le front et leur robuste tournure, elles rappellent d'une manière frappante ces antiques figures bibliques si bien connues de tous, les Rébecca, les Rachel, les Agar, telles que les ont représentées les anciens maîtres. Il n'est pas jusqu'à leur manière de boire qui ne soit caractéristique. Elevant le vase à quelque distance du visage, elles font habilement tomber dans



LA CATHÉDRALE DE BARCELONE.

la bouche un mince filet d'eau: procédé plein de grâce, qui, évitant à la fois de salir le récipient et d'en gaspiller le contenu, est pratiqué dans toute l'Espagne par la foule des pauvres gens ignorants de l'usage du verre.

Une autre curiosité de cette cour, c'est sur la porte de St. Ibo le bas-relief du chevalier Solar de Vilardell, dont la lutte victorieuse contre un dragon fantastique, aujourd'hui popularisée dans les pays d'outre-Rhin par une ballade célèbre de Schiller, est racontée dans les mêmes termes par les chroniques de Barcelone.

La cathédrale de la capitale catalane n'a pas de grandes tours: les deux petites, qui s'élèvent au-dessus du transept, construites en 1387 par le maître allemand François Müller, étaient originairement destinées à recevoir chacune une horloge. Toutefois il ne fut pas donné suite au projet primitif, et c'est seulement dix ans plus tard que fut bâtie la véritable tour de l'horloge, la *Seny de las hores*, où marche encore aujourd'hui avec une régularité parfaite la première horloge de ce genre qui ait été introduite en Espagne, et qui, véritable chef-d'œuvre de l'art vénitien fut donnée à l'église en 1576. Sa première cloche, Honorata, fut frappée par la foudre en 1773, et celle qui lui a succédé depuis lors a été baptisée du nom d'Eulalie.

Autrefois, la cathédrale de Barcelone possédait un des plus riches trésors du monde, et bien qu'il ait, au commencement de ce siècle lors de l'invasion française, perdu bien des merveilles, ses armoires n'en renferment pas moins encore aujourd'hui des objets précieux d'une inestimable valeur, et notamment un chandelier d'argent, du poids de cinq cents onces, provenant de la conquête de Pesth, la couronne de Léopold, une croix formée de soixante-six diamants ainsi qu'une autre en or du poids de quinze cents ducats, etc., etc.

Une paix profonde emplit l'église et le cloître, et il n'est pas jusqu'aux sordides mendiants, qui, chargés d'infirmités réelles ou simulées, assiègent dans toutes les poses et toutes les attitudes les portes et la cour, qui ne complètent l'ensemble d'une manière aussi pittoresque que poétique.

Solidement enchâssés dans les angles et les coins, tout comme s'ils faisaient partie intégrante du monument, accroupis à l'entrée ou même étendus à plat ventre sur les marches de l'escalier, couverts de grands manteaux, de guenilles et de haillons, occupant malgré tout le moins de place possible, ils excitent en nous plus de curiosité que de compassion. Incorrigibles fainéants, ils forment en Espagne une race particulière d'êtres humains, qui, se perpétuant de génération en génération, défendent, leur vie durant, la place que leur ont léguée leurs parents.

Vieillards infirmes, vieilles femmes à la mâchoire édentée, enfants estropiés, qui, de père en fils, ont pendant des siècles poli de leurs membres décharnés les socles des colonnes, tous en un mot, rampant à terre comme des reptiles ou étendus comme des lézards, mènent une vie d'oisiveté absolue. Favorisés par un ciel éternellement bleu et une atmosphère éternellement tiède, ils n'ont jamais connu d'autre asile, et, sans être jamais dérangés ni foulés aux pieds par qui que ce soit, ils continuent, comme les mauvaises herbes à végéter et à pulluler dans leur coin. Sobres à l'excès et toujours contents de moins que rien, ils réussissent encore assez fréquemment à faire, avec les aumônes arrachées à la charité, des économies, qui, soigneusement conservées pendant toute une vie dans quelque pli de vêtement, finissent, après la mort du malheureux, par faire retour au fisc en qualité de biens vacants.

Leur constante immobilité dans l'ombre des corridors et des sombres arcades les fait comparer à ces plantes de cave aux tons jaunâtres, qui forment un genre hybride entre la vie et la mort. Indignes du nom d'hommes, simples êtres ou créatures, ils n'appartiennent en vérité à aucune espèce classée et offrent pour l'observateur comme pour l'artiste le plus grand intérêt.

Por Christo crucificado, una limosna! murmurent-ils sur le passage du visiteur, en élevant convulsivement vers lui leurs mains décharnées et baisant avidement ses vêtements, sur lesquels la trace de leurs lèvres reste à jamais fixée. Tels des polypes immobiles, dont les tentacules tressaillent à l'approche de l'homme et s'étendent mécaniquement vers lui.

Barcelone compte, en dehors de la cathédrale, un grand nombre d'églises, dont les deux plus célèbres sont San Pastor, qui passe pour le plus ancien temple chrétien du pays, et Santa Maria de los Reyes, fameuse par son maître-autel et ses orgues.

La capitale de la Catalogne n'est pas seulement par excellence la ville du clergé, c'est en même temps la cité d'Espagne la plus riche en fait d'établissements d'instruction publique. Indépendamment des collections magnifiques qu'elle possède, son dépôt général des archives de la Couronne d'Aragon, honoré, même à l'étranger, de la plus grande estime, cache dans ses armoires tous les documents et matériaux nécessaires à la reconstitution complète de l'histoire de dix siècles; et ses deux bibliothèques de San Juan et de l'évêché contiennent l'une environ quarante mille, l'autre près de quinze mille volumes d'histoire et de théologie, sans compter des milliers de manuscrits de tous genres et de toutes époques.

Le roi Ferdinand et son épouse Isabelle la Catholique aimaient à séjourner à Barcelone et y tinrent assez longtemps leur cour. Le 3 avril 1493, le port et la ville se virent même splendidement décorés et pavoisés: il ne s'agissait de rien moins que de recevoir solennellement à son retour un hardi navigateur, l'explorateur Christophe Colomb, qui venait retrouver ses augustes protecteurs et leur rendre compte des résultats de son aventureuse expédition. Le héros fut, avec tous les trésors qu'il avait rapportés de son voyage, conduit triomphalement devant le roi, qui l'embrassa en présence de toute la cour, mais ce qui excita par dessus tout la curiosité publique, ce fut une famille d'Indiens qui, enlevée au nouveau monde par le navigateur, se convertit au christianisme et retourna plus tard dans sa patrie.

Sur l'un des côtés de la place de la Constitucion s'élève la Casa de la Diputacion, grand édifice bâti au quatorzième siècle dans le style corinthien, et dont la façade et le portail ne sont pas moins remarquables que ceux de la ravissante petite chapelle adjacente, dédiée à San Jorge. De l'autre côté de la place, se dresse le Consistoire, monument de style gothique également construit au quatorzième siècle, et qui, par une cour magnifique et un escalier de la plus pure architecture, conduit aux archives de la ville et à la chambre des avocats. Les vieux Romains eux-mêmes ont aussi laissé des traces de leur art architectural, dans quelques rares colonnes que l'on a su raccorder ici et là avec des constructions modernes, mais, en somme, c'est surtout par ses belles fontaines, par ses rues et ses places, où règnent généralement le confort et l'aisance, que se distingue aujourd'hui la capitale de la Catalogne.

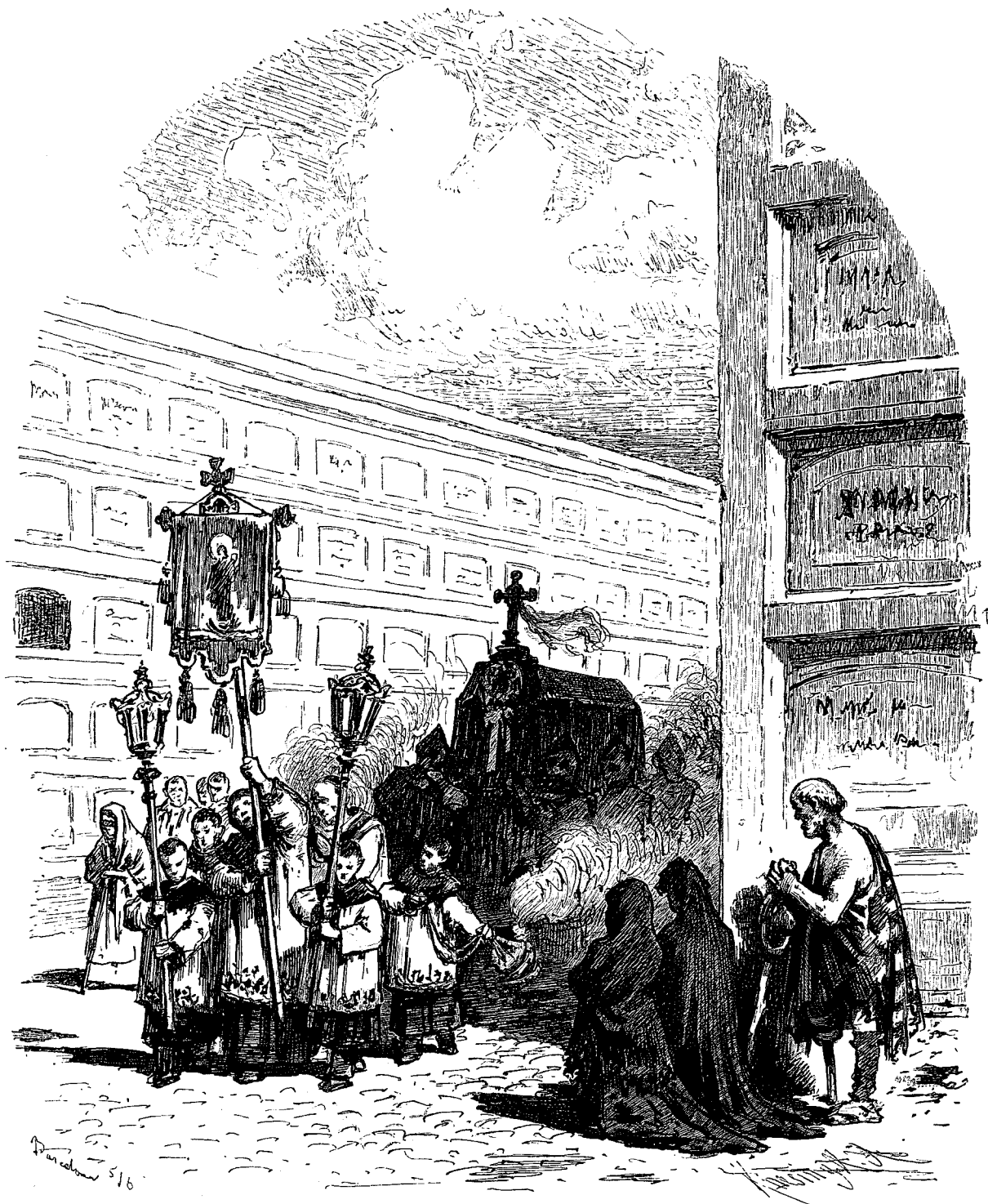
Une excursion à Gracia, le Versailles de Barcelone, au Jardin del Général et au Paseo nuevo San Juan ainsi que la promenade du soir sur la Muralla del mar, dont les vagues de la Méditerranée viennent lécher le pied, offrent au voyageur les plus grands attraits.

A Barcelone, la transition brusque du tumulte de la ville au silence du royaume des morts semble toute naturelle. Au Nord-Est de la digue de la Méditerranée, entre la station du chemin de fer du littoral et la ligne de Granollers, c'est-à-dire dans un cadre qui contraste violemment avec le paysage, s'étend le Cementerio, longue et étroite construction coupée de voies où s'étagent à droite et à gauche sur plusieurs rangs les colombaria, dans lesquels, scellés au-dessus du sol dans de petites niches, reposent et se dessèchent les corps.

Ce mode luxueux d'inhumation fut adopté en 1821, alors que la fièvre jaune, *fiebra amarilla*, conduisant au cercueil des milliers de victimes et aucun moyen ne réussissant à dompter

la terrible épidémie, la population finit par s'imaginer que les eaux du sol amenaient aux fontaines les miasmes contagieux.

Sous sa parure de fleurs, une semblable nécropole rappelle beaucoup l'antiquité romaine, au temps où l'homme, obligé de sortir de la cité pour aller sacrifier aux mânes de ses chers



UN ENTERREMENT À BARCELONE.

morts, croyait cependant les sentir toujours auprès de lui, touchante illusion qui disparaît bien vite en cas d'inhumation véritable. De beaux *patios*, des jardins magnifiques et des sentences consolantes viennent en outre écarter tout sentiment de répulsion, et, en vous réconciliant avec la mort inexorable, vous rendent moins pénible la séparation suprême.

Ici du moins, le mort repose en paix, tandis que chez nous, il a encore à parcourir les sinistres étapes de la décomposition organique.

A l'extrémité sud de la ville, sur une étroite langue de terre habitent dans le faubourg de Barcelonette¹⁾ tous ceux que fait vivre la mer. Matelots, pêcheurs, tricoteurs de filets, cordiers, forgerons, charpentiers, tous ces braves gens occupent là une série de rues parallèles qui offrent un aspect très-monotone et exhalent un parfum de goudron et de varech, capable de satisfaire les nerfs olfactifs de l'amateur le plus exigeant.

De retour dans la ville après notre excursion au Cementerio, nous traversons de nouveau avec admiration la place de la Constitucion, qui, pour l'artiste comme pour l'architecte, reste le principal centre d'attraction de Barcelone, et, tournant ensuite dans la rue del Obispo, nous nous engageons sur ses trottoirs déserts, l'œil errant de droite à gauche pour contempler de hautes et lourdes maisons noires, entre lesquelles apparaît à peine une étroite bande de ciel.

L'architecture de ces constructions donne à penser qu'elles ont été jadis habitées par la haute société. Les façades, les portails et les pignons sont remarquables d'élégance, de bizarrerie et de magnificence: pas deux fenêtres situées à la même hauteur ou semblables entre elles; les unes grandes, larges, gracieusement décorées; les autres petites, sans aucun ornement, cachées derrière des grilles. La plupart cependant, couvertes de sculptures et richement historiées, souvent embellies de délicates colonnettes et de superbes balcons grillagés de fer, laissent deviner des appartements pleins de fraîcheur qu'elles inondent à la fois d'air et de lumière, autant du moins que le permettent les stores bariolés appendus au dehors. La plupart de ces bâtiments sont d'une dimension, et vraisemblablement aussi d'une profondeur considérables, et ils appartiennent tous à l'un de ces vieux quartiers de la ville, qui, après avoir sans aucun doute, sous la domination des comtes indépendants, donné asile à la plus grande noblesse du pays, n'abritent plus aujourd'hui qu'une classe moins relevée de la population et les représentants du haut et bas clergé.

Les portes cochères hermétiquement fermées, ornées de leurs puissants marteaux et de têtes de clous grosses comme le poing, les toutes petites fenêtres grillées des rez-de-chaussée, les élégantes arcades et colonnettes des étages supérieurs, les admirables chambranles des fenêtres, les balcons antiques reposant sur des supports de fer aux formes tourmentées, tout en un mot permet de se représenter quel luxe régna jadis dans ces demeures aujourd'hui si sombres, qui, semblables à de fidèles vassaux, entourent la cathédrale comme pour la protéger et la défendre au besoin.

Si la rue Fernando VII, avec sa double rangée de magasins et de boutiques s'étendant à perte de vue, est actuellement le lieu de rendez-vous du monde élégant, la Calle de Escudillers est la place de ralliement des basses classes de la population et particulièrement des gens de la campagne. C'est là qu'aime à se promener le paysan catalan, soit qu'il porte, gracieusement rejetée sur l'épaule, sa mante bariolée qui ne le quitte jamais, fût-ce au cœur de l'été, soit que, sous son petit collet rabattu, il se drape dans son manteau rouge-brun, qui, recouvrant presque entièrement sa veste de velours et sa culotte courte, ne laisse guère voir que ses guêtres de cuir de couleur claire, connues sous le nom de *Botinas*.

Une casquette rouge, la *montera*, forme, avec son bourrelet qui fait saillie sur le devant, le complément de ce costume national catalan, auquel s'ajoute toujours l'inévitable cigarette.

Si quelqu'un veut étudier plus à fond le caractère de cette race vigoureuse, il n'a qu'à s'aller perdre dans quelque rue latérale. Là sont domiciliés tous les marchands de cuir, depuis

¹⁾ Fondé par le Marquis de la Mina (1555—1575).

le sellier jusqu'au débitant de cravaches; là pendent aux fenêtres et aux montants des portes des chapeaux, des guêtres et des sandales exposés en étalage; là enfin le Catalan vend en détail sur la chaussée le vin tiré sur place des peaux de chèvres et de porcs gonflées, qui, fermées au cou et aux pieds par de solides ficelles, constituent les tonneaux les plus usités dans le pays.



PAYSAN CATALAN DRAPÉ DANS LA MANTA.

Une natte étendue au-dessus de la porte lui donne de l'ombre en abondance; une mèche ardente, suspendue à un crochet, lui fournit du feu pour allumer sa cigarette, et dans l'intérieur du cabaret, les sons de la guitare et du tambourin permettent de parier à coup sûr pour la présence en cet endroit d'une paire de beaux yeux noirs.

Pendant ce temps, accroupi sur le pavé au coin de rue le plus voisin, un gai tailleur ambulant est en train de raccommoder le gilet de quelque paysan et de remettre à ses guêtres des boutons neufs bien brillants, tout en fredonnant à demi-voix une vieille chanson carliste, pour ne pas faire mentir la règle, d'après laquelle les tailleurs appartiennent nécessairement à l'opposition.

La Calle de la Princesa, construite dans le prolongement direct de la Calle Fernando VII, conduit à gauche au Paseo de la Esplanada, rendez-vous ombragé de l'enfance, et à droite à la Citadelle, qui fut fortement maltraitée lors de l'insurrection de 1842, bien que, comme le fort d'Altarazanès situé un peu plus au Sud au bord de la mer, elle tienne la ville entière sous le feu de son artillerie.



TAILLEUR AMBULANT À BARCELONE.

Nous ne pouvons quitter Barcelone sans évoquer ici le souvenir du plus grand poète de l'Espagne, Don Juan Boscan Almogover, qui, après avoir vu le jour à Barcelone vers la fin du quinzième siècle, cueillit tous ses lauriers à la cour de Charles-Quint et mourut en 1540 dans sa ville natale. C'est à lui que revient le mérite d'avoir introduit avec succès dans la poésie espagnole, à la place des courts trochées jusqu'alors en usage, le mètre iambique à onze syllabes adopté par les Italiens, innovation qui fait de lui le véritable réformateur de la poésie lyrique espagnole; c'est encore lui, qui fut le créateur du sonnet espagnol et l'inventeur du tercet, et comme, en résumé, il peut être hardiment cité comme le premier poète classique de l'Espagne, nous ne pouvons résister au désir de traduire ici librement l'un de ses meilleurs sonnets, aussi plein de sentiment que de délicatesse:

Je n'étais pas encore échappé du berceau,
Je ne suçais encor que le lait de ma mère,
Quand, lisant mes destins, l'Amour, fils de Cythère,
Prédit qu'à tout jamais je suivrais son drapeau.

Par ma fidélité à respecter sa loi
Je me suis attiré mainte et mainte misère,
Et sans doute, bientôt, tout ce qu'on peut sur terre
Rencontrer de chagrins aura fondu sur moi.

Je suis né, j'ai vécu au sein de la douleur.
Chaque pas m'a conduit vers un nouveau malheur,
Un pas de plus ne peut que me porter en bière.

Dis-moi, mon cœur, toi qui ne connus que tourments,
Comment si long chagrin peut-il peser autant?
Comment si lourd chagrin peut-il durer sur terre?

LE MONTSERRAT.



Un des meilleurs écrivains humoristiques de notre époque, Théophile Gautier, a décrit avec beaucoup de verve dans son « Voyage en Espagne » les innombrables désagréments d'une nuit en diligence. Trop longtemps le pèlerin, qui de Barcelone voulait se rendre au pied du Montserrat, en fut réduit à ce lamentable mode de locomotion ; plus d'un s'en souvient même encore avec terreur, mais, plus favorisé de nos jours, le voyageur a maintenant à sa disposition deux lignes de chemin de fer qui le conduisent en une couple d'heures au pied du versant Sud ou du versant Nord, selon qu'il préfère l'un ou l'autre, et lui permettent de jouir tout à son aise des beautés du paysage.

Nous choisissons comme devant offrir plus de variété la route du Sud, de Barcelone à Tarragone.

A peine avons-nous quitté la gare, située au Nord-Ouest de la ville en haut de la Rambla, que nous traversons déjà le plus pittoresque pays. Des jardins remplis de buissons d'aloës en pleine floraison, des vignobles, des champs d'oliviers bordent la voie des deux côtés : à gauche nous laissons derrière nous le Montjuich, et, dépassant le joyeux groupe des maisons de campagne et villas de San Gervasio, nous arrivons sans transition aux filatures et établissements de tissage de Sans.

A partir de ce point, l'industrie catalane nous poursuit sans relâche. Avec des paysages de la plus grande beauté alternent continuellement des fabriques munies de hautes cheminées et des chutes d'eau doublées de moteurs à vapeur : Bordeta, Esplugas et St. Just filent le lin et la laine et tissent en même temps des étoffes pour l'Espagne et le Portugal tout entiers. Le sol est sillonné et richement arrosé par des canaux d'irrigation qu'alimente la célèbre rivière du Llobregat ; l'agriculture prospère dans les établissements modèles d'Hospitalet et de San Isidoro ; les métiers de Cornella fournissent des étoffes de coton à toute la contrée, et les manufactures de dentelles de San Felion et de Llobregat, qui donnent du travail à plusieurs milliers de femmes, ont, même à l'étranger, une grande réputation.

Dans la fertile région de Molins de Rey, les moulins font nuit et jour entendre leur tic-tac, la vigne est cultivée avec succès, le coing et l'abricot mûrissent à plaisir, et le lin donne, en un seul été, une double récolte.



ASCENSION DU MONTSERRAT.

A la sortie d'un tunnel, nous apparaît bientôt au sommet d'une colline le vieux château de Papiol, et bien loin derrière lui se dressent les cimes crénelées du Montserrat¹⁾, dont les flancs laissent échapper torrentueusement les eaux du Llobregat.

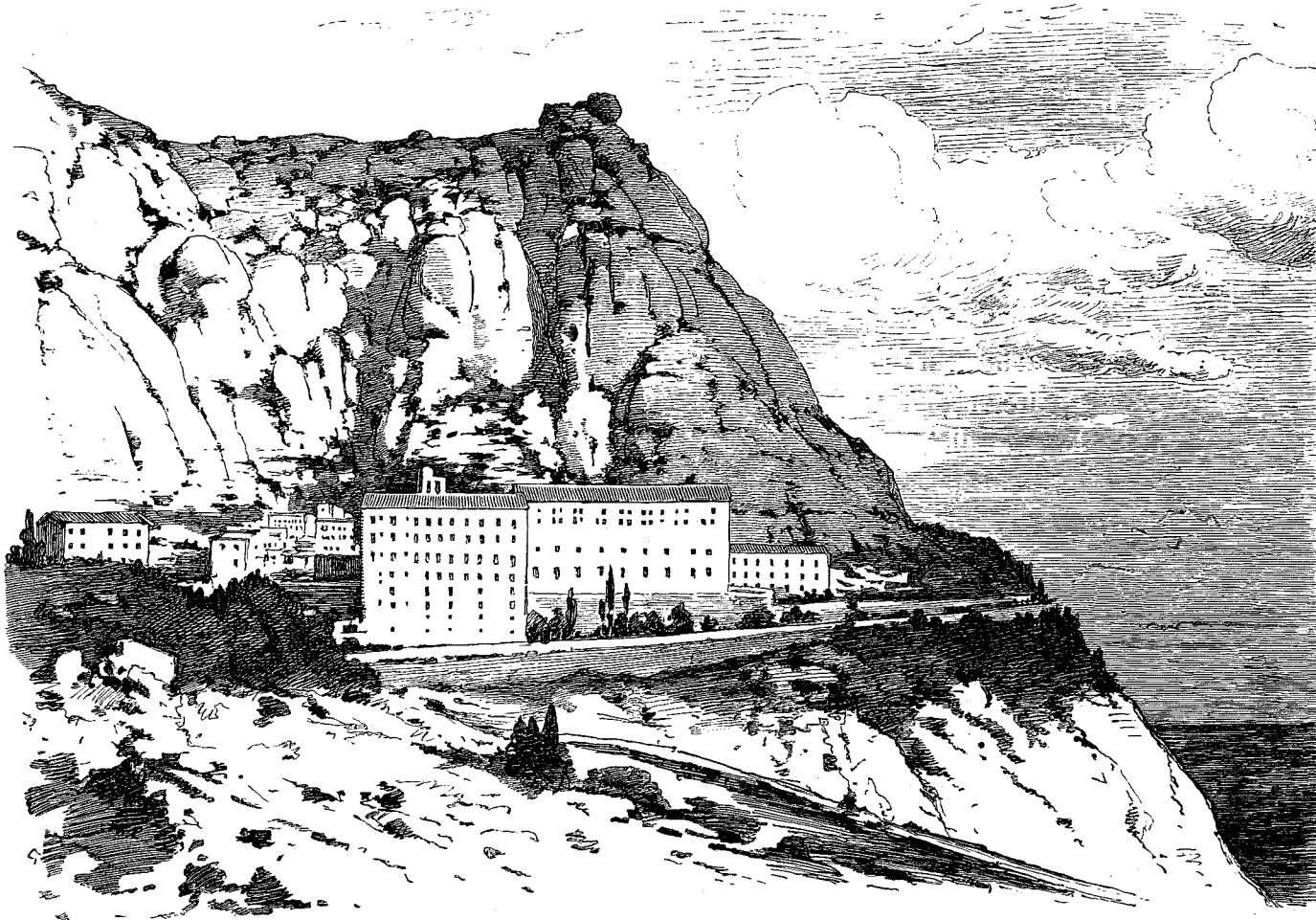
Second tunnel, et sur un roc en saillie nous apercevons Martorell avec son pont du diable, encore en service aujourd'hui, bien que, d'après une inscription qu'il porte en son milieu sur un arc de triomphe, il ait été construit en l'an 535 de la fondation de Rome en l'honneur d'Hamilcar de Carthage. Au fond, Olesa et Colbato. C'est là que nous quittons le train et la ligne du chemin de fer pour nous engager dans les solitudes rocheuses du mont sacré, qui se dresse maintenant devant nous dans toute son imposante majesté.

Bientôt nous sommes délivrés des misérables cabanes et des pauvres habitants de Colbato; nous laissons derrière nous les derniers oliviers et les derniers aloës. Par une pente assez douce d'abord, puis de plus en plus raide, tantôt au bord d'abîmes rocheux, tantôt sur un sol pierreux qui se dérobe sous le pied, tantôt sur des plateaux polis aussi glissants que de la glace, parfois même par une série de marches escarpées, le mulet nous fait d'un pas assuré gravir des pentes vertigineuses, où, toute végétation ayant presque entièrement disparu, on ne voit plus que par hasard, comme de minuscules oasis au sein de ce désert, quelques petites fleurs alpestres émergeant du milieu des pierres et de rares touffes d'herbe qu'un maigre filet d'eau, échappé d'une modeste source, suffit à faire surgir de ce sol calcaire. La montagne devient de plus en plus sauvage, de plus en plus sinistre, et toujours, au fur et à mesure, l'horizon s'étend plus ravissant.

1) Le Montserrat, ou Mons-serratus des Romains, est une montagne dentelée en forme de scie et d'une hauteur d'environ 1300 mètres.

Loin des bruits de ce monde, il semble que chaque pas nous rapproche du ciel et nous entraîne vers un monde titanesque. Le roulement des petites pierres qui dégringolent dans le précipice, le ronflement de notre bête qui s'essouffle, le mugissement du torrent qui gronde au fond de la gorge sont les seuls sons qui dans cette étrange solitude se renouvellent éternellement et nous font presque oublier tout le reste du monde.

Toujours immense et cependant toujours plus gigantesque, la mer de pierres, immobile dans sa nudité, nous découvre à chaque instant des formes, des images, des figures, des teintes, que nous n'avions jamais jusqu'alors ni rencontrées, ni même soupçonnées. Les prosaïques impressions de la vie de chaque jour disparaissent complètement de nos esprits et nous cherchons en vain dans le domaine des grandeurs mesurables quelques termes de comparaison : rien au



LE MONASTÈRE DU MONTSERRAT.

monde ne peut entrer en parallèle avec ces sauvages et terrifiantes parois rocheuses, que gravit, semblable à des fourmis grimant le long d'un chêne, la misérable créature humaine. Chaque pas nous découvre de nouvelles merveilles, chaque coup d'œil nous procure un nouveau frisson, chaque tournant nous apporte une nouvelle terreur.

Seul, insensible à la vue de tant d'horreurs, le mulet, la tête baissée et toujours agitée par un perpétuel balancement, continue à trotter en cherchant habilement son chemin, évitant tout danger par la prudence de son instinct, et faisant résonner en cadence ses petits sabots ferrés sur le sentier pierreux, péniblement conquis sur le rocher par l'industrie de l'homme.

Pas un signe de vie n'apparaît dans ce chaos de pierres, que, dans un moment de colère, le Créateur semble avoir jeté là en désordre, comme pour laisser inachevée une partie de son œuvre. Le touriste se croit transporté sur quelque autre planète, jusqu'au moment où, tout-à-coup, après plusieurs heures d'ascension, un tournant aigu lui laisse apercevoir des toits,

des murailles, le campanario d'une église de couvent, le tout collé au rocher comme un nid d'hirondelles et transporté là comme par enchantement.

Les murs silencieux du monastère, avec leurs cellules et leurs petites niches de fenêtres, se dressent devant les yeux, et comme un phare, qui, de la terre, envoie au navigateur ses signaux lumineux, les toits du couvent, étincelants des rayons d'un soleil trop crû, dirigent sur le touriste leurs reflets scintillants.

Si les murailles, les cellules, les corridors de cette antique abbaye ont été partiellement détruits par les atteintes brutales de la guerre, roussis par la flamme de l'incendie et noircis par la poudre; si ses portes, rongées par la dent du temps, reposent à moitié pourries sur leurs gonds rouillés, le vieux couvent n'en reste pas moins debout, comme un avertissement, pour nous rappeler le temps, où les moines célèbres qui l'habitaient lançaient jusqu'aux voûtes de leur église le *Gloria in excelsis* et le *De profundis*, pendant que les pèlerins et les pénitents venaient des quatre points cardinaux mouiller de leurs larmes de repentir la noire image de la madone miraculeuse.

Oui, les bassins sont à sec, les fontaines sont taries, les arcades et les voûtes tombent en ruine; oui, sur le parvis, les murailles déchiquetées des cellules dressent lamentablement dans l'air leurs colonnettes élancées et leurs gracieux chapiteaux; oui, les niches, dépouillées de leurs saintes images, sont vides; les caveaux funéraires mêmes sont là ouverts à tous, et ces saintes demeures, où les princes venaient jadis s'agenouiller à côté des mendiants, se sont vu brutalement ravir et leur ancienne grandeur et leur antique éclat, mais, malgré tout, ce qui subsiste encore témoigne éloquemment de la splendeur passée.

Dans le sanctuaire, brûlaient autrefois quatre-vingts grands chandeliers d'argent, aujourd'hui disparus, dont la lumière allait se réfléchir sur les parvis de marbre de la chapelle. Aux bras de la Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, sous sa couronne de perles et ses vêtements de brocart d'or, dirigeait gracieusement ses regards vers les pénitents, qui, étendus à ses pieds le front dans la poussière, se frappaient la poitrine repentants et contrits.

Nous arrachant à ces souvenirs, nous laissons le mulet dans la cour du couvent, et dirigeons nos pas vers la cime la plus élevée de la montagne, qui, d'après la légende, se serait fendue subitement en deux parties, au moment même où le Christ en croix s'écria, en inclinant la tête: «Tout est accompli.»

Le sentier va toujours se rétrécissant, l'air se raréfie de plus en plus, une mer de pierres, pleine de gigantesques fantômes, s'ouvre devant nos pas. Statues colossales, tours, pyramides, cônes, arcades, sphynx, nains, aiguilles, coupoles, dômes, telles sont les figures que nous présente notre imagination surexcitée.

Enfin nous voici sur le San Geronimo, sur le sommet crevassé du Montserrat. De cet étroit plateau, la vue est vraiment admirable, et nos yeux errent enivrés sur l'immense région qui s'étend à nos pieds. A l'extrême nord, court, sous ses hautes cimes neigeuses, la longue chaîne des Pyrénées, véritable muraille de l'Espagne, qui, telle qu'une arête d'argent sur champ d'azur, sépare la péninsule du reste du continent. A travers les plaines de l'Aragon, les vignobles et les vergers de la Catalogne, serpentent, comme des fils de soie blancs étincelants sous le soleil, d'innombrables rivières, la Cinca, l'Eséra, la Bibargozana, la Naguera, le Segre et le Llobregat, qui vont porter à l'Océan l'eau coulant des glaciers. Vers le Sud-Est, au milieu de la mer, gisent, perdues dans une brume bleuâtre, les fertiles Baléares et les îles divines de Majorque dont une végétation luxuriante fait un nouvel Eden. Derrière nous, les contours azurés des Sierras de Valence ferment ce cirque enchanteur, dont le centre, représenté par le cône calcaire du Montserrat que nous foulons aux pieds, forme une espèce de citadelle sortie des entrailles de la terre, et domine de sa taille gigantesque tout le pays qui s'étend au loin devant lui. En bas, dans un

fond nébuleux, fument les cheminées de Sabadell et de Tarasa, lançant lentement dans l'air la vapeur de plusieurs milliers de métiers. Plus bas encore se dessinent en couleurs variées les gracieuses campagnes d'Olesa et ses collines et ses vallées. L'œil va chercher dans le lointain les torrents et les cascades de Buxadell, qui, semblables à de l'airain fondu, s'élancent du haut des rochers au fond des précipices, pour aller mêler fraternellement leurs eaux à celles du Llobregat. Enfin, tout en bas, dans une gorge profonde qui leur procure l'ombre rafraîchissante de ses hautes parois, les petites maisonnettes de Monistrol apparaissent suspendues au roc comme des nids d'oiseaux, tandis que, dans les lointains de l'horizon, scintille au milieu des toits, comme un cristal étincelant, la haute coupole de la cathédrale de Manresa.

Le jour baisse et, quittant bien à regret notre observatoire élevé, nous prenons, pour redescendre au couvent, le chemin du retour. Dès notre arrivée, le *posentador* nous conduit à une petite cellule, y place une cruche à côté de la modeste couchette, et, derrière lui, la porte se referme en grinçant légèrement sur ses gonds. Une petite promenade à travers les portiques, dont la lune, à son lever, éclaire les murailles d'une lueur sépulcrale, nous amène ensuite au balcon des moines, perché comme un donjon au-dessus d'une effroyable gorge de deux mille pieds de profondeur, au fond de laquelle le Llobregat a su se frayer, en serpentant, un chemin vers l'Océan voisin.

Les Dugatelles ou Rochers des Larmes, dont les parois laissent échapper goutte à goutte une eau glacée plus pure que le cristal, projettent, ainsi que plusieurs autres colosses de pierre, de noires ombres épaisses jusque dans le précipice qui renvoie à nos oreilles, comme les échos d'un mystérieux concert des éléments, les mugissements du torrent, le fracas des éboulis, et les mille bruits de la nature.

Derrière nous, dans le petit jardin qu'un moine est parvenu, par toute une vie de patients efforts, à conquérir sur le sol dénudé de ce plateau rocheux, murmure discrètement une toute petite fontaine, arrosant de son filet d'eau les plates-bandes soigneusement compassées, dans lesquelles fleurissent, fraîches et luxuriantes, des roses et de petites plantes alpestres.

C'est à grand'peine que nous quittons ces lieux pleins de silence et de paix et que nous allons enfin reposer dans notre cellule sous la protection de la madone de Montserrat, pour rendre à nos membres fatigués la force nécessaire à la descente du lendemain.

Dans ces lieux, dont la tranquillité mystérieuse nous endort aujourd'hui au sein des plus douces rêveries, ont sévi au commencement de ce siècle toutes les horreurs de la guerre. Ici même, Espagnols et Français ont combattu jusqu'à complète extermination des deux camps; les paisibles murailles du couvent, transformées en remparts par les Espagnols, ont été emportées d'assaut par l'ennemi, et c'est à leur solidité, contre laquelle échoua la poudre de mine, que l'abbaye dut sa conservation. Lorsque plus tard le roi Ferdinand VII fut remonté sur le trône les quelques moines survivants firent les plus grands efforts pour restaurer leur couvent ravagé, mais, comme ils furent de nouveau chassés en 1820, le monastère est resté en ruine depuis cette époque.

C'est, dit-on, dans l'abbaye du Montserrat, devant l'image sacrée de la madone, qu'auraient eu lieu la guérison miraculeuse et la conversion du capitaine Inigo Lopez de Recalde de Loyola, qui, estropié par un coup de feu au siège de Pampelune, conçut au couvent même l'idée de la fondation de l'ordre des Jésuites, ne se fit plus appeler désormais qu'Ignace de Loyola, et mourut à Rome, comme premier général des Jésuites, le 31 juillet 1556.

Le lendemain matin, bien reposés, et non sans avoir au préalable déposé notre obole dans la main décharnée du mendiant centenaire qui garde le Montserrat, nous effectuons par le versant nord notre descente du mont sacré, et nous gagnons la station de Monistrol, encaissée au fond de la vallée du Llobregat, qui se jette en ce point même dans la gorge de Montserrat.

Nous prenons le train pour Saragosse, nous commençons par traverser plusieurs tunnels, et sur le pont de Castalet, nous jetons un dernier regard sur le Llobregat, qui mugit fougueusement au-dessous de nous, et sur le paisible couvent, perché maintenant à une hauteur vertigineuse, et dans lequel nous avons, la veille au soir, trouvé l'hospitalité.

Un vieux pont romain, encore bien conservé sur sa grande arche en pierres de taille, s'appuie fraternellement contre le nouveau pont qui nous conduit de l'autre côté du Cordoner. Sur le pavé inégal de l'ancien passage, exclusivement pratiqué maintenant par quelques chèvres et quelques bêtes de somme, défilaient il y a deux mille ans, traînant après elle la victoire et



PUIG ELIAS, LE MENDIANT CENTENAIRE DU MONTSERRAT.

la ruine, l'infanterie et la cavalerie romaines; là, où, de nos jours, le chemin de fer, comme un trait d'union salubre et pacificateur, sillonne le pays en tous sens; là, où les bienfaits de la civilisation couvrent aujourd'hui la plaine, les Romains ont jadis combattu avec les Carthaginois et engraisé la terre de leur sang.

Désormais, comme deux vivants témoignages des instincts destructeurs de la période barbare et des tendances créatrices de la civilisation moderne, les deux ponts restent debout à côté l'un de l'autre: le premier, de jour en jour plus délaissé; le second, sans cesse traversé par une foule joyeuse et active au travail.

La cathédrale de Manresa se dresse à nos yeux dans tout son éclat. A la place des couvents et des anachorètes d'un passé récent, de florissantes manufactures de draps et de laborieux

ouvriers ont maintenant pris possession souveraine du pays; là, où de pieux moines chantaient naguère en chœur vêpres et matines, passant leur temps dans l'oisiveté matérielle de la contemplation, on entend aujourd'hui le roulement des métiers et le murmure des broches mécaniques, pendant que les cheminées toujours fumantes des machines à vapeur remplacent de leur côté les orgues et les *campaneros*.

Sans nous arrêter ici, nous nous engageons dans le passage de la Sierra de Calaf. Les tunnels se succèdent presque sans interruption jusqu'à la ligne de partage des eaux: c'est une contrée, triste et déserte, qui offre à peine la nourriture suffisante à une demi-douzaine de chèvres. Déjà, la voie ferrée nous a fait gravir plus de sept cents mètres jusqu'au petit village de San Guim, pour redescendre ensuite dans la plaine, de l'autre côté de la montagne, avec une différence de niveau à peu près égale. Nous passons rapidement devant le château mauresque de Santa-Fé et l'ancienne place fortifiée de Monfalco Muralia, et, après avoir laissé derrière nous Gervera, vieille citadelle du clergé, aujourd'hui abandonnée par ses anciens maîtres, nous pénétrons dans les steppes monotones d'Urgel. Au milieu d'alternatives incessantes de beautés et d'horreurs, de champs cultivés et de landes arides, nous voyons défiler devant nous Bellpuig, lieu de sépulture de l'illustre Don Ramon de Cordoue, mort en 1522, Mollerusa, Bell-Lloch, et traversant le Segre, nous entrons dans la gare de Lérida, l'Illda des premiers habitants de la ville. C'est en apparence une contrée bénie du ciel. Des vignes, des mûriers, des arbres fruitiers, des oliviers, tels sont, vus de la tour de la cathédrale, les produits de cette vaste plaine et de ces vallées couvertes de chaumières et de maisons de campagne, de fermes et de petits villages. Au Nord, les montagnes de Monsech et les plus hauts sommets des Pyrénées élèvent dans les airs leurs cimes neigeuses. L'immense Maldeta, «*la Maudite*» montre aussi son front dans le lointain, tandis que, vers le Nord-Est, l'horizon est borné par la mer. Au Sud, à moitié perdues dans la brume, s'étendent jusqu'à Saragosse et à Daroca, les campagnes et les montagnes de l'Aragon.

La vieille cathédrale de Lérida, reste caduc, mais encore fort beau, d'une architecture byzantino-gothique très-discrètement modifiée par quelques raccords de style arabe, est aussi remarquable que le couvent qui l'avoisine avec ses jolies colonnes, ses arcades et ses architraves. Bâtie sous Charles III, elle a hérité de tous les droits ecclésiastiques de la vénérable église primitive, aujourd'hui transformée en caserne, et conserve, entre autres curiosités, les langes de l'enfant Jésus, sans que la chronique puisse d'ailleurs indiquer de quelle manière ces précieuses reliques sont arrivées à Lérida.

Lérida est une importante gare de bifurcation pour les lignes du Nord-Est, du Nord-Ouest et du Sud. Les chemins de fer forment dès maintenant en Espagne un réseau très-étendu et assurent largement les communications. Leur longueur totale comprend environ six mille cinq cents kilomètres, et ils mettent aujourd'hui toutes les grandes villes en relations directes avec la capitale comme avec l'étranger. Assurément moins confortables et plus chers que dans certains autres pays, ils ont cependant en général, pris modèle pour leur exploitation sur les réseaux français, et ont déjà fait disparaître en grande partie ces diligences, qui faisaient naguère encore l'effroi des voyageurs. Aussi, toutes les aventures que les anciens touristes notaient avec prédilection dans leurs carnets ne sont plus guère que de l'histoire ancienne: *rateros* et mendiants ont diminué d'une manière surprenante, car la civilisation n'est pas moins ennemie de la mendicité que des voleurs de grand chemin, et les relais de poste avec leurs misérables auberges, les diligences versées sur des routes à se rompre le cou, les voitures en détresse par suite de quelque roue cassée ou de quelque essieu brisé ne rempliront plus comme autrefois, dans les descriptions de voyage à venir, un certain nombre de feuillets.

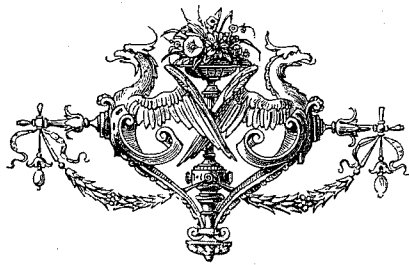
nous sommes, Dieu merci, bien mieux servis en Espagne, et quiconque pourrait par hasard en douter s'en convaincra aisément à Lérida, dans une simple petite ville de douze mille habitants, pour peu qu'il daigne venir s'asseoir à la table d'hôte du buffet de la gare, où la musique même ne lui fera pas faute, si toutefois on peut baptiser de ce nom les tristes couplets détachés que chante, en s'accompagnant sur sa guitare, une jeune fille privée récemment de la vue par un accident de chemin de fer.

L'heure du train nous laisse le temps d'ajouter quelques détails relatifs à l'histoire de Lérida.

Sur la fondation de la vieille cité celtibérique, on ne sait rien de certain. Au temps des Romains, elle fut le siège d'un municipe; dès l'époque des Goths, il s'y réunit plusieurs évêques, et, en 546, elle donna dans ses murs l'hospitalité à un grand concile. Tombée plus tard en la possession des Maures, elle leur fut enlevée en 1149 par le Comte Ramon Bérenguer de Barcelone, qui la réunit à ses États. En 1300, Jaime II d'Aragon y rétablit la vieille université, qui s'était dissoute lors des invasions des conquérants du nord, et lui accorda des privilèges très-étendus. C'est encore ici qu'ont siégé en 1515 les Cortès catalanes. Sous Louis XIV, le prince de Condé rencontra, au siège de Lérida, une grande résistance. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la ville prit parti pour l'archiduc Charles, mais, en dépit de son héroïque défense, elle fut prise en 1707 par les forces réunies des armées anglo-françaises commandées par Warwick et le duc d'Orléans. Enfin, en 1810, les Français, sous la conduite du maréchal Suchet, emportèrent de nouveau la ville d'assaut, la mirent au pillage et y firent un grand carnage.

Lérida est un centre de fabrication assez important pour le traitement de la laine et du coton, la mégisserie et la préparation du verre. La province de Huesca y trouve en même temps un bon débouché pour sa grosse production de grains, et la proximité de la montagne y entretient un fort commerce de bois.

De Lérida, le chemin de fer nous amène rapidement à la frontière de la Catalogne. Almacellas est déjà derrière nous. Nous traversons, en passant devant des villes abandonnées et plus ou moins en ruine, les plaines monotones de l'Aragon. Binefar, Monzon avec son pont en treillis jeté sur la Cinca, Selgua n'offrent aucun intérêt. Pas de champs cultivés, ni de forêts, ni de prairies pour reposer le regard. Rien qu'une bruyère jaunâtre, qui, recouverte d'une teinte d'ocre par les rayons brûlants du soleil, s'étend, auprès de Lastanosa et de Sariñena, jusqu'au pied des hautes montagnes voisines. Encore quelques stations, et, vers le soir, couverts de poussière, brisés par la chaleur, nous atteignons enfin Saragosse, la capitale de l'Aragon.





LES ARMES DE SARAGOSE.



SARAGOSSE.

immortal ciudad, Saragosse, la ville immortelle, capitale de l'Aragon, résidence d'un archevêque, siège d'une cour d'appel et d'une université, possède au point de vue historique le plus glorieux passé du monde, et peut venir hardiment prendre place, pour l'héroïsme et la fidélité, à côté de Troie, de Numance et de Sagonte.

Toutefois le courage, avec lequel elle a sans cesse lutté contre toute invasion ennemie et spécialement contre la dernière invasion française, n'a pas peu contribué à la destruction de ses édifices et de sa prospérité. La Salduba des temps antiques, fondée par les Celtibériens, désignée plus tard par les Romains sous le nom de Caesar-Augusta, dont on a fait par contraction Zaragoza ou Saragosse, fut découverte dès l'époque la plus reculée par Tubal, gendre de Japhet. A la recherche de nouveaux pâturages, il avait entrepris avec ses hommes un dangereux voyage par mer, et, après avoir erré longtemps en vue de la côte méridionale d'Espagne, il finit par débarquer auprès de Fretum Calpe (Gibraltar). Longeant ensuite la côte pour se diriger toujours vers le Nord, il rencontra bientôt un grand fleuve, l'Ebre des géographes modernes, et en remonta le cours à travers une suite ininterrompue de plaines fertiles, jusqu'à ce qu'il atteignît enfin les ruines d'une grande ville, au milieu d'une contrée bénie qui lui parut offrir toutes les conditions favorables à la fondation d'une colonie. De gras pâturages, un fleuve navigable abondamment peuplé de poissons, des sources

minérales¹⁾, des chasses superbes, des mines de sel²⁾ et de riches gisements métallifères lui firent considérer ce pays comme la terre promise, et, prenant dès lors comme base de ses opérations les ruines de l'ancienne ville, il se mit assidûment avec tous les siens à construire une nouvelle cité, à laquelle il donna le nom d'Auripa, justifié, s'il faut en croire une antique tradition, par la richesse aurifère des ruisseaux et rivières des environs. La réputation de ce nouveau centre de population se répandit aussitôt jusqu'aux extrémités de l'Orient, et une seconde peuplade puissante, les Ibères, qui habitait au pied du Caucase et dans les plaines de l'Assyrie, quitta sans retard le foyer natal pour émigrer en Occident. Elle ne tarda pas, elle aussi, à atteindre le même grand fleuve que ses prédécesseurs, lui donna le nom d'Ibérus (Ebre), et, battant le pays jusqu'à Auripa, unit en ce point ses vertus guerrières à celles du peuple de pasteurs, dont Tubal

1) Ce sont sans doute aujourd'hui les stations thermales d'Alhama, Tiermas et Quinto.

2) Ce sont aujourd'hui les salines de Castellar, de Remolinos et de Sastaja.

était le père. C'est alors aussi qu'Auripa, la ville de l'or, devint Salduba, la ville du sel, et c'est déjà le nom que portaient le pays et son chef-lieu, lorsque, remontant à son tour l'Ebre avec ses Carthaginois, Hamilcar Barcas trouva la mort dans les eaux de ce fleuve, en fuyant honteusement devant les laborieux habitants, qu'il était venu injustement provoquer au combat.

Son gendre Hasdrubal ne fut pas plus heureux et périt assassiné par un berger, nommé Bétel.

Les luttes, toujours glorieuses, souvent même victorieuses, des Carthaginois contre l'armée romaine, qui avait envahi le territoire sous la conduite de Cnéius Scipion, leur soumission par Lucius Cornélius Scipion, enfin, en 45 avant J. C., l'incendie de Salduba sous Jules César, témoignent des rudes combats que Saragosse eut à soutenir dès les temps les plus reculés, comme autant de sinistres présages de son avenir orageux.

A son arrivée dans le pays, César Auguste ne trouva guère qu'un monceau de décombres à la place de la ville détruite par Jules César. Cependant, en considération de l'excellente position qu'elle occupait au point de jonction de trois importantes provinces d'Espagne, la Celtibérie, l'Editanie et la Vasconie, il releva ses murailles, l'entoura de fortifications, en fit le siège d'une magistrature, lui donna la langue et la législation romaines ainsi que le droit de battre monnaie, et l'éleva au rang de ville libre, *colonia immunis*.

Rome envoya aussitôt ses citoyens les plus distingués à Cæsar-Augusta. Le commerce, l'industrie, les sciences commencèrent à y prospérer. On y vit comme duumvirs, sous César Auguste, Lucius Cassius et Caius Valerius Fenestella.

Pour les Editaniens et les Celtibériens, il ne resta bientôt plus d'autre parti à prendre que de se mêler franchement à leurs vainqueurs et d'adopter les lois, les mœurs et la langue de Rome. Sur ces entrefaites, l'Empereur Auguste vint à mourir en l'an 14 avant J. C., et il laissa après lui en Espagne les plus profonds regrets. Son successeur Tibère donna à cette ville de Cæsar-Augusta jusque-là si heureuse des gouverneurs cruels. Des révoltes contre leur despotisme éclatèrent dans la population désormais tyrannisée.

Le sénat romain envoya en Espagne un proconsul du nom de Julius Bésus. Il fut assassiné. Par esprit de vengeance, Tibère déchaîna sur l'Espagne son impitoyable cruauté. Le peuple, jadis si fidèle, si brave, si loyal, fut réduit par l'oppression à devenir tout à la fois l'esclave et l'ennemi de Rome, et c'est ainsi que les voies s'aplanirent pour préparer l'avènement d'une domination étrangère.

SANTIAGO.

Caius Caligula était sur le trône de Rome. Cæsar-Augusta, la ville impériale, s'était élevée rapidement à un niveau inespéré. En 39 après J. C., Rome lui envoya un nouveau gouverneur, Caius Appius Silanus, qui, tenant sous un sceptre de fer la ville et la province, ne fit qu'attiser ardemment le feu de la révolte qui couvait toujours en secret. Le pays, depuis longtemps miné, ne s'était jamais encore trouvé mieux préparé à accueillir un sauveur, de quelque côté qu'il pût venir. C'est alors que, franchissant les Pyrénées, descendit dans la plaine un homme simple et droit, qui semblait appelé à briser le joug romain et à renverser les dieux du paganisme. Cet homme, c'était Jacques, le disciple de Jésus, l'apôtre de la Palestine, que toute l'Espagne connaît et révère encore sous le nom de *Santiago de Compostella*. Il fit avec modestie, mais aussi avec hardiesse, son entrée dans la ville tyrannisée, et, bravant à chaque instant le danger de mort, il se mit à enseigner et prêcher le christianisme, et lui attira en peu de temps

d'innombrables disciples. A cette croisade, dont il plaça le point de départ à Saragosse, vinrent s'adjoindre des hommes comme Athanase de Tolède, Torquatus de Bilbilis (Calatayud), Iscius de Turrigio (Tarragone), Euphrasius d'Evia (Sariñena), Triphonius de Tricio (Tauste), Indalécus de Caspé, Théodore, Segundus et Célius de Saragosse, des hommes enfin qui, sous un gouvernement, comme celui de ce temps, devaient être toujours prêts à verser leur sang pour la nouvelle doctrine.

Et, de fait, les premiers martyrs d'Espagne furent, avec Epitacius, deux évêques de Cæsar-Augusta, Athanase et Théodore, qui formèrent courageusement l'avant-garde des nombreux chrétiens destinés à périr pour leur foi.

LA CATHÉDRALE.

EL PILÁR DE LOS ANJELES.

La cathédrale de Saragosse est, d'après la légende, située sur l'emplacement même, où l'on dit qu'à cette époque, Santiago, le patron de l'Espagne, touché par une apparition de la Madone, construisit une toute petite église, le premier temple chrétien de la péninsule, où les premiers fidèles tenaient leurs réunions secrètes.

Une statue de la Vierge debout sur un pilier de jaspe, entouré d'anges de toutes parts et appelé à cause de cela *el pilár de los Anjeles*, le pilier des Anges, remonte, à ce que l'on prétend, à ces temps antiques, et exerce encore aujourd'hui, comme image miraculeuse, une puissante attraction. C'est même à elle que la cathédrale actuelle doit le nom sous lequel on a désigné toujours : *Maria del Pilár*, Notre-Dame du Pilier. Une centaine de grosses lampes en argent et des milliers de cierges brûlent nuit et jour devant la statue, au milieu de ce sanctuaire, dont le seuil a fini par s'user sous les pas et les baisers des pèlerins.

La première pierre de la cathédrale actuelle fut posée en 1686 par l'architecte Francisco Herrera. Depuis cette époque, l'édifice a résisté à toutes les injures du temps, et la façon, dont il a bravé au commencement de ce siècle le terrible bombardement des Français, n'a fait qu'augmenter la foi des habitants dans la puissance miraculeuse de la madone. Primitivement, il n'y avait que la grande nef, où l'on admire encore le magnifique tableau d'autel de Damien Forment et les riches sculptures des stalles du chœur, et c'est plus tard seulement que furent construites les nefs latérales. Quant à la sacristie, où se trouve la Vierge du Pilier, elle est due à Ventura Rodriguez, qui la bâtit en 1753 par ordre de Ferdinand VI.

Les Maures infidèles, pendant tout le temps de leur séjour à Saragosse, témoignèrent le plus grand respect à cette image sacrée. Ils établirent autour de l'église une chaîne, qu'ils



LE PILIER DES ANGES.

s'interdirent sous peine de mort de franchir jamais, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces mécréants ait souillé de sa présence le seuil du sanctuaire.

En 409, les Vandales ne parvinrent pas à s'établir à Saragosse. La ville sut se maintenir sous le sceptre romain, alors tenu par l'Empereur d'Occident Majoranus, et pendant de longues années encore, elle brava seule, sous cette haute protection, toutes les invasions de l'étranger et des hordes barbares.

En 452, les Suèves, conduits par leur roi Requiarius, franchirent sous la bannière du Christ les portes de la ville. Mais, sous la domination de ces hordes guerrières, qui ne voyaient d'autre but à l'existence que la bataille et les conquêtes, la prospérité de la ville ne tarda pas à disparaître. Les arts et les sciences dépérèrent. Une nouvelle peuplade puissante suivit de près les Suèves, et se répandit victorieusement dans toute la péninsule: c'étaient les Goths d'Autolphe. Requiarius succomba dans la bataille qu'il engagea contre eux en 475, et le christianisme dut céder le pas à l'arianisme.

A dater de ce jour, les Goths se maintinrent pendant trois siècles en Espagne, et donnèrent trente-trois rois au pays. Leur dernier souverain, le dernier membre de la dynastie des Goths, fut le noble, vaillant et infortuné Rodrigue, auquel il était réservé d'être renversé par une esclave.



FLORINDE ET RODRIGUE.



la cour de Rodrigue, le dernier roi des Goths, et de son épouse Egolina, vivait en qualité de demoiselle d'honneur une jeune Andalousse d'une rare beauté et d'une grâce exceptionnelle, Florinde, fille du comte Don Julien, Gouverneur de Ceuta et d'Algésiras. Le feu de ses beaux yeux noirs et les charmes de sa personne exerçaient une irrésistible attraction sur tous les chevaliers de la cour, et principalement sur le jeune roi, qui ne tarda pas à brûler d'amour pour elle.

C'est alors que le mauvais destin vint se jeter entre eux sous la forme d'une esclave mauresque, du nom d'Alifa, et alors aussi les trônes s'écroulèrent et les peuples tremblèrent.

Alifa, jalouse de sa maîtresse, sut, par la calomnie et les embûches de la trahison, changer la passion du roi des Goths en une haine amère, qui finit, à ce que raconte la légende, par entraîner le bannissement de la belle demoiselle d'honneur.

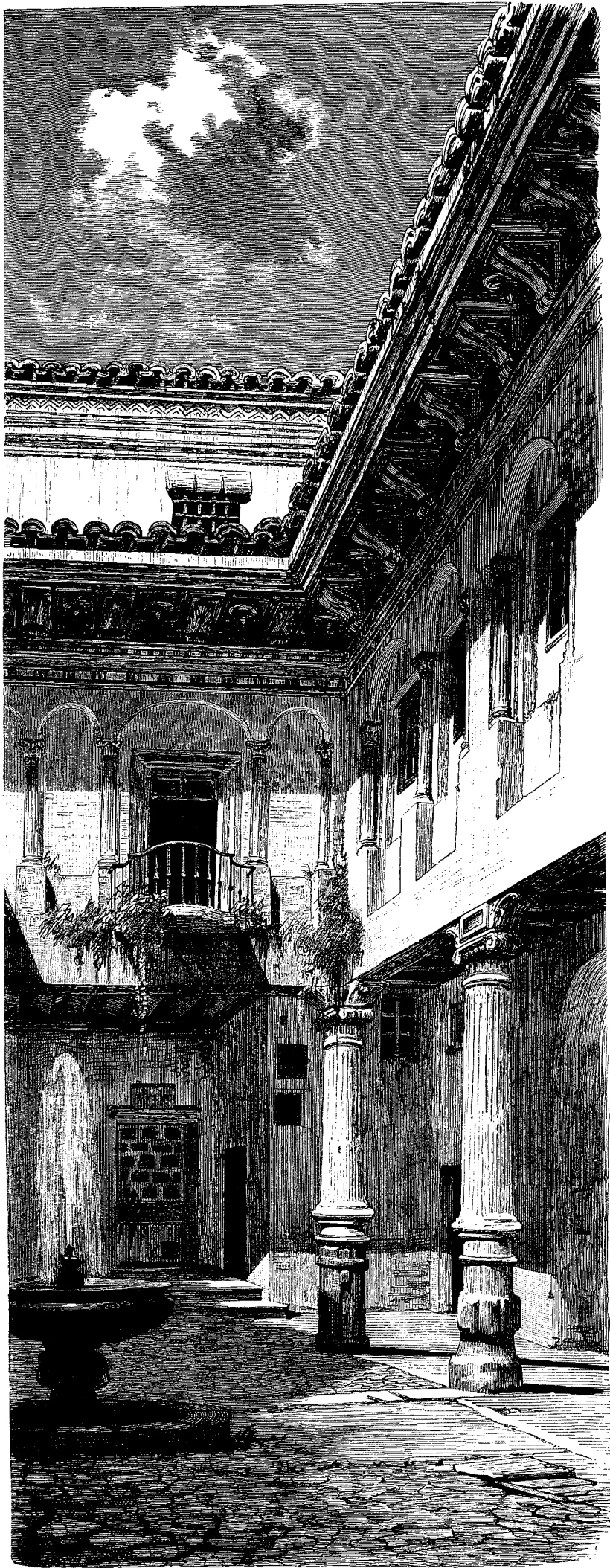
Florinde quitta en toute hâte la reine et la cour, et, la mort dans l'âme, courut se réfugier dans les bras de son père, auquel elle raconta son infortune et dépeignit l'affront que venait de faire à sa race le roi des Goths.

Don Julien frémissait de rage, pendant que, prosternée à ses pieds, Florinde en larmes lui narrait son malheur, et, lorsqu'elle eut fini, il jura solennellement de se venger du roi des Goths et de l'exterminer sans pitié, lui et les siens.

Il pensait en ce moment à ces vaillants guerriers, à ces peuplades avides de butin, qui, de l'autre côté du détroit, dans les steppes brûlantes et sablonneuses de l'Afrique, passaient leur temps à exercer leurs coursiers et à lancer leurs épieux.

Pour l'Espagne tout entière, le sort en était jeté, jeté par la main d'une esclave égyptienne, d'Alifa, la moresse!

Mouza, le chef redouté des Arabes, était sur son étalon Myrador, et, du haut de sa selle, dirigeait vers la côte bénie de l'Andalousie des regards pleins d'une jalouse envie, lorsqu'un messenger vint lui remettre avec l'anneau de Don Julien, Gouverneur de Ceuta et d'Algésiras, un parchemin couvert d'écriture et contenant ces mots: «Rassemble tes gens, traversè le détroit, viens m'aider à chasser le roi des Goths, et comme récompense, tu recevras la Tingitanie, la Maurétanie et la Bétique (Andalousie).»



COUR D'UN VIEUX PALAIS À SARAGOSSE.

Peu de temps après cette invitation si néfaste et si funeste pour toute la péninsule, on vit, avec l'assistance de Don Julien, le mauvais génie des Goths, aborder dans l'île écartée de Djezirah-al-Hadra, aujourd'hui désignée sous le nom d'Algésiras, quatre grands vaisseaux, d'où s'élançèrent tout d'abord sur le pays cinq cents hommes, destinés à servir d'éclaireurs et de pionniers.

Sous la conduite de leur chef, le Berbère Abd-el-Malek-el-Muferyde-Wasit, ils se mirent aussitôt à piller et brûler les villes et les campagnes qu'ils traversaient, et, dès que Mouza eut appris l'heureuse issue de ce débarquement, il envoya sans retard, sous le commandement du brave Tarik-ben-Zaïd, dix mille autres Berbères et trois mille Arabes, qui se répandirent comme un sombre nuage sur le sol de l'Espagne.

Ils étaient à peine débarqués au pied du rocher célèbre, qu'ils appelèrent en l'honneur de leur chef Gebel-al-Tarik (Gibraltar), que le roi Rodrigue comprit la nécessité de courir aux armes. Les 7, 8 et 9 septembre 714, son armée rencontra auprès de Xérès, sur les bords du Guadalete, les braves tribus de Zénédah, de Gomérah et de Masmudah, les troupes du traître Don Julien, les fils du roi Witiza, enfin, sous les ordres de l'évêque Opas de Séville, les juifs et les chrétiens rebelles. Ecrasé par le nombre, le roi Rodrigue perdit dans la bataille sa couronne et la vie.

Du coup, la puissance des Goths fut à jamais brisée, et, remontant peu à peu vers le nord, le croissant régna bientôt sur l'Espagne tout entière.

Avec les années arrivèrent dans le pays de grands et nobles Maures,

et parmi eux Hanhey-ben-Abdallah-el-Saani, le fondateur de la mosquée de Saragosse ou Sarakusta, comme les Sarrasins appelèrent désormais la ville.

Saragosse fut prise en 715 par Mouza et Tarik. Le premier s'établit dans l'Azuda del Ebro, le moderne San Juan de los Panetes, le second dans le Castillo del Sol, aujourd'hui devenu le Convento del Sepulcro.

La Salduba des descendants de Japhet, l'Auripa des Ibères, la Cæsar-Augusta des Romains, la Cesaracosta des Goths dut alors faire place à Medina-Sarakusta.

Sous la domination de l'Islam, la ville s'accrut d'un grand nombre de beaux édifices, de plusieurs mosquées et par dessus tout d'un magnifique Aljama (hôtel-de-ville), orné de coupes et de tours remarquables.

Bien que les Maures laissassent une entière liberté de conscience aux chrétiens de Sarakusta, une assez bonne partie de ses habitants se retira néanmoins dans les montagnes de l'Aragon, et, en s'y établissant, jeta la première base du futur royaume de ce nom.

En 777, régnait à Sarakusta, en qualité d'émir du califat de Cordoue, l'ambitieux Soleiman-el-Arabi. Pour atteindre son but, qui consistait à devenir seul maître de l'Espagne, il se révolta contre Cordoue, et appela à son secours Charlemagne, roi de France. Celui-ci passa les Pyrénées à la tête d'une armée formidable, et pénétra en 778 dans l'Aragon; mais, des troubles ayant éclaté sur ces entrefaites au sein de son royaume, il y dut retourner précipitamment, non sans avoir livré bataille aux Maures dans le défilé de Roncevaux, et perdu là, avec beaucoup d'hommes, son valeureux Roland.

Après deux ans de résistance contre les Omajades, Sarakusta succomba enfin et capitula en 780. En 1014, Mondhir-el-Hakem-Almansor y fonda un royaume musulman, et, en 1117, Alphonse I^{er}, en ayant fait la conquête après un siège de cinq années, y fixa la résidence des rois d'Aragon, qui s'y succédèrent au nombre de dix-sept pendant une période d'environ quatre cents ans.

Charles I^{er}, et après lui ses successeurs Philippe II, Philippe III et Philippe IV s'engagèrent par serment à respecter les droits et privilèges de l'Aragon. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, nous trouvons Saragosse dans le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, ce qui provoqua plus tard la prise de la ville par le duc d'Orléans. En 1710, le général Guido de Starhemberg battit l'armée de Philippe dans un brillant combat auprès de Saragosse et s'empara de la ville au nom de l'archiduc Charles, son maître.

Des temps plus durs encore devaient venir pour Saragosse, quand il s'agit au commencement de ce siècle de combattre et repousser l'invasion française.

Murat avait fait le 24 mars 1808, comme lieutenant et représentant de Napoléon, son entrée triomphale à Madrid, mais, dès le 2 mai, le peuple de la capitale se soulevait contre lui. La répression fut sanglante, et le souvenir en reste consacré au Prado de Madrid par le modeste «monument du 2 mai», élevé par la population à la mémoire des victimes.

L'insurrection allumée à Madrid se répandit promptement dans toute l'Espagne. La junte, qui siégeait à Séville, ne craignit pas d'adresser à la France, au nom du roi Ferdinand VII retenu à Bayonne par Napoléon, une déclaration de guerre, qui ne tarda pas à être suivie d'événements célèbres dans l'histoire. L'amiral français Rosily dut capituler avec sa flotte auprès de Cadix, Valence résista bravement au général Moncey, Dupont ne fut pas plus heureux à Baylen, et la fortune des armes sembla vouloir sourire aux Espagnols.

Dès que l'insurrection qui avait éclaté à Madrid fut connue dans les provinces, les habitants de Saragosse résolurent de secouer par leurs propres forces le joug exécré des Français. José Palafox fut immédiatement nommé par le conseil de guerre capitaine général et gouverneur

de l'Aragon. On se mit avec une activité incroyable à fabriquer des armes. Plusieurs régiments espagnols en garnison à Pampelune et à Madrid n'hésitèrent pas à se dissoudre pour venir se joindre aux braves Aragonais. Le 15 juin, le général Lefebvre-Desnouettes marcha contre les insurgés de Saragosse, et battit, le 16, les troupes de Palafox. La ville se fortifia, et, mise en vingt-quatre heures à l'abri de toute surprise, elle fut aussitôt bloquée par l'ennemi.

Le 3 août, commença le bombardement de Saragosse; l'assaut fut donné dès le lendemain, et les Français réussirent à s'établir solidement dans le couvent de S^{ta} Engracia. Ce fut alors le combat des rues et des maisons avec toutes ses horreurs, le pillage, l'incendie, le massacre. On combattit des deux côtés avec un acharnement fanatique: les Français ne parvinrent cependant pas à gagner du terrain.

La fuite de Joseph Bonaparte obligé de quitter Madrid, la retraite de l'armée française sur Vittoria et l'approche des troupes de Valence accourant au secours de Saragosse forcèrent le successeur de Lefebvre, le général Verdier, à lever le siège dans la nuit du 15 août. Les Français jetèrent leur grosse artillerie dans le canal, et évacuèrent la place en toute hâte.

Palafox fut, à dater de ce jour, maître absolu de l'Aragon. Mais bientôt, l'Espagnol Castaños ayant été battu à Tudela, les Français équipèrent de nouvelles troupes à Bayonne et à Pampelune, et reparurent pour la seconde fois, le 20 décembre, devant Saragosse avec seize mille hommes d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie sous le commandement de Moncey.

Le combat recommença donc de nouveau, après qu'un parlementaire français, apportant à la ville une sommation de se rendre, en eût reçu cette réponse significative *«que los Aragoneses no se rendian sino despues de muertos!»* «Les Aragonais ne se rendent pas avant de mourir.»

Les Français, qui de Rosas et de Cuença s'avançaient excités par la victoire, commencèrent dès le 21 décembre, par ordre de Napoléon, le bombardement du Monte Torrero, et en chassèrent la garnison.

Cette fois, l'ennemi se décida pour un siège en règle. Le 9 janvier 1809, huit batteries de siège ouvrirent le feu sur le couvent de San José, qui s'écroula, le 13, en un monceau de ruines. La bataille qui s'engagea ensuite de maison en maison dura sans interruption pendant vingt-trois jours et autant de nuits, et l'on vit alors une héroïque jeune fille, du nom d'Augustin, le drapeau à la main, enflammer du haut des murs du couvent de S^{ta} Engracia le zèle persévérant des défenseurs. Malgré cela, et bien qu'une sortie couronnée de succès eût permis aux assiégés d'enclouer un grand nombre de pièces ennemies, les Français réussirent cependant à s'approcher assez du couvent pour l'emporter d'assaut, et ils pénétrèrent enfin dans la ville, où, dès leur entrée, il ne leur fut possible d'avancer que pas à pas. Les cadavres furent employés à faire des barricades, et chaque pas en avant coûta désormais des deux côtés d'épouvantables sacrifices. Les cloches sonnaient sans interruption, des mines sautaient en l'air, les maisons s'écroulaient: et le canon tonnait toujours, et Saragosse n'était plus qu'un océan de feu! Les maladies et les épidémies, engendrées par les émanations d'un si grand nombre de cadavres restés sans sépulture, augmentèrent dans des proportions effroyables, et vinrent aggraver plus encore que le canon ennemi l'épouvantable situation des habitants. Mais rien au monde ne put fléchir le courage des assiégés.

«Hasta la ultima tapia!» «Nous combattons jusqu'à la chute de notre dernier mur de bauge», répondit le grand Palafox, lorsque, le 22 février, prenant le commandement en chef des troupes françaises, le général Lannes lui fit conseiller de se rendre. Quiconque dans la ville refusa de s'exprimer en ce sens fut passé par les armes.

C'est seulement le 7 février que l'ennemi put diriger son attaque contre le centre de la ville, et il s'ensuivit en dessus comme en dessous du sol, sur les toits aussi bien que dans les



LE «COLÉGIO DE PROCURADORES» À SARAGOSSE.

caves et les carrières, une mêlée absolument sans exemple dans l'histoire des peuples. Le 17, la mine fit sauter une partie des bâtiments de l'université. Le 18, l'ennemi s'empara du faubourg situé sur la rive gauche de l'Ebre, et cet événement décida définitivement du sort de la ville, car les Français se trouvaient ainsi maîtres d'un tiers du mur d'enceinte, d'un quart de la surface habitée en dehors du faubourg, et de trois églises sur quarante. Dans l'espace de vingt-deux jours, il était tombé sur la malheureuse ville environ seize mille bombes, et c'est à peine s'il restait parmi les assiégés neuf mille personnes valides. Les hôpitaux et les ambulances regorgeaient de monde, et, Palafox lui-même gisant malade au fond d'une cave obscure, le général Saint-Marc avait dû, sur la fin du siège, le remplacer dans son commandement.

Cependant, l'ennemi avait disposé six mines sous le Coso, et les avait remplies de trois mille livres de poudre, quantité suffisante pour transformer la ville entière en un monceau de ruines. Heureusement, le 20, à 4 heures du soir, le feu cessa enfin : Saragosse était prête à capituler. Lannes accorda à la ville les conditions les plus honorables, et toute une garnison d'hommes et de femmes¹⁾ couverts de gloire et d'honneur déposa les armes, le 21 du mois, après une héroïque défense de vingt-deux jours.

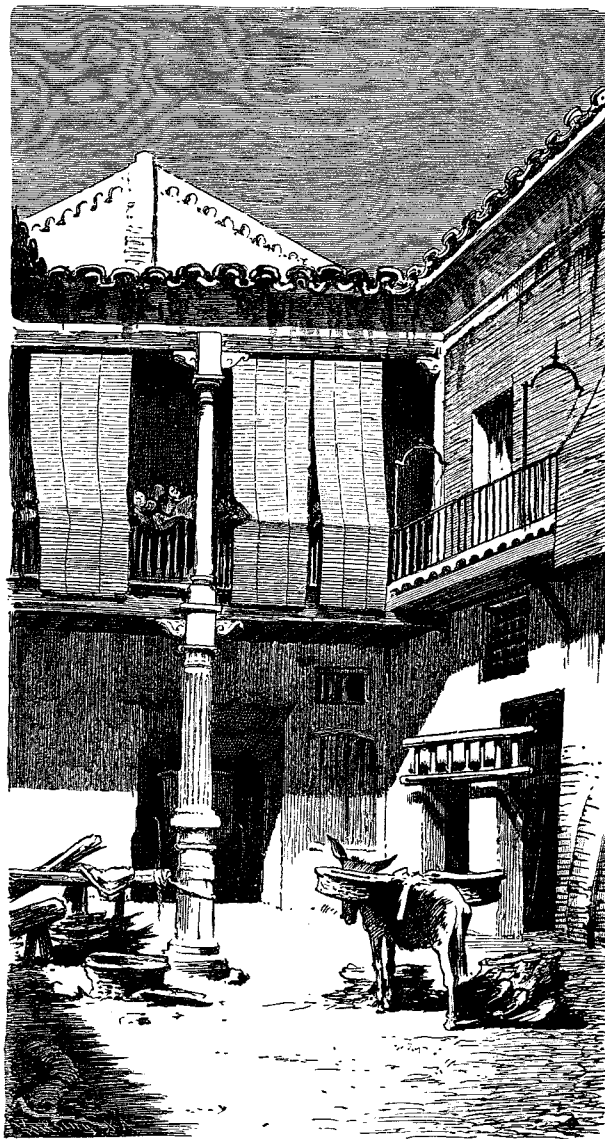
Quatre maréchaux de France, Lannes, Mortier, Moncey et Junot avaient commandé devant Saragosse.

Après la reddition, la foule était encore animée de dispositions si fanatiques, que ses délégués n'osèrent pas rentrer dans la ville avec les pièces qui consacraient la capitulation.

Ce combat acharné et jusqu'ici sans exemple coûta la vie à plus de cinquante-quatre mille défenseurs de la ville, et, au jour de la reddition, on en comptait encore près de six mille étendus sans sépulture au milieu des rues, dans les églises et sur les places publiques.

En 1814, Ferdinand VII, à son retour de captivité, fut reçu avec enthousiasme à Saragosse.

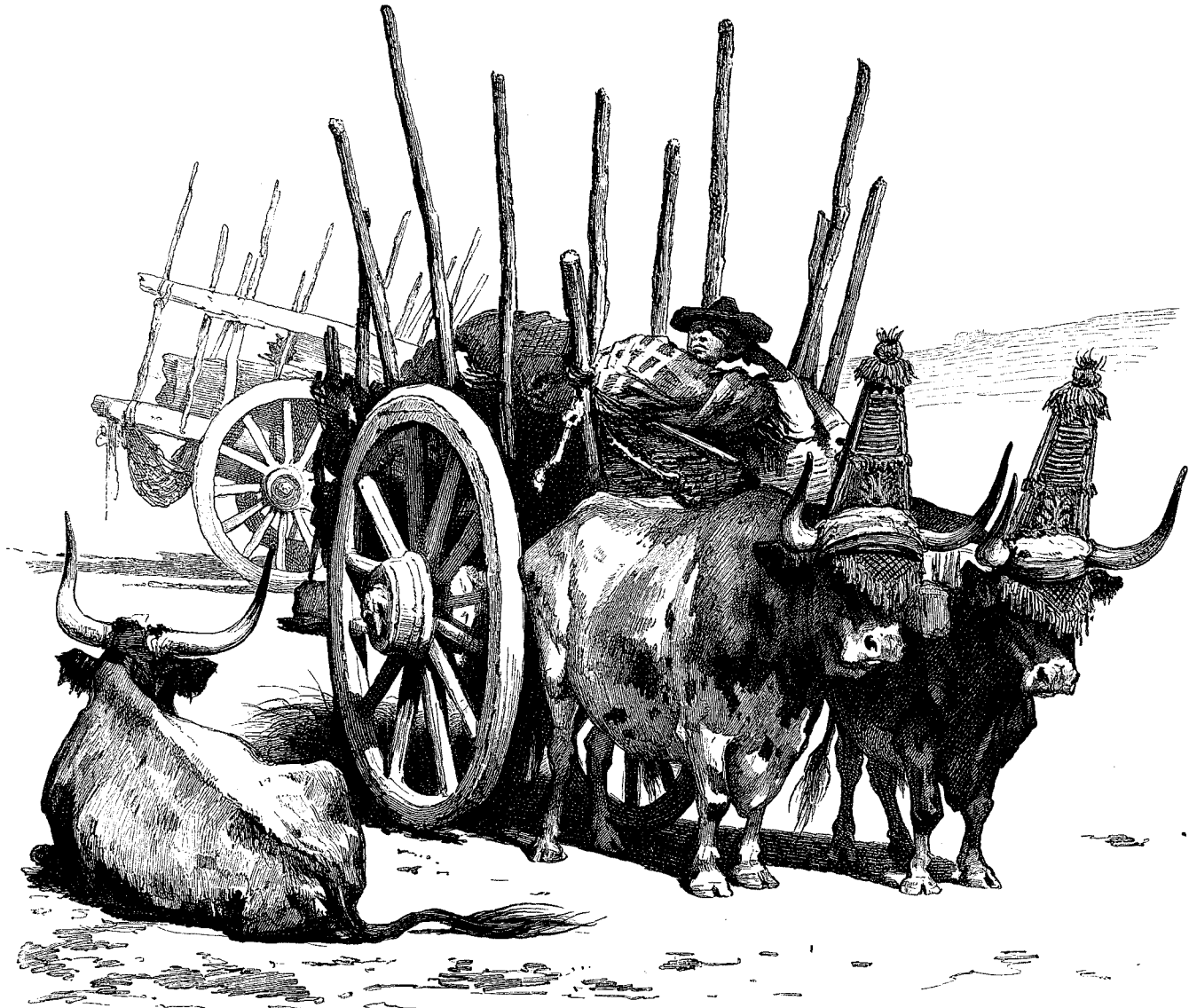
En 1820, les habitants et la garnison de la ville proclamèrent la Constitution. Ferdinand VII mourut, et Saragosse se déclara pour le parti d'Isabelle II. En 1838, un chef carliste, nommé Don Juan Cabañero, tenta, à la tête de quelques bataillons, un coup de main pour surprendre la ville et s'en emparer à l'improviste, mais il échoua devant la résistance opiniâtre et la fidélité royaliste des habitants. Cette nouvelle défense héroïque mérita à la ville le titre de *siempre heroica*.



ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS À SARAGOSSE.

1) Parmi les femmes qui se signalèrent lors de la défense de Saragosse contre les Français, l'histoire mentionne particulièrement les trois noms suivants : La Condesa de Bureta, Baronesa de Valde-Olivos, Doña Maria Consolacion de Azlor y Villavicencio. Cette dernière, alors que les Français avaient déjà pénétré dans la ville, forma, le 4 août, deux batteries en pleine rue et repoussa l'ennemi. Augustine Aragon, connue sous le nom de la « Canonnère », se chargea, le 4 juin, du service d'une pièce de vingt-quatre, dont les servants avaient été tués, et tint la position jusqu'à ce qu'il arrivât du secours. Maria Augustin, surnommée « la jeune fille de Saragosse » âgée de vingt-deux ans, fut grièvement blessée en transportant des munitions au plus fort de la mitraille, et reçut pour ce fait la médaille d'or et une pension.

Ces luttes incessantes, et principalement les derniers combats dont il vient d'être fait mention, entraînent comme conséquences pour la capitale de l'Aragon une diminution du nombre de ses habitants, et par le fait même une réduction correspondante de ses revenus et de sa richesse. Ses anciens hôtes de distinction se sont pour la plupart transportés à Madrid, et *l'immortal ciudad* n'a cessé de baisser de plus en plus, jusqu'à tomber aujourd'hui au rang de ville de province sans importance.



ATTELAGE ARAGONAIS (ENVIRONS DE CALATAYUD).

L'aspect extérieur de Saragosse n'annonce que silence et que vide, bien que les quartiers modernes soient abondamment pourvus de larges rues et de belles constructions neuves. De vieux palais du style le plus pur, précédés de cours magnifiques et actuellement transformés en écoles et autres établissements publics, laissent encore deviner les splendeurs du passé, mais néanmoins, la ville royale, si brillante autrefois, est descendue maintenant à un niveau d'infériorité, d'où l'existence même de la voie ferrée, qui la dessert, ne réussira plus à la tirer.

Indépendamment de la Madone du Pilier, il est encore un autre monument remarquable du temps des Goths qui a su résister vaillamment à tous les assauts des siècles. C'est l'église métropolitaine del Salvador o de la Peo, construite dans un bon style gothique ancien, altéré seulement par quelques corrections grecques, romaines et mauresques. Le portail notamment,

bâti en 1683 par Julien Yarza dans le style corinthien et orné de statues, est digne d'attirer l'attention et d'être minutieusement étudié.

Lors de la domination mauresque, l'église n'échappa point au sort commun et fut transformée en mosquée : aussi remarque-t-on encore du côté gauche une bonne partie des ornements arabes, qui furent ajoutés à cette époque, et jusqu'aux fondations d'un minaret. La mosquée fut enfin au commencement du douzième siècle rendue au culte chrétien par Don Alonso, dit «el Batallador», et depuis ce jour, elle a vu sacrer sous ses voûtes nombre de souverains aragonais.

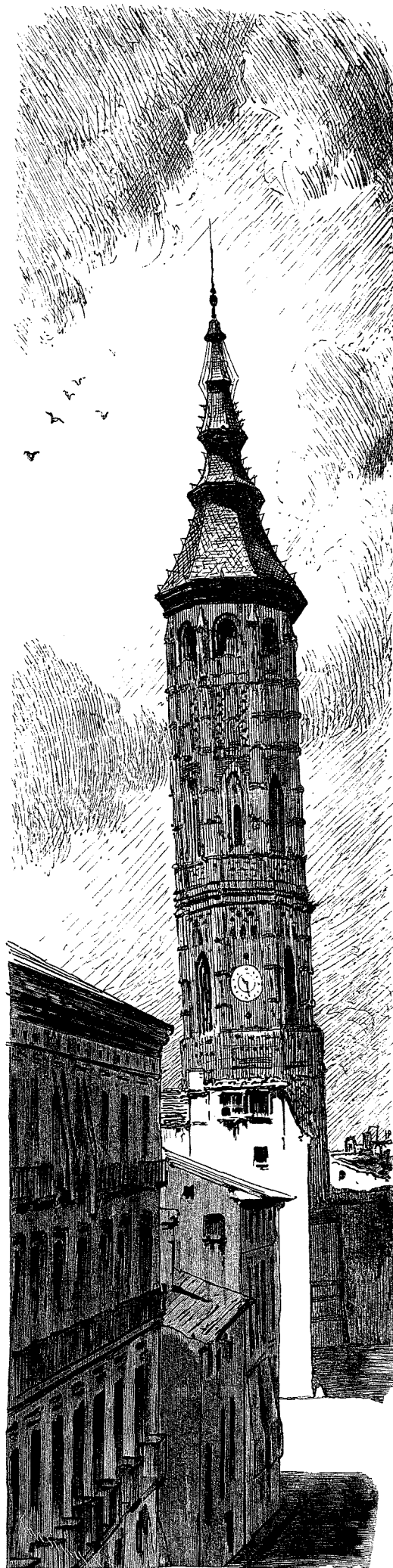
Pendant l'occupation française, le trésor a perdu beaucoup des bijoux et autres objets précieux qu'il contenait, et la modicité des ressources actuelles de l'église l'a empêchée de réparer sa tour octogonale, détruite en partie par la foudre, et de terminer l'autre.

A l'intérieur, nous sommes agréablement surpris à la vue de cinq hautes nefs du meilleur style gothique, s'élançant majestueusement du sol, que recouvrent des dessins les plus magnifiques, les mosaïques exécutées en 1350 par Martinez Donatelo.

Outre les monuments funèbres élevés à la mémoire de plusieurs archevêques, la cathédrale contient aussi le tombeau du fameux Pierre Arbuez de Epila, le grand-inquisiteur d'Espagne à Saragosse, auquel les temps modernes ont décerné l'honneur de la canonisation. Un tableau d'autel du quinzième siècle, peint par de Mur, et un chœur de Tudedilla forment le fond de la nef principale.

Saragosse possède un grand nombre d'églises remarquables, parmi lesquelles la plus célèbre est San Pablo avec son magnifique maître-autel de Damien-Forment, et jusque dans ces derniers temps, la ville a toujours été le lieu de prédilection des religieuses et des congrégations ecclésiastiques et la résidence par excellence d'une multitude de moines et de prêtres réguliers : carmélites, capucins, franciscains, augustins, chartreux, etc.

De même que Bologne et Pise, Saragosse se vante aussi de posséder en sa «*Torrenueva*», vulgairement appelée Campanario, la plus vieille tour penchée qui soit au monde. Elle se dresse ou, pour mieux dire, menace ruine sur la Plaza San Felipe, et, construite en briques rouges au seizième siècle, elle rappelle beaucoup, par sa forme octogonale et ses décorations alternant d'étage en étage, les giraldas de style mauresque, qui ont dû tout



LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE.

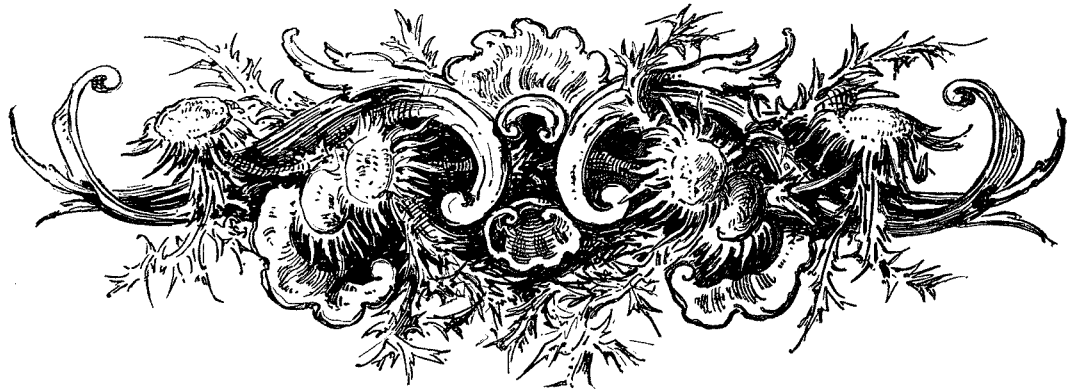
au moins lui servir quelque peu de modèle. A l'intérieur, un escalier bien conservé monte au beffroi, où sont suspendues des cloches de la plus haute antiquité.

On voit encore à Saragosse de fort belles cours. L'une des plus ravissantes, entourée de magnifiques colonnes aux corniches richement historiées, est celle de la Casa de la Infanta ou Casa Zaporta, qui date de l'an 1550, et l'on cite également au même titre la Lonja ou Bourse, construite en 1541 par l'archevêque don Hernando d'Aragon, ainsi que le Palais de Justice et l'Ecole actuelle des Arts et Métiers, occupée pour partie par un loueur de voitures. Jusque dans leur décadence tous ces édifices rendent encore témoignage de la grandeur passée, des splendeurs d'antan, et de la richesse des anciens habitants, de ceux principalement qui appartenaient à la haute noblesse. Et de fait, ces palais, dont les escaliers sont aujourd'hui couverts de juges et d'écoliers, ont vu passer, il y a des siècles, des grands d'Espagne surchargés de titres et de dignités, des évêques et des prélats couverts d'hermine et de pourpre, parfois même des rois accompagnés de leur suite brillante.

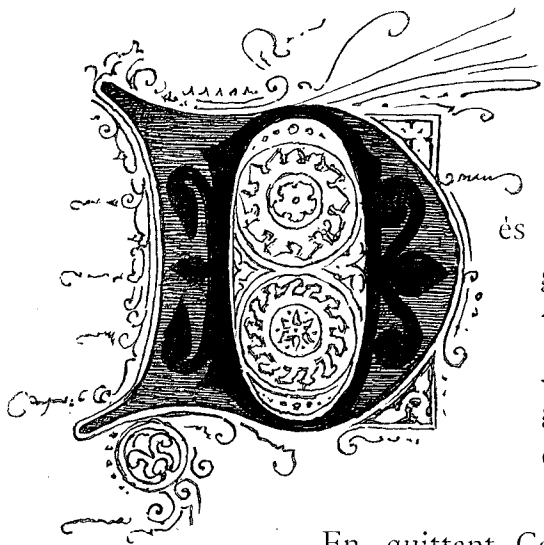
L'Université de Saragosse fait remonter sa fondation jusqu'au temps des Romains. En 1808, les Français firent sauter ses vieux bâtiments construits en 1472, et le nouvel édifice très-élégant, qui a été élevé depuis, possède une fort belle cour, et contient, outre les amphithéâtres, la chapelle et la grande salle des actes. La vieille bibliothèque a de même été brûlée en 1808, mais il s'est déjà reformé une riche collection moderne.

L'Aragon, jadis puissant royaume indépendant, aujourd'hui simple province sans importance, ne peut aucunement entrer en comparaison avec la Catalogne, sa voisine. La pauvreté de ses irrigations entrave le développement de la végétation, et par suite celui de l'agriculture. Toutefois de riches veines de sel et d'abondantes sources minérales, résidus certains d'un immense bassin maritime, ainsi que le transport des bois péniblement apportés des Pyrénées et des Sierras de Soria, de Molina, de Cuença et de Morella qui enserrent l'Aragon, fournissent aux habitants assez d'occupation pour les soustraire à la misère. Des steppes desséchées, brûlées par le soleil, et un sol tout crevassé donnent au paysage des tons d'ocre, qui offrent pour le voyageur, à peine sorti des plaines verdoyantes de la Catalogne, le contraste le plus désavantageux.

Et quant à Saragosse, cette capitale de l'Aragon où trônèrent autrefois des empereurs et des rois, de même que Tolède, sa sœur, elle s'achemine dans l'abandon et dans l'oubli vers la décadence et la ruine.



DE SARAGOSSE À MADRID.



ès la sortie de la gare, située dans le quartier ouest de Saragosse, la voie contourne le vieux château-fort d'Aljaferia, touche au passage, de l'autre côté de l'Ebre, auprès de Juslobol, la gracieuse habitation d'été de l'évêque de Saragosse et les jolies maisons de campagne de Monzalbarba, et atteint, près de Casetas, la bifurcation des lignes de Saragosse-Navarre et de Saragosse-Madrid.

En quittant Casetas, nous traversons, pour nous enfoncer dans les plantations d'oliviers de Grisen, la rivière du Jalon et le Canal Impérial. Ce canal, «*El Canal Imperial de Aragon*», est à coup sûr un des plus vieux de l'Europe, puisque c'est en 1558 qu'il fut établi, sous le règne de l'Empereur Charles-Quint, dans le but de procurer plus d'humidité au sol et plus d'activité à la végétation. Ce grand ouvrage est demeuré inachevé.

Nous laissons derrière nous les forêts d'oliviers de Grisen avec leur feuillage monotone d'un vert grisâtre, et, une fois entrés dans la plaine de Plasencia del Jalon, nous atteignons promptement les nids de rochers de Rueda et d'Epila, Salillas et ses maisons taillées dans la craie, puis Calatorao, ancienne colonie romaine, et bientôt après Ricla.

Une multitude d'ouvrages d'art grandioses ouvre, à partir de ce point jusqu'à Calatayud, le passage de la Sierra de Vicor. Sur une longueur qui n'excède pas trente-six kilomètres, on ne compte pas moins de dix-huit ponts et onze tunnels, sans jamais perdre de vue la vallée du Jalon. Poursuivant toujours ce cours d'eau jusque dans la vallée de Morès, nous franchissons une multitude de ponts et de torrents, et, après avoir traversé une gorge sauvage, nous arrivons, en passant devant la vallée de Cambiel, à la ville de Calatayud.

Calatayud, l'ancienne Bilbilis des Romains, située sur la rive gauche du Jalon, compte aujourd'hui douze mille habitants, et ne se composait autrefois que du seul quartier de la Moreria, taillé dans le roc en forme de terrasse. La petite ville nouvelle sert de résidence à un évêque, et possède quelques constructions de belle apparence, des théâtres et un cirque pour les combats des taureaux. Enfin d'antiques ouvrages fortifiés couronnent encore aujourd'hui les hauteurs, qui entourent la vieille cité mauresque.

Nous touchons, auprès d'Ariza et de Monréal, la frontière castillane. Là-bas, sur le sommet élevé d'une colline, se dresse le vieux manoir de famille des ducs de Medina-Coeli, avec l'église paroissiale, qui, dans un antique caveau, renferme quatorze tombes de cette race illustre. De ce point, la voie ne fait que monter sans cesse jusqu'au tunnel de Horna, où elle atteint à une hauteur de 1119 mètres le point culminant de son tracé, pour suivre ensuite, à la descente sur l'autre versant, le cours de l'Hénarès.

La Castille comprend les anciens territoires des Celtibériens, des Orétaniens et des Carpétans: sa partie nord-ouest fut baptisée par les Goths du nom de Bardulia, mais les Maures finirent cependant, en raison des nombreux castels situés sur les frontières du pays, par le désigner tout entier sous l'appellation de Castille. Cette province, haut-plateau situé à sept cents

mètres au-dessus du niveau de la mer, est entourée par les chaînes de montagnes de la Guadarrama ainsi que par les Sierras de Cuença et de Tolède, et traversée par les bassins du Tage, du Duero et de la Guadiana. C'est au centre de son territoire, presque absolument au cœur de l'Espagne, que se trouve Madrid, la capitale du royaume.

Auprès de la station d'Alcuneza, nous rencontrons la petite rivière de l'Hénarès, portant lentement le maigre tribut de ses eaux au cours non moins insignifiant du Mançanarès. Plus loin, sur une colline, s'étale en amphithéâtre la petite ville mauresque de Sigüenza, avec ses quelques milliers d'habitants et sa belle cathédrale gothique, qui cache, sous une profusion d'admirables sculptures sur bois et de lambris mauresques finement ciselés, le corps vénéré de Sainte Librada.

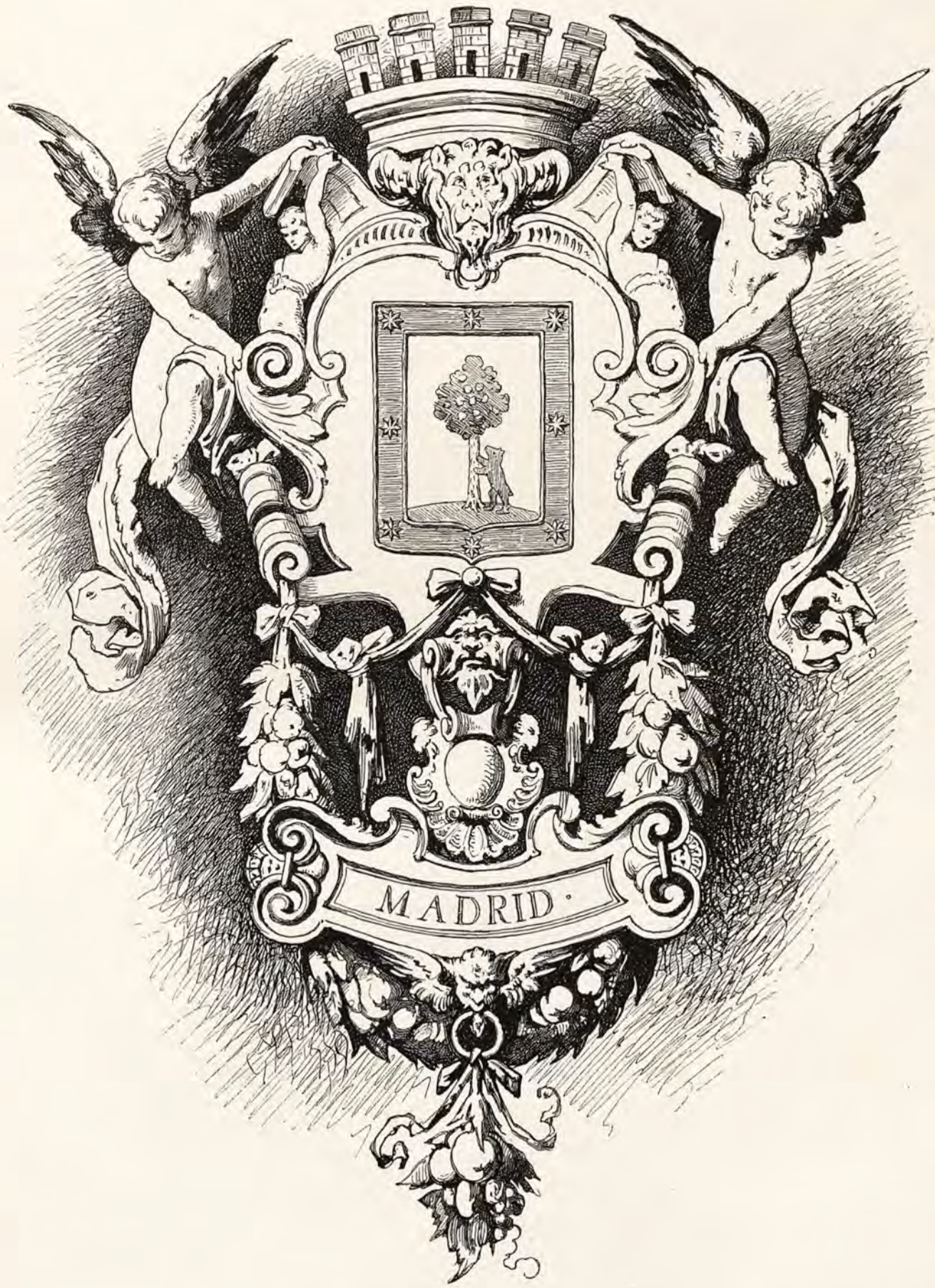
Suivant alors le cours de l'Hénarès, nous nous engageons, au bord d'une pente rapide, dans un triste océan de pierres, coupé çà et là par quelques vallées stériles maigrement boisées de minuscules chênes rouvres, et nous atteignons, auprès de Jadraque, le pied de la Sierra de Pela, massif montagneux très-renommé pour ses minerais de plomb argentifère.

Ici, la vallée de l'Hénarès s'élargit, et la puissance productive du sol paraît plus considérable: à Humanès, la voie longe des forêts appartenant aux ducs d'Ossuna, et, dans le lointain, on voit se dresser sur une chaîne de collines la ville de Guadalajara avec son couvent de San Francisco. C'est de Guadalajara que sont originaires les ducs d'Infantado, et c'est là que se trouve leur antique manoir, bel édifice du milieu du treizième siècle, construit dans le style semi-gothique, semi-arabe, et célèbre par son admirable *patio*, qu'entourent deux étages de galeries portées sur des colonnettes élancées. La salle des ancêtres, avec son riche et antique plafond de bois de la meilleure époque, est malheureusement, ainsi que tout le reste de ce remarquable château historique, abandonnée à sa propre ruine. Dans la chapelle de Saint-François, la famille de Mendoza possède un mausolée, qui peut, par la richesse de ses marbres, rivaliser avec le tombeau des Médicis de Florence.

Alcala de Hénarès, l'ancien Complutum des Romains, qui réclame pour elle l'honneur d'avoir donné le jour à l'immortel Cervantès, a vu le nombre de ses habitants se réduire à dix mille, et est aujourd'hui tombée au rang de simple ville de province sans la moindre importance: c'est à peine si dans ses rues plane encore le souvenir des grands hommes qui y ont autrefois vécu de la vie de la science. C'est là en effet que se trouvait, deux siècles avant la fondation de l'université, l'école où la première instruction fut donnée, au milieu du quinzième siècle, à ce grand homme d'État qui avait nom Gonzalès Ximénès de Cisnéros, et qui, devenu plus tard archevêque de Tolède, construisit en 1500 le Collège de Sainte-Ildefonse, considéré à bon droit comme le véritable fondement de l'université future. Aujourd'hui, la chapelle de cette même université montre avec orgueil au voyageur le superbe mausolée du Cardinal Ximénès, qui, le 8 novembre 1517, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, rendit sa belle âme à Dieu dans un petit village des environs de Valladolid, en prononçant ces saintes paroles: «*In te, Domine, speravi!*»

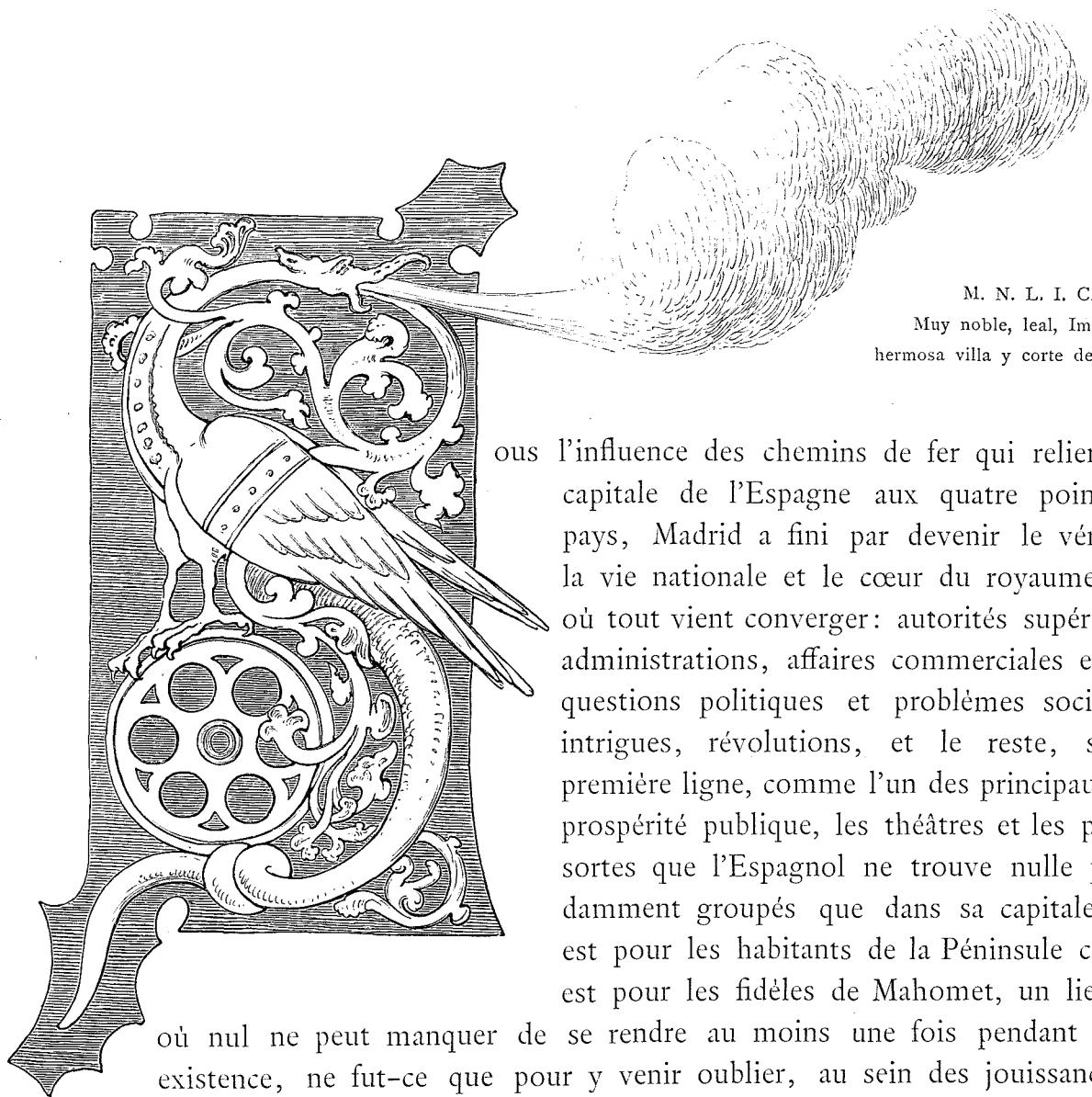
Mais nous avons dépassé les riants jardins d'Alcala, nous traversons à toute vapeur des campagnes stériles, nous approchons enfin de la «*muy noble, leal, Imperial, coronada y muy heroica villa de Madrid.*»





LES ARMES DE MADRID.

MADRID.



M. N. L. I. C. Y. M. H.

Muy noble, leal, Imperial, coronada y muy hermosa villa y corte de Madrid.

ous l'influence des chemins de fer qui relie aujourd'hui la capitale de l'Espagne aux quatre points cardinaux du pays, Madrid a fini par devenir le véritable centre de la vie nationale et le cœur du royaume. C'est le foyer où tout vient converger : autorités supérieures et grandes administrations, affaires commerciales et intérêts privés, questions politiques et problèmes sociaux, espérances, intrigues, révolutions, et le reste, sans oublier en première ligne, comme l'un des principaux éléments de la prospérité publique, les théâtres et les plaisirs de toutes sortes que l'Espagnol ne trouve nulle part aussi abondamment groupés que dans sa capitale. Bref, Madrid est pour les habitants de la Péninsule ce que la Mecque est pour les fidèles de Mahomet, un lieu de pèlerinage,

où nul ne peut manquer de se rendre au moins une fois pendant le cours de son existence, ne fut-ce que pour y venir oublier, au sein des jouissances faciles d'une grande cité, tous les ennuis de la vie quotidienne.

Mais encore une fois, si Madrid est devenu une véritable capitale, un grand centre d'activité intellectuelle et matérielle, un puissant foyer d'attraction, c'est uniquement à la création des chemins de fer qui la desservent qu'elle en est redevable, car, avant cette époque, l'insuffisance des voies de communication rendait fort difficile l'accès de la capitale de l'Espagne. Bien loin d'offrir, comme Lisbonne, les avantages inhérents à tout port maritime, elle ne possède seulement pas de véritable cours d'eau. Chacun sait en effet que le Mançanarès ne mérite franchement pas l'honneur d'être considéré comme une rivière et de traverser une ville aussi brillante que Madrid. Ce n'est, surtout en été, qu'un triste marécage, au bord duquel les blanchisseuses parviennent à réunir derrière de petites digues les quelques litres d'eau nécessaires à l'exercice de leur profession, et c'est toujours avec une profonde stupéfaction, qu'après avoir vainement cherché de l'eau dans ce ruisseau, on vient à contempler les ponts grandioses jetés au-dessus de son lit.

En Espagne, le manque d'eau a eu pour cause première la disparition complète de toute exploitation forestière, et, à quelques heureuses exceptions près, la question des eaux est aujourd'hui dans toutes les villes du royaume une des plus sérieuses et des plus difficiles à résoudre.

Madrid occupe à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer le centre d'un immense plateau inculte, qui laisse perdre dans les brumes grisâtres de l'horizon ses solitudes fortement empreintes du cachet des paysages castillans. Une chaîne de collines sablonneuses, qui courent en amont du Mançanarès, forme l'arrière-plan du panorama de la capitale, et l'on aperçoit, vers le nord, la Somosierra et le Guadarrama, dont le blanc manteau de neige se garde intact jusqu'au cœur de l'été. Ces cimes chargent d'un froid glacial les vents du Nord qui passent au-dessus d'elles, et lorsqu'ils viennent s'abattre ensuite sur la capitale à peine éloignée de quarante kilomètres, ils y amènent ces brusques changements de température, dont les effets sont, principalement au plus fort de l'été, si sensibles et si dangereux pour tous.

Quoi qu'il en soit, c'est en ce point, situé avec une précision mathématique au centre même du territoire espagnol, que Philippe II établit sa seconde ville royale. Comme son prédécesseur, il avait reconnu que la résidence des anciens souverains, le petit nid rocheux de Tolède, ne pouvait plus suffire à sa tâche, et il considérait que l'extinction des guerres intestines rendait désormais inutile l'établissement de fortifications imposantes autour de la capitale.

L'histoire de Madrid ne présente pas de traits aussi saillants que celle de Saragosse, de Séville, de Grenade, ni surtout de Tolède. On ne connaît seulement pas son origine, et l'on ne découvre pas trace de son existence avant le troisième siècle de J. C., où elle apparaît pour la première fois sous le nom de Magerita ou Medschellit en arabe. Quant à son identité avec la cité romaine de Mantua Carpetanorum, elle n'est aucunement démontrée.

Bien que dénué tout à la fois des avantages compromettants d'une position stratégique et de l'éclat de la célébrité, Madrid eut constamment à souffrir des invasions ennemies. Dès 993, Ramiro II assiégeait les murailles de la ville, alors occupée par les infidèles. Un siècle plus tard, Ferdinand le Grand la réduisit sous sa domination, et, lorsqu'en 1013, elle se fut soumise à Alphonse VI, ce prince en fit le poste avancé de sa citadelle de Tolède. Pillée par les Maures en 1110, et mise à sac en 1197, la ville passa, pour ainsi dire sans motif, par toutes les alternatives et toutes les horreurs des guerres de cette époque troublée.

Aux treizième et quatorzième siècles, Madrid eut voix et séance aux Cortès de Castille, et, depuis lors, tous les rois du pays fixèrent au moins de temps en temps leur demeure en cette ville, jusqu'au jour où Philippe II y transféra définitivement la résidence du trône.

Après avoir embrassé, pendant la guerre de la succession d'Espagne, la cause de la France, Madrid vit, le 2 mai 1808, éclater contre Murat l'insurrection populaire, qui donna le signal du soulèvement général du royaume et qui se termina par une sanglante revanche des Français. Plus tard, il est vrai, les vainqueurs en furent réduits à évacuer Madrid, mais ils s'en emparèrent de nouveau à la suite de la capitulation du 14 octobre 1808, et surent s'y maintenir jusqu'au mois d'août 1812.

En 1820, la ville fut le théâtre d'une insurrection en faveur de la Constitution. On ouvrit les prisons, on déposséda à jamais de ses fonctions l'Inquisition qui n'avait pas encore entièrement disparu, et l'on rendit la liberté à ses victimes. Le 30 juin, un combat s'engagea dans les rues entre les miliciens et les gardes : ces derniers, adversaires de la Constitution, furent finalement battus.

De 1823 à 1826, le duc d'Angoulême occupa la ville avec l'armée d'invasion, envoyée par le roi de France. En 1834, commencèrent les luttes politiques entre *Christinos* et Carlistes. Madrid se rangea du côté de la reine. Le 18 janvier 1835 vit échouer la révolution militaire

dirigée par José Cadero contre l'ancienne Constitution. Le 1^{er} septembre 1840, insurrection contre le ministère des *Moderados*; en 1843, défaite d'Espartero par le parti de Narvaez, Prim et Lopez; en 1848, mouvements révolutionnaires réprimés par Narvaez; enfin, en juin 1854, révolution militaire d'O'Donell, qui constitue, dans l'histoire de la capitale, le dernier événement digne de mention.

En dépit de la parure nouvelle dont il s'est revêtu dans les temps modernes, Madrid est demeuré, aussi bien dans son caractère que dans son individualité, une des vieilles villes d'Espagne. Toutes les nationalités s'y trouvent représentées, et chacune y conserve néanmoins sans mélange toute son originalité. L'observateur y peut étudier à son gré les costumes et le dialecte de chacune des provinces du royaume, et constater sans peine, que, malgré l'influence indéniable de la mode française, le Madrilène reste incontestablement un Espagnol pur-sang: incapable de dissimuler un instant son ardeur et son patriotisme, il puise dans ces deux qualités deux des traits principaux du véritable type national qu'il possède au plus haut degré.

C'est principalement en plein air qu'il faut chercher la vie de Madrid. A toute heure du jour et de la nuit, le plus souvent jusqu'à trois heures du matin, les grandes artères de la ville sont encombrées d'hommes, d'animaux et de véhicules de tout genre. Au-delà de cette heure matinale, la foule des promeneurs disparaît rapidement pour faire place aux balayeurs ainsi qu'aux charrettes et aux mulets des campagnards, qui apportent à la capitale les vivres de la journée, mais il est aisé de comprendre qu'avec un pareil mouvement nocturne, il est bien difficile, au moins dans les grandes rues, de songer au repos avant la pointe du jour.

Pour contempler à son aise le beau monde de Madrid, il suffit de se rendre le soir au Prado, l'*Alameda* de la capitale espagnole. Cette promenade, située à l'extrémité Est de la ville, s'étend du Sud au Nord, depuis la vieille porte d'Atocha, dans le voisinage de la station du chemin de fer, jusqu'à la porte de Récoletos, longe le jardin botanique et le musée royal, et coupe sur son parcours la Carrera San Geronimo, et la magnifique avenue d'Alcala. La partie du Prado, qui est désignée communément sous le nom de Salon, consiste en une allée pour les piétons, abondamment garnie de sièges élégants et séparée par une grille des chaussées réservées aux cavaliers et aux voitures, qui se pressent en foule dans toutes les directions.

C'est là qu'est le rendez-vous du high-life madrilène. Là, les brillantes modes parisiennes sont plus que partout à l'ordre du jour, et, seule avec l'éventail (*abanico*), la mantille noire reste encore en faveur auprès des señoras, comme la dernière pièce du costume national espagnol qui ait échappé à la ruine générale.

A Madrid, l'*abanico* est, non-seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes, un instrument indispensable. Loin de servir uniquement à s'éventer, il n'est pas moins utile à divers autres buts. Une Espagnole parle, minaude, salue avec son éventail; il la protège contre tout embarras; elle s'en couvre le visage pour pouvoir observer à loisir ou exciter la curiosité. Les mendiantes, les cuisinières se rendant au marché ont toutes leur éventail en main, et préféreraient cent fois se passer de bas que de l'*abanico*. C'est d'ailleurs chez les Espagnols un art inné que de manier l'éventail avec grâce: il s'ouvre et se ferme avec souplesse tantôt à droite, tantôt à gauche; ses positions et ses mouvements divers expriment tous des pensées nettement définies, et le profane s'imagine difficilement quels épanchements intimes s'échangent par l'intermédiaire de ce manège si innocent en apparence, quels combats les señoras livrent avec son appui, quelle habileté elles possèdent pour exprimer par le moindre mouvement l'amour, les ardeurs de la passion, la haine, la douleur. Aussi les *abanicos* sont-ils en Espagne un article de très-grand débit, et, dans la province de Valence, qui en produit plus que toute autre, des communes entières sont exclusivement occupées à cette fabrication.

N'étaient la physionomie et la coiffure des promeneurs, nous pourrions presque nous croire transportés de l'*Alameda* de Madrid au cœur des Champs-Élysées. Même en ce lieu, nous constatons une fois de plus la nonchalance des méridionales. On ne se promène pas ici comme chez nous, et l'on ne se donne pas la peine de faire prendre, après le repos de la journée, un peu



LE PALCO (LOGE) D'UNE FEMME DU MONDE AU CIRQUE.

d'exercice au corps. Loin de là, les élégantes, assises dans des fauteuils et des *poltronas*, jouent de l'éventail, bâillent et s'ennuient visiblement. Tout au plus peut-on surprendre de temps en temps un léger salut de l'éventail ou un coup d'œil distraitement jeté sur l'allée des cavaliers, où la jeunesse dorée caracole sur de magnifiques andalous : puis tout retombe dans l'apathie et l'oisiveté intellectuelle la plus complète.

L'*Alameda* est, dans le sens propre du mot, un salon, où chacun fait parade sur son siège et ne goûte d'autre plaisir que de prendre le frais. C'est un moyen de tuer le temps, une habitude de tous les jours, et rien de plus. Pour l'étranger, c'est un étalage de brillantes toilettes et de jolis visages, et c'est vraiment à cet égard un lieu incomparable. On se tromperait pourtant



MAJA EN GRANDE TOILETTE.

si l'on voulait étudier ici le caractère des Espagnoles ou sonder leurs passions, car elles paraissent toujours au Salon calmes, phlegmatiques et blasées au suprême degré. Pour bien pénétrer le tempérament de ces belles, qui sont là si paisiblement étendues dans leurs causeuses, il faut les voir dans l'arène des combats de taureaux, où nous aurons bientôt l'occasion d'admirer leur surexcitation nerveuse.

L'idée, que l'on se fait généralement à l'étranger de la physionomie des Espagnoles, se modifie toujours, sauf pour les habitantes des provinces méridionales, par une étude plus approfondie, et je dirai même volontiers qu'elle aboutit le plus souvent à une désillusion.

Ces grands yeux noirs et ardents, taillés en amande et voilés de longs cils, ces beaux cheveux noirs et ce teint brun, qui forment à nos yeux le fameux type espagnol présent à tous les esprits, n'appartiennent nullement ni à la race arabe, ni même à la famille ibérique, ni surtout au sang madrilène. Le visage, les mains et la peau des femmes de la capitale sont moins foncés que cela et généralement très-soignés. Les noirs cheveux d'ébène qu'ont peints les romanciers perdent par une inspection minutieuse beaucoup de leur couleur de jais, et sont du moins plus rares qu'on ne le croit ordinairement. La teinte châtain est celle qui prédomine; des tons plus clairs se rencontrent assez fréquemment; les yeux bleus sont très-appréciés. Aussi bien, un peuple, au sein duquel il a dû s'opérer pendant des siècles un mélange de sang romain, gothique, arabe et français, ne peut constituer finalement une race bien pure.

Les femmes de Madrid sont incontestablement belles, pleines de grâce et d'attraits, aussi longtemps qu'elles n'ont pas dépassé la vingtième année. Au-delà de cet âge, elles ont une tendance marquée à l'embonpoint, que vient favoriser dans une large mesure leur indolence naturelle. A l'époque de la vie, où les femmes du Nord sont précisément dans l'épanouissement de leurs charmes, l'Espagnole se trouve déjà sur le déclin de sa beauté, et quand on recherche les causes de cette dégénérescence rapide, on est tenté de l'attribuer pour partie à cet état continuel de transpiration, qui va jusqu'à rendre impossible l'usage des gants de peau.

Dans les hautes classes de la société, l'éducation de la jeune fille espagnole ne répond nullement aux exigences françaises. Ici, la musique, la littérature et la connaissance des langues étrangères sont considérées comme articles de luxe. L'Espagnole ne quitte presque jamais sa patrie, et, par suite, elle n'éprouve nullement le besoin ni l'envie de s'adonner à aucune étude sérieuse. Outre cela, son orgueil, dans lequel il n'y a pourtant pas trace d'arrogance, et l'idée bien arrêtée, qu'en dehors de l'Espagne le monde n'existe pas, la rendent absolument inaccessible à l'influence de tout élément étranger. Il n'est pas rare, au milieu d'un cercle élégant de dames et de jeunes filles de l'aristocratie, de n'en pas rencontrer une seule qui sache le français, et, quant aux autres langues, inutile d'en parler.

Le voile (*velo*) est, en raison de sa grande légèreté la coiffure à la mode, et se fixe dans les cheveux à l'aide de longues aiguilles, avec la plus parfaite simplicité: les grands peignes ne se portent guère que dans les basses classes de la société. Enfin, l'on chercherait vainement jusque dans le peuple certains costumes espagnols, dont le souvenir ne se conserve plus que dans les ballets, et la *Maja* est peut-être la seule qui, lorsqu'elle se pare pour aller assister aux combats de taureaux, garde encore quelque chose du vieux costume castillan: courte casaque de soie claire, semée de dentelles noires, et corset à longue pointe, solidement lacé par derrière.

Mais quittons pour quelques instants le Salon et le monde féminin, et traversons la chaussée pour gagner la Fontaine d'Apollon et ses statues allégoriques des quatre saisons. Là, se meut un monde tout différent, à la fois plein de grâce et de bonne humeur, de vie et d'animation méridionale; là, bonnes d'enfants et nourrices règnent en souveraines, et, sur le sable de ce cirque ravissant, s'agitent en foule *Niñas* et *Niños*, depuis le nourrisson à la mamelle jusqu'à la fillette et à l'adolescent. La balle et la corde à sauter, le cerceau et le ballon, la poupée et le cheval de bois exercent là sur tout ce petit peuple leur pouvoir magique, et, à la vue de cette jeunesse si fraîche, si rose et si charmante, nous avons bientôt fait d'oublier toutes les personnes d'un âge plus mûr que nous voyions tout à l'heure de l'autre côté de la chaussée.

Les petites filles surtout, sous leurs riches costumes et les couleurs éclatantes qu'affectionne le méridional, avec leurs petites jaquettes courtes, leur parure de dentelles et leur fine chaussure française qui fait ressortir les formes gracieuses de leurs petits pieds, leurs belles boucles foncées et leurs yeux étincelants, captivent le regard de l'observateur, autant par leur vivacité naturelle que par la grâce de leurs mouvements.

Jamais, on ne vit tourbillonner ailleurs que dans l'*Alameda* de Madrid, auprès de la fontaine d'Apollon, pareille collection de Luisa, de Juana, de Juanita, de Mercédès, de Dolorès et d'Inès !



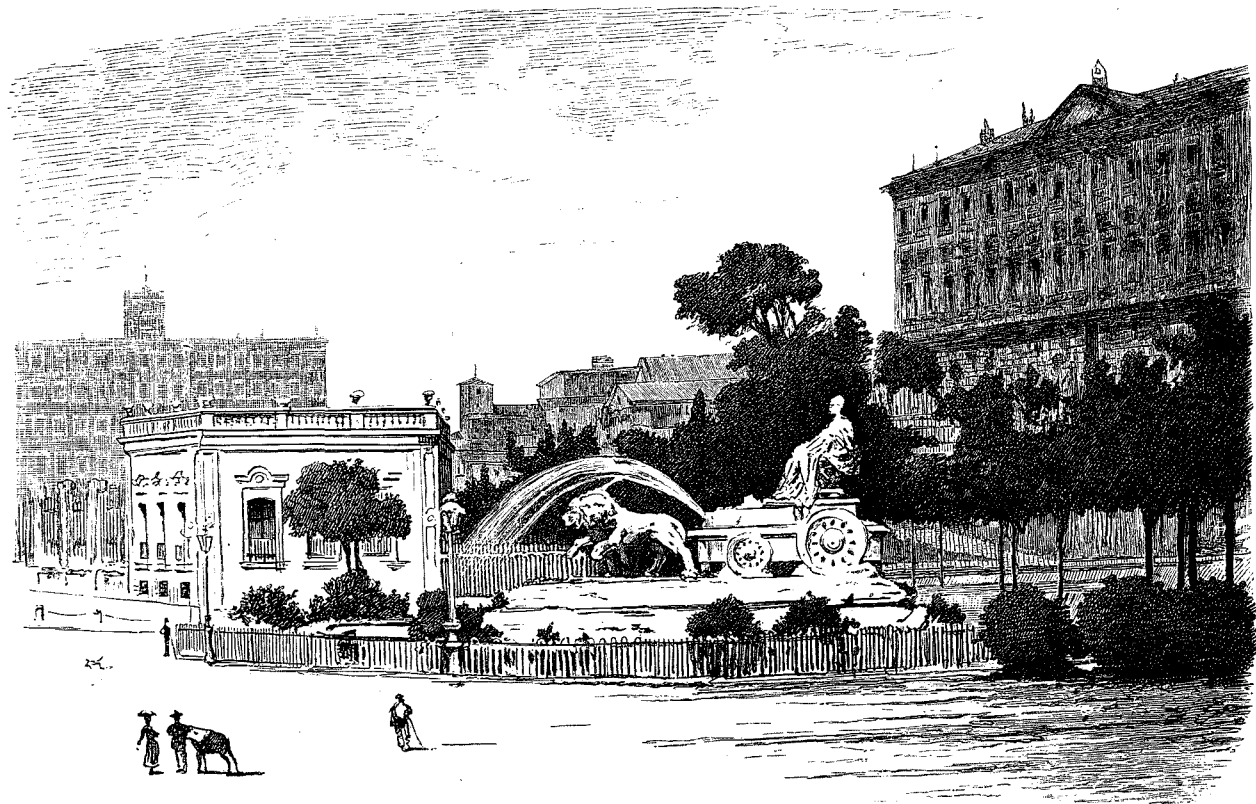
LES NOURRICES AU PRADO.

Les bonnes d'enfants, auxquelles est confiée la garde de tout ce petit peuple, ne présentent pas un aspect moins exotique sous leurs toilettes simples, il est vrai, mais pleines en même temps de la plus grande fraîcheur. Des robes claires en cotonnade ouvrée; un tablier d'une blancheur irréprochable attaché à la taille par des cordons traînant très-bas derrière la jupe; un foulard bariolé, le plus souvent jaune, entortillé coquettement et cependant avec un naturel parfait autour d'une belle chevelure noire; sur le dos, ces deux longues tresses grosses comme le poing qui excitent par dessus tout, et d'ailleurs à bon droit, l'orgueil et la fierté de ces *dueñas*; leurs visages généralement beaux, l'on pourrait presque dire distingués, trahissant clairement leur origine pur-sang, tout en un mot imprime à ces fraîches campagnardes un cachet d'originalité antique et sans mélange.

Les bonnes d'enfants affectent ostensiblement de se tenir à quelque distance des nourrices, qui, bien qu'elles appartiennent généralement à une classe moins relevée de la population féminine,

sont cependant absolument indispensables à Madrid, où, surtout dans les sphères aristocratiques, l'amour de ses aises, joint à diverses autres considérations, interdit rigoureusement à toute jeune femme les fatigues et les ennuis de l'allaitement maternel.

Les meilleures nourrices de la capitale sont originaires de la montagne : les plus appréciées sont les *Montañesas* des Asturies, et l'on recherche aussi beaucoup pour l'abondance de leur lait les *Pasiegas* des environs de Santander. On les voit à Madrid offrir personnellement leurs services auprès de la Trinidad. Une fois engagées, ces nourrices sont couvertes par leurs maîtres de toilettes bariolées, de robes rouges et de tresses d'argent, et touchent de fort bons gages, quand on est content d'elles. Il va sans dire d'ailleurs que l'exagération même des salaires que réclament et obtiennent ces femmes, jointe à la vie de bien-être qu'elles mènent parfois pendant des années, sont beaucoup plus nuisibles que profitables à la moralité de la population des montagnes.



LA FONTAINE DE CYBÈLE À MADRID.

A Madrid, il n'est pas moins bon genre d'avoir, le cas échéant, une jolie nourrice bien tenue, que de posséder un équipage élégant avec un bel attelage. Dans toute l'Espagne, les gens de service sont fidèles, dévoués, dignes de confiance, et se recrutent principalement dans les provinces basques. Les domestiques ont à Madrid un club spécial, et se divisent en castes, suivant leur nationalité.

Pour en finir avec le petit monde enfantin du Prado, il ne faut pas oublier de signaler comme un de ses amusements favoris ces jolies petites voitures de toutes formes et de toute apparence, qui, traînées par des ânes, des mulets et des chèvres et éclairées le soir par des lampions de couleur, font faire, moyennant une rétribution modique, tout le tour de l'allée à leurs jeunes voyageurs.

La plus belle œuvre d'art, que le Prado étale aux yeux des amateurs, est sans contredit la fontaine de Cybèle, située à l'entrée de l'avenue d'Alcala. La déesse y trône majestueusement sur un char tiré par des lions, et les figures du groupe, dues au ciseau de Francisco Gutierrez et de Roberto Michel, sont toutes d'une grande beauté classique.

La fontaine de Neptune, exécutée par Pascal de Meira, montre le dieu debout sur un char en forme de conque traîné par deux gigantesques coursiers, et offre, elle aussi, une haute importance artistique. Reste à savoir si ces statues colossales, qui représentent un Apollon, un Neptune, une Cybèle dans le plus simple appareil, sont parfaitement à leur place, dans un lieu consacré au beau sexe et à l'enfance.

Sur le côté gauche du Salon s'échelonne une suite ininterrompue de palais. De l'autre côté s'élève le beau et triste monument du 2 mai, simple obélisque qui se dresse au-dessus



MARCHANDE DE LIMONADE (LIMONÁDIERA).

d'un sarcophage et que tout Espagnol contemple avec fierté. C'est qu'en effet cette place ombragée d'ormes porte le nom de *Campo de la lealtad*, — champ de la loyauté — et c'est là que, le 2 mai 1808, Murat fit fusiller, en exécution des sentences rendues par son conseil de guerre, un grand nombre de personnes accusées d'avoir pris part à la levée de boucliers dirigée contre la domination française. Les chefs de l'insurrection, Don Luis Daviz et Don Pedro Velarde, sont ensevelis sous le monument, et une cérémonie religieuse en l'honneur des victimes réunit chaque année en cet endroit une nombreuse assistance, où figurent habituellement des représentants de toutes les provinces du royaume.

De cette place, le coup d'œil sur l'Alcala est véritablement magnifique, et les palais et les jardins impriment à ce quartier de la ville un incomparable cachet.

Au-delà du point où débouche l'Alcala, le prolongement du Prado, qui prend ici le nom de Paseo de Recoletos, attire le visiteur autant par la beauté de ses bosquets d'acacias que par les chants harmonieux des rossignols, et vient lui-même aboutir à une troisième promenade, la Fuente Castellana, où les *limonadieras* se tiennent pendant le jour auprès de leurs petites boutiques. On ne peut qu'admirer la simplicité des procédés employés par ces braves femmes pour préparer sur place diverses boissons rafraîchissantes. Quelques *cantaros* ou cruchons réfrigérants remplis



LA FONTAINE DE NEPTUNE À MADRID.

d'eau glacée, quelques morceaux de sucre, quelques citrons, une demi-douzaine de verres munis chacun d'un tube de paille, telles sont les matières premières de la fabrication. Etendez au-dessus de tout cela un grand parapluie, et vous aurez devant vous, tout prêt à fonctionner, le laboratoire complet de la *limonadiera*. Quant à la boisson préparée dans ces conditions sous les yeux du consommateur, on ne saurait en imaginer de plus fraîche.

La promenade désignée sous le nom de *Delicias de Isabel II* n'est encore comme la précédente, qu'un prolongement du Prado, et possède également deux fontaines: la fontaine du Cygne (*del Cisne*) et celle de l'Obélisque. Madrid peut être fier en vérité de sa richesse en monuments de ce genre.

L'eau nécessaire à la consommation de la capitale provient de la Lazoya qui passe à 22 kilomètres de la ville, et est amenée à Madrid par un immense système de tuyaux. Toutes les tentatives, faites antérieurement pour l'établissement de puits artésiens, n'avaient en effet donné que de mauvais résultats, et le Mançanarès, avec son lit toujours à sec, ne pouvait pas suffire aux besoins de la population madrilène. Aussi les fontaines de la ville sont-elles assiégées nuit et jour par la foule des *Aguadores*, qui pratiquent en gros et en détail le commerce de l'eau et remplissent continuellement les rues du bruit de leur cri monotone : *Quien quiere agua?* — Qui veut de l'eau?

A Madrid aussi bien que partout ailleurs, les extrêmes se touchent. Tout à côté du lieu de rendez-vous de la jeunesse aristocratique, voici en effet un autre centre tout différent, peut-être plus intéressant encore et plus attrayant que le premier aux yeux de l'observateur comme à ceux de l'artiste : c'est le point de réunion du paupérisme le plus abject. Nous entendons parler ici du quartier général des mendiants de Murillo et des gamins de la rue ; nous avons nommé les trottoirs et le pavé de l'avenue d'Alcala qui donnent asile à des centaines de ces individus. Et quand nous parlons ici d'asile, nous ne le faisons malheureusement qu'à bon droit, car toutes ces pauvres créatures veillent, dorment, vivent et meurent au coin de leur borne sur les quelques pieds de macadam ou de pavé, que leurs ancêtres leur ont légués avec leur profession, si toutefois, pour ces malheureux, il peut être question d'autre profession que de chercher en tout lieu la nourriture nécessaire pour ne pas mourir littéralement de faim.

Ces enfants de la besace, ou, pour mieux dire, ces exploiters publics ressemblent par beaucoup de côtés à ces bandes de chiens, qui, dans les rues de Constantinople, repoussent par des aboiements et des morsures toute tentative d'invasion de leur domaine. Très-économiquement vêtus, souvent même couvert de pittoresques haillons, sans chaussures et sans autre coiffure qu'une chevelure hérissée qui ne connut jamais le peigne, l'œil toujours au guet, la langue toujours prête à la riposte et à la plaisanterie, ils assiègent à toute heure les passages et les coins de rues les plus fréquentés, offrant avec des cris qui dominent tous les bruits de la chaussée, les uns, des allumettes et du feu ; les autres, des journaux et des brochures ; ceux-ci, des cure-dents ou des châtaignes rôties ; ceux-là, des places pour les combats de taureaux ; d'autres enfin, des épingles, des oranges, des citrons, des bouquets de fleurs ou du papier à cigarettes, *papelillos para cigarritos*.

Mendiant à la devanture des nombreux cafés de l'Alcala des morceaux de sucre qu'ils ne se font pas faute de revendre ailleurs, ramassant sur les trottoirs les bouts de cigares jetés par les promeneurs, fouillant avidement les tas d'ordures pour y chercher quelques vieux restes, cirant les chaussures et brossant les habits des passants, ils sont là nuit et jour à leur poste, narguant avec une égale insouciance toutes les intempéries des saisons, et le plus souvent exposés aux ardeurs d'un soleil torride, qui brûle chaque jour davantage leur teint fortement basané. Le pinceau divin de Murillo a su rendre d'une façon magistrale les têtes véritablement typiques de quelques-uns de ces gamins de Madrid, mais, pour tout autre que cet immortel artiste, il est bien difficile de saisir au passage ces esprits inquiets et perpétuellement en mouvement, qui, les bras toujours tendus vers le client qu'ils poursuivent de leurs offres, savent se faufiler à travers la foule avec la souplesse et l'agilité du lézard.

Il est dans les rues de Madrid d'autres types populaires, qui ne sont pas moins étranges. Nous voulons parler ici des aveugles, des manchots, des estropiés, des paralytiques, de tous ces mendiants en un mot, qui, déposés dès le matin par leurs proches sur le seuil des maisons, sous le portail des hôtels et sur les escaliers des monuments, stationnent à la même place jusqu'aux heures avancées de la nuit, appelant sur leur infortune, par toutes les phrases possibles et sur

tous les tons imaginables, l'attention du public charitable. Plus loin, ce sont de pauvres diables aux trois quarts invalides et des musiciens de carrefour, qui jouent en pleine rue de la trompette, de l'orgue de Barbarie, parfois même du piano, ou bien encore de malheureuses femmes, qui font entendre, avec accompagnement de mandoline et de tambourin, quelque chanson aux couplets monotones.

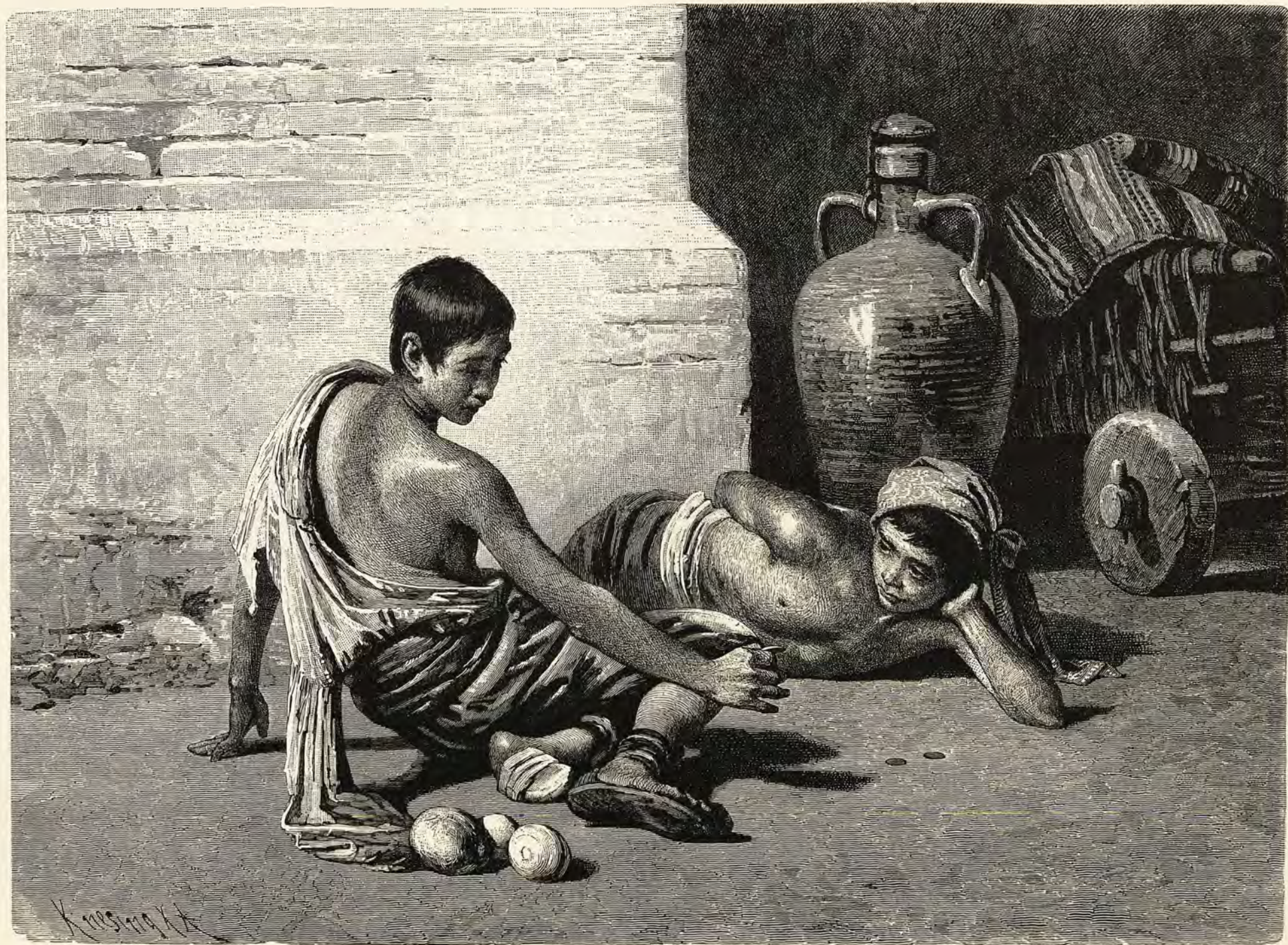
La douceur du climat méridional, jointe à la brièveté de l'hiver, favorise leur existence en plein vent, sans les laisser souffrir de l'insuffisance de leurs vêtements; leur tempérance naturelle les empêche le plus souvent de ressentir les atteintes de la faim, et quiconque trouvera jamais



CHANTEUSE AMBULANTE AVEUGLE.

L'occasion d'observer ces misérables créatures pendant un certain temps ne pourra manquer d'admirer leur prestesse, leur persévérance et leur sobriété.

Mais ce qui, dans le trajet de l'Alcala à la Puerta del Sol, nous frappe encore par dessus tout, c'est, comme nous l'avons déjà dit précédemment, la quantité d'individus, qui gagnent leur vie dans le commerce des boissons. On ne saurait croire ce que l'on consomme de liquide à Madrid. Les ardeurs du climat, la sécheresse de l'atmosphère, la poussière et la chaleur, tout enfin conspire, comme à plaisir, pour y produire chez l'homme une soif inextinguible. On a beau boire le matin, à midi et le soir; on a beau placer sur toutes les tables à la disposition de tous et de chacun d'innombrables *cantaros* ou cruches réfrigérantes, c'est cependant la soif qui, le soir venu, vous empêche de vous endormir, et c'est encore et toujours elle qui, au beau milieu de la nuit comme aux premières heures du jour, vient vous arracher brutalement aux douceurs du sommeil.



LES GAMINS DE MADRID.

Comment s'étonner dès lors de voir toujours sur les places publiques nombreuse clientèle autour des *Aguadores*? Non-seulement ces braves gens vendent au détail de l'eau fraîche au passant altéré, mais encore ils ont apporté du fond de la Galice le précieux talent de préparer avec des *Azucarillos* ou gâteaux de sucre une limonade aussi succulente que peu coûteuse.

Quant aux *cantaros*, ces cruches sont faites d'un argile poreux, dont le suintement amène à la surface extérieure du vase une évaporation continuelle, assez réfrigérante pour agir à la fois sur le récipient et sur son contenu. Elles sont pour la plupart importées d'Amérique, et servent également à rafraîchir les appartements. Dans une pièce de dimensions moyennes, deux ou trois *cantaros* de grand modèle suffisent à produire par évaporation un abaissement de température sensible.



AGUADOR (MARCHAND D'EAU) SUR LA PUERTA DEL SOL, À MADRID.

Comme dans toutes les contrées méridionales, les cafés présentent, à Madrid, une grande animation. Sur une estrade, au milieu de la salle, se trouve généralement un piano, qui, destiné à charmer les consommateurs par des concerts nocturnes, fait en même temps le désespoir de tous les pauvres dormeurs du voisinage. Tous ces cafés ont leurs habitués, qui s'y donnent rendez-vous, soit pour jouer, soit pour causer affaires, et la clientèle de chaque établissement est presque toujours très-nettement tranchée d'après sa couleur politique. C'est ainsi que, sur la Puerta del Sol, le Café de Paris est le quartier général des *Aficionados* ou sportsmen et de leurs amis les *Toreros*, facilement reconnaissables au caractère particulier de leur costume de ville: veste de velours, pantalon bordé d'une rangée de boutons, ceinture et sombrero. C'est là qu'appuyés

contre les montants de portes, ils perdent à rouler des cigarettes leurs nombreuses heures de liberté, et c'est également là que les entrepreneurs viennent conclure avec eux des traités d'engagement.

Les gages des *Toreros* augmentent avec leur célébrité, et les *Espadas* en vogue gagnent jusqu'à mille francs par taureau, soit de deux à trois mille francs net par représentation. Lorsqu'ils se chargent de composer eux-mêmes leur *cuadrilla* ou troupe de combat, ils exigent généralement de trois mille à trois mille cinq cents francs par taureau, et abandonnent alors à chaque *banderillero* de cent à cent-vingt francs.



TOREROS DEVANT LE CAFÉ DE PARIS.

Dans ces conditions, le public madrilène entend que les entrepreneurs ne lui présentent que d'excellents taureaux, fournis par les éleveurs les plus célèbres, et c'est sans doute pour cela que le programme porte toujours l'indication de la provenance et de l'origine de chaque animal. Le prix d'un taureau de combat, livré sur la Plaza, varie, selon la race, de sept cents à deux mille francs.

La Puerta del Sol, belle place entourée de constructions d'un aspect monumental et ornée en son milieu d'une fontaine jaillissante, est, à toute heure du jour, le rendez-vous des gens d'affaires, des boursiers et des oisifs.

L'affluence et le mouvement qu'on y remarque sont dus en grande partie à la présence de certains bureaux de chemins de fer, dont l'admirable installation devrait bien servir de modèle à tous les pays civilisés. Non-seulement, on enregistre là, pour toutes les directions, bagages et marchandises, mais encore on y délivre à l'avance des billets pour tous les trains possibles et des correspondances pour tous les omnibus qui les desservent. Si l'on ajoute à cela que, dans les gares mêmes, des hommes d'équipe spéciaux se chargent, aux conditions d'un tarif modéré, de toutes les pénibles formalités généralement imposées au voyageur, on avouera que le public espagnol est, sous ce rapport, beaucoup mieux partagé que bien d'autres.

C'est sur la Puerta del Sol que viennent déboucher les principales artères de la ville, et notamment la Carrera San Jeronimo, la Calle de Alcalá et la rue de la Montera.

Parmi toutes ces voies, l'Alcalá peut être considérée comme le Boulevard des Italiens de la capitale espagnole. Très-large et sillonnée au centre de la chaussée par les rails d'un tramway, cette rue est sans cesse animée par une circulation active d'hommes, d'animaux et de véhicules de toutes sortes : calèches, cabriolets, fiacres, carrioles, lourds tramways attelés de quatre mules, etc. Quant à la Calle Montera, c'est avant tout le quartier des beaux magasins, et elle est dès lors très-fréquentée par les señoras, qui y viennent chercher, au milieu des étalages le plus richement assortis, les mille et un articles indispensables à la toilette d'une élégante.

En quittant la Puerta del Sol et tournant à l'ouest dans la Calle mayor, nous nous trouvons bientôt portés par le flot populaire à la Plaza mayor. Vaste parallélogramme formé par une longue suite de palais et de constructions à l'aspect vénérable, cette place a vu se dérouler les plus tristes épisodes de l'histoire d'Espagne, et servi de théâtre non-seulement aux séances fameuses du tribunal de l'Inquisition, mais encore aux auto-da-fé et autres exécutions religieuses de cette sinistre époque.

Les bâtiments de la Plaza mayor étaient, comme on peut le voir encore aujourd'hui, admirablement disposés pour assister commodément à ces spectacles religieux. De grands balcons, courant à tous les étages sur toute la longueur des façades, abritaient derrière des tapis et des guirlandes de fleurs la foule des curieux, et, comme on y voyait côte à côte riches et pauvres, ouvriers et bourgeois, grands seigneurs et manants, le spectacle qu'ils offraient eux-mêmes au public massé sur la Plaza ne devait assurément pas manquer de grandeur et d'attrait.

L'Inquisition ne peut malheureusement pas être effacée de l'histoire de la Péninsule.

Dès le treizième siècle, elle fit son apparition en Espagne et commença à s'y développer peu-à-peu, en dépit de l'opposition violente des évêques de Castille. Ces prélats, d'accord avec leurs collègues de Léon, voyaient poindre dans cette institution un grand danger pour leurs droits ecclésiastiques, et, pour la combattre, ils employèrent, bien inutilement, il est vrai, tous les moyens dont ils pouvaient disposer. Ils réussirent toutefois à retarder sensiblement la marche des événements, et c'est seulement à la fin du quinzième siècle, sous les rois catholiques, que l'Inquisition parvint à prendre solidement racine sur tout le territoire de la Péninsule, poursuivant désormais, en même temps que la réforme religieuse, certaines idées politiques, telles que l'abaissement de la noblesse féodale.

A cette époque, il régnait en Espagne trois confessions différentes : le catholicisme, la religion israélite et le mahométisme.

Dans la plupart des villes, les Juifs avaient leurs synagogues, et, tant à cause de leur érudition profonde que de leur grande fortune, étaient partout tolérés et estimés. A part quelques petites redevances au clergé, ils n'eurent à supporter aucune charge spéciale, jusqu'au jour où un moine fanatique, Fernand Martinez Nuñez, se mit à prêcher contre eux la persécution. Il provoqua

par là, en 1391, les premières chasses aux Juifs, et dorénavant ces hommes autrefois si paisibles ne vécurent plus que dans des angoisses et des trances perpétuelles.

En 1477, sous le règne d'Isabelle, le cardinal Pedro Gonzalès de Mendoza réussit à installer à Séville le premier tribunal exclusivement religieux, inaugura contre les hérétiques le régime des proscriptions et des supplices, et finit par introduire ces terribles cours de justice dans tout le royaume d'Espagne. Le Parlement de Tolède ayant donné, en 1480, son approbation à ces mesures, la *General inquisicion suprema* fut, l'année suivante, officiellement ouverte à Séville,



STATUE ÉQUESTRE DE PHILIPPE IV SUR LA PLAZA DEL ORIENTE.

et le grand-prieur des Dominicains de Ségovie, Thomas de Torquemada, fut nommé grand-inquisiteur de la foi. A dater de ce jour, il eut deux cents hommes à ses ordres et cinquante gardes à cheval, et commença par faire brûler publiquement dans un premier auto-da-fé sept chrétiens apostats. Sous l'inspiration de la peur, plus de dix-sept mille personnes se dénoncèrent elles-mêmes comme des pêcheurs contrits, et, dans les premières années, deux mille victimes environ se virent condamner au bûcher. Les Juifs émigrèrent en masse, soit en Portugal, soit en Afrique, et les hérétiques repentants, proclamés, malgré leur soumission, infâmes ainsi que tous les membres de leur famille, furent désormais incapables d'occuper aucun emploi public, et durent abandonner pour les besoins de la guerre contre les Maures une bonne partie de leur fortune.

Torquemada mourut, chargé de malédictions, en 1498, et fut enterré dans le couvent d'Avila.

Plus tard, le tribunal suprême fut, en même temps que le trône royal, transféré à Madrid, et le souverain reçut alors le droit de nommer personnellement six ou sept juges de l'Inquisition, au nombre desquels devait toujours figurer un dominicain. On comptait en ce moment en Espagne plus de vingt mille *Familiars* ou auxiliaires de l'Inquisition, et le fanatisme religieux était tel que, parmi la foule des solliciteurs d'emplois, on vit jusqu'à des hommes de qualité postuler ces fonctions.

En 1732, il fut sévèrement prescrit à tous les fidèles de dénoncer, sur le moindre soupçon d'hérésie, même leurs parents les plus proches. Les prisons de ces infortunés, toujours pleines et toujours trop petites, les *Casas santas*, comme on disait alors, n'étaient que des cellules, privées d'air et de lumière, où, pour convaincre l'hérétique, on épiait secrètement le moindre de ses soupirs et de ses mouvements, jusqu'à ce que la torture vint enfin lui arracher un aveu formel.

Les épouvantables exécutions par le feu, trop célèbres dans l'histoire sous le nom d'auto-da-fé, avaient généralement lieu le Dimanche, entre la fête de la Trinité et le temps de l'Avent, et, comme elles étaient toujours publiques, le peuple et souvent même la Cour y assistaient en nombre.

Sous l'influence de l'arrêt, que l'Inquisition faisait subir en Espagne au mouvement intellectuel, et de diverses autres causes non moins pernicieuses survenues à la suite de la découverte de l'Amérique, l'industrie du royaume ne tarda pas à se paralyser, les forces vitales de la nation se virent bientôt presque étouffées, et toute culture spirituelle d'un ordre supérieur finit par disparaître.

C'est seulement au milieu du siècle dernier que la puissance de l'Inquisition commença à décroître, le jour qu'une ordonnance royale fut venue lui interdire de rendre, sans l'assentiment du souverain, aucun jugement en matière religieuse.

Malgré tout, l'Inquisition parvint encore à frapper, en 1784 et en 1804, certaines personnes accusées de sorcellerie, et réussit ainsi à se maintenir jusqu'à ce qu'un décret de Napoléon, en date du 4 décembre 1808, vint l'abolir complètement, comme le plus puissant obstacle à la diffusion des idées et aux progrès intellectuels.

On estime que, depuis l'an 1500 jusqu'au commencement de ce siècle, le nombre des victimes du terrible tribunal s'est élevé à 341000; parmi lesquelles 32000 furent brûlées vives, 17600 exécutées en effigie, et 291000 condamnées à des peines pécuniaires.

Enfin, en 1820, une décision des Cortès vint également mettre fin pour les livres, les écrits et toutes les œuvres intellectuelles, à la juridiction de l'Inquisition, et, après plusieurs siècles d'oppression, la liberté de conscience et celle de la pensée se trouvèrent ainsi définitivement rendues à ce malheureux pays.

Plus tard, lorsqu'à la suite de ces événements, la Plaza mayor eut cessé de servir de théâtre aux faits et gestes de l'Inquisition, elle fut souvent, grâce à sa conformation tout particulièrement propice, transformée en arène pour les combats de taureaux. La dernière représentation de ce genre, qui ait eu lieu en cet endroit, fut donnée en 1846, en l'honneur du mariage de la reine Isabelle, et l'on se souvient encore à Madrid des prouesses qu'accomplit en ce jour solennel l'illustre *espada* Montès.

La colonnade, qui entoure la place, est aujourd'hui le promenoir de prédilection de tous les habitants, et, le soir surtout, quand la pleine lune mêle aux flammes féeriques du gaz le pâle éclat de ses rayons, il y a toujours foule. Alors en effet, on voit se profiler au milieu de la place sur le fond noir du ciel la statue équestre de Philippe III, et, bien que des artistes

comme Juan Bologna et son élève Pedro Tacca aient rarement produit une œuvre aussi médiocre, on ne peut cependant se lasser de contempler avec admiration cette étrange silhouette.

Pendant le jour, cette même Plaza mayor où se sont déroulées jadis tant de scènes historiques, n'est plus guère maintenant que le quartier général des bambins de Madrid et le lieu favori des rendez-vous galants des militaires et des bonnes d'enfants. Toutefois, en dépit de cette déchéance, la place conserve toujours grand air, et rien ne lui pourra faire perdre son caractère imposant et sévère.

En quittant la Plaza, on aperçoit au bout de la Calle mayor, sur la Place de la Municipalité, la Torre de los Lujanes, où Charles-Quint retint autrefois prisonnier le roi François I^{er}, et l'on arrive en quelques minutes à la magnifique rue de Tolède, non moins belle et non moins remarquable que sa célèbre homonyme de Naples.

EL REAL PALACIO. — LE PALAIS ROYAL.



l'extrémité orientale de Madrid, tout au bord du Mançanarès et sur une éminence assez élevée, d'où l'on embrasse un beau panorama de la plaine et des montagnes de Guadarrama, se dresse le Palais Royal, dont la plus belle façade donne du côté de la rivière. Un alcazar moresque s'élevait jadis à cette place, mais la main de l'homme et l'incendie de 1734, qui éclata le jour de Noël pendant la messe de minuit finirent par le détruire de fond en comble, et c'est alors seulement que fut posée par Philippe IV, en 1738, la première pierre du palais actuel. Construit sur les plans de l'architecte Jean-Baptiste Sacchetti, de Turin, il n'a été achevé que sous le règne de Charles III.

A peine a-t-on franchi l'une des portes cochères du monument que l'on se trouve dans une cour grandiose, qui peut assurément compter au nombre des principales curiosités de Madrid. C'est un immense quadrilatère de 140 pieds de côté, entouré au rez-de-chaussée par une colonnade ouverte, et, à l'étage supérieur, par une galerie vitrée conduisant aux appartements royaux. Au fond, se déroule majestueusement le superbe escalier de marbre, sur les degrés duquel Napoléon dit un jour au roi Joseph, son frère: *Vous serez en vérité mieux logé dans ce palais que moi dans mon Paris*, ajoutant ensuite, la main sur un des lions de marbre de la balustrade, ces paroles que devait démentir un avenir prochain: *Je la tiens donc enfin cette orgueilleuse Espagne si longtemps désirée!*

La plus belle pièce du château est le *Salon de Embajadores*. Le plafond, décoré par le pinceau de Tiépolo, supporte deux gigantesques lustres de cristal et de verre du plus pur travail vénitien, et les parois sont formées d'immenses glaces de Venise, reposant sur des tapis de velours cramoisi. Le trône royal est flanqué de deux statues, représentant la Justice et la Sagesse gardées par deux grands lions de bronze doré.

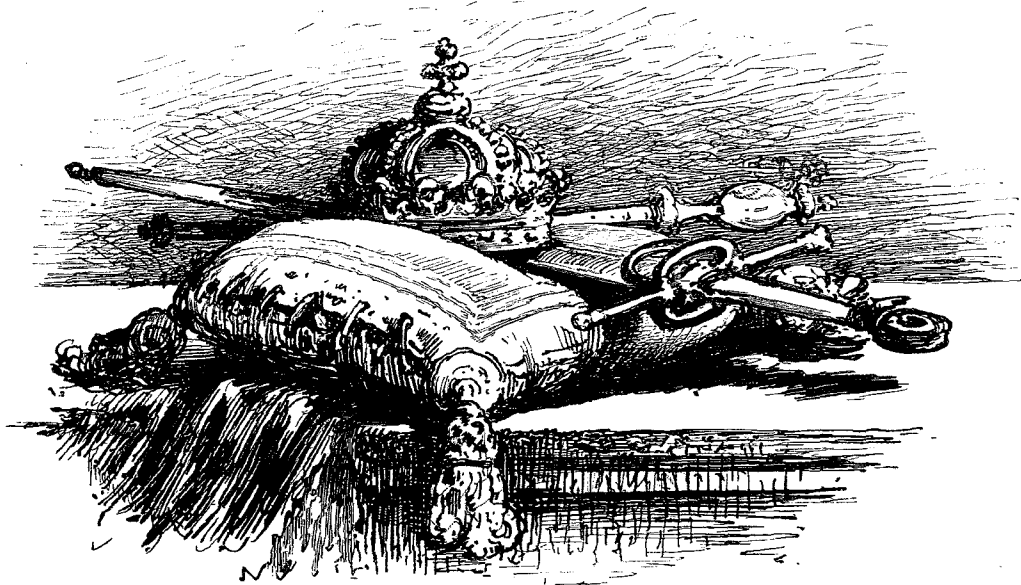
La bibliothèque, la chambre du trésor et la salle de spectacle sont également fort intéressantes à visiter, ainsi que la magnifique collection de tapisseries des Gobelins de l'école flamande. La chapelle, construite en forme d'ellipse et supportée par des monolithes de marbre noir à

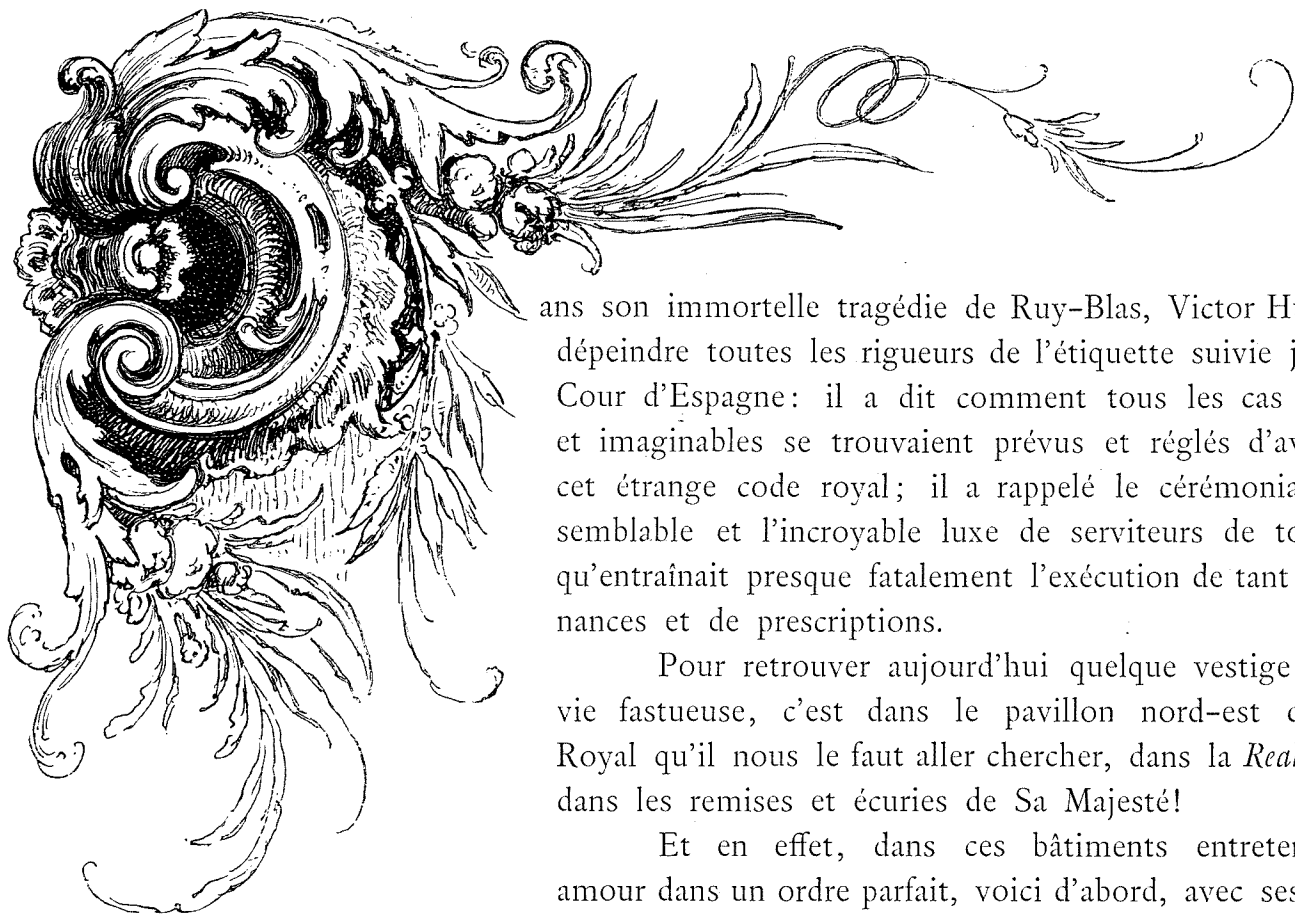
chapiteaux dorés, possède comme tableau d'autel une Annonciation de la Vierge, qui n'est autre que le dernier ouvrage de Raphaël.

Quant aux appartements privés, l'accès en est malheureusement interdit au public, depuis le jour où, dans un accès de folie, un touriste a gravement endommagé à coups de couteau les meubles et les tapis précieux de la résidence.

Somme toute, si, par le fait même qu'il est de construction moderne, le Palais Royal de Madrid ne peut, ni comme extérieur, ni comme intérieur, entrer en comparaison avec les alcazars qui servaient jadis de résidence aux anciens souverains de Tolède, de Séville ou de Grenade, il a du moins vu jusque dans ces derniers temps se dénouer dans ses murs plus d'un épisode capital de l'histoire d'Espagne. Son toit princier a donné asile à d'illustres souverains, à des fils de rois des plus nobles maisons, à de très-hautes et puissantes dames, et, plus d'une fois, hélas! ses somptueux appartements ont vu couler sur d'augustes visages les larmes amères de la tristesse et du désespoir.

Oui certes, depuis qu'il domine de ses parois lambrissées, de ses arcades et de ses coupoles le cours paisible du Mançanarès, cet immense château n'a été que trop souvent le témoin impassible et muet de la fragilité des espérances et des grandeurs de ce monde! Puisse-t-il donc ne plus voir désormais d'aussi tristes destinées, et plaise à Dieu, qu'appelé sur le trône par le vœu d'un grand peuple, le jeune souverain qui gouverne aujourd'hui le royaume d'Espagne, assure à ce beau pays de longues années de concorde et de paix.





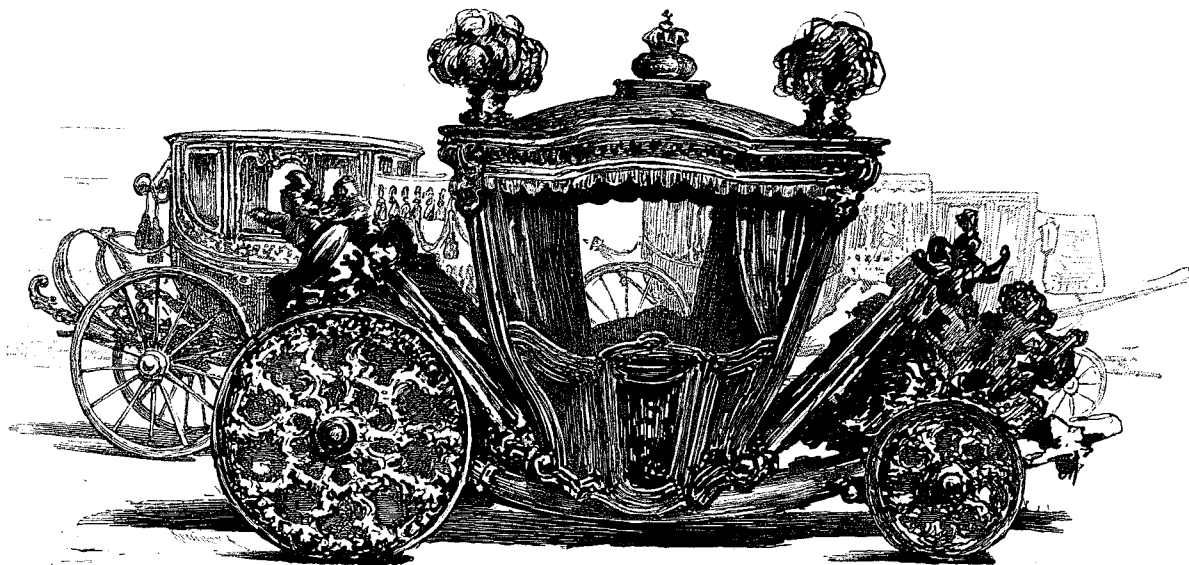
ans son immortelle tragédie de Ruy-Blas, Victor Hugo a su dépeindre toutes les rigueurs de l'étiquette suivie jadis à la Cour d'Espagne: il a dit comment tous les cas possibles et imaginables se trouvaient prévus et réglés d'avance par cet étrange code royal; il a rappelé le cérémonial invraisemblable et l'incroyable luxe de serviteurs de tout ordre qu'entraînait presque fatalement l'exécution de tant d'ordonnances et de prescriptions.

Pour retrouver aujourd'hui quelque vestige de cette vie fastueuse, c'est dans le pavillon nord-est du Palais Royal qu'il nous le faut aller chercher, dans la *Real Cochera*, dans les remises et écuries de Sa Majesté!

Et en effet, dans ces bâtiments entretenus avec amour dans un ordre parfait, voici d'abord, avec ses grandes roues aux jantes dorées, le vénérable et authentique carrosse

de gala des anciens rois d'Espagne. C'est une sorte de caisse quadrangulaire vitrée, qui va se balançant sur d'immenses ressorts suspendus par des lanières de cuir. Le plafond, tapissé de velours rouge suffisamment jauni par le temps, porte, aux quatre coins, des panaches magnifiques, et, au centre, un gigantesque bouton doré, en forme de couronne; les portières sont tout en glaces; les panneaux, surchargés d'or, reposent sur des anges de même métal; le siège est si élevé et si largement taillé qu'il fait presque pâlir les splendeurs de la couronne de Castille placée sur le carrosse, et, pour peu qu'on se représente encore, debout sur la plate-forme d'arrière, les laquais et les valets de pied étouffant avec solennité sous leurs perruques poudrées, leurs jabots, leurs fraises et leurs dentelles, on comprendra aisément que, traînés par huit andalous de prix, les anciens rois d'Espagne eussent jadis fort grand air en semblable équipage.

Tout cela est si riche et si beau, qu'à côté de ces superbes carrosses de gala, on trouve volontiers misérables les innombrables voitures beaucoup plus simples assurément, mais sans doute aussi beaucoup plus commodes, dont se contentent aujourd'hui les souverains actuels. Partout ce ne sont que phaétons, coupés, berlines, chars-à-bancs, américaines, calèches, landaus



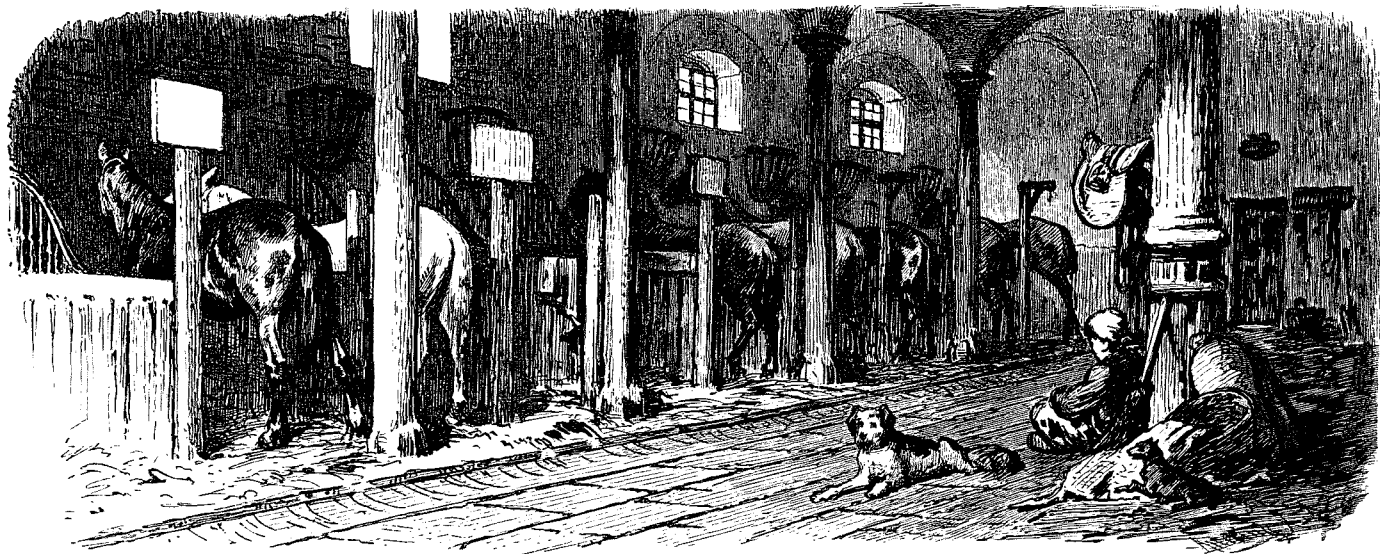
CARROSSES DE GALA DE LA COUR D'ESPAGNE.

et calessines, sans oublier ni les petites voitures, que les Infants et Infantes conduisent au trot de leurs poneys, ni les traîneaux anciens et modernes, qui nous permettent de conclure avec un étonnement mêlé d'une pointe de satisfaction égoïste, que, même à Madrid, le thermomètre descend aussi parfois!

Le roi Amédée, duc d'Aoste, ne se servait jamais, ou du moins très-rarement, de toute cette collection d'équipages toujours à sa disposition. Il aimait, sous l'habit civil, à parcourir tout bourgeoisement à pied les rues de sa capitale, et cette simplicité quelque peu exagérée avait le don d'exaspérer les Grands d'Espagne, qu'elle empêchait de figurer eux-mêmes avec tout l'appareil accoutumé de leurs ancêtres. On tournait en dérision ce prince étranger inventé par le maréchal Prim, ce roi qui avait l'habitude de se lever tous les matins à cinq heures, et de fumer comme un bon bourgeois, son cigare après déjeuner; qui se contentait régulièrement de cinq plats à sa table, et qui, assis comme un manœuvre sur un banc public, s'abaissait jusqu'à venir respirer au *Buen Retiro* le même air pur que vient y rechercher, après les ardeurs du jour, le dernier des ouvriers de Madrid.

L'impopularité du roi croissait ainsi de jour en jour, à tel point que les Grands d'Espagne, généralement si curieux d'occuper quelque charge à la cour, se tenaient soigneusement à l'écart et dédaignaient de présenter leurs femmes et leurs filles à la reine. Il est vrai que cette princesse à l'esprit élevé et au cœur charitable ne craignait pas de consacrer ses heures de loisir à l'instruction des enfants orphelins, et d'entretenir elle-même les fleurs de son parterre : crimes de lèse-étiquette, s'il en fut jamais, et, par conséquent fautes absolument impardonnables en Espagne, où, plus que partout ailleurs, fleurit le vieux dicton : *Noblesse oblige*.

Des remises de la Cour aux écuries royales, il n'y a qu'un pas. Nous nous hâtons de le franchir, et c'est avec une véritable stupéfaction que nous pénétrons dans la *Caballeriza*. De fait, rien ne ressemble moins à des écuries que ces immenses salles luxueusement décorées, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles au monde. Sous ces voûtes élevées supportées par de gracieuses colonnettes aux formes élancées, tout respire le confort et l'élégance, et plus d'un humain envierait à bon droit le sort des heureux quadrupèdes logés dans ce palais de marbre.



LES ÉCURIES ROYALES.

Stalles et box, salles de bain et piscines de natation, forges et greniers à fourrage, ambulances et manéges, abreuvoirs et râteliers, paillasons et tapis de reps, tout enfin est aménagé avec tant de luxe et de coquetterie que le bien-être matériel des chevaux doit s'en trouver sensiblement accru.

Mais aussi, quelles superbes bêtes que celles qui sont admises à couler sous ce toit une si douce existence ! Depuis le robuste Percheron jusqu'au produit le plus délicat des maquis de la Corse, depuis le pur-sang anglais jusqu'au plus fier des andalous, depuis l'étalon arabe jusqu'au poney d'Ecosse, toutes les espèces de la race chevaline se trouvent ici représentées par quelques centaines de leurs plus beaux spécimens.

Chaque animal a, soigneusement consignés sur des registres spéciaux, son nom, son histoire, sa généalogie. Son âge, sa race, son caractère même sont également mentionnés dans ces notes, et sa nourriture est très-sévèrement réglée d'après l'ensemble de ces indications. Enfin des vétérinaires et des maréchaux-ferrants sont attachés à la surveillance exclusive de l'établissement et de ses habitants ; dans chaque section, un gardien-chef et plusieurs aides sont chargés des mesures de sécurité d'ordre et de propreté, et, grâce à tant de précautions, aucune odeur désagréable, aucune souillure, aucune trace d'humidité, aucun insecte ne viennent jamais importuner ces nobles animaux.

Malheureusement, tout cela n'empêche pas que la race chevaline espagnole n'ait en général beaucoup dégénéré. Une des principales causes de cette décadence réside dans les progrès immenses de l'élevage des mulets, et les choses en sont même à ce point que les chevaux sont déjà considérés comme articles de luxe, et qu'en Andalousie les gens du meilleur monde n'attellent plus guère à leurs carrosses d'autres bêtes de trait que le mulet.

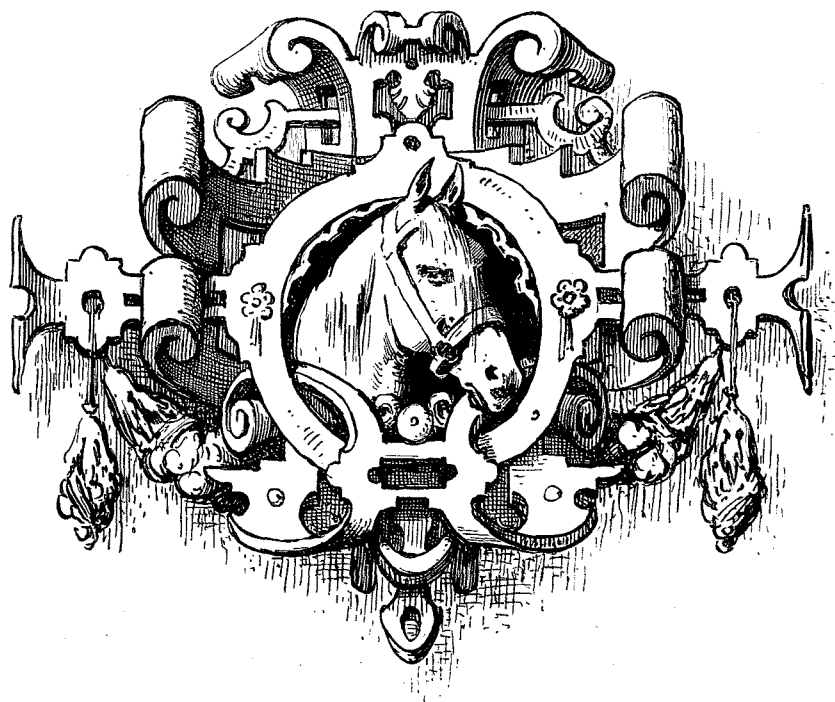
Mal soigné ou monté par un cavalier inhabile, le cheval andalou souffre visiblement. Aussi bien, le profane le plus inexpérimenté ne peut manquer d'être frappé de la mauvaise assiette des cavaliers espagnols, et ce défaut est d'autant plus regrettable qu'il force l'animal à prendre une allure absolument incompatible avec l'élégance naturelle de ses formes. De plus, presque tous les chevaux ont la queue nouée, et c'est encore là un usage des plus regrettables, puisque, non content de dépouiller ces nobles bêtes d'un de leurs plus gracieux ornements, il a encore su s'introduire jusque dans le domaine des arts, où il diminue sensiblement l'effet sculptural des statues équestres.

On a déjà fait bien des efforts pour rendre un peu d'activité à l'élevage du cheval et mettre un frein aux progrès du mulet. Entre autres moyens, on a même eu cette idée singulière de frapper, au passage des ponts, les ânes et les mulets d'un droit de péage supérieur à la taxe afférente aux chevaux; mais de pareils expédients ne pouvaient guère donner de bien beaux résultats.

Aussi actuellement, les haras de l'Andalousie, autrefois si vantés, ont-ils beaucoup baissé! La fameuse *Cartuja* des environs de Xérès, où l'on élevait jadis les plus beaux chevaux de la contrée, n'existe plus aujourd'hui. A Cordoue et à Andujar, il est vrai, quelques riches gentils-hommes possèdent encore des haras, où ils s'efforcent de conserver sans mélange la vieille race du pays, mais plus d'un croisement n'y a déjà glissé que trop de sang anglais et arabe.

Les nombreuses guerres civiles qui ont déchiré l'Espagne, la dissolution des haras nationaux, les ventes de chevaux en Portugal et la faveur extraordinaire qui s'attache aux mulets expliquent suffisamment cette décadence de la race chevaline espagnole.

Toute créature ici-bas marche au-devant d'une fin inévitable. Celle qui attend le plus souvent le cheval espagnol est des plus lamentables: presque toujours, il meurt dans quelque cirque, éventré par un taureau furieux, et, pour comble d'humiliation, il est aussitôt après brûlé chair et poil, car l'équarrisseur même se déclare impuissant à retirer aucun profit de misérables cadavres déchiquetés de la sorte!





LA ARMERIA.

La *Armeria* est une collection d'armes et d'armures anciennes, qui, pour la valeur des deux mille cinq cents objets qu'elle contient, peut être considérée comme unique en son genre.

C'est une dépendance du Palais Royal, une galerie de construction très-primitive, qui recèle cet écrin magnifique, où le fer et l'acier évoquent à l'esprit tant de hauts-faits historiques, gravés à grands coups de sabre dans les chroniques espagnoles.

Voici d'abord toutes sortes d'armes moresques : sabres, poignards, casques, cuirasses, le tout provenant en grande partie du combat naval de Lépante.

Là, il nous est donné d'admirer, entre autres choses, le brassard de l'amiral turc Ali-Pacha,

tué dans cette même bataille, le 5 octobre 1571, par les soldats de Don Juan d'Autriche, et l'épée de Boabdil, le dernier roi maure de Grenade, surnommé *el Chico*, en raison de l'exigüité de sa taille. C'est lui qui, assiégé dans sa capitale par Ferdinand-le-Catholique et forcé de capituler le 2 janvier 1492, remit en personne, près du pont du Génil, sa vaillante épée aux mains de son vainqueur, ruinant ainsi à tout jamais la domination des Maures en Espagne.

Une autre épée non moins célèbre est celle de l'illustre Cid Campeador, qu'ont si souvent chantée les romanciers, et qui porte, gravé sur sa fine lame de Tolède du onzième siècle, son nom de *Colada*.

Non loin d'elle, on nous fait voir encore le glaive de ce Pélage, qui, descendu de la montagne sous les habits grossiers du pâtre, en vint un jour à sauver sa patrie et à régner sur elle; l'épée du grand capitaine Gonzalo de Cordova, sur laquelle les princes des Asturies devaient prêter serment; enfin celles de Fernand Cortès et du duc d'Olivarès.

Un égal intérêt s'attache à l'inspection des riches armures de toute époque, qui s'étendent à perte de vue dans la galerie de l'*Armeria*. Entretienues avec le plus grand soin, elles se présentent au visiteur dans un parfait état de conservation, et sont disposées avec beaucoup de goût, soit à l'air libre, soit derrière des vitrines, selon leur valeur respective.

A côté des armures de petit modèle à l'usage de la jeunesse guerrière, il en est une qui paraît véritablement colossale, avec sa large carrure: c'est celle de Jean Frédéric de Saxe. Apportée à Madrid en 1547 par Charles-Quint, qui venait de faire ce prince prisonnier à la bataille de Mühlberg, elle est aujourd'hui exposée parmi ces admirables œuvres d'art, qui servirent jadis d'armures à Charles-Quint, à Philippe II, à Fernand Cortès, à Pierre-le-Cruel, à Christophe Colomb et à Don Juan d'Autriche. Le casque de ce dernier passe pour un des principaux chefs-d'œuvre de Benvenuto Cellini: quant à l'authenticité de l'armure du Cid, elle a donné naissance à des doutes assez légitimes.

Enfin, un grand intérêt historique s'attache encore à la cuirasse de Philippe II, bien connue sous le nom de *la noire*; à la civière de Charles-Quint, dans laquelle ce malheureux prince goutteux a fait, dit-on, toutes ses campagnes; au service de table ainsi qu'aux plats d'étain, dont il avait coutume de se servir au cours de ses expéditions militaires.

C'est ainsi que la longue galerie de l'*Armeria* regorge d'armes précieuses et que chaque pas vient retracer à nos yeux quelque nouvel épisode de l'histoire d'Espagne. Dans ce livre d'or, dont nous avons feuilleté et déchiffré pendant des jours entiers les pages ouvertes à tous, gisent ensevelis de grands et sublimes souvenirs; mais, si nous venons à rechercher les héros que nous rappelle cette sombre lecture, nous ne les retrouvons plus: ils n'ont laissé vivants dans cette salle que leurs grands noms et le souvenir de leurs vaillants exploits.

En quittant, le front pensif, les galeries de l'*Armeria*, nous nous dirigeons vers la Plaza de Oriente. C'est un joli parterre de fleurs, qu'encadrent élégamment le théâtre royal, plusieurs magnifiques hôtels particuliers et la façade de derrière du Palais Royal, dont la façade principale donne, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, sur le Mançanarès.

Au milieu de la place, se dresse sur un socle élevé le bronze colossal de la statue équestre de Philippe IV. Le monarque est en selle sur un lourd cheval de bataille, et l'animal, debout sur ses jambes de derrière, s'apprête à franchir quelque obstacle.

L'histoire de cette statue est assez singulière. Le roi Philippe IV, après s'être fait peindre par Vélasquez dans cette attitude équestre qu'il affectionnait sans doute particulièrement, eut la singulière idée d'envoyer en Toscane le portrait qu'avait fait de lui l'immortel artiste et qui excite encore de nos jours au musée de Madrid l'admiration de l'école réaliste. A la cour de Toscane vivait alors le célèbre sculpteur Pedro Tacca: sur l'ordre de Philippe, il se mit en devoir de

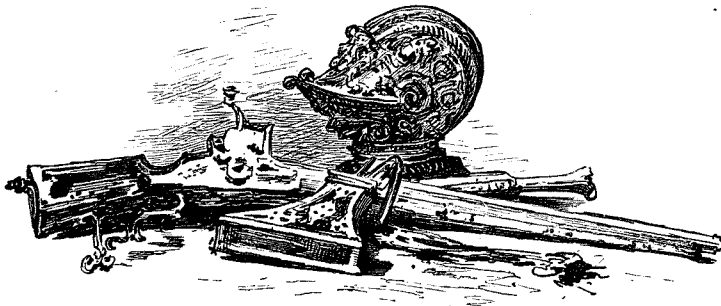
reproduire en bronze avec une fidélité minutieuse l'œuvre de Vélasquez, et c'est ainsi qu'il réussit à accomplir ce tour de force, jusqu'alors à peu près inédit, de faire tenir exclusivement sur ses jambes de derrière un cheval de bataille en train de se cabrer.

La reconnaissance du souverain ne fit assurément pas défaut au sculpteur, puisque Philippe s'empressa de lui conférer, comme le montre un des bas-reliefs du piédestal, le grand cordon de l'ordre de Saint Jacques, mais cela n'empêche que les formes du cheval, déjà beaucoup trop lourdes sur la toile de Vélasquez, le paraissent encore bien davantage dans la statue de Tacca; et, dès lors, le plus grand mérite de son œuvre consiste peut-être à se détacher admirablement sur le fond bleu de l'horizon.

Nous ne pouvons guère quitter la Plaza de Oriente, sans honorer d'un regard le Théâtre Royal, qui compte, pour la grandeur de sa salle et le luxe de ses aménagements, parmi les principaux d'Espagne. L'hiver, pendant la clôture du cirque des taureaux, l'opéra italien et espagnol constitue pour le public madrilène, toujours très-friand de spectacles, la plus grande attraction de la saison. Au reste, outre les jouissances musicales qui lui sont offertes à profusion, il peut encore aller voir, aux théâtres del Principe et de la Cruz, le véritable drame espagnol, et trouve, dans les vaudevilles et les comédies de genre des Variétés et de la Zarzuela, une agréable distraction.

En Espagne, le temps des représentations du grand répertoire de Caldéron, de Cervantès et de Lope de Véga est malheureusement passé, et il s'en serait certainement suivi une décadence complète de la comédie nationale, si le Gouvernement n'avait fini par s'intéresser directement au sort de ces grandes écoles populaires, qu'on nomme des théâtres. Malgré cela, l'excellente idée de fonder une véritable scène classique espagnole, telle que la Comédie-Française de Paris, n'a pas trouvé d'écho dans les rangs du public insouciant de la péninsule, et l'on ne saurait à coup sûr le déplorer assez, car il n'est peut-être pas de peuple au monde qui possède autant de grands poètes tragiques.

Un autre fait également lamentable, c'est la complète décadence du ballet espagnol, et, par suite, celle de la danse nationale elle-même. Plus encore que la langue, elle savait rendre à merveille l'originalité du caractère ardent de ce peuple, qui semblait né pour les gracieux exercices de l'art chorégraphique; et voici qu'aujourd'hui, méprisée et proscrite, reléguée avec son pittoresque accompagnement de castagnettes et de tambours de basque dans les quartiers populaires les plus reculés, elle en est réduite à ne plus déployer son charme poétique que dans l'atmosphère enfumée des tavernes des faubourgs.





LES LECTEURS DE PLACARDS.

LES COURSES DE TAUREAUX.

«Quien quiere tabloncillos?
Sol, Sol y Sombra, Sombra!»

F

rascuelo, l'enfant chéri du public, va enfin, après une interminable absence de deux mois passés sur un lit de douleur, reparaître aujourd'hui pour la première fois sur la *Plaza de Toros*! Telle est la grande nouvelle annoncée par toutes les feuilles de la presse nationale et reproduite à profusion par d'immenses affiches roses apposées sur les murs de la *Puerta del Sol*. La foule se presse devant ces placards; chacun prétend les lire de ses propres yeux et tient à se convaincre par soi-même: car jusque-là, plus d'un reste incrédule.

Le ciel s'est, comme toujours, montré propice aux Madrilènes. Un soleil ardent éclaire déjà ce jour de fête, puisque c'est là le seul nom applicable à la journée qui se prépare, et, en parcourant les affiches, il est heureusement inutile de s'arrêter autrement à la fameuse formule d'usage *Si el tiempo no*

lo impide (Si le temps ne s'y oppose pas). Aussi bien, il existe à Madrid cette croyance fermement établie que le soleil inonde toujours les courses de taureaux de ses rayons les plus bienveillants, et le fait est que l'événement justifie généralement la confiance populaire.

Grands et petits, jeunes et vieux, tous n'ont que le nom de Frascuelo à la bouche, car, jusqu'aux enfants en bas âge, tous s'intéressent à qui mieux mieux au héros du jour. Et quelle n'a pas été, pendant les deux longs mois qui viennent de s'écouler, la douleur de Madrid, que dis-je! de l'Espagne tout entière, alors que, dans la *Corrida* du 17 avril 1877, le célèbre *torero*, cherchant à protéger un des *banderilleros* de son quadrille contre les coups d'un taureau furieux, eut été enlevé par les cornes de l'animal et lancé en l'air par trois fois, avant que ses camarades pussent voler à son secours!

Ce jour-là, presque blessé à mort, Frascuelo fut transporté en civière à l'hôpital de la Caridad. Pendant tout le temps de sa maladie, chaque jour vit s'accroître le nombre des personnes, qui venaient anxieusement s'enquérir de son état. Du fond des contrées les plus reculées, des centaines de télégrammes et de messages demandaient sans cesse des renseignements sur les progrès de sa convalescence. Deux fois par jour, les équipages du high-life passaient à la Charité, et, tous les matins, des laquais, galonnés d'or sur toutes les coutures, allaient chercher des nouvelles à l'hôpital de la part de Sa Majesté. Pendant deux mois, tous les journaux de la péninsule publièrent quotidiennement le bulletin de la santé du *torero*, et lorsqu'enfin la guérison vint lui permettre de quitter son lit, ce fut dans tout Madrid un long cri d'allégresse. Bientôt après, la nouvelle de sa prochaine réapparition dans l'arène fut donnée comme probable, et quand on put la considérer comme certaine, la capitale entière se livra, comme au lendemain d'une

victoire décisive, à des réjouissances publiques si franches et si bruyantes, qu'un roi eût été en droit de les envier.

Aujourd'hui, c'est enfin le grand jour si longtemps désiré! Aucun contre-temps ne peut plus venir tromper l'attente du public et faire différer le spectacle. Le combat aura lieu!

Aujourd'hui, chacun dans Madrid a partagé son temps autrement que d'habitude, chacun a changé

l'heure de ses premiers repas, *almuerzo y comida*, et, dès maintenant, le bon curé de la basilique d'Atocha sait, à n'en pas douter, qu'il n'aura pas grand'monde à son sermon du soir.

Quelle agitation depuis l'aube sur la Puerta del Sol! c'est à peine en vérité s'il est possible de s'y frayer un chemin. Les trottoirs et le macadam sont encombrés de monde, et les tramways eux-mêmes ont dû suspendre leur service dans le quartier, car pas une voiture, pas un cheval, pas un mulet ne seraient aujourd'hui capables de fendre la foule. La rue de la Montera, d'Alcala, la Carrera San Gerónimo jettent sur la place des milliers de personnes; les cafés regorgent de consommateurs; plus de la moitié des habitants de la capitale sont depuis le matin sur pied, en quête de la moindre petite place et du plus mauvais des billets de cirque. Aujourd'hui, toute l'Espagne semble s'être donné rendez-vous à Madrid, et le dernier des balayeurs de la ville s'est transformé pour la circonstance en un véritable *Aficionado*, un amateur forcené, un sportsman de la tauromachie.

Côte à côte nous apercevons, dans la foule, des Catalans, des Aragonais et des Basques; plus loin, des indigènes des îles Baléares et de l'Andalousie; derrière eux, des Portugais et nombre de Français. Mais, Espagnols et étrangers, tous n'ont ici qu'une seule et même pensée, et cette pensée n'a d'autre objet que Frascuelo.



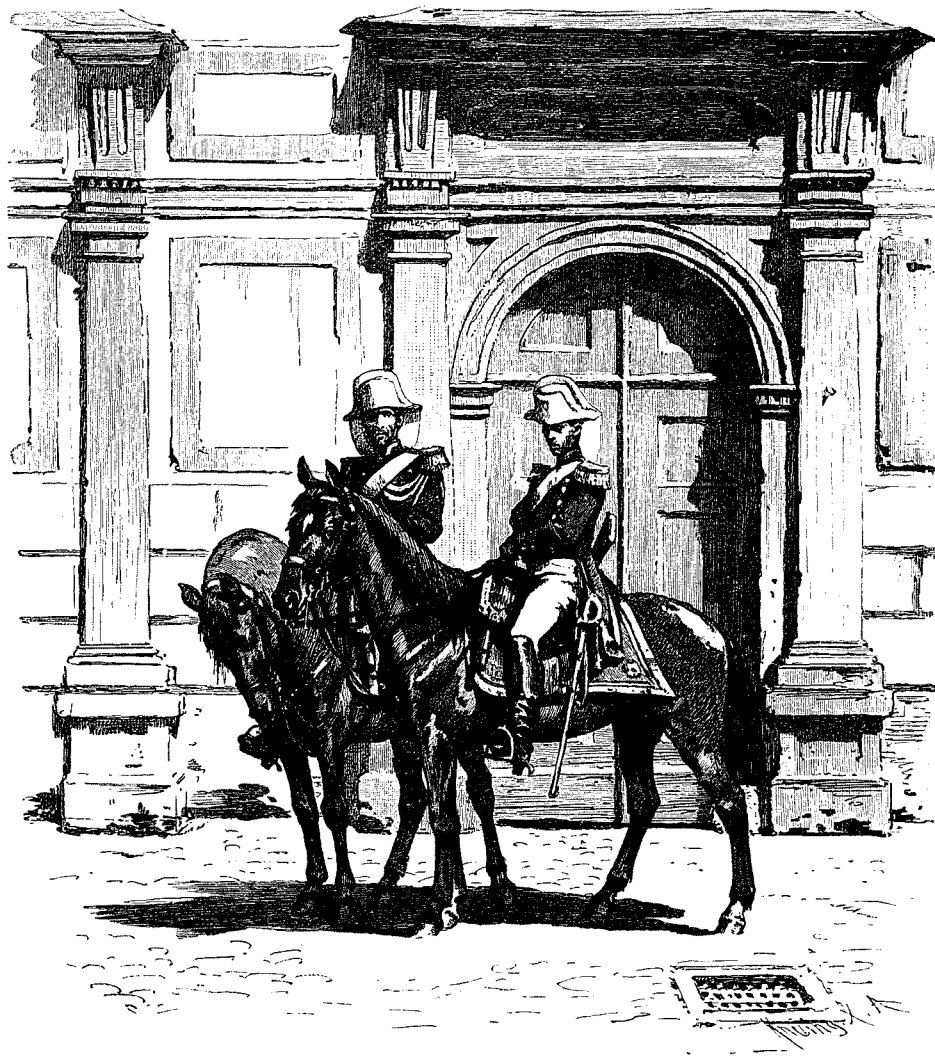
BILLET DE CIRQUE.



LE DÉPART POUR LES COURSES DE TAUREAUX SUR LA PUERTA DEL SOL.

Partout, on agiote effrontément sur les billets, et l'acheteur n'arrive guère à les obtenir à moins de six, huit et dix fois leur valeur normale. Quant aux programmes, ils ont tous été enlevés dès le matin, ou du moins l'on ne peut plus s'en procurer qu'au moyen des agences.

Grâce à notre excellent *Portero*, nous nous trouvions en possession de *tabloncillos sol y sombra*, c'est-à-dire de stalles, qui, pendant la représentation, devaient se trouver successivement au soleil et à l'ombre. Le prix régulier de ces places n'excédait pas douze réaux, mais comme ce digne homme d'aubergiste avait eu l'extrême obligeance de ne nous les compter qu'à vingt francs, soit à peine au quintuple de leur valeur, et que, d'autre part, il eût été impossible de se procurer à aucun prix des places entièrement à l'ombre, nous dûmes encore nous estimer fort heureux du marché.



LES ALGUAZILS.

A peine l'horloge de la Puerta del Sol a-t-elle sonné midi que les Alguazils ou gardes municipaux à cheval viennent se ranger, pour maintenir l'ordre dans la circulation, dans la rue d'Alcala, qui est, pour les voitures, la voie d'accès à la Plaza.

Cette garde magnifique, exclusivement composée d'hommes superbes, triés sur le volet avec un soin jaloux, porte encore l'uniforme des anciens gardes à cheval de Napoléon : les bottes à l'écuyère, le frac étroitement ajusté et terminé par de longues basques en pointe ornées à leur extrémité d'une grenade brodée, le tricorne en bataille. Un fourreau de toile d'une blancheur éblouissante protège le chapeau contre la poussière et le soleil, et un voile de même étoffe, qui tombe jusque sur la nuque de l'homme, lui rend le même office. De même que le gendarme français, dont il porte à très-peu de chose près le costume actuel, l'Alguazil est armé du sabre et de la carabine, jetée en bandoulière sur les épaules.

Les deux chaussées latérales de l'avenue d'Alcala sont couvertes d'omnibus de toutes formes et de toutes dimensions; les attelages de mules ont peine à se défendre contre les mouches et mettent en branle, à chaque mouvement de tête comme à chaque coup de queue, les innombrables grelots de leurs brides; c'est, tout le long de l'Alcala, un joyeux carillon qui ne fait qu'augmenter les bruits étourdissants de la rue.

D'une voix criarde, les conducteurs d'omnibus offrent leurs véhicules, à des conditions qui varient, suivant les voitures, de un à quatre réaux, mais, pendant le trajet, une fois sortis du territoire soumis à l'action de la police, ils n'ont généralement rien de plus pressé que d'abuser de la situation du voyageur abandonné à leur discrétion, et lui réclament impudemment le double du prix convenu.

Les mules ont revêtu leur superbe harnachement des dimanches, et sont tellement surchargées de flots, de houppettes et de pompons de laine, rouges, bleus, jaunes et verts, de la grosseur du poing, que, dans toute la tête de l'animal, il n'y a guère que les yeux qui restent à découvert. La crinière, habilement tressée, est entrelacée de rubans de couleur, et, luisantes de propreté, scintillent, comme autant de miroirs minuscules, une foule de petites plaques de métal et de boucles de laiton qui décorent les courroies des harnais, ainsi que des centaines de clochettes et de grelots appendus au collier, à la bricole et au surdos. Fraîches et pimpantes, ces magnifiques bêtes sont là, rangées les unes à côté des autres, aux lieux de stationnement, et piétinant le sol avec impatience, attendent ainsi pendant des heures entières le moment du départ.

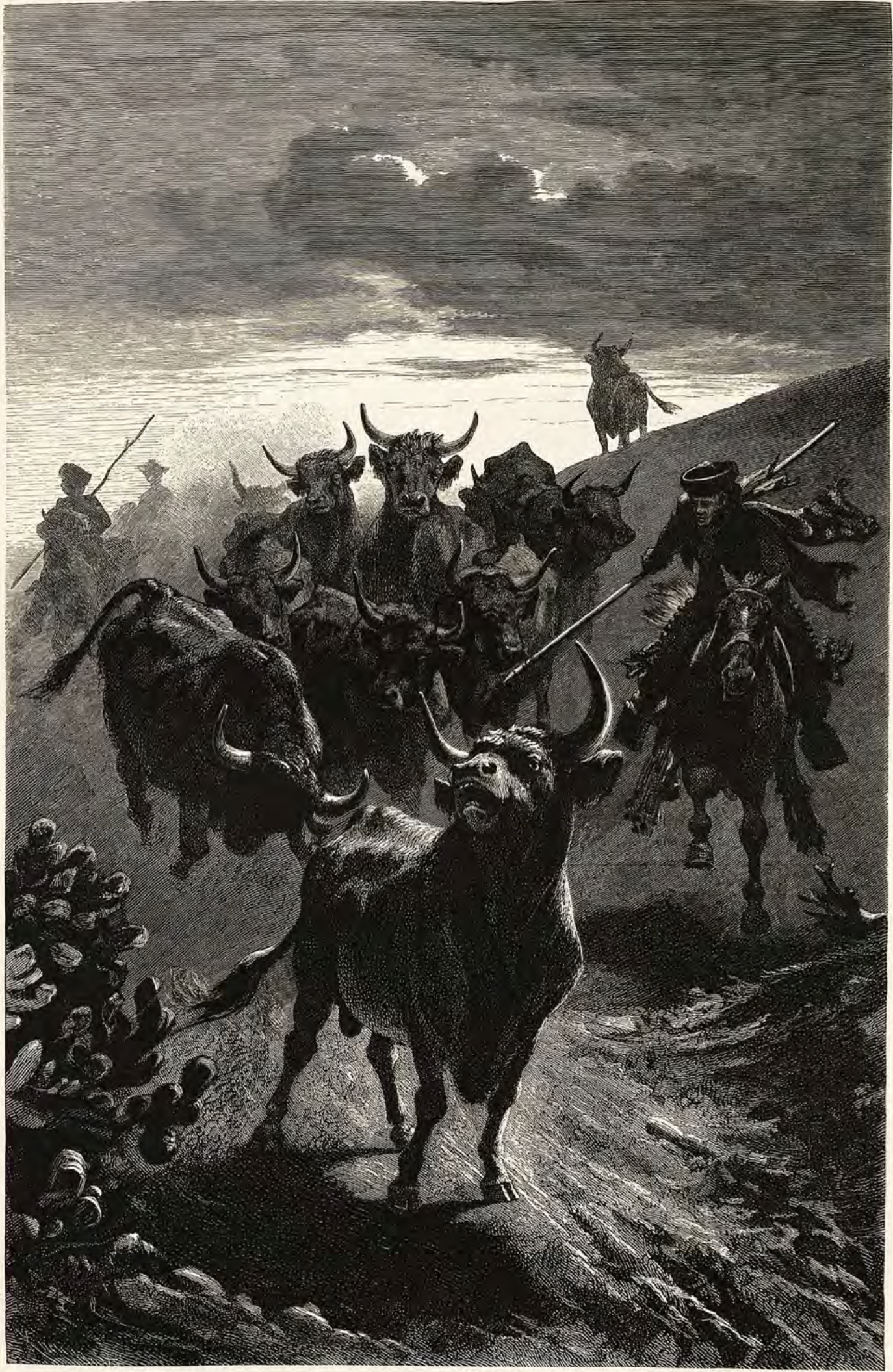
Les balcons se garnissent de *señoras* et de *señoritas*, les éventails s'agitent, les têtes sont sans cesse en mouvement et les langues vont leur train.

Une poussée de la foule nous jette tout-à-coup de l'autre côté de l'Alcala, pendant que quelques charrettes, et, derrière elles, des paysans, portant leurs femmes en croupe à dos de mulet, d'âne ou de cheval, cherchent vainement à traverser. Enfin, comme pour jeter encore plus de variété dans cette scène déjà si pittoresque, on voit de loin s'avancer joyeusement des cavalcades entières de jeunes gars de la campagne, qui, venus pendant la nuit à la ville, étalent volontiers à tous les regards un costume élégant qui leur sied à ravir: la veste, la *Faja* et les guêtres de cuir entr'ouvertes sur le côté; à la main, un long bâton paré d'un beau bouquet, et quelques fleurs au Sombrero.

Les particularités étranges et insolites de ce spectacle des rues tiennent perpétuellement l'œil et l'oreille au guet. Il n'existe peut-être rien de pareil au monde, et, pour trouver quelque terme de comparaison, il faudrait sans doute remonter jusqu'aux splendides cortèges de l'ancienne Rome et à ses processions de cirque. Et encore, semble-t-il impossible que ces solennités aient jamais offert autant de variété dans les costumes, autant d'animation dans la foule, autant de charme dans l'ensemble!

Bien qu'il soit encore beaucoup trop tôt, on voit déjà se dessiner au sein de la masse compacte des promeneurs un courant d'attraction très-nettement accusé. Presque insensiblement, le flot des curieux se trouve entraîné, comme par une force irrésistible, vers le bel arc de triomphe de Charles III, car c'est dans la direction de ce monument imposant que s'élève, avec son immense amphithéâtre d'un style moresque assez douteux, la Plaza de Toros.

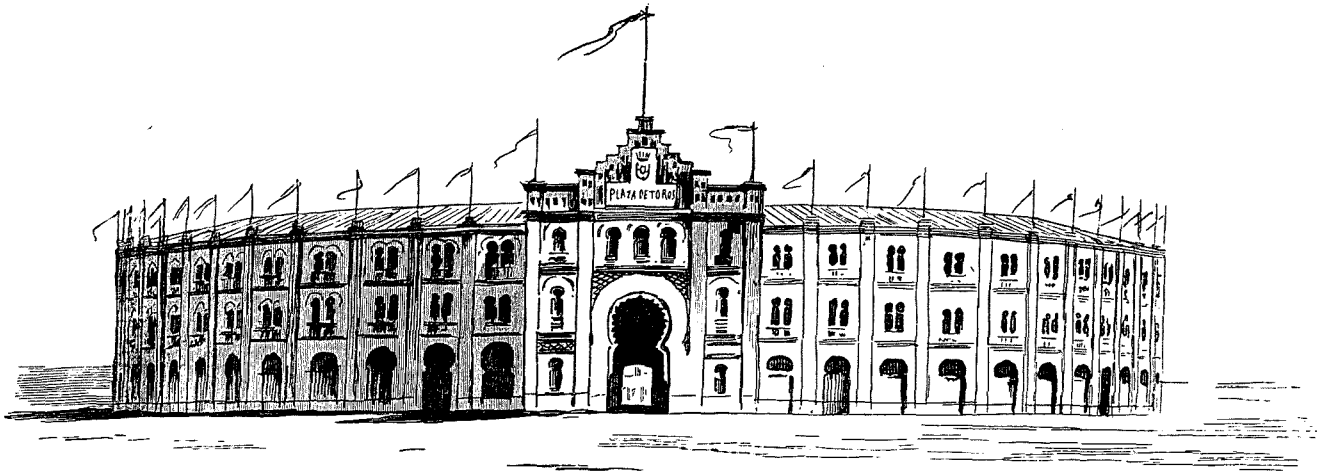
On sait, qu'au sortir de la gare par laquelle ils arrivent, les taureaux de combat nécessairement en liberté, sont aussitôt confiés à certains *picadores* ou gardiens à cheval, et qu'ils sont ensuite dirigés sur l'arène sous la conduite de bœufs nommés *mansos* connaissant le chemin. Comme un pareil cortège ne pourrait traverser sans danger des quartiers populeux et des rues habitées, tous les cirques se trouvent forcément relégués hors des villes dans des parages paisibles et peu fréquentés. Madrid possède, pour sa seule part, deux de ces amphithéâtres. L'ancien, devenu



CONVOI DE TAUREAUX EN ROUTE POUR LE CIRQUE.

trop étroit pour satisfaire aux exigences actuelles et à l'affluence toujours croissante des spectateurs, n'est plus en service aujourd'hui. Quant au nouveau, il est situé en pleine campagne, à trois kilomètres environ de la porte d'Alcala et à proximité de la gare, à laquelle il est relié par une route exclusivement réservée aux convois de taureaux. Sur le derrière de l'édifice, à l'opposite de l'entrée principale dont le portail est tourné vers la ville, se trouvent, à côté des bâtiments de l'administration, les écuries et les étables, où les pauvres condamnés à mort arrivent directement par une rampe spéciale.

La Plaza de Toros est prise à bail pour la saison par un entrepreneur. Indépendamment de toutes autres redevances, le locataire doit abandonner, sur la recette de chaque représentation, une somme de vingt mille francs à l'hôpital municipal : il est vrai qu'en retour cet établissement donne gratuitement ses soins aux *toreros* malades ou blessés, mais toutes les autres dépenses qu'entraîne ce genre de spectacles restent à la charge de l'impresario. Il fournit les taureaux et les chevaux, les mulets et les palefreniers, paie aux toreros un salaire fort élevé proportionné à leur réputation, rétribue même éventuellement leurs quadrilles de combat, et n'a, pour faire face à



LE NOUVEAU CIRQUE DES TAUREAUX.

tant de frais, que les recettes des représentations. A part les loges ou *palcos*, qui sont toujours, comme dans nos grands théâtres et nos opéras, retenues à l'avance par les représentants de l'aristocratie et de la haute finance, toutes les autres places restent accessibles au public à des conditions déterminées, mais, enlevées le plus souvent par des marchands de billets, elles n'arrivent guère aux mains du spectateur sans passer par l'intermédiaire de ces spéculateurs.

Les combats ont lieu régulièrement une fois par semaine, sans compter les dimanches et fêtes, depuis avril jusqu'en septembre. C'est en été que les taureaux sont le plus fougueux, mais comme à cette époque de l'année le public n'a plus d'autres spectacles à sa disposition et qu'il lui faut des jeux quand même, ces *corridos* cadrent alors d'autant mieux avec le *modus vivendi* des Espagnols, que Madrid peut toujours au cœur de la saison compter sur le beau temps. Pour bien comprendre quelle influence cette dernière circonstance a sur le sort du locataire du cirque, il faut savoir que les taureaux de combat, une fois amenés dans l'arène, doivent nécessairement y être tués dès le lendemain de leur arrivée, car autrement ils dépérissent à vue d'œil et sont à peine capables, deux jours plus tard, de soutenir la lutte. Tout ajournement des représentations fait donc courir à l'entrepreneur des risques très-sérieux, mais, heureusement pour lui, il n'y a guère en moyenne à Madrid que cinquante jours de pluie par an, et le temps y est constamment beau pendant l'été. C'est même à cette particularité que les veilleurs de nuit

de la capitale doivent leur nom de *serenos*, car, chargés d'indiquer l'état du temps aussi bien que les heures, ils sont presque toujours à même d'annoncer le beau fixe, *sereno*.

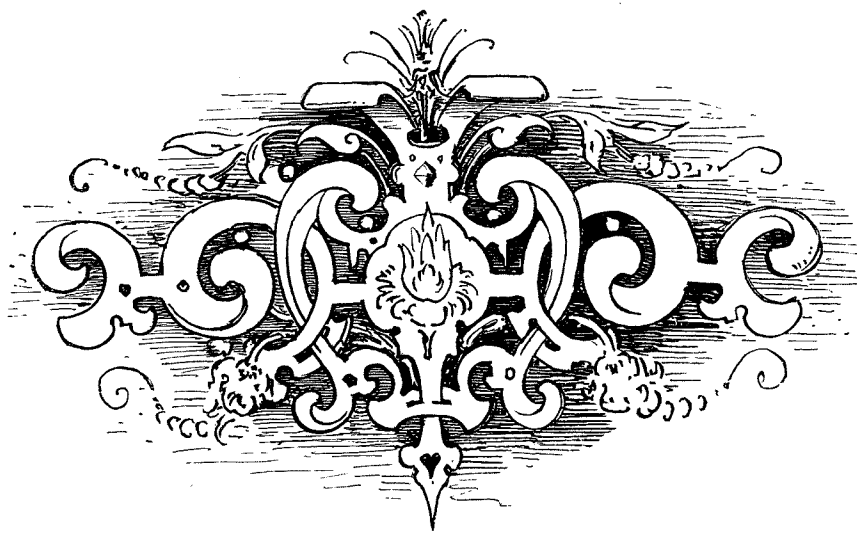
Les *toreros*, et principalement les *espadas*, touchent des gages énormes, et jouissent incontestablement, comme autrefois les gladiateurs de Rome, de la faveur des femmes. Il serait sans doute absolument impossible de détruire en Espagne la mode de ces spectacles: autant vaudrait essayer de détourner vers d'autres voies le caractère national des habitants. En fait, ces jeux sont, pour ainsi dire, passés dans le sang du peuple, et, à tout prendre, ils ne sont guère plus cruels que la chasse à courre, les courses de chevaux et tant d'autres divertissements modernes, qui consistent à mettre pareillement aux abois de pauvres animaux, non sans exposer inutilement plus d'une vie humaine.

A mesure que l'heure de la représentation approche, l'exaltation de la foule va croissant. Les voitures commencent à rattraper les piétons et les cavaliers, à lutter de vitesse entre elles et à se dépasser à l'envi. Dix fois peut-être, les omnibus à quatre et à six chevaux ont déjà fait, aller et retour, le chemin de la Puerta del Sol au cirque, et rançonné de leur mieux le plus de voyageurs possible.

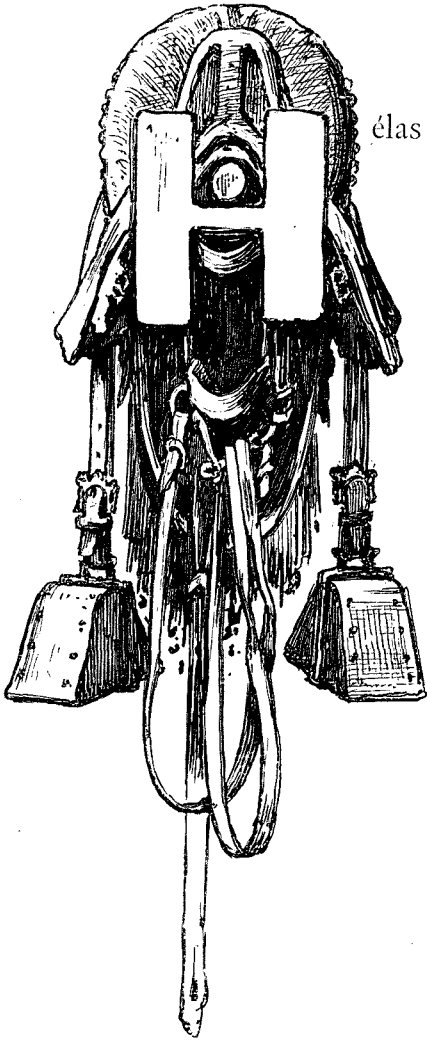
Il va sans dire du reste que tous les fiacres sont pris, et dès lors, pour quiconque redoute, ne fût-ce que pour un instant, le supplice de la captivité dans un véhicule bondé jusque dans ses recoins, il n'est d'autre moyen que de prendre de bonne heure le chemin des piétons, car, si la distance n'excède pas quelques kilomètres, elle ne peut se franchir en revanche, au milieu d'une pareille cohue, qu'à l'allure la plus lente.

Nous commençons par aller puiser dans un bon déjeuner à la fourchette la force et le courage nécessaires pour affronter une séance de cinq heures et assister à un spectacle qu'il faut subir, bon gré mal gré, jusqu'à la dernière goutte de sang. On ne saurait en effet songer à quitter la salle avant la fin de la représentation; les bancs sont garnis de telle sorte qu'il serait absolument impossible de fendre les flots pressés de la foule, sans provoquer des colères et des vociférations unanimes. Un évanouissement même ne servirait de rien aux gens qui ont des nerfs: le public n'y ferait seulement pas attention.

Prenons-en donc d'avance notre parti, et pénétrons résolûment dans l'arène.



LES COULISSES DE L'AMPHITHÉÂTRE.



élas! dans les écuries du cirque, véritables antichambres de la mort, ils ne sont pas moins de cent vingt-deux chevaux, cent vingt-deux condamnés! Tout-à-l'heure ils vont se relayer dans l'arène et se céder à tour de rôle les postes de combat, mais tous, quoi qu'il arrive, aujourd'hui ou demain, demain ou dans huit jours, ils tomberont jusqu'au dernier, car, dans une seule représentation, il reste ordinairement sur le sol un quart au moins de l'effectif des écuries.

On comprend aisément que, dans ces conditions, la *Caballeriza* de la *Plaza de Toros* ne saurait être un édifice bien luxueux ni prétendre à passer pour un modèle d'ordre et de propreté.

Des myriades de mouches tourmentent les pauvres bêtes, qui, battant l'air sans relâche de leur queue dénudée et de leurs ruades impuissantes, s'efforcent de chasser la troupe importune de leurs bourreaux.

Pas une botte de paille pour offrir une couchette à ces chevaux; pas une étrille, pas une brosse pour leur apporter le moindre soulagement. Semblables à de pauvres proscrits auxquels nul ici-bas ne s'intéresse, c'est à peine s'ils ont, pour soutenir leur misérable existence jusqu'au terme fatal, une maigre nourriture.

Ce ne sont plus des chevaux que ces pauvres animaux amaigris par la faim: ce sont des haridelles, qui, tombées au dernier degré de leur race, affligées de toutes les infirmités du codex vétérinaire, n'ont plus que juste assez de force pour servir un instant de jouet aux passions du public et se faire découder cruellement sous ses yeux.

A voir ces rossinantes, debout sur leurs pauvres jambes fléchissantes, la tête et les oreilles piteusement baissées, on pourrait croire en vérité qu'elles ont comme un pressentiment de leur triste destin.

Tout à côté de l'écurie, une porte s'ouvre sur l'infirmerie, sur l'hôpital de ces déshérités du sort. Mais là, pour peu que vous éprouviez de compassion devant les souffrances et les tortures des animaux, gardez-vous bien d'entrer ou passez en fermant les yeux.

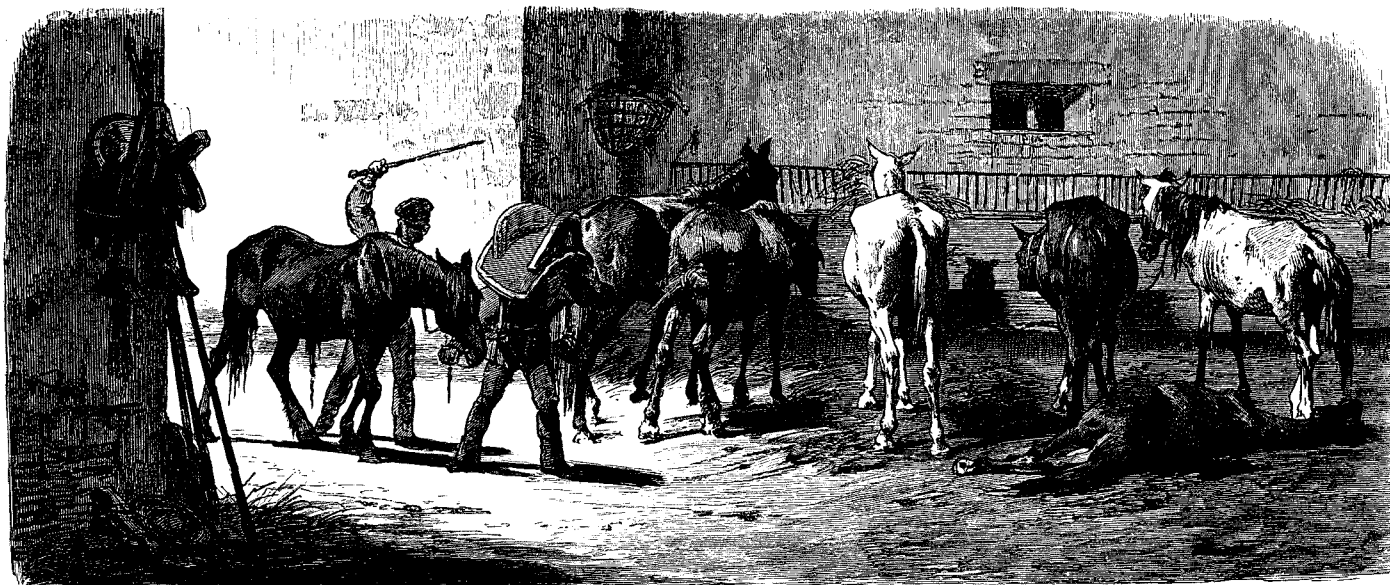
Etendues de toute leur longueur sur le pavé nu, les pauvres bêtes qui ont déjà subi les horreurs de l'arène sont là aux trois quarts mortes, se tordant de douleur dans des mares de sang et d'immondices: celles-ci à moitié éventrées, celles-là étalant aux regards un poitrail décousu ou des flancs lacérés, d'autres enfin couvertes de hideuses plaies gangrenées, où des milliers de mouches s'attachent avec acharnement. Et, pour comble d'horreur, il faut songer que la plupart de ces malheureux animaux, trop vigoureux encore pour succomber à leurs blessures,

reparaîtront un jour dans l'arène, dès que leur état leur permettra de se tenir à peu près sur leurs jambes!

Quel contraste ces lamentables fantômes de chevaux ne forment-ils pas avec ces jeunes taureaux qui, grassement nourris dès l'origine dans les fertiles prairies de la montagne, également ignorants de l'étable et du joug, sauvages comme des loups et ardents comme des cerfs, sont arrivés hier des pâturages de l'Andalousie, dans toute l'exubérance de la vitalité et de la force!

Eux aussi cependant, ils tomberont bientôt sous les coups habiles et astucieux de l'homme. Mais, en attendant, prisonniers dans leurs *torils* ou petites cages étroites et absolument obscures ouvrant directement sur l'arène, rangés pacifiquement les uns derrière les autres et condamnés par l'exiguïté du local à une immobilité presque complète, ils jouissent pour quelques instants encore du dernier répit du condamné.

Les établissements d'élevage ou *Ganaderias*, que Don Manuel Garcia Lopez Puente de Colmenar dirige dans les Antes de Aleas, ont fourni aujourd'hui quatre de leurs plus nobles taureaux :



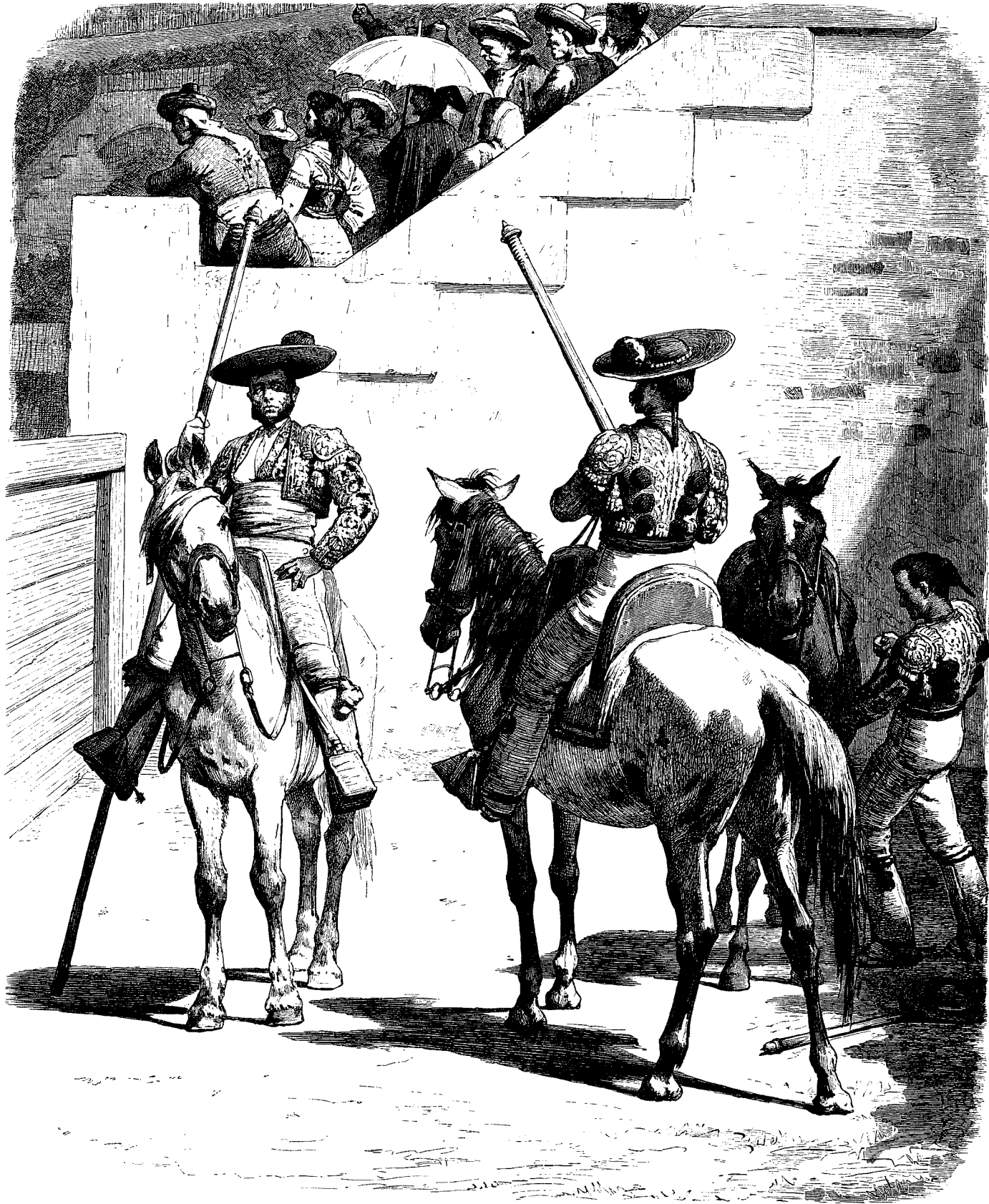
ÉCURIE POUR LES CHEVAUX BLESSÉS DANS L'ARÈNE.

Careto, Ojelao, Doblao et Culebro, ainsi que les appelle le programme. Ceux qu'a envoyés de son côté, du fond des Antes de Concha y Sevilla, la *Ganaderia* de Don Joaquin Perez de la Concha ne le cèdent en rien aux premiers: ils se nomment Cimbarillo, Finito, Escapulario et Golondrino, et valent également près de deux mille francs par tête.

Pour augmenter le charme de la mise en scène, les plus jolies mains féminines ont confectionné des *Moñas*, des nœuds et des rubans d'une suprême élégance, qu'une ouverture pratiquée dans la voûte du toril permet de fixer sans danger à l'épaule gauche du taureau. C'est ainsi que la Princesse des Asturies, sœur aînée du Roi, et plusieurs dames du palais, la comtesse de Heredia-Spinola, Doña Pereira de Buschenthal et la marquise de Linarès ont envoyé à leurs favoris des cocardes rouges et jaunes, pendant que les couleurs roses, bleues et vertes ont été assignées aux autres combattants par la *Junta de Damas de Honor y Merito*, les comtesses de Gomar et de la Romera et la duchesse de Santoña.

Magnifiques de colère, les taureaux mugissent et se démènent affreusement pour se débarrasser de ces ornements inaccoutumés, mais, plus ils s'agitent, plus le dard pénètre dans les chairs. Déjà, les *Moñas* sont plantées depuis quelques instants, et chaque animal porte maintenant les couleurs de sa dame.

Bientôt le vestibule du cirque commence à s'animer. Pour la grande représentation d'aujourd'hui, on a bridé et harnaché les meilleures rosses de l'écurie. La selle espagnole rouge des anciens tournois, avec son dossier élevé et ses coussins moelleux où le cavalier enfonce



PICADORES S'ÉQUIPANT POUR LE COMBAT.

comme dans un fauteuil; des étriers de fer à doubles courroies qui, pour le pied, servent tout à la fois de support et de protection; une culotte en cuir jaune qui monte jusqu'au-dessus des hanches de l'homme et est intérieurement garnie de plaques d'acier; enfin de fortes guêtres de

tôle: telles sont, avec la lance du picador, les pièces principales destinées à assurer sa sécurité et à le protéger contre les coups de corne de son adversaire.

Une longue *Faja* ou ceinture de soie rouge, quatre ou cinq fois enroulée autour du corps; une veste de la coupe la plus élégante, très-courte et richement chamarrée d'or ou d'argent; une chemisette ou *Almilla*, décorée de franges, de houppes et d'épaulettes; un gilet de soie et un vaste sombrero à larges bords, orné d'un gros pompon de laine, complètent de la façon la plus pittoresque l'équipement du picador. Ainsi accoutré, il n'a plus qu'à saisir de son gantelet de cuir sa robuste lance, et si le long ardillon qui lui sert d'éperon suffit alors à ranimer un tant soit peu les dernières ardeurs de sa rosse; si, pour empêcher qu'une terreur folle ne s'empare subitement d'elle à la vue du taureau, il a eu soin de lui faire mettre un bandeau sur l'œil droit, il y a tout lieu de croire qu'il sortira sain et sauf de la lutte.

Les *Chulos*, sorte d'écuyers vêtus de rouge, mettent le picador en selle, l'assistent fidèlement pendant le combat et lui sont particulièrement d'un grand secours, lorsqu'il vient à être désarçonné, car son lourd costume et ses plaques de métal le laissent en pareil cas à peu près sans défense et hors d'état de se tirer d'affaire.

Les *Capeadores*, qui ont mission d'agiter des étoffes rouges sous les yeux du taureau, et les *Banderilleros*, qui lui enfoncent dans les épaules des *banderillas* ou petites flèches gracieusement décorées, sont de jeunes gaillards pleins d'adresse et d'agilité, chaussés d'escarpins et de bas de soie, et revêtus d'un brillant costume clair à la Figaro.

Déjà, tout ce monde est à son poste, car l'heure est proche, et le spectacle passionnant que nous sommes venus chercher ici ne tardera pas à commencer. Voici même que de superbes équipages amènent à leur tour les *Espadas*. Ces hommes d'un âge déjà mûr, fastueusement recouverts d'or, de velours et de soie, et drapés dans un manteau espagnol aux riches broderies et au petit collet de soie, sont les héros du jour, car c'est à eux qu'il appartient de porter au taureau le coup de grâce. Accueillis par les acclamations du public, ils s'avancent fièrement, tout pénétrés de leur importance, et saluent négligemment la foule avec l'air protecteur d'un général qui passerait ses troupes en revue au lendemain d'une victoire.

Tous les combattants, hommes et animaux, sont maintenant dans l'enceinte.

A peine nous reste-t-il un instant pour jeter un coup d'œil sur le programme, sur l'intérieur du cirque et sur les innombrables spectateurs qui garnissent de toutes parts les gradins, les loges et les balcons de cet immense et magnifique amphithéâtre à ciel ouvert. Hâtons-nous donc d'en profiter, pendant qu'il en est temps encore.



CIRQUE DES TAUREAUX

DIMANCHE, 17 JUIN 1877

si le temps n'y met pas obstacle

GRANDES COURSES DE TAUREAUX

AU BÉNÉFICE DE L'HÔPITAL PROVINCIAL

LES AUTORITÉS COMPÉTENTES PRÉSIDERONT LA REPRÉSENTATION.

Huit taureaux, provenant des plus célèbres établissements d'élevage, seront successivement appelés à combattre : les quatre premiers sont des buffles de Aleas fournis par *Don Manuel Garcia Lopez Puente de Colmenar*; les quatre autres, des buffles de Concha-Sierra formés par *Don Joaquin Perez de la Concha*.

L'arène sera garnie de tentures décoratives, et toute la troupe paraîtra en grand gala. Les fleurs, plumes, rubans, et autres banderillas, dont il sera fait usage au cours de la représentation, sortent des ateliers de l'illustre maître *Don Pedro Guzman*.

Avant le commencement du spectacle et pendant les entr'actes, la musique de l'hôpital jouera ses morceaux les plus populaires.

Tous les combattants revêtiront pour la circonstance leurs plus brillants costumes.

Les taureaux, parés de ravissantes cocardes, que des dames de qualité ont daigné généreusement offrir pour rehausser l'éclat de la fête, paraîtront sur la piste dans l'ordre ci-dessous indiqué.

Numéros	Noms des Taureaux	Etablissements d'élevage	Cocardes	Noms des dames patronesses
1	Careto	Aleas	Rouge et jaune	S. A. R. la Princesse des Asturies
2	Cimbarillo	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	La Junta des Dames d'honneur
3	Ojalao	Aleas	Rouge et jaune	Comtesse de Heredia-Spinola
4	Finito	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Comtesse de la Romera
5	Doblar	Aleas	Rouge et jaune	Dña Pereira de Buschenthal
6	Culebro	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Duchesse de Santoña
7	Escapulario	Aleas	Rouge et jaune	Marquise de Linarès
8	Golondrino	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Comtesse de Gomar

LISTE DES TOREROS

PICADORES Pour les quatre premiers taureaux : *Francisco Calderon* et *Juan Trigo*; pour les quatre derniers : *Francisco Gutierrez*, dit *el Chuchi*, et *Enrique Sanchez*; plus, trois suppléants, qui devront au besoin s'adjoindre à l'une ou l'autre troupe et lui prêter main forte, sans que le public puisse réclamer en aucun cas de nouveaux remplaçants.

ESPADAS *Francisco Arjona Reyes*; *Salvador Sanchez*, dit *Frascuero*; *Manuel Hermosilla* et *Angel Pastor*, avec leur quadrilles de banderillos.

ESPADAS-SUPPLÉANT *Valentin Martin*.

Le Parc aux taureaux sera accessible aux visiteurs, le jour du combat, à midi.

ON COMMENCERA

à 4 h. 1/2 précises de l'après-midi.

Afin de rehausser autant que possible l'éclat du combat, le Conseil Provincial a fait tous ses efforts pour y attirer plusieurs autres toreros, qui jouissent également de la sympathie du public madrilène, mais les démarches faites sont malheureusement demeurées infructueuses.



MARCHAND DE PROGRAMMES À MADRID.

L'ARÈNE.

A

voir cet immense amphithéâtre, sur les gradins duquel s'étage toute une armée de spectateurs, on croirait véritablement contempler un gigantesque cratère. Représentez-vous en effet, sur les pentes intérieures d'un volcan, des matières incandescentes de toutes couleurs: cristaux de roche, fleurs de soufre jaune, lave aux tons chatoyants, pierre ponce, serpentine, monceaux de cendre et le reste; imaginez que tout cela soit refroidi et solidifié et supposez ensuite le soleil reflétant sur l'ensemble les mille et une nuances de ses

rayons: alors peut-être, mais alors seulement, vous pourrez vous faire une idée du coup d'œil présenté par ce cirque.

En vain, l'œil déconcerté cherche où se reposer un instant. Ébloui par l'éclat presque intolérable du soleil qui grille de ses feux une bonne moitié des spectateurs, le regard erre confusément de bas en haut et de droite à gauche pour se reporter ensuite vers le sol: tout ce qu'il voit n'est que couleur, miroitement, éclat et mouvement. C'est une véritable fourmilière humaine, c'est le plus admirable tableau vivant que l'on puisse rêver.

Semblables à des papillons bigarrés qui voltigeraient dans les airs sans jamais se poser, les éventails en papier de couleur, dont les spectateurs des deux sexes se sont munis d'avance pour quelques centimes, s'agitent gracieusement en cadence. Heureux quiconque est parvenu, à prix d'or et de peines, à conquérir une petite place à l'ombre, ne dût-il même jouir de cet avantage que pendant une partie de la représentation! Celui-là du moins, qu'il ait un billet de *sombra* ou de *sol y sombra*, ne mourra pas à petit feu sous les ardeurs estivales du soleil espagnol.

Tous les gradins, toutes les loges, tous les moindres recoins sont absolument bondés. Tandis que, dans les jeux de l'ancienne Rome, la Cour et le grand monde se plaçaient de préférence le plus près possible de l'arène, c'est-à-dire sur les gradins inférieurs de l'amphithéâtre, laissant ainsi la plus infime populace garnir les bancs les plus élevés, ici au contraire, c'est dans les galeries supérieures, défendues par un auvent contre le soleil et les intempéries, que se place régulièrement l'élite de la société.

La haute noblesse de la Vieille-Castille, l'aristocratie de la finance, le monde de la diplomatie, les principaux représentants de l'élément militaire, enfin les membres du conseil municipal de la ville sont là, groupés autour de la loge royale, qui, richement parée de tapisseries de prix et de fleurs magnifiques, attend encore l'arrivée du monarque.

Un parfum de gloire et de grandeur semble planer sur ces vieilles races castillanes que nous saluons ici.

Voici, dans tout l'éclat de leurs grands noms, les Montpensiers et les Sidonias, les ducs de Medina-Celi et de Santa-Fé, les Villars, les Cabras, les Taxis, les Nuñez. Plus loin, encore nombre de familles nobles : les Calderons, les Sierra-Bullones, les Molins, les Spinolas, les Heredias, les Pereiras, les Peñafors, les Tous, les Guadaletes, et tant d'autres.

Cette rangée de loges, où se trouvent réunies toutes les sommités de la société madrilène, forme en vérité une couronne ravissante, couronne de beauté, d'élégance et de grâce.

Des femmes d'une perfection de formes incomparable, comme il ne peut s'en rencontrer que sur la terre d'Espagne, et de toutes charmantes señoritas à l'œil ardent animent les balcons de leur gracieuse présence. Adorablement jolies sous ces sombres teintes chaudes que produit le soleil du Midi, jetant à la dérobée par-dessus leurs éventails des regards de feu qui font plus d'une victime, leurs beaux cheveux d'ébène coquettement dissimulés en partie sous la mantille de dentelle noire et rehaussés par la rose d'Aranjuez, la balaceste de Malaga, la fleur d'oranger de Valence ou le myrte de Tunis, elles servent de point de mire à tous les yeux, et l'Espagnol, en les contemplant avec ravissement, a certes le droit d'être fier des femmes de son pays.

La loge de l'*Ayuntamiento* ou municipalité est encore vide : c'est pourtant à ces autorités qu'il appartient de présider la représentation, mais l'alcalde n'a pas le droit de faire son apparition au cirque avant Sa Majesté.

Les places de la *Barrera*, le *Tendido*, la *Grada cubierta*, ainsi que les *Tabloncillos* et les *Delanteros* situés en bas de l'amphithéâtre, tout est occupé, tout regorge de monde. On peut bien évaluer à vingt mille le nombre des spectateurs, et il n'en est cependant pas un qui ne puisse s'asseoir, afin de ne point boucher la vue à ceux qui sont derrière.

Il serait difficile de dire si ce sont les hommes ou les femmes qui forment la majorité parmi les assistants. Comme partout ailleurs, de trop nombreux écoliers affirment leur présence par des cris assourdissants, et l'on découvre même, sur certains bancs, des nourrices, des *Montañasas*, donnant tout tranquillement le sein à leurs marmots : tant il est vrai que les Espagnols sucent avec le lait l'amour des courses de taureaux!

Les marchands d'oranges, qui circulent dans les couloirs du bas, sont très-demandés de toutes parts. Après avoir, avec une habileté prodigieuse, lancé leur marchandise à l'acheteur

jusque dans les régions les plus élevées de l'amphithéâtre, ils reçoivent avec non moins d'adresse par la même voie aérienne le billon du client. De gradin en gradin, les *aguadores* vont de leur côté offrir d'une voix chantante des rafraîchissements et des gâteaux, et les marchands de programmes et de journaux font également d'excellentes affaires.

Tout auprès de l'arène, sur les gradins de la *Barrera*, les *Manolas*, ouvrières employées dans les fabriques des faubourgs, ont pris place avec leurs amoureux. Hier, pour pouvoir satisfaire leur passion dominante et assister à ce spectacle qui prime à leurs yeux tous les plaisirs, elles ont porté au Mont-de-Piété leurs boucles d'oreilles et leurs broches, au besoin même jusqu'à leurs matelas et couvertures de lit. Malgré tant de sacrifices, la modestie de leurs finances les relègue encore en plein midi aux places les moins chères; un soleil de plomb va griller pendant des heures leur teint déjà si basané, mais que leur importe tout cela? Ne jouiront-elles pas,



MARCHAND D'ORANGES DANS L'ARÈNE.

à l'égal des plus grandes dames, d'un spectacle qui leur fera bouillonner le sang dans les veines? Et pareille volupté pourrait-elle donc s'acheter à trop haut prix?

La mantille de dentelle noire, retenue sur la tête par un grand peigne à galerie fixé en arrière de la raie, encadre coquettement leurs gracieux visages, et, au-dessus de la tempe gauche, une rose blanche à peine éclose fait ressortir vigoureusement leur beaux cheveux de jais. Chacune d'elles a généreusement orné d'un joli petit bouquet le chapeau de son cavalier, et toutes sans exception, *Cigarreras* et *Floristas*, *Botineras* et *Modistas*, *Sombrereras* et *Tapiceras*, bavardant et gesticulant à qui mieux mieux, semblent rivaliser de turbulence et de gaieté.

Candelaria par-ci; Asuncion par-là; plus loin, Carlota ou Trinidad; de tous côtés, Dolorès, Ramona, Reyes, Joaquina: tels sont les noms charmants dont on nomme ces belles. Tout en riant et plaisantant, elles écorcent, au-dessus de leurs mouchoirs étendus sur leurs genoux, des oranges et des châtaignes, et s'en lancent mutuellement les pelures au visage. Pendant ce temps, assis derrière elles en veste de velours, en culotte courte et en guêtres de cuir, les *Manolos*, leurs

adoreurs, laissent nonchalamment échapper de leurs lèvres, comme de véritables sportsmen, les nuages de fumée de leurs *cigarrillos*.

Dans le *Tendido*, au-dessus de la *Barrera*, se carre avec sa femme et ses enfants le petit bourgeois, l'air grave sous ses beaux habits du dimanche, le visage rasé de frais, l'esprit dégagé de tous soucis et attendant patiemment les événements. Quant à sa famille, plutôt que de se priver aujourd'hui des courses de la Plaza de Toros, elle aimerait dix fois mieux, quels que soient sa ferveur religieuse et son respect du dimanche, manquer deux messes à San-Ginés, ainsi que le sermon diurne de l'archiprêtre de Santa-Cruz, le vénérable licencié Don Pedro Reales.

Grâce à cette diversité de la foule, on ne saurait trouver un meilleur endroit que le cirque pour étudier à loisir les modes nationales, les costumes populaires et les idiomes de la province.

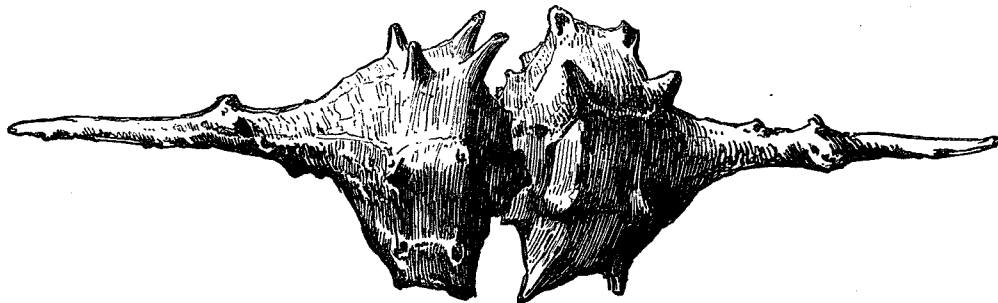
Mules, carrioles et chemins de fer ont amené ce matin dans la capitale des milliers de paysans. Les dialectes basque, navarrais, castillan, sans compter même le patois catalan, résonnent à nos oreilles. Les Baléares et jusqu'au Portugal ont également envoyé des représentants, car l'on ne trouve plus qu'à Madrid des *Corridos*, où chacun des combattants se conforme encore à toutes les règles de l'art et peut avoir à faire à des *Toros de muerte*, à des animaux bien décidés à se défendre jusqu'à la mort.

Rassasiés du coup d'œil des banquettes, nos regards errent maintenant avec curiosité sur l'arène, qui servira tout-à-l'heure de théâtre à la lutte.

Sur toute la circonférence de son tracé s'élève à hauteur d'homme une clôture en planches couleur sang de bœuf, percée de quatre larges ouvertures fermées par autant de portes solidement établies. Un étroit rebord blanc, connu sous le nom de *las Tablas*, court intérieurement à quelque distance de terre tout le long de cette première clôture, afin de faciliter aux Toreros en danger le saut de la barrière. De l'autre côté de cet obstacle protecteur, un couloir, un peu plus élevé de niveau que le sol de l'arène, leur offre momentanément un refuge, en même temps qu'il sert de lieu de stationnement à la troupe des gens de service et sépare de la lice les banquettes inférieures de l'amphithéâtre. Enfin, par surcroît de précaution, un fort réseau de gros câbles préserve de tout danger les spectateurs de la *Barrera*.

Perdus dans la contemplation des scènes attachantes étalées de tous côtés sous nos yeux, c'est à peine si nous remarquons le mouvement qui se produit tout-à-coup dans la foule à l'entrée de Sa Majesté et de la Cour, puis à l'arrivée de l'Alcalde.

L'enceinte est maintenant au complet, et tous ses occupants n'attendent plus que le moment de jouir, comme il convient, du spectacle promis.





LE CORTÈGE DE PARADE.

est-ce par respect pour le Roi, par commisération pour le public ou par lassitude personnelle? Je ne sais: toujours est-il que la musique médiocre de l'hôpital vient subitement de faire silence, et bientôt, à son exemple, tout se tait dans le cirque. Dans l'ambulance de l'établissement, un prêtre muni du Saint Viatique, un chirurgien entouré de tous les instruments de son art, des porteurs de l'hôpital flanqués de leurs civières sont là, prêts à tout événement. Un léger bourdonnement, qui court encore à travers la foule surexcitée, va s'apaisant de plus en plus: tout l'appareil de cette mise en scène dit éloquemment l'imminence du péril que vont courir les toreros et la gravité exceptionnelle de la situation qui va leur être faite.

L'arène est encore pleine d'une foule d'inutiles qui courent de tous côtés d'un air affairé, pour aller, selon l'usage reçu, examiner dans les coulisses les chevaux, les toreros et les mille et un

préparatifs qu'ils ont déjà vus plus de cent fois. Tout-à-coup, sur un léger signal de la main de l'Alcalde deux Alguazils, portant, selon la vieille mode espagnole, la barrette, le jabot, le mantelet de velours et les bottes à l'écuyère et montés sur de beaux andalous superbement harnachés, font évacuer l'arène, en poussant la foule devant eux. Leur apparition est saluée joyeusement par le public; chacun fait ses derniers préparatifs ou regagne précipitamment sa place: tout le monde attend dans l'anxiété la plus vive.

Un bruit de fanfares et de cymbales vient s'abattre des hauteurs de l'orchestre sur l'amphithéâtre; la porte du Sud-Ouest s'ouvre brusquement: c'est le cortège de parade qui fait



ALGUAZIL À CHEVAL DANS L'ARÈNE.

solennellement son entrée dans l'arène. Tous les yeux ne visent plus désormais qu'un seul et même but, et c'est vainement qu'en ce moment la plus jolie femme de Madrid chercherait à détourner sur elle le moindre regard de son adorateur.

En tête de la colonne, sur leurs chevaux qui se cabrent et caracolent magnifiquement, les Alguazils, leurs barrettes empanachées dans la main droite, saluent gravement le public et conduisent lentement vers la loge de la municipalité tout le cortège des toreros. Ils rappellent à la mémoire ces hérauts d'armes qui, dans les cirques de l'ancienne Rome, conduisaient au

massacre la troupe des gladiateurs, et l'on croit encore entendre, en les voyant paraître, la lugubre formule que les combattants adressaient jadis à l'Empereur, avant de commencer la lutte : *Ave Caesar, morituri te salutant*.

Mais ce n'est plus comme autrefois sous l'armure de métal et les cuissards de fer que se présentent aujourd'hui les belluaires modernes. Au lieu de l'acier des Romains, on ne voit plus briller ici que l'or et la soie ; le clinquant de la mise en scène vient, pour flatter les regards éblouis de la multitude, s'allier, comme par surcroît, à la grandeur naturelle du spectacle, et, si c'est bien encore la cruelle boucherie des anciens, du moins n'apparaît-elle plus aux modernes



FRASCUELO
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LAURENT, À MADRID).

que sous les plus aimables couleurs, comme ces vieilles courtisanes qui ne se montrent plus en public que couvertes de fard, de chamarrures et d'ornements de tous genres. La troupe des combattants ne crie plus comme jadis, en passant devant la loge du souverain : *Ave Caesar, ave* ; c'est au contraire ici la foule des spectateurs qui, du haut des banquettes, acclame frénétiquement son favori, son Frascuelo, le roi des *espadas*.

Placé au premier rang entre ses deux camarades Francisco Arjona Reyes et Manuel Hermosilla, deux autres maîtres de la tauromachie, le voilà qui s'avance d'un pas lent et mesuré, majestueusement drapé dans sa cape jaune parsemée de broderies et saluant de tous côtés avec la dignité d'un monarque.

Viva Frascuelo, viva! crie la foule en délire, et ses acclamations enthousiastes ne veulent pas prendre fin. Les chapeaux, les oranges, les gants, les éventails volent par centaines au-devant du torero: la réception que lui fait le public ressemble à s'y méprendre à celle d'un triomphateur, d'un conquérant, d'un héros, qui, par ses services signalés, aurait bien mérité de la patrie.

Frascuelo remercie d'un léger signe de la main le public des banquettes et des loges ainsi que toutes les jolies femmes qui lui font les yeux doux, et va s'incliner respectueusement devant le Roi, la Cour et l'Alcalde.

Pour tous les spectateurs, Frascuelo reste plus que jamais à l'ordre du jour. Des houppes et des bouffettes de soie noire se détachent avantageusement sur le fond bleu de ciel de sa veste et de sa culotte de satin. Des parements et des lisérés, tout en broderies et en dentelles, décorent avec autant de richesse que d'élégance sa chemisette et son gilet. Une écharpe bleu ciel s'enroule autour de ses hanches, en y dessinant gracieusement plusieurs étages de plis. Des bas de soie et des souliers à boucles complètent le costume plein de coquetterie du héros andalou.

Mais enfin, dira-t-on, quel est donc ce Frascuelo que tous les hommes révèrent, que toutes les femmes comblent de leurs faveurs? Quelle est donc sa famille? quelles sont ses origines?

Il y a trente ans environ naquit dans un modeste village de la province de Grenade, à Churriana, un pauvre fils de paysans. Son père José Sanchez et sa mère Sebastiana Povenado lui donnèrent au baptême le nom de Salvador, et, pour subvenir à leur indigence, s'empressèrent, dès qu'il put courir seul, de le former au métier de pâtre. Bientôt le jeune Salvador ne connut pas de plus grand plaisir que de s'ébattre dans les pacages et les forêts avec ses bons amis, comme il appelait les bêtes à cornes que lui confiaient chaque jour les braves gens du village, et il se mit dès le principe à exercer contre de jeunes taureaux son courage et sa hardiesse naturels, excitant témérairement les pauvres bêtes pour les combattre ensuite d'estoc et de taille.

Après avoir ainsi estropié un certain nombre de ces infortunés quadrupèdes et mis plus d'une fois son pauvre père dans la nécessité de remplacer les invalides dans le troupeau de ses voisins, le jeune Salvador fut destitué de ses fonctions de pâtre et envoyé à Madrid chez un de ses parents pour y travailler comme apprenti-tapissier, tout en apprenant accessoirement à lire et à écrire.

Obéissant à l'instinct de sa vocation, Salvador ne tarda cependant pas à troquer les ennuis de l'atelier et de l'école contre les émotions du cirque, et se mit à le fréquenter si assidûment qu'il finit par attirer l'attention du célèbre banderillero Matias Nuñez. Celui-ci s'intéressa de suite à l'enfant et entreprit de lui inculquer personnellement les règles de son art.

Salvador fit rapidement, à dater de ce jour, d'immenses progrès en tauromachie: il arriva même bientôt, dans les luttes avec les jeunes taureaux employés pour l'éducation des novices, à surpasser tous ses collègues dans la pose des banderillas, et lorsqu'il eut atteint ce résultat, il descendit enfin dans l'arène en qualité de banderillero. Cayetano Sanz, qui était à cette époque le lion du jour n'hésita pas à l'engager dans son quadrille, et, une fois lancé de la sorte, le jeune homme eut bientôt fait de jeter dans l'admiration, par la sûreté de son coup d'œil et la témérité de ses actes, les amateurs de Tolosa. Il vit alors sa réputation se répandre promptement et sut gagner à tel point la haute protection des sportsmen, que, dès l'année 1867—1868, il lui fut donné de combattre dans le cirque de Madrid à côté des célèbres toreros Tato et Gordito. Enfin, en 1870, il fut nommé suppléant de l'espada Lagartijo, et engagé presque aussitôt après comme chef d'emploi, en même temps que Cayetano Sanz et Currito Reyes.

Grâce principalement à sa nouvelle mode de combattre *à volapié*, il conquiert rapidement dans la capitale la position fort enviée d'idole du public madrilène, et l'Espagne entière le nomme orgueilleusement aujourd'hui *son Frascuelo* et le plus grand *espada* de ce temps.

Son visage complètement rasé est éclairé par des yeux noirs, d'une expression pleine tout à la fois de calme et de résolution. Sa bouche, toujours close, trahit cette sûreté de main et cette confiance en lui, qui sont les deux principaux traits de son caractère. Rien qu'à le regarder, on devine sur-le-champ son métier: c'est le type incarné du gladiateur vêtu d'or et de soie.



ESPADA ATTENDANT LE TAUREAU.

Une intrépidité poussée jusque à la folie et secondée par une agilité sans égale ont fait de lui un maître de son art; il jouit plus qu'aucun autre de la faveur de la foule; il fait l'admiration de ses collègues eux-mêmes: que peut souhaiter de plus cet illustre espada?

Une réputation presque égale s'attache à l'homme qui, dans le défilé du cortège, marche aux côtés de Frascuelo, Francisco Arjona Reyes, un torero pur-sang, comme disent les Espagnols,

lorsqu'ils ont à faire à des artistes exerçant de père en fils cette rude profession : c'est en effet sous la direction de son illustre père Cuchares qu'il commença dès l'âge de vingt ans à charmer les Sévillans, pour aller faire bientôt après à la Havane le bonheur des amateurs de sport.

Non moins connu, mais surtout par ses étranges destinées, est le troisième espada, Manuel Hermosilla, enfant de Sanlucar de Barrameda, qui s'avance à côté de ses deux camarades, drapé dans son manteau tout chamarré de vert. A voir son extérieur, on serait plutôt tenté de le prendre pour un bonvivant que pour un torero plein de souplesse et d'agilité. De petite taille et un peu gros, marchant aussi posément que possible, il ne fait pas au premier abord l'impression que devrait provoquer à son aspect le souvenir de son existence agitée et de son glorieux passé.

C'est à Montevideo, puis à Mexico, qu'il alla cueillir ses premiers lauriers. Blessé presque mortellement dans l'arène de cette dernière ville par un taureau furieux et réduit de ce fait au plus piteux état, il retourna en Espagne avec la sombre perspective de rester estropié pour la vie. Heureusement guéri, contre toutes prévisions, par une cure aux eaux d'Archena, il reprit aussitôt à Madrid son métier de torero, et des succès éclatants lui eurent bientôt fait oublier les semaines et les mois qu'il avait dû passer naguère sur son lit de douleur. Cependant, jalouse des triomphes si chèrement achetés par ce brave, la fortune capricieuse lui réservait à bref délai une épreuve nouvelle, non moins terrible que la première. Le 20 septembre 1874, serré de près par un taureau, Manuel Hermosilla tomba à terre en voulant sauter par-dessus un cheval mort, fut rattrapé par son terrible adversaire, reçut en moins de rien sept coups de cornes et fut emporté de l'arène, sans connaissance et plus d'à demi-mort. Son tempérament herculéen l'emporta cependant encore cette fois sur la maladie, et c'est ainsi que nous le voyons aujourd'hui, au retour d'une nouvelle campagne dans l'Amérique du Sud, parader, comme si de rien n'était, au premier rang du cortège. Ce que l'on vante par-dessus tout chez lui, c'est l'audace incroyable, avec laquelle il tient tête au taureau qui le charge.

Derrière ces trois premiers rôles paraît au second rang le quatrième espada Angel Pastor, accompagné du suppléant Valentin Martin, qui doit toujours se tenir prêt, en cas de malheur, à remplacer ses collègues. Jusqu'à ce jour, ces deux combattants n'ont pas encore d'histoire, à proprement parler : mais ils font néanmoins très-bonne figure dans l'arène, et sont peut-être plus éclipsés que de raison par la célébrité de leurs camarades Frascuelo, Arjona Reyes et Hermosilla.

Quels que soient les dangers courus par les toreros, quelque périlleuse que soit notamment la position des Picadores et des Espadas qui, loin de sauter par-dessus la barrière au moment critique comme les Capeadores, provoquent au contraire leur redoutable adversaire en combat singulier et luttent contre lui, la lance ou l'épée au poing, il n'arrive cependant que de bien rares accidents, si l'on ne fait pas entrer en ligne de compte les blessures légères. En moyenne, on ne cite guère qu'un cas sérieux tous les dix ans. L'adresse extraordinaire des toreros, leur grande habitude du métier, leur connaissance approfondie des mœurs et des défauts de l'ennemi, enfin le fait seul que l'animal charge toujours de préférence sur une étoffe de couleur rouge que sur l'homme en personne, tout cela sert au-delà de toute expression dans la plupart des cas et jusque dans les circonstances les plus désespérées.

L'observateur attentif n'a pas de peine à reconnaître que les préludes du combat, le jeu des capes et la pose des banderillas, joints à la chaleur, à la soif, à la surexcitation des sens, épuisent déjà notablement les forces de l'animal, longtemps avant qu'il ne reçoive le coup fatal. Ses derniers efforts n'ont plus guère en réalité d'autres causes que la conscience du danger et l'instinct de la conservation.

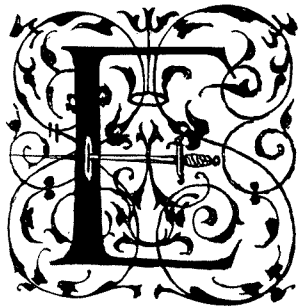
Derrière les Espadas, viennent, dans le cortège qui continue à défiler lentement sous nos yeux, les Banderilleros, puis, après eux, les Capeadores dans leurs costumes éblouissants.

Les Picadores suivent, debout sur les étriers, la lance dans la main droite. A gauche, Francisco Calderon et Juan Trigo, son émule en réputation; à droite, Francisco Gutierrez, dit el Chuchi, et Enrique Sanchez: tous hommes d'une force exceptionnelle, comme l'exige leur rude profession. Ils ferment avec leurs auxiliaires, les chulos, cet intéressant cortège de combat, et, derrière les derniers figurants, trottent, pour jeter une note gaie dans le tableau, deux magnifiques attelages de mules.

Attelées par trois de front, harnachées avec une coquetterie sans pareille et couvertes d'ornements et de drapeaux aux couleurs nationales, ces bêtes fringantes, endiablées et toujours difficiles à conduire, sont solidement tenues en bride par des garçons de service et font résonner à chaque pas d'innombrables grelots. Elles traînent allégrement derrière elles un palonnier muni d'un fort crochet de fer, et ne reparaitront plus dans l'arène que pour venir enlever, après chaque combat, les cadavres des animaux tués au cours de la lutte.



LE COMBAT.



Enfin, le moment est venu! A peine le cortège des combattants a-t-il eu le temps de disparaître, que du haut de la loge de l'Alcalde, une clef suspendue à un cordonnet d'or vient tomber dans l'arène aux pieds de l'alguazil: c'est la clef du toril qui, habilement lancée par une jolie main, doit ouvrir au premier taureau les portes de sa prison. Les barrières se ferment, le quadrille des banderilleros se disperse dans l'enceinte, les picadores se postent à cheval en face de la loge royale, et les capeadores, le manteau de soie enroulé autour du bras, se disséminent sur tous les points de l'arène. En cet instant presque solennel, il n'est pas dans



AVANT LE COMBAT.

tout l'amphithéâtre un regard qui ne soit impatientement fixé sur le toril. On n'entend pas un cri, pas un appel, pas un son: partout règne le calme anxieux de l'attente.

Soudain, poussées par un guichetier, les portes du toril s'ouvrent à deux battants. Dans toute la plénitude de sa majesté, dans toute la conscience de sa force, sous l'éclat éblouissant d'un soleil tropical, Careto, le fier taureau sauvage des Pampas de Aleas, l'épaule gauche coquettement ornée de ses rubans et de sa cocarde, fait au petit trot son entrée dans l'enceinte, s'arrête comme hésitant, reste immobile sur le seuil de l'arène et inspecte le cirque d'un air tout ahuri.

A peine la foule impatiente l'aperçoit-elle que son enthousiasme pour lui ne connaît déjà plus de bornes, et, sur tous les bancs de l'amphithéâtre, à l'aspect seul du superbe animal, éclate un immense cri de joie, qui pénètre jusqu'à la moelle le spectateur le plus insensible et lui fait affluer violemment au cœur tout le sang de ses veines.

N'ayant encore jamais vu, dans les solitudes où il a vécu jusqu'à ce jour, un seul visage humain; jeté subitement du fond de ses paisibles pâturages dans un milieu plus que désagréable, amené sans transition des ténèbres du toril à l'éclat éblouissant du soleil, Careto, le noir enfant de l'Andalousie, le premier des héros du jour, Careto reste là hésitant. Si ce n'est pas la peur qui le tient cloué sur place, c'est tout au moins un très-vif sentiment de malaise général. En ce moment, un enfant suffirait presque à le reconduire à l'étable docile et débonnaire: tant est considérable l'action qu'exercent manifestement sur lui le bruit étourdissant de la foule, le brouhaha, les cris et les sifflets.

Mais bientôt la scène change. Careto est debout; il tourne la tête à droite, à gauche, la lève et la rebaisse; de ses pieds de derrière, il laboure le sol. La queue agitée d'un balancement analogue aux oscillations du pendule, l'oreille au guet, les narines dilatées, il laisse perler sur son mufle visqueux de minces filets de bave. Son poil se hérissé sur sa peau, ordinairement si unie; ses yeux étincellent d'une lueur sinistre et lancent des regards farouches. Un mugissement sourd et bref s'échappe par saccades du fond de son gosier, et, d'une façon presque machinale et involontaire, il baisse à chaque instant la tête pour présenter à ses adversaires inconnus la pointe de ses cornes.

Cependant, son sang bouillonne de plus en plus; sa queue se dresse presque verticalement, et, rassemblant dans un élan formidable toute sa force et sa férocité, il se précipite avec rage sur le premier homme qui se trouve à sa portée. Celui-ci de son côté, un capeador plus souple qu'un lézard, charge audacieusement l'animal transporté de colère, lui lance à la tête son manteau de soie rouge et blanc aux gracieuses ondulations, et, après avoir esquivé ses coups par un écart habile, se remet à courir, en laissant traîner derrière lui sa cape, que poursuit, tête baissée, le taureau écumant de fureur.

De nouveau, l'animal s'arrête majestueux, les cornes en avant, dans l'attitude de la provocation: il regarde d'un œil torve son second agresseur, qui, de l'autre côté de l'arène, agite témérairement les plis ondoyants de sa cape, et, brusquement, il fait deux bonds vers lui. Mais l'homme, tirant impitoyablement parti de la difficulté qu'éprouve son adversaire à tourner sur lui-même, ne cesse de le circonvenir en tous sens et le harcèle sans relâche avec les couleurs maudites.

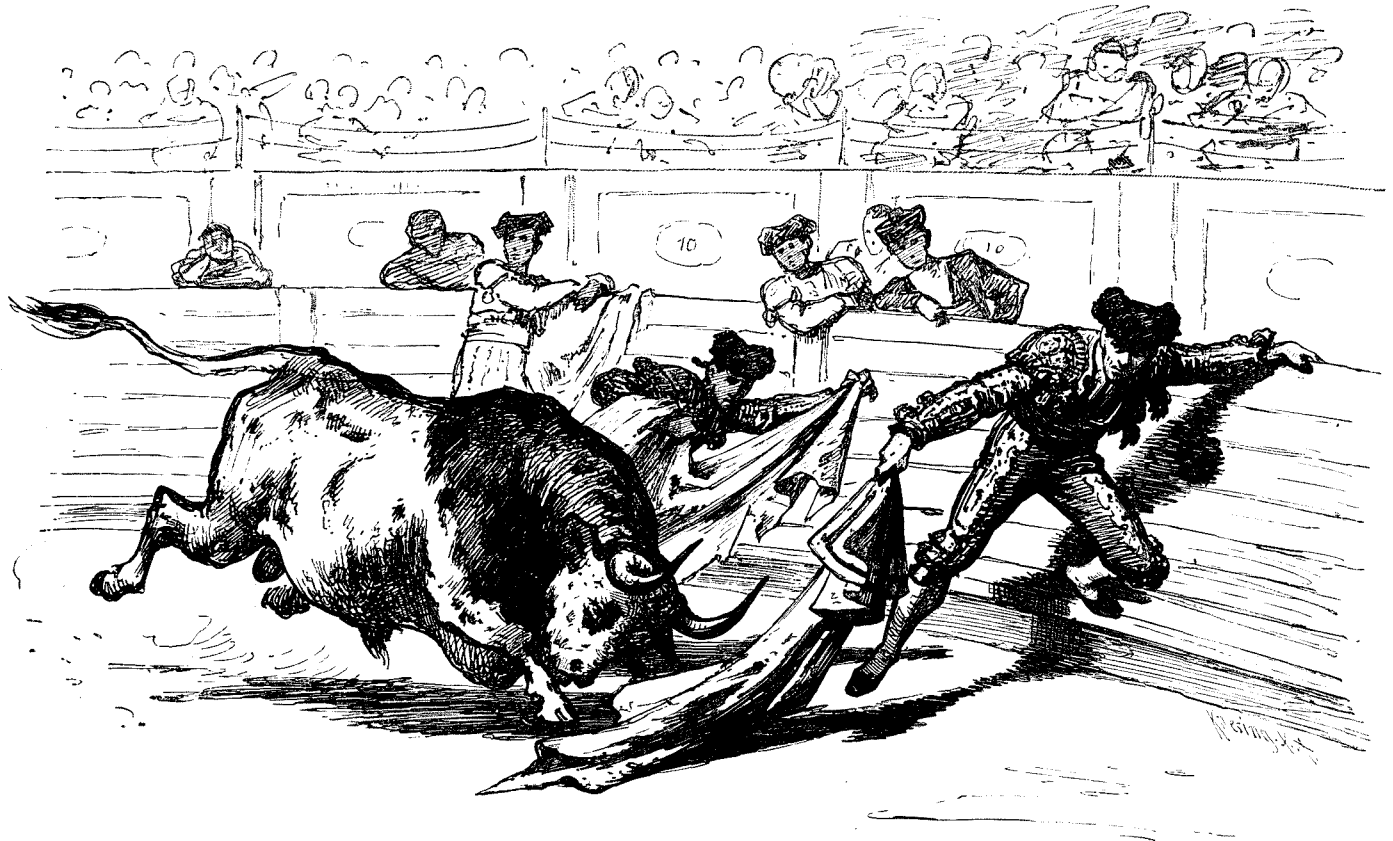
Rien de plus beau que les voltes et les bonds du puissant quadrupède, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, rien de disgracieux dans ses allures, rien de pesant dans sa démarche: chacun de ses mouvements et de ses coups dit à la fois sa force et sa témérité.

Mais à quoi bon toutes ces qualités, et que pourraient-elles faire contre les ruses et l'habileté de ces hommes, qui, sans jamais cesser de faire face à l'ennemi, savent toujours en fin de compte échapper à sa fureur par un brusque détour?

Bientôt, de tous côtés, des capeadores arrêtent le taureau: à droite, à gauche, semblables à d'énormes papillons, les étoffes rouges voltigent à sa rencontre, et, de plus en plus excité, l'animal ne sait plus où tourner ses coups, qui ne frappent jamais que le vide. Se lance-t-il à la poursuite de l'un de ses persécuteurs, aussitôt un autre est là pour le détourner par un habile jeu de cape, et toujours et partout de gracieuses manœuvres font passer et repasser devant ses yeux les couleurs exécrées.

Si intéressant qu'il soit pour le spectateur novice, ce prélude laisse généralement froid le public espagnol. Jusqu'à présent, le sable de l'arène n'a pas encore bu une seule goutte de sang, et les habitués du cirque sont trop blasés d'émotions pour s'intéresser à des capeadores, dont la seule arme est un lambeau de soie.

Le taureau est enfin las de se défendre contre tous ses bourreaux à la fois : sa rage se concentre désormais tout entière sur l'un d'eux, et soudain, on le voit pourchasser avec acharnement un jeune drôle, qui, traînant derrière lui sa cape sur le sol, se sauve au triple galop vers la balustrade. Déjà l'animal est en quelque sorte sur les talons de l'homme : un bond de plus, et il va le transpercer de ses cornes ! Au lieu de cela, l'homme prend rapidement son élan, pose les mains sur les *Tablas*, s'enlève par une voltige habile de l'autre côté de la cloison, et le voilà sauvé ! La corne du taureau, son but ainsi manqué, s'enfonce dans le bois de la balustrade avec un épouvantable craquement : l'animal fait un bond en arrière ; l'écume et la bave coulent de ses

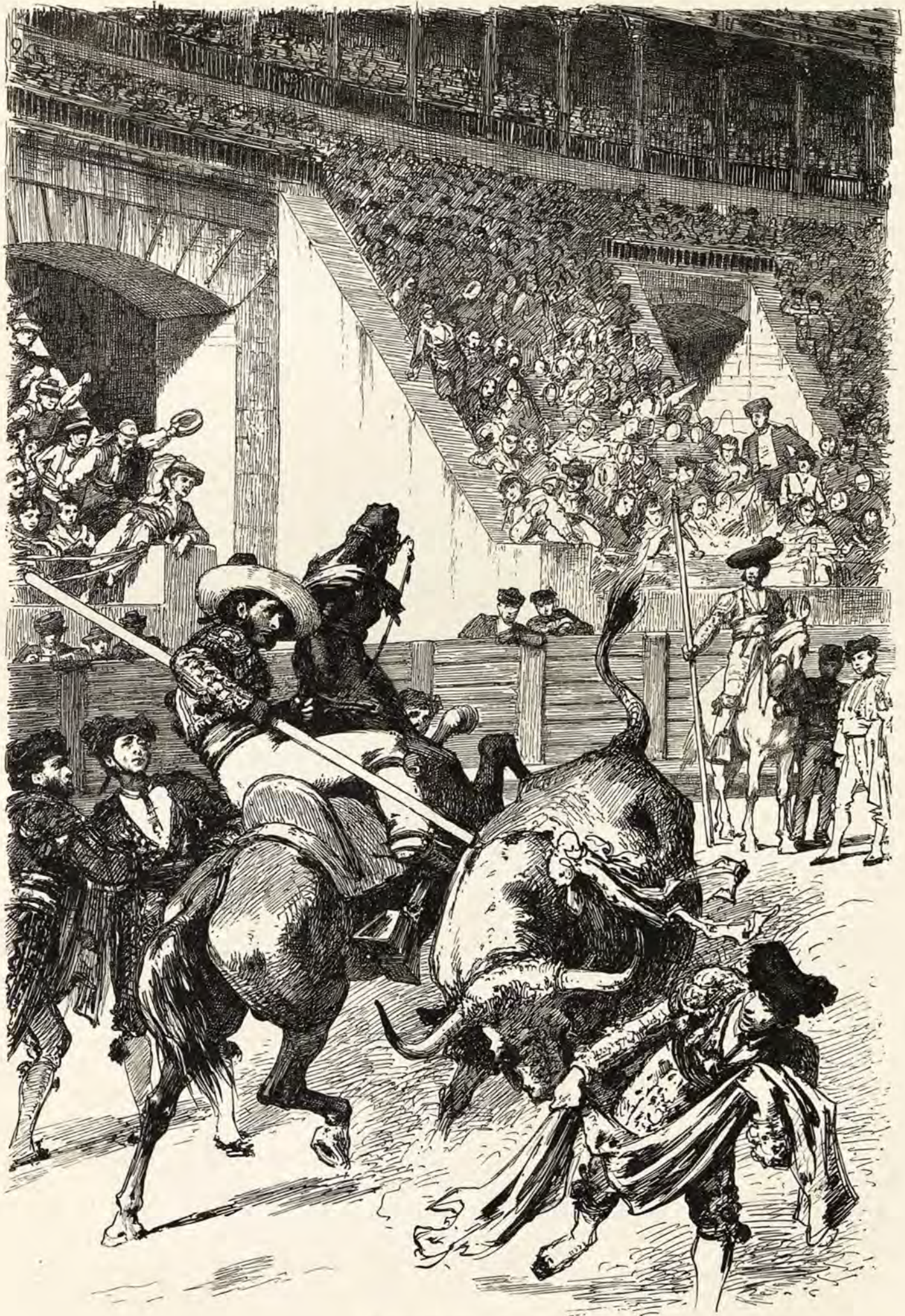


LES CAPEADORES.

naseaux ; ses regards farouches cherchent avec avidité l'homme qui a su se dérober si promptement à sa fureur, et l'œil en feu, la tête basse, il frappe de ses cornes à coups redoublés la cloison rouge qui le sépare de son ennemi.

Il court de çà de là le long de la barrière, toujours en quête d'une ouverture qu'il ne trouve jamais, toujours harcelé par ces maudites étoffes rouges qu'il s'efforce en vain d'écarter et d'anéantir à coups de tête et de cornes. Puis il tourne derechef sa colère contre d'autres capeadores, qui, trop vivement pressés, franchissent à leur tour la balustrade en un point quelconque pour reparaître un instant après à l'autre extrémité de l'arène et recommencer avec une ardeur nouvelle leur dangereux manège.

Quelque peu fatigué, le taureau commence à se relâcher dans ses poursuites. Sa respiration est haletante, et de gros flocons d'écume couvrent sa peau de taches blanches. Le soleil, la poussière, la chaleur lui rendent la tâche encore plus dure, et, avec autant de mauvaise humeur que d'irritation, il se dirige lentement vers le centre de l'arène.



LE CIRQUE DE MADRID.

Malheureusement pour lui, cette grande chasse ne souffre pas d'interruption, et déjà voici venir d'autres combattants bien autrement sérieux que les premiers : le public réclame à grands cris les picadores.

Sur un signe de l'Alcalde, Francisco Calderon va se placer à cheval face à face avec le taureau, à deux longueurs de lance de sa poitrine, et lui présente la pointe de son arme.

A la vue de ce nouvel ennemi bien plus redoutable que les précédents, l'animal s'étonne ; il recule de quelques pas, comme pour prendre son élan, puis demeure hésitant.

Une grande agitation règne parmi les spectateurs. Le premier sang va couler ; l'attention du public ne fait que croître avec les dangers de la lutte, et toute la salle suit maintenant, au milieu du plus profond silence, les péripéties du combat.

Quoique le pauvre cheval de Calderon ait un bandeau sur les yeux, il doit pourtant soupçonner la présence de son terrible adversaire, car le picador a grand'peine à le maintenir face à l'ennemi.



LE SAUT DE LA BARRIÈRE.

Soudain le taureau baisse la tête, et fond au galop sur ses agresseurs. Un cri général de tous les spectateurs vient encore stimuler son ardeur, mais avant qu'il ait pu enfoncer ses cornes dans les flancs du cheval, il a déjà reçu un bon coup de lance dans l'épaule droite, et tandis que, repoussé de la sorte, il frôle en bondissant le hardi picador, celui-ci, presque désarçonné par la violence du choc et chancelant un moment sur la selle, jette brusquement son cheval de côté.

Un tonnerre d'applaudissements vient récompenser le cavalier, car le public est aussi juste pour les hommes que pour les animaux.

Un second picador, le gigantesque Juan Trigo, lance à son tour vivement son cheval blanc au-devant du taureau en fureur, mais avant même qu'il ait pu faire usage de sa lance, la corne droite du monstre plonge jusqu'à la racine dans le poitrail du cheval, et un large flot de sang s'échappe aussitôt de la blessure béante.

Folle de douleur, la pauvre bête se cabre presque tout droit, pousse un dernier hennissement plaintif, et, tombant à la renverse avec son cavalier, expire sur place après quelques mouvements convulsifs.

Les valets du picador s'empresstent de venir l'aider à se remettre sur ses jambes, et, encore tout étourdi par sa chute, il quitte l'arène, en s'appuyant sur deux Chulos et laissant derrière lui, au milieu d'une mare de sang, le corps de son cheval.

La vue de cette première scène de carnage fait naître dans le public un vertige des sens, qui se propage instantanément de banquette en banquette et finit par éclater sous toutes les formes. On crie, on siffle, on agite violemment mouchoirs et chapeaux : c'est un tapage assourdissant. Tout cela cependant ne dure qu'un moment, car déjà le taureau voit se dresser devant lui un troisième picador. Des deux blessures que l'animal a reçues tout-à-l'heure à l'épaule droite ruissellent sur sa peau noire de petits filets rouges; la fatigue imprime à tous ses membres un tremblement nerveux, et des zigzags sanglants conservent sur le sable la trace de son passage.

Soudain, de l'autre côté du cirque, la balustrade fait entendre un craquement si violent que toute la charpente qui entoure l'arène semble trembler du coup. Un insaisissable pêle-mêle d'hommes et d'animaux attire tous les regards: pour la troisième fois, une scène d'horreur se joue entre le taureau et l'homme, entre Careto et le brave picador Chuchi, le grand favori des sportsmen. Chacun grimpe sur son siège pour mieux voir; tout le monde crie, agite en l'air sa canne ou son ombrelle et fait de grands mouvements de bras: on sent que le moment est grave et que le péril est immense.

On aperçoit, dominant la bagarre, la partie supérieure du corps du picador, presque couché sur sa monture entièrement cabrée, tandis que, sous le ventre du cheval, la terrible bête fauve joue des cornes avec rage.

L'issue du combat se dérobe à nos regards anxieux, car le taureau nous masque obstinément la scène, mais nous voyons cependant au bout d'un instant le cavalier décrire rapidement un arc de cercle sur sa selle et tomber lourdement sur le flanc. De toutes parts, des toreros accourent pour soustraire le picador au danger qui le menace tandis que son malheureux cheval, le ventre décousu et les entrailles pendantes, cherche à prendre la fuite et ne parvient qu'à s'empêtrer les jambes dans ces affreux débris. La pauvre bête fait ainsi quelques pas; puis, elle tombe, se relève encore une fois dans le dernier spasme de l'agonie et retombe enfin sans vie sur le sable.

Cependant le taureau a tourné sa fureur vers le cavalier demeuré étourdi sur le sol, et la situation est d'autant plus dangereuse pour le picador, que son costume blindé le rend complètement impuissant. Par bonheur pour lui, deux capeadores, hardis jusqu'à la folie, s'élançant à son secours, saisissent à deux mains le taureau par la queue, et le forçant ainsi à faire volte-face, parviennent à tirer leur camarade de sa position critique. Des applaudissements et des acclamations enthousiastes saluent ce trait de bravoure, et les valets du picador s'empresstent de le mettre définitivement en sûreté, en l'aidant à franchir la barrière.

Jusqu'à présent, deux chevaux seulement gisent étendus sur le sable. Ce n'est pas assez de deux cadavres pour le public surexcité: il crie, fait un vacarme épouvantable, et réclame en maître de nouvelles scènes sanglantes. Mille interpellations assaillent à la fois la loge de la municipalité: les cannes, les ombrelles, les chapeaux, les éventails, tout est bon pour inciter l'Alcalde, à autoriser généreusement l'entrée en lice d'un nouveau couple de picadores. Les supplications, les paroles caressantes et bientôt après les injures finissent par avoir raison des résistances du président: il fait un signe aux gens apostés dans l'arène, et de nouveaux cavaliers, les *Sobresalientes* ou suppléants des picadores en titre, se présentent à leur tour pour continuer la lutte.

De nouveau, deux chevaux tombent victimes de la rage du taureau. L'animal en délire s'acharne sur ces misérables cadavres, les lacère affreusement à coups de cornes, et parvient presque, à force de ruades, à les transformer en masses de chair informes. Le long de ses flancs

et de ses cornes, son sang, abondamment mêlé à celui de ses adversaires, ruisselle jusqu'à terre, mais néanmoins ni ses forces ni sa ténacité ne sont encore à bout.

Jusqu'alors aussi, bien que mis en lambeaux et couverts de sang, la cocarde et les rubans de la Princesse des Asturies, sœur du jeune Roi, restent toujours fixés à l'épaule gauche du taureau. Il s'agit maintenant de savoir à qui reviendra l'honneur de la journée. Avec une hardiesse qui n'exclut pas la circonspection, on s'approche sans armes du taureau pour essayer de conquérir avec la main le trophée convoité. On joue avec cet animal furibond comme avec



LA CHUTE DU PICADOR.

un chevreau, on le cerne, on le harcèle, on l'abuse par mille stratagèmes, mais, malgré tout, dès que l'on tente de s'en approcher à portée de la main, il répond à l'attaque par un bond formidable et des coups de tête pleins de menaces.

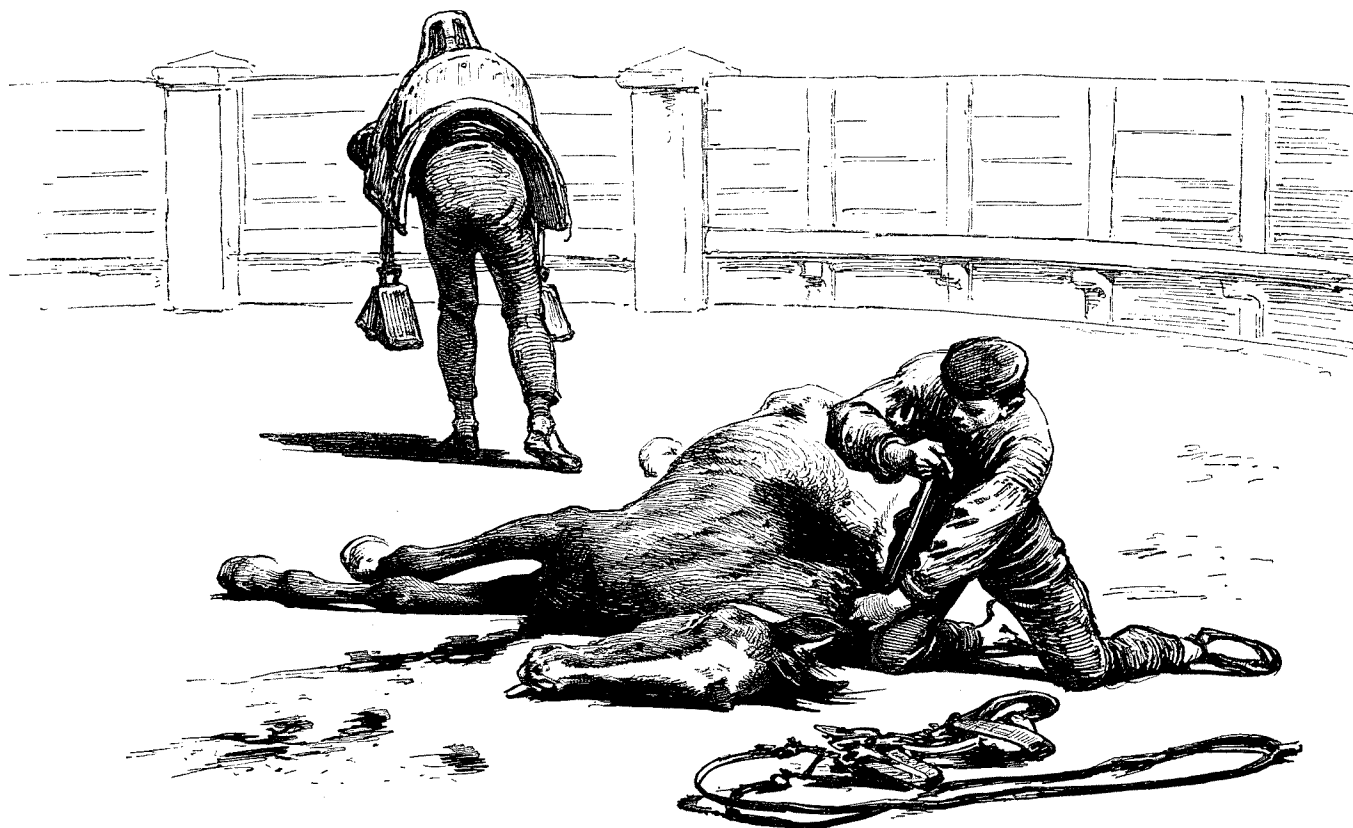
Si peu que le terrible fauve paraisse disposé à livrer sans combat le précieux ornement dont il est décoré, un brillant torero finit cependant, en rasant dans une course rapide les flancs de l'animal, par lui arracher avec la main son petit nœud de rubans, et parvient, non sans peine, il est vrai, à se soustraire par le saut de la barrière à la poursuite de l'ennemi. Une salve d'applaudissements unanimes récompense cette audacieuse prouesse, et le jeune champion accourt déposer humblement aux pieds de son auguste dame les rubans tout sanglants.

Un affable sourire, un gracieux mouvement d'éventail et un bel étui richement orné, attentions délicates auxquelles les toreros sont toujours très-sensibles, viennent rémunérer le jeune homme et exciter la secrète envie de tous ses camarades.

Les blessures du taureau saignent plus fort que jamais. Sa peau pend de plusieurs centimètres le long de son épaule droite et de profonds sillons rouges y dessinent le chemin qu'ont suivi les lances des picadores.

Le pauvre animal lève ses naseaux en l'air et pousse un plaintif mugissement de douleur. Ses jambes sont agitées d'un tremblement fébrile; sa queue fouette convulsivement ses flancs endoloris; sa bouche et ses narines laissent échapper le sang en abondance.

Tout cela cependant ne suffit pas, car l'inviolable programme exige encore d'autres tortures.

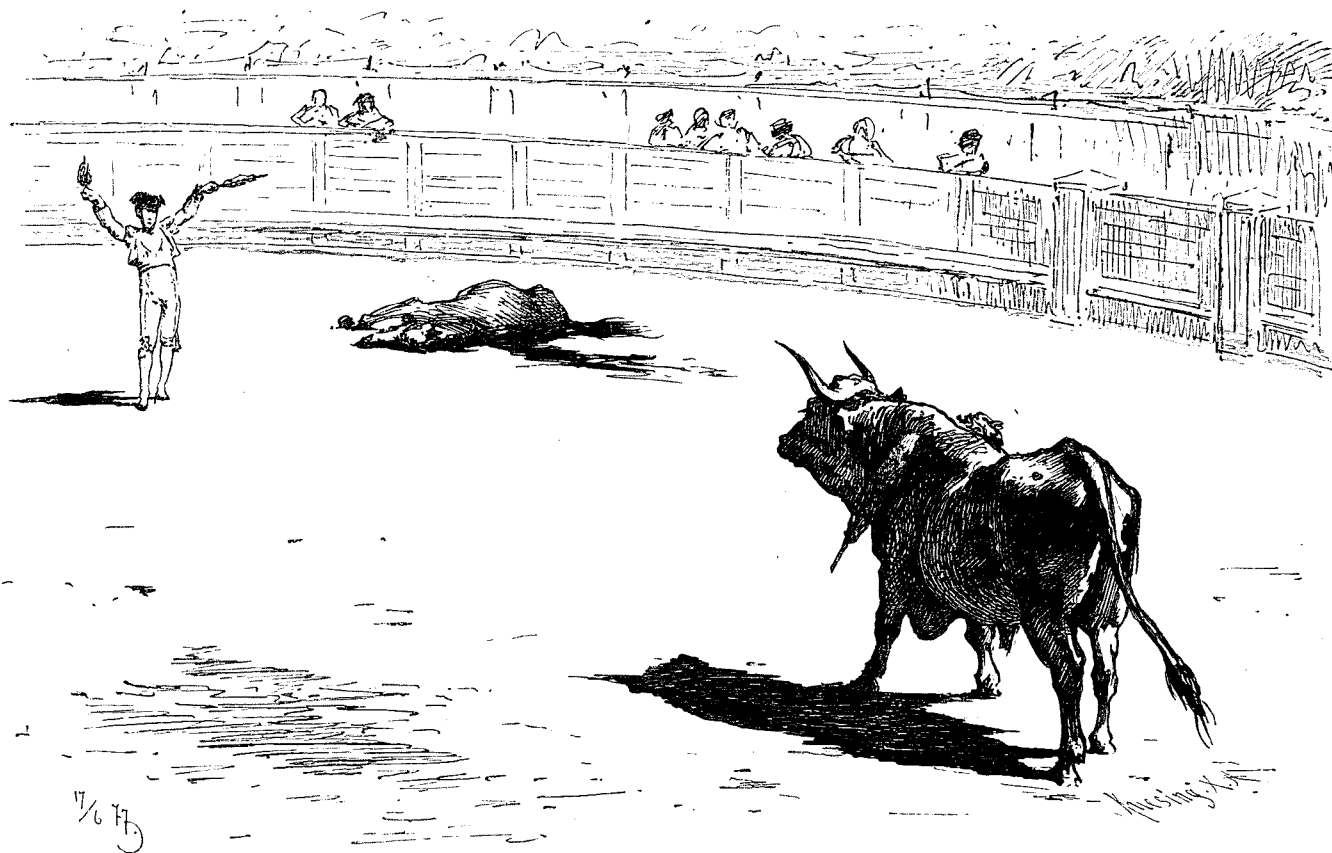


CHULO DESSELLANT UN CHEVAL MORT.

Avec la permission de l'Alcalde, trois banderilleros franchissent les barrières pour entrer dans l'arène; trois hommes, qui ont pour mission de planter dans les épaules du taureau des flèches enrubannées; trois audacieux, dont la folle témérité ne recule devant aucune extravagance et dont la vie ne tient en réalité qu'à un fil, car le moindre mouvement imprévu du taureau peut leur être fatal, et l'animal combat désormais en pleine conscience du danger. Il ne joue plus en quelque sorte, comme il le faisait tout d'abord: loin de là, parvenu maintenant au paroxysme de la fureur, il se défend avec toute la férocité de la brute. La langue saignante à force de morsures, les yeux hors de leurs orbites, la respiration haletante, il laboure de ses pieds le sable de l'arène. Malheur à l'homme qu'il viendrait à frapper de ses cornes!

Les nouveaux *Lidiadores* viennent donc de faire leur entrée. Ils portent dans chaque main une longue tige de fer munie d'un crochet recourbé et décorée de plumes, de nœuds, de rubans et de fleurs, fournis par celui que le programme appelle l'illustre Don Pedro Guzman; ils élèvent

ces flèches au-dessus de leurs têtes, et, les tenant ainsi presque horizontalement, ils provoquent de la voix et du geste le taureau immobile au milieu de l'arène. Le taureau les aperçoit et veut immédiatement se précipiter sur eux, mais ils le préviennent avec célérité, s'élançant témérairement au-devant de lui, et avant qu'il ait pu les atteindre, lui plantent à droite et à gauche dans les deux épaules leurs flèches aux coquets ornements. Ils se sauvent à toutes jambes, poursuivis par la bête en fureur : l'un d'entre eux, serré de près, ne parvient qu'à grand'peine à la barrière, la franchit néanmoins avec la plus grande aisance, mais, au lieu de retomber sur ses pieds dans le couloir qui règne de l'autre côté de la clôture, il y roule maladroitement à terre. Cependant, exaspéré par la douleur et la colère, le taureau s'élançait à sa suite, comme un lion derrière sa proie, et, par un bond formidable, réussit à franchir à son tour la cloison à hauteur d'homme



BANDERILLERO PROVOQUANT LE TAUREAU.

qui le sépare de son bourreau. Les cris d'effroi de la foule alarmée font promptement apercevoir au banderillero la grandeur du péril ; il se relève prestement, et, favorisé par l'étroitesse du couloir qui entrave le taureau dans ses mouvements, il parvient, grâce à une voltige merveilleuse, à se retrouver dans l'arène, sans avoir été aucunement atteint par les cornes de son adversaire.

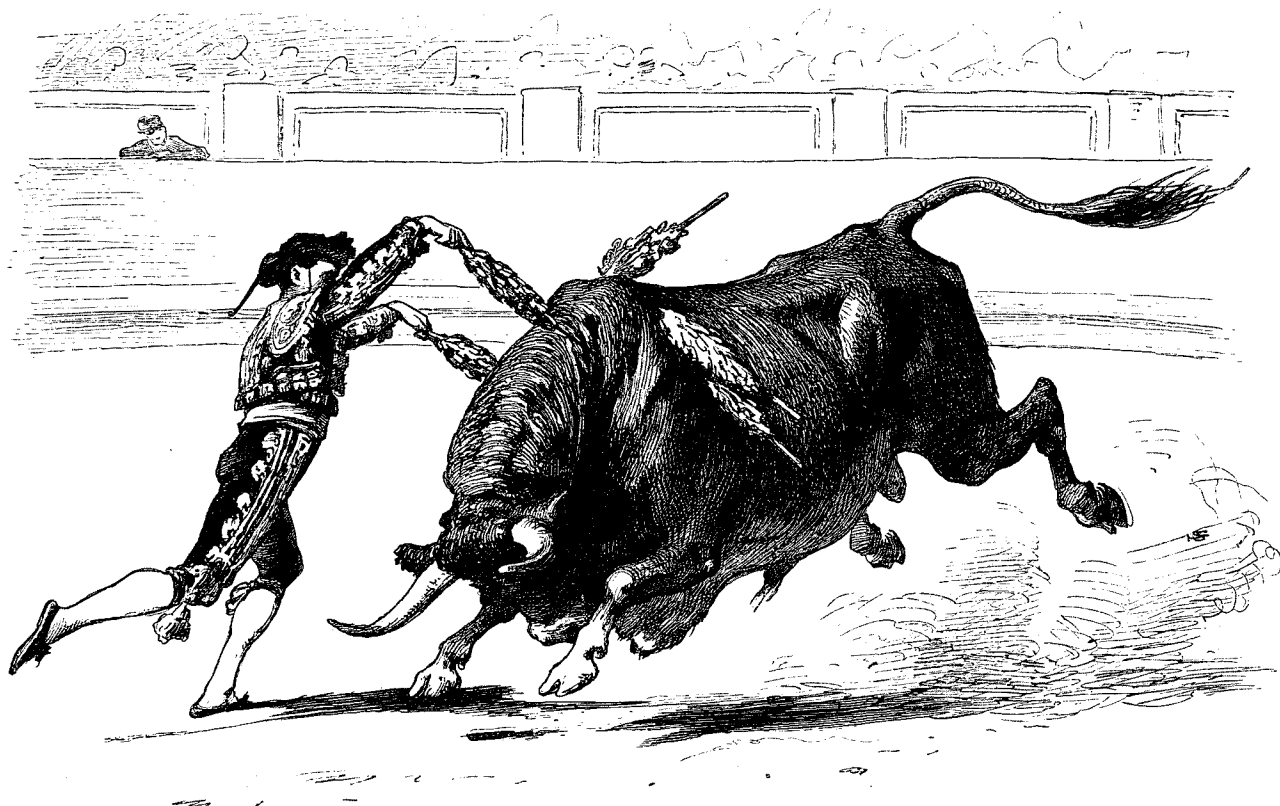
Le public, délivré de ses angoisses à l'endroit du banderillero, éclate en applaudissements, et c'est à coups de pieds, de parapluies et de cannes que les spectateurs assis à la Barrera, c'est-à-dire sur les banquettes les plus rapprochées du couloir, reconduisent le taureau jusqu'à la porte, qui, lestement ouverte à son intention, doit le ramener dans l'arène.

Telles qu'une gigantesque couronne de fleurs, pendent et brandillent autour du cou de l'animal les six flèches multicolores des trois banderilleros, et la douleur que ces engins lui causent à chaque mouvement de tête est mieux faite que tout le reste pour augmenter encore sa rage.

Voilà déjà une demi-heure que durent le supplice et le martyre de cet animal, cette lutte inégale entre la force brutale et la ruse, entre l'instinct de légitime défense et les calculs de l'intelligence. Le taureau soupire visiblement après son étable, et cherche partout une issue pour sortir de ce lieu fatal : mais, à ce moment, un cri, mille et mille fois répété par la foule, vient de nouveau l'attirer au milieu de l'arène et l'appelle en un point, où nul moyen ne lui restera plus d'échapper à la mort.

Pour qui donc tous ces cris ? Et que montrent du doigt toutes ces mains étendues ?

Frascuelo, le brillant espada, vient de recevoir devant la loge de l'Ayuntamiento son épée et son drapeau rouge, et remercie gracieusement les autorités. Sans autres armes que les deux objets qu'on vient de lui remettre, il s'avance dans l'arène après avoir laissé sa coiffure et son manteau entre les mains de son domestique, et, d'un pas lent, mais hardi, il marche sans sourciller



LA POSE DES BANDERILLAS.

au-devant de ce terrible duel, où il va jouer sa vie. Une mince lame de Tolède, flexible et acérée comme un poignard, c'est tout ce qu'il peut opposer au monstre, tout, absolument tout. Il n'a ni armure ni cuirasse qui puissent protéger sa poitrine contre les coups et l'empêcher d'être embroché par les cornes de son adversaire ; la soie cache seule les formes élastiques de son corps et de simples paillettes d'or remplacent sur ses bras vigoureux les plaques de fer blindées. En bas de soie et en souliers à boucles, il marche, comme à la parade, à la rencontre de cet animal capable d'enfoncer des murailles à coups de tête, et le regarde hardiment en face avec ses yeux perçants.

On a souvent parlé de lions, de panthères et de tigres fascinés par le regard de l'homme, incapables d'en soutenir l'éclat, fuyant même terrifiés devant lui pour éviter sa rencontre. En ce moment, le taureau n'est ni moins déconcerté, ni moins embarrassé, car, en voyant Frascuelo debout face à face avec lui, il recule aussitôt de quelques pas, sans même avoir aperçu l'arme.

Il semble en vérité qu'en présence de cet homme, l'animal ait momentanément perdu toute conscience de sa force. Ils sont là tous les deux, l'un vis-à-vis de l'autre, immobiles comme des rocs : vient un léger tressaillement ou quelque autre mouvement à peine perceptible, et c'en est fait de l'un deux. Tous les avantages semblent être du côté du taureau, car il a pour lui la force et la sauvagerie de la brute ; mais en revanche, l'homme a, pour se protéger et se défendre, l'astuce et le sang-froid.



L'ESPADA.

La foule est silencieuse ; chacun sent sa respiration oppressée et des milliers de regards restent cloués sur cette scène empoignante, car toutes les émotions du spectacle se concentrent sur cette minute d'angoisses, pendant laquelle Frascuelo, l'idole du public, est en danger de mort. Rien au monde ne pourrait en ce moment détourner de l'arène les regards d'un Espagnol !

Alors, sans quitter des yeux l'animal, l'espada déploie tranquillement son étoffe écarlate et la présente brusquement au taureau. A cette vue, l'animal affolé n'y tient plus ; il baisse la tête presque jusqu'à terre, s'élance à fond de train, et, rasant la poitrine de l'homme qui daigne

à peine se reculer, vient donner violemment dans le drap, c'est-à-dire dans le vide. Mais le torero n'arrête pas ici la manœuvre. Il ne cesse d'agacer le taureau, l'attire à droite, à gauche, le fait tourner en rond. Et toujours la bête exaspérée poursuit la fatale couleur, et partout et toujours, elle ne réussit à frapper de ses cornes autre chose que le drap, rien que le drap, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux des mains de l'espada.

Muerte, muerte! à mort, à mort! crient enfin sur tous les bancs les spectateurs avides de voir couler encore le sang.

Lentement et flegmatiquement, Frascuelo élève alors horizontalement son épée, et, la tenant ainsi d'une main ferme au niveau de la nuque de son adversaire, il choisit son point entre les deux cornes de l'animal. Pourvu surtout qu'il n'aille pas trembler ni tressaillir au dernier moment! Il faut absolument que la pointe de l'épée vienne entre les vertèbres cervicales frapper le bon



LE COUP DE GRÂCE.

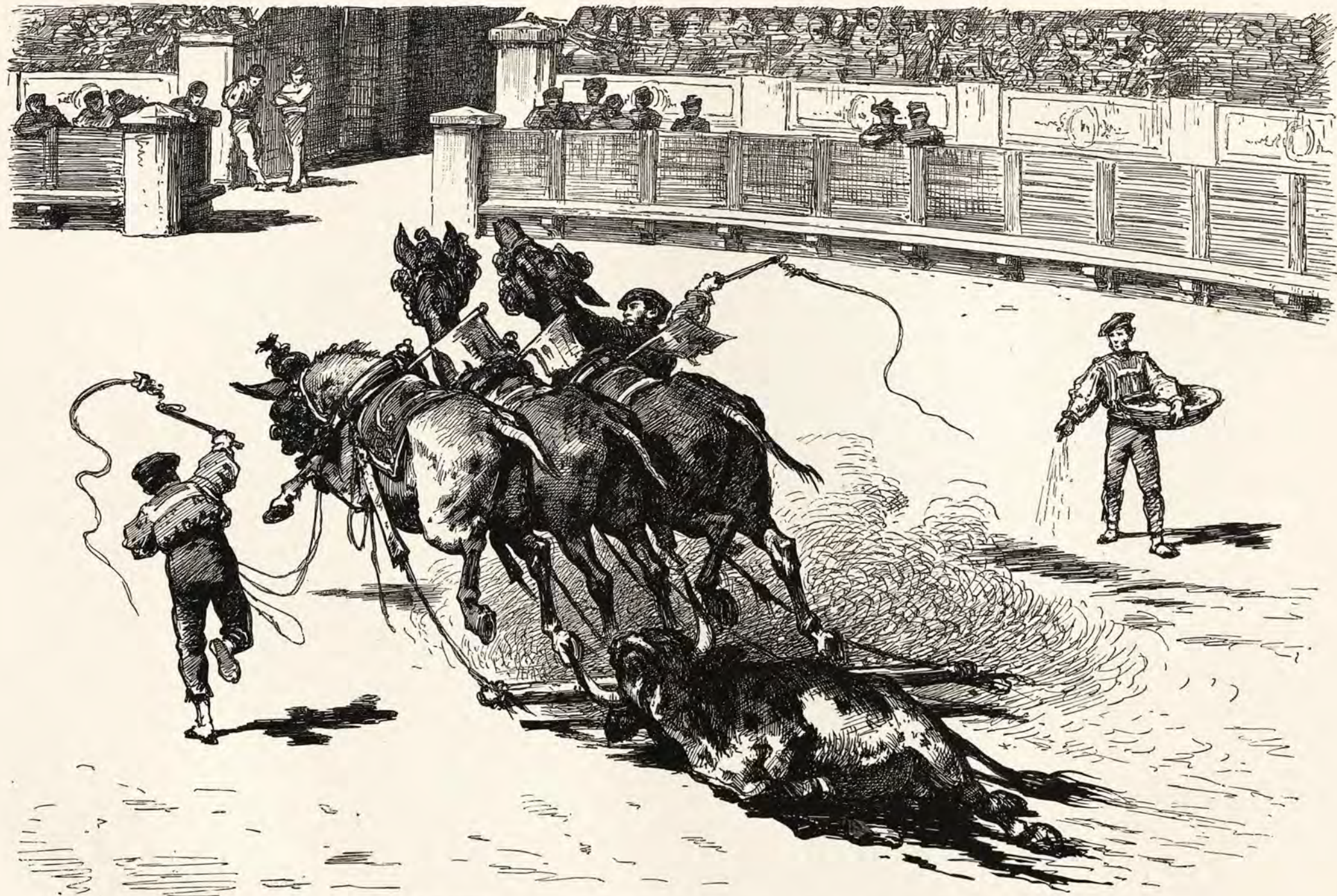
endroit, et c'est à peine si cet endroit est plus large qu'une pièce de quarante sous. Tout près de là, le coup n'est pas mortel; il ne fait que centupler pour l'homme les dangers de la lutte.

Dans toute l'enceinte, l'anxiété est à son comble. Encore une seconde, un instant de raison, et le torero va frapper le coup décisif.

Un mouvement saccadé du taureau, un cri d'angoisse, un éclair de l'épée, un choc violent: tout cela se succède devant nous avec la rapidité de la pensée. Cependant le coup n'a pas porté juste; il n'a atteint que la vertèbre. La lame plie sans se rompre et rebondit au loin dans l'arène. Frascuelo est désarmé!

L'instant est solennel, dramatique, effroyable. Le taureau se secoue violemment et mugit avec rage. Frascuelo fait un saut de côté pour s'éloigner de quelques pas, car il n'a de secours à espérer de personne: ainsi le veulent les lois de la tauromachie.

Dans cette extrémité, son étoffe écarlate lui servira du moins pour la seconde fois de fidèle auxiliaire. La présentant toujours et sans relâche à l'animal qui bondit furieusement autour de lui, il réussit à gagner l'endroit, où gît encore sur le sable son épée de Tolède. Déjà même il

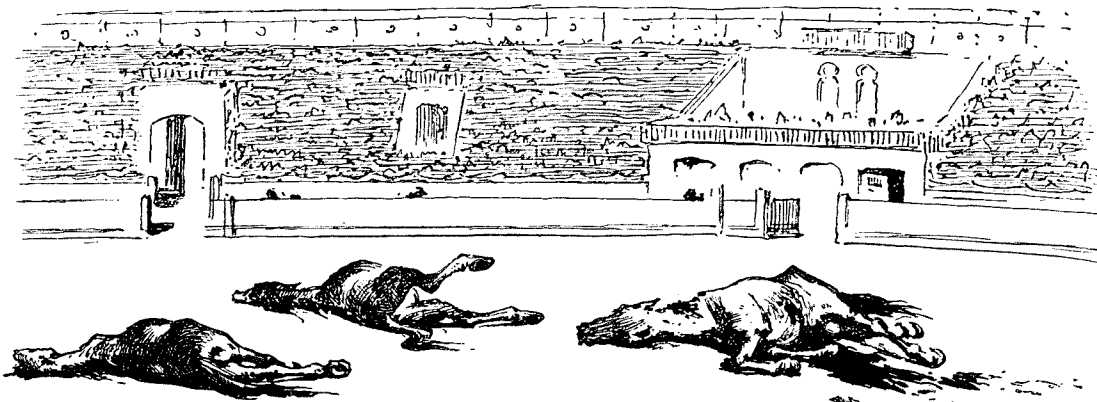


L'ENLÈVEMENT DES CADAVRES D'ANIMAUX APRÈS LE COMBAT.

se baisse pour ramasser son arme, mais le taureau, s'élançant avec rage comme s'il devinait l'intention de son adversaire, l'empêche d'accomplir son dessein. Trois fois peut-être Frascuelo doit renouveler sans succès cette périlleuse tentative. Dès qu'il sent enfin de nouveau son arme dans sa main, il élève une seconde fois sa lame comme précédemment, et, d'un rapide mouvement de poignet à peine perceptible, il enfonce, mais cette fois avec toute la précision désirable, la pointe meurtrière entre les vertèbres cervicales de sa victime.

Le taureau tombe à genoux, comme frappé de la foudre, pousse sourdement un dernier beuglement de douleur, balance deux ou trois fois encore la tête à droite et à gauche, et, lentement, retombe enfin mourant aux pieds de son vainqueur.

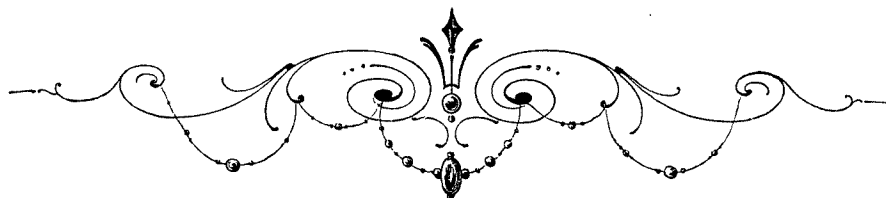
Frascuelo lui a tranché l'épine dorsale.



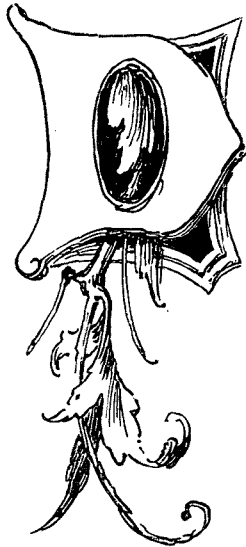
APRÈS LE COMBAT.

Les applaudissements, les bravos, les hurrahs pleuvent de tous les gradins de l'amphithéâtre sur le héros du jour, qui, saluant la foule de son épée ensanglantée, quitte l'arène aux sons joyeux de la fanfare.

Toujours avec accompagnement de ce même orchestre, des attelages, trainés par trois mules folâtres, viennent emmener dans le vestibule du cirque les nombreux cadavres demeurés étendus sur le sol, pendant que des *Mozos* répandent de tous côtés du sable pour étancher les mares de sang. Spectateurs et toreros se préparent, chacun à sa manière, à de nouveaux combats. Bientôt la lutte va recommencer avec des troupes fraîches!



EL BUEN RETIRO.



Dans la seule représentation de ce jour, le sable de l'arène a bu le sang de huit taureaux et de quarante chevaux. Complètement satisfaits et surexcités au plus haut point, les spectateurs de tous sexes et de toutes conditions ont tenu jusqu'au bout. Un nuage de poussière, qu'aucun courant d'air ne vient dissiper, emplit l'amphithéâtre. Les bancs et les *palcos* sont bien vite dégarnis, mais l'écoulement de la foule se fait mal dans les couloirs extérieurs, et, pour gagner les escaliers de dégagement et les portes de sortie, chacun doit jouer vigoureusement de la canne et des coudes.

Le jeune roi, qui est un sportsman passionné, vient de monter avec sa sœur, la Princesse des Asturies, dans un phaéton magnifiquement harnaché, et, sous l'escorte de sa garde à cheval, retourne à son palais. Des équipages splendides, pleins de jeunes filles et de jolies femmes, des cavaliers à cheval et à mulet, des véhicules de toutes espèces et de toutes formes croisent à chaque instant des omnibus lourdement chargés, et luttent de vitesse pour se dépasser mutuellement.

Dans la foule houleuse qui retourne à la ville, se distinguent particulièrement sous leurs pittoresques costumes, les picadores à cheval, respectueusement suivis d'un serviteur monté, vêtu d'une livrée rouge. Ils rappellent involontairement ces cavaliers des pampas, qui chassent le buffle sauvage avec la lance et le lazo, et, maintenant que la représentation est terminée, ils semblent, au milieu du public de la rue, beaucoup plus grands encore que dans l'arène et presque gigantesques.

Dans un brillant équipage, Frascuelo traverse au grand galop la foule qui l'acclame une fois de plus avec enthousiasme. La cigarette aux lèvres et le manteau chamarré d'or crânement rejeté sur l'épaule, il salue ses admirateurs, à droite, à gauche, avec son grand air de torero, et son œil de feu croise au passage plus d'un galant regard de femme. Sa journée terminée, il se rend en toute hâte au Club des *Aficionados*, où l'accueilleront dans un instant les félicitations de ses amis et de ses partisans.

Pendant ce temps, le calme se rétablit de plus en plus dans l'amphithéâtre, et bientôt la paix et la tranquillité de chaque jour y régneront de nouveau pour la semaine entière.

Dans une affreuse petite courette située derrière l'arène, une demi-douzaine d'hommes forment le cercle autour de huit cadavres de taureaux couverts de sang. C'est là que les victimes de la journée vont être adjugées au plus offrant et dernier enchérisseur, pour reparaître demain, sous forme de beefsteaks et d'aloys, à l'étal des bouchers des faubourgs. Quant aux chevaux morts, on se contente de les traîner chez l'équarrisseur, et par suite au bûcher: *sic transit gloria mundi!*

Enivrés, comme les Espagnols mêmes, de tout ce que nous venons de voir, d'entendre et d'éprouver; violemment surexcités et cependant fatigués à l'excès; étourdis et ne cessant malgré tout de penser; rassasiés en un mot sans être satisfaits, nous jetons un dernier regard sur cette foule houleuse, et, plutôt que d'en suivre le flot jusque dans les cafés et restaurants de la ville, nous quittons, derrière l'arc de triomphe d'Alcala, l'avenue principale où se presse le monde. A peine remis en effet des terribles émotions du spectacle, nous soupirons après quelque petit coin bien tranquille, quelque banc solitaire, quelque siège de gazon, quelque retraite enfin, où nous puissions en paix recueillir nos esprits. Nous tournons donc à gauche, sans nous fixer le



EL BUEN RETIRO.

moindre but, sans nous rendre autrement compte de notre direction. A la chaleur du jour a succédé une brise légère, qui, soufflant des cimes du Guadarrama, verse sur nos fronts brûlants ses bienfaisantes effluves et rafraîchit délicieusement nos poitrines oppressées.

Bientôt, nous arrivons dans un parc ravissant, sillonné de sombres allées pleines de mystère, mais cependant éclairé çà et là par des candélabres à gaz, qui brillent au loin comme autant de vers luisants épars sur une pelouse. Sous de magnifiques berceaux d'ormes qui nous dérobent presque entièrement la vue du ciel, à deux pas de superbes buissons de lauriers qui nous renvoient mélodieusement le chant du rossignol, nous côtoyons en passant de petits lacs, où semblent retentir les appels des lutins. Transportés, comme par enchantement, du tumulte de la capitale

dans les ténèbres silencieuses de la forêt, nous sommes tentés de ne voir en tout cela que charme et maléfice, et certes, nous ne sommes pourtant pas loin de la grande ville et de tout son vacarme. Nous en sommes même au contraire aussi près que possible, presque sur le Prado : tout aussi bien que dans les rues de Madrid, on voit briller le gaz, on entend résonner tout près de soi les cloches de l'église d'Atocha, on perçoit même distinctement, quoique un peu atténué par la distance, l'étrange bourdonnement de la cité.

Dans ce parc que les Madrilènes appellent fort justement « *El buen Retiro* », il n'y a aujourd'hui presque personne. Ici donc, mieux que partout ailleurs, les nerfs surexcités peuvent se détendre à loisir, et, saturé des émotions du cirque, l'homme peut enfin se retrouver tout entier.

Et de fait, où trouver en ce monde une oasis plus ravissante et plus paisible que ce *buen Retiro* de Madrid, où les ormes, les platanes, les acacias, les oléandres et les lauriers entrelacent fraternellement leurs rameaux et substituent à la poussière de la grande route la fraîche verdure de leurs épais ombrages. Créé par Philippe II, et ravagé, en 1808, par les troupes françaises qui y avaient établi leur quartier général, ce parc fut restauré par Ferdinand VII et embelli par ce prince au point d'être aujourd'hui « le plus beau des jardins publics de l'Europe ».

Ce qui constitue la principale attraction du *buen Retiro*, ce ne sont ni les représentations théâtrales que l'on y donne une fois par semaine, ni tous les divertissements analogues si passionnément goûtés par la petite bourgeoisie et la classe moyenne : ce sont bien plutôt ses splendides bouquets d'arbres, ses admirables parterres de fleurs, ses routes et ses allées ombreuses, et, par-dessus tout, le calme incomparable que l'on y trouve, à deux pas d'une ville aussi bruyante que Madrid.

Il y a juste huit ans, c'était pendant la nuit du 18 au 19 juin 1872, ce lieu si plein d'attraits, de charme et de poésie, faillit être fatal à un couple princier. Ce soir-là, au mépris de plusieurs avertissements par lesquels on les engageait à ne pas quitter leur palais de toute la soirée, le roi Amédée et son auguste épouse étaient venus chercher, comme ils le faisaient presque chaque jour, sous les ombrages du *buen Retiro*, un peu de quiétude et de repos, et s'étaient par hasard attardés dans le parc plus longtemps que de coutume. Vers une heure du matin, alors qu'ils rentraient en voiture au palais, une bande d'assassins stipendiés tira de diverses voies latérales à la rue de l'Arsenal une trentaine de balles sur le carrosse royal.

Le roi et son aide-de-camp n'eurent rien de plus pressé que de se jeter devant la reine pour faire à cette noble femme, déjà fort souffrante à cette époque, un rempart de leurs corps, pendant que de son côté, le cocher, tout dévoué à ses maîtres, lançait ses chevaux au galop pour chercher le salut dans la fuite. Par bonheur, pas une seule balle n'avait atteint son but, et la voiture royale put regagner le palais, sans autre perte que celle d'un des chevaux.

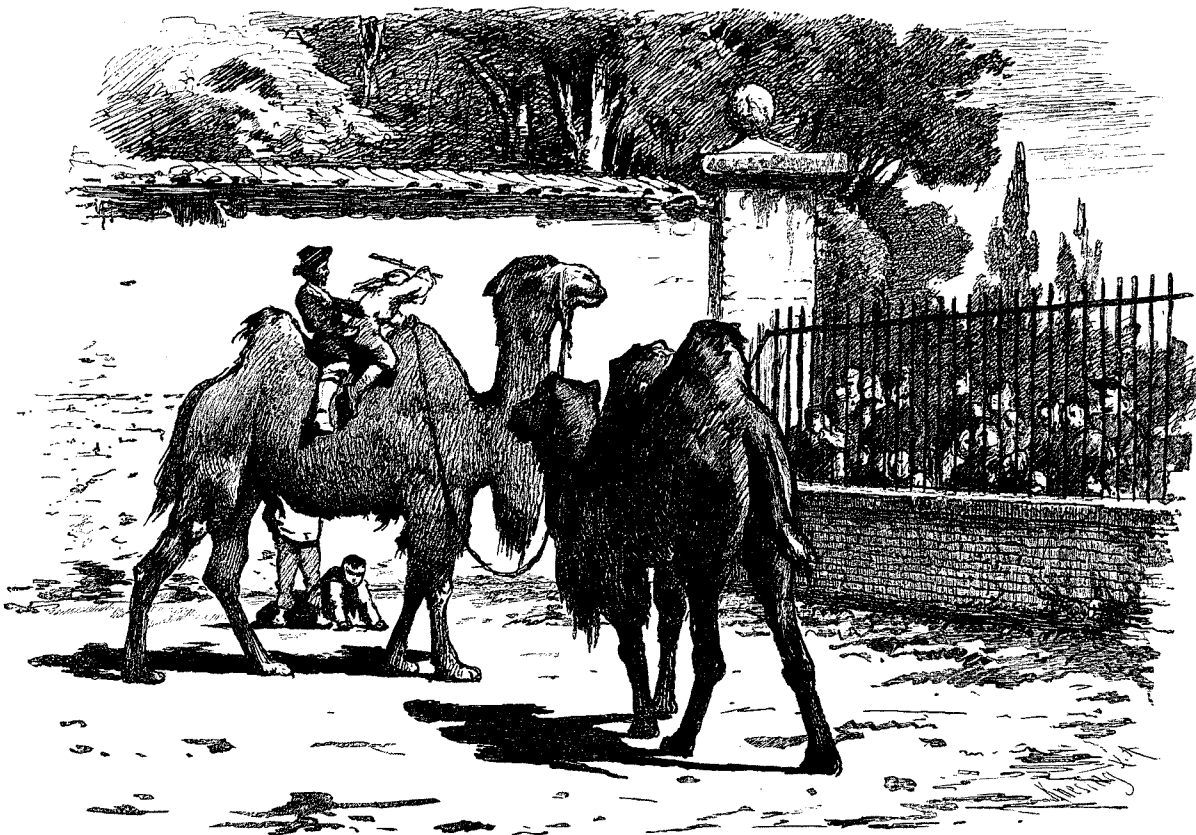
Bien qu'Amédée ne fût guère populaire en Espagne, où l'on ne le connaissait, pour ainsi dire, que sous le surnom de « *l'étranger* », l'inqualifiable attentat du 18 juin n'en provoqua pas moins, à Madrid aussi bien que dans tout le reste du pays, un cri général d'indignation. Quoi qu'il en soit, les terreurs de cette triste nuit ne contribuèrent pas médiocrement à confirmer le roi dans ses projets d'abdication, et c'est ainsi qu'il en arriva, le 11 février de l'année suivante, à les exécuter.

Au moment même, où ces souvenirs historiques évoquent à notre esprit l'odieuse guet-apens dont fut victime le maréchal Prim, des accents mélodieux viennent brusquement interrompre le cours de nos méditations rétrospectives : c'est une voix de femme, pleine de délicatesse et de charme, qu'un instrument à cordes accompagne en sourdine. Nous prêtons l'oreille pour saisir au passage les paroles fugitives de la romance : c'est une sérénade d'amour.

Le rythme en est lent et plaintif, et les paroles du premier couplet vibrent à l'unisson avec la tristesse poétique de la mélodie.

Papagayos, ruiseñores
 Que cantais al alborada
 Llevad nueva á mis amores,
 Como espero aqui sentada.
 La media noche es pasada
 Y no viene:
 Sabedme si hay otra amada
 Que lo detiene.

«Perroquets et rossignols, qui chantez à l'aurore, portez à l'objet de mes amours la « nouvelle que je l'attends assise en ce lieu. Déjà la moitié de la nuit est écoulée, et il ne



LES CHAMEAUX DU JARDIN ZOOLOGIQUE.

«vient toujours point. Sachez-moi donc, de grâce, si quelque autre maîtresse ne le retient pas « auprès d'elle. »

On ne s'explique peut-être pas très-bien de prime abord que cette invocation suppliante s'adresse aux perroquets en même temps qu'aux rossignols ; mais enfin, chacun sait que les poètes s'accordent volontiers des licences spéciales, et les grands exemples de Molière et de Rénard sont là pour excuser au besoin toutes les extravagances de langage que le dépit amoureux peut inspirer aux femmes.

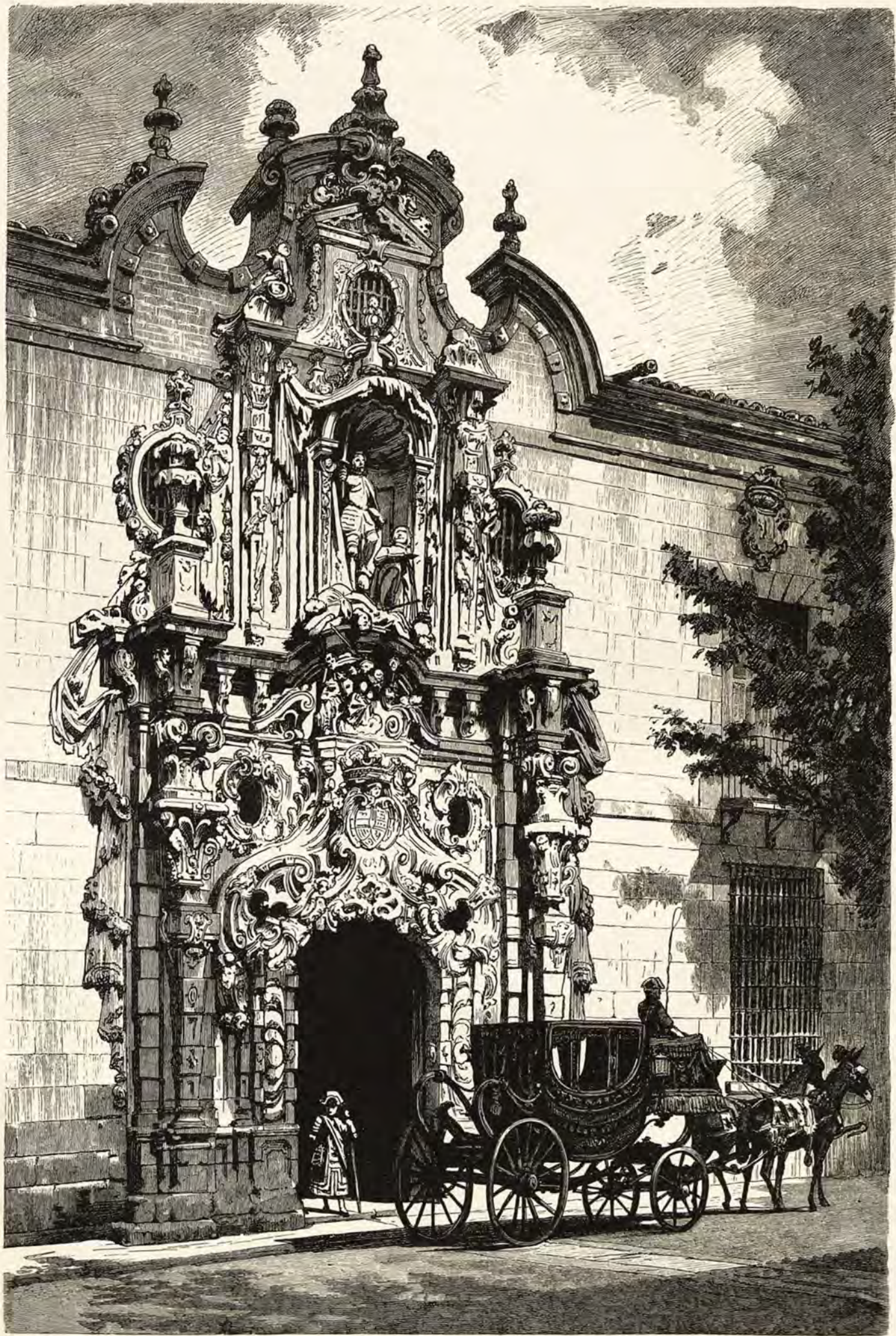
Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point accessoire, la chanteuse a tout au moins raison sur la question de l'heure : il est déjà minuit passé, et tout-à-coup le pas précipité de cinq ou six chevaux vient troubler notre aubade. C'est la garde municipale qui passe, car jusque dans ce parc silencieux, la *Hermandad* ou brigade de la sûreté publique a le droit de venir purger

les bancs, les bosquets et les pelouses de tous les vagabonds qui viennent y chercher par douzaines un gîte pour la nuit.

Une brise matinale, qui souffle presque glacée des cimes du Guadarrama, nous rappelle qu'il est temps de quitter le bocage enchanteur, où nous avons goûté si puissamment le calme et le repos. Aussi bien, les rugissements des animaux sauvages, enfermés non loin de là dans les enclos du jardin des plantes, chassent dès maintenant toute poésie, et nous n'avons aucune envie d'aller faire connaissance avec les quelques hôtes amaigris du jardin zoologique de Madrid, non plus qu'avec ses deux ou trois chameaux, dont les longues jambes et les bosses velues font, durant la journée, le bonheur de la gent enfantine.

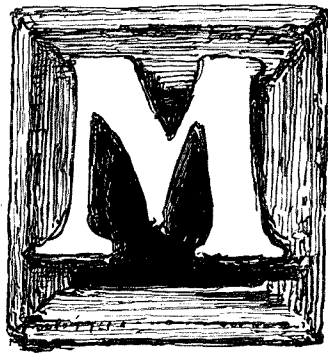
Nous nous remettons donc en route, l'âme rassérénée et le corps complètement remis des fatigues de notre après-midi. Quand nous rentrons en ville, tout dort dans Madrid, et bientôt, voluptueusement bercés par le souvenir de la sérénade du *Buen Retiro*, nous nous sentons envahir à notre tour par un sommeil réparateur.





PORTAIL DE L'HOSPICE DE MADRID.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LAURENT À MADRID.)

MADRID ET LES MADRILÈNES.



Madrid, en tant que ville moderne, se rapproche beaucoup par son aspect extérieur de toutes les métropoles du Nord, mais il n'en a pas moins conservé d'une manière générale son caractère particulier de capitale espagnole. La rudesse de son climat pendant l'hiver, la rapidité des changements de température qui s'y produisent en été, l'âpreté des vents que les montagnes voisines déchaînent en toute saison sur ses places et ses boulevards, sa situation inabritée sur un haut-plateau découvert sont autant de conditions spéciales qui exigent, pour les maisons d'habitation, une architecture et des aménagements intérieurs tout spéciaux.

Ici, nous ne rencontrons plus, suspendus extérieurement aux fenêtres ces stores immenses que l'Espagnol aime tant, et derrière lesquels les curieuses et les coquettes se dissimulent si savamment : on ne voit plus que des persiennes à la française, de bons volets en bois qui joignent hermétiquement. Cela suffit à donner aux rues une physionomie tout autre qu'à Barcelone ou à Séville : on se croirait même volontiers transporté dans les grandes avenues, légèrement monotones, de Paris ou de Marseille, si les balcons n'offraient à l'œil une ornementation spéciale. Ce sont d'abord, entrelacés dans les grillages de la balustrade, des rameaux de palmiers venus directement d'Elché, que le Madrilène a fait bénir le jour des rameaux, et qu'il place à son balcon ; en second lieu, suspendue à quelque barreau, une petite cage, où un grillon fait entendre en cadence son cri mélancolique, auquel l'Espagnol attribue, comme on le fait chez nous pour le coassement de la grenouille, le don de présager le temps.

De hautes fenêtres à balcons laissent l'air et la lumière pénétrer librement dans des appartements spacieux et très-élevés de plafond, où l'Espagnol passe la journée à rêvasser pendant l'été et à geler pendant l'hiver. Vents coulis, portes et fenêtres mal closes, planchers carrelés sur lesquels courent tout au plus quelques *Esteras* ou nattes de jonc, aucune de ces petites misères, qui font en hiver la terreur des habitants du Nord, ne semble insupportable à l'Espagnol endurci. Pour lui, de misérables *Braseros* ou brasiers ardents remplacent suffisamment tous les poêles et cheminées du monde, et il n'a besoin d'aucune autre chose pour passer son hiver, d'ailleurs toujours très-court, il faut le reconnaître.

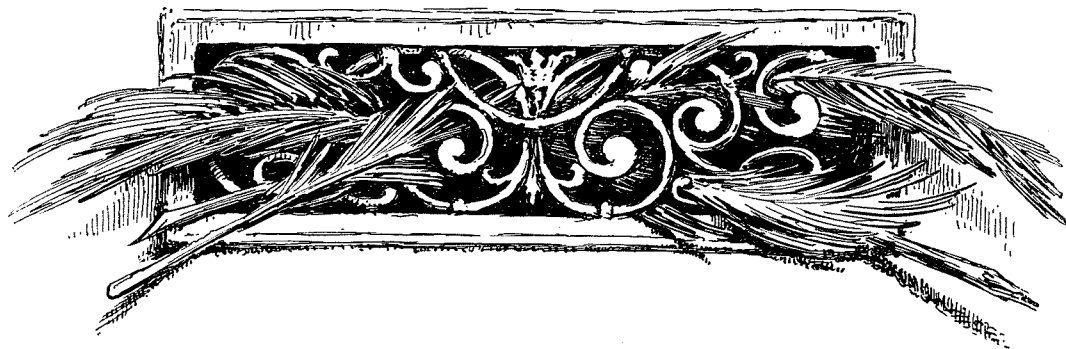
Quant au luxe du mobilier, le Madrilène ne sait seulement pas ce que c'est, et le fait est qu'il ne pourrait guère en jouir, puisqu'il passe la plus grande partie de son existence en plein air sur la voie publique, et que, dans l'obscurité soigneusement entretenue de son appartement, il consacre au sommeil ou à la sieste les plus chaudes heures de la journée. Des peintures bariolées et généralement dépourvues de goût remplacent dans les chambres les tapisseries et les tentures. Sur les planchers, d'énormes cruches poreuses, les *Cántaros*, rafraîchissent sensiblement l'atmosphère par évaporation et donnent en même temps une eau potable aussi froide que la glace.

C'est ainsi que l'Espagnol passe l'hiver et l'été avec la même philosophie, sans trop demander de jouissances à la vie, et dans des conditions d'existence qui feraient le désespoir de tous les gens du Nord. Dans la belle saison, une chaleur intolérable pendant le jour et un soleil de plomb, dont les tons crus, violemment reflétés par des murailles blanchies à la chaux, blessent les yeux les moins délicats; pendant la nuit, des frissons perpétuels et une lutte incessante contre des moustiques enragés; en hiver, au contraire, des froids rendus presque insupportables par l'insuffisance des moyens de chauffage, un vent du Nord qui souffle sans relâche et dessèche les poumons les mieux organisés, enfin des chutes de neige fréquentes: tels sont les ennemis redoutables, qui liguent leurs forces contre l'habitant de Madrid et font dans la capitale un trop grand nombre de victimes.

Pour éviter en partie certains de ces inconvénients, les gens riches émigrent en masse pendant l'été dans les villes d'eaux et les stations de bains de mer; mais, dans la basse classe, qui manque de tout confort et souvent même d'abri, la mortalité est très-grande. Pour les étrangers, le climat de Madrid est fort dangereux, et ils ne peuvent s'y faire qu'au prix de beaucoup de soins et de précautions.

En dépit des mauvais côtés que présente le séjour de la capitale, et quoiqu'il n'y ait peut-être pas en Espagne une localité aussi mal partagée au point de vue du confort, le Madrilène aime néanmoins par-dessus tout sa ville natale. Chez lui, plus encore que chez aucun de ses compatriotes, cette morgue particulière au caractère national apparaît profondément gravée, et peut-être faut-il voir là dans une certaine mesure l'action d'un entourage plus distingué, l'influence d'une vie plus bruyante, sans doute aussi l'effet de cette satisfaction d'amour-propre qu'éprouve tout Espagnol à vivre dans la capitale du royaume.

En thèse générale, tout Espagnol a de la fierté; le Madrilène, en particulier, a la fierté du grand seigneur.





i, dans le commerce habituel de la vie, la fierté nationale des Espagnols a pu être considérée comme un défaut par certains voyageurs trop sévères, c'est, en tout cas, dans le domaine intellectuel, une des qualités les plus précieuses de ce peuple. Pour peu que vous y ajoutiez en effet la chaude imagination propre aux méridionaux, un sens très-développé du romantisme, des instincts essentiellement chevaleresques, un patriotisme ardent favorisé par la contemplation d'un beau ciel toujours pur, bref tous les éléments constitutifs d'une nationalité puissante et vivace, vous comprendrez aisément, que, mis en valeur par une langue à la fois énergique et souple, tous ces dons naturels aient formé pendant des siècles sur le sol privilégié de la péninsule espagnole un fond, dont la fertilité devait nécessairement engendrer une littérature nationale, capable de suivre et de soutenir dans toutes ses phases le mouvement des beaux-arts.

Sous l'influence d'une civilisation toujours en progrès, les Goths et les Arabes furent tout d'abord les importateurs d'un genre de poésie lyrique, qui se fraya brillamment une voie sans cesse un peu plus large et trouva sa plus haute expression dans des romances, dont les héros de cape et d'épée fournissaient amplement la matière. Plus tard, les Cid, les Rodrigue et les Charlemagne vinrent ouvrir la série des romans de chevalerie, qui tinrent jusqu'au quinzième siècle le sceptre de la littérature et produisirent de grands poètes. Le troubadour Hillena, Santillane, Manrique, de Mena et d'autres encore apparurent ensuite comme autant d'auteurs lyriques distingués. Puis, ce fut le

drame, qui, à son tour, se développa peu à peu sous l'effort d'hommes, tels que Rojas de la Cueva et Lope de Rueda, pour céder bientôt après le pas à la poésie lyrique, représentée par les grands noms de Boscan, Garcilaso de la Vega, Herrera, Padilla, etc. C'est à cette période fertile, que remontent, entre autres choses, les innombrables chroniques pastorales et romans de chevalerie, qui distinguent entre tous ce seizième siècle si fécond et si riche, et c'est alors aussi que, dans le domaine de la littérature comme sur le terrain de l'art, s'ouvrit cette ère glorieuse des Philippe d'Espagne, qualifiée par l'histoire du surnom d'*âge d'or*.

A cette date également, mais alors seulement, on vit le drame prendre un essor assez puissant pour se mettre à la tête du mouvement littéraire, et, grâce à cette impulsion vigoureuse, le théâtre espagnol en arriva bientôt à l'apogée de sa gloire. Des noms illustres, dont l'éclat tient dans l'ombre tous les précurseurs et successeurs possibles, les Lope de Vega, les Molina, les Calderon vinrent se grouper autour d'un maître incomparable, l'immortel Cervantès.

Pour celui-là, un véritable martyr de la poésie, le couvent de la Trinidad, à Madrid, a bien compris qu'il n'était pas besoin de pierre tombale, ni d'épithaphe: bien plus, rien n'exigeait, pour la gloire de ce grand mort, que la capitale, sa patrie d'adoption, lui élevât devant le palais des Cortès, sur une petite place perdue, un misérable monument de bronze. Cervantès en effet n'appartient pas seulement à Madrid ou à l'Espagne; il appartient au monde, et son Don Quichotte est à lui seul une gigantesque colonne commémorative, qu'il a édifiée de ses propres mains et qui assure à son nom les gloires de l'immortalité.

Don Miguel de Cervantes Saavedra naquit, le 9 octobre 1547, à Alcalá, et se transporta dès l'enfance à Madrid à la suite de ses parents. Puissamment attiré vers la poésie, il suivit assidûment au sein de la capitale le développement progressif du drame espagnol, se rendit un peu plus tard à l'Université de Salamanque, et, sous la direction de son professeur Don Juan Lopez de Hoyos, acheva de s'y perfectionner dans l'art du poète.

A l'âge de vingt-deux ans, réduit par la misère à suivre à Rome, en qualité de valet de chambre, un légat du pape, le cardinal Acquaviva, il prit du service, en 1570, sous Colonna, et reçut, le 7 octobre 1571, à la bataille de Lépante, un coup de feu, qui lui frappa le bras gauche de paralysie temporaire. Une fois guéri, il combattit avec distinction pendant trois ans dans les troupes que son roi entretenait à Naples, et reprit, en 1575, le chemin de sa patrie; mais, arrêté en route par le corsaire Arnaut Mami, il se vit traîner comme esclave à Alger, où il fut retenu pendant plus de cinq ans, ainsi qu'il l'a raconté lui-même dans sa nouvelle intitulée *Le Prisonnier*. Après plusieurs tentatives d'évasion demeurées infructueuses, il fut enfin découvert et racheté par ses amis, retourna en Espagne en 1581, et n'y retrouva plus en vie que sa mère seulement.

De 1581 à 1583, il combattit en Portugal sous Philippe II, fit dans ce pays la connaissance de cette belle Galathée qui devait être un jour son épouse, et, la campagne terminée, se retira avec elle à Esquivias.

C'est là que commença la période la plus féconde de sa vie de poète. Trente drames, parmi lesquels sa célèbre tragédie de *Numantia*, parurent en peu de temps, mais néanmoins, le besoin le força bientôt d'entrer à Séville au service de la Compagnie des Indes. Dix ans plus tard, il publia la première partie de son Don Quichotte, qui devait assurer à tout jamais sa gloire littéraire, et, pendant toute cette période, son génie ne cessa de lutter sans relâche contre les horreurs de la pauvreté. Douze nouvelles, notamment en 1613, *le Voyage au Parnasse*, remontent à la même époque, ainsi que huit pièces de théâtre. En 1614, une publication insipide, donnée sous un pseudonyme comme la suite de son Don Quichotte, vint jeter la déconsidération sur son œuvre: il se mit aussitôt à travailler lui-même de toute son âme à l'achèvement de la



EL INGENIOSO
HIDALGO DON QUIXOTE DE LA MANCHA.

Compuesto por Miguel de Cervantes
Saavedra.

DIRIGIDO AL DVQUE DE BEJAR,
Marques de Gibraleon, Conde de Benalcazar, y Bañares,
Vizconde de la Puebla de Alcozer, Señor de
las villas de Capilla, Curiel, y
Burgillos.

Año

1608.

Con priuilegio de Castilla, Aragon, y Portugal.
EN MADRID, Por Iuan de la Cuesta.
Vendefe en casa de Francisco de Robles, librero del Rey nro señor.

seconde partie de son livre, et réussit à la faire paraître en 1615. L'année suivante, il termina son roman de *Trabajos de Persiles y Sigismunda*, et, peu de temps après, le 23 avril 1616, il mourut dans la misère à Madrid, où il avait passé ses dix dernières années. Son corps fut déposé sans la moindre cérémonie dans quelque coin ignoré de la Trinidad; la pierre qui recouvrait sa tombe s'est elle-même égarée depuis lors, mais son nom n'en restera pas moins éternellement vivant.

L'ère glorieuse, qui vit naître et mourir ce grand homme, ne devait malheureusement pas lui survivre longtemps. Au cours de cet âge d'or de la littérature et des beaux-arts, l'Espagne, dans toute l'exubérance de sa force, avait prodigué les chefs-d'œuvre avec une telle largesse; elle avait enfanté comme par enchantement tant de merveilles, que la fécondité de son sol semblait inépuisable. Cet excès de production intellectuelle ne devait cependant avoir qu'un temps, et un ralentissement notable ne tarda pas à se faire sentir. Après Montalvan, Moreto, Rojas, Sanchez, après de Rioja, de Hita et Guevara, les dix-huitième et dix-neuvième siècles inaugurèrent, pour la littérature comme pour les beaux-arts, une période pendant laquelle les oscillations de l'esprit national et l'influence de l'étranger exercèrent constamment une action perturbatrice des plus fâcheuses.

Malgré tout, on rencontre aujourd'hui, dans notre siècle même, des coryphées, tels que de la Rosa, Zorrilla et Hartzenbusch, qui semblent appelés à rendre à l'arbre qui se meurt une vie et des forces nouvelles. De ces trois hommes, les deux premiers ont assez fait parler d'eux à diverses époques pour qu'il soit inutile de s'étendre autrement sur leur compte. Quant à Juan Eugenio Hartzenbusch, le plus grand poète de l'Espagne contemporaine, son étrange histoire est trop peu connue pour ne pas s'y arrêter un instant.

Né en 1806, Hartzenbusch est le fils d'un ouvrier menuisier de Cologne et d'une humble Castillane, que le pauvre artisan d'outre-Rhin avait épousée à Madrid, où il avait été embauché par un entrepreneur. Le futur écrivain commença par s'adonner exclusivement au métier paternel, puis, obéissant aux inspirations de son heureuse étoile, il se mit à étudier accessoirement, dans sa quinzième année, cet art de la poésie, qui devait être un jour l'objet principal de sa vie.

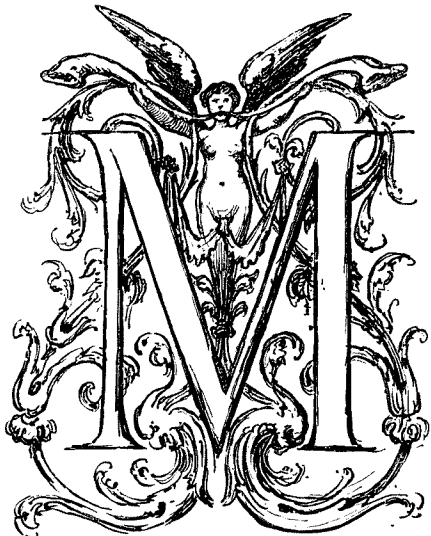
Dès l'âge de vingt-trois ans, il se vit acclamé comme auteur dramatique, et, en 1837, ses *Amantes de Teruel* le classèrent définitivement au rang des grands poètes. C'est alors seulement qu'il abandonna son établi pour les fonctions publiques. Il poursuivit, principalement dans le genre tragique, ses succès littéraires, s'attacha avec amour à rendre accessibles aux Espagnols les principaux chefs-d'œuvre des classiques allemands, et finit par conquérir de la sorte une réputation de bon aloi, qui a depuis longtemps franchi les frontières de sa patrie. La mort l'a enlevé à son pays, tout récemment, le 2 août 1880.





L'IDIOT DE CORIA. TABLEAU DE VÉLASQUEZ AU MUSÉE DE MADRID.

L'ÂGE D'OR DU GRAND ART ESPAGNOL.



Une œuvre capitale a fait inscrire en lettres d'or sur les registres de l'histoire de la littérature l'ère des Philippe d'Espagne, le grand dix-septième siècle. Comment s'étonner dès lors que cette période, où l'on s'enthousiasmait à la fois pour la poésie, les belles-lettres et l'héroïsme guerrier, ait en même temps vu fleurir et prospérer le culte des beaux-arts? S'il fut jamais une époque capable de produire des grands hommes, des génies et des maîtres, ce ne devait et ne pouvait être assurément que celle-là même, où l'esprit humain était certain d'avance de rencontrer sur tous les sentiers de l'art les encouragements, l'émulation et le succès. Le dix-septième siècle semble avoir concentré vers cette direction toutes les forces vives de l'Espagne: il les a même épuisées pour une trop longue période, puisque, depuis cette époque, on ne rencontre plus dans l'histoire de ce peuple aucune figure comme celles que ce temps sut produire, et dont nous admirons encore à bon droit les sublimes créations.

Avant tous autres, il convient de signaler comme le fondateur et le plus grand champion de l'école espagnole le sublime Murillo (1618 à 1682), et, immédiatement après lui, son compatriote et contemporain, l'ami de sa famille et de son père, Diégo Vélasquez de Silva. De ces deux artistes, l'un sut, dans sa passion pour les choses saintes, donner un corps aux idées abstraites de religion, de ferveur et de dévotion; l'autre s'attacha particulièrement à rendre les réalités de la vie d'ici-bas, l'éclat des richesses et les splendeurs de la noblesse, tels que devait nécessairement les produire le milieu tout mondain dans lequel il vivait. Solitaire et pauvre, Murillo peignait dans le ciel, a dit un jour je ne sais quel critique, Vélasquez au contraire travaillait à la Cour de son Roi: c'est assurément la comparaison la plus juste qu'il soit possible d'établir entre ces deux grands maîtres.

Don Juan de las Roelas († 1625), Francisco Herrera le Vieux († 1656), Francisco Herrera le Jeune († 1685), Francisco Zurbaran († 1662) appartiennent tous à cette grande époque, qui, après s'être révélée subitement comme une planète inconnue, brilla d'un incomparable éclat au firmament de l'art pour disparaître bientôt sans retour.

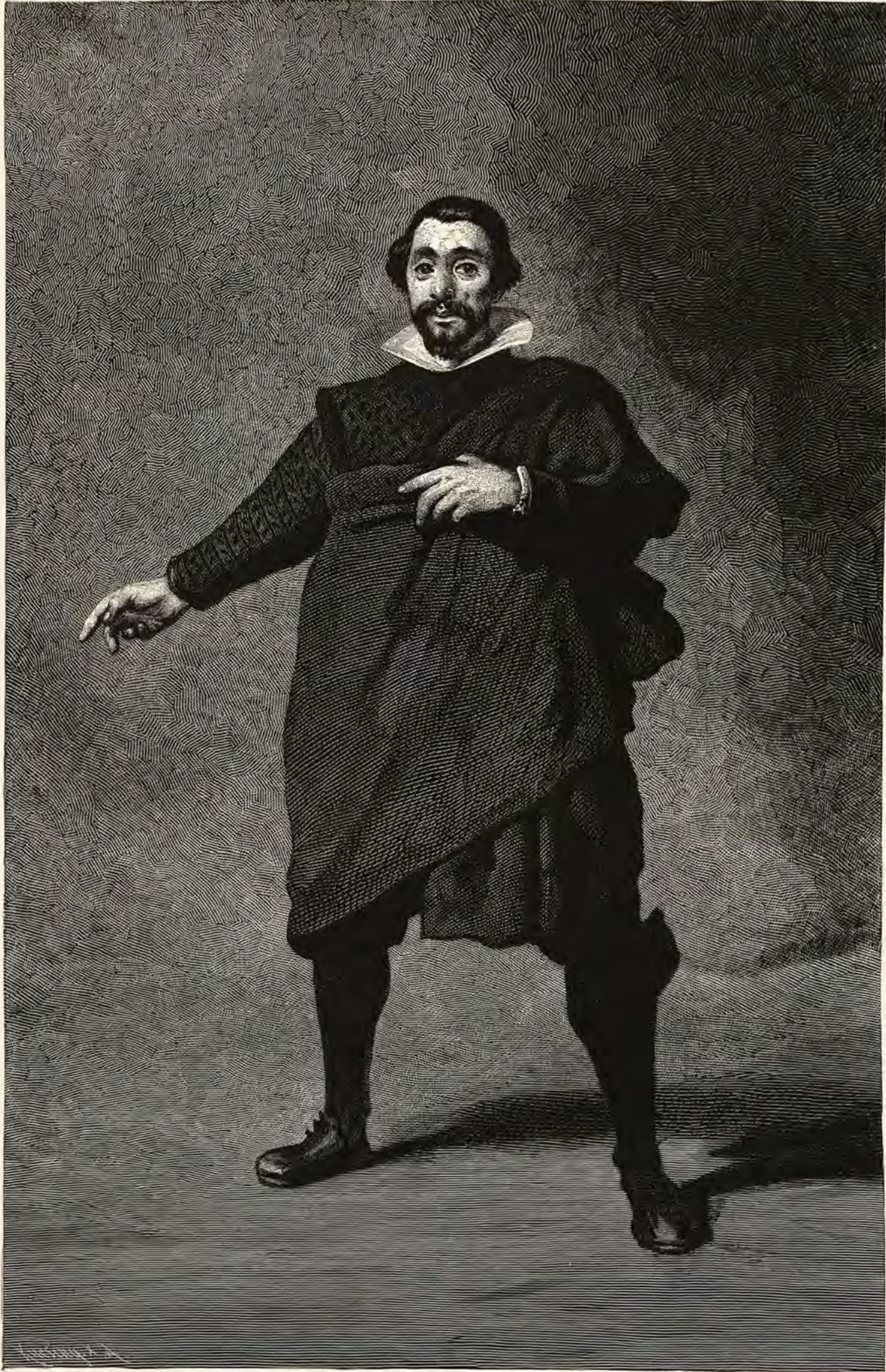
Sous Philippe II, bon nombre d'Espagnols qui avaient fait leurs études en Italie sous les plus grands maîtres, revinrent dans leur patrie et y jouèrent dès ce moment sur le terrain de l'art le rôle de pionniers. C'est ainsi que Alonso Berruguete, élève de Michel-Ange; le célèbre Vincent Juanes, disciple de Raphaël et fondateur de l'école de Valence († 1596); Becerra, Luis de Vargas, Morales, Coello, Ribalta et tant d'autres introduisirent en Espagne le caractère de leurs maîtres italiens, et c'est seulement sous Philippe III, à l'époque où Murillo et Vélasquez

donnaient déjà le ton, que l'école espagnole revêtit ce cachet national qui la distingue entre toutes.

Dès le commencement du dix-huitième siècle, la peinture retomba vite en décadence, et la grande figure de Raphaël Mengs, officiellement invité en 1760 à se rendre à Madrid, fut elle-même impuissante à arrêter ce mouvement de dépérissement qui dure encore de nos jours.

Pour terminer cet historique sommaire, il nous reste à mentionner un grand maître, qui, bien que né dans la patrie de Murillo, ne peut cependant pas être rangé dans l'école espagnole. Cet homme, c'est José de Ribera, dit l'Espagnolet. Né en 1588 à San Felipe, il passa de bonne heure en Italie, y étudia sous Caravage, et y resta jusqu'à sa mort, en 1656. Peintre naturaliste, il s'attacha principalement, comme son illustre maître, à la reproduction des tortures humaines, et réussit dans ce genre au-delà de toute expression. Son dernier ouvrage fut un Crucifiement du Christ, que possède aujourd'hui la ville de Naples.





PUBLILLOS DE VALLADOLID. TABLEAU DE VÉLASQUEZ AU MUSÉE DE MADRID.

EL MUSEO DE PINTURAS. LE MUSÉE DE PEINTURE DE MADRID.



peu de distance du Prado, entre le jardin botanique et la gentille petite église de San Geronimo, s'élève le Musée de Madrid. Adossé à la colline du Buen Retiro, de telle façon qu'une longue rampe relie directement le parc à l'étage supérieur du bâtiment, ce *Museo de Pinturas* est une œuvre assez insignifiante de l'architecte Juan de Villanueva, et rien ne trahit sur sa longue façade extérieure la présence des centaines de chefs-d'œuvre conservés dans les salles intérieures.

Le roi Charles III entendait primitivement affecter ce palais à l'installation d'une collection d'histoire naturelle, mais Ferdinand VII changea la destination du monument pour le transformer en un temple de l'art. De toutes parts, furent alors apportés en ce lieu les trésors de l'Espagne. Les couvents, les résidences royales et particulièrement l'Escorial furent littéralement mis au pillage et dépouillés de leurs plus beaux tableaux. C'est ainsi que fut fondée la galerie actuelle qui n'a peut-être pas son égale au monde, et la reine Isabelle II, pour les soins qu'elle a donnés à cet établissement, a droit plus que personne à la reconnaissance de tous les vrais amis de l'art.

Il n'entre pas dans notre tâche de critiquer ici les dispositions intérieures de ce musée vraiment royal, d'examiner si la classification adoptée est meilleure ou pire qu'ailleurs, de rechercher enfin si le groupement par écoles ou par maîtres ne serait pas préférable. Personne ne doit avoir, dans de pareils salons et devant de telles œuvres, assez de temps et de patience à perdre pour aller s'occuper de ces questions accessoires.

Nous pénétrons donc sans aucun parti pris et pleins d'un sentiment de vénération véritable dans ce sanctuaire de l'art. Nous nous contentons de sentir et de jouir, d'admirer et de nous extasier, et nous prenons avec autant de joie que de gratitude tout ce qui s'offre à nos yeux, sans nous inquiéter de l'ordre dans lequel ces merveilles se présentent.

Les chefs-d'œuvre les plus marquants de cette collection, qui compte plus de deux mille numéros, sont réunis en grande partie dans deux salles principales. L'une est la galerie proprement dite, dans laquelle nous entrons tout d'abord, et qui ne contient des deux côtés que des tableaux de maîtres espagnols et italiens; l'autre est le salon d'Isabelle II, où se trouve exposé tout ce que les diverses écoles possèdent de meilleur et de plus remarquable. Il est éclairé par une coupole vitrée, et respire un parfum artistique qui porte le visiteur au recueillement. C'est

quelque chose comme le Salon Carré du Louvre ou la Tribune de Florence, si tant est que l'on puisse se permettre des comparaisons de ce genre.

Dans la galerie, l'œil le moins exercé reconnaîtra sur-le-champ les tableaux de Murillo. Rien qu'au Musée de Madrid, ce maître est représenté par quarante-six grandes compositions. Si l'on songe qu'il n'y a seulement pas le tiers de ses œuvres dans la capitale, et qu'il mourut, relativement encore assez jeune, dans la soixante-quatrième année de son âge, on ne peut s'empêcher d'admirer l'immense fécondité de son génie. Bientôt, nous aurons occasion de rencontrer à Séville des créations plus importantes de son pinceau, mais pour apprécier dès maintenant toute sa fertilité d'esprit, nous jetterons un coup d'œil sur le catalogue de ses œuvres existantes, tel qu'il a été dressé récemment par un Espagnol, du nom de Francisco Turbino.

Pour sa seule part, Séville a dans ses musées, dans sa cathédrale, dans ses couvents et dans ses collections particulières, 104 tableaux religieux de Murillo; Madrid en compte 59; Valladolid, 1; l'Angleterre, une centaine; la France, une soixantaine; la Russie, 13; l'Italie, 5; la Hollande, 4; Vienne, 4; Dresde, 1; Berlin, 1; Munich, 3. Pour ce qui est des œuvres profanes, elles se répartissent de la façon suivante: Espagne, 5; Angleterre, 19; France, 2; Munich, 6; Russie, 3; Vienne, 4; Hollande, 1; Italie, 3; Dresde, 1; Suède, 2. Quant aux portraits, l'Espagne en compte 6; l'Angleterre, 5; la France, 4; et, pour les paysages enfin, l'Espagne en possède 2, pendant que la France, l'Angleterre et la Russie en conservent chacune un. C'est un total général de quatre cents toiles environ. Combien d'autres doivent avoir été perdues ou dépréciées; combien peut-être courent inconnues de par le monde!

Au point de vue des tableaux religieux de ce maître, le musée de Madrid est un véritable trésor. Pour ne citer ici que les meilleures pièces de la collection, nous y voyons notamment les toiles célèbres dont les noms suivent:

La Sainte Famille, scène de bonheur domestique d'un sentiment exquis, où Saint Joseph et la Vierge Marie considèrent, dans le ravissement et l'extase de la foi religieuse, l'enfant Jésus jouant avec un oiseau et un petit chien;

L'Annonciation de la Vierge, interprétée de deux manières légèrement différentes et montrant, l'une et l'autre, au milieu d'une couronne d'anges, la Vierge debout sur un croissant: sujet que Murillo a très-souvent traité avec une sorte de prédilection et de pieuse ferveur;

Le Crucifement de Saint André, où l'on voit le ciel ouvrir ses horizons de béatitude et de félicité devant les yeux rayonnants du martyr transfiguré;

L'Adoration des bergers, toile d'une noblesse et d'une pureté de touche absolument inimaginables; enfin

Los asuntos místicos, deux tableaux, qui représentent Saint Ildefonse et Saint Bernard en extase devant la Mère du Sauveur et qui comptent sans aucun doute au nombre des plus belles créations que possède à Madrid la galerie de Murillo. L'expression véritablement céleste de cette figure de la Reine des Cieux entourée de ses anges; le feu de la passion divine brillant au front des deux ascètes, dont l'esprit s'est déjà envolé de la terre pour s'en aller planer dans les régions du paradis; la conception du sujet et jusqu'à la façon dont il est exécuté, tout cela ne peut manquer de conquérir le visiteur, fût-il aussi mal disposé que possible pour les productions de ce genre. Seul, le croyant et pieux Murillo pouvait s'attacher avec autant de prédilection à de pareils sujets, et tout autre que lui eût infailliblement échoué dans une semblable tâche.

Les tableaux de Murillo demandent à être étudiés avec soin, et il est à peu près impossible de décrire convenablement les créations de cet artiste si richement doué par la nature. Nous les quittons donc, non sans regret, pour diriger nos pas vers d'autres toiles de maîtres.



LE NAIN EL PRIMO. TABLEAU DE VÉLASQUEZ AU MUSÉE DE MADRID.

Cette seule pensée que l'on va trouver ici réunis tous les chefs-d'œuvre de Vélasquez porte avec elle un charme des plus puissants, et la transition est violente de ce Murillo, dont le nom même résonne si doucement à l'oreille, au chevalier-artiste, au peintre armé de pied en cap, à l'homme de palette et d'épée qui a nom Vélasquez.

Don Diégo Vélasquez de Silva, né à Séville en 1599, fut le meilleur élève de Herrera. Prenant avant tout dans ses travaux d'école la nature pour modèle, il commença par des tableaux de genre, étudia ensuite tout particulièrement les œuvres des écoles hollandaise et italienne, et fut, dès l'année 1623, nommé peintre de la Cour par son auguste protecteur Philippe IV. Lorsque Rubens vint à Madrid en qualité d'ambassadeur d'Angleterre, les deux grands hommes ne tardèrent pas à se lier étroitement, et l'on ne saurait méconnaître que cette haute amitié poussa singulièrement Vélasquez dans la voie du succès.

En 1629, nous retrouvons en Italie le studieux artiste cherchant à se pénétrer de l'esprit des grands maîtres en face des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, du Tintoret, de Titien, de Pacheco, et c'est seulement deux ans plus tard que nous le voyons, imbu des principes de l'art pur, rentrer dans sa patrie.

De 1648 à 1651, il fit un nouveau voyage en Italie, fut à son retour nommé par le Roi maréchal du Palais, reçut en 1658 la dignité de chevalier, et mourut deux ans après à Madrid, en 1660.

Peintre de génie dans ses conceptions, dans sa touche, dans son coloris, hardi comme un page, et particulièrement porté par un contact continu avec les splendeurs de la vie agitée des cours vers le réalisme artistique, il ne put jamais se pénétrer de cette piété profonde que Murillo et Raphaël ont possédée naturellement à un si haut degré. Vélasquez a merveilleusement rendu la richesse, l'opulence, l'éclat de l'or, la frivolité des maisons princières, et c'est à juste titre qu'on l'a surnommé le plus grand des courtisans et des peintres officiels du dix-septième siècle. Dans ce genre, aucun autre n'a su l'égaliser ni l'approcher de près : ses portraits de princesses et de grands personnages, de leurs femmes et enfants, de leurs serviteurs et de leurs fous, de leurs nains et bouffons, de leurs chiens et chevaux, portent tous l'empreinte du génie et le cachet d'un chevalier de race.

Qu'il peigne Philippe III; qu'il représente son auguste protecteur Philippe IV, à pied ou à cheval, en costume de chasse ou sous la cuirasse et le harnais, jeune ou vieux, seul ou bien en compagnie; qu'il le montre avec l'une et l'autre de ses femmes, Isabelle de Bourbon et Marie-Anne d'Autriche, ou bien avec cette Infante Marie-Marguerite, dont il a tant de fois



DIÉGO VÉLASQUEZ DE SILVA.

reproduit les traits; qu'il fasse le portrait du pape Innocent X, du comte d'Olivarès, des deux nains de cour que son pinceau a immortalisés, partout et dans toutes les créations de son génie, il reste grand et supérieur à tous.

Ses demoiselles d'honneur, *las Meninas*, exposées dans le salon espagnol, passent pour un de ses plus beaux chefs-d'œuvre. Dans cette composition originale et capricieuse, Vélasquez s'est représenté lui-même, le pinceau et la palette à la main, en train de faire le portrait de l'auguste couple royal, dont une glace, disposée à l'arrière-plan de la toile, trahit seule la présence dans l'appartement. Devant le peintre, au premier plan, se détache la figure de la jeune Infante, avec ses petites compagnes, des nains et le chien du monarque.

Quoique portraitiste par excellence, Vélasquez s'est cependant essayé avec non moins de succès dans le paysage et la grande peinture: il a même fait un Christ en croix du plus haut intérêt. Un fond impénétrable aux regards, sans lumière et sans vie, dramatise jusqu'à l'émotion la scène cruelle de la mort du Sauveur; la solitude et le silence de la nuit se sont abattues tout autour de la croix: le sacrifice est accompli. Le corps roide et blême du Crucifié, ses longs cheveux noirs qui retombent en partie sur sa face, ses muscles détendus, les quelques gouttes de sang qui perlent sur son front et ses mains, la plaie béante de son côté, tout cela donne en vérité le frisson.

Vivement impressionnés, nous quittons à pas lents ce terrible Golgotha, pour venir, à deux pas de là, admirer le maître en dehors de sa sphère dans sa célèbre toile de *las Hilanderas (Les Fileuses)*. Ce sont au premier plan de fraîches ouvrières en tapisserie, et, par derrière, une femme du monde examinant les articles exposés pour la vente. En face de ce tableau, se trouve la *Forge de Vulcain* dont le réalisme efface toute idée poétique, et, tout à côté, *les Buveurs*, bande joyeuse de rieurs attablés, qui feraient prendre volontiers cette toile pour une œuvre de l'école hollandaise, si les buveurs de Vélasquez, *los borrachos*, n'étaient bien réellement des Espagnols pur-sang.

Mais quel est donc là-bas cet acteur qui déclame? car, à coup sûr, cet homme récite avec emphase quelque morceau plein de chaleur. De sa main droite étendue en avant, il semble vouloir aider la parole à couler de ses lèvres, et, de la gauche, il maintient presque convulsivement son manteau pour l'empêcher de gêner son débit. Aucun fond ne nuit à l'effet de ce comédien. Il se détache seul, debout au milieu de la toile que lui a consacrée Vélasquez; il a la mine à la fois provocante et pleine de naturel; il est fier sans cesser d'être simple; il offre tous les tons de la palette et n'est pourtant habillé que de noir: c'est bien là, de la tête aux pieds, un véritable Espagnol.

Dans toutes ses créations, Vélasquez ne traitait guère le fond que comme un accessoire. Quelques teintes d'un jaune grisâtre, deux ou trois coups de pinceau, une demi-douzaine de lignes s'entrecroisant comme au gré du hasard, le tout uniquement destiné à cacher le tissu de la toile, cela lui suffisait dans la plupart des cas.

Cette composition curieuse a, toujours dans la salle des Espagnols, un pendant non moins hardiment brossé. C'est Esope, le fabuliste grec, en manteau marron et en grosses bottes déformées par ses jambes cagneuses, ou, pour mieux dire, c'est un ouvrier du dix-septième siècle, un homme du peuple aussi sainement conçu qu'exécuté. Aussi bien, les Esopes de ce genre, car le nom ne fait rien à l'affaire, paraissent avoir tenté presque à l'égal des courtisans, le pinceau du maître, et fréquemment, il est allé chercher dans l'étude de ces types quelques heures de délassement artistique.

Las lanzas nous transportent tout d'un coup au beau milieu du tumulte de la guerre. La toile est littéralement couverte de soldats. Le général Spinola, descendu de cheval après un



ÉSOPE. TABLEAU DE VÉLASQUEZ AU MUSÉE DE MADRID.

rude combat, reçoit, en présence de son armée et des troupes ennemies, les clefs de la forteresse de Bréda qui vient de capituler. Ce ne sont qu'armures, lourds chevaux de bataille, cavaliers et



DON JUAN D'AUTRICHE, D'APRÈS VÉLASQUEZ.

guerriers de toutes sortes, et, là encore, Vélasquez s'est donné libre carrière dans la représentation de ces mille petits détails que son pinceau sait si bien rendre.

Ses portraits, notamment ceux d'une vieille dame inconnue, de l'Infante Marie d'Autriche, fille de Philippe IV, du sculpteur Alonso Cano, de Philippe IV enfant, et bien d'autres encore

respirent à tel point la vérité et la vie qu'ils devaient assurément offrir avec leurs modèles une ressemblance frappante.

Alonso Cano (1600 à 1667), peintre et sculpteur célèbre, non moins fameux comme architecte, appartenait à l'école de Grenade. C'est dans la cathédrale et le musée de cette ville que se trouvent ses plus beaux chefs-d'œuvre, tous d'un caractère essentiellement religieux et dévot, attendu qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. Ses *Anges pleurant la mort du Christ* passent pour un des joyaux du musée de Madrid.



DON BALTAZAR, BOUFFON DE PHILIPPE IV, D'APRÈS VÉLASQUEZ.

Le Salon d'Isabelle II ne se conçoit pas sans les chefs-d'œuvre de Ribera. Bien que ce maître ait de bonne heure déserté sa patrie et ne lui appartienne guère que par droit de naissance, l'Espagne ne continue pas moins à révéler, comme un produit de son sol, ce génie qui alla prendre son essor en Italie. Ribera ou l'Espagnolet ne se sentit jamais la force de quitter son illustre maître, le Caravage: jeune homme, il avait puisé chez lui l'amour de l'art, et il n'avait pas tardé à trouver en son professeur l'ami le plus dévoué. Sa fécondité artistique ne le cède en rien à celle de ses compatriotes, et le Salon ne compte pas moins de cinquante-huit compositions de son pinceau, parmi lesquelles les trois principales sont les suivantes:

1° *Le Songe de Jacob* ou *l'Échelle céleste*. Jacob, en costume monacal, suivant la coutume du temps, s'est trouvé pris de sommeil au cours de son voyage, et voit le ciel s'ouvrir devant lui pour livrer passage aux anges qui viennent lui apporter les promesses divines.

2° *La Bénédiction d'Isaac*.

3° *Le Martyre de Saint Barthélemy*.

Dans ce dernier tableau, Ribera s'attache moins, contre son ordinaire, à montrer les souffrances du martyr qu'à faire comprendre toute l'abnégation de cette âme consacrée au Seigneur. Le martyr est étendu sur sa croix,

la joie au front et le visage radieux, tandis que ses bourreaux hissent péniblement l'instrument du supplice.

Pour bien se rendre compte du charme magnétique qui retient le visiteur dans cette salle, il faut avoir vu cette multitude de chefs-d'œuvre, qui, de toutes parts, s'offrent complaisamment au regard. Ici, c'est une œuvre magistrale de Rubens, *Saint Georges et son dragon*, d'une attraction puissante; là-bas, c'est un portrait de la main de Van Dyck; plus loin, c'est un Titien, un Raphaël, un Véronèse. De quelque côté que nous jetions les yeux, nous ne rencontrons partout que des noms immortels et des toiles admirées de l'univers entier.

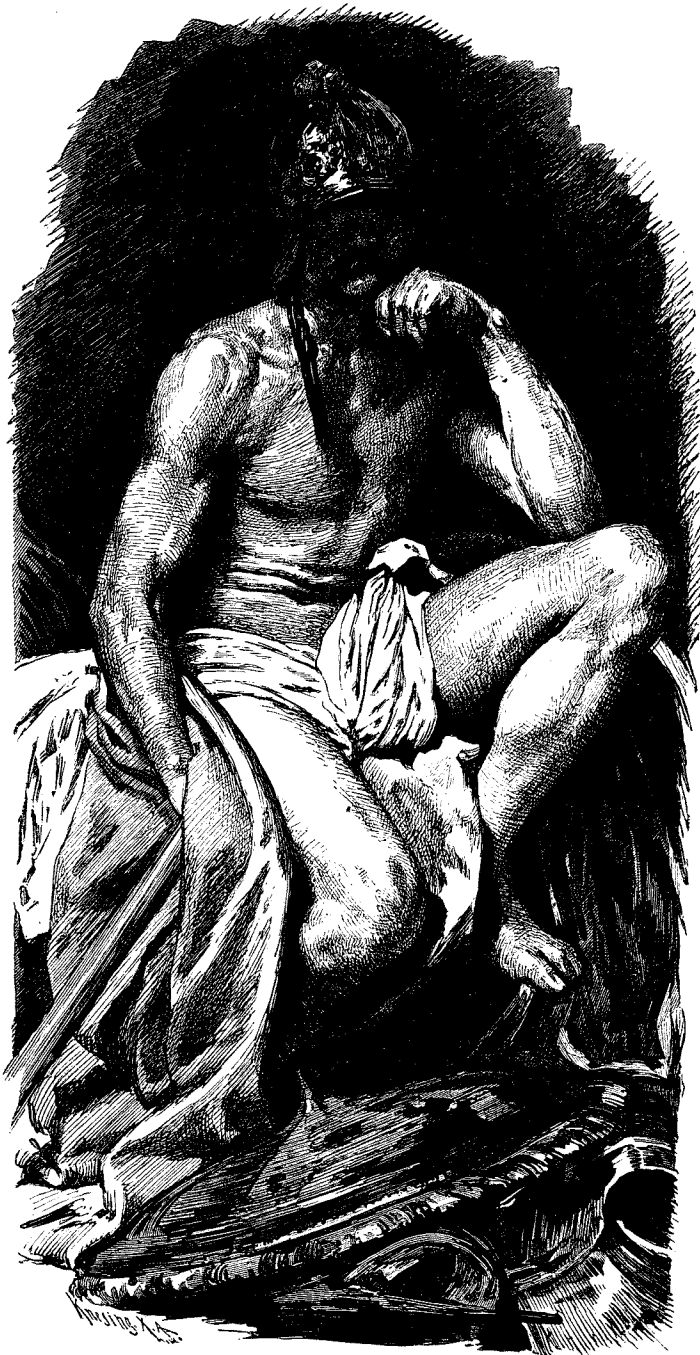
Juste en face de l'entrée du Salon d'Isabelle, nous apparaît le Christ, prononçant les paroles fameuses : « Ne pleurez pas sur moi, mais bien sur vous et vos enfants ; » et, à deux pas de là, *lo Spasmo di Sicilia*, le chef d'œuvre du sublime Raphaël, la plus belle toile du musée de Madrid. Jésus vient de tomber sous le poids de sa croix : Simon le Cyrénéen l'aide à se relever, et, comme pour former avec la tourbe des bourreaux un contraste touchant, les Saintes Femmes entourent en pleurant le Sauveur. Bien que des reproductions sans nombre nous eussent familiarisés depuis longtemps avec cette admirable composition, c'est seulement en présence de l'original que nous parvenons à l'apprécier à sa valeur. Son surnom de *lo Spasmo* lui vient de l'église *Santa Maria dello Spasmo* de Palerme, à laquelle elle a jadis appartenu.

Poursuivant notre marche dans la longue galerie, où nous nous sommes engagés, nous ne tardons pas à nous arrêter de nouveau devant une autre toile du même maître, *la Sacra Familia*. Ce tableau, originairement transporté d'Italie en Angleterre, y fut acheté par Charles I^{er}, et est actuellement connu sous le surnom de *la Perla*, depuis que Philippe IV s'écria certain jour, en le voyant : « *He aqui la perla de mis cuadros.* »

Malgré cela, c'est une autre Sainte-Famille de Raphaël, *la Sainte Famille au Poisson*, qui est encore la plus célèbre et la plus admirée. La Sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, reçoit d'un côté les hommages de Saint Jérôme, et, de l'autre, ceux du jeune Tobie, qui, un poisson à la main, est amené par l'archange Raphaël jusqu'à la chaise de la Mère du Sauveur.

Le tableau de *la Madone à la Rose*, qui représente Saint Jean remettant à l'enfant Jésus un rouleau de parchemin où sont écrites les paroles de l'*Agnus Dei*, *la Sainte Famille au Léopard*, *l'enfant Jésus assis sur un agneau*, et quelques portraits de la plus haute valeur, également dus au pinceau de Raphaël, forment le principal ornement de cette belle galerie.

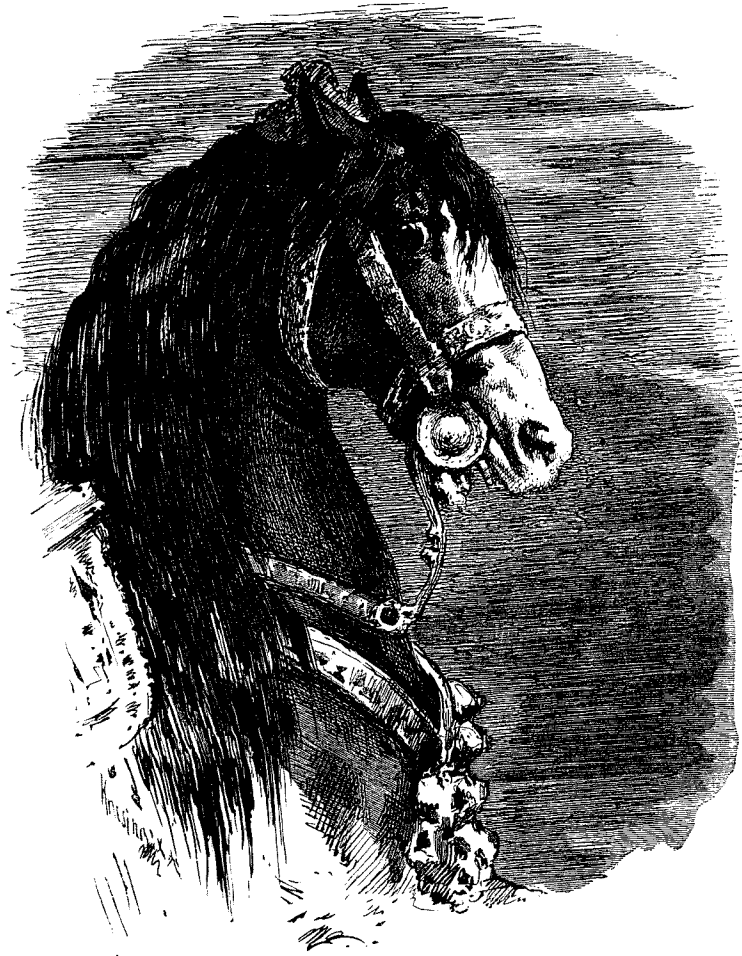
L'école vénitienne, représentée avec une richesse voisine de la prodigalité, ne compte, tout d'abord, pas moins de quarante-trois Titien. Dans cette partie du Salon, Charles-Quint à cheval, la lance en arrêt et couvert de son armure chamarrée d'or, forme, sous les traits de l'empereur grisonnant et vieilli avant l'âge, le pendant d'un autre portrait du prince, jeune encore, richement habillé de velours, coiffé d'un feutre empanaché, la main gauche appuyée sur la tête d'un gros chien. Un autre tableau célèbre du même maître, *la Bataille de Lépante*, montre au premier plan



LE DIEU MARS, D'APRÈS VÉLASQUEZ.

le roi Philippe II rendant hommage au Dieu qui vient de lui donner la victoire, tandis que le fond de la toile est occupé tout entier par le chaos d'un grand combat naval. Un peu plus loin, voici encore *les Bacchantes à Naxos*, *Vénus et Adonis*, *la Mère de douleur*, *Philippe II*, enfin *Sainte Marguerite*, toutes pages également dignes de l'illustre pinceau qui les signa.

En passant ensuite en revue les vingt-cinq compositions de Paul Véronèse, il semble qu'il suffise, pour étudier son génie sous toutes ses faces, d'examiner attentivement son *Christ au milieu des Docteurs de Jérusalem*, son *Exposition de Moïse*, sa toile de *Vénus et Adonis*, de même que les trente-quatre Tintoret du Musée donnent une idée très-suffisante de la puissance de travail des vieux artistes vénitiens.



TÊTE DE CHEVAL, D'APRÈS VÉLASQUEZ.
(PORTRAIT ÉQUESTRE DE PHILIPPE IV.)

Aussi bien que les précédents, les maîtres de l'école de Florence figurent en grand nombre au Salon. A leur tête, on remarque entre tous Michel-Ange, Léonard de Vinci et Andrea del Sarto: le portrait, que ce dernier a laissé de son épouse Lucrèce, est, avec la Madone entourée d'anges, un des motifs les plus admirés des connaisseurs.

Le Corrège, Guido Reni, le Guerchin, en un mot, toutes les étoiles de l'école de Bologne, sont peut-être plus faciles à étudier et à apprécier au Musée de Madrid que dans leur pays même, et l'on en peut dire autant des maîtres napolitains Ricci, Falcone, Salvator Rosa et Luca Giordano, sans redouter de leur adjoindre pour la circonstance José Ribera l'Espagnolet.

Des œuvres chaudes des méridionaux et de leurs compositions religieuses aux froides conceptions des artistes du Nord, la transition est brusque. Sans doute, les visiteurs des galeries de Madrid ne se risqueraient pas volontiers à l'affronter, si les grands maîtres hollandais et flamands ne se trouvaient représentés là avec plus d'abondance que partout ailleurs.

Trouver réunis sous un même toit soixante-deux Rubens, vingt-deux Van Dyck et cinquante-quatre Breughel, sans parler des autres, n'est-ce pas en vérité plus qu'il n'en faut pour dérouter les amateurs?

Malheureusement, de même qu'à la vue d'un paysage grandiose qui vient à se dérouler subitement aux regards, l'on est hors d'état d'examiner séparément jusque dans le détail tous les éléments dont est formé l'ensemble, de même, dans ces salles vouées au culte de l'art, il faut bien se contenter d'une impression générale.

Sept grandes compositions, toutes d'un effet saisissant et vraiment prodigieux, montrent ici dans quelles larges limites sait se mouvoir un génie comme celui de Rubens. A côté du

Serpent d'airain, devant lequel les enfants d'Israël se prosternent dans leur angoisse pour obtenir la délivrance promise, c'est *l'Adoration des Mages d'Orient*; puis, *Persée et Andromède*; les *Nymphes épiées par des Satyres*, toile où l'artiste fait valoir tout son talent de carnation; les *portraits du comte de Hapsbourg et de Philippe II*; enfin, l'incomparable tableau de *Saint Georges terrassant le dragon*.

A son tour, Van Dyck nous conduit tout d'abord sous les oliviers de Gethsémani, où l'infâme Judas trahit par un baiser son divin maître, puis à la triste scène du Couronnement d'épines: deux pages remarquables, où l'artiste a su créer des têtes de Christ pleines d'expression et de vigueur. Aussi bien, ses *portraits de la duchesse d'Oxford, de Liberti, du comte de Bristol*, rivalisent avec ceux de Vélasquez lui-même, et comptent sans aucun doute parmi les plus belles œuvres de l'école flamande.

Les Breughel, les Téniers, les Jordaens forment un délicieux trait d'union entre les tableaux de Van Dyck d'une part, et, d'autre part, *l'Artémise* de Rembrandt, *la Chute de l'Ange*, de Bosch, et les magnifiques chasses de Wouwermans.

A la suite des Hollandais, Albert Dürer vient représenter l'école allemande avec deux de ses compatriotes, Martin Schoen et Raphaël Mengs, qui cueillirent leurs lauriers artistiques à la Cour d'Espagne.

Esprit très-ouvert et mieux doué qu'aucun autre, travailleur infatigable et d'une fécondité inouïe, Albert Dürer partagea, en tant que peintre attitré des Empereurs Maximilien I^{er} et Charles-Quint, l'heureuse destinée de Vélasquez. Son fameux tableau d'*Adam et Eve au moment de la chute* représente le paradis dans toute sa splendeur primitive, car le péché, qui, sous les traits du serpent, fait astucieusement le guet à l'arrière-plan, n'a pas encore effectué son entrée dans le monde; mais, en même temps, comme en expiation du mal que nos premiers parents sont sur le point de faire à leur postérité, le peintre a soin de nous montrer tout à côté son Christ en croix, mourant pour laver par son supplice la faute originelle.

La France, dont les beaux-arts étaient si florissants au dix-septième siècle, du temps des Nicolas Poussin et des Claude Lorrain, remplit des chefs-d'œuvre de son école un espace important. Le *Mélègre* de Poussin, son *Parnassé*, son *Noé*, sa *Mort de Goliath* et les paysages de Claude Lorrain, si caractéristiques avec toutes leurs figures bibliques, forment les pages principales de cette riche et intéressante collection.

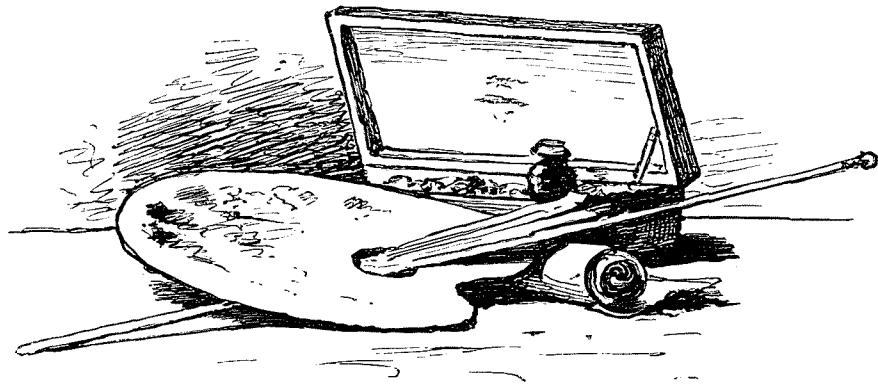


TÊTE DE CHEVAL, D'APRÈS VÉLASQUEZ.
(PORTRAIT ÉQUESTRE D'ANNE D'AUTRICHE.)

Après avoir tant admiré, il est bien dur de quitter le Musée de Madrid. A vrai dire, on ne peut en goûter convenablement les trésors, sans acheter cette jouissance assez cher: les chefs-d'œuvre de cette pléiade d'hommes d'élite de tous pays, de toutes époques et de tous caractères sont disposés les uns à côté des autres, comme les fils d'une immense toile artistement tissée, et, par leur réunion, forment un tout aussi riche, aussi brillant, aussi éblouissant que l'est, durant une belle nuit, la voûte céleste avec son armée d'étoiles fixes. On comprend donc aisément qu'une pareille collection de merveilles défie toute description. Heureux qui peut la savourer à loisir et s'assimiler dans le recueillement des impressions premières souvent mal digérées!

La Academia de San Fernando cache aussi dans ses onze salles, au fond de la Calle de Alcalá, plus d'une perle inestimable, et, sans vouloir inventorier ses trésors, on peut dire hardiment que quiconque n'y a pas été voir la *Sainte Elisabeth servant les lépreux* ne saurait décemment, même en sortant du musée royal de peinture, se vanter de connaître la meilleure toile de Murillo.

Nous n'y faisons toutefois qu'une courte visite, car l'après-midi commence à s'avancer, et, pour pouvoir quitter demain la capitale, il ne nous reste plus que bien juste le temps de préparer notre départ.



EXCURSION À ARANJUEZ.



l'extrémité de cette belle promenade madrilène si justement nommée le Prado de las Delicias, une avenue sablonneuse conduit à la gare du Midi. Indépendamment des cavaliers et des piétons, on y voit affluer, au milieu d'atroces tourbillons de poussière, des omnibus attelés de six mules et surchargés de caisses, de malles et de paniers, car l'Espagnol emporte toujours en voyage tout son petit ménage, jusques et y compris sa garniture de lit. Chacun se presse et se hâte pour ne pas manquer, soit l'express ou *Correo* de Badajoz et du Portugal qui ne part qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, soit le train d'Alcazar de San Juan et de Murcie, soit encore celui de Cordoue, Séville et Cadix.

A proprement parler, les *Correos* espagnols ne sont pas des express comme nous les comprenons. Ils correspondent à peine, pour la rapidité de la marche, aux trains-poste de l'Europe centrale, et ne parcourent tout au plus en moyenne que quarante ou quarante-cinq kilomètres à l'heure. Cette lenteur a pour causes principales la longueur des arrêts, motivés par la nécessité de prendre de l'eau pour les locomotives, et certain sans-gêne particulier, qui

caractérise en Espagne les compagnies de chemins de fer au même degré que les voyageurs. Les wagons offrent la disposition adoptée sur les réseaux français, mais les voitures de seconde classe sont mauvaises, et les premières sont à peine passables. Les compartiments sont bondés de menus bagages, et les filets, les banquettes et les planchers sont encombrés d'une infinité de sacs à ouvrage, d'ustensiles de tous genres et de paniers pleins de vivres. Pressé entre ses compagnons de route et tous les nécessaires de voyage possibles et impossibles, le malheureux touriste reste ainsi prisonnier, pendant des heures entières, les fenêtres fermées; car, si les Espagnols s'accommodent assez bien de la chaleur, ils ne peuvent en revanche supporter la poussière. Le pauvre étranger finit donc par accepter avec une morne résignation ce mal inévitable, mais, les trois quarts du temps, il a beau guetter du fond de sa prison capitonnée la

descente prochaine de tel ou tel voyageur, ce n'est malgré tout qu'aux arrêts dans les grandes gares qu'il lui est permis d'ouvrir enfin les portières et de respirer un peu d'air pendant quelques minutes.

Lorsque nous arrivons à la gare du Midi, les salles d'attente sont déjà pleines de voyageurs de toutes conditions, car la Plaza de Toros renvoie aujourd'hui dans leurs provinces tous ceux qu'avait attirés dans la capitale l'annonce des courses de taureaux. Un coup de cloche, un sifflement strident de la locomotive, et nous voilà partis, aux lueurs d'un de ces clairs de lune étoilés, dont le ciel de Castille se montre ordinairement si prodigue.

Au moment où nous traversons l'Abroñigal sur un pont suspendu, dont les chaînes oscillent avec fracas sous l'impulsion du train, nous voyons la capitale de l'Espagne fuir derrière nous dans un océan de lumières, tandis qu'au loin une simple bande blanchâtre trahit aux yeux le cours du canal du Mançanarès.

Commencé en 1777, ce canal devait établir un jour une communication entre Madrid et Aranjuez, le Mançanarès et le Tage: il fut même exécuté pour partie depuis le pont de Tolède, à Madrid, jusqu'à Vacia-Madrid, mais, comme tous les ouvrages d'art hydrauliques de l'Espagne, il est resté inachevé.

Quittant les bords du Mançanarès, à sec pour le moment comme il l'est d'habitude pendant les sept huitièmes de l'année, nous atteignons la station de Getafé, où se trouve la grande pépinière du clergé espagnol, le séminaire des Piaristes. Des plaines crayeuses toutes blanches alternent avec des landes stériles jusqu'à Santa Paula et à Pinto, dont le château en ruine servit jadis de prison à la princesse Eboli, avant que Philippe II, dégoûté de ses charmes, eût réussi à lui faire épouser son favori Don Ruy Gomez.

Les cabanes de bauge de Valdemoro et les salines de Ciempozuelos, que nous dépassons bientôt à toute vapeur, n'offrent à l'œil aucun attrait. Le sol est imprégné de sel, et, de tous côtés, des usines à soude et des parcs à sel viennent encore ajouter à l'aspect fastidieux du pays.

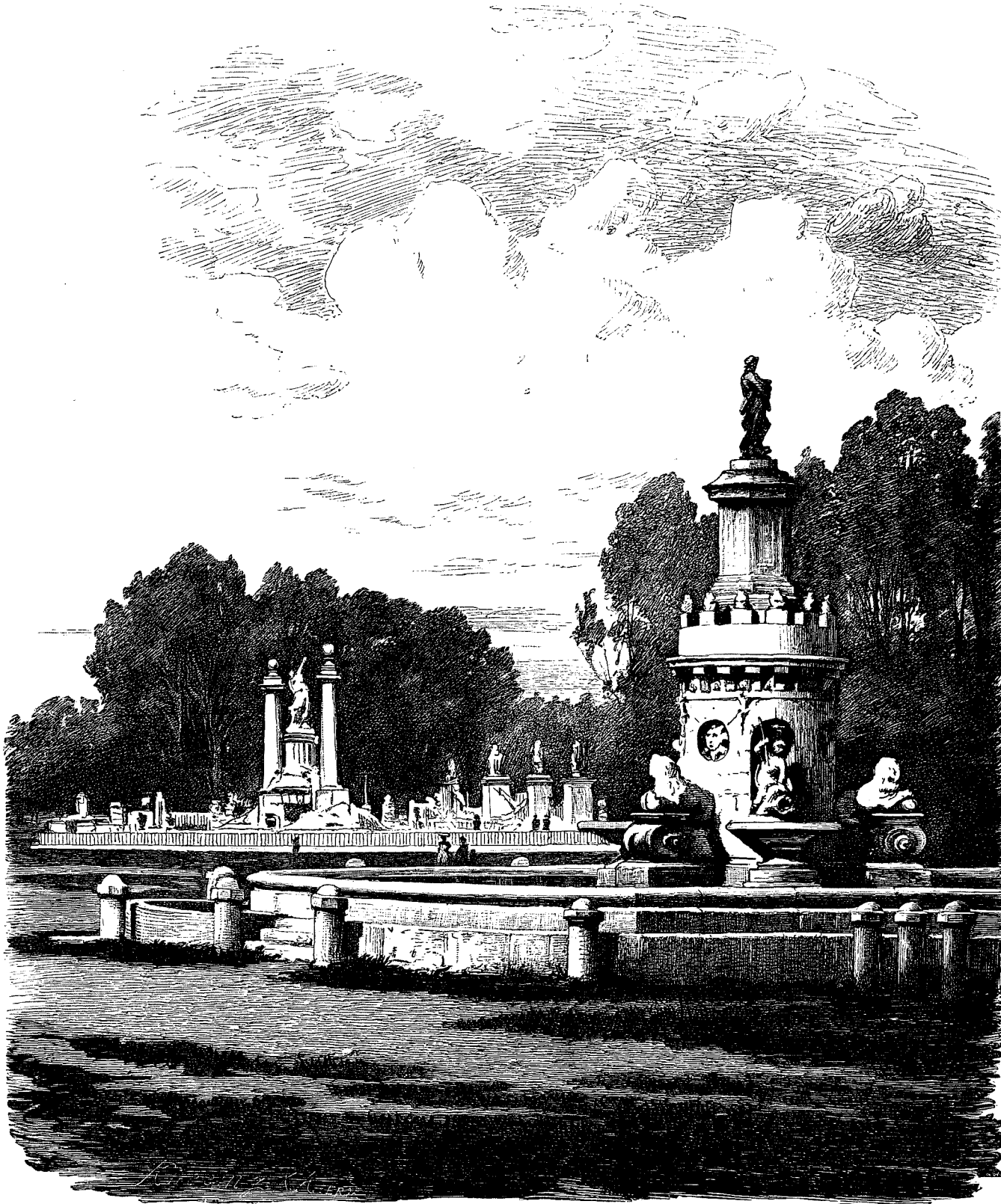
L'Espagne est particulièrement riche en sel gemme et en sources salées. Au total, on n'y compte pas moins de quatre-vingt sept salines, situées pour la plupart dans les provinces de Cuenca et de Murcie. Des marais salants d'un mètre de profondeur se dessèchent en plein air pendant les cinq ou six mois de la belle saison, jusqu'à ne plus laisser sur le sol qu'une masse compacte de sel, et, notamment au mois d'août, ces bassins d'une superficie parfois très-étendue présentent toute l'apparence de vastes champs de neige. Le sel de table le plus fin vient se déposer en cristaux sur des baguettes et des pieux plongeant à cet effet jusqu'au fond de l'eau et forme ainsi des petits paquets d'une éblouissante blancheur assez semblables à des touffes d'herbe.

Après un trajet de deux heures, nous traversons le Tage sur un beau pont de fer, et nous pénétrons enfin dans la ravissante oasis d'Aranjuez, si célèbre par ses grands bois et ses cultures de fraises, peut-être sans rivales dans l'univers entier.

Sous ce nom d'Aranjuez, on retrouve encore en dépit de toutes les mutilations du temps, l'*Ara Jovis* des Romains de l'antiquité. Ce pays, sorte d'îlot verdoyant perdu au milieu de ces plaines aux tons d'ocre qui entourent de tous côtés Madrid, est un de ces rares endroits, où les yeux et l'esprit aiment à venir chercher le soulagement et le repos. Pour nous, c'est, au sortir des agitations tumultueuses de la capitale, le plus charmant petit coin de terre que puisse rêver une âme avide de silence et de paix, et nous ne pouvons nous empêcher d'envier les mortels fortunés, auxquels il est donné de venir calmer sous les ombrages de cette nouvelle vallée de Tempé leurs nerfs surexcités.

Comme il arrive dans toutes les parties de l'Espagne où l'humidité parvient à pénétrer le sol, les eaux torrentueuses du Tage ont engendré à Aranjuez une végétation magique, dont

l'exubérance ne laisse rien à désirer. A côté des lauriers, des châtaigniers et des orangers, croissent plantureusement des ormes antiques, des chênes, des hêtres, des peupliers, qui montrent jusque sous ces climats la vigueur et la force de leurs confrères du Nord.



LA FONTAINE DE SAN ANTONIO, À ARANJUEZ.

A travers un parc ravissant, le Tage serpente capricieusement et court alimenter ici et là bassins, lacs et cascades. Jaillissant et bouillonnant à grand fracas, les fontaines d'Hercule de Narcisse et d'Apollon projettent en tous sens des gerbes de rayons qui s'entrelacent et se croisent

mille fois, pendant que, de leur côté, les fontaines du Cygne et de l'Amour épanchent aussi leurs eaux avec une prodigalité presque égale, et pénètrent d'une délicieuse fraîcheur l'atmosphère ambiante. On voit que l'art et la nature ont uni leurs efforts pour donner à cette oasis tous les enchantements de la végétation méridionale, et créer, au cœur d'une contrée stérile, un paradis terrestre, dont le Madrilène se montre fier à juste titre.

De l'autre côté du fleuve, dans le jardin de l'île, s'élève, au sein d'un bouquet de verdure, un château en briques rouges, coupé de lignes blanches, flanqué de petites tours, et couvert d'un immense toit d'ardoises noirâtres. Cette construction un peu lourde est l'œuvre de Philippe II et de son illustre architecte, Juan de Herrera. Les escaliers de marbre et les parois de glace de la résidence trahissent plus de richesse que de sens artistique, et, dans ces appartements et ces corridors fantastiques, il ne serait sans doute pas impossible de voir errer pendant la nuit les spectres de ces vieux courtisans et de ces belles amoureuses, qui s'entendaient si bien jadis à gouverner selon leur fantaisie le roi et le pays.

Indépendamment des souvenirs historiques, ce sol évoque encore à l'esprit le nom d'un grand poète étranger, car c'est ici-même, devant cette fontaine jaillissante, que Schiller a placé le premier acte de sa célèbre tragédie de Don Carlos.

Bien qu'en dépit des recherches, la vie de ce malheureux prince reste encore enveloppée de mystère, il ne semble pas en tout cas qu'il ait jamais été cet esprit romanesque, trop fréquemment dépeint par les romanciers. Né de l'union de Philippe II, alors âgé de dix-huit ans, et de la reine Dona Maria de Portugal qui ne survécut pas à ses couches, Don Carlos tomba dès sa plus tendre enfance aux mains d'une tante sans énergie et d'un précepteur plus faible encore, aussi impuissants l'un que l'autre à diriger l'éducation d'un jeune prince indisciplinable. Une seule fois, durant toute cette période, le roi daigna s'occuper un instant de son fils. Le jeune homme venait d'atteindre à peine l'âge de dix-huit ans : il se vit désigner comme fiancée la fille du roi de France, Elisabeth de Valois, qu'il ne connaissait point !

Cependant, Philippe II avait épousé, après la mort de sa première femme, une princesse anglaise, Marie Tudor, qui ne tarda pas à succomber à son tour. La paix signée avec la France, le roi se remaria de nouveau, le 2 février 1560, mais cette fois avec la fiancée de son fils, et c'est dans ces conditions singulières, aux noces de son père, à Guadalajara, que Don Carlos vit pour la première fois celle, qui, après avoir été tout d'abord sa future, devenait finalement sa belle-mère. La reine Elisabeth mourut, elle aussi, prématurément, et c'est seulement la quatrième femme du monarque, une princesse autrichienne, qui donna le jour à l'héritier effectif de la couronne d'Espagne, au roi Philippe III.

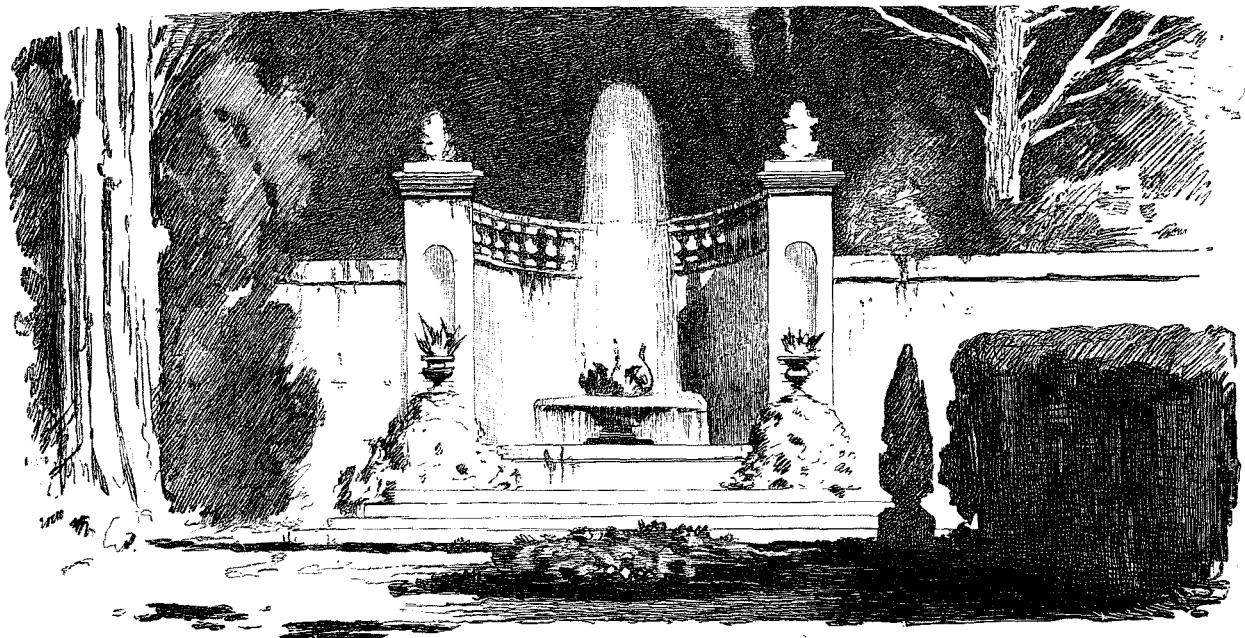
Quant à Don Carlos, l'histoire ne mentionne pas son sort. Des documents anciens racontent bien qu'il mourut de bonne heure, après avoir mené une vie obscure et inactive, mais les vieux arbres d'Aranjuez pourraient seuls rapporter les terribles scènes de famille dont ils furent témoins, et, désespérant de leur jamais arracher leurs secrets, nous quittons, tout pensifs, leurs bienfaisants ombrages.

Si, bouillant et impétueux, le Tage roule, à son entrée dans les bois mystérieux d'Aranjuez, des flots aussi jaunâtres que ceux d'un torrent, il s'apaise et se dompte à tel point en traversant ces verts bocages, que c'est à peine, à sa sortie, si, selon l'expression du poète, les zéphirs peuvent entendre son doux murmure et les cailloux sentir couler ses eaux. Comme attardé dans un rêve voluptueux, il serpente lentement à travers des peupliers jusqu'au rocher de Tolède, il lui fait de son cours une ceinture magnifique, puis va se perdre ensuite dans ces vertes et paisibles prairies, où Cervantes fixa jadis la résidence de sa chère Galathée, ainsi qu'il se plaisait à désigner l'objet de ses amours, la belle Catalina de Palacios y Salazar.

Le Tage est un des fleuves sur lesquels le lyrisme des poètes s'est le plus fréquemment exercé. Garcilaso l'a chanté, ainsi que Camoëns; Nicolas de Moratin a puisé sur ses rives le sujet de nombreuses poésies, et Théophile Gautier, gardant probablement rancune au Mançanarès, affirme que Tolède se mire dans un fleuve sérieux. Enfin la romance a rendu le Tage populaire jusqu'aux bords de la Seine, et, pendant des années, la France entière a répété sans relâche ces vers, qui sont encore dans toutes les mémoires :

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux;
A ton rivage
J'adresse mes adieux.

A tant de titres poétiques, le Tage ajoute encore des prétentions plus hautes. Les géographes, qui ne doutent de rien et qui voyagent peu, assurent que l'on constate dans ses



FONTAINE DES JARDINS D'ARANJUEZ.

eaux la présence de nombreuses paillettes d'or: bref, ce serait le roi des fleuves, si tout ce qu'on a dit sur son compte était aussi vrai que flatteur. Mais, hélas! n'en déplaise à Garcilaso, à Camoëns, à Nicolas de Moratin, à Théophile Gautier, aux rimeurs de romances et à l'imagination fertile de messieurs les géographes, le Tage n'est, à tout prendre, qu'un vaste torrent boueux, aussi impropre à la navigation qu'à tout autre usage appréciable, et c'est en vain que le voyageur consciencieux prendrait la peine d'y rechercher la moindre paillette d'or.

Son affluent du Jarama traverse une contrée fertile, où l'on récolte le vin et le miel, et dont les gras pâturages fournissaient jadis à la capitale ses taureaux de combat les plus renommés.

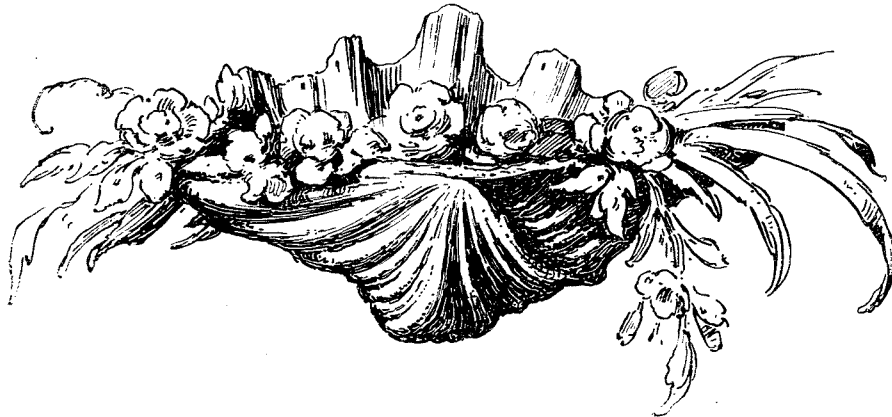
Un jour, à Madrid, durant une *Corrida* donnée dans les temps antiques par le Khalife maure Aliater, en présence de sa belle épouse Zaida, de sa sœur Zarifa d'Almonacid et du prétendant de cette dernière, le fier Andulla de Zurita, un taureau du Jarama avait déjà mis hors de combat presque tous les cavaliers maures et tué deux des plus beaux chevaux du Khalife. Nul n'osait plus venir s'offrir comme adversaire à l'animal en fureur; tous les spectateurs

poursuivaient de leurs vociférations et de leurs sarcasmes les lâches qui laissaient la victoire à une bête, lorsque soudain, au dernier moment, un inconnu, un chevalier chrétien, se présente à la porte de l'enceinte et se déclare prêt à combattre. Il fait à cheval son entrée dans l'arène, provoquant par son audace et sa noble prestance l'admiration de toutes les femmes; il triomphe à grand'peine, va déposer, du bout de sa lance, aux pieds de la belle Zaïda le nœud de rubans qui ornait tout-à-l'heure l'épaule du taureau, et quitte l'arène, au milieu d'un tonnerre d'acclamations, sans avoir été reconnu de personne. Cela fait, il ne daigne seulement pas honorer d'un regard le superbe Aliater, gagne au galop les portes de Madrid, où ses compagnons l'attendaient avec anxiété, et disparaît avec eux dans la vallée.

Le beau chevalier n'était autre que Rodrigo de Vivar, el Cid Campeador!

A son retour de cette expédition, il se rendit devant l'image de la madone, et, face à face avec elle, jura sur le pommeau de son épée de ne pas détacher son armure, tant que Madrid ne serait pas délivré du joug des infidèles.

Après Guillen de Castro, Corneille a dit au monde quels prodiges de valeur le héros castillan accomplit depuis lors, pour se délier par la victoire de son noble serment.





LES ARMES DE TOLEDE.

EN ROUTE POUR TOLÈDE.



POSTILLON.

Caballeros, al coche! En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture! entendait-on crier jadis, alors que, le chemin de fer ne reliant pas encore Madrid et Tolède, cette simple excursion, que l'on fait facilement aujourd'hui en quatre heures, exigeait communément des jours et des nuits.

A cette époque, on partait de Madrid, sans être jamais bien sûr d'arriver à Tolède. La *Calesina* ou diligence, attelée d'une douzaine de mules fringantes rasées sur la moitié du corps, soulevait sur la route des tourbillons de poussière de plusieurs pieds de haut. Mendiants et *Rateros* barraient le chemin aux voyageurs, pendant que, de leur côté, tous les braves conducteurs de l'équipage, *Zagales*, *Delanteros* et *Escopeteros*, hurlaient à qui mieux mieux, juraient comme des païens, et faisaient suer sang et eau à toutes leurs pauvres bêtes. A part cela, quelques *Muchachos*, transportant à dos d'âne leurs filets de menue paille, animaient seuls de loin en loin les steppes désolés, qui, par Caramanchel et Illescas, s'étendent depuis le Mançanarès jusqu'au Tage.

Alors aussi, le voyage avait encore le charme de l'originalité: il amenait toujours des surprises et parfois des alertes. De temps à autre, l'on avait chance de verser, voire même d'être pillé, ou tout au moins de n'arriver aux bords du Tage que brisé et moulu. Aujourd'hui, plus rien de tout cela. C'est en chemin de fer que le voyageur accomplit désormais le pèlerinage de la vieille ville royale, et, à moitié endormi dans son coin de coupé, il est presque tenté, faute de toutes distractions, d'appeler de ses vœux quelque petite aventure du bon vieux temps. Au lieu des bandes d'aveugles, de manchots, de lépreux et autres mendiants, qui, à l'arrivée des diligences, poursuivent le voyageur de leur sempiternel « *Una limosna por Cristo crucificado!* », c'est un homme élégamment vêtu qui vient à Algador, l'avant-dernière station du parcours, nous présenter sa carte et nous offrir en bon français ses services de cicérone. Inutile d'ajouter, que, forcés d'économiser notre temps le plus possible, nous acceptons avec empressement les propositions de ce guide obligeant.

A Tolède, la locomotive n'amène pas soudain le voyageur jusque sur le territoire de la ville, comme elle le fait généralement partout ailleurs; loin de là, elle nous laisse au pied du nid de rochers où se dresse la cité, sur les bords mêmes du Tage, dans une petite gare, d'où Tolède fait à l'œil l'effet le plus majestueux.

L'influence bienfaisante, que les chemins de fer ont eue sur les grandes villes de la péninsule ibérique, se reconnaît aisément à Barcelone, à Madrid et à Séville; mais, pour ce qui est de

Tolède, la ligne de Badajoz passe devant ses murs sans exercer, pour ainsi dire, aucune action sur elle, car elle n'avait rien, ni commerce, ni industrie, ni mouvement de voyageurs, qui pût lui faire souhaiter comme une chose nécessaire l'établissement de cette voie de communication. Peut-être, dans l'espace d'une année, deux ou trois étrangers de plus qu'autrefois viennent aujourd'hui visiter l'antique résidence royale; mais leur passage ne procure en réalité aucun bénéfice à la ville, et ne profite tout au plus qu'à quelques méchants aubergistes, qui exploitent effrontément le pauvre voyageur. Jusqu'à un certain point, le chemin de fer est même bien plus nuisible

qu'utile aux intérêts de la cité, car les touristes, qui se voyaient jadis obligés d'y séjourner plusieurs jours en attendant le prochain départ de la diligence, peuvent fort bien maintenant déjeuner à Madrid, venir visiter Tolède dans leur après-midi, et rentrer dîner le soir dans la capitale. Actuellement encore, nombre de vieux Tolédans, bien loin d'utiliser le nouveau mode de transport que l'on a mis à leur disposition, n'en veulent seulement pas entendre parler, et considèrent les chemins de fer comme une invention diabolique.

En somme, les progrès de la civilisation n'ont encore introduit à Tolède aucun élément étranger, aucun habitant nouveau: il en résulte que rien n'est encore venu porter atteinte à la majesté de cette antique cité en décadence. On n'y voit jusqu'à présent ni constructions neuves, ni rues alignées au cordeau, ni places dessinées au compas. Tel qu'un classique ancien, le vieux nid de rochers s'offre toujours au visiteur sous sa forme primitive, et chaque jour, en y laissant la trace de son passage,

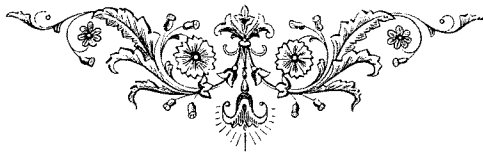
le rend de plus en plus intéressant aux yeux de l'étranger.

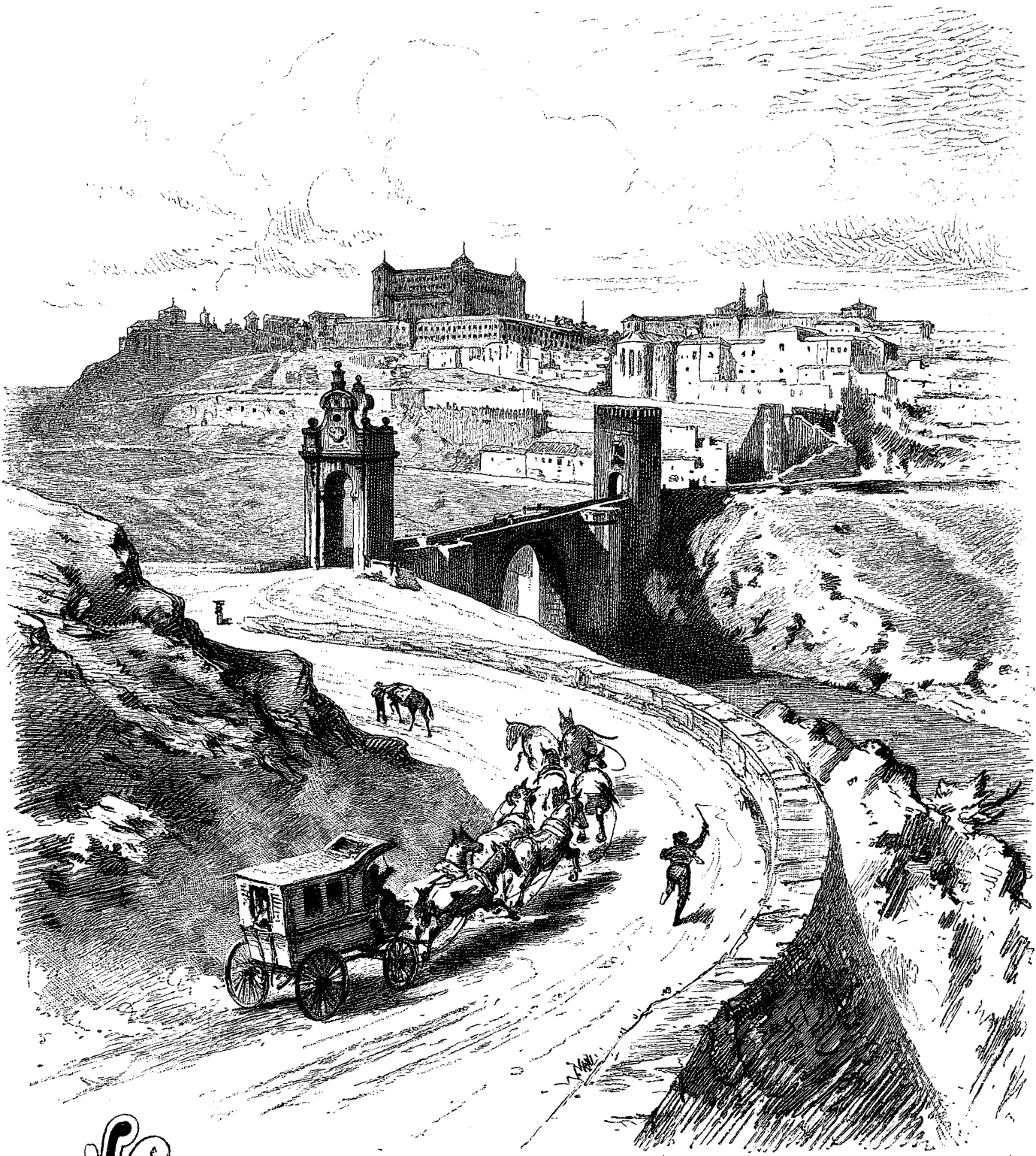
A la vue de cette paroi escarpée, nous sentons le besoin de prendre des forces pour la gravir, fût-ce même en voiture, et nous acceptons, sans trop nous faire prier, la délicieuse boisson fraîche que nous présente gracieusement la toute charmante buffetière de Tolède, la Señorita Niata Moratinos, une des plus jolies enfants du pays.

La chose est à coup sûr fort agréable, mais, quand on y réfléchit, quel singulier contraste entre ce buffet de chemin de fer avec ses garçons, en habit noir et cravate blanche, et le glorieux passé de l'antique capitale des rois maures!



BUFFETIÈRE DE TOLÈDE.





TOLÈDE.

Si étrange que cela nous paraisse, nous sommes cependant bien au pied de ces remparts de pierre, qui forment les assises de l'illustre ville de Charles-Quint. Bien qu'elle ait aujourd'hui perdu la suprématie politique, elle continue, comme un aigle en son aire, à dominer fièrement le pays, et le Tage, enroulant capricieusement autour d'elle une ceinture d'eau bourbeuse, baigne toujours, sans jamais se lasser, ses fondations qu'il ronge depuis des siècles.

De même que la ville éternelle, Tolède est bâtie sur sept collines ou éminences. Ici comme à Rome, des races puissantes ont vécu, dévasté, pillé, puis enfin disparu.

Mais, comme partout où il y a quelque chose à détruire, le plus grand ravageur de cette cité historique, c'est encore incontestablement le temps. Peu à peu, pierre par pierre, la ville vient s'abîmer au fond du Tage: églises, alcazars, tours et palais peuvent aussi bien s'écrouler de la sorte; il n'est pas une main pour les arracher à la ruine. Rome trouva dans l'introduction du christianisme le germe d'une floraison nouvelle; Tolède, au contraire, marche fatalement vers l'éternel tombeau que lui creusa jadis l'intolérance des chrétiens d'un autre âge.

A la sortie de la gare, nous montons à la *Puerta del Sol*, dans un omnibus attelé de huit mules. Sur la rive gauche du Tage, en face du pont d'Alcantara, se dresse majestueusement, au sommet d'une colline pierreuse, le vieux château de San Servando. Quoique ce ne soit plus aujourd'hui qu'une vaste ruine, exclusivement abandonnée aux chouettes et aux corbeaux, on y voit encore deux grandes portes à cintres arabes.

Son fondateur, le roi Alphonse avait épousé une fille du comte Bérenger de Barcelone, et, forcé de la quitter pour partir en campagne contre les Maures, il se vit obligé de la laisser dans ce château-fort. Les infidèles, profitant de l'absence du roi, se dirigèrent aussitôt en petit nombre du côté du manoir, dans l'intention d'y lever une forte contribution de guerre. La reine qui comprit le danger de la situation, mais qui avait confiance dans la galanterie des Maures, envoya sur-le-champ un messenger au camp de ses ennemis. Elle leur fit dire, que, pour des chevaliers comme eux, il serait tout au moins peu honorable de venir inquiéter, en assiégeant son château, une femme sans défense, et qu'ils feraient bien mieux de se rendre à Curélia, pour y combattre glorieusement contre des hommes. L'astucieuse reine ne s'était pas trompée dans ses calculs: les Maures se retirèrent sur l'heure.

Jusqu'en 1302, le château de San Servando resta aux mains des Templiers, et détruit par un incendie en 1380, il est demeuré depuis lors dans l'état où le feu l'avait mis.

A l'horizon, le regard erre sur l'Alcazar, la plus fière citadelle des rois maures, et sur la cathédrale chrétienne, sur des minarets, des tours arabes et des terrasses, qui rappellent involontairement à la mémoire les grandes figures du Cid, de Charles-Quint, de Padilla et de Garcilaso.

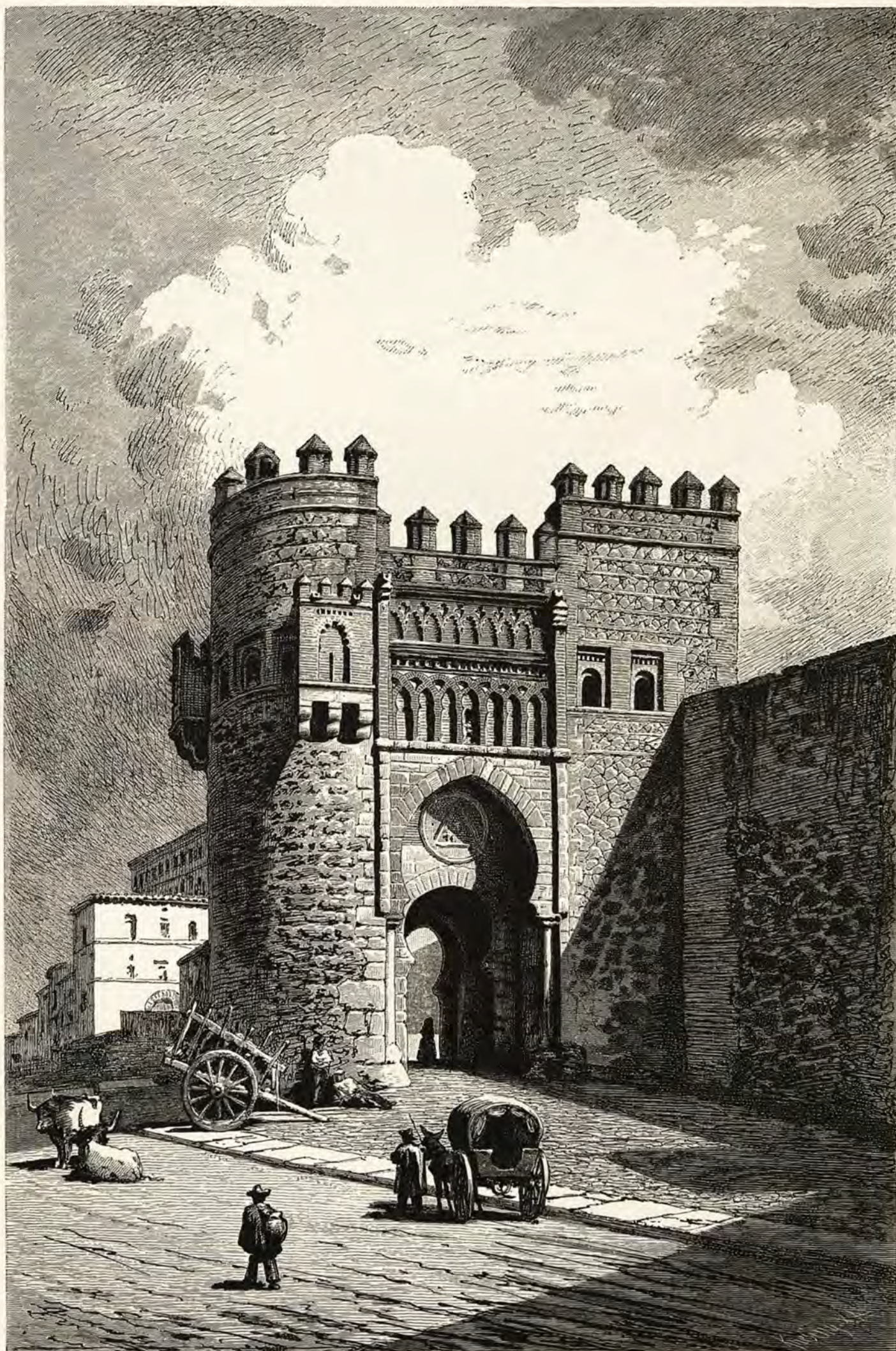
Ce rapide coup d'œil sur cette ville fabuleuse éveille en nous le désir de nous plonger dans l'étude des vestiges qu'y ont laissés les temps antiques, et d'y rechercher dans la poussière des siècles ce que l'histoire y a enseveli: mais, avant cela même, pour bien évoquer en nous l'esprit de l'antiquité, nous repassons à grands traits l'histoire de la vieille ville royale.

Les origines de Tolède se perdent dans le domaine de la légende, et son existence historique ne commence guère qu'avec l'invasion romaine.

Après avoir assiégé et pris la ville, deux siècles avant J. C., Marcus Fulvius Nobilior en fit la capitale de la Carpétanie et la trésorerie de la province, tandis qu'il établissait à Carthagène une justice supérieure. Tite-Live dit que Tolède était alors une ville peu étendue, mais très-bien fortifiée: *urbs parva, sed valdè munita*. Déjà précédemment enrichie d'aqueducs, de temples, de portes et d'un amphithéâtre, elle prit, sous le règne d'Auguste, les apparences d'une véritable cité romaine et le type d'une capitale. Le christianisme y pénétra pendant le règne de Caligula, et elle fournit depuis lors à la religion nouvelle maints confesseurs et martyrs. Au cinquième siècle, elle réunit dans un concile quinze évêques chrétiens.

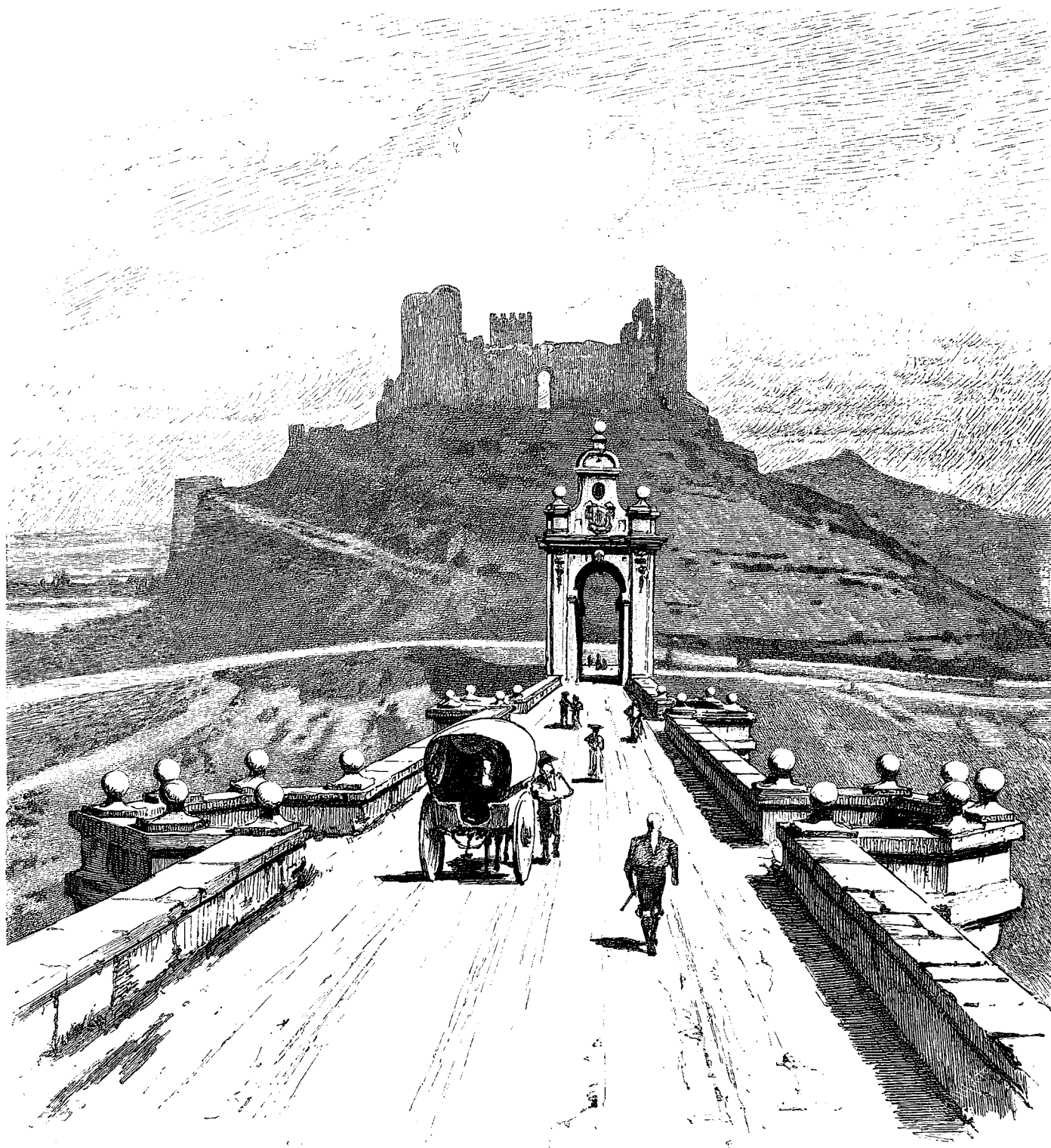
Plus tard, les premiers rois Goths la choisirent pour résidence, et, en 680, le grand Wamba lui assura, par des embellissements notables, la richesse et l'éclat.

Lorsqu'après la chute de l'empire des Goths, les Arabes l'eurent à leur tour prise et fortifiée, ils accordèrent à six paroisses chrétiennes l'autorisation de continuer à exercer tranquillement leur culte, et de choisir même leurs évêques tout comme auparavant. Malgré cette tolérance, Tolède devint bientôt dans son aspect extérieur la véritable ville mauresque, que nous retrouvons encore



LA PUERTA DEL SOL A TOLEDE.

telle quelle avec ses ruelles étroites et pleines d'ombre; mais, en même temps, la poésie, la science et les beaux-arts y fleurirent à l'envi, et cette cité, jusque-là sans importance, produisit désormais plus d'un grand homme.



LE CHÂTEAU DE SAN SERVANDO, VIS-À-VIS DE TOLÈDE.

Sous la domination mauresque, Tolède avait eu ses rois particuliers, qui donnèrent à leur résidence le nom de Toleitola. Dans la suite, sous le Khalife de Cordoue, les gouverneurs se révoltèrent contre leurs maîtres, et amenèrent, à force de combats et de sièges, la destruction partielle de la ville. Enfin, Alphonse VI, profitant de la désunion et de la discorde qui régnaient entre les Maures, réussit, sous la conduite du général en chef de ses troupes, le Cid Campéador, à s'emparer de Tolède en 1081, et y fit, le 20 mai, son entrée solennelle. S'il faut en croire

la tradition, au moment où Babiéca, le cheval de bataille du Cid, mettait le pied dans la ville, il s'abattit sur les genoux, et à l'endroit même où se produisit cet incident, des fouilles firent retrouver un crucifix miraculeux que l'on croyait perdu depuis l'avènement des Maures, et aux pieds duquel brûlait encore la lampe du sanctuaire. Les infidèles se retirèrent pour la plupart à Valence avec leur chef et leurs trésors, mais les Mozarabes, comme ils se firent appeler dorénavant, n'en demeurèrent pas moins à Tolède. Alphonse y établit alors un gouverneur, et, pour combattre la dépopulation qui menaçait, y attira de nombreux colons.

Comme elle était toujours la principale ville de Castille, Tolède fut élevée, sous Alphonse VII, au rang de résidence chrétienne. Au lieu de son ancien écusson, où deux étoiles formaient une croix avec deux ovales, elle porta désormais l'image d'un empereur assis sur le trône. Plus tard, vinrent s'ajouter à ces armes les aigles avec la Toison d'or.

Tous les efforts, tentés par les Maures pour reprendre Tolède aux chrétiens, restèrent infructueux, la situation de la vieille cité se prêtant d'une façon toute spéciale aux soins de sa défense. En 1197, les Maures vinrent mettre le siège devant la ville; mais Alphonse VIII sut les obliger à battre en retraite, et, en 1212, à la tête des chrétiens de Castille, de Navarre et d'Aragon, il limita au seul territoire de Grenade, par la mémorable victoire de Navas de Tolosa, la domination des Arabes en Espagne.

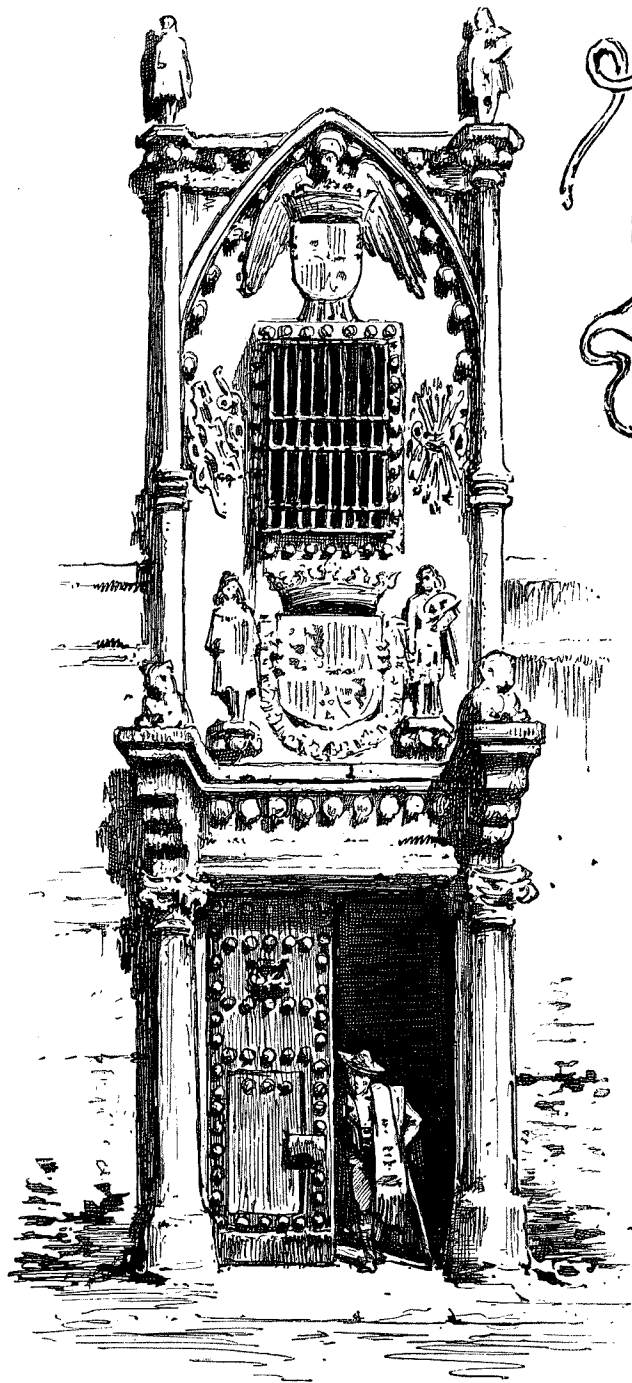
Le petit-fils d'Alphonse, le roi Saint Ferdinand, posa la première pierre de la cathédrale de Tolède, et Alphonse-le-Sage embellit aussi beaucoup la ville. Après bien des combats, des troubles et des changements de maîtres, elle vit entrer dans ses murs, en 1477, les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, qui y fondèrent, en exécution d'un vœu, le cloître des Franciscains, ainsi que la magnifique église de San Juan de los Reyes. En 1479, Isabelle mit au monde une fille, cette infortunée Jeanne-la-Folle, qui devait être un jour la mère de Charles-Quint, et dont la touchante figure se trouve mêlée aux révoltes des *Comuneros*. Ce fut peut-être cette période qui vit les épisodes les plus dramatiques de l'histoire de Tolède et engendra ses plus fameux héros: témoin ce Juan de Padilla, qui fut exécuté sous Charles-Quint.

La main royale, qui renversa le berceau de la liberté espagnole, construisit en revanche l'Alcazar, cette citadelle immense qui porte à travers les siècles le nom de son fondateur et continue à dominer la ville aussi fièrement qu'au premier jour. Vers la même époque les monarques espagnols abandonnèrent le titre de rois de Tolède pour celui de rois de Léon, mais le prestige du nom n'en fut pas trop atteint, car, à présent même, les députés de Tolède conservent encore le privilège de paraître aux Cortès, la tête couverte, devant le souverain.

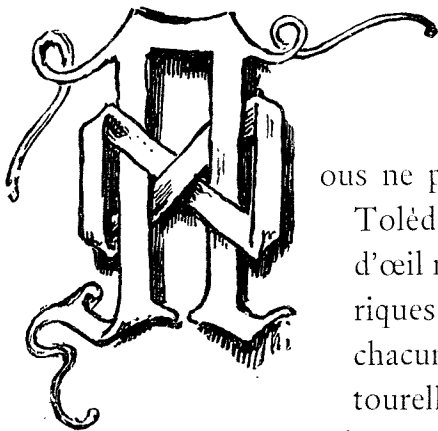
Sous les règnes suivants, la noble cité ne fit que déchoir de plus en plus, et vit passer peu à peu tous ses droits régaliens à Madrid, sa rivale. Bientôt, par la translation définitive de la résidence royale dans cette dernière ville, Tolède reçut, de la main de Philippe, le coup de grâce en 1563, et tomba désormais rapidement dans l'oubli. Ses splendides monuments furent abandonnés à la décadence, et, comme un corps exsangue, la ville, réduite à n'être plus qu'un lieu d'exil pour les grands personnages en disgrâce, se mit à traîner misérablement une existence malade. Les 200,000 habitants d'autrefois sont aujourd'hui bien loin: la vieille et illustre résidence royale ne compte plus maintenant que 20,000 âmes à peine; elle est abandonnée de tous; elle est morte, et, seuls, quelques voyageurs curieux éprouvent encore le besoin de lui rendre visite!



LES VIEILLES RUES DE TOLÈDE.



POSADA DE LA HERMANDAD, À TOLÈDE.



ous ne pouvions franchir les portes de Tolède, sans honorer d'un coup d'œil rétrospectif ses destinées historiques, écrites de toutes parts sur chacune de ses colonnes, de ses tourelles et de ses bornes. Il ne nous reste plus qu'à pénétrer dans la ville, et c'est ce que nous allons faire, non sans éprouver ce sentiment pénible, qui vient toujours, au milieu de la poussière des splendeurs écroulées, serrer le cœur du voyageur.

Le chemin de fer, cette invention moderne qui jure avec l'antique cité mauresque comme un bec de gaz à la face du soleil, nous avait déposés, avons-nous dit, au pied même des remparts naturels sur lesquels trône le vieux nid d'aigle arabe. Emportés maintenant par l'omnibus, à travers une allée maigrement ombragée, vers la Puerta del Sol, nous jetons au passage un regard sur l'hôpital, qui, commencé en 1541 par le cardinal Juan de Tavera et terminé par d'autres mains en 1624 seulement, conserve dans un superbe sarcophage les cendres de son illustre fondateur.

La Puerta del Sol est le premier monument arabe, dont il nous soit donné d'admirer les formes étranges. Bien que le style en ait été altéré par le fait des chrétiens, cette belle porte n'en exerce pas moins sur le visiteur une séduction puissante. Sous ses arcades intérieures se trouve, incrusté dans la muraille, un bas-relief du treizième

siècle, encore bien conservé, qui représente Saint Ferdinand dans l'exercice de ses fonctions de juge.

Nos mules endiablées continuent à grimper au trot vers notre hôtel, le plus souvent par des ruelles si étroites, que les passants sont obligés, pour faire place à la voiture, de se retirer précipitamment sous le portail des maisons. Les Arabes affectionnaient beaucoup ces petites voies

étranglées, car elles ont l'avantage, surtout lorsqu'on tend au-dessus d'elles des toiles et des tapis, d'engendrer une fraîcheur agréable, dont les Orientaux se sont toujours montrés excessivement friands.

Bientôt, nous débouchons sur une place assez spacieuse, plus spacieuse du moins qu'on ne pouvait l'attendre, au cœur d'une ville aussi petite.

C'est la place de la Constitution, ou, pour lui laisser son vieux nom, cet antique Zocodover, qui servit autrefois de théâtre à tant de grandes fêtes, de tournois, de révolutions, de réunions publiques et d'exécutions. Sous les arcades de ce pourtour, où les commerçants venaient jadis des quatre coins du monde échanger les marchandises les plus diverses

contre tous les produits de l'industrie et de l'agriculture espagnoles, on ne voit plus aujourd'hui que des étalages de camelots et de petits merciers, des ravaudeurs de sandales, des cordonniers, des rémouleurs, des armuriers, des fruitiers, des maraîchers et des marchands de beurre. C'est là également que les bouchers débitent leur marchandise: la *Ternera*, c'est-à-dire le veau, à 38 *Cuartos*; le mouton ou *Carnero* à 40, comme l'indiquent des tablettes noires apposées à la devanture des boutiques. Les étaux ensanglantés à ces industriels couvrent maintenant la place, où les martyrs de la liberté sacrifièrent, sous Charles-Quint, leur vie à la patrie; où, plus anciennement encore, une reine mauresque, parée de la couronne



JOUR DE MARCHÉ SUR LE ZOCODOVER, À TOLÈDE.

offerte à la plus belle, distribuait, après les tournois et les courses de taureaux, des sourires et des lauriers aux chevaliers vainqueurs. C'est ainsi que l'histoire de toutes les nations met toujours capricieusement en présence la poésie et la prose!

En quittant le Zocodover, nous nous engageons dans des ruelles étroites. Suspendues à des ficelles, des étoffes lacérées, déchiquetées, usées jusqu'à la corde et totalement décolorées, nous cachent la vue du ciel; un pavé inégal, que jamais un rayon de soleil n'est venu éclairer, ralentit notre marche; accroupies sur le seuil des maisons, des vieilles femmes, qui portent encore dans toute sa pureté le type arabe le plus complet, nous regardent passer avec la curiosité apathique propre aux pauvres d'esprit; nul autre personnage ne vient d'ailleurs animer le tableau et représenter à nos yeux cette population qui se perd: c'est à se croire transporté subitement à Tunis! Un silence pénible, qu'aucun bruit n'interrompt, règne derrière ces portes étrangement découpées, dont les tympanes et les panneaux, disposés de façon à converger suivant la diagonale, sont réunis les uns aux autres par de lourds clous de fer, à la tête coquettement travaillée et grosse comme le poing. Au sein de cette ville royale, qui naguère encore dominait toute l'Espagne, nous cherchons instinctivement des hommes, mais c'est toujours en vain, et les mendiants eux-mêmes, partout ailleurs si prompts à se montrer aux étrangers, font défaut à Tolède. Pas un mulet, pas un âne, pas un chien ne trouble d'aucun cri, soit sur la voie publique, soit à l'intérieur des maisons, le calme de cette ville endormie ou morte. Toutes les fenêtres sont closes, sauf toutefois celles de quelques boulangers et marchands d'eau, car la soif ne perd jamais ses droits, et les petits pains et gâteaux de Tolède ne sont pas moins renommés que ses bonnes lames et ses poignards.

Nous errons sans but et presque à l'aventure dans ce dédale de ruelles tortueuses et d'étroits culs-de-sac, montant et descendant des escaliers, tournant à droite et à gauche, doublant des coins de rue et sautant des ruisseaux, sans jamais rien rencontrer qui puisse apporter quelque diversité aux impressions de l'œil ou de l'esprit. Par-dessus la balustrade des balcons, qui se touchent presque d'un côté de la rue à l'autre, tant les voies sont étroites, pendent, flasques et immobiles, de longs stores jaunâtres, derrière lesquels on se représente mal le mouvement et la vie.

A ce que nous dit le cicérone, nous sommes ici dans la *Juderia*, dans l'antique Ghetto, bref, dans le quartier juif. Actuellement, il est vrai, semblables aux rats qui abandonnent le navire sur le point de sombrer, les Juifs sont presque tous partis, mais, au temps jadis, les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont joué à Tolède, et même dans toute l'Espagne, un rôle considérable. Cette maison mystérieuse, qui est là devant nous, fut un jour la demeure de Samuel Lévy, le trésorier et le banquier de Don Pedro, l'ami du marquis de Villena, et peut-être bien est-ce ici à côté, dans cette tourelle en ruine, que le médecin d'Alphonse VII,



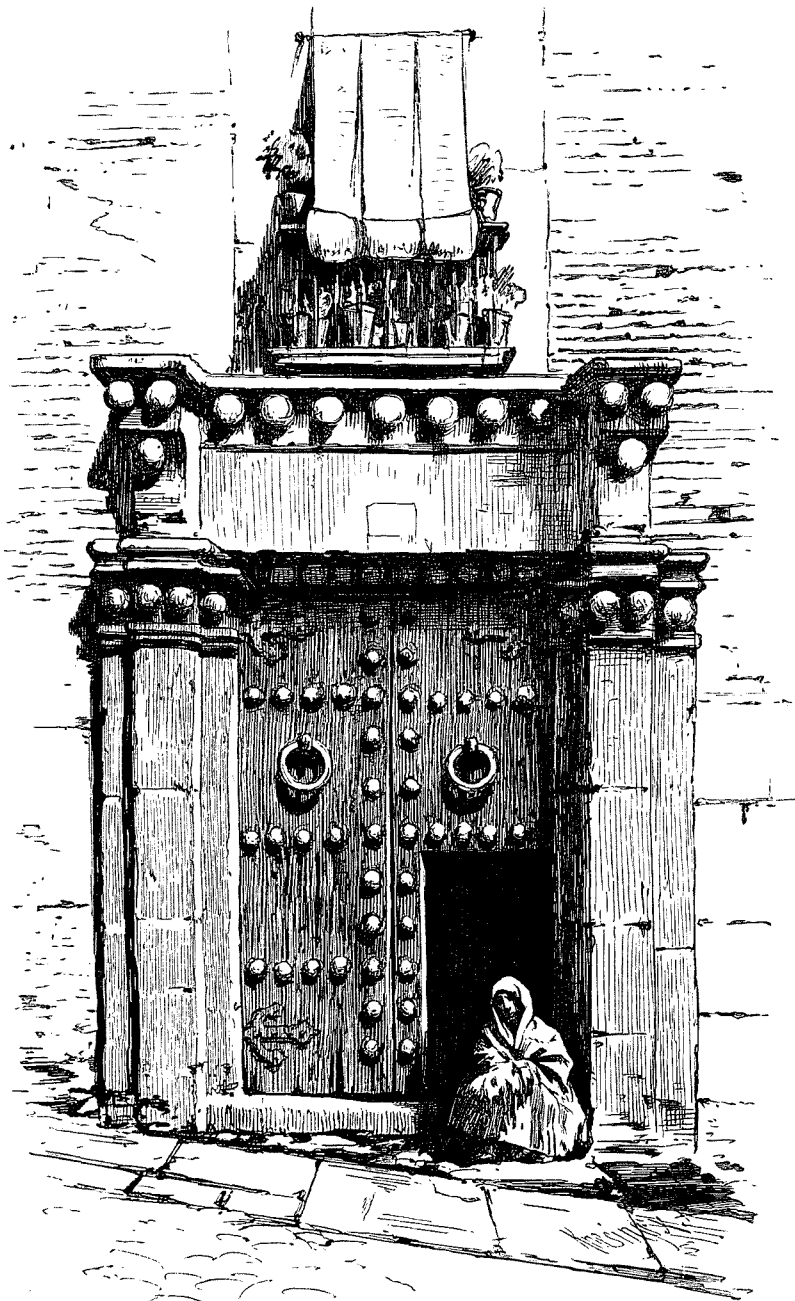
UNE CONCIERGE, À TOLÈDE.

le célèbre Izchak, écrivit autrefois, à la lueur d'une modeste lampe, son savant ouvrage sur les affections fébriles.

Bien que les opinions soient très-partagées sur la question de savoir à quelle époque eurent lieu les premières immigrations des israélites en Espagne, on les fait généralement remonter à l'année de la prise de Jérusalem par Titus. Sion venait d'être réduit en cendres. Le peuple d'Israël se dispersa dans toutes les parties du monde, et une forte colonne de ces infortunés

prit le chemin de l'Espagne, où certaine analogie avec les mœurs, et principalement avec les paysages de la mère-patrie, leur eut bientôt fait prendre racine. Ils commencèrent donc à croître et à multiplier dans la péninsule ibérique, s'y adonnèrent avec amour à l'étude des sciences, et les amenèrent à un degré de prospérité jusqu'alors inconnu dans toute autre contrée.

L'invasion arabe fit pendant longtemps aux enfants d'Israël la position la plus critique. Pris entre les mahométans et les chrétiens, ils eurent à souffrir des deux côtés une égale oppression; mais, grâce à leur persévérance et leur ténacité, ils n'en réussirent pas moins à se relever, et parvinrent même à des emplois fort estimés. Les professions d'interprète, de professeur et de banquier, la médecine et jusqu'à la diplomatie s'ouvrirent devant eux, et, leur intelligence aidant, ils arrivèrent mainte et mainte fois aux fonctions les plus hautes. Leurs maîtres, maures et chrétiens, ne dédaignaient pas, surtout en cas de maladie, de recourir à leur savoir, et l'histoire cite avec honneur comme médecins, banquiers ou chirurgiens du Roi, plusieurs représentants de ce peuple asservi.



PORTE D'UNE MAISON PARTICULIÈRE, À TOLÈDE.

Sous la domination mauresque, l'affinité de race que l'origine sémitique des Juifs établissait entre eux et le vainqueur, contribua puissamment, de concert avec leurs mœurs et leur langue orientales, à rétablir leur influence et leur situation. Ils profitèrent habilement de tous ces avantages, et c'est sous leur direction presque exclusive que les écoles et universités de Tolède, de Cordoue, de Barcelone et de Grenade conquièrent dans l'univers entier une juste renommée. Chaque jour voyait s'accroître le nombre des auditeurs, qui, de toutes les contrées du monde, accouraient en Espagne pour étudier les sciences, principalement la médecine et la philosophie, et les villes universitaires, bientôt rendues

célèbres par l'enseignement israélite, purent revendiquer la gloire d'avoir entretenu, au cours de cette période belliqueuse et troublée, le feu sacré de la science.

Des talmudistes, des poètes, des astronomes, des mathématiciens, des philosophes, des médecins sortirent en grand nombre de ces écoles, formés par des maîtres illustres, dont l'histoire redit orgueilleusement les noms. Qu'il nous suffise de mentionner ici Mosch-ben Maimon, Rabi Jonas-ben Janach, Abraham-ben Meyer, Abu Hezra, Rabi Jehuda Mosca, Salomon-ben Abraham, ben Adheret, enfin Rabi Judah-ben Lévy, l'auteur du célèbre traité «*Du droit des femmes*», et Gabirol, le grand poète et philologue, tous hommes, dont les ouvrages ont été conservés jusqu'à nos jours, et montrent que la perte du royaume de Juda n'avait pas enlevé à ce malheureux peuple ses facultés intellectuelles. Au surplus, ce qui le prouve encore mieux que tout le reste, c'est que la science de la médecine avait fini par se monopoliser en quelque sorte entre les mains savantes des israélites.

La première migration des Juifs à travers la péninsule ibérique a laissé dans le cœur de leurs descendants, aujourd'hui dispersés de toutes parts, un souvenir ineffaçable. Un des meilleurs poètes lyriques de la Hollande, da Costa, est originaire d'une de ces vieilles familles hispano-israélites, qui émigrèrent en Ibérie, peut-être au lendemain même de la chute de Jérusalem. Bien que cet érudit de premier ordre professe personnellement la religion chrétienne, il ne renie cependant en aucune façon sa race originaire. «Si je dois reconnaître, dit-il, que, par la grâce de Dieu, je me suis converti au christianisme, je n'ai pourtant pas oublié mes frères.» Dans un ouvrage célèbre, publié en hollandais sous le titre «*Israël et Moslims*», et digne de porter avec autant de justesse le nom d'*Histoire des Juifs*, ce même poète s'arrête complaisamment sur le sol espagnol, pour redire tous ces siècles antiques qui représentent l'âge d'or des israélites au sein de leur patrie d'adoption. «Les vestiges de cette période, écrit-il quelque part, et les destins de mes pères dans la péninsule ont laissé derrière eux une grande mémoire, voilée de souvenirs mélancoliques.»

Les Maures, au temps de leur domination, ne firent après tout que refuser de reconnaître par des procédés amicaux les services qu'ils demandaient aux Juifs. Les chrétiens se montrèrent bien autrement durs pour cette race, et, en Espagne comme partout ailleurs, ne se firent pas scrupule de la fouler aux pieds. On sait du reste quelle était dans toute l'Europe la situation des israélites au moyen-âge. Affublés du manteau de l'ignominie, tenus à l'écart de toute société humaine par des mesures infamantes et iniques, stigmatisés par des signes extérieurs, ces malheureux étaient partout obligés d'acheter à prix d'or le droit à l'existence : tout était permis à tous contre la race maudite.

Le 2 janvier 1492, la domination mauresque avait pris fin sur la terre espagnole. Enivrés par la victoire et excités par quelques prêtres fanatiques, les rois catholiques Ferdinand et Isabelle prirent une résolution, qui jeta des milliers de citoyens paisibles dans le désespoir et la misère : ils rendirent en effet un décret, aux termes duquel l'Espagne ne pouvait servir plus longtemps



DANS LE QUARTIER JUIF, À TOLEDE.

de refuge à une classe d'hommes hostile au catholicisme. Ce fut comme un coup de foudre dans le camp d'Israël. Par le fait de cette ordonnance, cent soixante mille familles, établies et naturalisées en Espagne depuis plus d'un siècle, devaient abandonner les tombes de leurs morts et la terre que leurs pères avaient engraisée de leur sang. Les Juifs espagnols offrirent au roi des sommes énormes, pour le décider à rapporter son terrible verdict. Ferdinand réfléchit et hésita beaucoup, mais le Grand-Inquisiteur Torquemada s'interposa bien vite, demandant au monarque, s'il entendait, comme un autre Judas, trahir son Dieu pour de l'argent.

Les destinées des Juifs durent alors s'accomplir, et, le 30 mars 1492, l'édit de proscription fut définitivement signé dans une des salles de l'Alhambra. On ne permit aux exilés que de réaliser leurs biens, et le délai qu'on leur accorda dans ce but était même si limité qu'il s'ensuivit de grandes pertes pour eux. A ce que raconte Lindo dans son *History of the Jews in Spain and Portugal*, une maison s'échangeait couramment contre un mulet; un vignoble, contre une bonne couverture de voyage.

Cependant, le jour du départ approchait, et 800,000 infortunés prirent simultanément le chemin de l'exil. Le mot d'ordre était: «*Dieu nous conduit où il lui plaît de nous conduire*»; les riches partageaient tout leur avoir avec les pauvres, et le nombre de ceux qui restèrent en arrière fut presque insignifiant.

A cheval ou à dos d'âne, en voiture ou à pied, en calèche ou en charrette, on les voyait se diriger par troupes vers la frontière ou vers la mer. Les rabbins mettaient tout en œuvre pour ranimer les courages abattus: les femmes et les enfants étaient contraints de chanter et de jouer du luth ou du tambourin; les prières alternaient avec les hymnes en l'honneur du Dieu vengeur.

L'Espagne elle-même éprouva naturellement un grand préjudice de cette émigration forcée. Les Juifs étaient pour la plupart financiers ou artisans, et, avec eux, disparurent pour toujours l'érudition, l'industrie, et cet instrument universel que rien ne saurait remplacer, l'argent. L'humanité souffrante n'eut plus désormais ni médecins, ni médicaments, ni recettes pharmaceutiques. Faute de professeurs, les écoles et les universités se fermèrent.

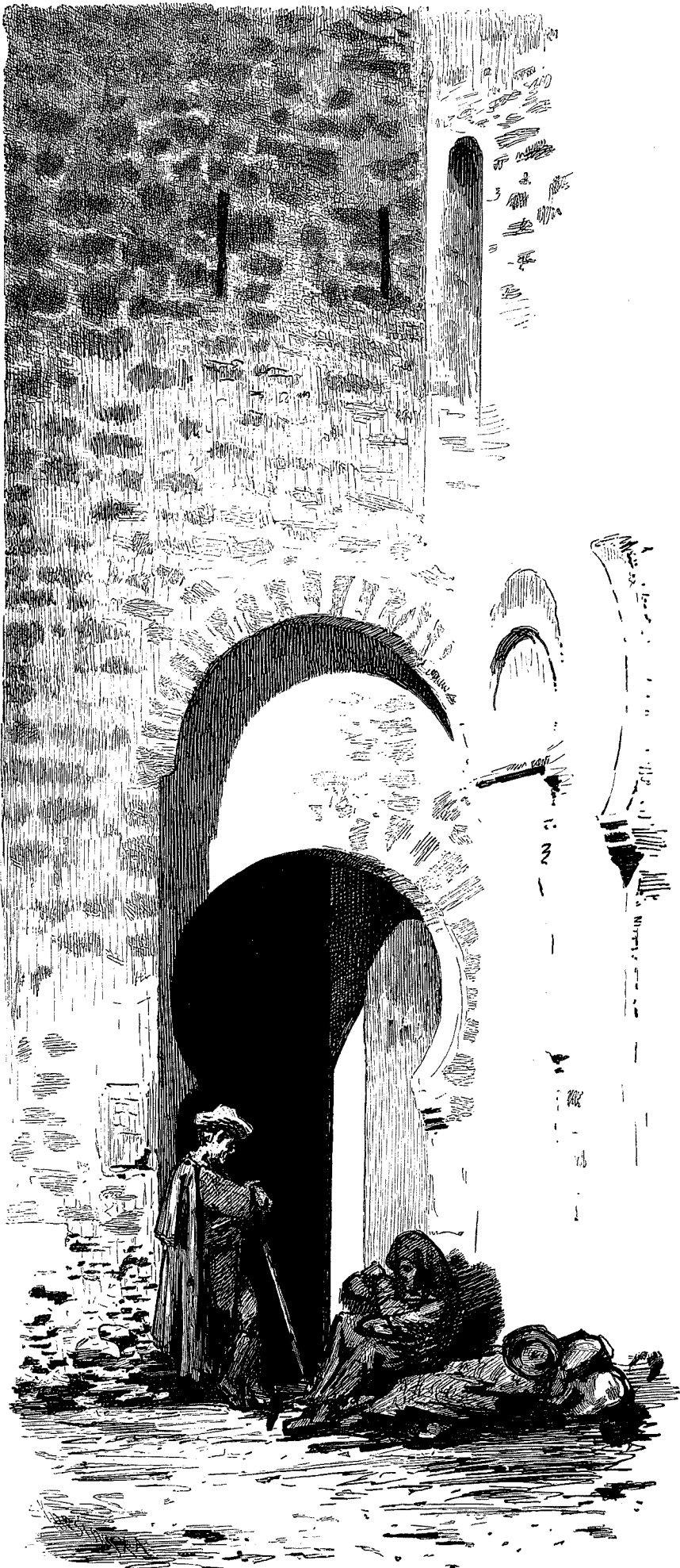
Bien que l'édit de proscription défendît aux Juifs d'emporter à l'étranger de l'argent comptant, ils n'en réussirent pas moins, par l'invention de la lettre de change, à sauver des sommes énormes. «Plus grandes encore que les pertes en hommes et en argent, dit da Costa dans son ouvrage, fut pour l'Espagne la perte de force morale; les Juifs eussent été assez forts pour tenir tête à la loi, si leurs regards fanatisés n'avaient été constamment dirigés vers la Palestine, leur pays d'origine.»

Une bonne partie des exilés se rendit en Afrique. Le Maroc, Alger, Oran, Tunis leur offraient le climat et les mœurs de l'Espagne, et la langue même contribuait à les y attirer, car presque tous les Juifs du midi savaient alors l'arabe. On rencontre encore aujourd'hui de l'autre côté de la Méditerranée la race hispano-israélite dans toute sa pureté.

C'est cependant en Portugal que les proscrits passèrent en plus grand nombre, bien que le gouvernement de ce pays frappât d'une lourde contribution toute tête d'immigrant. Mais là aussi, les malheureux se virent de nouveau chassés après un séjour de huit mois. On essaya de peupler de leurs débris les nouvelles colonies, principalement l'île de Saint Thomas, et l'on y transporta, dans l'espoir de fonder une nouvelle race chrétienne, de jeunes israélites préalablement baptisés.

Beaucoup de Juifs vinrent aussi s'établir en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, et même jusqu'en Pologne.

La plupart des historiens espagnols et portugais font remonter la décadence des deux États de la péninsule ibérique à la débâcle commerciale, qui suivit immédiatement l'expulsion des Juifs.



PAYSANS AUPRÈS DU PONT DE SAN MARTIN.

Actuellement encore, la médecine et la chirurgie restent plongées en Espagne dans des ténèbres plus épaisses qu'en aucun autre État d'Europe.

Pour tout dire, il faut bien reconnaître qu'avant leur expulsion du territoire espagnol, les Juifs s'étaient rendus coupables de bien des infractions et des abus, qui expliquent jusqu'à un certain point les persécutions impitoyables dirigées dans la suite contre la race entière.

C'est le dix-septième Concile de l'Église, tenu à Tolède en 694, qui ouvrit sur le terrain religieux les premières hostilités contre les Juifs. Les persécutions, dont fut alors victime ce malheureux peuple, furent à ce point intolérables que, certain Dimanche des Rameaux, les Israélites de Tolède, profitant du moment où la garnison catholique assistait aux offices dans l'église de Santa Leocadia, n'hésitèrent pas à ouvrir aux Maures les portes de la ville assiégée, dans l'espoir d'être traités par les Mohamétans avec plus de tolérance et de bonté que par leurs ennemis. De fait, les Maures, plus avisés que les chrétiens, ne se contentèrent pas, en prenant possession de l'Espagne, d'y tolérer la présence des enfants d'Abraham : ils allèrent jusqu'à favoriser leur établissement et leur commerce partout où ils pensèrent pouvoir en tirer parti.

On raconte qu'une juive de Tolède, du nom de Hermosa, avait si bien captivé le cœur du roi Alphonse VIII, que ce prince, oubliant son gouvernement et son peuple, cohabita pendant sept ans entiers avec elle. Les grands du royaume, qui avaient ceint la couronne au

front du monarque, décidèrent enfin de mettre un terme à cet état de choses humiliant, et, certain jour, pendant que le roi se trouvait à la chasse, assassinèrent la favorite.

A son retour, le souverain commença par donner l'ordre de châtier les auteurs de ce meurtre, mais, s'il faut en croire le récit d'Ulloa, l'apparition d'un ange, le ramena presque aussitôt, repentant et contrit, aux bras de son épouse légitime.

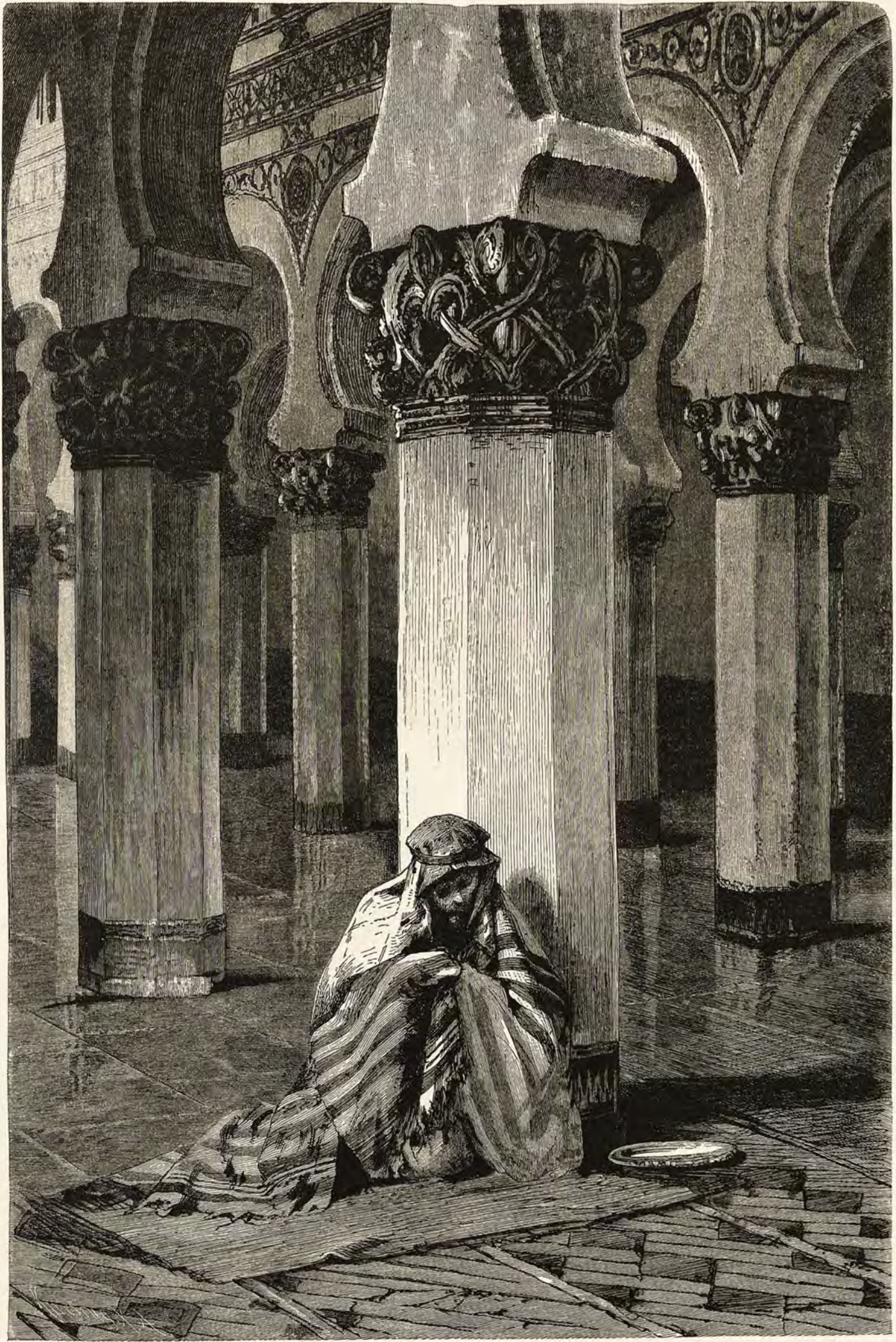
Des Juifs aux synagogues de Tolède, Santa Maria la Blanca, et Nuestra Señora del Transito, la transition est toute naturelle.

Le premier de ces deux temples, Santa Maria la Blanca, est une élégante construction arabe. Il se compose de plusieurs nefs dirigées de l'Est à l'Ouest, et s'appuie sur trente-deux colonnes octogonales, ornées de chapiteaux en stuc aux ravissantes arabesques et supportant vingt-huit magnifiques arceaux en fer à cheval.

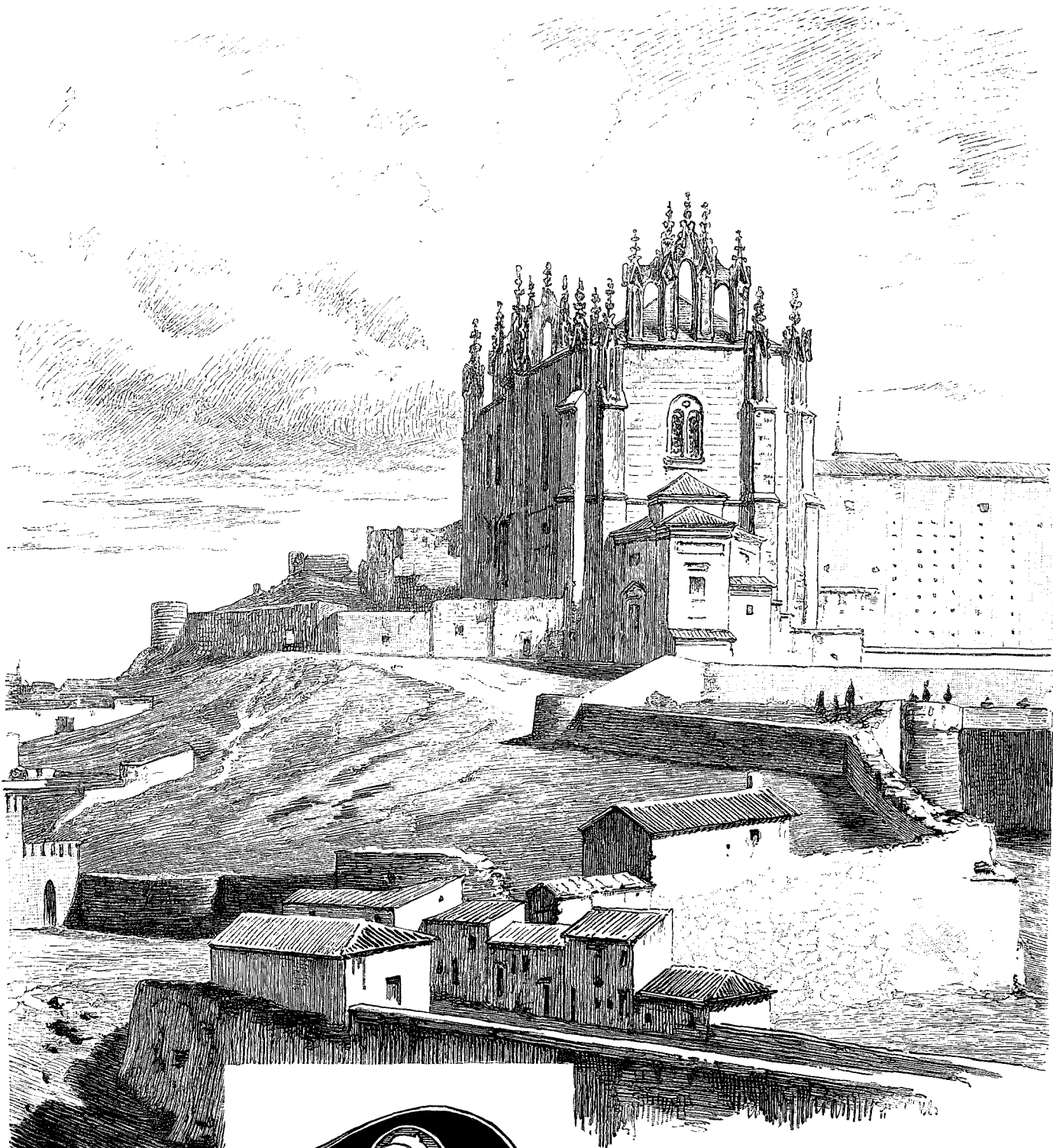
Cette synagogue, dont la cour malpropre montre encore les fontaines autrefois consacrées aux ablutions des Juifs, était originairement une mosquée musulmane. En 1409, Saint Vincent Ferrer en fit une église catholique, dont l'autel a subsisté jusqu'à ce jour. Un siècle plus tard, le Cardinal Siliceo y adjoignit un couvent, destiné à servir de refuge au repentir des pécheresses de haute lignée, mais, comme il était facile de le prévoir, cette institution n'eut aucun succès.

Ainsi que cela se voit communément en Espagne, la belle église de Santa Maria la Blanca est provisoirement transformée en caserne ou en magasin; mais elle reste, malgré tout, une des plus charmantes curiosités de Tolède, et la contemplation de ses beautés fait déplorer amèrement les actes de vandalisme, auxquels se sont livrés sur elle, au détriment de l'art, des fanatiques inexcusables. Jadis en effet, il est visible que les frises du temple chatoyaient d'or et de couleurs brillantes. Découpées en dentelles d'une richesse et d'une délicatesse inouïes, elles remontaient à la meilleure époque mauresque; sans aucun doute, elles avaient été exécutées avec une admirable patience et une assiduité indicible par les premiers maîtres du genre, mais le règne de l'intolérance religieuse vint un jour, et, crépissant la muraille d'une triple couche de chaux, rendit toutes ces merveilles presque méconnaissables. Plus tard, nous aurons à constater de nouveau sur les sculptures mauresques de la mosquée de Cordoue ces dégradations barbares; nous les retrouverons encore à Grenade et jusqu'à l'Alhambra, et il est permis de croire que ces Vandales modernes auraient ainsi anéanti tous les chefs-d'œuvre de l'ère artistique arabe, si un édit du gouvernement n'était enfin venu mettre un terme aux exploits de cet incompréhensible fanatisme. Si tel fut le triste sort de Santa Maria la Blanca, tout autres ont été les destinées de Nuestra Señora del Transito, ou Benito. Cette synagogue, salle rectangulaire en briques de 76 pieds de long sur 34 de large, fut construite au quatorzième siècle par Samuel Lévy, en vue du culte israélite. Les parois sont décorées de stuc, et portent une large frise, ornée des écussons de Castille et de Léon. Au-dessus, court un système de cinquante-quatre arcades, aussi remarquable par la beauté de l'ensemble que par la perfection des détails. Le plafond, curieuse boiserie gaufrée en cèdre du Liban, contraste admirablement et d'une manière fort avantageuse sous son épaisse patine avec les tons clairs des murailles du temple. Sous les rois catholiques, le Transito fut donné par la Couronne, en échange du couvent de Santa-Fé, aux chevaliers de Calatrava. Tout comme Santa Maria la Blanca, il n'a plus aujourd'hui de destination religieuse, et semble désormais voué à la ruine. Le gardien, un simple menuisier, y a installé sans façon son établi, et c'est assurément à la solidité de leur architecture bien plus qu'à la bonne volonté des hommes que les deux temples israélites de Tolède doivent leur conservation.

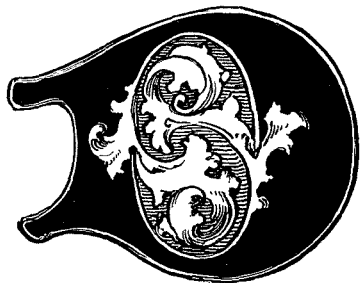




STA MARIA LA BLANCA, A TOLEDE.



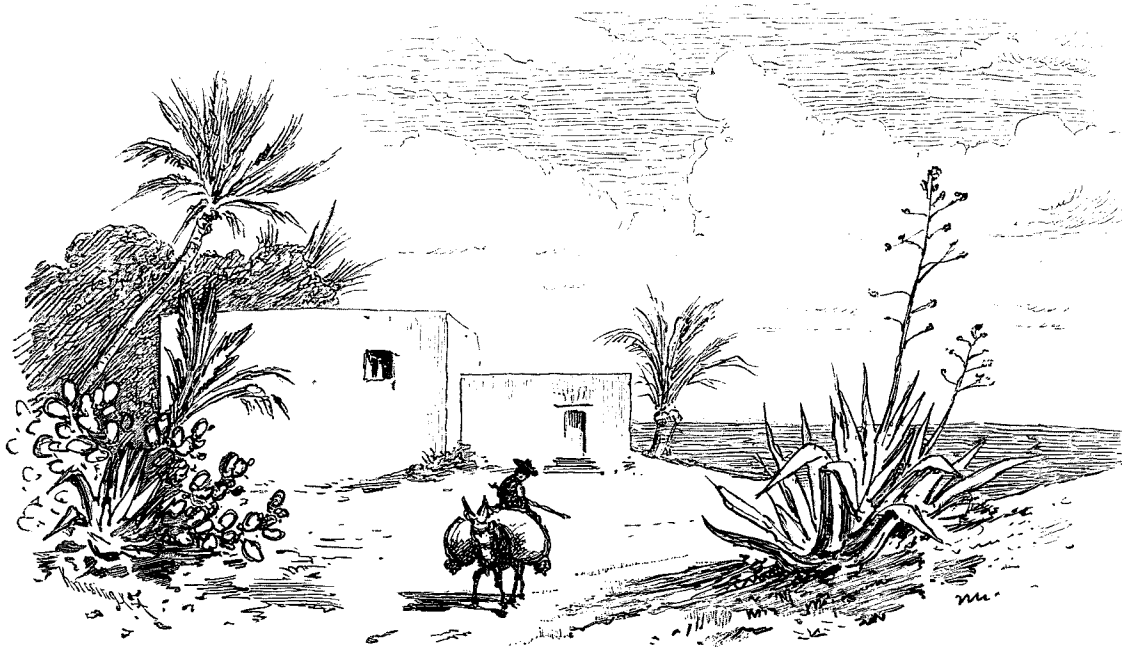
L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.



De ce quartier juif, où surgit à chaque pas quelque sombre mémoire, nous tombons sur un vieux monument chrétien, qui éveille également de grands souvenirs historiques. C'est l'église San Juan de los Reyes, édifice assez vaste et absolument unique en son genre, qui trône majestueusement à l'Ouest de Tolède au-dessus de la gorge du Tage, dans le quartier le plus délabré de la ville.

Avant de passer le seuil du bâtiment, nous contemplons, du haut de sa terrasse entourée de murs, les *Cigarrales*, qui s'étendent en amphithéâtre sur l'autre rive du fleuve. Ce sont d'antiques

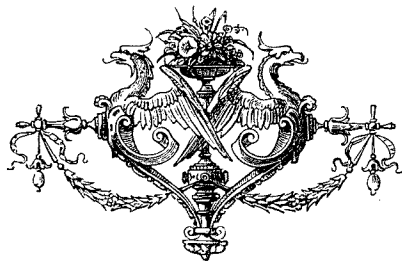
jardins fruitiers et potagers, créés à grand'peine par les Maures sur un terrain à l'origine exclusivement composé de pierre et de granit. Des esclaves chrétiens commencèrent par y apporter à la hotte de la terre végétale qu'ils descendaient chercher dans la Vega, et bientôt l'infatigable assiduité des Arabes y fit mûrir, sans compter les olives et châtaignes, des abricots, dont la célébrité se maintient à juste titre. Il n'est pas jusqu'à l'eau d'arrosage, qui, pour l'entretien de ces coûteuses plantations, ne doive être puisée seau par seau dans le Tage et montée

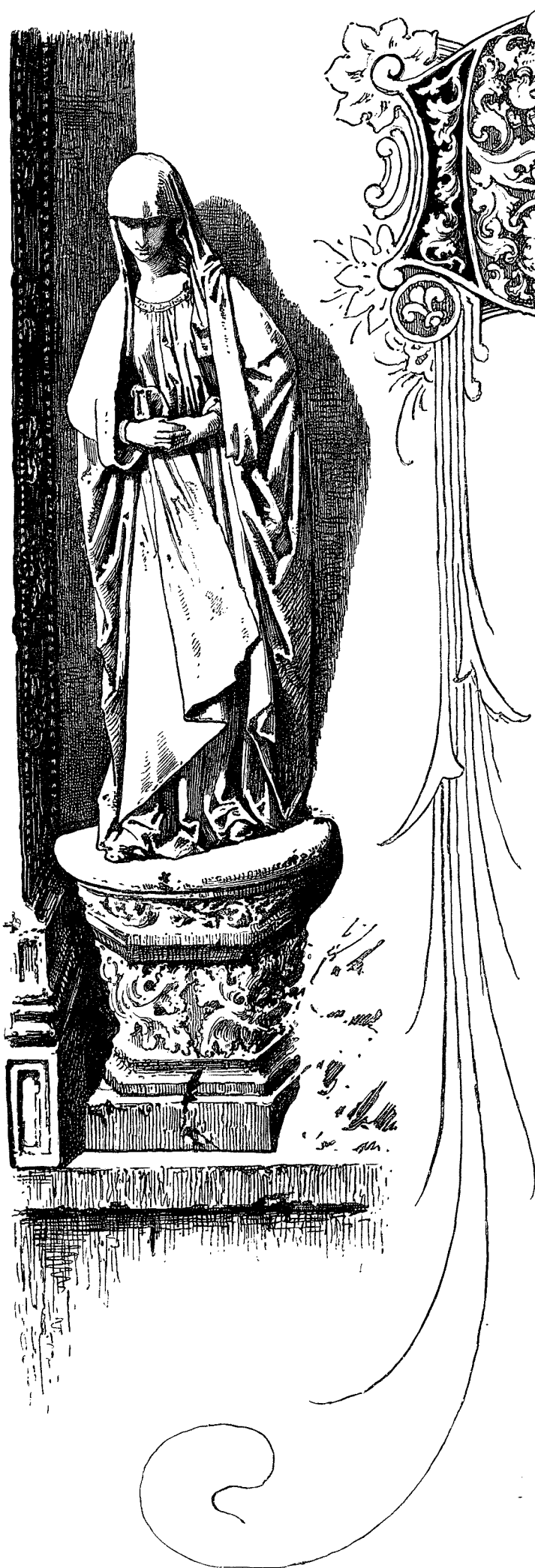


VUE DE LA VEGA.

à bras sur les terrasses, car l'installation de pompes spéciales aurait pour effet de bouleverser le terrain et de le rendre impropre à sa destination. Quant au nom même des *Cigarrales*, son origine est inconnue: à Séville, ces sortes de jardins fruitiers s'appellent des *Huertas*, et, à Grenade, des *Carmeles*.

Au Sud, s'étendent au loin des plaines en partie cultivées, et, à l'Est, un océan de pierres, d'une stérilité sans pareille.





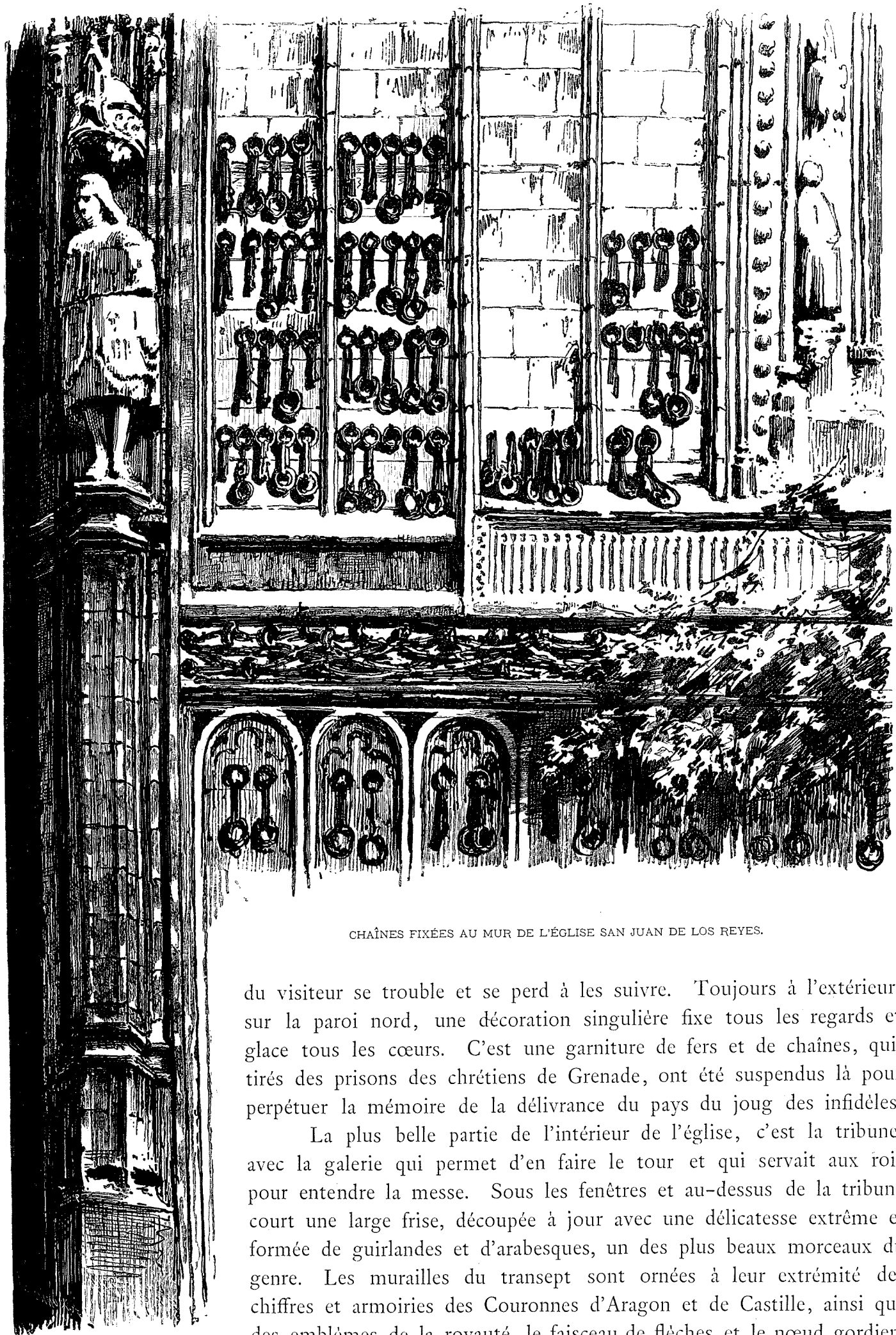
MADONE À L'ENTRÉE DU CLOÎTRE DE SAN JUAN DE LOS REYES.

e même que tant d'autres édifices religieux, l'église San Juan de los Reyes doit son origine à l'accomplissement d'un vœu.

On sait que, par leur mariage consommé en 1469, les rois catholiques Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille jetèrent les premières bases de la réunion de leurs couronnes respectives; que cette réunion se fit, en 1479, à l'avènement de Ferdinand; et que ce règne donna rapidement au pays un éclat jusqu'alors inconnu et une puissance toujours croissante. Mais ces résultats n'avaient pas été obtenus sans combattre: une guerre de succession, guerre sanglante et longtemps indécise, avait précédé l'avènement d'Isabelle, et lorsque la grande bataille de Toro eut donné définitivement en 1477 la victoire à l'auguste couple des rois catholiques, ils durent se souvenir du vœu qu'ils avaient fait au moment du danger. C'est pour l'accomplir qu'ils fondèrent à Tolède l'église San Juan de los Reyes et le couvent des Franciscains, qui s'y trouve annexé: ils entendaient même que ce temple leur servit un jour de mausolée commun, mais la prise de Grenade vint modifier ultérieurement leur volonté première.

De dimensions modestes par suite de la configuration du terrain qu'elle occupe, l'église San Juan de los Reyes est, malgré son exigüité, un vrai bijou du plus pur style gothique.

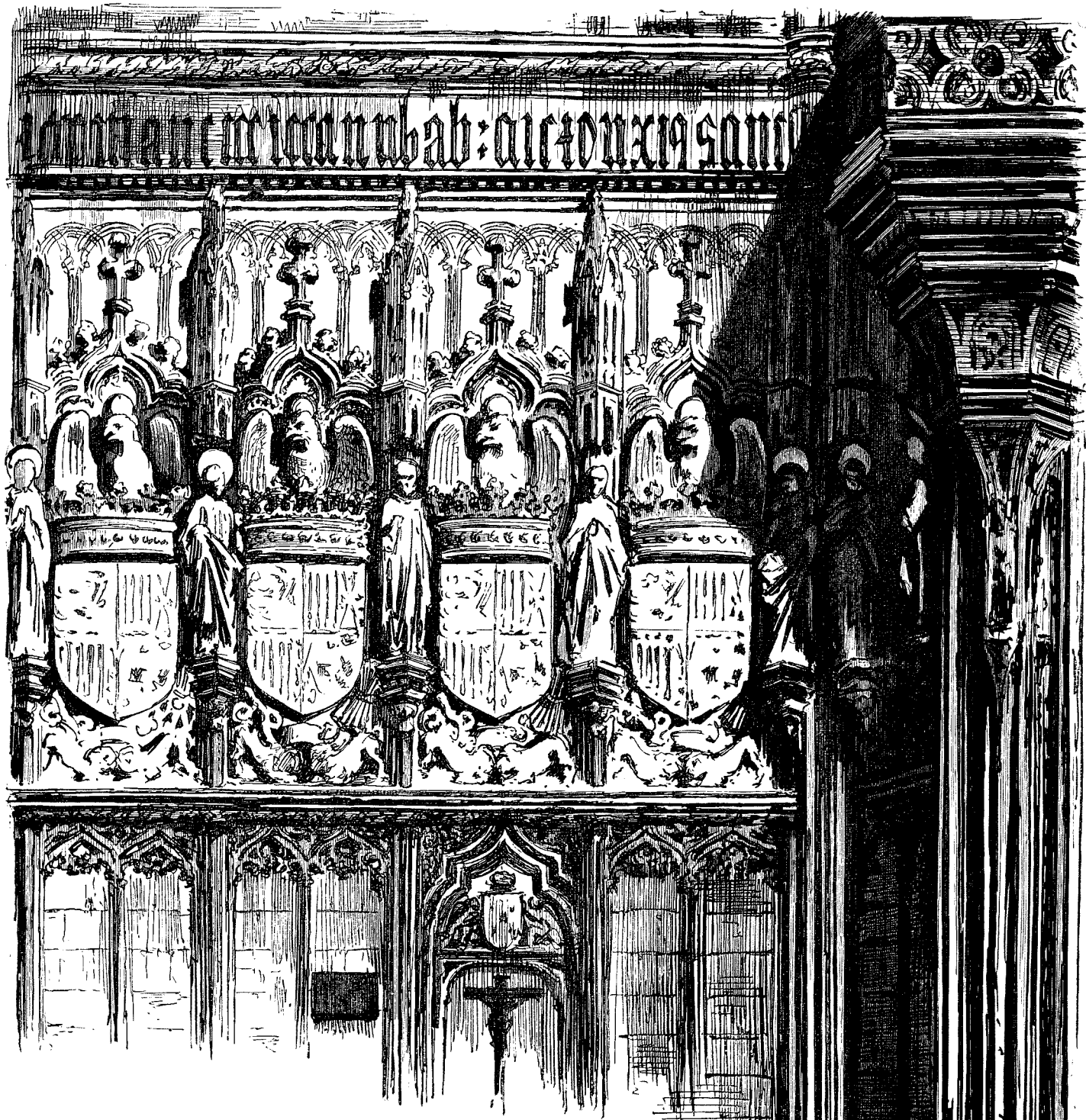
Son extérieur même porte le cachet de l'élégance, car si elle n'a pas, comme la cathédrale de Milan, de grande tour proprement dite, elle est en revanche flanquée et décorée d'une infinité de tourelles, que l'on prendrait volontiers pour des travaux en filigrane. Le portail principal, très-coquettement conçu et remarquablement conservé, est orné d'une telle profusion de détails, que l'œil



CHAÎNES FIXÉES AU MUR DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

du visiteur se trouble et se perd à les suivre. Toujours à l'extérieur, sur la paroi nord, une décoration singulière fixe tous les regards et glace tous les cœurs. C'est une garniture de fers et de chaînes, qui, tirés des prisons des chrétiens de Grenade, ont été suspendus là pour perpétuer la mémoire de la délivrance du pays du joug des infidèles.

La plus belle partie de l'intérieur de l'église, c'est la tribune, avec la galerie qui permet d'en faire le tour et qui servait aux rois pour entendre la messe. Sous les fenêtres et au-dessus de la tribune court une large frise, découpée à jour avec une délicatesse extrême et formée de guirlandes et d'arabesques, un des plus beaux morceaux du genre. Les murailles du transept sont ornées à leur extrémité des chiffres et armoiries des Couronnes d'Aragon et de Castille, ainsi que des emblèmes de la royauté, le faisceau de flèches et le nœud gordien.



MOTIFS DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

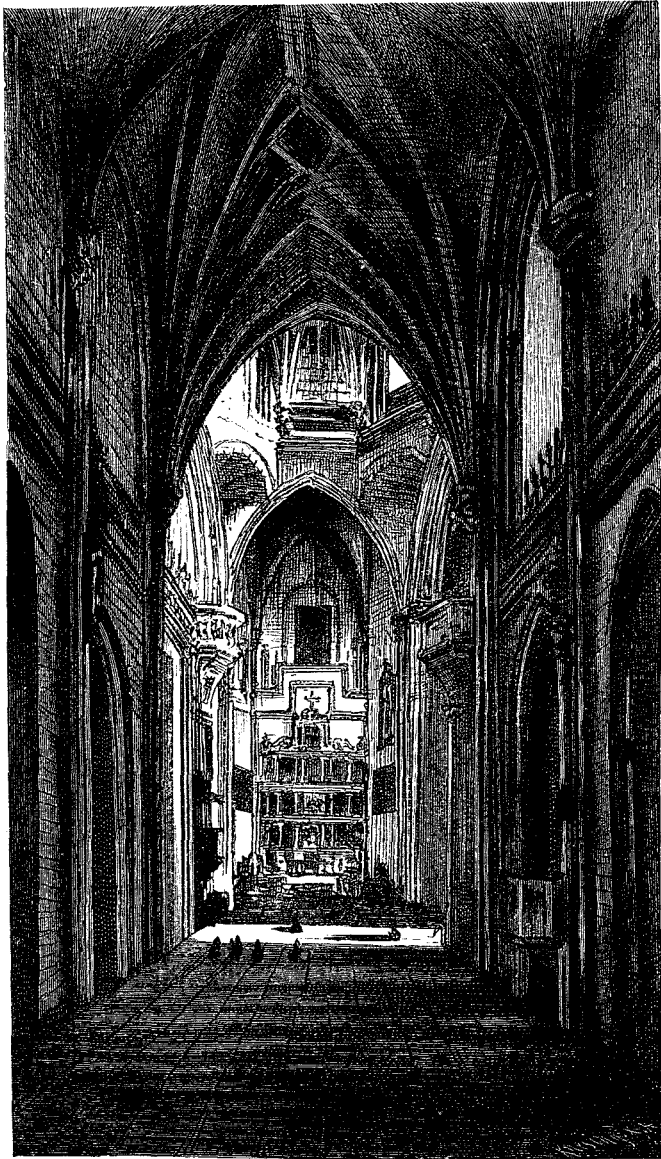
Le retable du maître-autel est d'une grande valeur artistique, et les sculptures sur bois, que le sacristain ne manque pas de faire remarquer au visiteur, sont d'un fini incomparable. La plus belle de toutes, un chef-d'œuvre du fameux artiste de Grenade, Alonzo Cano, est un *Elie endormi*, dont la tête n'aurait pas été mieux réussie par Adam Krafft de Nuremberg.

En somme, l'église San Juan de los Reyes fait une grande et sublime impression, mais son utilité pratique semble plus contestable, puisqu'elle n'a jamais été mise à profit, ni pour la sépulture de ses fondateurs et protecteurs royaux, ni pour la célébration des offices divins. On ne prend d'ailleurs aucun soin pour la conservation de ce magnifique

et remarquable temple, et la même négligence laissera quelque jour écrouler l'abbaye des Franciscains attenante à l'église, monument plus grandiose encore que le premier et dont le Tage rongé furieusement depuis des siècles les fondations de pierre.

Aucun *Ave Maria*, aucun *Gloria in excelsis* ne résonne plus aujourd'hui dans les murs solitaires du couvent : ils semblent voués éternellement aux mélancoliques accents de cet hymne du *Miserere*, fait pour redire tristement la fragilité des choses de ce monde. Les derniers chants, dont a retenti ce cloître d'une élégance et d'une perfection suprêmes, sont ceux des cavaliers

français, qui, au commencement de ce siècle, ont transformé la cour du monastère en écurie pour leurs chevaux, et réduit en ruine une bonne partie des bâtiments. Pendant l'occupation, le feu joua un grand rôle, spécialement dans la destruction des voûtes ; mais, malgré cela, même en son état actuel, la colonnade du cloître reste un véritable chef-d'œuvre d'architecture gothique, et l'on en attribuerait plutôt la création à la main toute-puissante d'un être supérieur qu'au seul génie de l'homme. L'arc gothique atteint là le comble de l'élégance et de la perfection de formes, et l'on ne pourrait, en aucun cas, rien imaginer de plus accompli. Les délicates colonnettes du pourtour, couvertes de feuillage sculpté, de statuette, de figures d'oiseaux, de reptiles et autres animaux, semblent prêtes à se rompre sous cette surcharge d'ornements, et les arceaux qu'elles supportent s'élancent vers le ciel, gracieusement enlacés par le chèvrefeuille et le lierre. La cour cache par centaines sous un inculte tapis de plantes parasites les fragments des splendeurs d'antan, colonnes brisées, chapiteaux abattus, statues sans bras ni tête, et désormais tous ces débris d'ornements gothiques ne servent plus qu'à dissimuler, sous l'herbe et les plantes grimpantes, des lézards aux reflets verdâtres et des milliers de cigales au cri strident, dont le repos n'est que rarement troublé par le pied de quelque promeneur curieux.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

Le couvent, qui, à la place des pieux moines du temps jadis, contient simplement aujourd'hui une collection variée de sculptures médiocres, d'antiquités, de statues, de mosaïques, et d'anciens travaux de coupe de pierres, a servi de demeure, il y a plusieurs siècles, à un grand homme d'Etat. C'est là en effet que Ximénès, alors simple novice de l'ordre des Franciscains, prépara inconsciemment dans les exercices ascétiques et les méditations pieuses cette carrière magnifique, qu'il devait couronner un jour par le siège archiepiscopal de Tolède et le fauteuil des primats d'Espagne.

Sortant par la porte de Cambron, vieille construction gothique du septième siècle, nous descendons vers le Tage par un petit chemin conduisant à des fondations complètement en ruine,

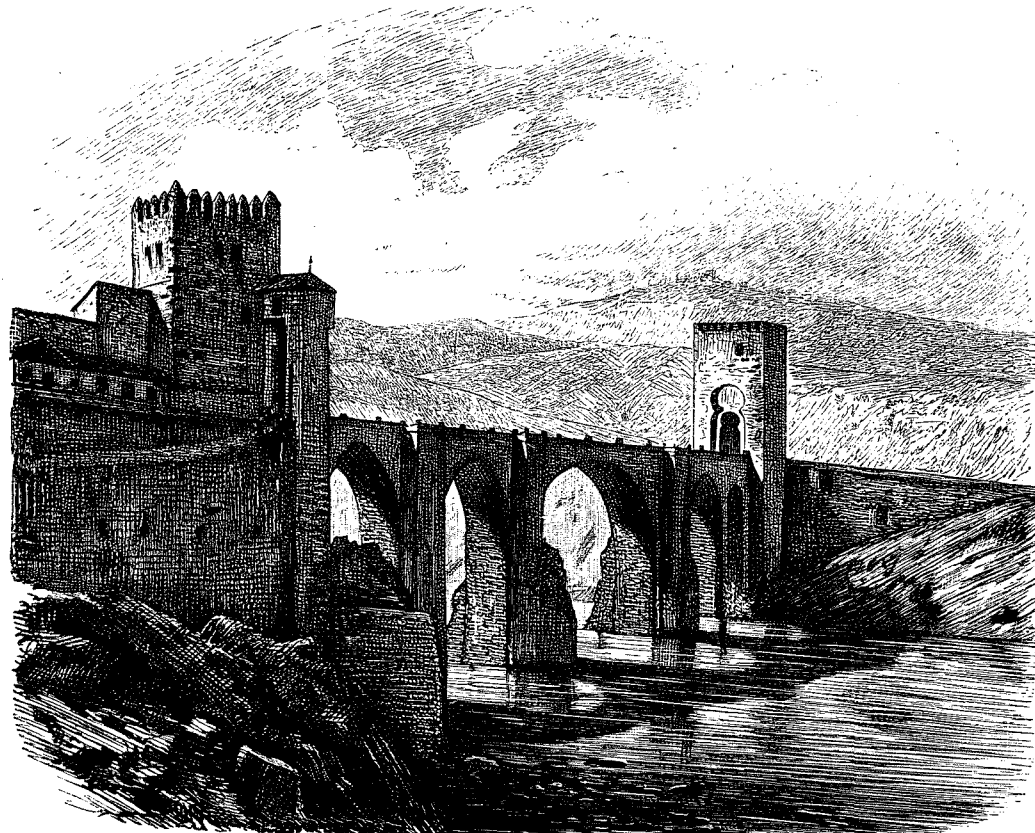


CLOÎTRE DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

qui supportaient autrefois le palais de Rodrigue, le dernier roi des Goths. Là, au pied de la vieille cité, au fond d'une gorge sauvage, à quelque cent mètres au-dessous de nous, roulent et tourbillonnent les eaux jaunes et vaseuses du Tage, frappant de leurs remous écumeux les piles altières du pont de San Martin, qui met la ville en communication avec les *Cigarrales*.

Une vieille légende, encore bien vivante dans la mémoire du peuple, veut que ce pont, surpris vers le milieu du quatorzième siècle par une attaque soudaine d'Henri de Transtamare, se soit écroulé sous l'action d'un feu ardent, qui, savamment disposé par l'ennemi, aurait fait éclater les pierres de taille de la grande arche. L'exaspération des Tolédans à l'occasion de ce forfait ne connut pas de bornes, et prépara la perte de l'ennemi.

Toutefois, il n'y avait dans le pays personne qui fût capable de rétablir le pont détruit. Plusieurs années après l'événement, l'archevêque de Tolède, Don Pedro Tenorio, adressa une



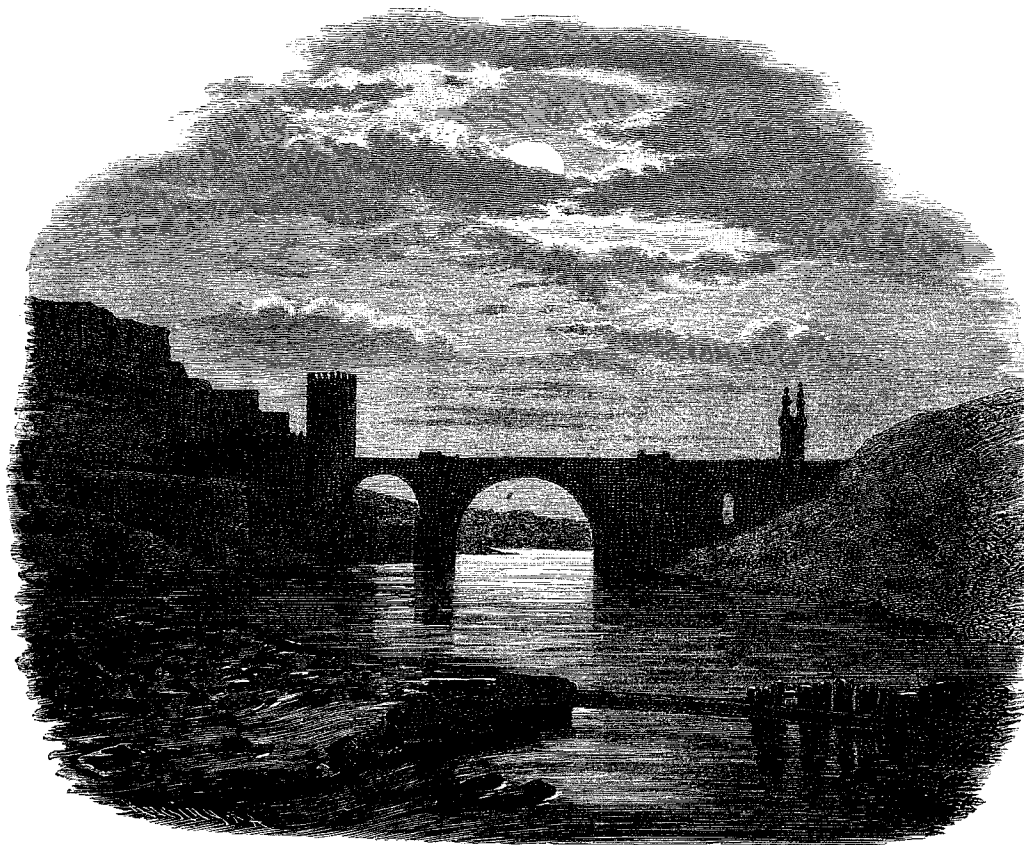
LE PONT DE SAN MARTIN.

proclamation à tous les architectes d'Espagne, chrétiens et Maures, pour inviter les plus hardis d'entre eux à entreprendre la restauration du pont. Personne ne se présenta, à l'exception d'un tout jeune homme, nommé Juan de Arévalo, dont les propositions furent agréées, et qui releva jusqu'à la dernière pierre l'arche démolie par le feu. Le jour qui précéda l'achèvement des travaux, et avant même que les échafaudages fussent enlevés, le jeune architecte crut remarquer dans son œuvre un défaut susceptible de la faire écrouler. Au comble du désespoir, il mit lui-même le feu aux échafaudages, et fit sauter l'arche pour la seconde fois. Cependant, un an plus tard, il réussit à souhait son travail, qui s'est conservé depuis lors dans un état irréprochable. Quant aux Tolédans, ils restèrent persuadés que la destruction de la première œuvre d'Arévalo devait être attribuée à un incendie accidentel de ses échafaudages, et ne ménagèrent pas les éloges et la considération au jeune architecte, qui était parvenu à faire oublier à la ville toutes ses tribulations.

Après de ce beau pont, se dressent encore, dans le lit même du fleuve, les restes de moulins mauresques, mûs autrefois par des roues hydrauliques d'une construction spéciale.

Un autre pont beaucoup plus hardi que le premier, le pont d'Alcantara, est jeté sur le Tage, à l'extrémité orientale de la ville. Construit entre la colline de l'Alcazar et celle du château de San Servando, il enjambe le fleuve d'une seule arche gigantesque. Son premier architecte fut Alef, fils de Mohammed-Alenuri, alcalde de Tolède, qui le termina en l'an 389 de l'hégire (1011 de l'ère chrétienne). Détruit en 1257 par une inondation, il fut relevé, l'année suivante, par le roi Alphonse X. Deux siècles plus tard, on y ajouta une nouvelle arche : une tête de pont le couronne du côté de la ville, et une magnifique porte le ferme à l'autre extrémité.

Un peu plus loin, s'élève une des curiosités les plus originales de Tolède. C'est une porte construite dans un admirable style arabe et aujourd'hui murée, la porte de Bisagra, peut-être



LE PONT D'ALCANTARA.

l'ancienne *Via sacra* des Romains ou la *Bab Sagra* des Arabes. Une autre porte du même nom a été bâtie au onzième siècle entre deux tours crénelées, et laisse apercevoir le clocher de l'église de San Roman, la plus ancienne paroisse de Tolède. Cet édifice eut à subir, comme le rappelle à l'intérieur une vieille inscription arabe, toutes les transformations religieuses des temps antiques, et fut notamment le théâtre d'un événement assez piquant.

Alphonse VIII avait alors neuf ans, et, pendant la minorité de ce prince, le roi de Léon gouvernait la Castille. Dans ces conditions, les villes de ce pays ne tardèrent pas à tomber en la possession de hauts-barons, qui, mettant à profit le désordre de la situation, finirent par se fortifier dans leurs positions. C'est ainsi que Fernando de Castro occupa la cité de Tolède, mais bientôt la Castille mécontente fit signifier à son jeune roi qu'il eût à reconquérir ses États et à faire cesser au plus vite un état de choses aussi irrégulier.

Ainsi mis en demeure, Alphonse marcha sur Tolède avec cent cinquante cavaliers, mais Fernando de Castro refusa énergiquement de capituler devant cette poignée d'hommes.

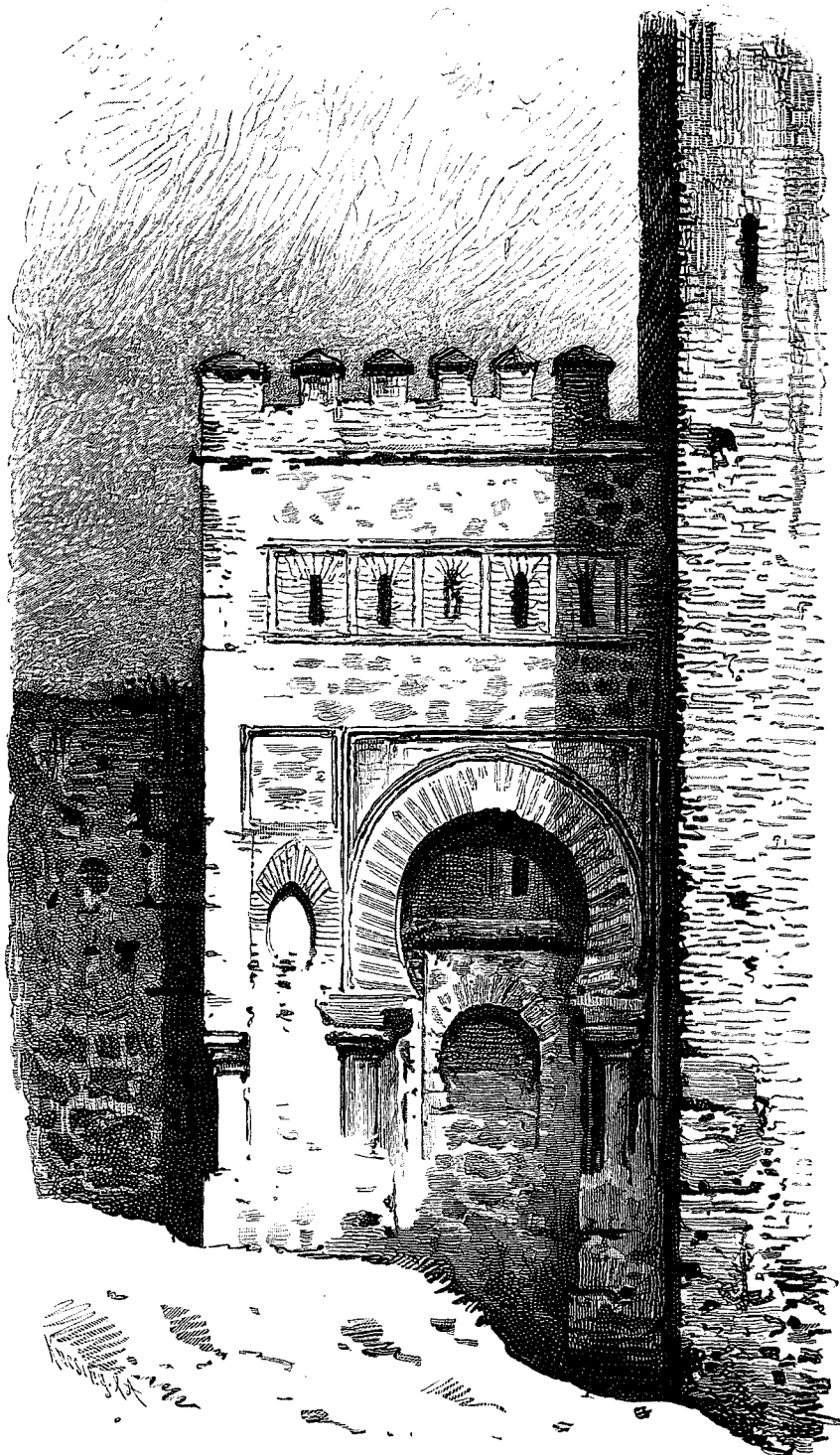
Cependant, l'un des assiégés, un certain Esteban Illar, qui était secrètement dévoué aux intérêts du roi, quitta la ville au cœur d'une nuit obscure, s'empara du souverain, le revêtit d'un déguisement, l'introduisit dans Tolède par des voies dérobées, et le cacha jusqu'au matin dans la tour de San Roman.

A la pointe du jour, grand fut l'émoi dans la cité, car, du haut du clocher, flottait, en signe de prise de possession de Tolède, la bannière royale. Les habitants, considérant cet événement comme un miracle, expulsèrent de leurs murs l'usurpateur Fernando de Castro, et la ville se trouva prise ainsi sans coup férir.

En revenant vers la place du Zocodover, un nouveau sujet d'études vient s'offrir à nous dans une ruelle étroite et malpropre. C'est l'église *El Cristo de la Luz*, dont la petite porte s'ouvre discrètement et timidement, quand on y vient frapper.

Au huitième siècle, il existait dans ses murs un ermitage chrétien, portant au-dessus de la porte d'entrée l'image sacrée du Christ. Après la prise de Tolède par les Arabes, les vainqueurs enlevèrent le crucifix, et, le murant dans un caveau ainsi que la lampe du sanctuaire, ils transformèrent l'ermitage en une mosquée minuscule.

Les Maures ont sans cesse professé la plus grande vénération pour tous les lieux consacrés à des cultes religieux, et ils étendaient ce respect jusqu'aux bâtiments et aux usages des chrétiens, dont ils envahissaient en maîtres les pays et les villes. On n'a pas d'exemples qu'aucune destruction de temples ou d'ornements chrétiens ait été inspirée aux musulmans par le fanatisme et la malveillance: tout ce qu'ils se permettaient en pareil cas, c'était de rajouter pour l'installation de leurs objets sacrés une petite construction, le plus souvent très-coquette, que l'on rencontre encore fréquemment en Espagne dans les églises chrétiennes. Au lendemain de la chute des Maures, lors de la réintégration du culte catholique, on fit aisément disparaître tous les attributs du mahométisme, mais on ne



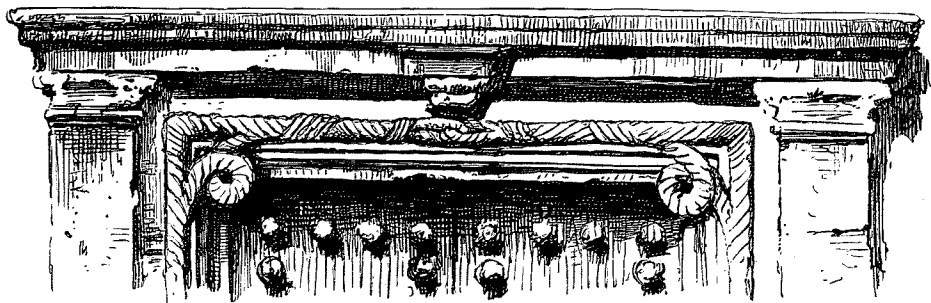
LA PORTE DE BISAGRA.

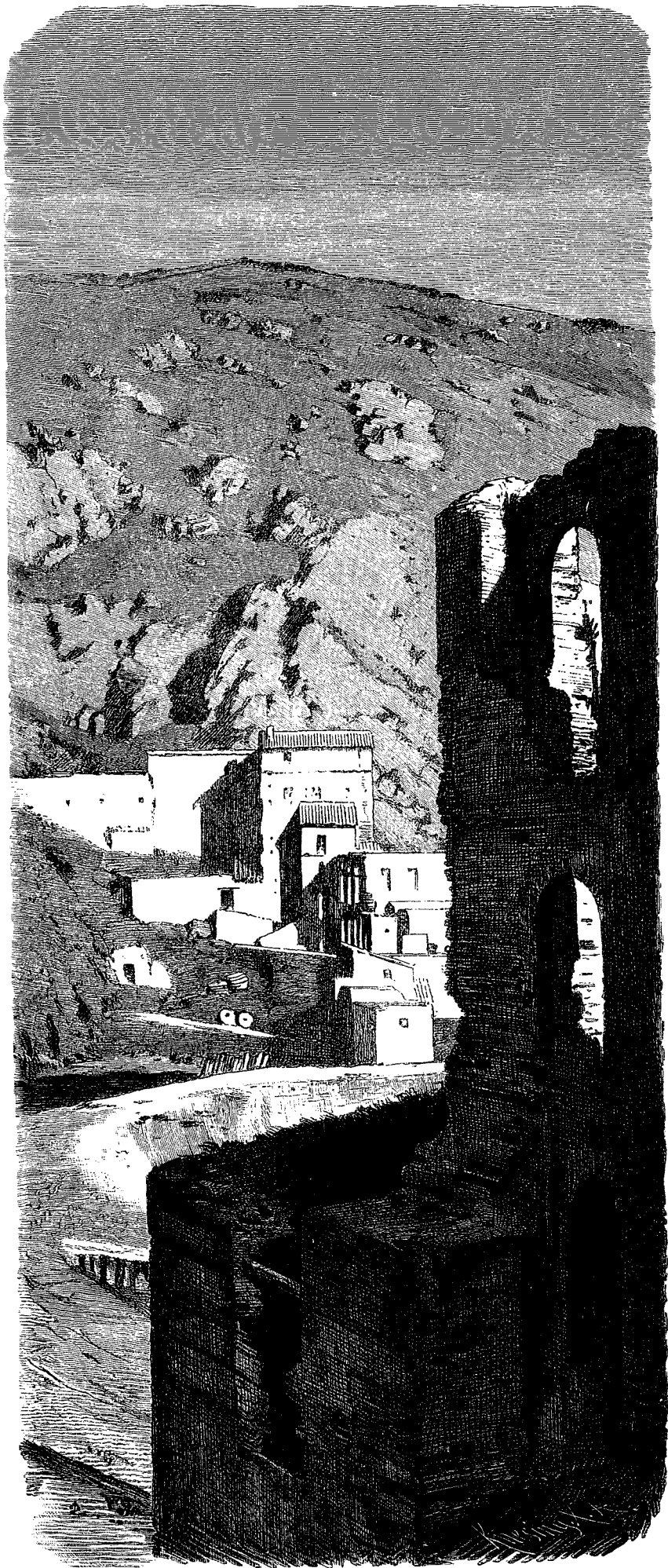
s'en tint malheureusement pas là, et les chrétiens agirent sous ce rapport avec une rigueur et une brutalité regrettables. Des mosquées, des vases sacrés et des bibliothèques laissés par les musulmans furent détruits par le feu, les bâtiments rasés, ou, tout au moins, les parois dépouillées de leurs ornements et crépies à la chaux. C'est à ce fanatisme aussi déraisonnable qu'incompréhensible que doit être imputée la disparition complète de maintes constructions mauresques, profanes et religieuses, dont le nom seul a survécu.

Lorsque, au onzième siècle, les Maures eurent reperdu Tolède, on retrouva dans la mosquée, qui est aujourd'hui devenue la chapelle El Cristo de la Luz, le crucifix des moines, toujours muré au fond de son caveau, mais parfaitement intact. Les infidèles n'avaient pas osé détruire l'image du Christ, comme on était en droit de s'y attendre: leur respect des choses saintes leur avait fait considérer comme préférable de mettre simplement le crucifix sous les scellés et de transformer ensuite la chapelle catholique en une mosquée, qui, depuis son retour aux mains des chrétiens, reste un admirable spécimen d'architecture mauresque. Comme il a été dit précédemment, c'est Babiéca, le cheval de bataille du Cid Campeador, qui trouva par la grâce du ciel l'endroit où brûlait depuis cinq siècles, enfermée par les Maures avec le crucifix, la lampe du sanctuaire chrétien. Une inscription apprend au visiteur qu'Alphonse VI assista dans l'église El Cristo de la Luz à la première messe, célébrée en l'honneur de la défaite des infidèles.

En dehors des monuments publics, Tolède possède encore un grand nombre de vieilles maisons particulières arabes. La plus importante et la mieux conservée de toutes est connue sous le nom de *Taller del Moro*.

Trois salles magnifiques, dont les parois sont ornées dans le style oriental avec une richesse voisine de la profusion et dont les plafonds boisés sont admirablement conservés, trahissent avec certitude la demeure d'un riche Arabe, peut-être même d'un prince, si l'on doit en juger par la dimension des pièces. La salle centrale du palais décrit du côté de la cour un fer à cheval superbe; dans l'aile latérale, une grande serre garde encore la configuration des anciens bains arabes; enfin, le *patio*, transformé en chantier pour la coupe des pierres destinées à la réparation de la cathédrale, appartient aujourd'hui à un simple particulier de Tolède.





VIEUX MOULINS AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.

LES ENVIRONS DE TOLÈDE.

Si il existe autre part qu'à Tolède un inextricable réseau de ruelles étroites, obscures, enchevêtrées comme une toile d'araignée, ce ne peut être que dans quelques vieilles villes arabes des pays orientaux.

Après mille et mille détours bizarres, on finit bien généralement par déboucher au point voulu, mais trop souvent aussi, désagrément inévitable dans un semblable petit nid, on se voit tout-à-coup ramené à l'endroit même d'où l'on était parti. C'est ainsi que, sans savoir ni pourquoi ni comment, nous voici maintenant hors de la ville, devant la porte de Bisagra, en train d'examiner et d'inspecter attentivement tout ce qui se trouve à portée de notre vue.

Nous sommes dans un enclos ceint de murailles aux formes régulières, et, à travers une plaine coupée de petites éminences et

d'excavations peu profondes, nous marchons vers le Tage. Sur une colline d'une assez faible élévation s'étage le tout petit faubourg de *Los Corachuelos*, dont les misérables maisonnettes s'élèvent sur une vieille terre classique, sur l'emplacement de la Rome espagnole. La plupart de ces constructions ont été faites avec les pierres et le mortier d'un ancien amphithéâtre, car ici, comme dans tous les pays qu'ont jadis habités les Romains, les cirques, grands et petits, ont toujours servi de carrières à la postérité. La configuration du terrain donne à croire qu'on retrouverait sur ce sol vénérable des vestiges ou substructions de temples antiques, mais on n'a jamais fait de fouilles pour s'en assurer. Au dixième siècle, toutes ces vieilles constructions romaines étaient encore en assez bon état, et il en serait peut-être de même aujourd'hui, si les Arabes de Tolède, imitant l'exemple de plusieurs autres villes, ne s'étaient soulevés, en l'an 911 de l'hégire, contre le Khalifat de Cordoue et la souveraineté d'Abderrahman. Ils transformèrent en forteresse le vieil amphithéâtre en pierres de taille; la citadelle fut prise par le Khalife, et l'antique Tolède romaine rasée de fond en comble.

Une avenue de création moderne nous amène, en passant devant ces ruines, à la porte de la petite église de Santa Léocadia. Fort intéressante en ce sens qu'elle remonte aux origines du christianisme, cette basilique minuscule, située devant la porte de Cambron et gardée par des statues de rois goths, renferme les dépouilles mortelles d'une jeune martyre du troisième siècle, Sainte-Léocadie de Tolède. En 618, on construisit sur la tombe un petit ermitage, où ses ossements, transférés pendant les guerres du moyen-âge, d'abord à Orviéto, puis à Saint-Gislain en Flandre, ont été définitivement rapportés à la fin du seizième siècle, le 26 avril 1589. Le porche est un joli *patio*, planté de lauriers et de cyprès; l'abside, qui ferme circulairement la nef, est un spécimen très-intéressant et très-pur du style mozarabique, et contient un remarquable crucifix, dont l'auteur a laissé pendre du haut de la croix l'un des bras du Sauveur.

De Santa Leocadia, le chemin conduit, en serpentant à travers des buissons de myrtes et de roses, à la vieille manufacture d'armes blanches, aujourd'hui exclusivement affectée aux besoins de l'armée. L'acier de Tolède a toujours été célèbre pour la dureté de sa trempe, et les lames qu'il produit avaient dès les temps les plus reculés une telle réputation, que l'Arabe Mohammed-ben-Ali-el-Erani a écrit un ouvrage spécial sur leur fabrication.

Dans l'histoire de Tolède, on cite comme les plus fameux armuriers de la ville et les plus grand maîtres de l'art Nicolas Ortuño, Juan Martinez, Antonio Ruiz, Dionysius Corrientes, Luis Calisto de Valence, et plusieurs autres non moins illustres.



LE CHÂTEAU DE L'INFANTE GALIANA AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.



ROCHERS DES ENVIRONS DE TOLÈDE.

Dans la nature, les contrastes sont parfois bien étranges.

La colline du château de San Servando est à tel point jonchée de blocs de granit, que c'est à peine si quelques chèvres trouvent à brouter sur ses flancs une maigre nourriture, et pourtant, au pied même de cette éminence, le Tage traverse de charmants pâturages verdoyants, abondamment plantés d'oliviers et de peupliers.

Une fois de plus, nous nous retrouvons en présence d'un monceau de débris de murailles en ruine. Voici ce que la légende raconte à ce sujet.

« Jadis régnait à Tolède le fils d'un petit roi d'Afrique, un nommé Galafer, qui avait pour épouse la veuve d'un certain comte Julien. La noblesse de son caractère était connue dans tous les environs, car il était la providence des malheureux et des pauvres. Il avait une fille unique admirablement belle,

l'Infante Galiana, qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux et pour laquelle il avait fait bâtir un château magnifique avec un parc, des fontaines et tous les raffinements du luxe de l'Orient. On ne parlait dans tout le pays que des jardins de l'Infante et du monde féérique qu'ils étaient censés renfermer : on racontait surtout des choses fabuleuses sur le compte d'un étang, dont les eaux montaient, baissaient et disparaissaient en même temps que la lune. La renommée des charmes de Galiana parvint jusqu'aux oreilles du géant Bradamante, roi de Guadalaxara, qui tenta vainement de conquérir le cœur de la princesse. Sur ces entrefaites, le hasard voulut que l'empereur Charlemagne aperçût dans un tournoi la belle Galiana, et devint amoureux d'elle. L'Infante ayant accueilli favorablement sa demande, il tua en combat singulier son rival Bradamante, emmena en France, après l'avoir épousée, la charmante Galiana qui s'était dans l'intervalle convertie au catholicisme, et la fit asseoir à ses côtés sur le trône impérial. Quant à Galafer, il mourut de chagrin de voir partir pour la terre étrangère son unique enfant. »

Ce qu'il y avait autrefois de plus curieux à Tolède, au dire d'Abdallah-ben-Ali-Becraz-Zahri ou Az-Zahri, c'étaient les clepsydes fabriquées par l'illustre astronome Abou-Kassem-Abderrahman, surnommé Az-Zarcal. A l'aide de ces horloges, on pouvait savoir l'heure et observer en même temps les phases de la lune. L'inventeur de ces instruments fit, entre autres choses, creuser deux étangs sur les bords du Tage, et c'est avec une clepsyde qu'il réglait d'après les phases lunaires le mouvement de leurs eaux. Malheureusement, en 1134, un Juif, du nom de Honaym-ben-Rabna, détruisit toute la machine, en voulant en étudier le mécanisme.

Les étangs en question sont probablement ceux qui se trouvaient dans les jardins de l'Infante Galiana. Aujourd'hui encore, on distingue nettement sur la porte de l'édifice les entailles que les Arabes y avaient faites pour l'installation d'une machine à élever l'eau, et l'on en conclut que les Maures doivent avoir connu la loi de l'équilibre des liquides, puisque c'est sur ce principe que reposait la construction de leurs clepsydes.

Galiana a été fréquemment chantée par les poètes espagnols. C'était, d'après eux, une merveille de beauté: sa bouche était aussi fine que l'œillet, son front non moins blanc que l'ivoire, et sa chevelure rutilante comme l'or de Tibur.





LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

Malgré tous les ravages des époques guerrières et les injures du temps, il n'est probablement pas au monde un seul pays qui puisse se vanter de posséder autant de cathédrales et d'églises que la catholique Espagne, la terre classique de la religion apostolique et romaine. Et cependant, si grand que soit le nombre des édifices consacrés au culte, il n'en est pas deux qui soient copiés l'un sur l'autre, ou qui même offrent entre eux la ressemblance la plus éloignée : à l'intérieur comme à l'extérieur, chacun a son cachet particulier.

Étant données la grande influence du clergé sur les anciens souverains espagnols, l'extrême vanité qui incitait les rois à perpétuer leur mémoire par quelque monument impérissable, et les ressources immenses laissées d'une manière absolue à la disposition des princes, la question d'argent était évidemment plus facile à résoudre que celle du recrutement des architectes. Quelle était donc l'école qui enseignait à ses élèves cette grandeur de style, cette richesse d'idées, cette finesse de goût ? N'étaient-ce pas là plutôt autant de qualités naturelles du génie du grand peuple qui habitait alors la péninsule ? L'art ne s'apprend pas ; il se développe avec les talents innés de l'homme, et atteint, en même temps qu'eux, son apogée. Pour l'œil et pour l'esprit, ce serait presque une fatigue que de visiter, d'étudier et

d'admirer tous ces temples chrétiens, si la nouveauté des aspects ne venait constamment stimuler le zèle du voyageur.

La cathédrale de Tolède mérite sans restriction les épithètes de riche et magnifique église, qu'on lui applique ordinairement. Dans tous les coins et recoins de cet édifice, l'histoire de la cité a laissé des traces ineffaçables; Wisigoths et Maures, païens et chrétiens, rois et prélats, grands hommes et femmes célèbres, tout le monde a plus ou moins travaillé à sa construction ou contribué à son aménagement; sous ses voûtes imposantes, tous les cultes espagnols ont été, depuis les temps les plus reculés, mis en pratique à tour de rôle. Chapelles, mausolées, reliques, autels, portes et tableaux, toutes ces curiosités hétérogènes sont là pour témoigner du passé.

Le premier qui vint prêcher et pratiquer à Tolède la religion chrétienne, ce fut le grand apôtre de l'Espagne, l'illustre Santiago, Saint-Jacques de Compostelle. Sous le pontificat du pape Clément I^{er}, Saint-Eugène vint également dans la ville, et y mourut, après y avoir fondé un évêché. Un siècle plus tard, on trouve sur le siège épiscopal Saint-Ildefonse, ermite du Mont-Carmel, mais c'est seulement à partir de l'an 587 que les chroniques commencent à parler de la cathédrale proprement dite.

La légende raconte que la mère du Sauveur apparut à Saint-Ildefonse, le 15 décembre 666, dans l'une des chapelles de la basilique, et remit à ce prélat une magnifique chasuble. On montre même encore, encastrée dans la muraille, la pierre sur laquelle la madone aurait posé le pied, et qui porte aujourd'hui l'inscription suivante: *Quando la Reina del cielo puso los pies en el suelo, en esta piedra los puso*. Depuis des siècles, les fidèles font de cette pierre l'objet d'une vénération spéciale. A travers les barreaux du grillage, ils la touchent pieusement du bout de leurs doigts qu'ils baisent aussitôt après avec recueillement, et, dans le peuple, le souvenir du miracle s'est conservé si vivace que le jour anniversaire de l'apparition voit accourir chaque année dans le saint lieu des pèlerins de toutes les parties de l'Espagne.

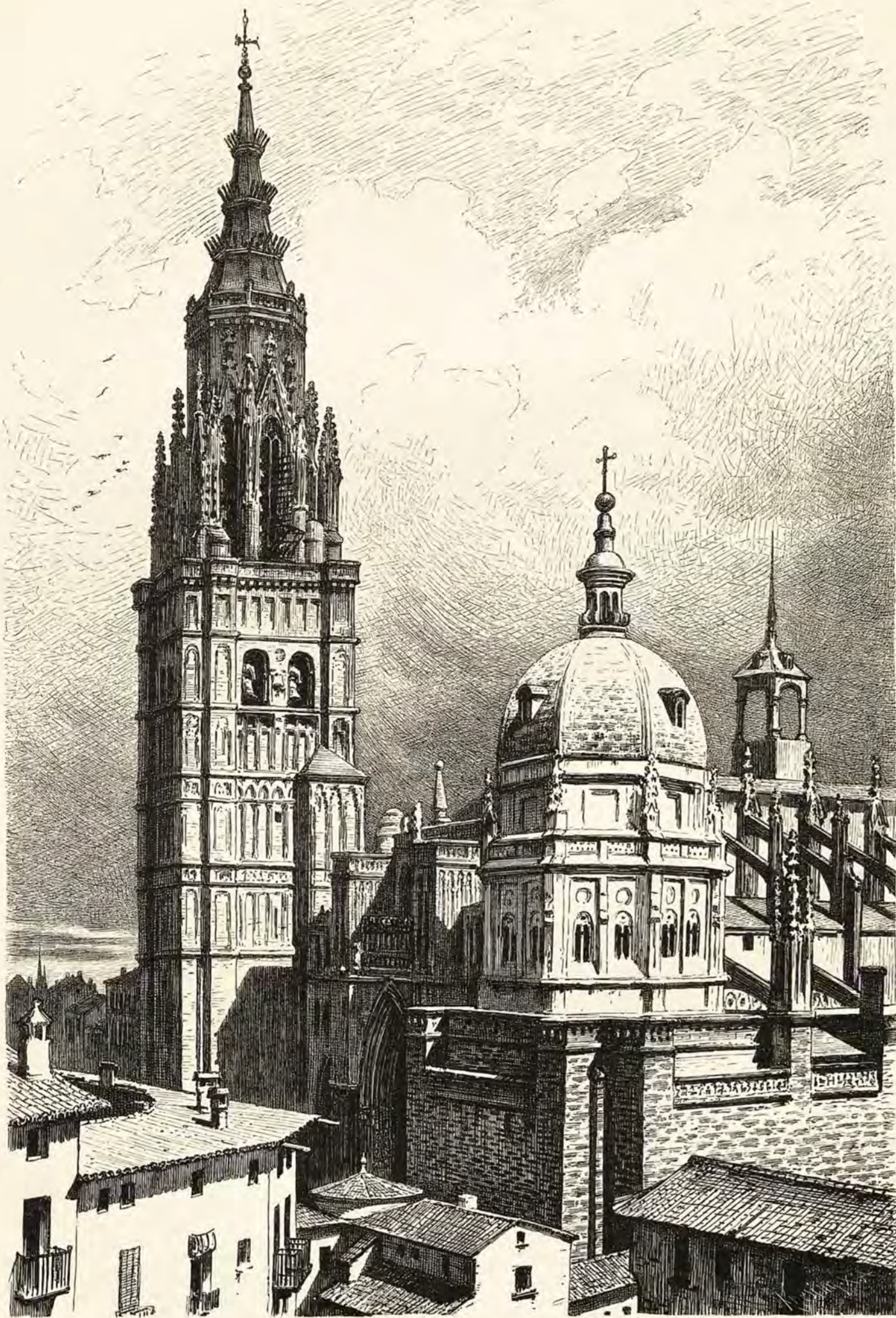
Ici, comme partout ailleurs, l'église, originairement consacrée au culte chrétien, a été transformée en mosquée sous la domination des Arabes. Agrandie par les Maures, elle leur fut même laissée par Alphonse VI, après la reprise de Tolède, avec autorisation d'y continuer l'exercice de la religion musulmane. Mais, l'année suivante, le roi ayant quitté la ville, son épouse Constance et l'archevêque Bernardo brisèrent violemment le pacte conclu avec les Maures, et la mosquée redevint, aux acclamations des habitants, une église catholique. Le roi Alphonse, indigné de cette violation de la foi jurée, ne put qu'à grand-peine être empêché de châtier son épouse.

En 1227, Ferdinand III commença la reconstruction de la basilique avec le concours de l'architecte Rodrigo Gimenez de Roda, mais elle ne fut cependant achevée qu'en 1493. Une inscription a également conservé à la postérité le nom de l'architecte Perez Diaz.

Outre la pierre sacrée, l'église primitive a transmis d'âge en âge à la cathédrale actuelle trois statues de la Vierge: Nuestra Señora del Sagrario, de la Antigua et la Blanca.

La façade Est, qui est la principale des quatre, comprend les portes del Infierno, del Perdon, et del Juicio. La porte centrale, dite du Pardon, est la plus grande et la plus riche. A droite de la façade s'élève la grande tour; à gauche, la ravissante coupole octogonale de la chapelle mozarabe. La tour mesure environ quatre-vingt-dix mètres de hauteur; celle qui lui fait pendant est demeurée inachevée et est simplement couronnée d'une coupole gothique.

Du haut du Campanario, on jouit d'une vue véritablement surprenante. Les cimes éloignées de la Sierra, les gorges du Tage qui fuit en bouillonnant, la vieille cité perchée sur son nid de rocher, enfin les immenses espaces de la Vega, couverts d'une multitude de ruines et brillamment éclairés par les rayons du soleil de midi, tout cela forme un ensemble étrange et presque fantastique.



LA CATHÉDRALE DE TOLEDE.

Dans la tour même, le mode de suspension et de carillonnage des cloches étonne déjà par son originalité. Le sonneur ne se contente pas en effet de faire décrire à la cloche des oscillations plus ou moins étendues; elle doit, à chaque tour, accomplir une révolution complète autour de son pivot, tant est considérable la force de la traction.

Vue d'en haut, l'église, qui compte d'ailleurs au nombre des plus belles de l'Espagne, se présente sous un aspect encore plus imposant que de tout autre point. Deux portes s'ouvrent sur la façade Sud. L'une, la porte des Lions, est tout entière en bronze, et constitue par la richesse de sa décoration un véritable joyau artistique, car sa face extérieure est enrichie d'une multitude de petites statuette d'une incroyable variété d'exécution, coquettement posées sur des socles élégants. Enfermée derrière une grille qui la protège contre tous les accidents et attentats possibles, cette belle porte s'est conservée jusqu'à ce jour absolument intacte.

La façade Nord, cachée par quelques vieilles constructions profanes, se dérobe à la curiosité et à l'étude du visiteur.

L'intérieur de l'église comprend cinq grandes nefs, séparées par 88 piliers qui supportent eux-mêmes 62 arcades, et reçoit la lumière par 750 fenêtres et rosaces ornées de vitraux en couleur.

Nous nous dirigeons tout d'abord vers le retable du maître-autel de la chapelle principale, *capilla mayor*, dont le chœur est séparé du reste de l'église par une grille du travail le plus riche, de Francisco de Villapando. Bien que cette œuvre date du seizième siècle, la dorure primitive en est encore visible. Pour ce qui est du retable lui-même, il est en bois de cèdre, et se divise en cinq étages comprenant respectivement quatre compartiments, où sont représentées avec une rare perfection d'exécution artistique des scènes du Nouveau-Testament. A droite et à gauche de l'autel sont disposés les sarcophages des rois d'Espagne. Les stalles du conseil de fabrique, sculptées sur bois par Maese Rodrigo, laissent bien loin derrière elles par la richesse et la valeur de leur ornementation tout ce qui peut exister en ce genre: les dossiers notamment sont décorés de bas-reliefs admirables, dont les sujets sont empruntés à l'histoire de la prise de Grenade. La rangée supérieure des stalles contient, à l'usage des hauts dignitaires, 71 sièges supportés par des arcades qui reposent sur 72 colonnettes en marbre rouge. Des médaillons en albâtre d'un admirable effet sont enchâssés dans la frise: ils sont dus à deux célèbres artistes, Philippe de Bourgogne et Alonso Berruguete, et représentent des scènes de l'Ancien-Testament.

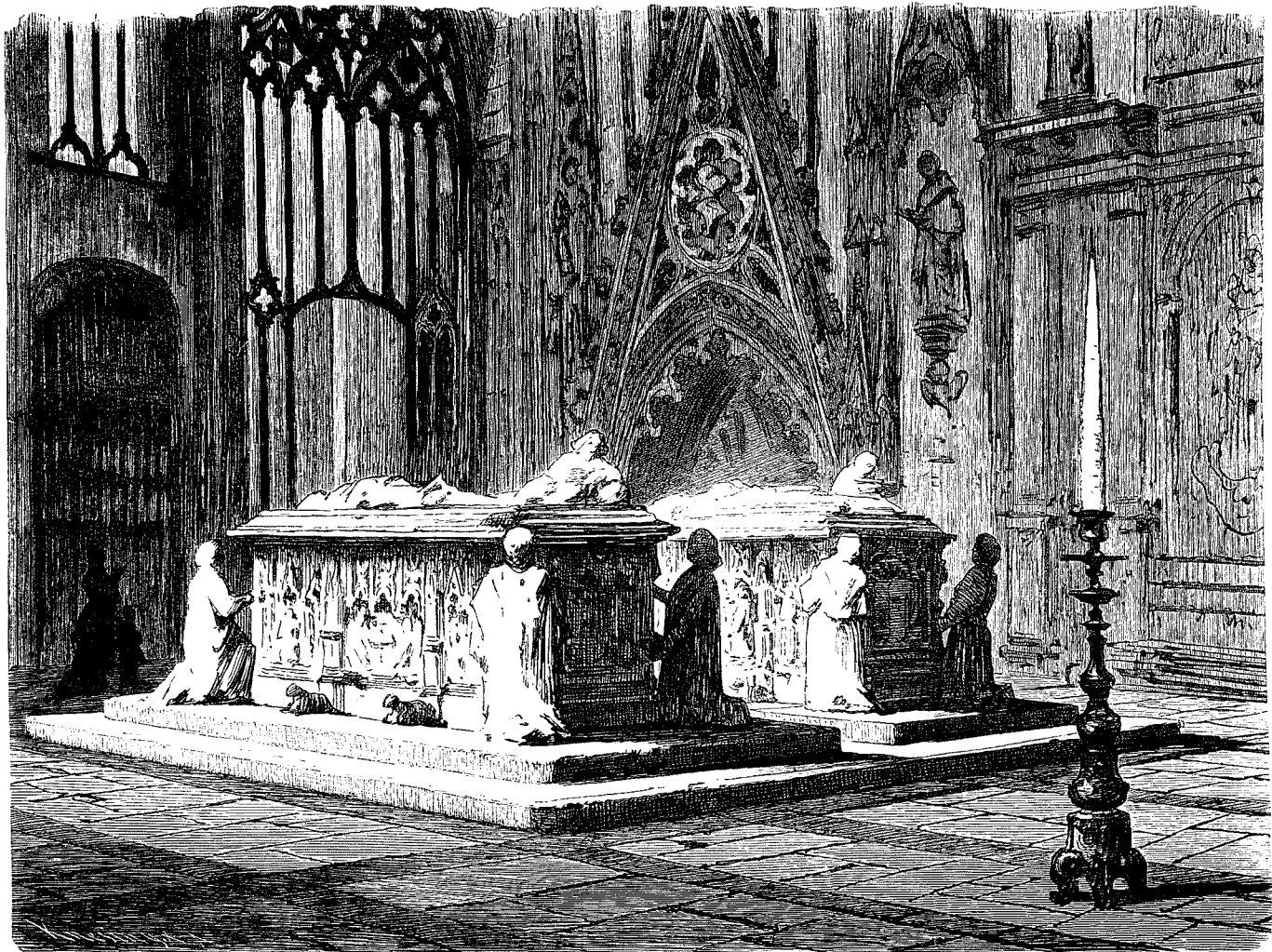
Les chapelles de la cathédrale de Tolède méritent, au double point de vue de l'histoire et de l'art, une étude spéciale. Celle des anciens rois de Castille a été enclavée par le cardinal Ximénès dans la *Capilla mayor*, mais il en existe une autre, qui porte le nom des nouveaux rois à partir d'Henri de Transtamare, enseveli lui-même dans la vieille basilique.

La chapelle mozarabe jouit, plus que toute autre, d'une grande réputation. Edifiée pour perpétuer, à côté des cérémonies modernes du rite grégorien, les traditions de l'ancien rite chrétien



STATUE DE SAINT-ILDEFONSE À L'ENTRÉE DE LA CATHÉDRALE.

primitif, son nom seul, synonyme de *Mixti Arabi*, indique suffisamment qu'elle était destinée à réaliser une fusion des éléments chrétien et arabe. Lors de la prise de Tolède, les Maures avaient fait sur le terrain religieux de très-grandes concessions aux chrétiens : aussi avaient-elles été acceptées par bien des catholiques, et, ceux-ci ayant alors reçu le nom de Mozarabes, leur culte fut dorénavant connu sous la dénomination de rite mozarabique. Il consistait dans la pratique de la religion primitive des apôtres, à laquelle Santiago le Vieux crut devoir ajouter une liturgie particulière. Plus tard, ce rite se mélangea d'une manière fâcheuse avec l'arianisme des Goths, et ne recouvra toute sa pureté première que sous l'épiscopat de Saint-Isidore, archevêque de Tolède. Enfin, une décision du quatrième concile de l'Église, tenu postérieurement dans cette



TOMBEAUX DE LA FAMILLE DE LUNA DANS LA CATHÉDRALE DE TOLEDE.

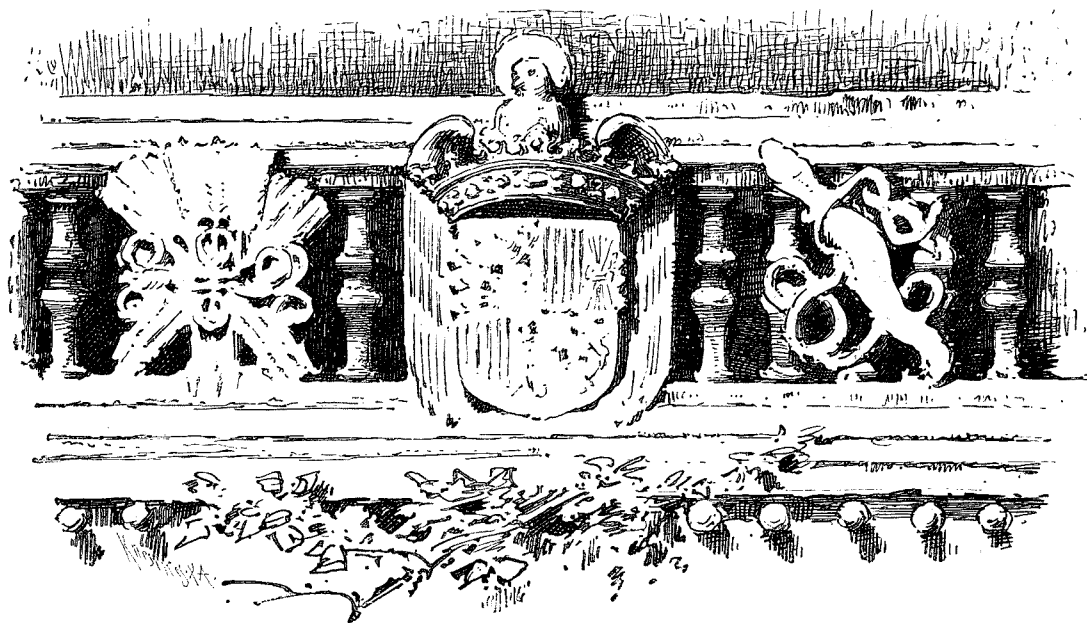
même ville, l'introduisit un jour comme rituel, et il se conserva désormais intact pendant quelques siècles.

Cependant le culte romain avait réussi à s'implanter complètement dans l'Est de l'Europe, si bien qu'après la reprise de Tolède, la reine Constance et l'archevêque Bernardo se virent obligés de le substituer partout au rite mozarabique. A la suite de ce fait, il régna pendant un certain temps une grande exaspération des deux côtés ; mais, un jugement de Dieu ayant tranché le différend en faveur du mozarabisme, il fut rétabli dans six ou sept paroisses. Aujourd'hui même, il existe encore une certaine chapelle de Ximénès, qu'une bulle papale a autorisée à continuer sous la direction d'un archiprêtre l'exercice du culte mozarabique. Élégante, sans être néanmoins aménagée d'une manière bien frappante, elle possède une mosaïque romaine de la meilleure école,

qui représente l'Immaculée-Conception de la Vierge, et voit chaque jour célébrer sur son autel la messe des premiers chrétiens, parfois même quelque mariage entre deux membres des rares familles survivantes de la secte mozarabique. Les fresques du plafond, consacrées à la reproduction de la bataille d'Oran gagnée par le cardinal Ximénès, n'ont plus à présent de valeur que pour l'étude des costumes et des armes.

A l'hémicycle de l'abside viennent aboutir les chapelles de Santiago, de San Ildefonso, de la Trinidad et de San Nicolas.

La première renferme les superbes mausolées du connétable Don Alvaro de Luna et de son épouse Doña Juana de Pimentel. Don Alvaro s'était fait construire de son vivant un sarcophage en bronze, surmonté de sa statue couchée, qui se dressait verticalement à volonté; mais sa fille Doña Maria, ayant donné plus tard à l'église le bronze du tombeau paternel pour en faire des fonts baptismaux, remplaça le monument en métal par un sépulcre en marbre, construit dans le style gothique et gardé par quatre chevaliers de Malte agenouillés aux angles.



BALUSTRADE DE LA TRIBUNE DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

En 1808, le sculpteur Luciano Martin Ferrero, obligé de pénétrer dans le caveau pour y exécuter certaines réparations, en sortit sur-le-champ, absolument terrifié par ce qu'il avait vu. Autour d'une table ronde, étaient assis sur des sièges de pierre les squelettes des membres de la famille de Luna, et le chef de cette illustre maison avait devant lui, sur la table, sa propre tête. Sans doute, le malheureux sculpteur ignorait que le connétable Don Alvaro de Luna fut décapité à Valladolid, le 15 juillet 1453.

La chapelle de Saint-Ildefonse a pour principal ornement le monument funéraire du cardinal Gil Carrillo de Albornoz, mort à Viterbe, en Italie. La barrette du prélat est suspendue à la voûte, et, devant la chapelle, Don Esteban Illan, à cheval sur un coursier de race, monte fièrement la garde.

La sacristie et le trésor, *el Sagrario*, remontent tous deux au temps de Vergara le Jeune. A elle seule, la première de ces deux pièces est en quelque sorte une véritable église. La voûte est décorée d'une belle Vierge de Lucas Giordano; le maître-autel porte un chef-d'œuvre de Greco, et, sur tout le pourtour de la salle, les parois disparaissent sous des portraits d'apôtres et sous une toile magistrale de Goya, *le Mont des Oliviers*. Enfin, une armoire, où se trouve

enfermé le trésor de la cathédrale, contient, entre autres curiosités de premier ordre, une bible de prix qui provient de Saint-Louis, l'épée que portait Alphonse VI au jour de sa victoire sur les Maures et de son entrée à Tolède, les urnes cinéraires des rois Wamba et Ricesvinto, etc.

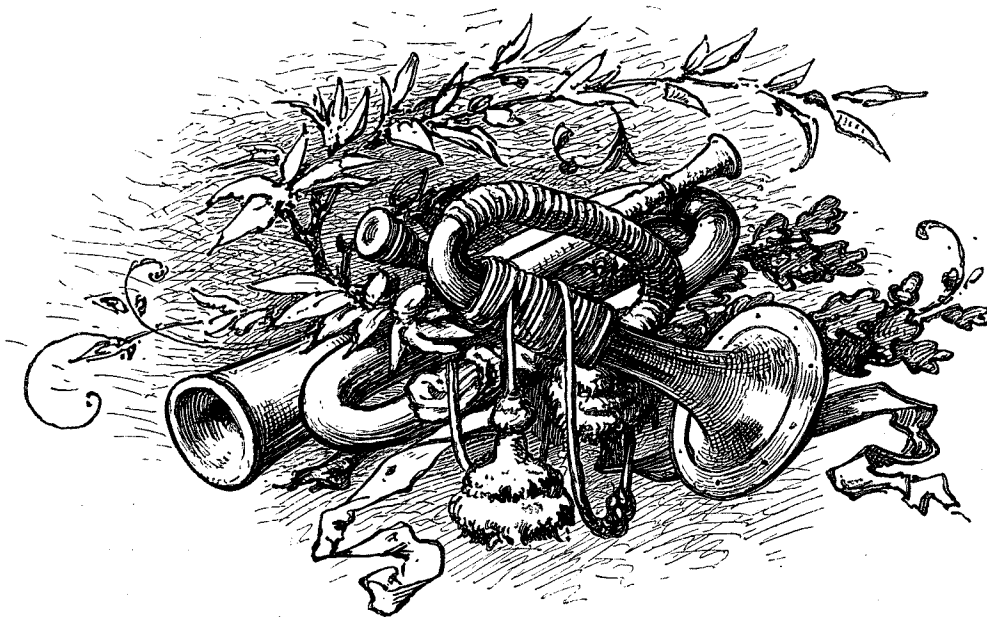
En tournant à droite à la sortie de la sacristie, on pénètre dans le vestiaire, où l'on remarque, au milieu d'une belle collection de tableaux, des œuvres de Rubens, de Van Dyck, de Guido Reni, de Juan Bellini, et de plusieurs autres grands maîtres.

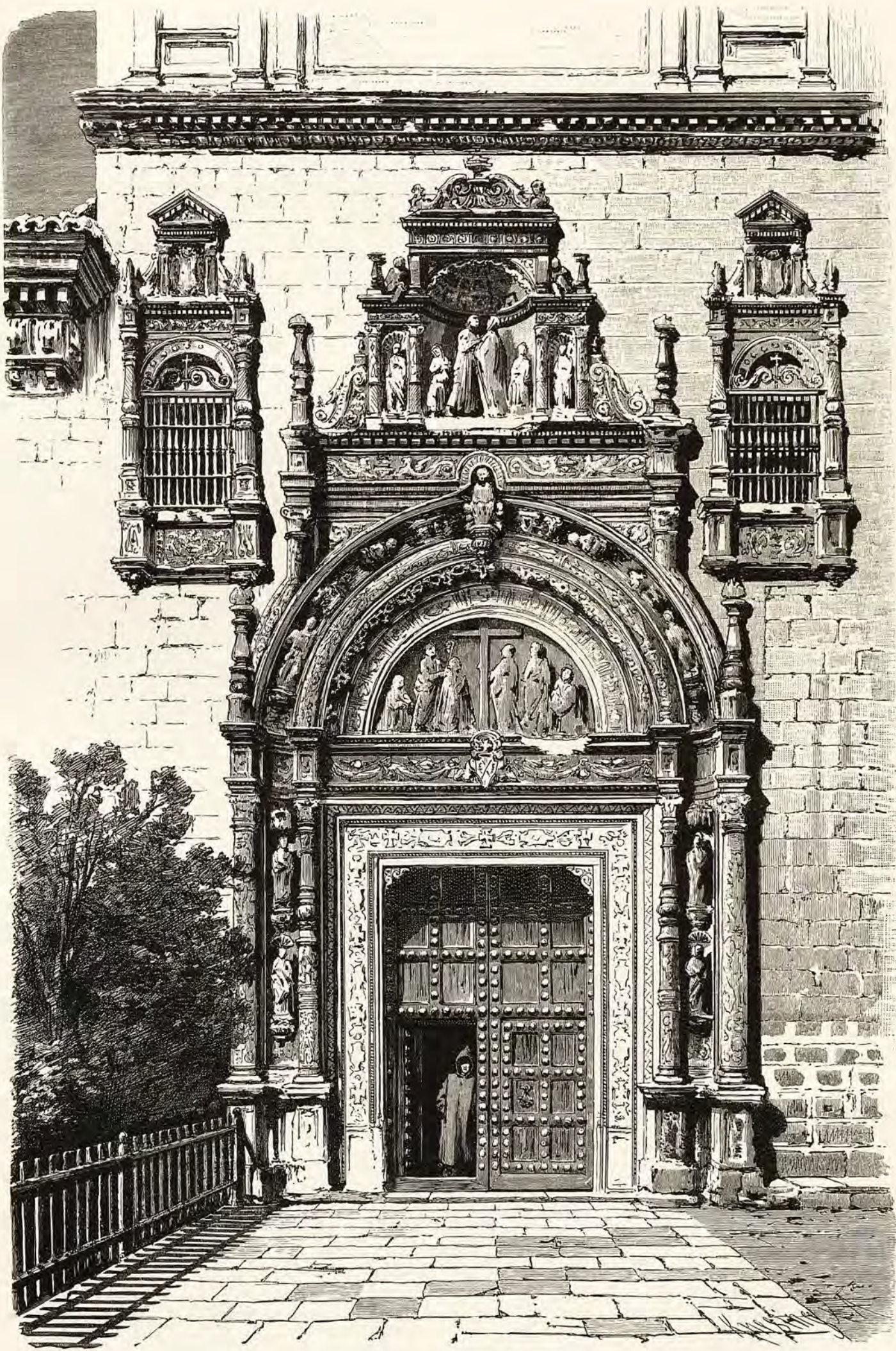
Avant de rentrer dans l'église, on ne doit pas manquer de jeter un coup-d'œil sur le reliquaire de la cathédrale. Il se présente sous la forme octogonale, et contient, dans une multitude de niches, des reliques de martyrs et de saints, des sculptures de toutes sortes et de charmants objets de prix en ivoire, en argent et en or.

En rentrant dans l'église, nous passons devant la plaque de bronze, dont l'inscription mélancolique «*Hic jacet pulvis, cinis, nihil*» indique la présence en ce lieu des cendres du cardinal Porto Carrero, et nous apercevons, appuyée contre un pilier, une coquille de marbre noir qu'accompagne un tout petit matelas en cuir. C'est là que l'on exposait autrefois les enfants trouvés, avant de les confier aux soins des frères du couvent.

Des sièges antiques et vénérables, fixés aux parois de la salle du chapitre, méritent encore, ainsi que les 104 portraits des archevêques de Tolède, un moment d'attention. Le plancher de cette pièce est en marbre, et le plafond est une vieille boiserie arabe de la meilleure époque et d'une très-grande richesse.

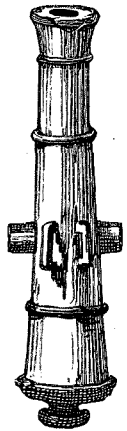
Indépendamment de la chapelle de Ximénès, Tolède possède encore deux paroisses mozarabes, Santas Justa y Rufina et San Marcos: la paroisse de Santiago est restée affectée au rite latin, comme celle de San Martín, qui occupe l'église du couvent de San Juan de los Reyes.





FAÇADE DE L'HOSPICE À TOLEDE.

LES QUATRE ALCAZARS DE TOLÈDE.



nsensiblement, pendant notre longue promenade sous les voûtes pleines de fraîcheur de la vieille cathédrale, la grande chaleur du jour a fini par baisser. Nous laissons à notre gauche la jolie petite place qui s'étend devant le palais épiscopal; nous passons également, sans nous arrêter, devant la façade gréco-romaine de l'hôtel de ville ou *Casas consistoriales*, et nous arrivons bientôt à la petite place de Sainte-Madeleine. Il est vrai, le palais de Don Diego, qui fut jadis habité par Henri de Transtamare, et ultérieurement par du Guesclin, ne s'y trouve plus maintenant, et il est aujourd'hui remplacé par une maison particulière; mais une autre curiosité nous attire en ce lieu.

Tolède possédait autrefois quatre alcazars. L'un d'eux, l'ancien prétoire des rois goths, aurait occupé dans le temps l'emplacement de l'hôpital actuel de Santa Cruz et des couvents de Santa Fé et de la Conception. Il s'en trouvait un second près de la porte de Cambron et un troisième entre la place Juan de Padilla et l'hospice des enfants trouvés, dont on admire au passage le beau portail Renaissance.

Le quatrième alcazar de Tolède est celui que Charles-Quint bâtit en 1551, et qui, du haut de la place Sainte-Madeleine, domine encore la ville. Vaste quadrilatère orné de quatre tours aux angles, il contient une cour magnifiquement restaurée et entourée de trente-deux arcades en galerie, ainsi qu'un escalier d'une richesse inouïe. Antérieurement, grâce aux avantages stratégiques de la situation, cet emplacement avait été occupé, successivement sous les Romains, les Goths et les Arabes, par un petit castel. Alphonse VI fit de ce château-fort une place d'armes, qui fut achevée par Charles-Quint en 1551, et brûlée partiellement en 1710 par les Portugais. Charles III en transforma les ruines en une fabrique d'étoffes de soie, qui occupait encore, en 1787, près de 700 ouvriers. Enfin, les Français du maréchal Soult y mirent de nouveau le feu au commencement de ce siècle, et c'est une restauration récente qui lui a rendu depuis tout l'éclat, dont Charles-Quint avait su l'entourer.

Lorsque l'on suit la rampe de l'esplanade, on aperçoit du côté du Nord trois grands bâtiments: l'hôpital de Santa Cruz, aujourd'hui transformé en école militaire, la Charité et l'église de Santiago.

De l'autre côté s'offre aux yeux la cathédrale avec sa tour en pyramide, ses élégantes coupoles et ses contre-forts délicats. Le regard plonge jusqu'au fond des petites places et des ruelles étroites de la cité; il va scruter l'intérieur des palais, leurs frais portiques et leurs charmants *patios*; il étudie, pour ainsi dire, à vol d'oiseau la configuration générale de cette ville si curieuse et jamais il ne parvient à se rassasier de l'originalité du tableau.

Au loin, brille, comme un écrin à bijoux, l'église San Juan de los Reyes, tranchant par son éclat sur toutes les ruines qui l'entourent. A l'est et à l'ouest, les deux immenses ponts

d'Alcantara et de San Martin jettent leurs arches hardies sur les eaux jaunâtres et écumantes du Tage, formant ainsi les deux seuls traits d'union entre la ville et la Vega. Le château de San Servando se détache en gris d'argent sur le fond sombre du sol qui le supporte. C'est un coloris tout autre et mille fois plus chaud que celui des paysages de la patrie: c'est à se demander, si



ENTRÉE DE L'ALCAZAR DE TOLEDE.

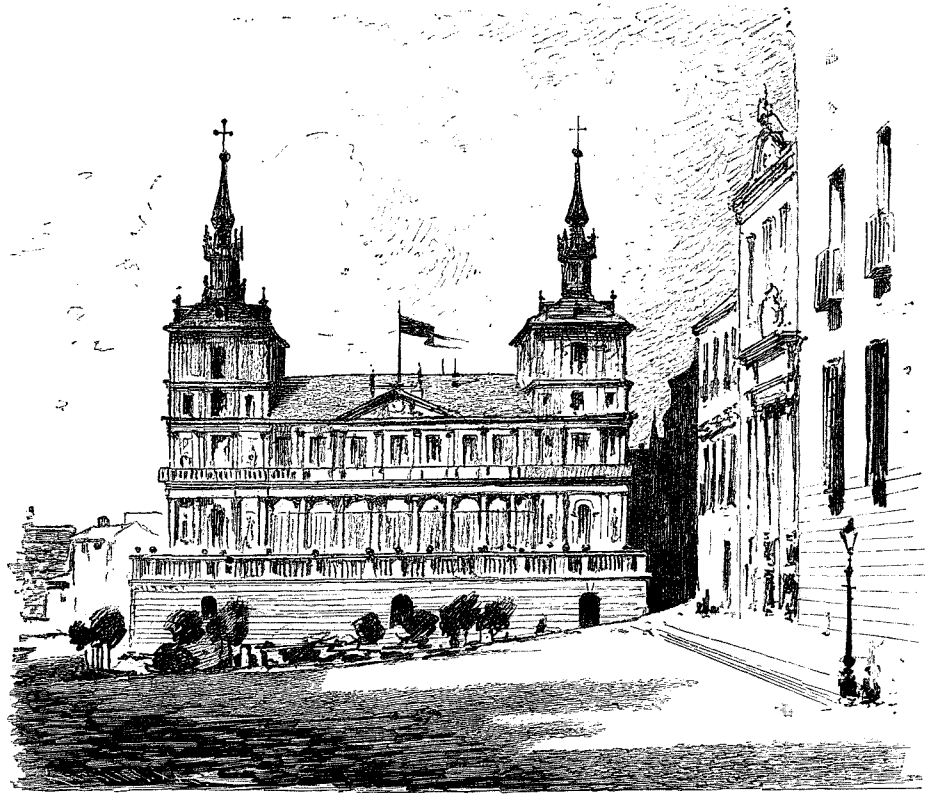
tout ce panorama n'est pas simplement une de ces visions chimériques que l'imagination surexcitée crée parfois dans les rêves.

Le seul motif qui ait pu faire construire sur ce cône rocailleux une résidence royale, c'est que le château devait être imprenable: c'est là d'ailleurs le seul avantage de la situation, car ce sol ingrat ne laisse voir de toutes parts qu'un gigantesque amas de cailloux et de pierres.

Bien que l'après-midi commence à s'avancer, le soleil inonde toujours de ses rayons brûlants ces rocs inabrités et les rares humains, que les nécessités de leur profession ou l'aiguillon de la curiosité ont amenés jusqu'ici en plein jour au plus fort des ardeurs de juillet.

Nous reprenons donc le chemin de la ville, tout en rêvant aux phases capricieuses qu'ont traversées au cours des siècles les édifices célèbres de Tolède.

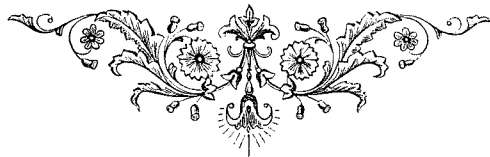
A nos pieds, dans ce couvent de Santa Cruz, dont les corridors et les portiques sacrés ont abrité jadis tant de saintes religieuses, on n'entend plus maintenant que le cliquetis des éperons et le fracas des sabres fièrement portés par les aspirants-officiers de l'école de cavalerie.



L'HÔTEL-DE-VILLE DE TOLÈDE.

Les riches colonnettes et les belles rampes d'escalier de l'antique alcazar de Charles-Quint servent à suspendre aujourd'hui les brides et les harnais des mulets de l'artillerie, les couvertures grises des lits de camp et les uniformes des rudes soldats d'Alphonse XII; et, dans l'admirable *patio* de ce monument historique, dans cette cour adorable que la poésie hantait seule autrefois, résonnent désormais sans relâche les appels saccadés et les signaux éclatants de la trompette guerrière.

Qui sait ce que verront et entendront ici dans deux ou trois cents ans les arrière-neveux de nos petits-enfants!



LA QUESTION DES EAUX À TOLÈDE.



PORTEUR D'EAU.

Tolède a toujours dû considérer comme une question brûlante l'aménagement des eaux nécessaires aux besoins de ses habitants. Romains, Goths, Arabes, chrétiens du moyen-âge, tous s'en sont successivement occupés, et tous, nous pouvons le dire, ont eu dans leurs tentatives plus de succès que les modernes.

Sur ce sol de granit, au milieu de cet océan de pierres, dans cette contrée sans bois ni végétation d'aucune sorte, il eût été impossible aux anciens, avec les instruments insuffisants dont disposait alors la science, de creuser des puits et d'aller chercher des sources jusque dans les entrailles de la terre.

Les Romains ont toujours été sous le rapport des travaux hydrauliques fort en avance sur les autres peuples, et ils avaient de plus le mérite de savoir prendre rapidement un parti. Partout où ils ont établi des villes, l'adduction des eaux a sans cesse été leur premier soin, et l'on admire encore à juste titre dans la campagne de Rome, souvent même hors des frontières de l'Italie, les aqueducs grandioses qui, sur plusieurs lieues de longueur, amenaient au sein des villes et colonies du peuple-roi une eau saine et abondante. Ce serait donc une étrange exception à la règle, si les Romains, qui ont construit à Tolède des amphithéâtres, des palais et des temples; qui, par conséquent, avaient aménagé la ville dans l'intention de s'y fixer définitivement, ne s'étaient pas en même temps préoccupés de satisfaire à l'alimentation d'eau de la population. Aussi peut-on suivre à partir du pont d'Alcántara un immense aqueduc, qui, sur une longueur de sept lieues environ, porte les caractères les plus manifestes des ouvrages hydrauliques des Romains.

Les Arabes, qui occupèrent ensuite Tolède, essayèrent visiblement aussi d'élever jusqu'à la ville à l'aide de machines les eaux du Tage, peut-être plus abondantes et moins vaseuses à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui; mais, malgré tout, à côté des gigantesques travaux des Romains, les essais des fils du désert n'étaient guère que des jeux d'enfants.

En 1528, un Italien, nommé Marly, construisit à Tolède une pompe qui ne put manœuvrer. En 1585, un autre Italien, Juanelo Turiano, exécuta plus habilement que son compatriote une nouvelle machine mue par une roue hydraulique et connue sous la dénomination de *Paternoster*, mais elle ne fonctionna pas au-delà d'une vingtaine d'années.

Dans les temps modernes et durant la période de décadence de Tolède, le service des eaux est retombé dans son état primitif. Dans les rues qui montent du Tage à la ville, nous

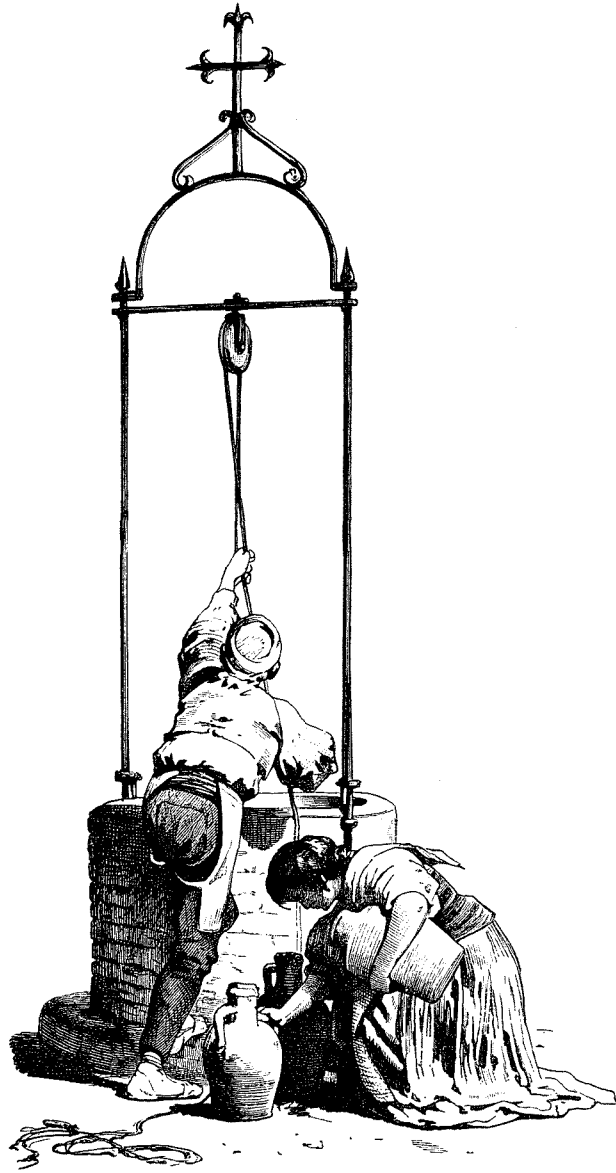


ÂNES AFFECTÉS AU TRANSPORT DE L'EAU.

rencontrons des caravanes entières de bipèdes et de quadrupèdes, hommes et mulets, qui portent sur le dos, sur la tête, dans des voitures construites pour cet usage spécial, l'eau du fleuve contenue dans d'énormes cruches d'un jaune pâle et destinée à la vente au détail. Un tel cortège rappelle d'une manière frappante ces peintures du désert, que les maîtres anciens et modernes ont popularisées, mais, si le système est plein de poésie pour le touriste, il doit être en revanche bien incommode pour les habitants.

Par un enchaînement d'idées tout naturel, ces considérations nous amènent à parler d'un grand projet, fréquemment agité et néanmoins toujours en suspens : nous faisons allusion à la mise en état de navigabilité de ce fleuve du Tage, qui, tantôt impétueux et indomptable, tantôt rampant et silencieux, traverse une étendue de pays d'environ deux cents milles.

En 1581, deux Napolitains, Antonelli et Juanelo Turiano, avaient présenté en ce sens un plan à Philippe II, qui tenait alors sous le même sceptre l'Espagne et le Portugal, mais l'entreprise échoua, faute de ressources pécuniaires. Un nouveau projet de Julio Martelli et Luigi Carduchi ne fut pas plus heureux, la perte des États portugais étant survenue juste à temps pour le faire abandonner. En 1755, l'Irlandais Richard Wall reprit de nouveau l'affaire, mais ses desseins ne trouvèrent pas de sympathie auprès de Charles III. Enfin, les efforts ultérieurs de F. X. de Cabanas et de Bermudez de Castro ne réussirent pas davantage à mettre fin à l'inactivité industrielle du Tage, et la question s'est depuis lors complètement rendormie.



UNE CITERNE À TOLEDE.

Il existe du moins en Espagne un magnifique réseau de canaux, destinés à irriguer régulièrement les plaines ou *Vegas* du pays, pour les entretenir dans une heureuse fécondité. Ce système d'irrigation a été tout d'abord introduit par les Romains et perfectionné ultérieurement par les Maures avec une intelligence pratique, qui force encore de nos jours l'admiration des connaisseurs. En Espagne, où la terre est plus que partout ailleurs sèche et altérée, les végétaux ont toujours soif et la terre a continuellement besoin d'être arrosée, sous peine de voir la riche nature de ces climats se refuser à développer plus longtemps l'exubérance de ses produits. Quiconque a eu occasion d'admirer la Huerta de Valence ou le paradis terrestre qui s'étend de Murcie jusqu'à Orihuela, celui-là sait quelle valeur a sur ce sol la moindre des gouttes d'eau. Versez sur un pied de terre un seau de ce liquide d'autant plus précieux qu'il se raréfie chaque jour, et vous verrez en quelques heures se produire une germination, un bourgeonnement, une croissance même qui tiennent absolument du prodige. Là, en effet, les

racines des plantes sont emprisonnées sous une croûte brûlante, et elles n'attendent pour se développer que cette humidité fécondante, dont la pluie du ciel ou la main de l'homme peut seule leur procurer le bienfait. Aux environs de Valence et de Barcelone, les Maures ont installé, en utilisant les eaux des rivières les plus proches, des appareils d'irrigation, fondés sur certains travaux de nivellement et encore aujourd'hui fort utiles à l'agriculture de ces contrées. La *Vega* de Tolède a aussi ses canaux, qui se branchent sur le Tage : des roues élévatoires et des écluses, desservies par des gardiens assermentés, servent à compenser les différences de niveau des terrains.

Il est d'ailleurs incontestable, qu'à défaut de ce système d'irrigation, l'olive, un des produits les plus utiles de ce pays, aurait depuis longtemps disparu de l'Espagne. Par la sécheresse,

la vigne elle-même ne fait que végéter, et, pour qu'elle puisse prospérer, il faut non-seulement qu'elle occupe un terrain apte à conserver convenablement l'humidité, mais encore qu'elle soit exclusivement arrosée par de l'eau douce, pure de tout mélange. Ces particularités expliquent suffisamment comment les habitants de presque toutes les villes importantes de l'Espagne ont soin d'irriguer les Vegas des environs, pour pouvoir faire face aux besoins si considérables d'une grande agglomération humaine. Du moins peut-on dire sans crainte, que, grâce aux Arabes, il ne se perd pas au détriment de l'agriculture espagnole une seule des gouttes d'eau vivifiantes, que le ciel dispense si parcimonieusement à cette belle contrée.

Le manque d'eau potable de bonne qualité se fait encore très-vivement sentir en Espagne pour l'élevage du cheval, qui aime et recherche notoirement une boisson fraîche et pure. On prétend même imputer en grande partie à cette cause la décadence actuelle de la race hippique et la prépondérance croissante des mulets et des ânes, beaucoup moins difficiles que les chevaux pour le breuvage comme pour la nourriture.

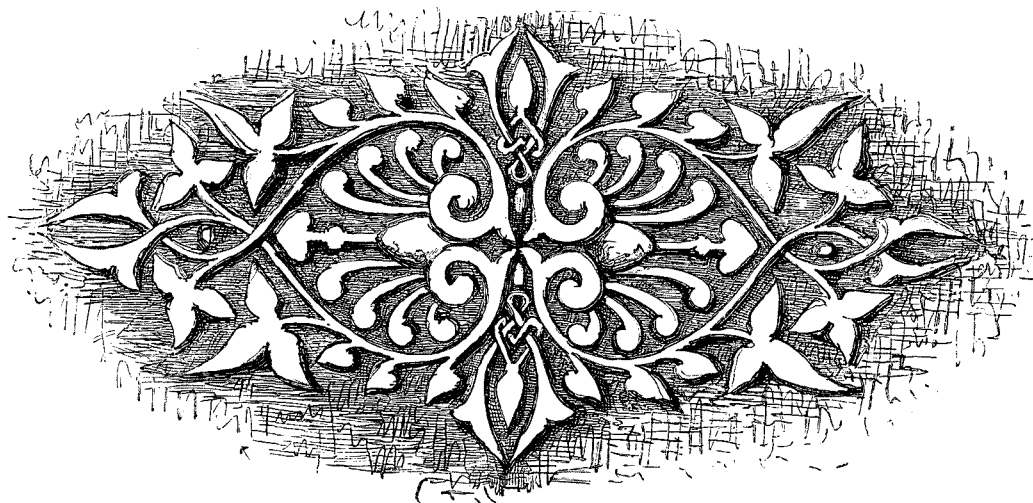


ALCARAZAS ESPAGNOLES.

On emploie depuis longtemps en Espagne des appareils fort commodes, qui, tout en clarifiant l'eau potable, l'amènent et la conservent à un degré de fraîcheur susceptible de s'abaisser jusqu'à zéro et d'autant plus bas que la température ambiante est plus élevée. Cette invention excellente, trop peu répandue à l'étranger, consiste tout simplement dans ces *Cántaros*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui se trouvent ici par douzaines d'exemplaires jusque dans les familles les plus pauvres. Ces cruches sont faites d'une argile poreuse, finement lavée et nullement vernissée, qui possède l'agréable propriété négative de laisser suinter lentement à travers les parois des vases l'eau que l'on y dépose. La surface extérieure des *Cántaros* se trouve ainsi toujours couverte d'une nappe de gouttelettes perlées, qui ne s'évaporent qu'au contact de l'air, et, d'après une loi physique bien connue, rafraîchissent les flancs du récipient avec une intensité proportionnelle à la rapidité de l'évaporation. C'est en vertu de cette règle, que, plus la température est chaude, plus est fraîche l'eau que boit l'Espagnol. Il va sans dire au reste que les *Cántaros*, par une application naturelle de leur principe, peuvent être également employés pendant l'été à rafraîchir les appartements, pour peu qu'on donne aux vases des

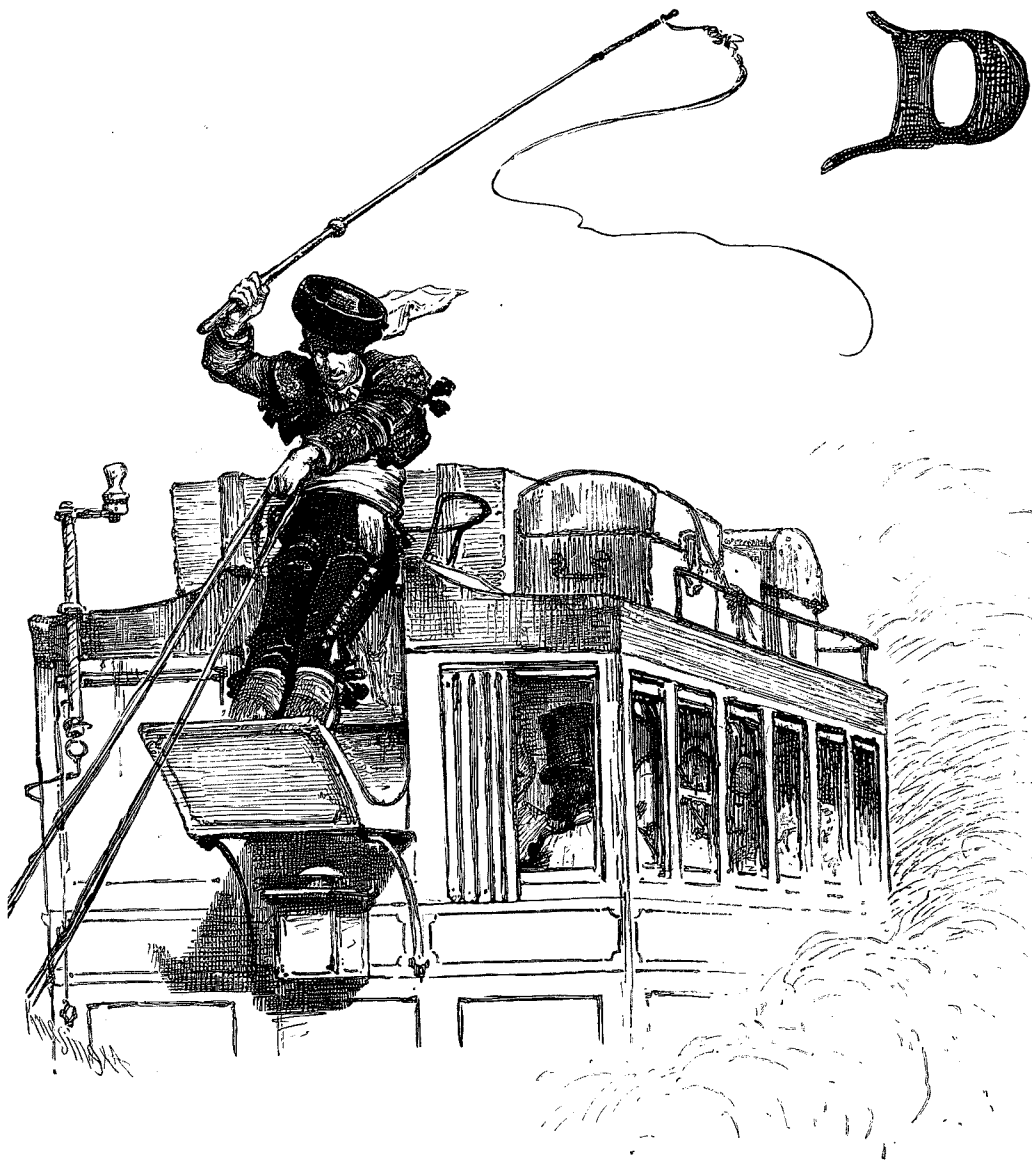
dimensions en rapport avec celles des pièces. Aussi rencontre-t-on dans tous les intérieurs ces gracieuses alcarazas, d'un usage à la fois indispensable et peu coûteux.

Dans l'antiquité, les Romains connaissaient déjà ces cruches poreuses et leurs propriétés bienfaisantes, mais ils ne se sont jamais rendu compte du phénomène physique qu'elles produisent. Il est même possible qu'ils aient été les premiers à les introduire en Espagne, et, s'il en est ainsi, on ne saurait assez s'étonner qu'ils les aient aujourd'hui laissées tomber presque complètement en désuétude en Italie.



LES MULETS ET LES DILIGENCES ESPAGNOLES.

LE CHEVAL ANDALOU.

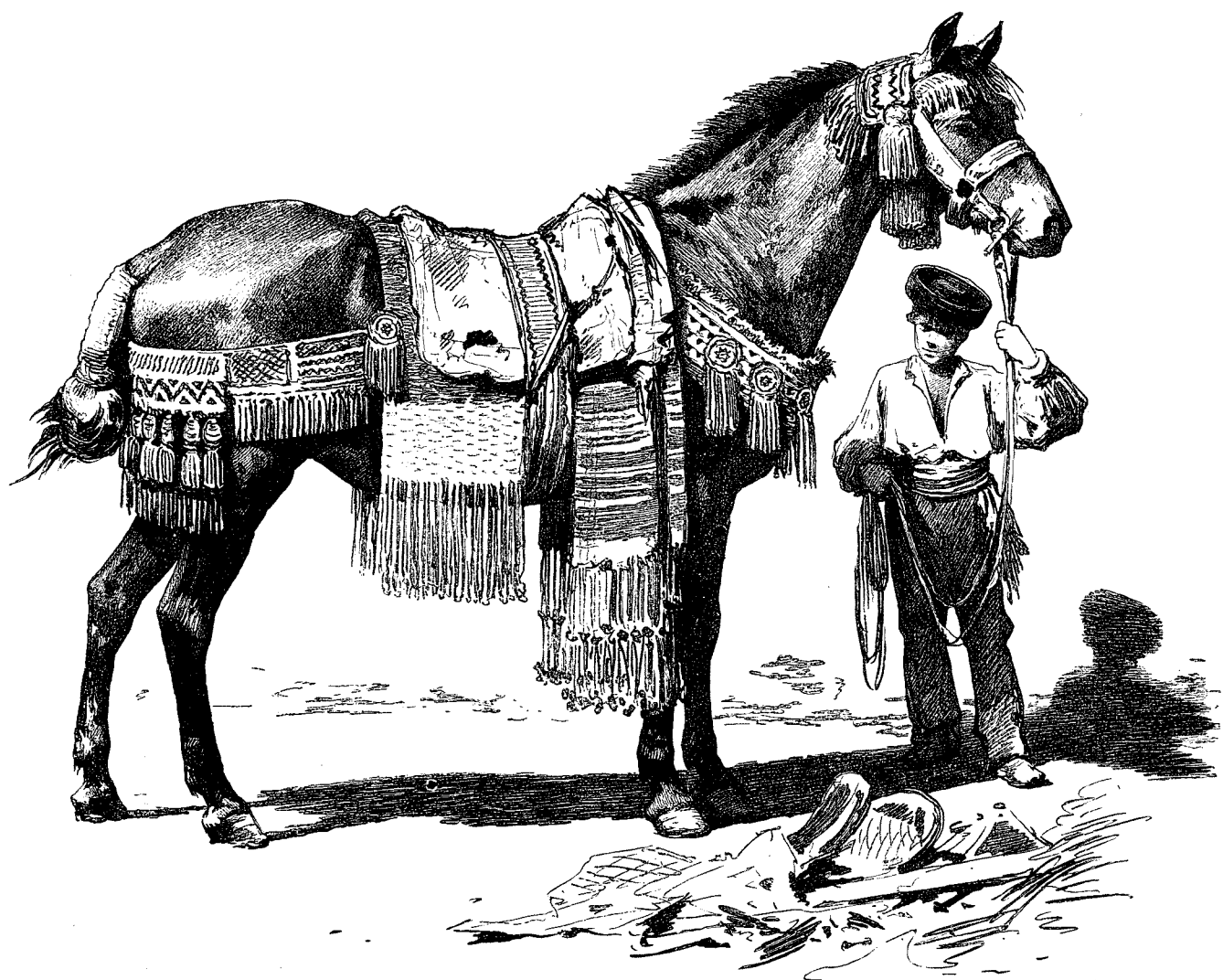


DILIGENCE ESPAGNOLE.

Dans aucun pays, on ne peut apprécier autant qu'en Espagne les agréments du voyage en chemin de fer. Après avoir été jadis exposé dans les diligences aux mille dangers, fatigues, aventures et tribulations qui peuvent assaillir le touriste, on doit goûter hautement aujourd'hui la sûreté et la rapidité du nouveau mode de transport, deux avantages inappréciables qui faisaient autrefois absolument défaut au voyageur espagnol. Le service de la poste est actuellement restreint aux chemins vicinaux seulement, et encore n'y fonctionne-t-il que dans des limites très-modestes, car les chemins

de fer, qui suivent à peu près toutes les grandes routes, en ont heureusement fait disparaître la plupart des diligences. On ne rencontre donc plus aujourd'hui ces véhicules démodés que sur les seuls points où l'art de l'ingénieur n'a pas encore fait pénétrer le réseau ferré, et cela suffit grandement pour montrer au touriste combien il est insupportable d'avoir à échanger le siège capitonné d'un bon wagon de première classe contre les banquettes inhospitalières du *Correo*. Au terme de son voyage, le malheureux est complètement édifié sur les avantages respectifs des deux modes de locomotion; il n'a eu que trop de rapports avec les *Zagals* et les mulets, les conducteurs et les rosses; et il connaît à fond, pour l'avoir pratiquée aux dépens de ses côtes, la théorie des tournants et des descentes sur les grandes routes d'Espagne.

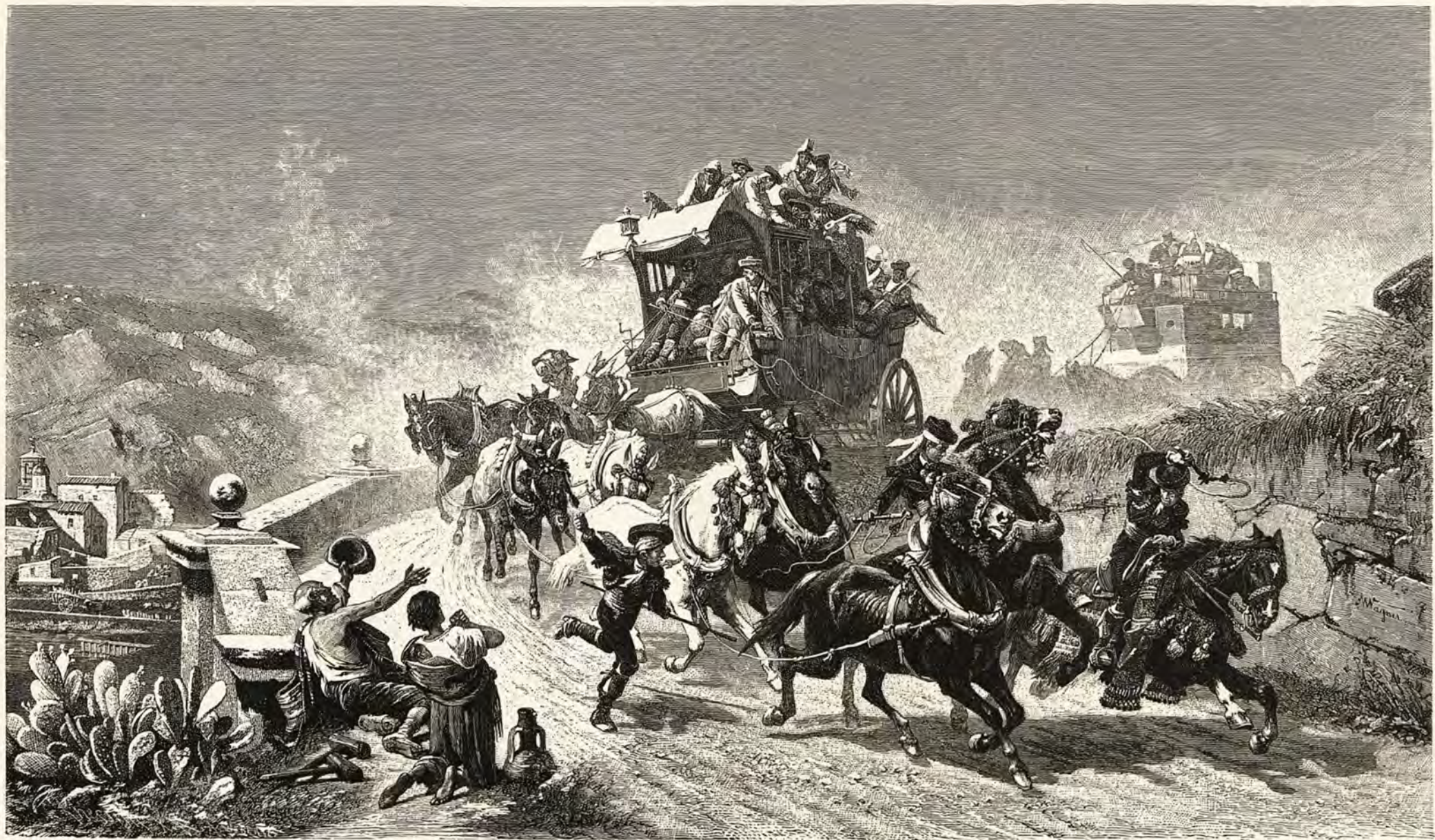
En été, la voiture soulève au passage des tourbillons de poussière si épais, que le cocher ne peut seulement plus distinguer les premiers mulets de son attelage; tout le pays est voilé d'un nuage jaune de calcaire et de craie; les fossés et les fondrières du chemin sont remplis jusqu'au bord d'une poudre grisâtre qui trompe l'œil du touriste, et lui fait voir devant lui une route plane et unie: douce illusion, que vient bientôt détruire de fond en comble la sensation désagréable d'une roue s'enfonçant jusqu'au moyeu dans une ornière. Le pauvre voyageur se croit déjà précipité au fin fond des enfers et se cramponne instinctivement à son siège, sans se rendre compte que le procédé ne peut servir de rien. Mais cependant, le mauvais pas est franchi, et l'équipage continue à galoper furieusement, contournant à angle droit des blocs de rochers



CHEVAL ANDALOU-SOUS LE HARNAIS.

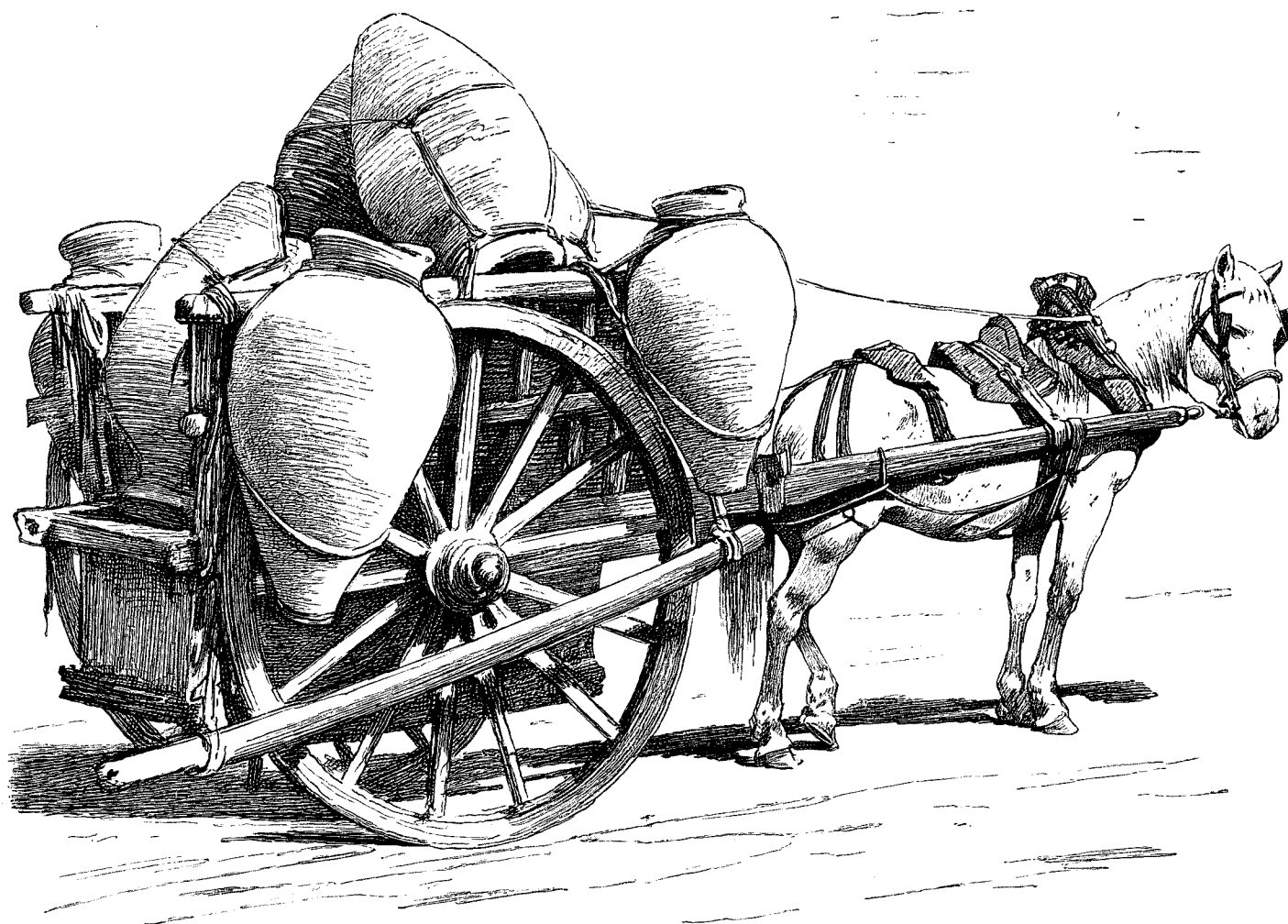
gigantesques, traversant des ponts sous lesquels languit au fond d'un abîme pierreux un maigre torrent sans eau, passant à sec des gués encombrés depuis des années par les mêmes obstacles: et tout cela, sans jamais verser, bien que le danger s'en présente plus de cent fois par jour.

L'impulsion de la vitesse acquise vient en aide à l'adresse des conducteurs et à l'habileté des animaux. Aussi bien, le véhicule n'a seulement pas le temps de perdre l'équilibre, car les monts et vallées qu'il rencontre à chaque pas compensent ses oscillations d'une manière si heureuse, que tous les cahots semblent se neutraliser entre eux. La chaleur et la poussière oppressent la respiration du voyageur; sa gorge desséchée par les grains de sable lui fait souffrir une soif intolérable; ses dents grincent d'agacement, et c'est ainsi que, pendant des heures et des jours entiers, il lui faut poursuivre sans répit et sans trêve cette course infernale.



DILIGENCE ESPAGNOLE AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.

Et dans tout ceci, dira-t-on, quel est le sort des animaux? Deux timoniers mènent la voiture, sous la conduite du *Mayoral*, qui, crânement perché sur son siège, le fouet et les guides à la main, ne se préoccupe aucunement de tous les autres mulets, généralement attelés par couples en avant du brancard. Le *Delantero*, d'autre part, sorte de postillon placé sur la première bête de gauche, laboure de son unique éperon le flanc de sa monture, et fait sans cesse travailler son fouet, qui vient, avec une fréquence et une vigueur égales, réveiller à tour de rôle chacun des animaux. Accessoirement à ces moyens violents, des exhortations nominatives, des épithètes flatteuses et des jurons, que les pauvres quadrupèdes comprennent à merveille, aident à entretenir sans défaillances l'ardeur de l'attelage. Ce que le *Delantero* ne réussit pas à obtenir en ce sens reste à la charge du *Zagal*, un robuste gaillard, qui, courant à pied à côté des mulets, leur



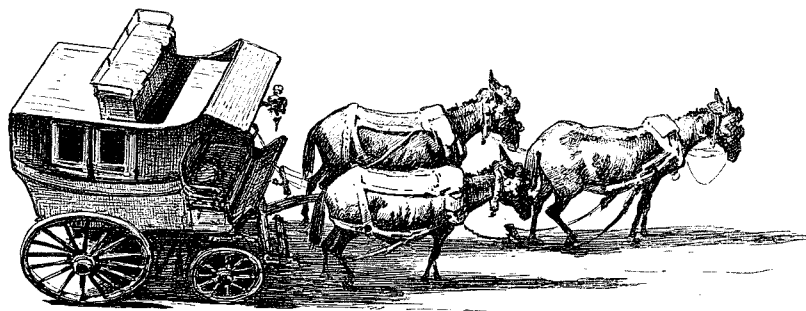
VOITURE CHARGÉE DE CANTAROS OU CRUCHONS VIDES.

distribue sur les flancs et la croupe des coups de manche de fouet particulièrement efficaces, ou stimule non moins activement leur vigueur en leur jetant des pierres. La voiture traverse-t-elle quelque village, l'excellente jeunesse de la localité ne connaît pas de plus grand plaisir que de courir pendant une heure derrière les pauvres bêtes et de les bombarder impitoyablement le plus longtemps possible. De même encore, si l'un des mulets vient à s'abattre, c'est à coups de fouet qu'on l'aide à se relever. Enfin, par monts et par vaux, à la montée comme à la descente, on ne va qu'au galop.

En hiver, la poussière du chemin se transforme en une boue limoneuse, dans laquelle les roues de la voiture restent à chaque instant embourbées, décuplant ainsi pour les voyageurs le danger de verser.

Les diligences ou *Correos* ont cette couleur jaune adoptée dans tous les pays du monde et qui doit avoir sa raison d'être dans la teinte même de la poussière, partout aussi très-rapprochée de la nuance du soufre.

Les voitures se divisent en plusieurs compartiments. La sous-bâche ou impériale est située sur le toit du véhicule, tout à côté des malles et des bagages. Dans la diligence même, il y a différentes caisses: la berline ou coupé, l'intérieur proprement dit, et la rotonde, à l'arrière du *Correo*. Quand on arrive à la station, les divers compartiments ne contiennent jamais que le nombre réglementaire de voyageurs; mais, avant d'atteindre la ville et de pénétrer sur le territoire soumis à l'action de la police, la voiture traîne encore bien d'autres voyageurs, qui occupent illégalement toutes sortes de places non classées, et sont le plus souvent juchés au sommet de la diligence. Étendu sur le ventre ou bien assis à l'aventure, les jambes ballantes au-dehors, l'Espagnol sait en toutes circonstances s'accommoder de l'espace qu'on lui laisse, et volontiers, il use en diligence de ce don naturel. A l'intérieur de la voiture, il n'y a de portes que d'un seul côté. Aussi, malheur et quatre fois malheur au touriste infortuné, que sa mauvaise étoile oblige à se placer à l'opposite: c'en est fait de sa liberté pour toute la durée du voyage!

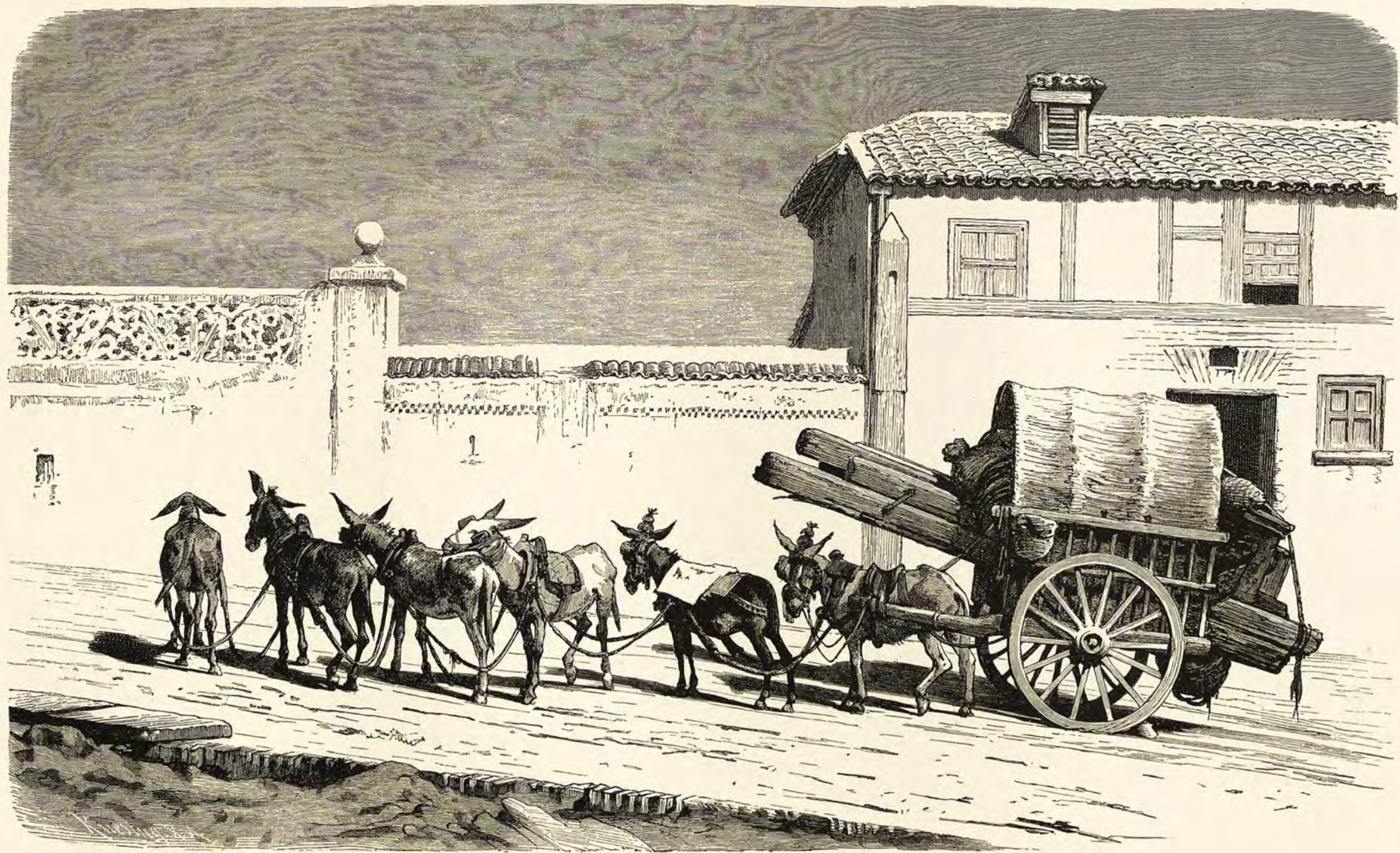


OMNIBUS À TROIS MULETS.

Les mulets espagnols sont, paraît-il, les meilleurs qu'il y ait au monde, et prouvent tout au moins qu'on apporte à l'élevage de leur race un soin tout particulier. Ils sont de formes nobles, très-forts et durs à la fatigue. Pour pouvoir admirer à loisir toute leur habileté et leur sûreté de pied, il faut les voir, dans les défilés escarpés des montagnes, modifier instinctivement leur allure dans les passages difficiles, suivant le poids du fardeau qu'ils portent. L'animal a-t-il, par exemple, à descendre une marche élevée: s'il est à vide ou à peu près, il avance prudemment l'un derrière l'autre ses deux pieds de devant; s'il est au contraire lourdement chargé, il saute brusquement des deux pieds à la fois, pour ne pas perdre l'équilibre. Ces mulets sont habituellement tondu sur la moitié du corps, c'est-à-dire sur le cou, le poitrail, la croupe et le buste, en un mot, partout où reposent les traits et les harnais, afin que la poussière et la boue aient moins de prise sur l'animal, et qu'il puisse chasser plus aisément les mouches.

Sans être grossiers, les os et les muscles sont solides et résistants. Le sabot, petit et sain, est protégé par un fer sans crampons. La plupart des mulets sont bai foncé ou blancs, et l'Espagnol distingue encore parmi eux le gris-pommelé, les robes pies, chocolat et cannelle, le baillet et l'aubère. Une bonne allure bien régulière est la principale qualité que l'on doit rechercher, quand il s'agit de choisir un mulet.

Comme ces animaux, à l'exception toutefois de ceux qu'emploie la poste, ne vont ordinairement qu'au pas, on peut fort bien, soit en selle, soit en tartane, parcourir avec eux de douze à quatorze lieues par jour pendant toute une semaine. Les bêtes des *Muleteros* et des



CARRETA ATTELÉE DE SIX MULETS.

Carreteros sont bien tenues et très-convenablement soignées. La femelle est de beaucoup préférable au mâle ou *Macho*, qui est d'un caractère excessivement capricieux.

Chaque mulet, désigné par un nom qu'elle entend à merveille, est surabondamment orné de grelots, de bouffettes, de nœuds de rubans, de houppes et de pompons qui lui cachent entièrement la tête, en écartent les mouches, et ne laissent passer que ses longues oreilles toujours en mouvement et du meilleur effet. Avec quelques soins, le temps de service de ces animaux peut être estimé à une vingtaine d'années. Le mulet produit par un âne est moins élégant, mais en revanche plus dur à la fatigue que celui qui descend d'un cheval : on sait que les mulets ne se reproduisent pas entre eux. Les meilleurs animaux de l'espèce viennent de la Catalogne, des provinces basques, et, d'une manière générale, du nord de l'Espagne ; les plus fins se trouvent aux Baléares.

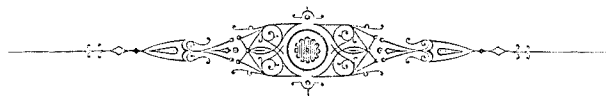
Les tartanes sont habituellement attelées de six bêtes placées séparément les unes derrière les autres ; devant les *Galeras* ou chariots, on ne met pas moins de trois à quatre couples de mulets, et cinq ou six devant les diligences.

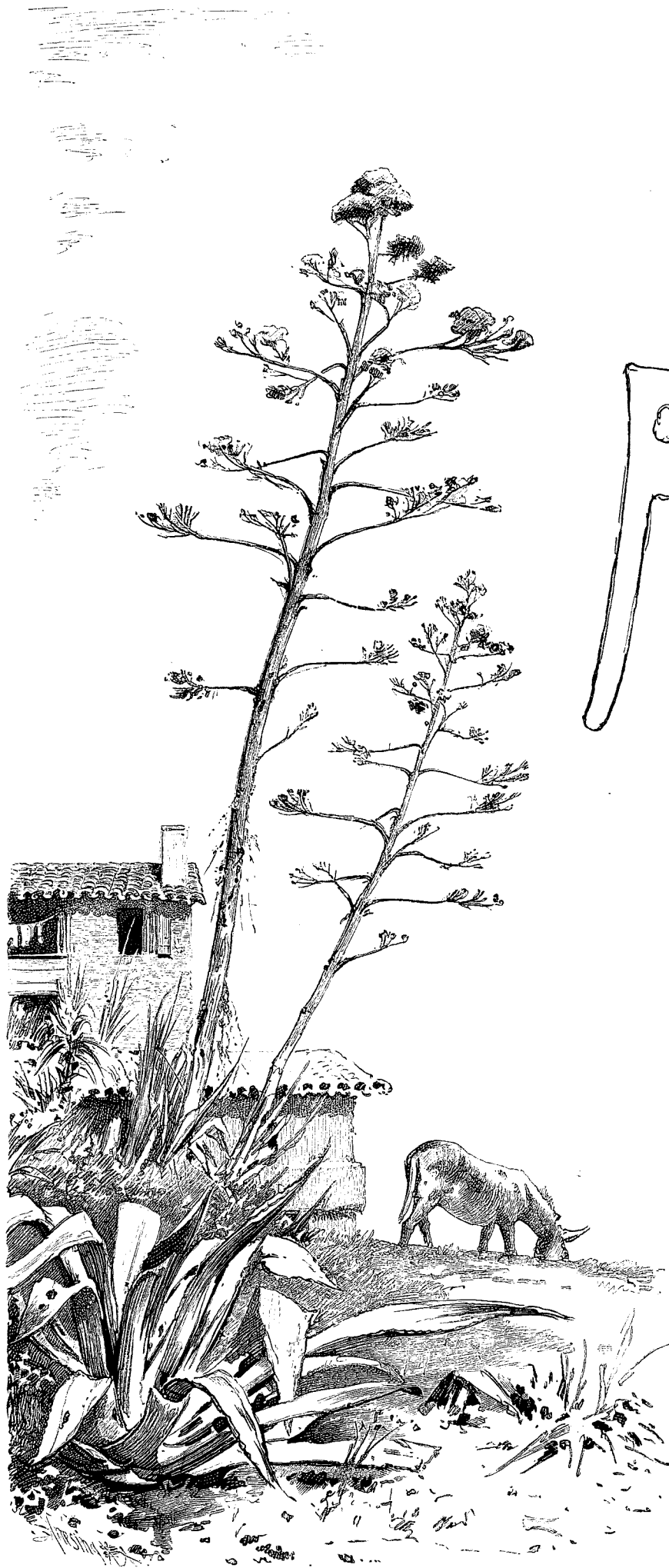
Quand le paysan espagnol voyage sur sa monture, il ne s'assied pas en selle comme on le fait partout : il préfère se placer sens devant derrière sur la croupe de l'animal, et lui laisser le soin de trouver lui-même son chemin.

L'élevage du cheval a fortement souffert en Espagne par suite de la prépondérance que prend dans ce pays la propagation du mulet. Si les chevaux andalous ont été célébrés jadis comme des modèles de pureté de formes, de noblesse d'allures et de force de résistance, il semble qu'il y ait aujourd'hui singulièrement à rabattre sur tous ces éloges.

Le cheval andalou est de taille moyenne, gros, un peu charnu et pourvu d'une queue abondante qu'on lui fait le plus souvent porter nouée : sa démarche et son allure sont lourdes, mais ce défaut n'est dû qu'à la manière défectueuse, dont les Espagnols s'obstinent de père en fils à le monter et le conduire.

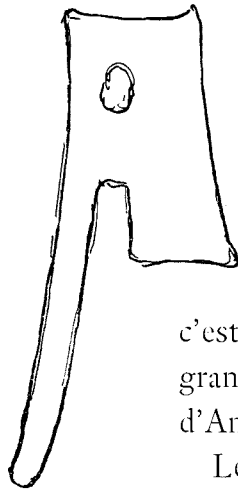
Pour avantager le plus possible ce cheval, qui reste, malgré tout, une belle et noble bête, on a l'habitude de l'habiller richement et de le parer de caparaçons bariolés, qui laissent pendre un immense filet supportant des cordelettes à nœuds de plusieurs pieds de long. Des harnais et des brides magnifiques, coquettement ornés de rosettes, de houppes et de bouffettes multicolores viennent encore relever l'impression générale. Plus on descend vers le midi, plus on voit s'accroître le goût de l'homme pour les couleurs voyantes. A l'origine, toutes ces housses et tous ces cordons ne servaient probablement qu'à écarter les mouches, qui, dans les pays chauds, tourmentent si cruellement les animaux. Peu à peu, on en vint à donner un peu plus de longueur et de largeur à ces chasse-mouches ; on les rehaussa plus tard par des dessins bariolés et des couleurs criardes, et c'est ainsi que prit insensiblement naissance cet équipement chevalin, que l'on s'imaginerait difficilement plus élégant et plus coquet. On remarque encore un certain cachet arabe dans la forme des plaques de laiton, des anneaux, des clochettes et des coquillages appendus de tous côtés à ce superbe harnachement, et, pour résumer d'un mot ses impressions, on peut dire sans exagération que l'Andalou tient infiniment plus à l'accoutrement de son cheval qu'à sa propre tenue.





TIGES D'ALOËS EN FLEUR.

DE TOLÈDE À CORDOUE.



Icazar de San Juan est une importante gare de bifurcation du réseau espagnol, au cœur même du royaume: c'est là que se séparent les deux grandes lignes de Portugal et d'Andalousie.

Le chemin de Cordoue traverse tout d'abord une vaste plaine, ainsi que le bassin du Guadiana. Là se révèlent admirablement toutes les difficultés de cette exploitation agricole, que le paysan espagnol pratique, depuis des siècles, par habitude autant que par nécessité. Le pays ressemble à un immense échiquier, dont chaque case serait entourée de gigantesques murailles de rocs et de gravois. Toutes ces pierres, souvent pas plus grosses que le poing, ont été déterrées, mises de côté et empilées par l'homme, pour conquérir à la culture ne fût-ce qu'un coin de terre, et couvrent environ le vingtième de la surface de la campagne. Aucune pluie, aucun orage ne vient jamais féconder ces champs; l'eau y doit être apportée de loin par des animaux, et, pendant l'été, le soleil a vite fait de changer tous les enclos en autant de fournaises.

Dans ces conditions, la végétation ne peut avoir qu'un caractère triste et malingre, et le paysan a beau travailler avec un zèle infatigable, engraisser et fertiliser à la sueur de son front son pauvre lopin de terre, il n'en retirera jamais qu'une maigre nourriture, à peine suffisante pour lui et sa famille. Combien sa situation ne se transformerait-elle pas, s'il existait ici quelque-une de ces forêts bienfaisantes, que l'œil cherche vainement tout à l'entour ! Dans aucun pays du monde, les conséquences du manque de surveillance forestière ne sont aussi sensibles et aussi regrettables qu'au centre de l'Espagne. La campagne revêt ces tons d'ocre si désagréables à la vue, et l'herbe rare de la plaine prend ces teintes brûlées, qui font souhaiter ardemment quelques gouttes d'eau, comme au cours d'un voyage à travers le désert. De hautes tiges d'aloès, ces plantes essentiellement aqueuses qui bornent le pays, contribuent encore à enlever au terrain le peu d'humidité qu'une petite source cachée ou une faible averse pourrait dispenser ici ou là. Pauvre et même très-pauvre est dans toute cette région le malheureux paysan attaché à la glèbe, et ses joues, aussi desséchées que la terre, disent assez sa misère.

Nous sommes ici au centre de la Manche chantée par Cervantès, et nous cherchons involontairement autour de nous les troupeaux de moutons et les moulins à vent qu'a vaincus non loin de là le bras valeureux de Don Quichotte.

« Armagasilla de Alba », crie bientôt d'une voix perçante le chef de station, en ouvrant brusquement la portière du wagon. Tout ce pays continue à éveiller en nous le souvenir du héros de roman, dont les étonnantes aventures ont si puissamment frappé dès l'enfance notre imagination charmée. C'est là en effet que Cervantès a fait mourir son Chevalier de la Triste-Figure ; c'est là, qu'autrefois tous les touristes anglais, après avoir cherché vainement la tombe de Don Quichotte, se contentaient de visiter la maison historique, où Cervantès, alors prisonnier misérable, écrivit la première partie de l'épopée gigantesque, qui devait lui assurer une gloire universelle, en flagellant si puissamment tous les travers du temps.

Il y a quelques années, un éditeur de Madrid, M. Ribadeneira, a eu l'idée originale d'installer à Armagasilla, dans la maison même de Cervantès, un atelier d'imprimerie, dans lequel il fit exécuter une magnifique édition de Don Quichotte, vraiment digne d'être considérée à tous égards comme une œuvre classique.

Sur notre droite, à l'horizon, s'élèvent au-dessus de Ciudad-Real les sommets de la Sierra Morena. Nous arrivons à Mançanarès, jolie petite ville à l'aspect le plus riant, sorte de tache de verdure au milieu de cette contrée désolée. Quelques centaines de chaumières avec de charmants jardins et des prairies embaumées, quelques timides essais de viticulture même viennent agréablement surprendre le regard. Là aussi, Don Quichotte a fait preuve d'héroïsme, car c'est dans la caverne de Montesinos, aujourd'hui rendue inaccessible par des broussailles incultes, qu'il commença ce voyage aux enfers, d'où il rapporta des récits assez extravagants pour faire proclamer hautement par le crédule Sancho lui-même la folie de son maître.

On voit parfaitement à Mançanarès ce qu'est en Espagne une petite gare de province. Les salles d'attente de première et de troisième classe ne s'y distinguent entre elles que sur un point : à savoir, que le mobilier de l'une se compose exclusivement de deux bancs de bois et d'une lampe fumeuse suspendue au plafond, tandis que l'autre n'a, en tout et pour tout, qu'un seul banc de sapin.

Dans cette gare de Mançanarès, une figure bien touchante est celle d'une pauvre juive aveugle, sans doute un des derniers rejetons des rares israélites restés dans le pays. Elle raconte aux voyageurs charitables, moitié en espagnol, moitié en hébreu, parfois même en bon latin quand les deux autres langues trahissent sa mémoire, l'histoire de ses deux fils, faits prisonniers jadis comme insurgés carlistes et soutenus uniquement dans cette triste période par une mère aveugle.

Val-de-Peñas, le meilleur pays viticole du royaume d'Espagne, déroule maintenant sous nos yeux ses vignobles célèbres. Le paysan a su acclimater ici des ceps de muscat et de Bourgogne, et leur infiltrer sans dommage le sang généreux de la terre ibérique. Le Grand de première classe comme l'homme de la campagne, l'*Estudiante* aussi bien que la *Maja*, tout le monde a pour le Val-de-Peñas la même prédilection. C'est le vin du pays dans toute sa pureté,

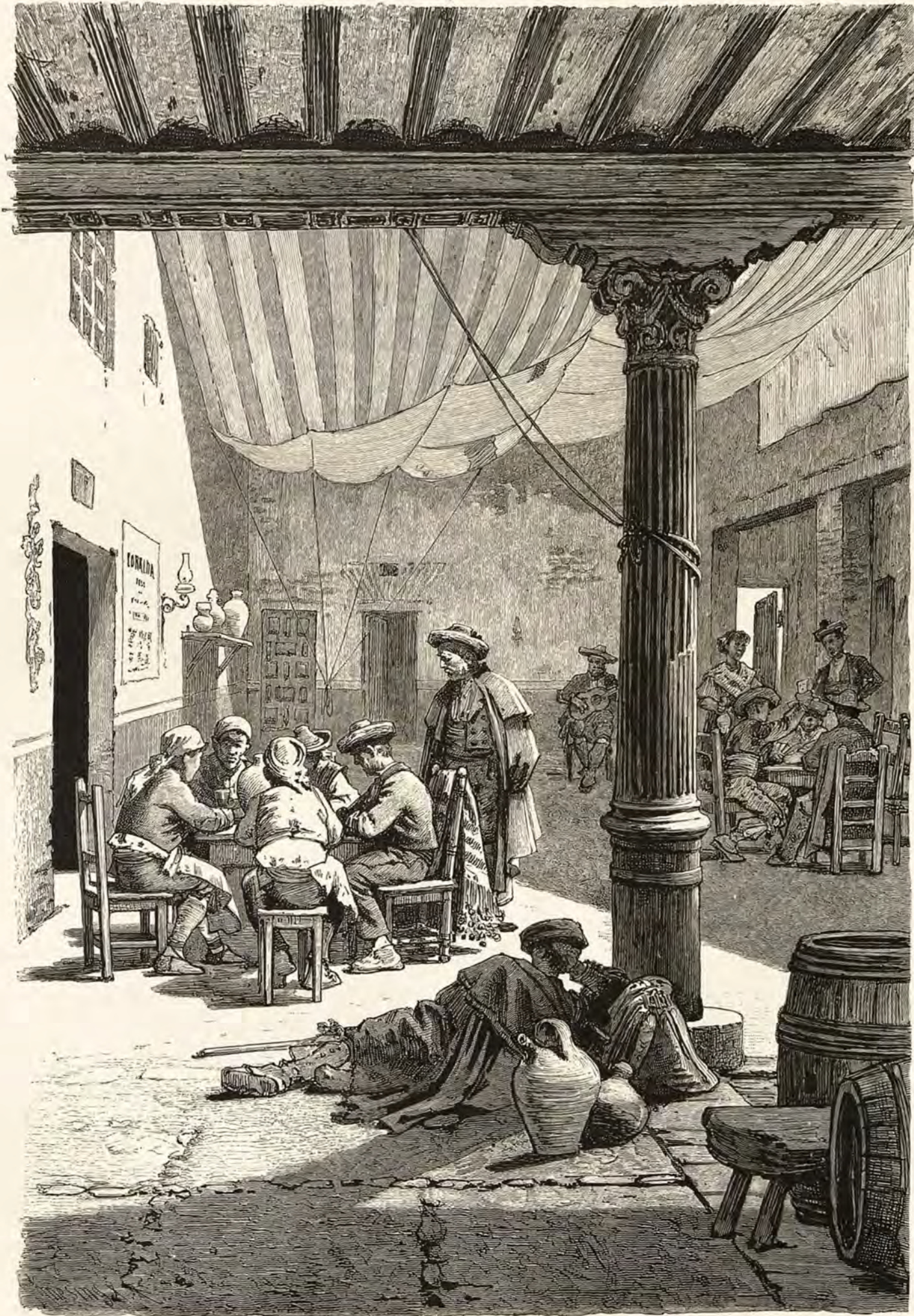


Manuel Molina

TYPE D'HÔTELIER DE LA MANCHE.

sans aucun goût hétérogène, sans la moindre addition ni le coupage le plus anodin. A la gare, des enfants l'offrent aux voyageurs dans des cruchons d'une forme spéciale: il laisse dans le gosier une saveur agréable, aussi légère que rafraîchissante.

A présent, les cimes sombres et pierreuses de la Sierra Morena ferment complètement les lointains de l'horizon, sans présenter encore cet aspect imposant qu'elles ont de l'autre côté, sur le versant méridional. Dans la Manche cependant, nous nous trouvons déjà sur un haut-plateau d'environ 700 mètres, et la station d'Almuradiel, la plus élevée du réseau espagnol, ne compte



PATIO D'UNE AUBERGE DE CIUDAD REAL.

pas moins de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que nous traversons la ligne de partage des eaux, d'ailleurs absolument à sec pour le moment, et, à partir de ce point, la voie descend par une pente rapide vers la plaine andalouse.

Santa-Cruz de Mudela, le grand centre de fabrication de la coutellerie espagnole, ne tarde pas à nous offrir ses *Navajas*, ces fameux couteaux-poignards d'une forme et d'une longueur également effrayantes, dont l'Andalou sait jouer avec une habileté si redoutable; puis, c'est ensuite la petite ville de Tembleque, qui pour corriger les impressions sanguinaires de Santa-Cruz de Mudela, n'étale aux yeux de l'acheteur que des jarretières inoffensives, *Cenojiles y Jarreteras*. *Dieu et mon droit*, et *Honny soit qui mal y pense*, telles sont les devises humoristiques, qui se retrouvent le plus souvent sur ces charmants objets de toilette, débités en grand nombre à la gare et destinés fréquemment à prendre tôt ou tard le chemin de Paris. Toutefois, si intéressants que soient les poignards et les jarretières, il est une autre chose qui captive encore bien autrement notre attention: c'est le fameux jonc d'Espagne, qui, sous forme de verges, servait jadis à réprimer les écarts d'une jeunesse trop pétulante. Pour la première fois, ce svelte roseau nous apparaît ici à l'état de nature sous l'aspect d'une gracieuse plante en fleur, et nous ne nous étonnons plus, en le voyant, qu'il constitue pour la fabrication des chaises un important article de commerce intérieur et d'exportation.

Mieux encore que la nécessité des verges, les scènes aussi curieuses que répugnantes, qui accompagnent chaque année la levée des recrues espagnoles, montrent à quel degré de surexcitation passionnée ce peuple au tempérament chaud peut parfois arriver. De station en station, des trains collecteurs parcourent tout le pays, ramassant au passage les jeunes soldats du contingent pour les transporter jusqu'au siège des bureaux de recrutement. Les conscrits sont conduits à la gare par leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs fiancées, souvent même par le curé du village, et l'on voit alors se dérouler des scènes d'adieux, qui, provoquant parfois de véritables accès de fureur, ne peuvent se dénouer que par l'intervention violente de la gendarmerie. Les vieillards crient et s'arrachent les cheveux; les femmes poussent des gémissements lamentables, se roulent à terre, déchirent leurs vêtements et se cramponnent aux habits du conscrit. C'est partout jusqu'au départ du train l'expression poignante de la douleur la plus intense, au moins en apparence, et ces manifestations pénibles, qui se reproduisent invariablement à chaque station, durent aussi longtemps que le partant reste en vue. Mais, cela fait, les scènes déchirantes de la station prennent bien vite fin sous l'influence exhalante du vin et des guitares de la première auberge venue, et les parents y oublient généralement le fils qu'ils viennent de perdre, avec autant de facilité que s'il s'agissait simplement de la vente d'un bœuf. Le conscrit de son côté trouve promptement une consolation pleine et entière dans l'absorption des vins et liquides qu'il a eu soin d'emporter, ainsi que dans les sons harmonieux de sa guitare qui le suit fidèlement jusque dans son exil. Il s'habitue très-rapidement au service militaire, et se trouve même le plus souvent par le fait seul de son incorporation enlevé pour toujours à l'affection de sa famille. La vie de caserne, qui, ordinairement concentrée dans les grandes villes, procure au soldat pendant longues années une existence exempte de tous soucis; son absence prolongée de la maison paternelle; les décès et transmissions de biens qui se produisent au sein de la famille, tout cela fait que le jeune homme en vient aisément à oublier les siens. Puis, son temps de service expiré, il se fixe à la ville, laissant aux frères et sœurs qu'il a quittés jadis le soin de s'occuper de la famille, du pays, et du petit patrimoine légué par les parents. Rarement aussi, mais alors d'une manière passagère seulement, un conscrit revient un beau jour au foyer paternel, soit pour recueillir quelque héritage, soit pour rechercher la fiancée d'autrefois, qui, après s'être crue dès longtemps oubliée, va pouvoir enfin gérer en digne ménagère la maison conjugale.

Tandis que notre esprit vagabonde de la sorte, le train marche toujours, et déjà même la voie descend rapidement sur Santa-Elena, la station-frontière de l'Andalousie. Nous nous engageons par de longs tunnels, des ponts et des ouvrages d'art magnifiques dans ce pays des rêves, et ne tardons pas à gagner la vaste plaine de Vilches. C'est là que, dans la terrible et mémorable bataille de las Navas de Tolosa, les chrétiens écrasèrent, en 1212, les musulmans de Mohammed-al-Nasr, et les rejetèrent pour la plupart jusqu'au-delà du détroit sur la terre africaine.

A gauche, la Sierra Segura dresse dans les airs ses pics imposants, et, tout autour de nous, la végétation commence à prendre un caractère tropical.

Le merveilleux aloès à grandes feuilles, qui, sous nos climats ne pousse guère qu'en pot et ne dépasse jamais la moitié de sa grandeur normale, borne à partir d'ici tous les talus de chemins de fer. Des feuilles gigantesques d'une exubérance inouïe protègent de leurs aiguillons acérés les champs environnants, les défendant contre l'intrusion des bestiaux et des hommes. Du cœur même de la plante s'élançe jusqu'à cinq et six mètres de hauteur une tige svelte et mince, qui, semblable à un candélabre à plusieurs bras, porte sur ses branches horizontales d'innombrables fleurs blanches et surpasse en élégance tous les autres spécimens du règne végétal.

Avec cet arbuste aux formes sculpturales s'enlace fraternellement le figuier d'Inde. Ses feuilles, qui, comme celles du cactus, se greffent les unes sur les autres sans aucun intermédiaire à la façon des végétaux parasites, portent en outre à leur surface une infinité de fleurs jaunes, de la couleur du soufre. Couvert de millions et de millions de piquants, cet arbrisseau forme une muraille absolument impénétrable, et se montre tellement propre au reboisement que des côtes entières, notamment à Grenade, en sont garnies du haut en bas.

Un viaduc, jeté sur le Guarrizas à cinquante mètres de hauteur, nous introduit auprès de Linarès au sein des trésors métalliques de l'Andalousie. La Couronne possède là des mines grandioses de minerais excessivement riches en cuivre et en plomb, qui procurent du travail à des colonies entières d'ouvriers.

En traversant la région agricole et la rivière de Guadalimar, nous découvrons avec ravissement dans le lointain les pics neigeux de la Sierra Nevada, se détachant en blanc sur le fond bleu de l'horizon. Le Mulhacen notamment élève à 14,000 pieds de hauteur sa tête majestueuse, qui forme avec la cime non moins imposante de la Veleta un groupe de toute beauté.

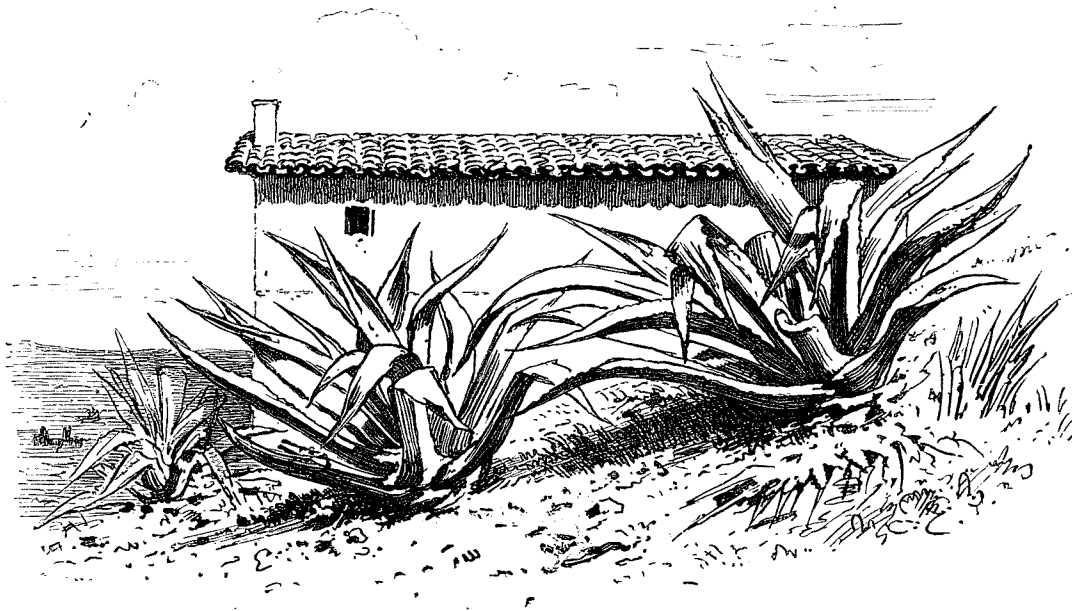
Aux environs de Javalquinto, sur les bords luxuriants du Guadalquivir, nous pénétrons dans une région fruitière, où s'étendent à perte de vue les buissons d'oliviers de Menjibar, entourés d'une végétation méridionale comme nous n'en avons jamais vue jusqu'alors en Espagne. La belle rivière du Bétis, que les poètes latins qualifiaient déjà d'incomparable, nous accompagne désormais dans notre marche.

Villanueva de la Reyna, à-demi cachée dans les vignes, rivalise d'exubérance et de prospérité avec la petite ville d'Andujar, bourgade abondamment peuplée et presque ensevelie au milieu des pâturages et des jardins fruitiers. Un tunnel d'une longueur désespérante nous ravit tout-à-coup la vue de ces riantes campagnes, mais ce ne peut être, pensons-nous, que pour nous découvrir de l'autre côté des beautés nouvelles.

Mais, hélas! non, désillusion complète! Les environs d'Arjonilla ne laissent voir, si loin que peut porter le regard, aucune variété d'aspect, aucun accident de terrain, aucune diversité dans les cultures ou le coloris du sol. Tout le pays est systématiquement aménagé. Semblables à des soldats rangés en bataille, les oliviers sont là par milliers, plantés les uns à côté des autres. Des compagnies, des bataillons, des régiments entiers d'arbres aussi gris que la cendre et séparés par des intervalles mathématiquement égaux s'offrent sans cesse au voyageur, devant lequel ils semblent défilier à toute vitesse comme à la parade. Il se peut que la culture de l'olivier atteigne

ici tout l'éclat dont elle est susceptible; nous ne contestons pas davantage qu'elle y prospère visiblement et doit procurer de très-beaux bénéfices aux habitants de la contrée, mais nous nions absolument qu'elle soit agréable à l'œil. A droite et à gauche, derrière comme devant nous, tout le pays ressemble à ces patrons de broderie pour pantoufles, sur lesquels nos petites filles se livrent à leurs premiers essais: ce ne sont que pommettes et petites étoiles sur un canevas jaunâtre.

Les plantations d'oliviers, qui ont essentiellement besoin de chaleur et ne résistent pas au froid, occupent dans le midi de l'Espagne une grande partie de la surface cultivée. Le sol qu'on leur destine doit être choisi, préparé et engraisé avec soin, et des rigoles d'arrosage doivent y maintenir en tout temps une irrigation parfaitement uniforme. L'olivier sauvage ou *acebuche* produit dans les bonnes années une riche récolte, qui rémunère amplement le travail et la peine du cultivateur. La reproduction se fait, soit en arrachant de la tige principale une racine que l'on transplante immédiatement, soit en mettant en terre des scions, des rameaux, des boutures ou des arrachis ou *Estaquillas* enlevés délicatement à l'arbuste. Une palissade d'osier entoure la



MAISONNETTE AFFECTÉE AU PRESSURAGE DES OLIVES.
(ENVIRONS D'ARJONILLA.)

plante pendant sa première jeunesse, et la protège contre les chèvres, qui aiment à détacher les pousses à coups de dents et ne manqueraient pas d'anéantir promptement toute culture. Les rangées d'arbustes courent parallèlement les unes aux autres, et la distance entre les divers pieds est, comme il a été dit plus haut, absolument fixe et régulière.

Les jeunes plantes ne donnent guère de fleurs qu'au cours de leur troisième année, et, si l'air et le soleil font défaut, les fruits, qui ne viennent généralement que sur les branches courbes, n'arrivent pas à maturité. Si l'arbre a beaucoup de fruits, le rendement d'huile est faible: il atteint en moyenne cinq francs par pied, lorsque la plante est saine. L'huile est plus fine, mais aussi plus amère, quand elle est exprimée immédiatement après la récolte: il faut ensuite la laisser fermenter. Le pressurage se fait le plus souvent à l'aide d'appareils hydrauliques, et la clarification s'opère par le repos et la filtration, en ajoutant à l'huile du blanc d'œuf, de la cendre ou du sable, ainsi que du sang de bœuf. On voit que les cultivateurs d'oliviers ont assez de peine et de soucis pour amener leurs produits à l'état marchand. Les plantations de l'espèce nécessitent en effet des soins continus, et, outre cela, l'olivier a des ennemis puissants,

tels que les insectes connus sous les noms de *Taladrilla* et *Palomilla*, et certaines maladies spéciales, comme le *Muérdago* ou *Marajo*, qui est une sorte de champignon des plus redoutables.

Ce n'est qu'à la station de Pedro Abad et près du vieux nid mauresque de Bujalance que l'apparition du mûrier vient faire quelque peu diversion à la monotonie des plantations d'oliviers. A Carpio, nous approchons de l'antique Khalifat de Cordoue : les pics de Cabra et de Priego forment le fond du tableau, et bientôt nous saluons au passage la tour d'Almodovar.

Cordoue, la première grande ville de l'Andalousie, est maintenant en vue. Nous nous en apercevons rien qu'à la fréquence des changements qui se produisent aux stations dans la composition des wagons, à la diversité des costumes des voyageurs, à l'affluence du public, mais, par-dessus tout, à d'immenses placards roses apposés sur les murs de la gare d'Alcolea. Nous profitons de l'arrêt du train pour satisfaire notre curiosité bien naturelle, et voici la partie principale de l'affiche qu'il nous est donné de lire.

« *En la funcion que se celebrara mañana en el Circo de gallos de esta ciudad, Calle San Lucar, en honor de la festividad de S^{tas} S^{tas} Barbara y Rufina, habrá, entre otras, dos peleas, en las que figuraran gallos ingleses de los conocidos aficionados Don Juan Leon Pineda de Jaen, y Don Manuel Bascon y Zambreno de Barrameda; por lo que se espera, sera muy animada la diversion.* »

Ainsi, après les courses de taureaux de Madrid, les combats de coqs de Cordoue, livrés par des champions anglais sortis des meilleures maisons d'élevage de l'Andalousie ! Encore et toujours des combats d'animaux ! Et cela, en l'honneur de Sainte-Barbara et de Sainte-Rufina ! On espère, ajoute l'affiche pour comble d'originalité, que le divertissement sera particulièrement vif et animé.

Mais, au fait, pourquoi pas ? Parce que, dira-t-on, bien qu'il ne s'agisse ici que de pauvres volatiles, c'est encore du sang qui va couler. Mais, qu'y faire ? C'est l'amusement favori de l'Espagnol et le meilleur condiment de son existence. Ces combats de coqs, que l'Andalou appelle *peleas de gallos* et qu'il cultive avec passion, ont conquis droit de cité dans toutes les grandes villes. Ils y forment même un nouveau genre de sport, et Séville possède, à elle seule, trois arènes affectées à ces sortes de jeux.

Au milieu d'une assez grande salle éclairée par le haut se trouve une plate-forme circulaire, fermée jusqu'à mi-hauteur d'homme par des filets en fils de fer et entourée de sièges disposés en amphithéâtre et réservés aux *Aficionados*, aux juges du camp, aux autorités compétentes et au public ordinaire. Tout comme les courses de taureaux, le combat de coqs a ses lois et règlements nettement déterminés. Des agents de police sont chargés de maintenir l'ordre dans la salle, car ici la frénésie du public monte généralement encore beaucoup plus haut que dans les courses de taureaux. On examine soigneusement les coqs qui doivent se mesurer, en tenant compte de leur âge et surtout de leurs poids, que l'on constate toujours à la balance en présence du public. Les différences notables entre les adversaires sont compensées par l'addition de petits morceaux de plomb fixés aux ailes de l'animal, et, les combattants une fois bien préparés, on leur donne accès dans leur arène en miniature.

Le public observe et inspecte avec une surexcitation passionnée les deux coqs, qui commencent par se regarder d'un air plein de provocation. Chacun prend parti pour le rouge ou pour le noir, et aussitôt commencent, mais tout d'abord avec circonspection, les gageures et paris qui s'élèvent peu à peu de un à cent *duros*, selon que viennent à augmenter les chances de l'un ou l'autre adversaire. Tous les yeux sont fixés sur les deux animaux, et l'on n'entend que les coups d'ailes des coqs, qui, l'action engagée, s'assailent avec fureur des ergots et du bec. Des plumes rouges et noires volent bientôt à travers la salle, témoins irrécusables de la chaleur du combat et de la rage des adversaires. Le sang coule d'abord goutte à goutte, puis bientôt

par filets de plus en plus larges sur le plumage lisse et brillant des coqs. Leurs crêtes et leurs jabots, tout déchiquetés à coups de bec, tombent littéralement en lambeaux.

Cependant, l'issue du combat restant encore douteuse, les paris entre les spectateurs atteignent à présent des taux fort respectables. Cinquante *duros* pour le noir, crie l'un des assistants; je les tiens pour le rouge, répond immédiatement un autre. La lutte dure déjà depuis plusieurs minutes, et l'exaspération des adversaires va toujours croissant. Tout-à-coup un cri de douleur aigu échappe au coq rouge: son œil gauche, arraché de l'orbite, pend au bout d'un long muscle sanglant, et il ne lui reste plus que l'œil droit pour continuer un combat désormais assez inégal. La fraction du public qui a pris parti pour le coq noir pousse en l'honneur de son héros des hurrahs assourdissants, et, faisant taire presque aussitôt son enthousiasme, se remet à suivre les péripéties de la lutte dans l'attitude silencieuse que commandent les lois de ce singulier sport. Les deux champions ailés font l'un vers l'autre des bonds de plus en plus énormes: ils se frappent violemment à coups d'ailes, s'entre-déchirent de leurs éperons, et se mutilent à droite et à gauche de leurs becs acérés. Pour la seconde fois, des acclamations frénétiques éclatent en faveur du coq noir. Le rouge est étendu sur le dos, et le noir, qui le tient solidement enserré sous ses griffes, lui laboure la tête à coups de bec avec une régularité rythmique. Bientôt, l'œil droit du rouge est crevé comme le gauche. Pendant un instant, c'est un combat désespéré; puis vient la dernière convulsion de douleur du malheureux vaincu, et c'est la fin de cette scène de sang.

Lorsque le vainqueur, la poitrine lacérée, les ailes percluses, le bec ensanglanté, quitte l'arène pour céder la place aux suivants, ses partisans applaudissent à tout rompre, poussent des hurrahs sauvages, font trembler le plancher sous leurs cannes et se livrent à tous les transports de la joie, tandis que les tenants du coq rouge donnent libre cours à leurs imprécations et que tous les *Aficionados* ornent d'une plume noire leur vaste *sombrero*.

Mais nous n'avons encore vu que le premier acte du spectacle. Le programme annonce en effet deux combats, et déjà les parieurs malheureux réclament énergiquement une seconde lutte, persuadés, comme tous les joueurs trahis par la fortune, que la prochaine partie sera pour eux le signal d'un revirement complet du sort.

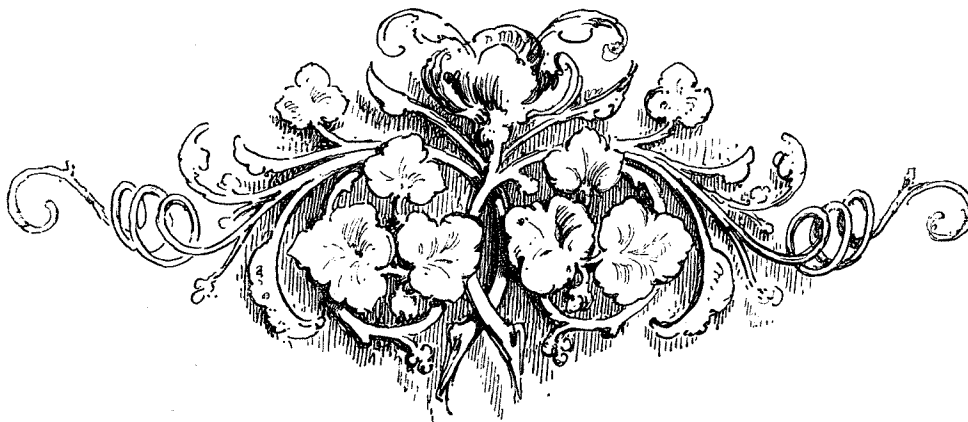
A peine commençons-nous à nous remettre des émotions du premier combat, que voici venir les deux nouveaux champions. L'un est petit et trapu; il a le plumage noir, l'œil vif et belliqueux, l'air rageur et furibond. L'autre, au contraire, est un bon gros coq grisâtre, aux allures pacifiques, à la robe luisante, à l'aspect débonnaire. Aussi paraît-il complètement stupéfait, lorsque son congénère se précipitant tout-à-coup sur lui sans la moindre provocation, lui assène à la naissance du crâne un formidable coup de bec. Un second assaut, accueilli avec un commencement d'irritation visible, est suivi presque aussitôt d'un troisième, qui met enfin hors de lui le malheureux persécuté. D'un bond, il s'élance à son tour sur l'agresseur surpris par la rapidité inattendue de la riposte, le renverse sous lui en moins de rien, le saisit vigoureusement entre ses puissants ergots, et, après lui avoir administré une correction soignée, reprend majestueusement sa marche interrompue.

Cependant, le petit coq noir, laissé pour mort sur le carreau, ne tarde pas à revenir de son étourdissement: ses yeux de feu brillent toujours du même éclat sauvage. Il secoue avec dépit ses ailes endolories, et fondant par derrière à l'improviste sur son adversaire qui ne prête déjà plus aucune attention à ses faits et gestes, il lui arrache traîtreusement l'œil droit. Le blessé laisse échapper un cri perçant et chancelle sous le coup; mais la vengeance du coq noir n'est pas encore satisfaite. Profitant de l'anéantissement momentané de son ennemi, il revient impétueusement à la charge, le renverse sur le dos, lui crève son second œil avec une joie féroce; puis,

cela fait, lentement et comme pour mieux savourer son triomphe, il crible de coups de bec la tête et le corps ensanglantés de sa pauvre victime, lui laboure impitoyablement les chairs, et s'acharne bientôt sur son cadavre avec autant de rage et de froide cruauté que s'il la sentait encore palpiter sous ses griffes.

Devant ce bel exploit, les applaudissements et les vociférations retentissent de plus belle. Les amateurs en liesse trépignent d'enthousiasme, et les parieurs les plus maltraités par la chance éclatent eux-mêmes en acclamations frénétiques. Pour nous, humbles profanes, nous n'éprouvons qu'une profonde pitié pour la victime, un dégoût plus profond encore pour son triste vainqueur, et, complètement écœurés, nous quittons enfin la salle pour n'y plus revenir.

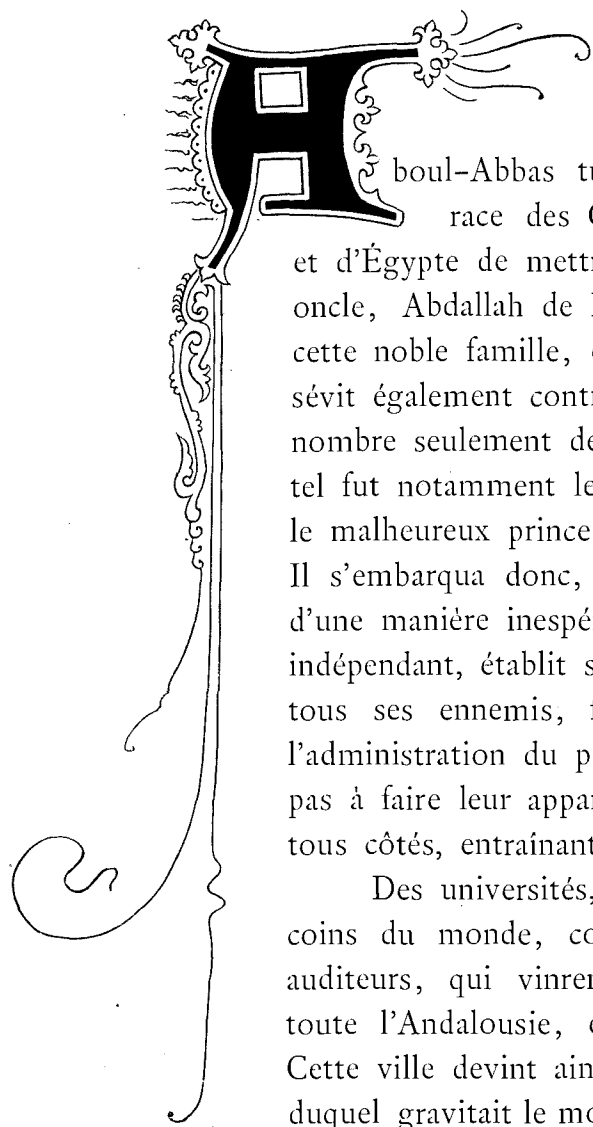
En somme, s'il était en notre pouvoir d'abolir l'un des deux spectacles sanglants de l'Espagne, les courses de taureaux ou les combats de coqs, nous n'hésiterions pas une minute à supprimer le dernier de ces jeux. Plus cruel en effet et plus immoral que les courses de taureaux, il est, pour le juger d'un seul mot, purement et simplement barbare.





LES ARMES DE CORDOUE.

LE KHALIFAT DE CORDOUE.



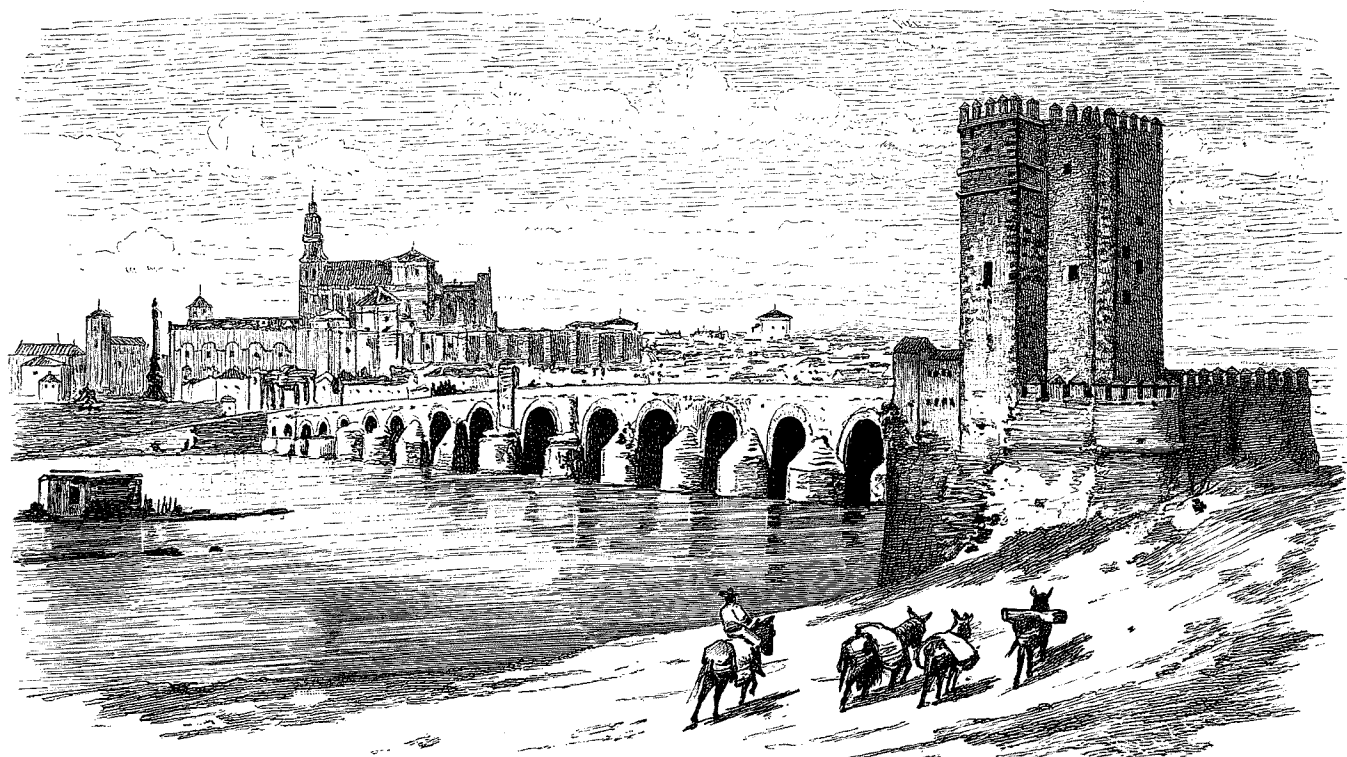
Houl-Abbas tua sur le champ de bataille le Khalife Merwan, de la race des Ommiades, et donna l'ordre à ses gouverneurs de Syrie et d'Égypte de mettre à mort tous les membres de la dynastie déchue. Son oncle, Abdallah de Damas, fit assassiner pendant un banquet une partie de cette noble famille, et, dans plusieurs autres villes de l'Empire d'Orient, on sévit également contre les Ommiades avec la dernière rigueur. Un très-petit nombre seulement de ces infortunés échappèrent par la fuite au massacre, et tel fut notamment le cas d'Abderrahman. Des scheiks andalous rencontrèrent le malheureux prince errant dans le désert et l'invitèrent à venir en Espagne. Il s'embarqua donc, prit terre en Andalousie en 756, trouva rapidement et d'une manière inespérée de nombreux partisans, et, devenu bientôt souverain indépendant, établit son trône à Cordoue. Après qu'il eût de la sorte écrasé tous ses ennemis, fondé le khalifat et organisé sur des bases régulières l'administration du pays, l'érudition et les beaux-arts de l'Orient ne tardèrent pas à faire leur apparition dans la contrée et s'y répandirent promptement de tous côtés, entraînant à leur suite le bonheur et la prospérité.

Des universités, des académies et des bibliothèques attirèrent des quatre coins du monde, comme par une force magnétique, des lecteurs et des auditeurs, qui vinrent étudier et enseigner la philosophie d'Aristote dans toute l'Andalousie, et principalement auprès de l'*Alma mater* de Cordoue. Cette ville devint ainsi le centre, on pourrait presque dire le soleil, autour duquel gravitait le monde intellectuel de ce temps. L'éloquence, la philosophie, la poésie s'élevèrent à l'apogée du lustre. A côté des sciences abstraites, qui furent alors enseignées et cultivées avec le plus grand succès à l'université de Cordoue, l'architecture se fit une place d'honneur. La finesse du goût, la richesse de l'invention et la perfection de l'exécution semblaient s'y disputer le premier rang. Aujourd'hui même, à la vue des restes grandioses, mais malheureusement trop rares de cette époque, nous admirons encore, dans cette élégance et cette coquetterie qui n'ont jamais pu être surpassées, les résultats merveilleux dus à l'étude simultanée de la pratique et de la théorie.

A l'architecture s'adjoignirent vite par une conséquence naturelle l'exploitation des mines et la métallurgie. Bien plus, c'est à Cordoue qu'il faut placer le véritable berceau de la chimie, qui, inventée par les Arabes de cette période et élevée par leurs travaux jusqu'à l'état de science, prit son point de départ en Espagne pour aller dans la suite révolutionner toute l'Europe.

La preuve de ce fait est d'ailleurs bien facile à établir, car si ce peuple si richement doué par la nature n'avait pas eu des connaissances chimiques très-développées, il n'aurait pas pu employer à la décoration des murailles de ses monuments des métaux précieux, tels que l'or et l'argent, ainsi que de véritables couleurs métalliques, comme la pourpre, le vermillon, la teinte rubis et tant d'autres, qui se sont conservées fraîches et éclatantes depuis plus de dix siècles.

El-Makari fait mention dans ses notes d'un certain métal liquide, aussi blanc et aussi brillant que l'argent, dont les dames arabes se servaient comme d'un miroir destiné à refléter leurs charmes et qu'elles conservaient à cet effet dans des coquilles sans profondeur. Le fait est, qu'il y a plus de mille ans, les Arabes savaient déjà parfaitement bien qu'en jetant de la chaux calcinée sur du cinabre chauffé au rouge, l'on obtient un métal liquide qui n'est autre chose que du vif-argent. Les célèbres mines de mercure d'Almaden et d'Almadenejos, qui contiennent dans des couches d'argile schisteuse le métal mélangé avec du quartz, pouvaient donc fort bien



VUE DE CORDOUE.

n'être pas inconnues aux Arabes de ce temps, et cette hypothèse semble au surplus confirmée par les écrits d'El-Makari. Il est de plus notoire qu'aujourd'hui même, après douze cents ans écoulés, on utilise encore tels quels, bien qu'ils laissent perdre beaucoup de gaz pendant la distillation, les fours ou *buitrones* des Sarrasins. Bien plus, ces appareils ont été adoptés jusqu'en Carniole, à Idria, et l'on voit par là, que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, les Arabes ont été en Espagne des inventeurs et des connaisseurs heureux en même temps que des maîtres et des professeurs pour le reste du monde.

Si l'on ajoute à cela que c'est à l'Arabe El Gebr, professeur de mathématiques, d'astronomie et d'architecture à Séville, qu'est due l'invention de l'algèbre, on ne pourra manquer de reconnaître qu'il n'est aucune branche de l'enseignement supérieur qui n'ait été cultivée en Espagne sous l'empire des Omniades.

De même que la poésie et les sciences, la musique eut aussi ses courtisans assidus, et comme, d'autre part, le pays resta pendant assez longtemps à l'abri des guerres extérieures et

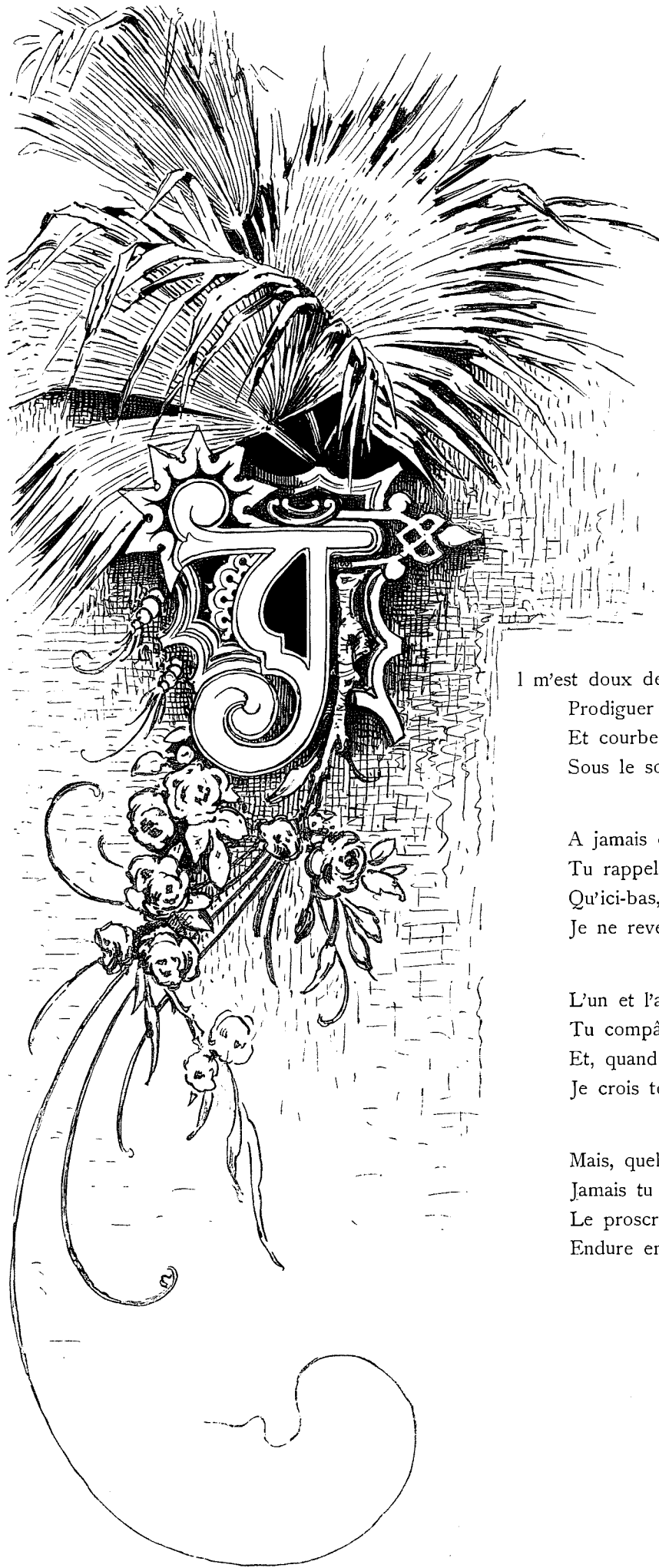
des révoltes intestines, l'agriculture atteignit rapidement un haut degré de prospérité. Toutes les industries prirent un essor énorme, et, de tous côtés, surgirent des fabriques, dont les produits trouvaient au loin un débit assuré. La laine et la soie de ces régions eurent bientôt acquis une renommée universelle, tandis que la canne à sucre et le coton réussissaient à merveille sous les ardeurs du soleil de l'Andalousie.

Quiconque, après un laps de temps de plus de mille années, parcourt aujourd'hui les plaines de cette contrée bénie du ciel, trouve encore partout le long des routes des irrigations et des cultures, qui sont autant de vestiges de cette grande époque. Aussi est-ce à bon droit que le nom d'Abderrahman demeure inscrit en lettres d'or dans les fastes de l'histoire de ce pays.

Un dernier bienfait, dont l'Espagne est encore redevable à cet illustre khalife, c'est l'introduction du palmier, qui, transporté loin de sa mère-patrie, s'acclimata parfaitement en Andalousie et s'y reproduisit à l'infini. C'était même là le seul ami fidèle que le malheureux prince eût conservé sur la terre étrangère, et pourtant il ne pouvait le regarder sans voir renaître sa douleur et ressentir plus durement encore les atteintes cruelles du mal du pays. Ce n'est pas sans pleurer, dit en effet la romance pleine de mélancolie du monarque, qu'Abderrahman considérait cet arbre magnifique, exilé comme lui sur la terre étrangère, mais, hélas! incapable de partager ses sentiments et d'apporter quelque soulagement à sa douleur.

Et, rêvant tristement sous ces ombrages aimés, le khalife laissait errer sa pensée vers les plaines délicieuses de la Syrie!





LES PLAINTES D'ABDERRAHMAN.

*Ni contigo, ni sin ti,
Tienen mis males remedio;
Contigo, porque me mato,
Y sin ti, porque me muero.*

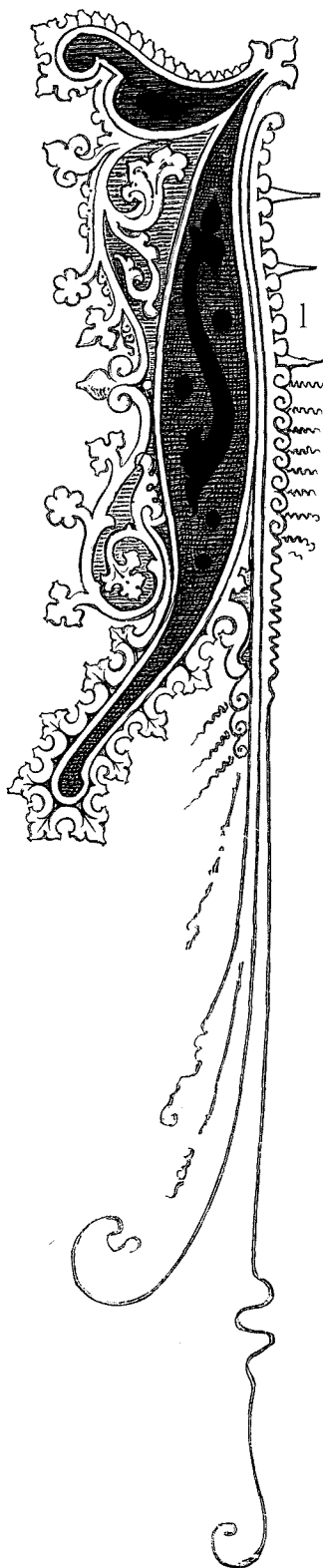
Il m'est doux de te voir, fier palmier de Syrie,
Prodiguer ton ombrage aux jardins de Noria,
Et courber mollement ta couronne fleurie
Sous le souffle embaumé du zéphyr d'Algaria.

A jamais exilé loin de tes congénères,
Tu rappelles sans cesse à mon cœur attristé
Qu'ici-bas, comme toi, séparé de mes frères,
Je ne reverrai plus le ciel que j'ai quitté.

L'un et l'autre perdus sur la terre étrangère,
Tu compâtes tout bas à toutes mes douleurs,
Et, quand tombe parfois une averse légère,
Je crois toujours sur toi voir ruisseler des pleurs.

Mais, quel que soit ton sort sous ces climats arides,
Jamais tu ne sauras quels atroces tourments
Le proscrit échappé au fer des Abbassides
Endure en Algufia depuis plus de vingt ans!





LA GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE.

SA FONDATION ET SES ORIGINES.

Il y avait déjà trente-deux ans qu'Abderrahman occupait le trône de Cordoue, lorsqu'il jeta, en 786, les fondations d'un monument qui serait capable, à lui tout seul, de perpétuer le nom du grand khalife dans les siècles des siècles. Ce merveilleux édifice, c'est la grande mosquée, que nous admirons encore aujourd'hui comme une œuvre unique en son genre.

La légende raconte que, certaine nuit, Abderrahman eut un songe. A son réveil, il fit convoquer par son eunuque Mansour les scheiks du pays en assemblée plénière, et, quand ils furent tous réunis, il leur annonça en termes enflammés son projet d'ériger à Cordoue la perle des mosquées d'Occident.

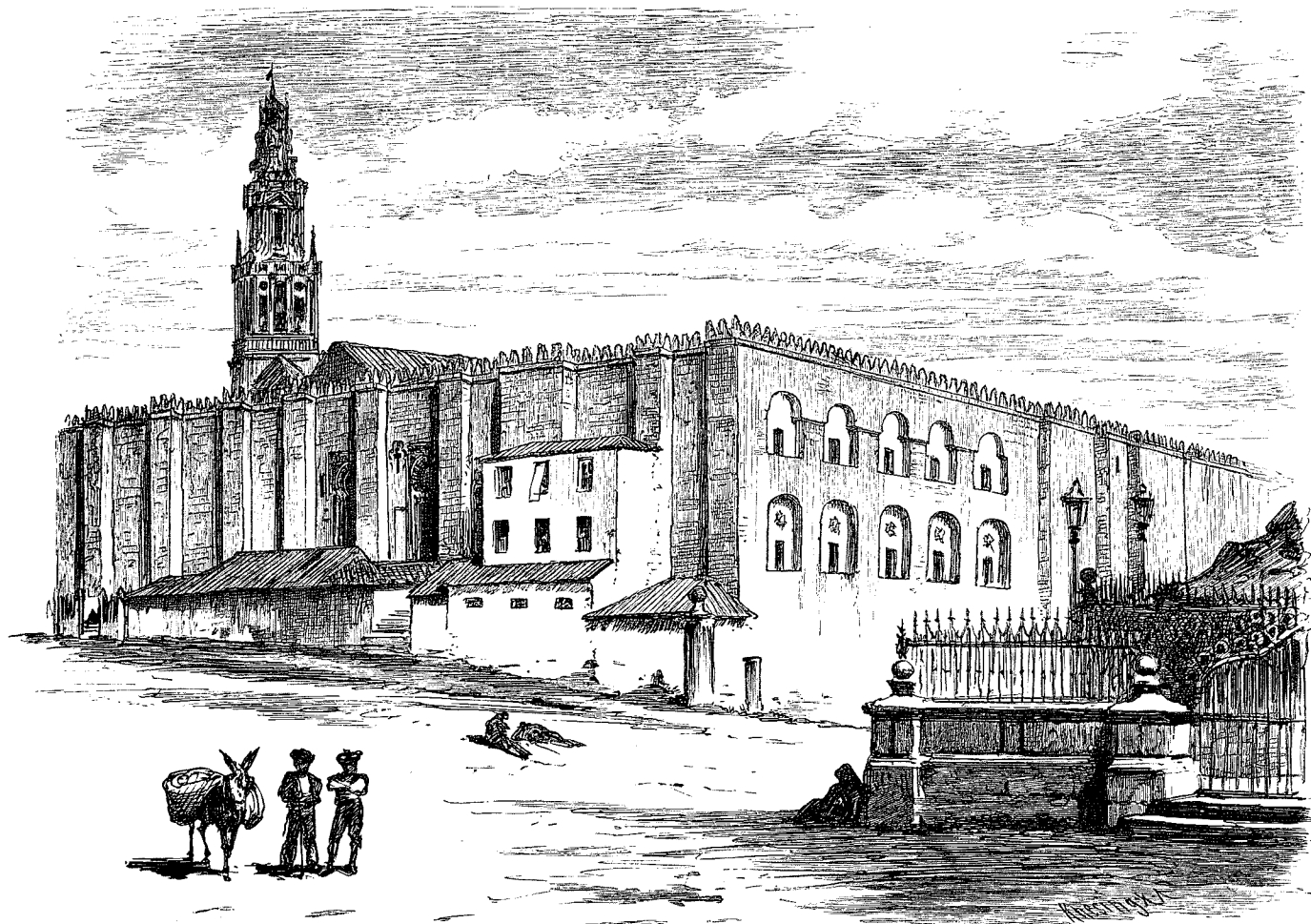
«Les adorateurs des idoles du christianisme, dit le maître à ses vassaux groupés autour de lui, prétendent que l'Europe est la reine des nations et que l'Asie est son esclave. Et cependant, le fier musulman l'a dit: C'est de l'Orient, que nous vient la lumière. Algufia¹⁾ est ensevelie dans les ténèbres, et à l'Est comme à l'Ouest de cette partie du monde, toutes les portes s'ouvrent devant les vérités du Coran. Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète: haute et puissante est la race de Mahomet. Allah a joint à ses États les vingt-cinq couronnes de l'Ibérie et la majestueuse cité de Bagdad s'est elle-même prosternée dans la poussière devant la reine de l'Andalousie. Elevons donc, pour glorifier Allah, un temple qui éclipse toutes les mosquées existant jusqu'à ce jour et qui ne puisse être comparé qu'au sanctuaire fameux de Jérusalem. Edifions la Caaba de l'Occident sur l'emplacement d'une église chrétienne, afin que les rayons de l'Islam fassent pâlir l'éclat abhorré de la croix, et, pour que la nouvelle mosquée ne ressemble en rien aux temples des giaours, qu'elle soit quadrangulaire comme le sanctuaire de la Mecque!»

Ainsi parla le grand Abderrahman, et tous les scheiks d'incliner la tête à plusieurs reprises en signe d'assentiment.

Le Catib reçut l'ordre d'entrer en négociations avec les chrétiens pour fixer le prix de celui de leurs temples qui devait être démoli pour faire place à la mosquée projetée. Les ariens se refusèrent tout d'abord à ce marché, puis ils exigèrent en fin de compte une somme assez forte pour suffire à la construction des trois églises des saints martyrs Faustus, Faunarius et Marcialis, et touchèrent immédiatement en or le montant du prix convenu. Tous les objets du

1) L'Europe.

culte furent enlevés en grande pompe, et le khalifat commença sur-le-champ la démolition du sanctuaire qu'il venait d'acheter. Cet emplacement avait été occupé, avant l'apparition du christianisme, par un temple romain du Dieu Janus qui avait dû dans la suite abandonner ses autels en faveur de l'arianisme des Goths, de même que cette dernière religion s'effaçait maintenant devant l'Islam, en attendant que le catholicisme devînt et restât, plusieurs siècles plus tard, définitivement maître du terrain. Abderrahman dirigea en personne le commencement des travaux de construction du nouveau temple, mais une mort prématurée vint le ravir, deux ans après, à l'affection de ses sujets.



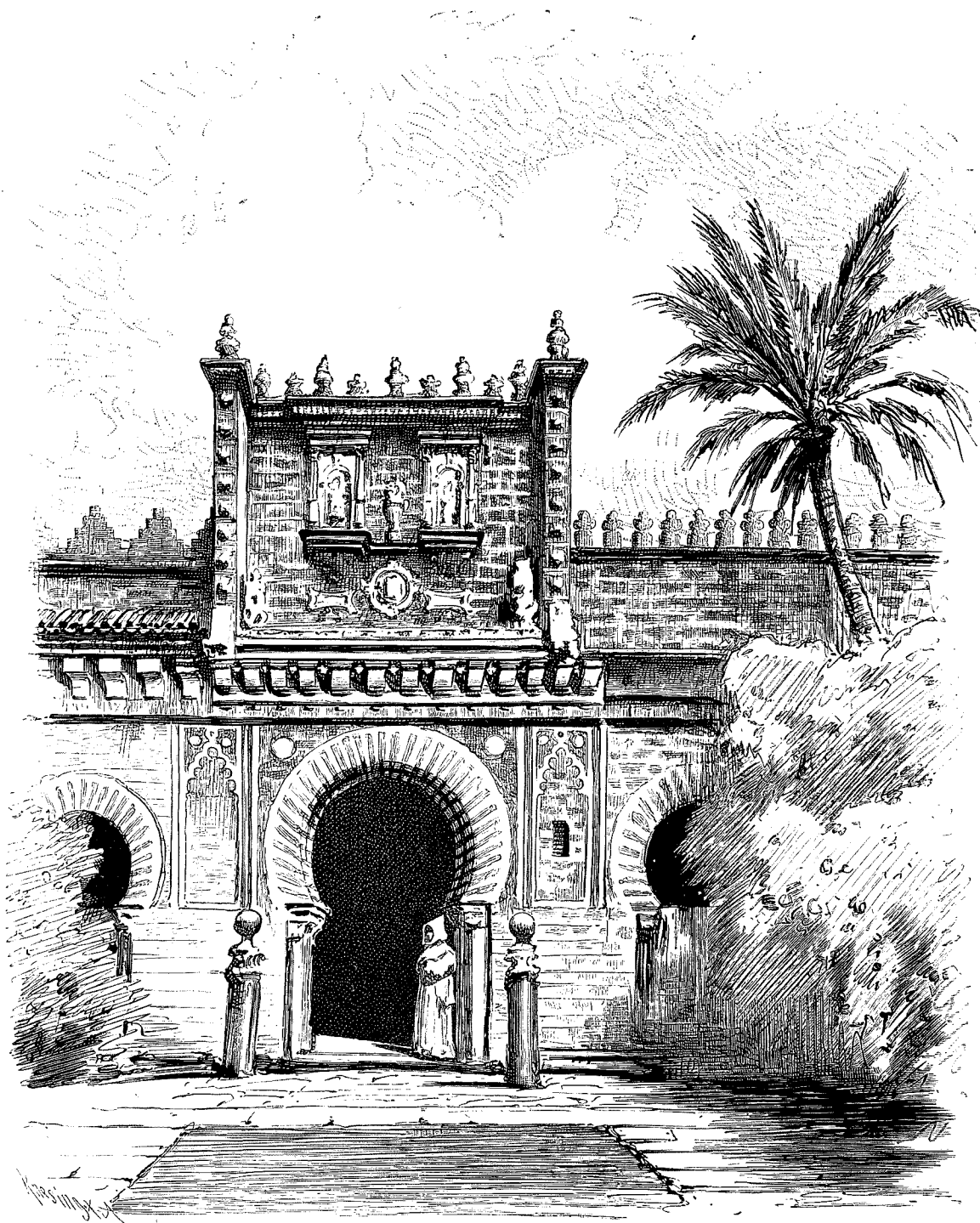
VUE EXTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

Son fils et successeur Hisham accepta l'héritage de son père, bâtit avec activité sur les plans du monarque défunt, et acheva, dix ans plus tard, la fameuse mosquée, au moment même où les Arabes célébraient les plus grands triomphes qu'ils eussent encore remportés en Espagne.

La mosquée de Cordoue était destinée à détourner vers l'Occident le flot des croyants, qui se tournaient de préférence du côté de la Mecque. Elle était d'une dimension et d'une beauté uniques au monde et ne fut jamais surpassée en grandeur, même par les temples musulmans de Saragosse, bien qu'il n'y eût tout d'abord que onze nefs autour de son *Mihrab* ou Saint des Saints. Abderrahman III en fit ajouter huit au plan primitif par l'architecte Saïd-ben-Ayoud, de telle façon que le *Mihrab* ne se trouvait plus désormais sur la ligne médiane de la mosquée. La *Quibla* ou maison de la prière fut ensuite élevée, sous El Hakem II, et décorée de mosaïques d'or et de verre d'une magnificence sans pareille, pendant que les portes

principales se couvraient également des ornements les plus brillants. Bref, pour arriver à l'achèvement complet du monument, la construction dura plus de cent ans, tous les khalifes se faisant successivement un pieux devoir d'ajouter, comme leurs devanciers, leur pierre à l'édifice.

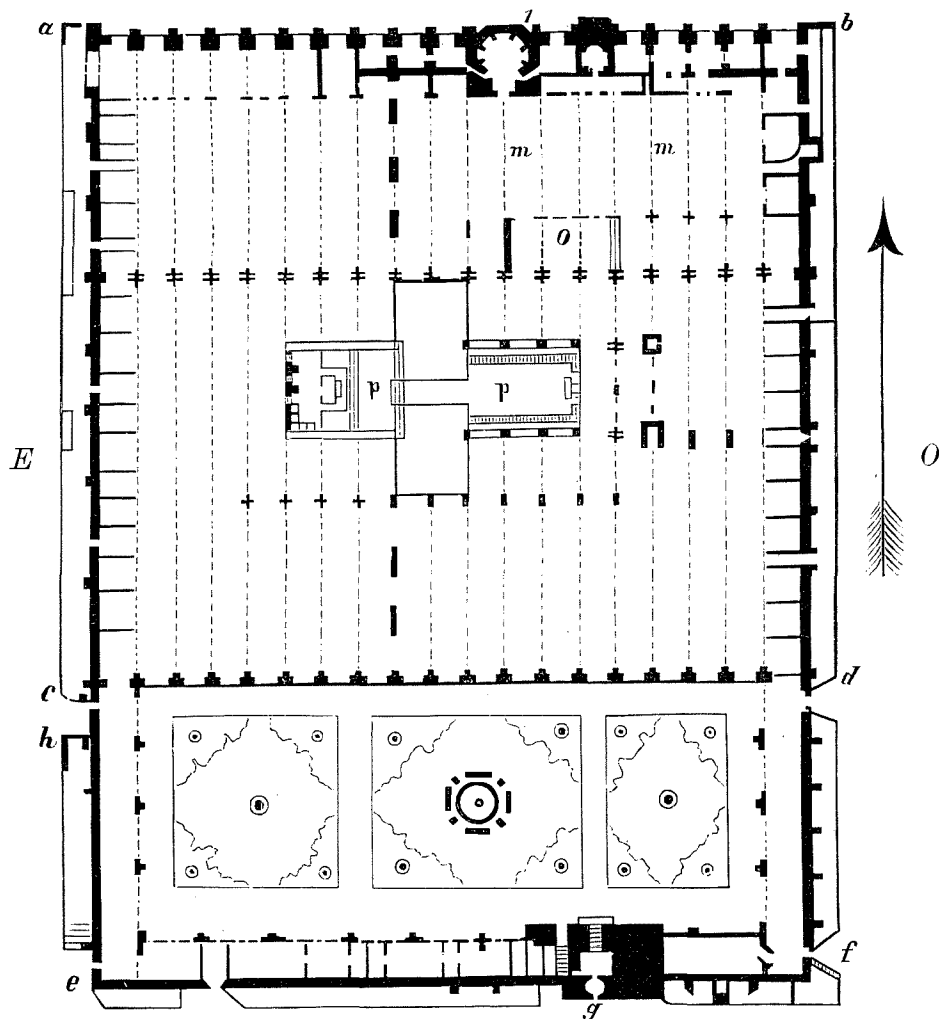
Une fois terminé, ce temple résumait en lui tout l'orgueil et toute la ferveur des musulmans d'Occident, et, même après la prise de Cordoue par le roi Saint Ferdinand, la Djemma resta pendant assez longtemps un sanctuaire consacré aux exercices religieux des Maures espagnols.



PUERTA DE LA MEZQUITA.

Un grand mur d'enceinte crénelé entourant la mosquée comme un alcazar, la Djemma rappelle un peu par sa forme quadrangulaire les constructions des Juifs, qui semblent avoir souvent servi de modèles aux musulmans, et la pureté classique de son style montre suffisamment que ses architectes se sont soigneusement gardés d'emprunter quoi que ce soit à l'élément gothique ou romain.

Vingt portes d'airain, aujourd'hui murées, donnaient accès dans l'intérieur du temple. Sur la façade nord, Abderrahman III avait greffé le minaret, dont la porte servait d'entrée principale pour pénétrer sous les portiques de la cour de la mosquée. Enfin, ce magnifique *patio* était alors tout planté d'orangers, qui abritaient sous leurs ombrages les fontaines destinées aux ablutions des croyants, car aucun musulman n'eût osé franchir le seuil du sanctuaire, sans avoir préalablement accompli cette purification prescrite par le Coran.



PLAN DE LA MOSQUÉE.

LÉGENDE EXPLICATIVE DU PLAN DE LA MOSQUÉE.

- g.* Entrée principale de la cour des orangers ou *patio de los Naranjos* par l'arcade du minaret.
- e.* Entrée Est de cette même cour.
- f.* Entrée Ouest.
- ⊙ ⊙ ⊙ Cour plantée d'orangers et de palmiers, entourée d'une colonnade ouverte, et garnie en son milieu de bassins destinés aux ablutions des croyants.
- a. b. c. d.* Mur d'enceinte de la mosquée proprement dite (*la Mezquita*).
- d.* Porte du Pardon (*Puerta del Perdón*).
- m. m.* La Maksurah, parvis précédant le *Mihrab* ou Saint des Saints.
- i.* *El Mihrab*, le Saint des Saints.
- o.* Tribune du Khalife.
- p. p.* La nouvelle cathédrale chrétienne, construction plus récente enclavée au milieu de la mosquée.
- Forêt de quatorze cents colonnes de jaspe.
- ⊕ Piliers géminés, reliés par des portes destinées à défendre l'entrée de la Maksurah.
- ||||| Limites de l'édifice primitif avant l'addition des huit nouvelles nefs de l'Est par Abderrahman III.

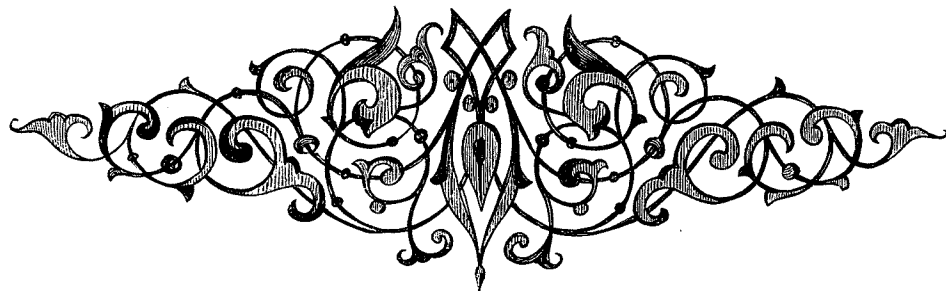
Trois grenades colossales en métal doré, aujourd'hui remplacées par une figure d'archange, couronnaient la flèche de la tour. Toutes les portes qui conduisaient en enfilade de la cour des orangers jusque dans la mosquée, restaient constamment ouvertes à deux battants et laissaient voir dans une perspective féerique l'intérieur du monument.

Le sol de la mosquée était certainement à l'origine bien plus bas de niveau qu'il ne l'est aujourd'hui. Il semble que la poussière des siècles se soit accumulée à l'intérieur de ce gigantesque temple, et qu'après avoir été à plusieurs reprises égalisée, elle ait fini par recouvrir en partie les socles des colonnes et par les raccourcir ainsi de bas en haut. Tout au moins, la grandeur du diamètre de ces piliers permet-elle d'inférer que leur hauteur devait être primitivement plus considérable.

Le songe hardi d'Abderrahman, la fondation de la Caaba de l'Occident, s'était donc transformé en une réalité tangible. Les colonnes succédaient aux colonnes, et les nefs venaient s'adjoindre aux nefs, comme le permettait aisément la forme quadrangulaire de l'édifice. Les arcs en fer à cheval se greffaient les uns sur les autres, en élevant vers le ciel leurs courbes harmonieuses, et supportaient un riche plafond sculpté en cèdre du Liban, qui, devenu plus tard la proie des flammes, est aujourd'hui remplacé par une voûte aux formes disgracieuses. A ces superbes boiseries, qui n'ont probablement jamais été surpassées en élégance et en beauté, étaient suspendues par des chaînes magnifiques des milliers de lampes d'argent, dont les innombrables petites flammes avaient fait conférer par les Maures à ce sanctuaire imposant les noms flatteurs d'antichambre du ciel et de voûte étoilée.

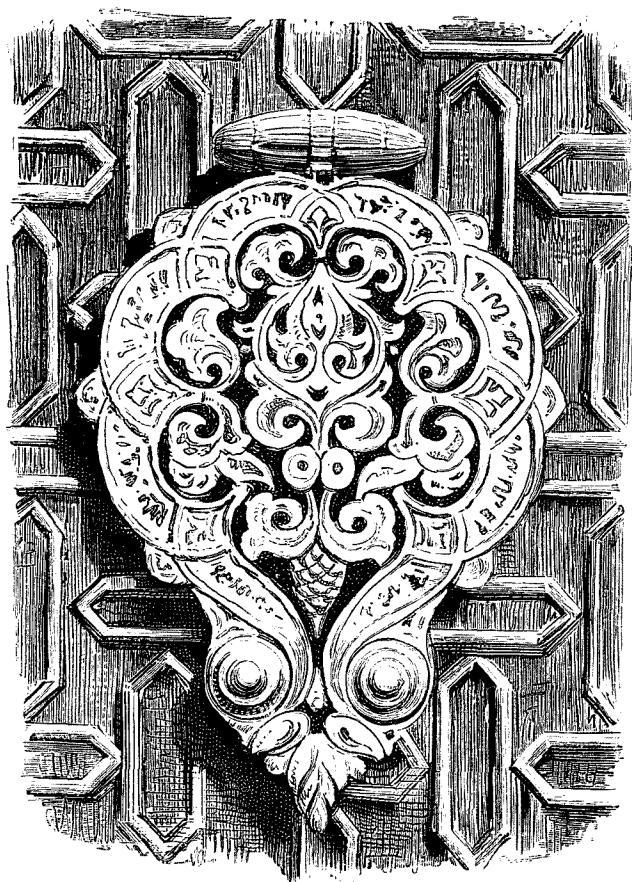
Environné d'or et de superbes mosaïques, le Saint des Saints rayonnait au fond du temple. Des pèlerins et des croyants pleins de ferveur accouraient en masse de tous les coins du monde, et par terre et par mer, vers la fameuse mosquée de Cordoue. La réputation et le crédit du sanctuaire ne faisaient que s'accroître au fur et à mesure de ses développements successifs, et il atteignit bientôt l'apogée de sa gloire, quand il abrita derrière ses murs sacrés le talon vénéré du prophète.

La Mecque de l'Occident était enfin créée: c'était à elle maintenant d'attirer, comme l'aimant, et de retenir au pied de ses autels les serviteurs d'Allah.



LA MOSQUÉE DE CORDOUE DANS SON ÉTAT ACTUEL.

Hormis un petit nombre d'ouvertures, la mosquée est aujourd'hui murée du côté de la cour, depuis que les prêtres catholiques ont transformé en autant de chapelles insignifiantes les admirables niches formées par les portes mauresques. Près de quatorze cents colonnes d'une faible élévation, toutes en marbre, en jaspe et autres matériaux précieux, éblouissent le regard par la variété infinie de leurs socles et de leurs chapiteaux. Empruntées aux temples et monuments antiques de l'Orient et de l'Occident, elles servent de supports à des piliers quadrangulaires, que reliait entre eux des arcs en fer à cheval surmontés par des pleins-cintres en faïence



MARTEAU MAURESQUE DE LA PUERTA DEL PERDON.

aux couleurs harmonieusement combinées. Au lieu des anciens plafonds de bois, des voûtes complètement dépourvues de style déshonorent aujourd'hui le monument; à la place des belles mosaïques du temps jadis, le pied ne foule plus qu'un plancher de dalles irrégulières, pour la plupart brisées; aux parois de marbre d'autrefois ont succédé des autels catholiques ou d'affreuses murailles enduites à la chaux. Dix-neuf nefs pratiquées dans le sens de la longueur de l'édifice et trente-six autres disposées suivant sa largeur donnent au monument tout entier l'apparence d'une forêt de palmiers fossiles, dont les troncs sont représentés par les colonnes du temple et les feuilles par les arcs de jonction.

S'il faut en croire la tradition, il aurait existé jadis entre le temple et l'Alcazar, qui se dressait alors dans le voisinage de la mosquée, un passage souterrain fermé par trois grosses portes et destiné à permettre aux khalifes d'arriver directement à la Maksurah. Cette dernière partie de l'édifice est celle où se trouvait le Mihrab: elle est située au sud de la Mezquita et

se composait de ses cinq nefs centrales. Séparée du reste du monument par une paroi percée de trois portes magnifiques, elle restait pendant tout le jour accessible aux croyants, et demeurait en revanche toujours fermée pendant la nuit. Des places spéciales, réservées au khalife et aux personnes de sa maison, permettaient à ces hôtes illustres d'assister aux offices, sans être vus du public. Au milieu de la Maksurah pendait un lustre garni de 1454 flammes, dont l'éclat était



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

encore rehaussé, les jours de fête, par le grand cierge placé à côté de l'Iman: spectacle assurément grandiose pour quiconque apercevait, en pénétrant dans le sanctuaire, le Mihrab resplendissant au loin sur la paroi de la mosquée.

L'arcade mauresque, qui abritait le Saint des Saints, repose sur quatre colonnes magnifiques, et affecte cette admirable forme en fer à cheval, qui, originaire de la Perse, fut ultérieurement transplantée en Égypte pour passer de là sur la terre d'Espagne et y conquérir rapidement un droit de cité inattaquable. Sur le pourtour de l'arc, on lit, au milieu des formules religieuses d'usage, que les deux colonnes du Saint des Saints ont été érigées, sur l'ordre du grand-prêtre des croyants El-Mostanser Billar Abdallah el-Hakem, par les soins du conservateur du sanctuaire Giasar ben Abderrahman, et que le travail a été terminé en 965. D'où il résulte que, dans l'ancien Mihrab primitif, il ne devait y avoir que ces deux colonnes-là et que les autres ont été rajoutées lors d'une restauration postérieure de la mosquée.

Le sanctuaire, désigné sous le nom de Mihrab ou Saint des Saints, était, du temps des Arabes, un réduit tout en marbre, qui disparaissait sous une profusion de splendides ornements byzantins: petits morceaux de verre bariolés, pierres multicolores, plaques d'or, versets du Coran, arabesques d'une perfection suprême, etc. Il faisait partie tout à la fois de trois chapelles contiguës, dont la plus grande formait du côté du mur d'enceinte un renforcement octogonal et n'avait pour tout plafond qu'un monolithe en marbre, taillé en forme de conque et plus blanc que l'albâtre. Les mosaïques de ce sanctuaire comptent parmi les productions les plus élégantes, que le bon goût et l'assiduité des Maures aient jamais engendrées en fait d'arabesques.

Les croyants, qui obtenaient la faveur de pénétrer dans ce réduit d'environ trois mètres et demi de diamètre, n'avaient le droit d'y circuler qu'en se traînant péniblement à genoux. On remarque encore maintenant les trous, que les pèlerins ont ainsi creusés au cours des siècles dans le marbre des dalles, et les traces ineffaçables laissées par le frottement de leurs mains sur les parois latérales de l'octogone, toutes surfaces qui, jadis couvertes de ciselures délicates, sont aujourd'hui luisantes à force d'usure et polies comme des plaques de métal.



LE MIHRAB, SANCTUAIRE DES ARABES DANS LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

A droite du Mihrab se trouvait le Mimbar. C'était une chaire en bois d'ébène, de sandal et autres espèces précieuses, avec des incrustations de nacre et d'ivoire. D'après la chronique, elle était formée d'un carrosse à quatre roues accessible par une montée de sept marches, et sa valeur se montait à 35,000 deniers. Les croyants y avaient déposé une copie du Coran d'Othman,

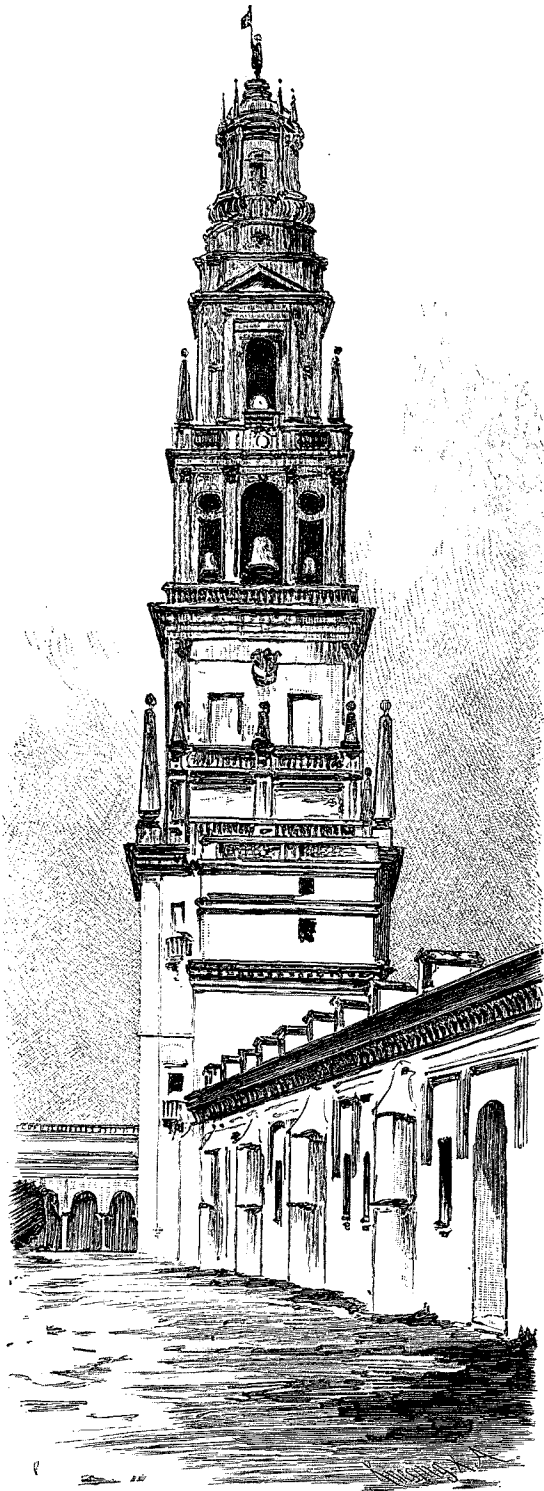
dont le poids était si considérable qu'il ne fallait pas moins de deux hommes pour la soulever. El-Makari estime à 7425 le nombre des lampes qui brûlaient, les jours de fête, à l'intérieur de la mosquée. Il est vrai qu'en temps ordinaire on n'en allumait guère que la moitié pour la prière du soir ou *Atatema*, mais, malgré cela, cet éclairage somptueux consommait annuellement près de 24,000 livres d'huile. Enfin, une bonne partie des lampes étaient en argent, et les autres avaient été fondues avec l'airain provenant des églises chrétiennes. Quel effet enchanteur cette mosquée ne devait-elle pas alors produire sur les assistants, au milieu de cet éblouissement de lumières se reflétant à l'infini sur des millions de mosaïques aux éclats chatoyants, tandis que les croyants, coiffés du turban blanc et pittoresquement drapés dans leurs burnous, animaient de leur présence cette forêt de colonnes, et, la prière aux lèvres, le front dans la poussière devant le Saint des Saints, faisaient retentir les parois et les voûtes de leur cri mille et mille fois répété : « Allah est Dieu, et il n'est point d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète ! »

A l'époque de la restauration du monument, et, plus tard, sous le règne d'Almanzor, on fut obligé, pour pouvoir agrandir le temple du côté de l'Est, de démolir plusieurs maisons des environs et d'indemniser richement les possesseurs expropriés. C'est ainsi, raconte El-Makari, qu'une bonne vieille reçut un millier de deniers pour la cession d'une misérable maisonnette flanquée d'un superbe palmier, uniquement parce que, d'après le plan de l'architecte, cet arbre devait concourir à l'ornementation de la cour. Il put donc être conservé, et ombrage encore la place.

A l'inspection de la mosquée, on remarque fort bien, que, même en dehors de la période chrétienne, elle eut à traverser dans sa construction trois phases bien distinctes. Le sanctuaire primitif se composait sans doute exclusivement du Mihrab et de ses dépendances,

c'est-à-dire de la chapelle actuelle de Villaviciosa avec ses deux ailes latérales, tandis que le second temple dut comprendre tout ce qui constitue aujourd'hui l'ancienne Maksurah. Enfin, la troisième période peut mettre à son actif la construction des huit dernières nefs, rajoutées par Abderrahman III.

Sous le règne d'Almanzor, la mosquée n'avait pas moins de seize portes, dont dix sous les portiques du monument et deux sur chacune des façades Est, Nord et Ouest. A l'intérieur



TORRE DE LA CATEDRAL.

du temple, il y avait en outre vingt-et-une portes proprement dites, sans compter les autres ouvertures d'importance secondaire.

La chapelle actuelle de Villaviciosa est un véritable bijou d'art décoratif arabe. C'est là que se trouvait autrefois la loge du khalife et du grand-prêtre, ou bien encore celle du *khatib*, chargé de réciter les prières à haute voix. On sait qu'avant leur expulsion de Cordoue, les Arabes avaient eu soin de murer hermétiquement le Mihrab, et que c'est un simple hasard qui le fit retrouver en 1815 seulement. C'est encore en ce lieu qu'était enterré, d'après la tradition, le talon de Mahomet.

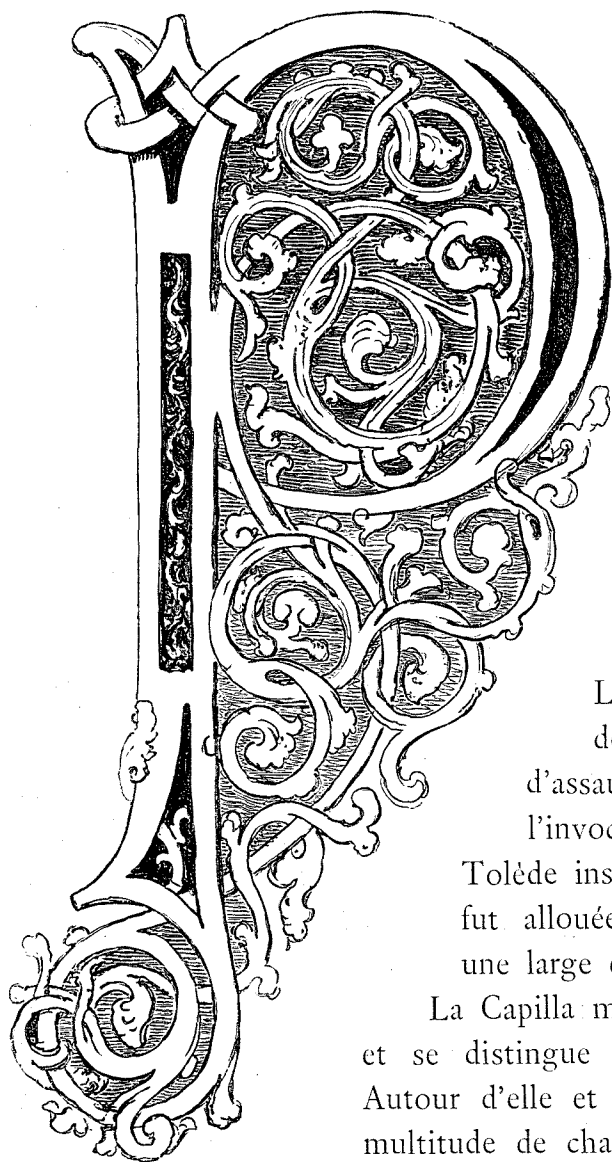
Si la mosquée de Cordoue, ne peut absolument pas se comparer, pour la majesté de l'extérieur, aux temples de la Grèce antique ou aux églises gothiques, elle n'en demeure pas moins dans son genre le sanctuaire le plus remarquable du monde.

Aujourd'hui même, les musulmans continuent à venir en pèlerinage visiter ce lieu saint qui a jadis dominé l'Occident comme la Mecque trône encore sur l'Orient, et, prosternés dans la poussière, ils pleurent amèrement la chute de la Djemma de Cordoue, élevée par leurs ancêtres avec une magnificence et une prodigalité sans pareilles, en l'honneur du tout-puissant Allah.

Actuellement encore, comme nous avons eu par un rare bonheur l'occasion de le voir, ils passent en se traînant à genoux, mais timidement et presque à la dérobée, sous l'arcade du Mihrab, et baisent à plusieurs reprises avec une ferveur touchante la pierre et le pavé que foulèrent, il y a mille ans, les Ommiades, leurs illustres ancêtres. Ils obsèdent Allah de leurs ardentes prières, car ils restent intimement convaincus, qu'en dépit des alleluias dont les chrétiens font retentir la cathédrale gothique perdue dans la mosquée, l'esprit du prophète n'a cessé de planer sous ces voûtes. Bien plus, ils ne doutent pas que la domination chrétienne ne vienne un jour à prendre fin, comme autrefois la leur, et que leurs descendants ne rentrent tôt ou tard en possession de l'héritage légitime, dont leurs aïeux ont été jadis si brutalement spoliés. Pénétrés d'une douleur amère à la vue de ces merveilles qui devraient régulièrement leur appartenir et qui dépérissent en des mains étrangères, ils se résignent enfin à quitter le lieu saint, non sans avoir préalablement arraché à l'arcade du sanctuaire une petite pierre étincelante, puisé quelques gouttes d'eau dans les bassins, ou pris aux orangers de la cour une cinquantaine de feuilles.

Le Cordouan de nos jours regarde machinalement ces singuliers hôtes d'outre-mer, dont il ne comprend point les sentiments, dont il ne peut partager la douleur, dont il ne reconnaît pas les droits à la possession de ce temple, et, toujours aussi machinalement, il fait, en sortant de l'ancienne mosquée d'Allah, le signe de croix du chrétien.



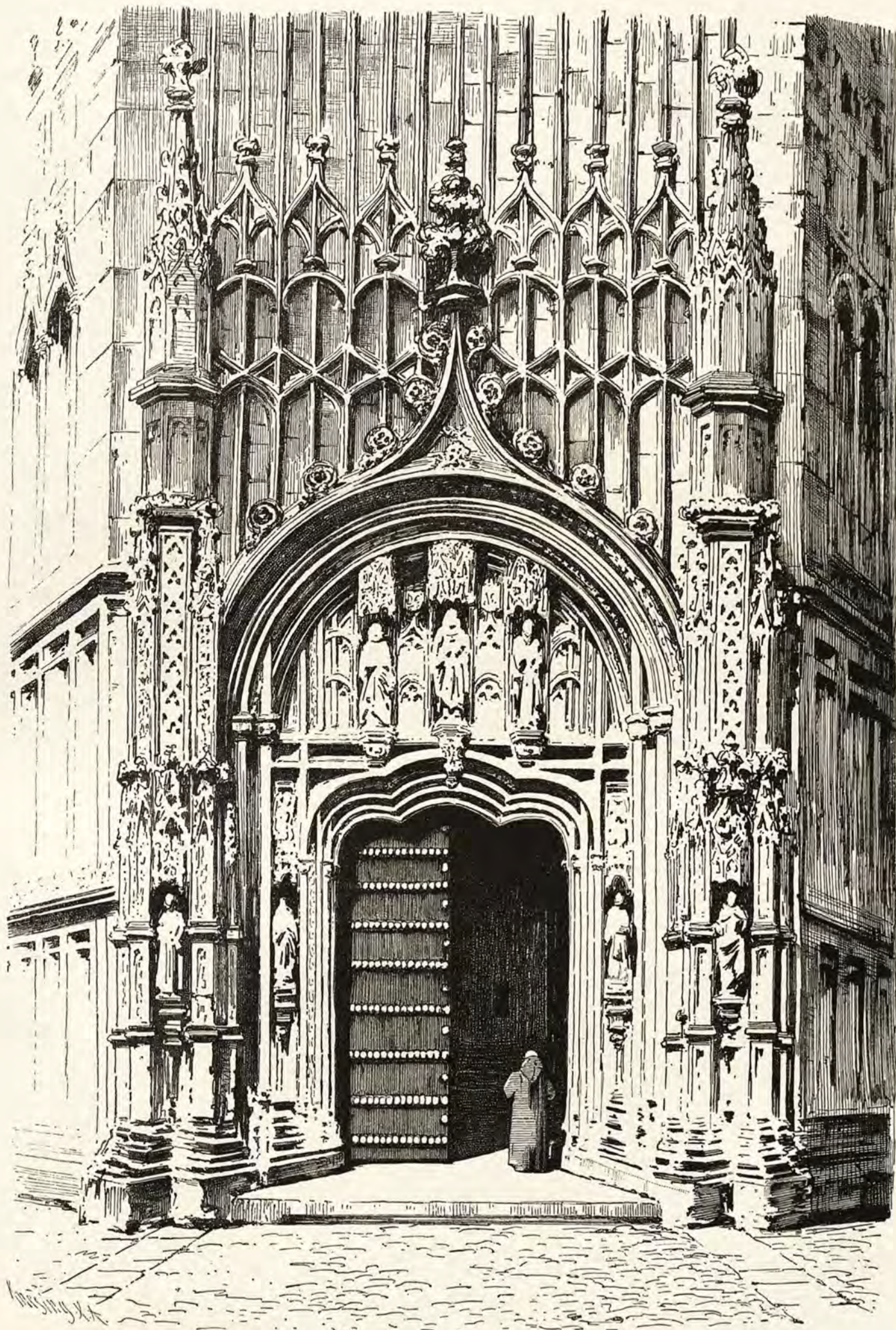


LA CATHÉDRALE DE L'ÉVÊQUE DON ALONSO MANRIQUE.

illant, saccageant et brûlant tout sur leur passage, les chrétiens, après la prise de Cordoue par Alphonse VI en 1146, pénétrèrent sans façons dans la reine des mosquées d'Occident et attachèrent aux colonnes intérieures du temple leurs chevaux de guerre, qui abîmèrent sous le fer de leurs sabots les mosaïques du plancher. Ils détruisirent le Coran, brisèrent les vases sacrés et profanèrent par un aveugle fanatisme le sanctuaire vénéré d'un peuple profondément croyant. Le vieux temple d'Allah dut abriter désormais les autels de ces chrétiens intolérants qui l'avaient presque emporté d'assaut, et se vit placer par allusion symbolique sous l'invocation de la Résurrection du Sauveur. Le primat de Tolède institua pour la nouvelle église un chapitre spécial, auquel fut allouée, par la création d'une dîme et de certains tributs, une large dotation.

La Capilla mayor est l'œuvre d'Alphonse-le-Sage, *Alfonso el Sabio*, et se distingue entre toutes par la richesse de son ornementation. Autour d'elle et toujours dans l'intérieur de l'ancienne mosquée, une multitude de chapelles dédiées à tous les saints du paradis déploient également un luxe décoratif qui a coûté des sommes énormes. Elles ont toutes été construites et ornées par des ouvriers et des artistes maures, que l'on contraignit à collaborer à ces travaux, sous le prétexte d'ailleurs assez plausible que les khalifes de Cordoue avaient jadis forcé les prisonniers chrétiens à concourir à l'érection de la mosquée. Aussi, de même qu'Almanzor avait fait traîner autrefois par les giaours au nouveau temple d'Allah les cloches et les portes d'airain de l'église de Santiago, de même Saint-Ferdinand fit à son tour remporter ces objets à dos d'hommes par des esclaves arabes. En somme, on imposa toutes les corvées aux Maures pour racheter à leurs dépens les faits et gestes de leurs ancêtres. Les preuves et les conséquences de ce système vivront aussi longtemps que Cordoue, car tous les monuments construits dans cette ville sous la domination chrétienne ont conservé d'une manière ineffaçable le cachet particulier du style arabe. C'est uniquement dans la Capilla real que se dessine nettement la transition vers le style mudéjarique, c'est-à-dire la fusion des styles arabe et chrétien.

La chapelle de Saint-Barthélemy fut construite en 1280; celle du Saint-Esprit en 1369; celles de Saint-Ildefonse, de Saint-Pierre et de Saint-Augustin en 1384; celle de Saint-Antoine



LA PUERTA DE LA INCLUSA, À CORDOUE.

en 1385 par le Señor de Aguilar, frère de Gonzalès de Cordoue; celle de la Cène en 1393; celles de Sainte-Ursule et de San Acacio en 1398 et 1400; enfin, celle de Saint-Antoine de Padoue couronne presque en même temps l'œuvre du quatorzième siècle.

La porte principale restaurée en 1377 offre l'exemple assez rare de la fusion de deux styles des plus hétérogènes, le roman et le mauresque.

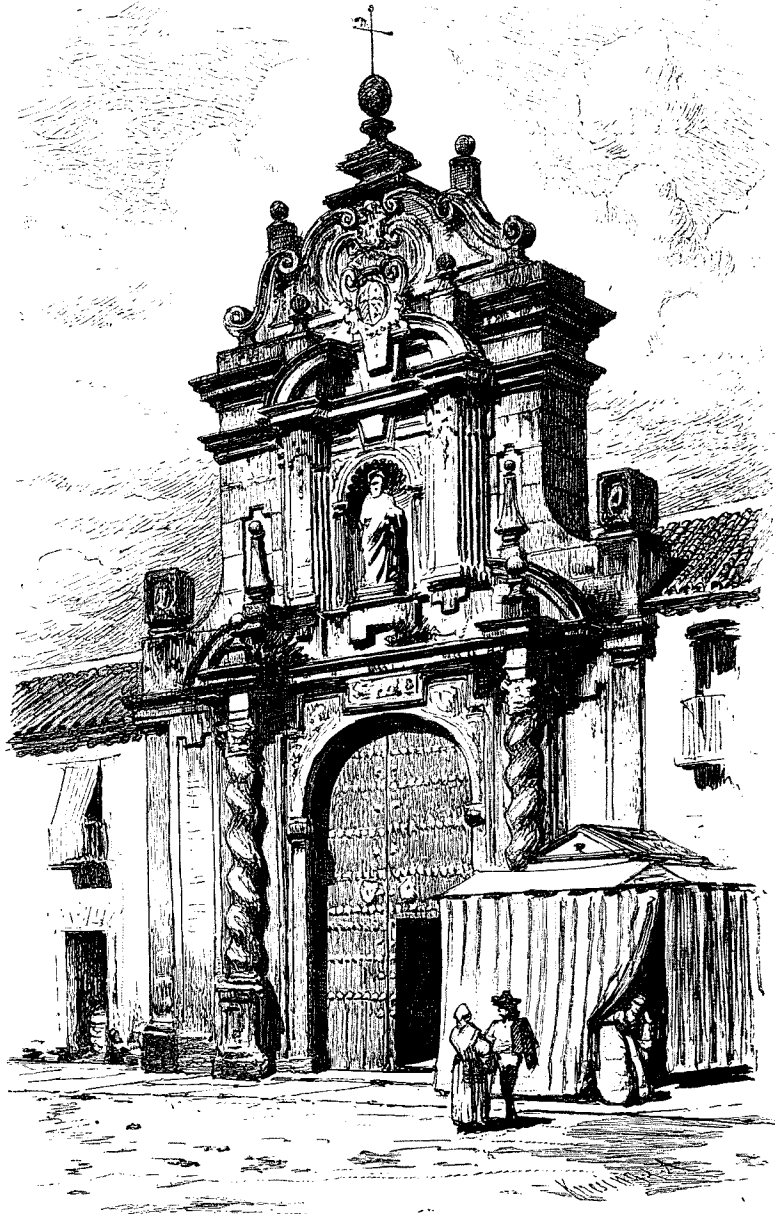
En 1523, la rage de transformation pure et simple du temple musulman prit fin par suite du vandalisme artistique de l'évêque Alonso Manrique, qui eut l'idée au moins étrange d'élever une cathédrale chrétienne au beau milieu de la mosquée. Le digne prélat ne recula même pas devant la destruction partielle d'un monument, dont l'érection avait duré des siècles; il n'hésita pas à sacrifier une des pages les plus glorieuses de l'histoire d'Espagne, et se laissa entraîner à commettre une véritable monstruosité architecturale, que, ni ses contemporains, ni la postérité, n'ont pu lui pardonner. La cause première de ce méfait artistique ne peut pas avoir résidé exclusivement dans la haine du prélat contre la race de Mahomet, alors déjà complètement disparue de la terre espagnole: il est vraisemblable qu'une pointe de vanité personnelle et l'ambition de relever par une création nouvelle l'éclat du siège épiscopal de Cordoue ont contribué pour une bonne part à la conception et à l'exécution de cette idée néfaste.

Au reste, même à cette époque, le projet ne manqua pas de détracteurs et d'adversaires. La bourgeoisie de Cordoue alla jusqu'à envoyer une députation à l'empereur pour faire échouer les plans de Manrique. Malheureusement, Charles-Quint, qui s'était tout d'abord montré hostile au projet, reçut des informations inexactes et se laissa surprendre.

Ce fut donc le chapitre qui remporta définitivement la victoire: l'autorisation de mettre à exécution le plan de l'évêque fut accordée par l'empereur, et cette absurde construction suivit dès lors son cours en toute liberté.

Pour réunir les fonds nécessaires à l'érection du monument, on eut recours aux grands moyens: quêtes, dîmes, droits de péage, taxes sur l'oléiculture et la viticulture, etc. Tout fut mis en œuvre pour faciliter à l'évêque la réalisation de ses desseins.

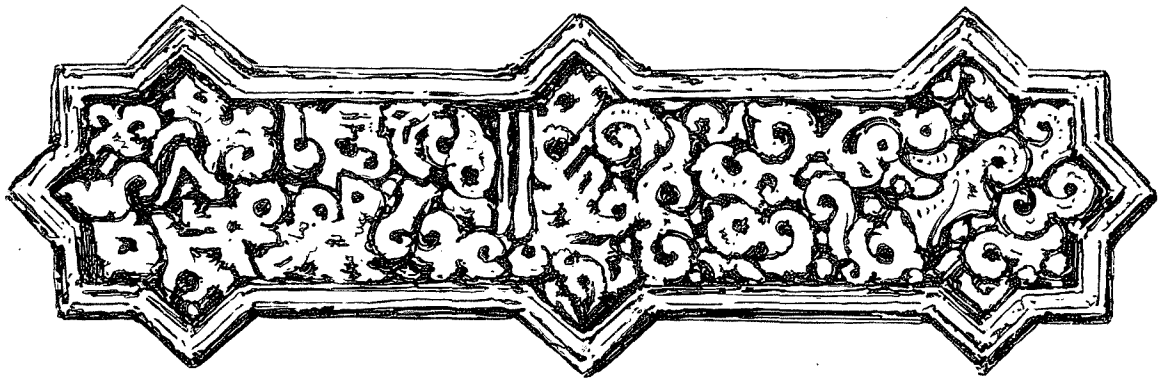
Fernando Ruiz, ce même architecte, qui avait déjà déshonoré par l'addition d'un couronnement malheureux la tour arabe de la mosquée, bâtit alors au beau milieu du temple,



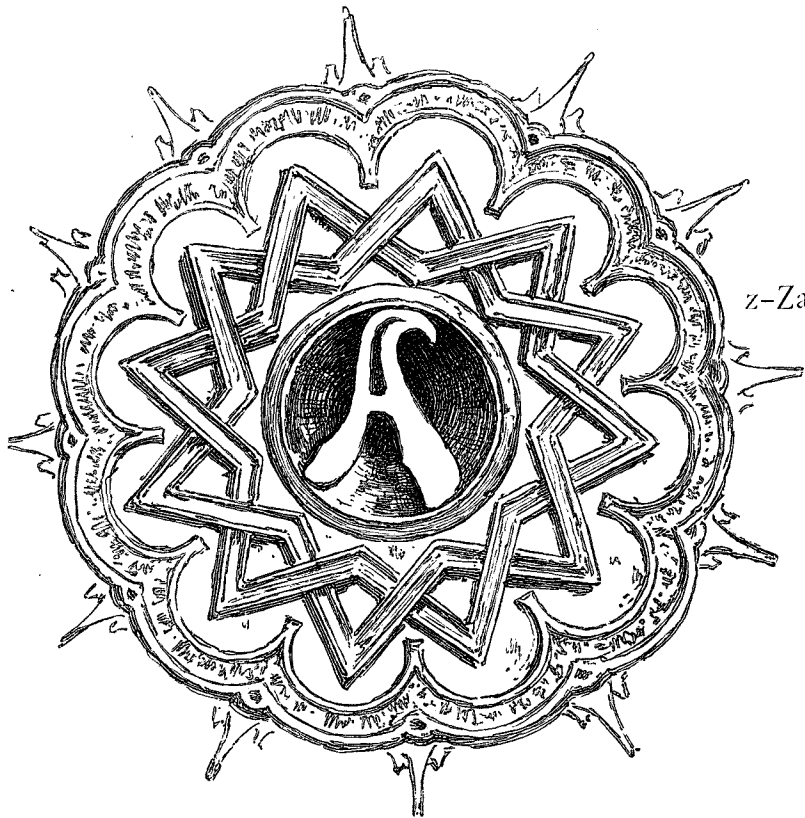
ÉGLISE DE SAN PABLO À CORDOUE.

après y avoir démoli près de 800 colonnes avec leurs arcs mauresques, un maître-autel chrétien, conçu dans le style gothique flamboyant et remarquable, il faut le reconnaître, par la beauté de ses détails. Mais, cette concession faite au talent de l'architecte, il n'en reste pas moins constant que le chapitre métropolitain de Cordoue se trouve avoir en définitive mutilé et ravagé sans la moindre nécessité le plus beau monument de l'art hispano-arabe, un édifice plus remarquable encore que l'Alhambra lui-même. C'est d'ailleurs ce que Charles-Quint n'hésita pas à confesser en personne, quand visitant plus tard la nouvelle cathédrale, il dit amèrement aux chanoines : «Ce que vous avez élevé là pouvait se faire partout ailleurs, mais ce que vous avez détruit n'avait pas son pareil au monde.»

Aujourd'hui, nous retrouvons la Djemma dans l'état où l'a laissée cette funeste année 1523. En dépit de tous les outrages que la main de l'homme et la griffe du temps lui ont fait subir depuis sa fondation, le talent de destruction de ses nombreux ennemis n'a pas été assez puissant pour lui ravir entièrement son originalité. On sent encore planer sous ses voûtes gigantesques le souffle poétique de la période arabe ; on le retrouve inexpugnablement attaché à chaque colonne, à chaque pilier, à chaque ornement. En somme, la mosquée de Cordoue a bravé jusqu'au commencement de ce siècle les assauts inintelligents du vandalisme moderne, puisque c'est seulement sous le règne de Napoléon qu'un décret impérial vint enfin proscrire sous des peines sévères cette rage de destruction : il est donc bien permis d'espérer que c'en est fait pour toujours des insipides mutilations d'un autre âge.



MEDINA AZ-ZAHRA, LA FLEUR DES CITÉS D'OCCIDENT.



z-Zahra était le nom bien-aimé de la favorite d'Abderrahman III. A trois milles au nord-est de Cordoue, au pied de la montagne d'Al-Arus, le khalife, s'il faut en croire la légende, bâtit, il y a mille ans, en l'honneur de sa fleur de beauté, la charmante Az-Zahra, une citadelle ou, pour mieux dire, une ville destinée à servir de résidence à la sultane et digne de porter le nom qu'elle lui donna. Pendant plus de trente ans des milliers d'ouvriers et artistes travaillèrent sans relâche à l'érection de la cité, tandis que

le khalife surveillait de sa personne les progrès de l'entreprise. L'Alcazar, qui appuyait au flanc de la montagne ses bâtiments en amphithéâtre, était, d'après la description des contemporains, le plus magnifique édifice, dont la conception fût jamais sortie du cerveau de l'homme. Les appartements des femmes étaient assez vastes pour abriter plus de six mille esclaves et autres servantes de toutes catégories. On n'employa que du marbre à la décoration du palais, et des milliers de colonnes de jaspé de Rayé et de Filabrès, de Rome et de Tunis, vinrent augmenter par la diversité de leur coloration le charme du tableau.

De larges canaux amenaient l'eau de la montagne jusque dans les cours et les bains de l'Alcazar, jusque dans ses bassins et fontaines. Les portes étaient en airain doré. La plus belle pièce du monument était la salle des cérémonies, décorée d'arabesques en stuc multicolore et ornée d'un riche plafond de bois, dont le point central laissait pendre dans une charmante suspension une perle d'une inestimable valeur, présent vraiment royal de l'empereur d'Occident, Constantin Porphyrogénète. Les diamants et les émaux jetaient sur toutes ces merveilles l'éblouissement de leurs feux, et des bassins pleins de mercure reflétaient, comme autant de miroirs, les charmes des femmes de la cour.

La chambre à coucher du khalife contenait une fontaine flanquée de figures d'animaux en métal doré, qui, selon la mode du temps, lançaient des torrents d'eau par leurs gueules

entr'ouvertes. Des statuettes, rehaussées par des pierres précieuses, représentaient, dans le style babylonien, des lions, des éléphants, des crocodiles et des gazelles. Enfin, des statues en marbre vert de Syrie s'abritaient au fond d'une niche élégante, pendant que des oiseaux magnifiques s'ébattaient joyeusement dans les jardins et que les étangs fourmillaient de poissons d'or et d'argent.

La belle Az-Zahra n'avait qu'à exprimer un vœu pour le voir aussitôt accompli. Des montagnes entières furent ainsi défoncées et nivelées; d'autres se couvrirent d'arbres superbes, de façon à entourer toute la ville d'un rideau de verdure.

La cité d'Az-Zahra possédait une mosquée d'une magnificence extrême: l'alminar n'avait pas moins de cinquante aunes de hauteur; les mosaïques, les cristaux et les riches couleurs du Mihrab déployaient un charme magique incomparable. Par malheur, en l'an 1010, soixante-quatorze ans après sa construction, cette ville féerique, assaillie par des hordes barbares, devint la proie des flammes, et, quand la main criminelle de Suleiman eut ainsi détruit une des œuvres les plus ravissantes de tous les temps, les malheureux habitants de Medina Az-Zahra se dispersèrent dans toutes les directions, ne laissant derrière eux à la postérité qu'un monceau de décombres et de cendres.

Nombre de documents ont démontré l'existence de cette cité fabuleuse, et l'on prétend même en avoir retrouvé des vestiges à l'alcazar de Séville et dans le monastère de San Geronimo de la Sierra. Des colonnes, des portiques, des chapiteaux, des corniches et les morceaux d'un vase quelconque: tels sont les maigres débris qui représentent seuls aujourd'hui toutes les splendeurs d'antan.

Si, de ces gigantesques constructions et des grandes villes disparues à jamais de ce monde, il ne reste plus actuellement que les récits de la tradition, que dire de ces palais royaux, que les bords du Guadalquivir étalaient par douzaines aux environs de Cordoue, et dont nous retrouvons encore dans l'Albolafia les derniers vestiges?

El-Makari raconte à cet égard que la forteresse d'Almodovar fut élevée par un roi maure sur l'emplacement occupé précédemment par le palais de Théofrède, et Ibn-Baschkuwal ajoute sur le même sujet les lignes suivantes: « Au nombre des portes de cet Alcazar, que le Dieu tout-puissant avait ouvert pour servir de lieu d'expiation aux criminels, de retraite aux opprimés, de siège à la justice, il en est une, la porte principale, qui est surmontée d'un balcon en saillie sans égal en ce monde. Elle mène à l'alcazar: ses deux battants sont munis d'une garniture en fer doré et d'un anneau en bronze d'un travail accompli, qui représente une tête d'homme avec la bouche ouverte. Ce chef-d'œuvre artistique vient de Narbonne, d'où le khalife l'a rapporté lui-même. Sur la même façade se trouve une autre porte ouvrant sur les jardins. De l'autre côté, une terrasse qui donne sur le Guadalquivir est flanquée de deux portes également remarquables par de nombreuses merveilles. Deux autres portes, celles de Coria et del Rio, sont pratiquées sur la façade nord du palais. Une cinquième enfin, dite de la Mezquita mayor, est réservée à l'usage exclusif des khalifes pour pénétrer à toute heure dans la mosquée, et, sur tout le parcours qui la relie aux appartements du souverain, le sol est couvert de riches tapis d'Yémen. »

Moins longue encore fut la durée d'un château de plaisance d'Almanzor, la villa d'Az-Zahira, dont le Guadalquivir baignait les fondations, et dont les terrasses surplombaient ce beau fleuve, comme les jardins suspendus de Sémiramis dominaient jadis l'Euphrate. Az-Zahira fut consumée par le feu, de même qu'Amiri ou Munia, et l'on aurait peine aujourd'hui à retrouver l'emplacement même qu'occupaient autrefois ces résidences splendides, qualifiées de paradis terrestres par le lyrisme des poètes.

Les rives du Guadalquivir aux environs de Cordoue semblent avoir plu tout particulièrement aux Arabes, grâce à la fraîcheur qu'elles répandent autour d'elles et à l'éternel printemps qui les favorise. Les chroniques, les poésies et les récits qui sont parvenus jusqu'à nous ne tarissent pas sur les enchantements de ce monde féerique, basé sur les usages les plus raffinés de la vie orientale et les goûts luxueux des khalifes et des grands. Stimulés par l'appât des jouissances que le paradis de Mahomet réserve dans l'autre monde aux musulmans fidèles, ces hauts personnages prétendaient savourer ici-bas un avant-goût des délices promises. Les charmes d'un climat sans pareil; la proximité de montagnes élevées qui protègent le pays contre les vents du Nord; la salubrité de cette contrée bénie où aucune maladie, aucune fièvre, aucune épidémie, ces épouvantables fléaux de l'Orient, n'a jamais pu se propager; la douceur des nuits, le murmure des ruisseaux, la fraîcheur et le calme silencieux de la nature; en un mot, toutes les conditions premières indispensables à l'agrément de la vie se trouvaient là réunies pour faire des rives de l'ancien Bétis un eldorado de ce monde, une antichambre du paradis.

A l'intérieur des appartements, des fontaines fantastiques projetaient dans toutes les directions des rayons bienfaisants, qui venaient tempérer l'ardente chaleur du jour et chatouiller, chaque nuit, de leur agréable murmure les sens des heureux habitants. Des jardins délicieux, où prospéraient comme dans leur pays d'origine tous les végétaux de l'Orient, ajoutaient un charme de plus à cette existence dorée, si bien que les Arabes, n'ayant à regretter aucun des avantages de leur première patrie, en étaient vite arrivés à lui préférer presque les riantes campagnes de l'Andalousie. Le palmier déployait là, tout comme dans les plaines du Scham et du Havran, ses feuilles en éventail; l'oranger et la grenade flamboyaient au fond des bocages sombres; le myrte et le cyprès verdoyaient à l'envi à côté des chênes, des ormes et des peupliers du Nord: aucun pays du monde ne pouvait offrir aux confesseurs de l'Islam un Eden plus charmant.

L'imagination des Maures, aussi riche que leurs arabesques et leurs mosaïques, était toujours prête à corriger la nature, quand par hasard elle se trouvait en défaut. La soif des jouissances, symbolisée sous les apparences les plus somptueuses, une abondance intarissable, l'or et l'éclat des richesses, une opulence inépuisable, les mille et un indices du bonheur matériel brillaient dans tous ces édifices, ces portiques et ces temples, comme les gouttes de rosée sur les brins d'herbe des prairies. Mais aussi, l'Arabe s'était attaché avec une telle opiniâtreté à cette seconde patrie qu'il défia pendant des siècles tous les efforts tentés par ses nombreux ennemis pour l'expulser d'Espagne.

De toutes ces splendeurs et de tous ces palais, c'est à peine si la tradition nous a pu conserver quelques noms. Le château de Damas, le palais du Persan, la villa de Russafa du khalife Abderrahman, la maison de plaisance de Noria, le manoir de Abou-Jaouja étaient probablement encore au-dessus des descriptions qu'on en a fait.



TORRE DE MALA MUERTE, À CORDOUE.

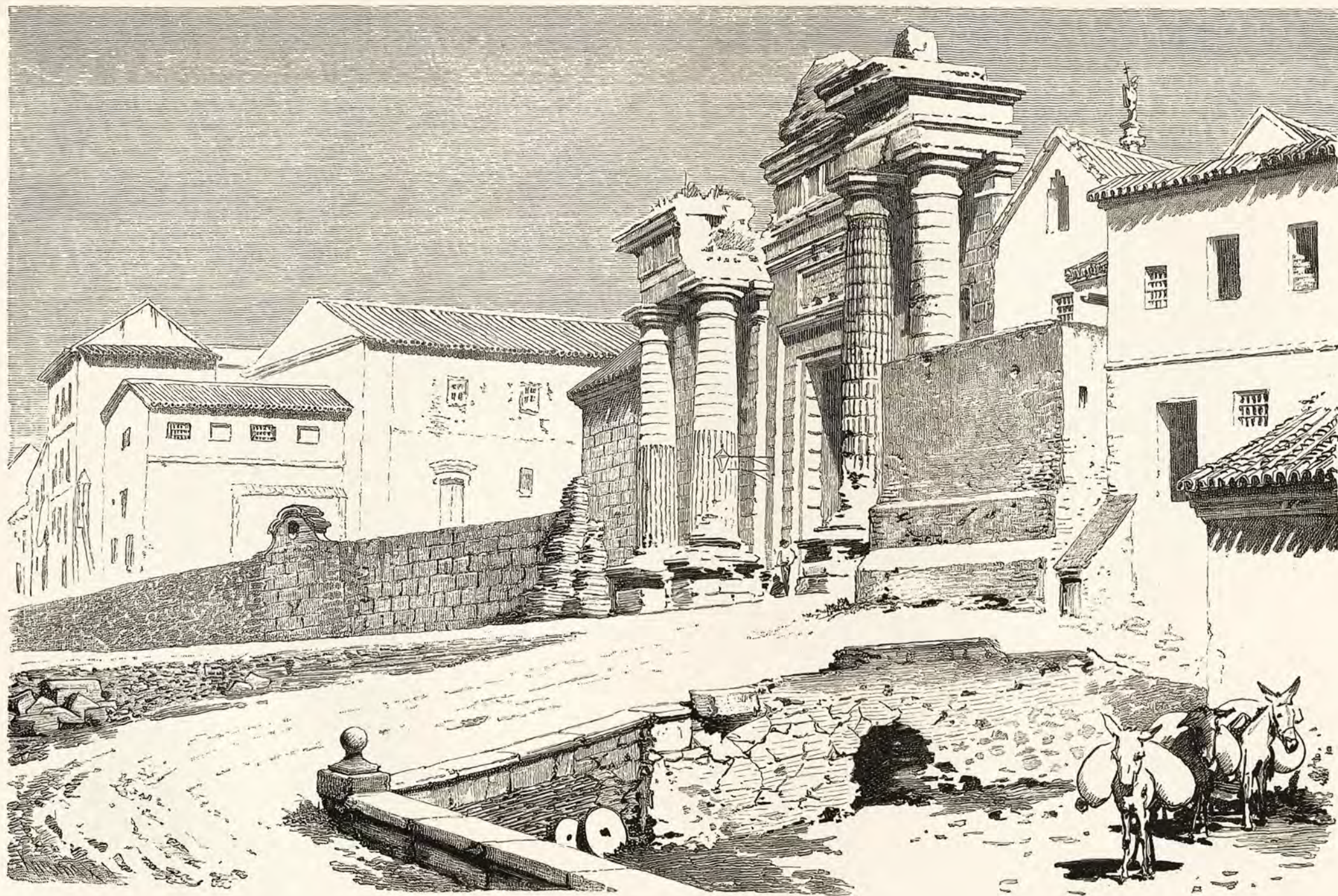
Indépendamment du plâtre, du verre et des petites pierres de couleur, les produits céramiques jouaient alors un grand rôle dans l'art décoratif. Les *Azulejos* notamment, qui servaient à blinder les murailles jusqu'à un mètre de terre, étaient des plaques d'argile colorée enrichies de reliefs en haute-bosse de la première époque mauresque. Les sujets préférés représentaient des fleurs et des animaux fantastiques, qui trahissent une égale habileté dans l'art du dessin et le traitement de la matière première. Enfin, des vases d'un mètre de hauteur, dont les anses, quoique non émaillées, se distinguent par une richesse et une élégance sans pareilles et dont les parois extérieures sont rehaussées par des ornements éblouissants, témoignent d'un sens artistique au moins aussi développé que celui des Etrusques. Plusieurs de ces vases, sortis des ateliers de Cordoue, se sont conservés intacts jusqu'à nos jours, comme pour attester à travers les siècles la durabilité des matériaux dont ils sont faits.

L'orfèvrerie de la première période mauresque se rapproche beaucoup de l'art byzantin, mais elle revêtait cependant des formes plus nobles que celles des ouvrages gothiques. Les couronnes d'or de ce dernier style, qui ont été retrouvées à Tolède et sont aujourd'hui conservées à Paris au musée de Cluny, peuvent en effet passer pour des produits assez grossiers.

En 1390, il y avait à Cordoue des étireurs d'or, qui laminaient des plaques de ce métal avec assez d'adresse pour en recouvrir une surface de cinquante-six pouces carrés et en extraire le fil nécessaire à certains travaux en filigrane, dont la perfection soutiendrait presque la comparaison avec les articles fabriqués de nos jours dans les meilleures maisons de l'Europe.

On connaissait aussi dès cette époque à Cordoue l'art d'émailler les métaux, et la fonte du bronze n'y florissait pas moins. En somme, il n'y avait pas de branche de la statuaire qui n'eût déjà prêté avec autant de succès que de bon goût naturel un précieux concours à l'architecture. La disparition complète des monuments de l'art et de la science de ce temps est aussi déplorable qu'énigmatique. Le feu et le fanatisme sont sans doute pour beaucoup dans ce fâcheux résultat, mais il est bien possible aussi que la délicatesse des matériaux de construction ne leur ait pas permis de résister aux variations atmosphériques.

Infiniment plus pratiques que les Arabes, les Romains, qui employaient pour leurs gigantesques travaux des pierres d'une dureté à toute épreuve, ont laissé à Cordoue plus d'une trace de leur passage. C'est ainsi qu'une porte presque intacte garde encore aujourd'hui l'entrée du grand pont, dont ils avaient jeté les fondations et qui fut plus tard terminé par les Arabes. Assurément, on n'y voit plus circuler ni chevaliers bardés de fer, ni khalifes accompagnés d'une nombreuse suite avec armes et bagages, ni sultanes et favorites aux beaux yeux, mais c'est, en revanche, un défilé perpétuel de muletiers poussant devant eux leurs bêtes chargées de paille et de fumier, et le coup d'œil, pour être moins grandiose, n'a rien perdu de son antique animation. La porte est de style dorique et rappelle singulièrement par la magnifique couleur jaune d'or de sa pierre les ruines célèbres des temples de Pæstum. Deux des colonnes, demeurées inachevées, ne sont cannelées que jusqu'à la moitié de leur hauteur, et représentent là un genre de style suranné, qui n'est d'ailleurs pas le seul dans les annales de l'ancienne architecture romaine. L'obscurité la plus profonde règne sur le nom du constructeur de cette porte, ainsi que sur l'époque même de son érection: on prétend cependant la faire remonter à l'empereur Auguste ou tout au moins à son temps. Quant au pont, il est certainement de création plus récente et fortement mélangé d'additions mauresques. Enfin, la tête de pont qui s'élève de l'autre côté du fleuve est tout-à-fait arabe, et s'appelle la Carahola. De même qu'à Tolède gisent en-dessous du pont, sur les deux rives du fleuve, les ruines de vieux moulins mauresques, qui paraissent avoir été mus jadis par des roues hydrauliques de construction primitive. On voit par là qu'à cet égard les Arabes étaient plus avancés que les Romains.



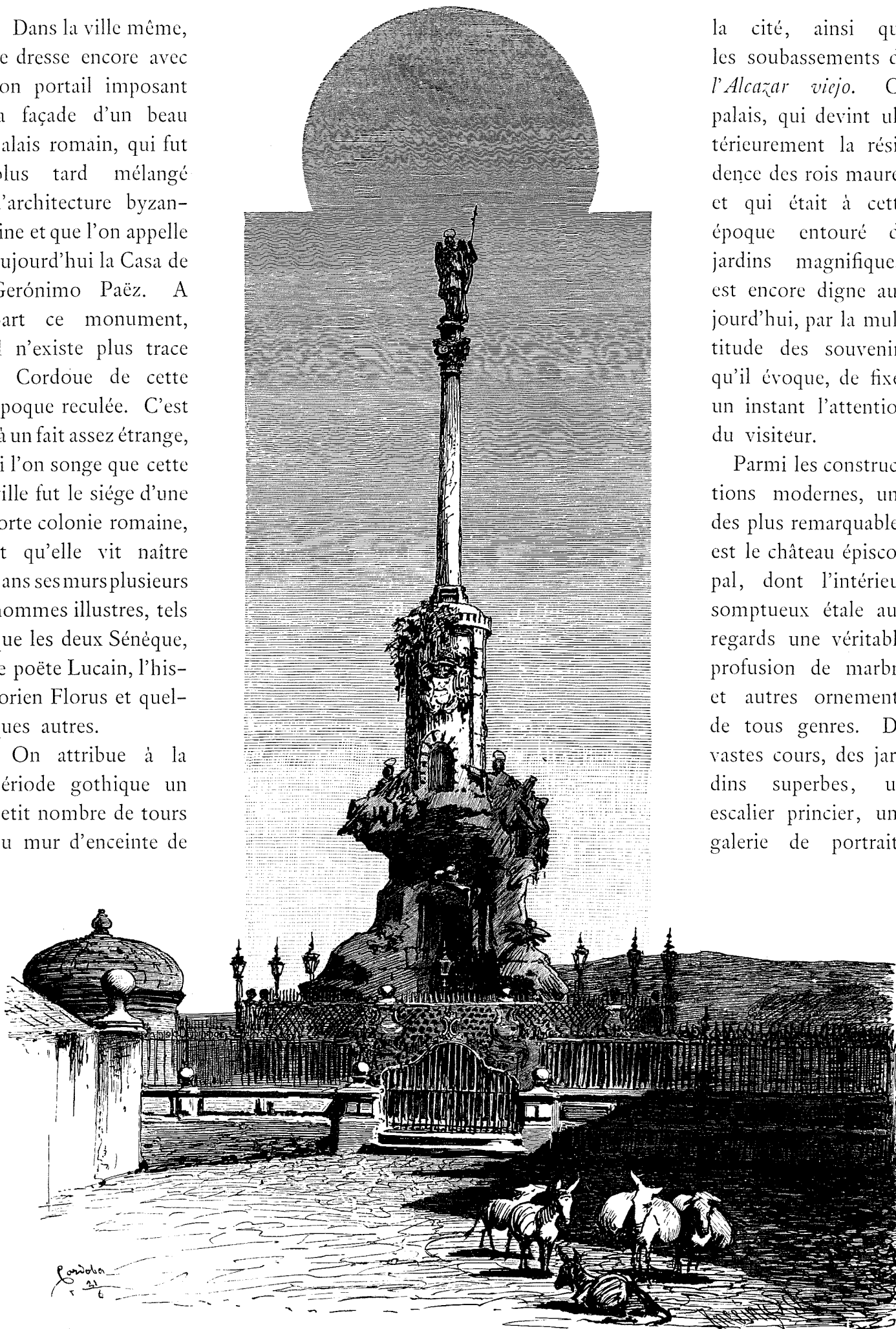
VIEILLE PORTE ROMAINE, À CORDOUE.

Dans la ville même, se dresse encore avec son portail imposant la façade d'un beau palais romain, qui fut plus tard mélangé d'architecture byzantine et que l'on appelle aujourd'hui la Casa de Gerónimo Paëz. A part ce monument, il n'existe plus trace à Cordoue de cette époque reculée. C'est là un fait assez étrange, si l'on songe que cette ville fut le siège d'une forte colonie romaine, et qu'elle vit naître dans ses murs plusieurs hommes illustres, tels que les deux Sénèque, le poète Lucain, l'historien Florus et quelques autres.

On attribue à la période gothique un petit nombre de tours du mur d'enceinte de

la cité, ainsi que les soubassements de l'*Alcazar viejo*. Ce palais, qui devint ultérieurement la résidence des rois maures et qui était à cette époque entouré de jardins magnifiques, est encore digne aujourd'hui, par la multitude des souvenirs qu'il évoque, de fixer un instant l'attention du visiteur.

Parmi les constructions modernes, une des plus remarquables est le château épiscopal, dont l'intérieur somptueux étale aux regards une véritable profusion de marbre et autres ornements de tous genres. De vastes cours, des jardins superbes, un escalier princier, une galerie de portraits



EL TRIUNFO. (LA COLONNE DE L'ARCHANGE RAPHAËL.)

des évêques de Cordoue, enfin une bibliothèque fort bien montée rappellent encore la richesse et l'éclat du clergé d'autrefois. Devant le palais, un coquet monument, connu sous le nom d'*El Triunfo* et dédié à l'archange Raphaël qui le domine fièrement du haut d'une colonne élancée; une douzaine d'églises et dix-neuf monastères cloîtrés représentent plus ou moins heureusement l'architecture chrétienne.

La ville de Cordoue est placée depuis trois siècles sous le protectorat de l'archange Raphaël, qui, debout sur sa colonne d'un travail exquis, le glaive dans la main droite, défend la pieuse cité contre tous les dangers. Le monolithe en granit, qui forme la partie principale du monument, supporte un chapiteau doré d'ordre corinthien et repose sur une espèce de tabernacle, dont le pied est représenté par un rocher agrémenté de diverses figures d'animaux fantastiques. Sa base abrite le cercueil du bon évêque Pascal, digne prélat de Cordoue très-vénéré à cause de la sainteté de sa vie, et porte l'inscription suivante :

„Yo te juro por Jesu Cristo crucificado
Que soy Rafael ángel, á quien Dios tiene puesto
Por guarda de esta ciudad.“

„Je jure par le Christ que je suis l'archange Raphaël
que Dieu a institué gardien de cette ville.“

D'après une vieille légende, l'archange Raphaël serait apparu, le 7 mai 1578, à un prêtre de Cordoue, Don Andres Roelas, et c'est dans les termes ci-dessus rapportés qu'il lui aurait fait part de sa mission divine de protecteur de la cité. La colonne commémorative de cet événement aurait été érigée sur l'emplacement même de l'apparition surnaturelle, et comme elle se trouve ainsi entre une construction romaine et un monument arabe, il se trouve que la petite place del Triunfo met aujourd'hui en présence dans un contraste saisissant le paganisme, l'Islam et le catholicisme.

Plus intéressante que la légende est, au point de vue pratique, la riche et ravissante grille en fer forgé qui entoure la colonne de l'archange, et qui peut passer pour un rare spécimen du goût parfait et de la grande habileté des artistes forgerons de l'ancien temps.

La Colegiata de San Hipólito conserve dans deux belles urnes les cendres d'Alphonse XI et celles de son père Ferdinand IV, ainsi que le corps du chroniqueur Ambrosio de Morales. Quant à l'église de San Pedro, elle servait déjà sous la domination romaine à la célébration des offices des premiers chrétiens et fut respectée comme tellé tant par les Goths que par les Maures eux-mêmes.

En dehors de la ville, au milieu de la Sierra Morena, se trouve l'abbaye de las Ermitas, déjà bien connue du temps des Arabes pour la beauté de son site. Là, une fois assis sur le fameux Siège de l'Evêque, *la Silla del Obispo*, nous avons bien vite fait de nous expliquer le mieux du monde l'antique prédilection des Maures pour cette vallée du Guadalquivir, qui, étalant à nos pieds toute sa beauté, tous ses charmes et toute son exubérante fécondité, se mire aux ardents rayons du soleil comme une autre Tempé. Les moines de cette région semblent d'ailleurs ne s'être pas montrés moins sensibles que les Arabes aux agréments de la nature, car le sanctuaire de Nuestra Señora de la Fuensanta mérite également par la beauté de sa situation de passer pour un nouvel Eden. Les fêtes, que l'on y célèbre chaque année au milieu de Septembre, et notamment la bénédiction des chevaux et mulets devant la porte de l'église, ont dans tout le pays une grande renommée. Le sanctuaire de la Fuensanta conserve un *Couronnement d'épines* attribué à Téniers et d'une haute valeur artistique.

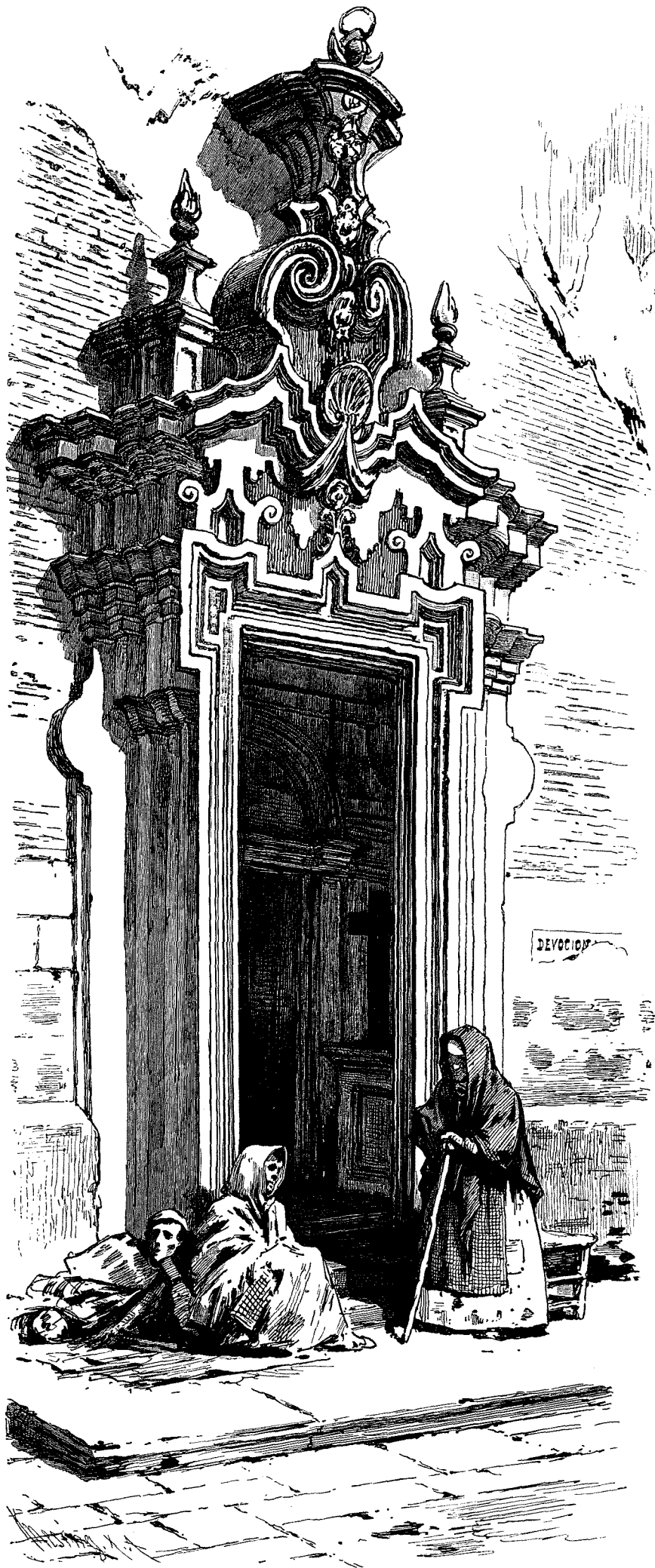
Telle était jadis la cité de Cordoue, aujourd'hui complètement déchue de son importance d'autrefois et tombée désormais dans la nuit de l'oubli. Ses ruelles étroites trahissent bien encore



LA MAISON DE GERÓNIMO PAËZ, À CORDOUE.

la ville mauresque par excellence, mais les rois avec leur accompagnement ordinaire de richesse et d'abondance, de beaux-arts et de sciences, ont disparu à l'instar des palais magnifiques, où se trouvaient réunies, il y a des siècles, les vingt-cinq couronnes de l'Ibérie. De la ville merveilleuse d'Abderrahman; des jardins délicieux d'Hischam et de Russafa; de leurs superbes palmiers qui déroulaient coquettement loin de la mère-patrie leurs gracieuses feuilles en éventail; des trois mille mosquées, des vingt-huit faubourgs et des cent-treize mille maisons, dont Ibn Adhari nous a laissé la description; des villas et des parcs enchanteurs qui peuplaient par centaines Cordoue et tous ses environs, il n'est arrivé jusqu'à nous que des légendes antiques, et les récits des chroniqueurs et des poètes nous paraissent aujourd'hui aussi invraisemblables que les contes de la fable.

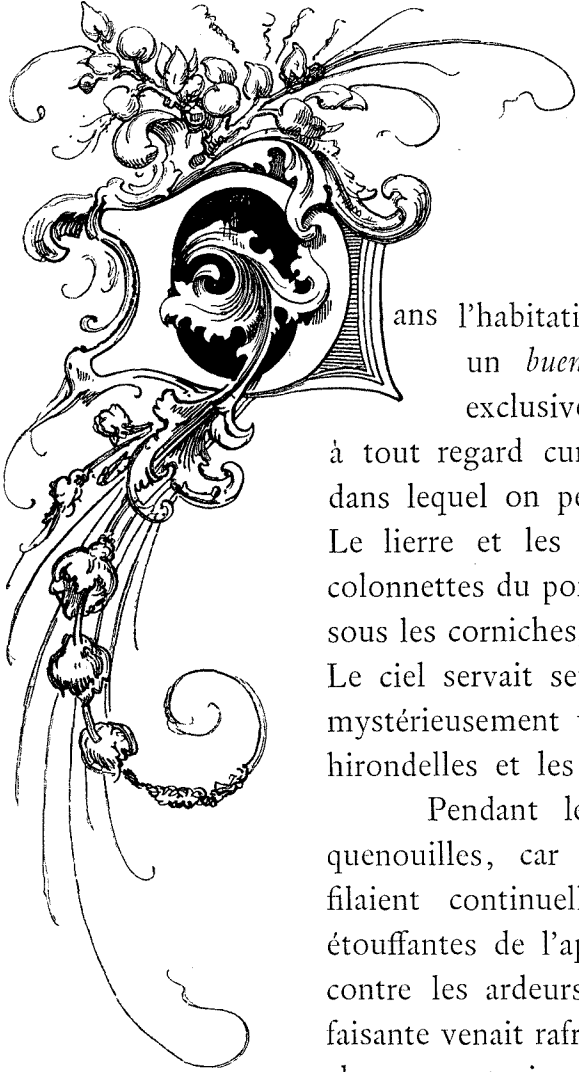
Les tournois poétiques de Ibn Abd Rebbihi et de Mondhir Ibn Saïd; les concours lyriques de Ibn Dersadh, de Yousouf Ar Ramadi et de Zirjab de Bagdad; les bibliothèques et les universités avec leurs livres et leurs manuscrits connus du monde entier; tous ces trésors, qui furent livrés aux flammes, en l'an 1013, par les hordes berbères, et plus tard aussi, par les chrétiens, ne vivent plus aujourd'hui que dans les annales de la tradition. C'est ainsi que les beaux-arts, la science et la poésie disparurent à jamais de cette terre, en même temps que le grand peuple qui les avait



NOUVELLE PORTE D'ÉGLISE À LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

cultivés et entretenus avec tant d'ardeur. En vain, l'œil et l'esprit cherchent maintenant quelques réminiscences de l'ère dès longtemps oubliée de ces héros de l'épée, de l'amour et de la poésie; en vain, nous poursuivons les traces des grands hommes qui ont régné et aimé dans ce pays; en vain, nous essayons de retrouver des vestiges de leurs constructions, de leurs faits et gestes, de leur existence même. Des montagnes de poussière et de ruines couvrent aujourd'hui leurs cendres: ils restent ensevelis pour toujours dans le calme effrayant du tombeau, comme sous un immense linceul.





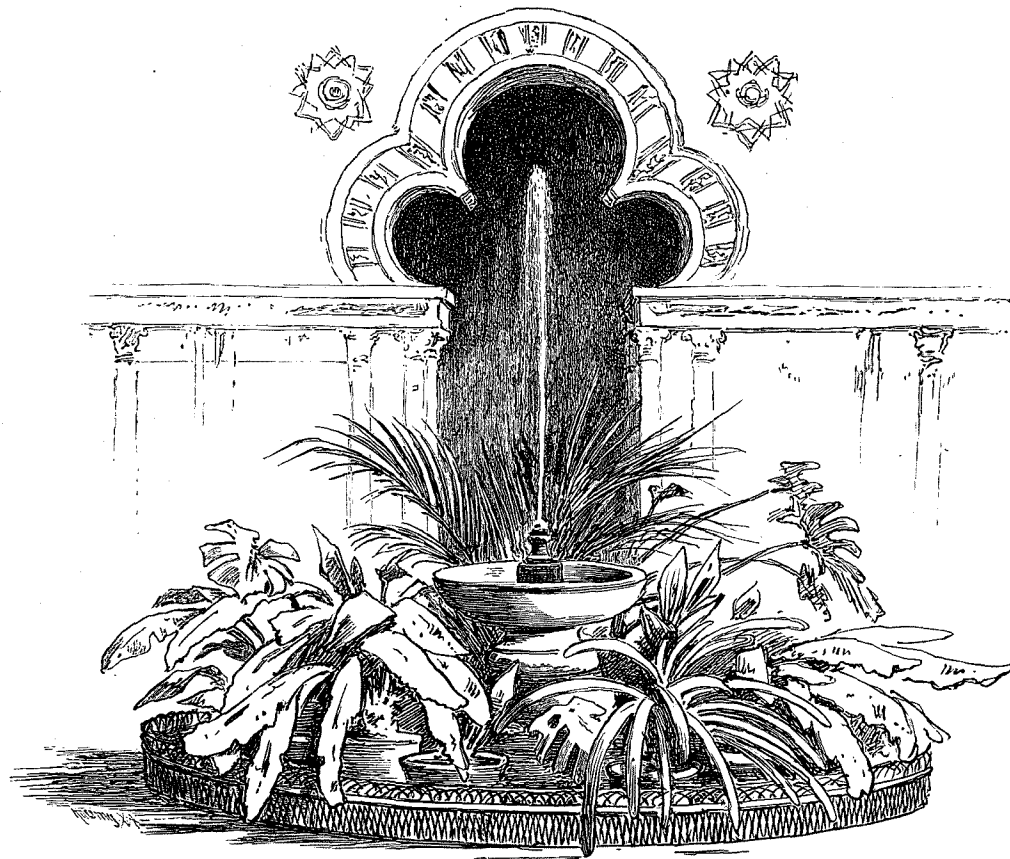
LES PATIOS DE CORDOUE.

Dans l'habitation de tous les Romains de l'antiquité, il existait jadis un *buen retiro*, sorte de petit coin tranquille et isolé, qui, exclusivement réservé à l'usage de la famille, restait inaccessible à tout regard curieux comme au bruit de la rue. C'était le *Cavædium*, dans lequel on pénétrait à la sortie de l'*Atrium*, en traversant le *Tablinum*. Le lierre et les plantes grimpantes couraient coquettement le long des colonnettes du portique qui régnait autour de cette pièce, et, se recourbant sous les corniches, laissaient retomber avec grâce leurs guirlandes de feuilles. Le ciel servait seul de plafond à ce charmant endroit : au milieu, babillait mystérieusement une jolie petite fontaine, et, dans sa vasque d'albâtre, les hirondelles et les pigeons venaient plonger voluptueusement leurs ailes.

Pendant le jour, le *Cavædium* résonnait du bourdonnement des quenouilles, car les femmes et les esclaves, assises sous les portiques, filaient continuellement le lin. Quand le soir succédait aux ardeurs étouffantes de l'après-midi, les stores qui protégeaient les belles Romaines contre les ardeurs du soleil tombaient tous à la fois, et une brise bien-faisante venait rafraîchir l'air. Les jeunes filles du voisinage se réunissaient alors en cet aimable lieu de rendez-vous, et un bavardage plein de rires et de gaieté, souvent entremêlé de chants harmonieux, emplissait aussitôt ce ravissant séjour. Plus tard encore, lorsque la lune, se reflétant sur les dalles de marbre qui recouvraient le sol, éclairait de ses pâles rayons la joyeuse société, des groupes charmants se formaient de toutes parts, et, presque chaque jour, il se trouvait là quelque bonne vieille esclave, habile à suspendre les enfants à ses lèvres par le récit imagé d'un de ces contes fantastiques si chers à la jeunesse de tous les temps et de tous les pays. Et cependant, il se répandait sur le *Cavædium* un indescriptible parfum de poésie et d'innocence, et c'était pour chacun une heure de jouissance pure et d'enchantement suprême !

Actuellement, en Espagne, la suprématie de Rome a passé, mais son *Cavædium* se retrouve toujours intact dans les *Patios* de Cordoue, et peut-être même n'est-il pas une seule des maisons de la ville qui ne soit encore aujourd'hui pourvue de cette jolie petite cour ombreuse. Séparé de la rue par un corridor et du corridor par une grille arabe généralement dorée, muni pour tout plafond d'une légère toile protectrice, le *patio* andalou contient toujours, au milieu d'une riche couronne d'orangers et de grenadiers en fleurs, la charmante petite fontaine du temps jadis.

Nous pénétrons aujourd'hui, vivement intéressés par les gracieux souvenirs du passé, dans une de ces cours à l'antique. Le sol, dallé de marbre blanc, reluit gaiement sous le soleil, et le portique est tout alentour garni de ces sièges confortables et de ces divans damassés, sur lesquels il fait si bon rêver. Des accords harmonieux sortent d'un coin obscur et contribuent pour une bonne part à nous rejeter en imagination dans le monde féerique des âges écoulés. Nous prêtons, sans nous montrer, une oreille indiscreète, et quoique la jolie chanteuse aux yeux noirs ait aussitôt



FONTAINE D'UN PATIO.

deviné notre présence, elle n'en continue pas moins, appuyée contre une colonne de jaspe, à roucouler mélodieusement ces paroles mélancoliques d'une vieille romance mauresque :

Lágrimas que no pudieron
Tanta dureza ablandar
Yo las volveré á la mar
Pues que de la mar salieron.

Hicieron en duras peñas
Mis lágrimas, sentimiento
Tanto, que de su tormento
Se vieron muy claras señas.

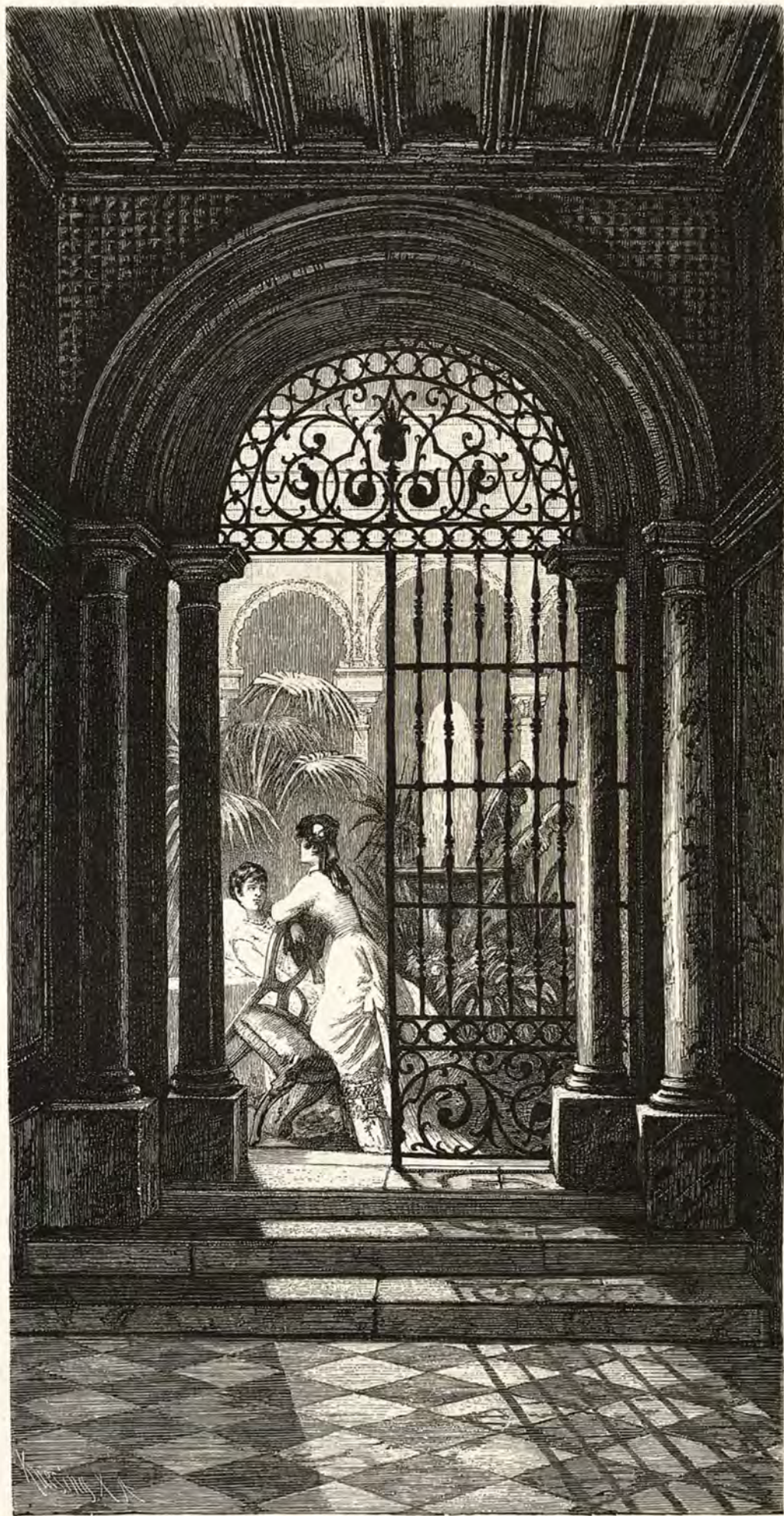
Y pues ellas no pudieron
Tanta dureza ablandar
Yo las volveré á la mar
Pues que de la mar salieron!

Hélas! si vous ne parvenez
A vaincre ses dédains austères,
Je vous rendrai, larmes amères,
A l'Océan d'où vous venez.

Votre âpreté malsaine
A gravé sur mes traits
Des sillons indiscrets,
Seuls témoins de ma peine.

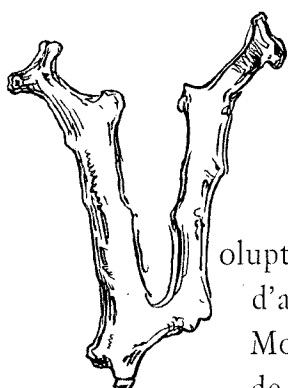
Mais, puisque vous ne parvenez
A vaincre ses dédains austères,
Retournez donc, larmes amères,
A l'Océan d'où vous venez!





PATIO D'UNE MAISON DE CORDOUE.

DE CORDOUE À SÉVILLE.



oluptueusement caressée sur la longue étendue de ses côtes par une mer aux flots d'azur; protégée, d'un côté, par les cimes neigeuses et escarpées de la Sierra Morena; de l'autre, aux environs de Grenade et de Ronda, par les pics imposants de la Sierra Nevada; traversée de plus par le fleuve majestueux du Guadalquivir, l'Andalousie prodigue en abondance à ses heureux habitants les céréales et les fruits de toutes les zones du monde, et cache au fond de ses montagnes des métaux et minéraux précieux, or, argent, mercure, plomb, cuivre, riches matériaux, dont l'existence connue dans le pays dès l'antiquité la plus reculée, a toujours rendu très-enviable et fort avantageux le séjour de cette belle province.

Mais ces montagnes et ces vallées si riches en sources et en cours d'eau, ces forêts et ces prairies, ces mines et ces riantes campagnes, toutes ces splendeurs, en un mot, ne suffisent pas encore à peindre l'Andalousie: ses habitants eux-mêmes sont restés à la hauteur de ces beautés de la nature. Dans le caractère de l'Andalou, dans son costume et dans les couleurs qu'il affectionne, on croit voir le gai reflet de ce soleil magnifique, qui favorise si manifestement cette terre unique au monde. On se surprend presque à regretter que le chemin de fer soit venu troubler avec ses locomotives à vapeur le calme idyllique de cette province, que des ponts de fer aient été jetés sur ses vallées et ses gorges superbes, que des tunnels aient perforé les flancs de ses montagnes, bref, que les progrès de la civilisation n'aient pas craint de détruire de la sorte tout le charme et la poésie de ce pays de délices.

Seul maître de la contrée jusqu'à ces derniers temps, le Guadalquivir a désormais un concurrent, le chemin de fer, la *Linea General de Madrid-Córdoba à Sevilla*, qui, comme lui, aboutit à la mer. Mais cependant, le fleuve a plutôt dans la voie nouvelle une auxiliaire qu'une rivale, car, par cela même qu'entre Cordoue et Séville, il est impropre à la navigation, il n'a jamais été utilisé pour le transport des marchandises. Sa mise en état de navigabilité a fait à diverses époques l'objet d'un examen approfondi, mais on se heurta constamment à des obstacles de toute nature. L'un des principaux consiste dans l'existence sur le parcours du fleuve d'un grand nombre de moulins importants, dont il eût fallu tout d'abord obtenir la disparition, mais les négociations et difficultés juridiques ont toujours été tellement embrouillées, que c'est resté jusqu'à présent un empêchement insurmontable. Les moulins à farine ne sont pas d'ailleurs les seuls à barrer ainsi tout le cours du Guadalquivir: ce sont principalement des moulins à huile qui utilisent industriellement les chutes du fleuve, car les propriétaires de ces établissements ne tardent pas d'ordinaire à faire une grosse fortune.

Aujourd'hui, la construction du chemin de fer a complètement rejeté à l'arrière-plan la question de la mise en état de navigabilité du Guadalquivir et condamné tout son cours jusqu'à Séville à un état d'inactivité industrielle, dont il ne sortira sans doute pas de si tôt.

A la sortie de la banlieue qui marquait autrefois la limite de l'ancien khalifat de Cordoue, la voie s'engage au milieu de grands enclos et de vastes pâturages, célèbres en Espagne sous le nom de *Ganaderias*. C'est là, qu'à côté de l'éleveur du mouton et de la bête à cornes pratiquée sur une vaste échelle, on entretient, avec un succès et une prospérité extrêmes, la race fameuse qui produit les meilleurs taureaux de combat. On évalue à plusieurs milliers le nombre des jeunes étalons, qui vivent ici à l'état complètement sauvage et sans le moindre frein, jusqu'à ce qu'ils soient dirigés un jour ou l'autre sur les différents cirques du royaume. Les *Ganaderias* andalouses ont tout autant de renommée que peuvent en avoir nos principaux haras, et tous leurs produits portent invariablement ce cachet de pur-sang, que le vrai connaisseur sait si bien distinguer du premier coup d'œil. Ces animaux, d'une vigueur extrême et d'une beauté véritablement hors ligne, ne pouvaient pas, avant l'établissement de la voie ferrée, être transportés au-delà de Séville, et c'est en grande partie à cette circonstance particulière que la *Plaza de Toros* de la capitale andalouse dut pendant fort longtemps sa grande réputation. Mais comme il est devenu facile aujourd'hui d'expédier à Madrid, et même jusqu'à Saint-Sébastien, les taureaux du midi, Séville, désormais incapable de soutenir la concurrence de la métropole, n'est plus guère maintenant qu'une place de second ordre. De même en effet que les grands chanteurs d'opéra ne fréquentent plus que les capitales où se concentrent la foule, la vie et la richesse, de même aussi les toreros recherchent exclusivement les villes, où l'on sait à tous égards apprécier leur art d'une manière convenable.

Là-bas, bien au-dessus de nous, trône sur son rocher d'une centaine de mètres la forteresse d'Almodovar. Ce vieux nid d'aigles mauresque, d'abord simple guérite préposée à la garde du pays, fut transformé plus tard par Don Pedro en une solide citadelle flanquée de murs et de tourelles, dont la principale, haute d'environ quarante mètres, découvre au loin sur la Sierra un horizon splendide. Les Maures étaient pour les travaux de fortification beaucoup plus avancés que les Romains, car tandis que l'art de ces derniers se bornait à bâtir sur un mètre d'épaisseur des murs en pisé percés de quelques portes, les Arabes employaient au contraire tout un système de murailles, de tours, de ponts, de retranchements, de remparts et de fossés, qui s'adaptait parfaitement aux divers terrains et en utilisait les accidents. Leur chef-d'œuvre en ce genre est la forteresse de l'Alhambra, qui, merveilleusement combinée et construite sur une colline dans toutes les règles de l'art, serait encore capable avec de bons défenseurs d'arrêter pendant assez longtemps des troupes à la moderne.

Après avoir dépassé la citadelle, nous pénétrons dans une vallée légèrement tourmentée, à peu près dépourvue de charme pittoresque, et toute pleine de la teinte gris cendré des rameaux d'oliviers. Un viaduc de soixante mètres de longueur, jeté sur le Guadiato et suivi de plusieurs petits ponts qui traversent successivement les gorges du Mondragon, de la Cabrilla, du Guadarijeto et du Cabraido, nous amène, au milieu d'une plaine riante, à la station de Posadas. Nous passons ensuite le Bembezar, toujours sur des ouvrages en fer, et bientôt, nous apercevons, auprès d'Hornachuelos, le château de ce nom, dominant, triste et solitaire, une vallée aussi morne que lui, sans végétation comme sans industrie, tandis que, par un gracieux contraste, nous distinguons de l'autre côté du fleuve les merveilleux et incomparables jardins d'orangers de Palma. Vus des hauteurs qui commandent le Génil, tous les environs de ce charmant village ressemblent à un gigantesque jardin de fleurs et de fruits, dont les produits savoureux rivalisent d'excellence avec ceux du chef-lieu de Majorque. Jadis, avant l'établissement de la voie ferrée, c'est à Palma que bifurquait la route postale qui conduisait à Séville par Ecija, mais comme cet ancien chemin se distingue entre tous par des charmes pittoresques de premier ordre, il reste encore aujourd'hui très-fréquenté par les touristes.

A partir de ce point, les jardins d'oliviers nous poursuivent sans interruption jusqu'à Peñaflo. Nous ne passons que trop rapidement sur un beau pont de fer, et c'est à peine si nous avons le temps de jeter un coup d'œil d'admiration sur les cascades mugissantes du Guadalquivir, qui se précipite à une grande profondeur au-dessous de nous dans le Guadalquivir. La romantique citadelle de Las Siete Hijas, fièrement perchée sur son rocher, forme un fond de tableau ravissant : à droite et à gauche, des palmiers nains bordent les rives du fleuve, rompant par la fraîcheur de leur aspect la monotonie des cultures d'oliviers qui s'étendent à perte de vue jusqu'à Lora del Rio. Dans le lit même du Guadalquivir, se succèdent à chaque instant ces moulins à huile, qui, du temps des Maures, se comptaient déjà par milliers entre Cordoue et Séville, et qui sont aujourd'hui d'un si bon rapport pour leurs heureux possesseurs. Un peu plus loin, la chapelle romane de Lora del Rio, regarde du haut de son clocheton en briques, comme pour les combler de ses bénédictions, les plantations de mûriers et d'orangers qui couvrent le pays. C'est là aussi que le Guadalquivir porte lui-même le joug d'un hardi pont de fer de 256 mètres de longueur, dont les huit travées reposent sur des piles tubulaires enfoncées dans le fleuve.

A notre droite, nous saluons Alcolea, et, nous enfonçant désormais dans le bassin houiller de Villanueva, nous gagnons bientôt Carmona, vieille cité mauresque, jadis importante et fortifiée, comme le montre encore son alcazar en ruine, aujourd'hui tout encombré d'immenses troupeaux de moutons, qui broutent paisiblement autour de ses murs délabrés et dans les gras pâturages d'alentour.

L'élevé du mouton constitue l'une des branches principales de l'agriculture espagnole. Le mérinos à laine frisée, qui passe à juste titre pour le prototype de l'espèce ovine, est vraisemblablement naturalisé dans le pays depuis un temps immémorial, et ce ne sont même pas les Arabes qui l'y ont introduit, comme on le croit assez communément. C'est en tout cas à l'Espagne que les régions agricoles des deux mondes sont redevables de l'importation du mérinos, et ce fait marque assurément une grande date dans les annales de l'histoire et de l'agronomie.

Les mérinos sont de complexion trapue et de taille moyenne : leur laine est fine et frisée. Les béliers portent de longues cornes en spirale attachées tout près de la tête, mais les brebis ne sont pas toutes munies de cet ornement. On divise les troupeaux de mérinos en sédentaires et nomades, *estantes* et *trashumantes*, selon qu'ils changent ou non continuellement de pâturages. Les nomades errent librement, paissant à l'aventure dans la campagne, ou bien se rendent à époques fixes dans des pacages particulièrement fertiles loués à cet effet par leurs propriétaires. Ces troupeaux quittent généralement en octobre leurs herbages d'été ou *apostaderos* pour regagner dans des régions plus chaudes leurs cantonnements d'hiver ou *invernaderos*. Chaque *Cabaña* de



PAYSANS ANDALOUS.

dix mille têtes a pour conducteur en chef, au cours de ces migrations annuelles, un berger *Mayoral*, assisté de cinquante pâtres accompagnés d'autant de chiens. La durée des voyages atteint parfois jusqu'à quarante jours, pendant lesquels on fait quotidiennement de trois à quatre milles espagnols. En avril, les troupeaux commencent à gagner les hauteurs, où on les tond au mois de mai et où se célèbrent à cette occasion des fêtes essentiellement originales, qui renieraient en vain leur provenance orientale. Enfin, au courant de l'automne, on frotte les animaux avec de la terre rouge d'Almazarron, croyant à tort ou à raison rendre par là leur laine plus fine. Les plus grands propriétaires de troupeaux de l'Espagne entière étaient jadis les moines de l'Escorial, qui possédaient des millions et des millions de têtes. La laine de ces pays, très-renommée dans le temps, a vu depuis lors sa valeur s'abaisser peu à peu, surtout grâce à la concurrence terrible de l'Amérique du Sud. Aujourd'hui, dans certaines parties de l'Espagne, beaucoup de manufactures de drap font aussi venir leur provision de laine du fond de l'Allemagne.

Tout en étudiant ainsi l'élève du mérinos, nous avons laissé derrière nous Tocina et Brenes, et nous atteignons maintenant La Rinconada, où se trouve l'embranchement de la ligne de Cadix. Déjà, nous pouvons, dans les lointains bleuâtres de l'horizon, saluer la Giralda, cette tour fameuse de la cathédrale de Séville : nous approchons à toute vapeur de la belle capitale andalouse.

Voici même que la voie suit de très-près les bords du Guadalquivir, et nous jette tout-à-coup au milieu du mouvement des navires et de l'animation du port. Quoique relativement inactif et encore peu vivant en ce point de son cours, le fleuve porte déjà bon nombre de canots, de voiliers et de bateaux à vapeur, qui trahissent avec certitude la proximité de la mer. Auprès des docks et sur les quais, sont entassés des monceaux de caisses, de ballots et de marchandises de toutes sortes, prêts à descendre le fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Océan. A voir ces gros navires à l'ancre, on comprend de suite que Séville est la sentinelle avancée d'un grand port maritime, et l'on trouve sans peine, après avoir traversé tant de plaines desséchées, que la vue de tout ce mouvement aquatique est des plus réjouissantes. C'est ici que sont entreposés tous les produits du sol de l'Andalousie ; c'est, pour les marchandises comme pour l'argent, un marché très-animé, dont l'importance toujours croissante ne peut que s'augmenter grâce à sa mise en communication par voie ferrée avec tous les grands centres de la péninsule : c'est, en résumé, une source de richesses, qui a déjà fait de Séville la principale place de commerce du midi de l'Espagne, et qui lui assure à jamais la suprématie sur toutes ses rivales.



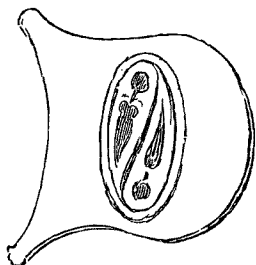


LES ARMES DE SÉVILLE.

SÉVILLE.

La muy noble, muy leal, muy heroica, e invicta.

*Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius, heros!*



Depuis le jour où Séville fut rendue aux chrétiens par les victoires de Ferdinand III, comme le rappellent les deux vers latins qui résument ci-dessus toute l'histoire de la capitale de l'Andalousie, elle porta, outre les glorieux surnoms indiqués en tête de ce chapitre, un écusson qui représentait Ferdinand sur son trône, le glaive dans la main droite, une sphère dans la main gauche, et qu'Alphonse-le-Sage ne tarda pas à remplacer par cette simple devise «*Nodo*», c'est-à-dire «*No me ha dejado*»; elle ne m'a pas abandonné! Aujourd'hui comme alors, Séville peut être fière de cet exergue, car, toujours fidèle et dévouée à ses maîtres, elle sut se tenir constamment à l'écart de toutes les levées de boucliers qui ont ensanglanté l'Espagne.

Son histoire antérieure à la période romaine ne repose guère que sur des hypothèses et des combinaisons plus ou moins vraisemblables. Il est certain du moins que les Romains firent d'Hispalis, comme ils nommaient alors Séville, la capitale de leur province de la Bétique. Le Guadalquivir, qui baigne les murs de la vieille cité, s'appelait en ce temps le Bétis.

Strabon, Méla et Pline font mention de l'éclat d'Hispalis. Les plus nobles familles romaines vinrent habiter la ville, où résida toujours le gouverneur de la province, et, nombre de ruines, qui ont traversé les siècles depuis cette époque reculée jusqu'à nos jours, témoignent encore aujourd'hui de la magnificence de cette ancienne colonie romaine.

Etant donné que Séville est bâtie dans un site admirable et particulièrement avantageux, sur les bords d'un beau fleuve navigable, à proximité de la mer, au sein d'une contrée bénie du ciel, il est tout naturel qu'elle ait servi constamment de point de mire à la convoitise de tous les conquérants et de toutes les hordes barbares qui ont successivement envahi l'Espagne. Ce furent d'abord les Vandales qui y firent irruption en 411, et, donnant leur nom à la province entière, en firent désormais la *Vandalusia* ou Andalousie. A peine huit ans plus tard, ce fut le tour des Goths, suivis de près en 420 par les Vandales de la Galice. Ceux-ci, sous la conduite de leur chef Geiserich, parvinrent à mettre fin à la domination romaine, mais bientôt, en 441, ils durent eux-mêmes céder de nouveau la place aux Goths, dont l'empire s'étendait chaque jour davantage sur la terre espagnole.

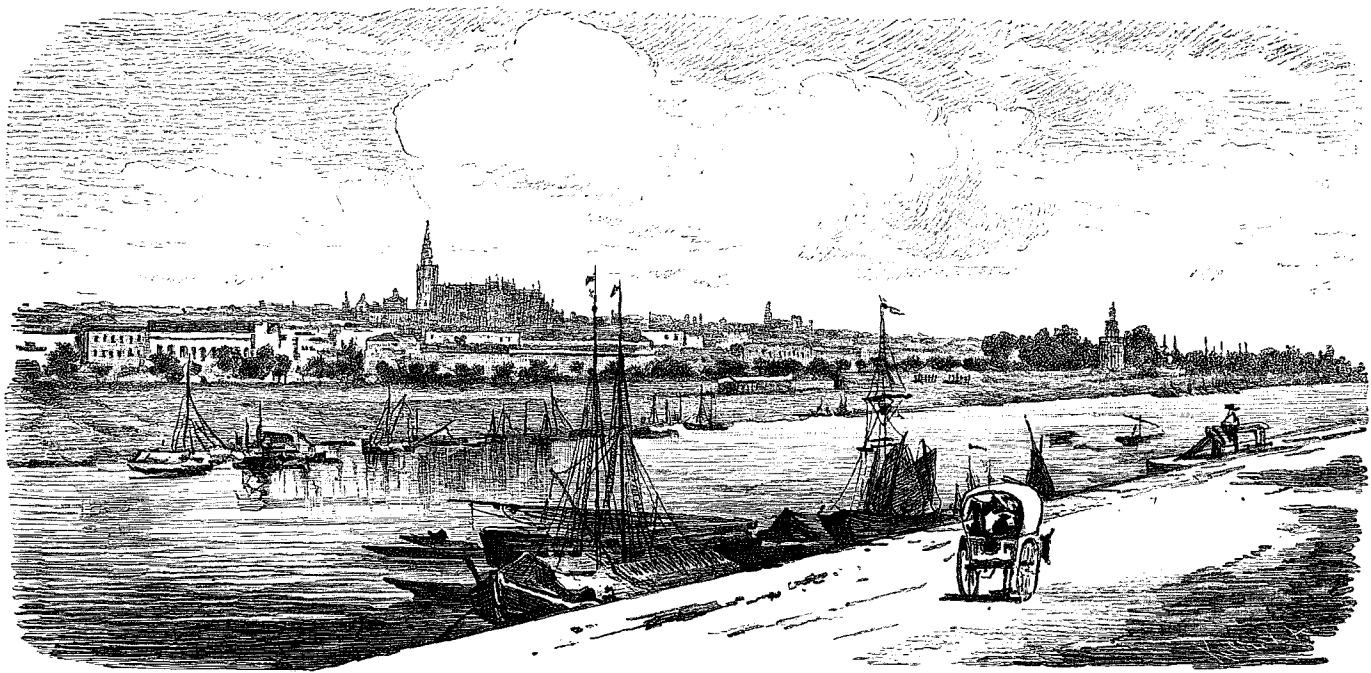
Bechnita et Amalarich furent les premiers rois qui fixèrent leur résidence à Séville. En 590 et 619, deux conciles y siégèrent: le premier sous la haute direction de Saint-Léandre, le second sous la présidence de Saint-Isidore, laissant l'un et l'autre, dans le recueil de leurs décisions et de leurs travaux, des indications très-précieuses sur la littérature espagnole au temps des Goths.

Au huitième siècle, la trahison appela les Arabes dans le pays. L'évêque de Séville, Don Opas, était au nombre des coupables, et c'est ainsi que nous voyons en 712 l'illustre émir Mouza

camper devant les portes de la capitale de l'Andalousie et la forcer à capituler après un mois de siège. Le vainqueur, désireux de pouvoir continuer sa marche sur la Lusitanie, remit entre les mains d'Isab le gouvernement de la cité conquise, mais la dureté de ce nouveau maître ne tarda pas à provoquer une opposition générale, puis un soulèvement unanime de tous les habitants, et la ville préféra dès lors se donner volontairement aux chefs arabes de la tribu d'Yémen.

Abd-el-Azis s'établit donc définitivement sur le trône avec sa belle épouse Egolina, la veuve du dernier roi des Goths. Assassiné à son tour en 715, il eut pour successeur Ayoub, qui, par la translation de la résidence royale à Cordoue, réduisit Séville au rang de simple ville de province.

En 1144, Ahmed attisa violemment la grande querelle religieuse qui divisait le pays, et réussit à renverser les Almoravides. Séville tomba de la sorte aux mains des Almohades, qui la gouvernèrent pendant une période de cent-deux ans. En 1211, le terrible émir Mumenin Mohammed-el-Nhar se présenta devant les murs de la ville avec une armée formidable, mais il ne



VUE DE SÉVILLE.

put échapper à sa destinée, et, complètement défait, le 16 juillet 1212, dans la mémorable bataille de Navas de Tolosa, il dut se retirer précipitamment au-delà du détroit, ne laissant derrière lui que confusion et désordre parmi les Musulmans demeurés en Espagne.

Sidi-Bou-Abdallah, le frère de l'émir fugitif, capitula devant Don Pelayo Perez Correa, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, après que Don Ramon Boniface eût fait avec ses vaisseaux sauter le barrage de Triana. Les conditions de la reddition furent, paraît-il, celles-là mêmes que Mouza avait jadis imposées aux Sévillans. Enfin, le 23 novembre 1248, Saint-Ferdinand fit son entrée dans la cité, et fixa sa résidence à l'Alcazar. Ainsi finit, après un règne de 536 ans, la domination des Arabes à Séville.

L'importance de l'émigration musulmane nécessita des mesures spéciales, pour prévenir la dépopulation imminente de la ville. Ferdinand accorda donc à ses vassaux des exemptions d'impôts et des logements gratuits, et la capitale de l'Andalousie prit aussitôt un accroissement rapide.

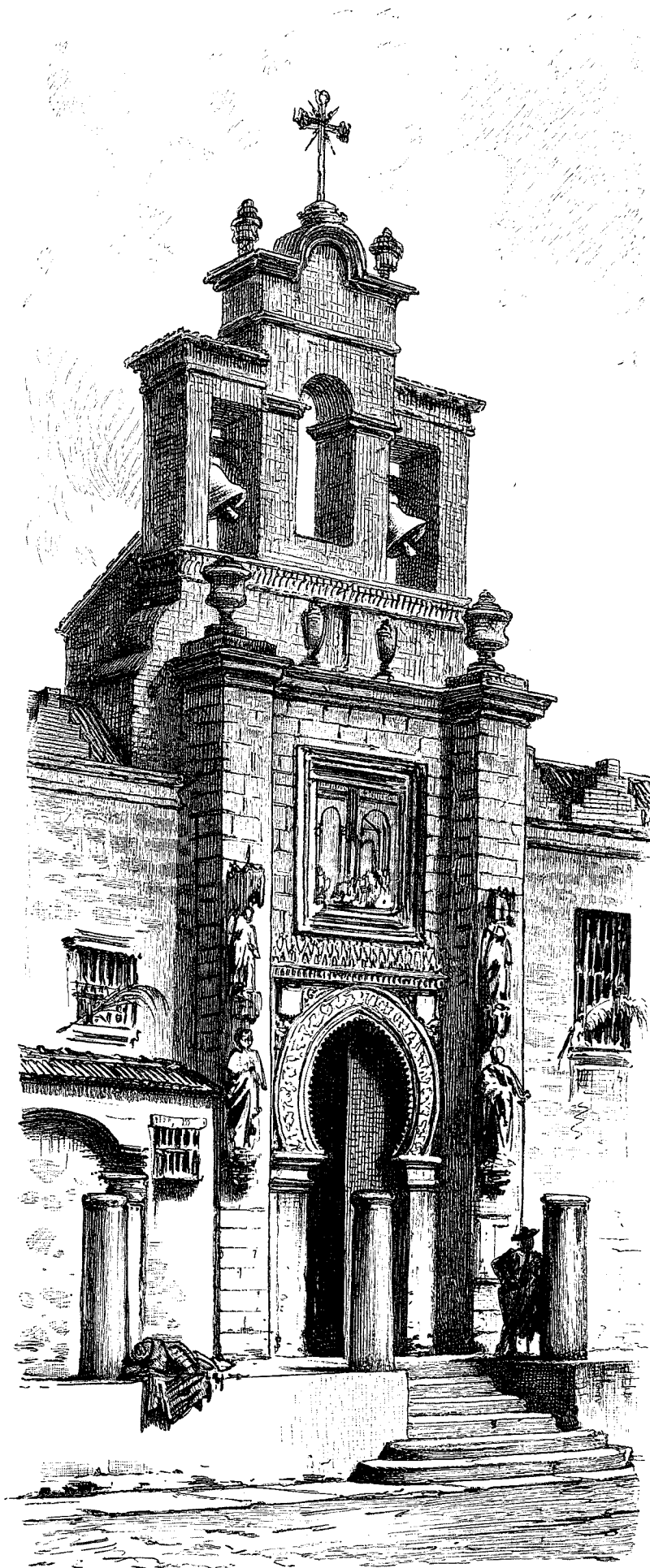
Après la mort de ce souverain en 1252, Alphonse-le-Sage, héritier du trône de son père, établit à Séville des écoles pour l'étude de la littérature arabe, des beaux-arts et des sciences,

et, après lui, son successeur Don Sanche déploya également, pendant tout son règne, de 1284 à 1295, une activité féconde en heureux résultats.

Un siècle plus tard, parut en Andalousie un héros, dont le souvenir est encore bien vivant dans le peuple, Pierre I^{er} de Castille, dit le Cruel ou le Justicier, que Caldéron a peint d'une manière si frappante dans son drame célèbre, intitulé « *Le médecin de son bonheur* ».

Parmi les nombreux faits et gestes imputables à ce souverain, et qui ont si amplement fourni matière aux récits des nouvellistes postérieurs à son règne, nous mentionnerons en passant le crime qu'il commit en 1385 contre son frère Don Fadrique, assassiné sous ses yeux à l'Alcazar de Séville, et contre l'infortunée Doña Juana de Lara. Nous ajouterons que, sa maîtresse Doña Maria de Padilla étant morte dans ce même palais en 1361, il proclama en pleine séance des Cortès qu'elle avait été son épouse légitime, et désavoua en même temps la reine Doña Blanca. Il mourut misérablement à Montiel, tué en duel par son propre frère, le bâtard Henri de Transtamare.

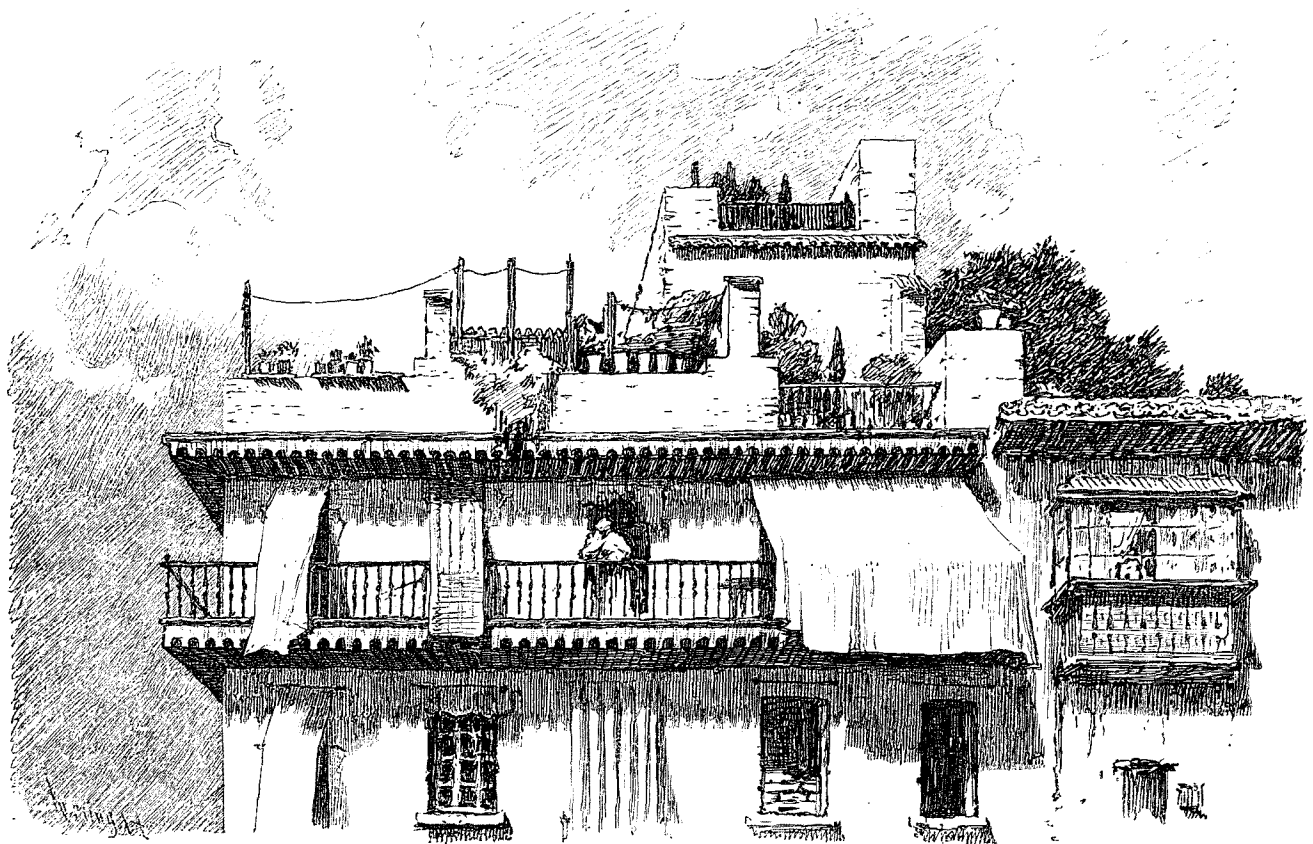
En 1492, les rois catholiques, revenant de la prise de Grenade, se rendirent à Séville. C'est à cette époque que se rapporte la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et que commence la période véritablement brillante de l'histoire de la capitale andalouse. L'or et les richesses y firent simultanément leur apparition, trop vite suivie malheureusement de l'irruption d'une armée d'aventuriers, qui sapèrent avec une audace incroyable la grandeur de l'Espagne. Le commerce transatlantique et le trafic international prirent pour entrepôt principal la vieille cité qu'arrose le Guadalquivir, et s'y maintinrent durant des siècles dans un état prospère.



LA PUERTA DEL PERDON, À SÉVILLE.

Séville fut, après Madrid, la première à se lever, en 1808, contre l'invasion française, sans pouvoir réussir cependant à empêcher le maréchal Soult d'y pénétrer en 1810. Depuis ce moment, l'histoire contemporaine de la ville peut être passée sous silence : ce que nous avons dit suffit à démontrer que *la muy noble, muy leal, muy heroica e invicta Sevilla* fut toujours intimement liée à l'histoire d'Espagne et mêlée à ses épisodes les plus importants.

Que si, de nos jours, Séville, depuis longtemps dépouillée de son lustre d'antan, est descendue au rang d'une modeste ville de province, elle est cependant encore bien loin de partager l'insignifiance actuelle de cette fameuse cité de Cordoue, son illustre sœur, qui l'écrasait si lourdement autrefois de son éclat, de sa richesse et de sa renommée. Séville est du moins restée abondamment peuplée, puisqu'aujourd'hui même elle compte encore 120,000 habitants, et,



LES TERRASSES DE SÉVILLE.

outre cela, elle occupe toujours, au point de vue industriel, une situation digne d'intéresser tous ses visiteurs, qu'ils prétendent interroger son passé ou étudier ses ressources modernes.

Bien qu'elle soit située dans la plaine et qu'elle ne soit défendue naturellement que du côté du Guadalquivir contre les attaques de l'ennemi, peut-être même grâce à ce double motif, Séville fut dès les temps les plus reculés transformée en un camp fortifié, comme le montrent encore aujourd'hui les débris subsistants de son enceinte, de ses tourelles et de ses portes. L'alcazar était protégé par une muraille crénelée, qui, partant de l'entrée principale dite aujourd'hui Arco de la Plata, passait près d'une tour située sur la place Saint-Thomas, longeait les entrepôts de la ville et englobait au passage la porte de la Monteria. Là, le mur d'enceinte faisait un coude ; puis, se dirigeant sur le patio de las Banderas, il passait devant la rue qui porte actuellement le nom de Postigo del Alcazar, pour gagner le jardin del Retiro et la porte de San Fernando. A partir de ce point, ses débris permettent de suivre son tracé jusqu'à la manufacture des tabacs,

à la porte de Xérès, à la Torre del Oro, et de constater qu'il revenait enfin, derrière la porte de Carbon, à son point de départ, l'Arco de la Plata.

Quinze portes principales, pour la plupart tombées avec le mur d'enceinte, gardaient les entrées de la ville. Actuellement, il n'en reste plus que quelques-unes debout, et comme Séville peut passer aujourd'hui pour une place ouverte, elles n'ont plus au point de vue militaire qu'une importance très-secondaire. Nous n'en citerons que cinq.

1° *La Puerta de Triana*, située au bout de la rue de San Pablo, à l'extrémité sud-est de la cité. Elle date de l'an 1588, et c'est sous sa voûte que le comte del Aguila fut assassiné en 1808.

2° *La Macarena*, qui se trouve au nord de la ville et tient son nom étrange d'une infante mauresque.

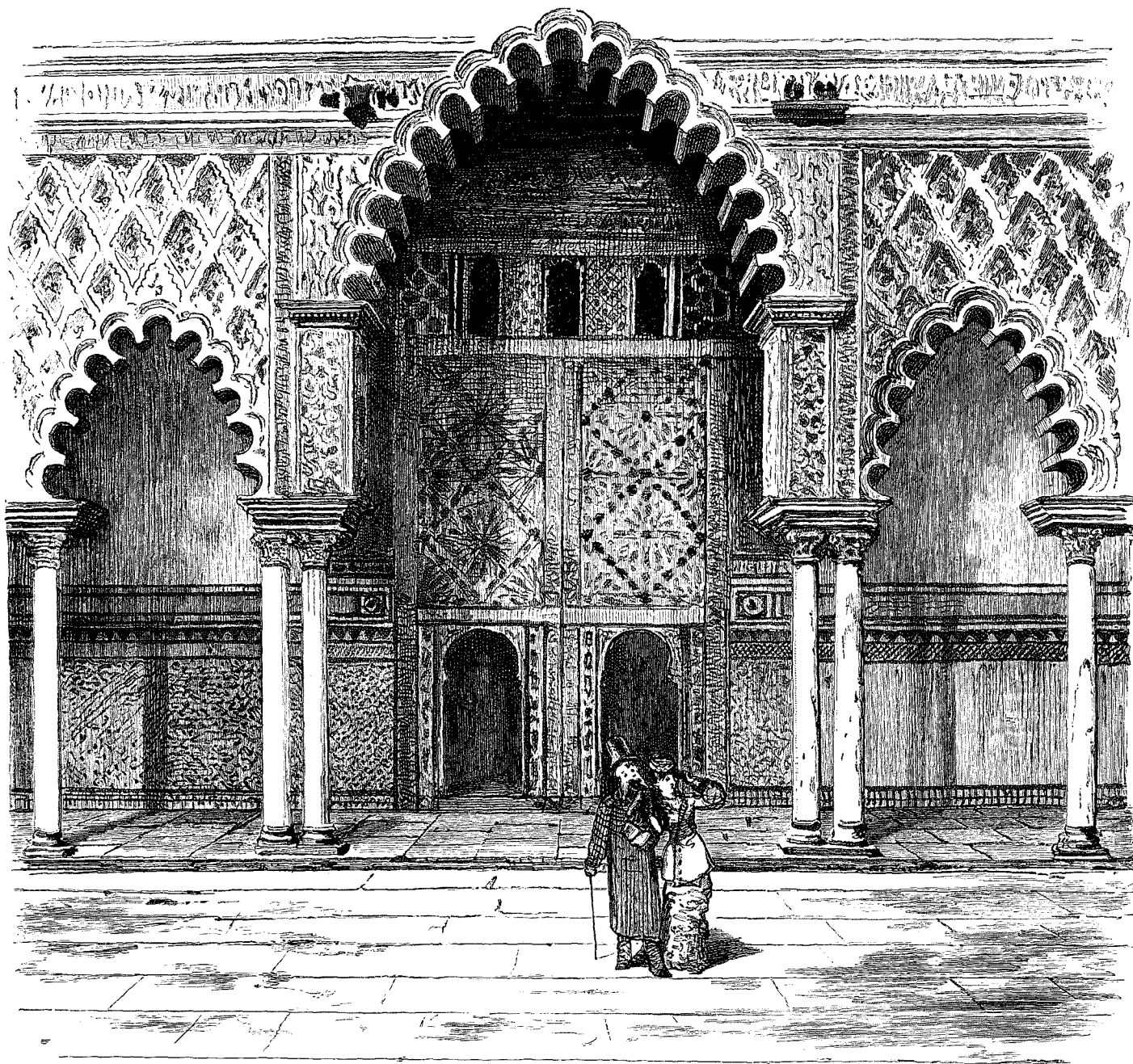
3° La petite *Puerta de Córdoba*, flanquée d'une tourelle, dans laquelle fut mis à mort, d'après la tradition, le roi Saint-Hermengilde.

4° *La Puerta del Osario*, ainsi nommée par suite de la proximité d'un vieux cimetière arabe. Elle s'appelait également Bib-Alfar, et avait constamment pour gardien un Arabe autorisé à percevoir à son profit un droit de passage sur tous les cadavres.

5° *La Puerta del Carbon*, dite autrefois *Puerta de las Atarazanas* ou *Azacanes*. Elle offre un certain intérêt historique, car c'est par elle qu'Axataf sortit de Séville en 1248, pour aller remettre les clefs de la cité au roi Saint-Ferdinand. Elle fut donc témoin de la ruine de la domination mauresque dans la capitale andalouse, et, encore imprégnée du caractère le plus pur de la vieille architecture arabe, elle garde aux yeux du visiteur un attrait tout spécial.



LES PALAIS DE SÉVILLE.



PORTAIL DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE.

Mieux que tous les éloges et toutes les descriptions, les vieux palais et les antiques monuments de Séville disent éloquemment quelles furent autrefois sa fortune et sa réputation. Les Romains, les Goths, les Arabes, les chrétiens ont toujours habité avec une prédilection marquée cette cité, dont un vieux proverbe dit orgueilleusement: « Qui n'a pas vu Séville n'a jamais vu de merveilles. » Ces palais, presque tous transformés aujourd'hui en établissements municipaux, n'ont plus désormais qu'une valeur historique; mais l'intérêt qu'ils offrent reste considérable, car ils nous mettent à même d'étudier les diverses périodes de

l'architecture et des beaux-arts chez tous les peuples qui ont successivement séjourné à Séville. Mieux conservés que les monuments de Cordoue, ils offrent tous avec la même richesse, profanes ou religieux, matière à l'admiration et aux dissertations du voyageur. Ils constituent en quelque sorte une chronique de pierre que chacun peut feuilleter en se promenant et qui ouvre les aperçus les plus curieux sur la civilisation de tant de siècles dès longtemps oubliés.



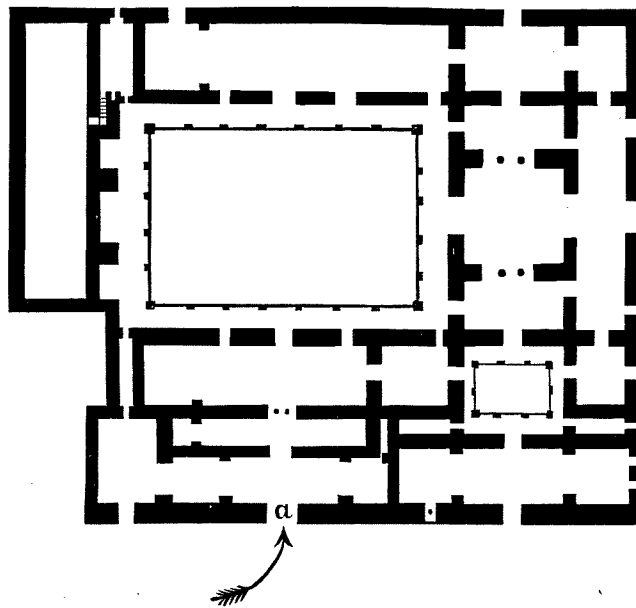
L'ALCAZAR DE SÉVILLE.

Sur la fin de la domination mauresque, en 1197, le sultan Abn Yacoub Youssouf posa la première pierre de l'Alcazar de Séville, restaura le mur d'enceinte de la cité, et jeta un pont de bateaux sur le Guadalquivir. C'est encore lui, qui, par un bel aqueduc partant du castel d'El Chaber, amena l'eau potable au sein de la ville, et qui érigea en l'honneur d'Allah une mosquée, dont le premier supérieur fut, d'après la chronique, le vénérable Abou Lacem Abderrahman ben Gafir. En somme, Séville est redevable à ce souverain d'une quantité de constructions et d'établissements d'utilité publique.

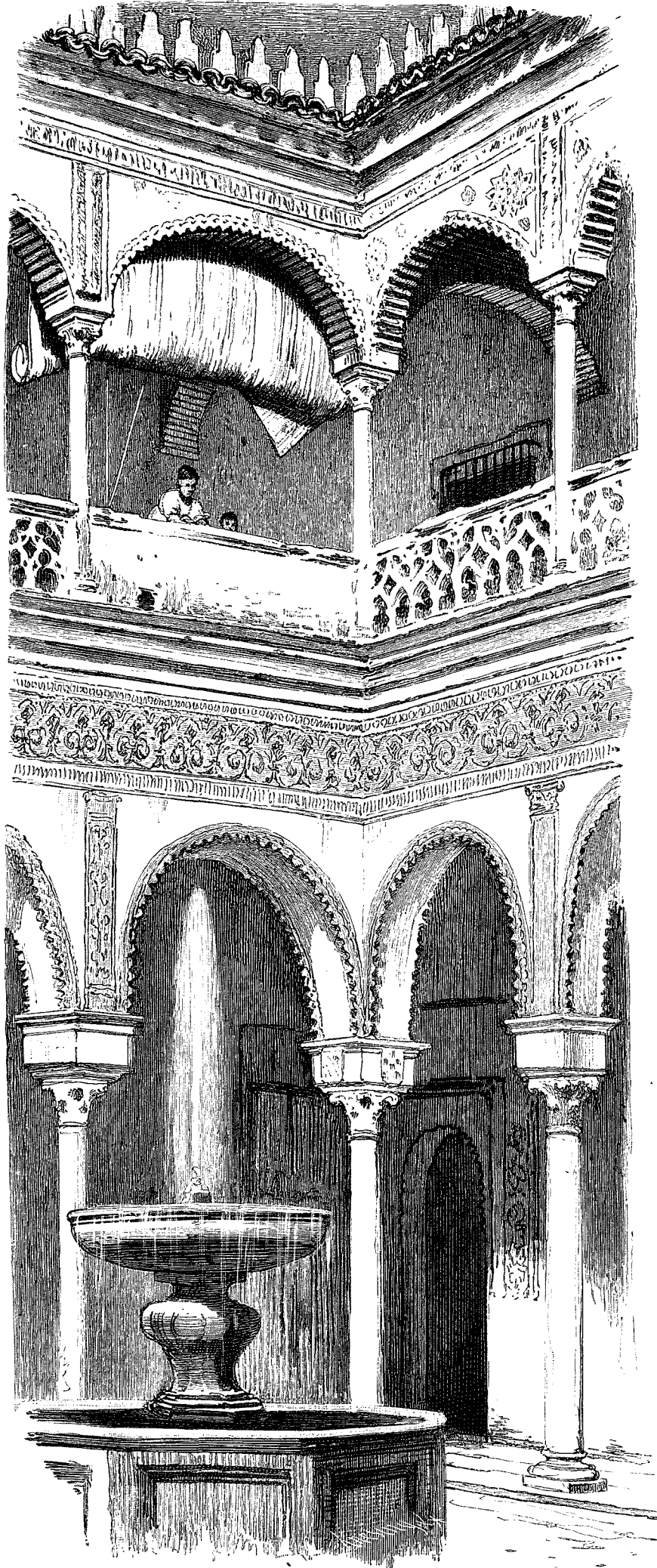
L'Alcazar occupe le côté sud-est de la Plaza del Triunfo. Les Arabes en avaient fait, d'une part, le palais de leurs rois, et, d'autre part, une citadelle fortifiée, bien qu'il soit situé tout-à-fait dans la plaine. Il était entouré d'une vaste muraille crénelée, qui reste encore debout sur une partie de son tracé. Son entrée principale, à laquelle on arrive aujourd'hui par le porche de la Plaza de la Monteria, découvre une admirable façade arabe de l'ornementation la plus noble et du plus riche coloris.

Pendant la période de restauration du monument de 1353 à 1364, sous le règne de Pierre I^{er}, l'architecture prit à Séville une direction tout autre que celle de l'art contemporain, si bien représenté à l'Alhambra de Grenade. Ainsi comprise, cette nouvelle manière se rapproche beaucoup du style chrétien, mais cependant, un peu plus grossière et en même temps moins symbolique que lui, elle s'en distingue encore par l'abondance d'inscriptions qu'elle comporte.

Au reste, on reconnaît aisément dans la décoration de l'Alcazar de Séville les changements de style des habitants successifs de la cité. Il n'y a de véritablement arabe dans le palais entier que le *patio de las Doncellas* et la *Sala de Embajadores* avec les pièces annexes. Tout le reste est restauré et relativement moderne. L'entrée principale mène aux salles d'audience, où les sultans, et, après eux, les rois chrétiens rendaient autrefois la justice. De là, on arrive par une porte latérale au *patio de las Doncellas*, quadrilatère magnifique formé par cinquante-deux colonnes



PLAN DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE.



LE PATIO DE LAS DONCELLAS.

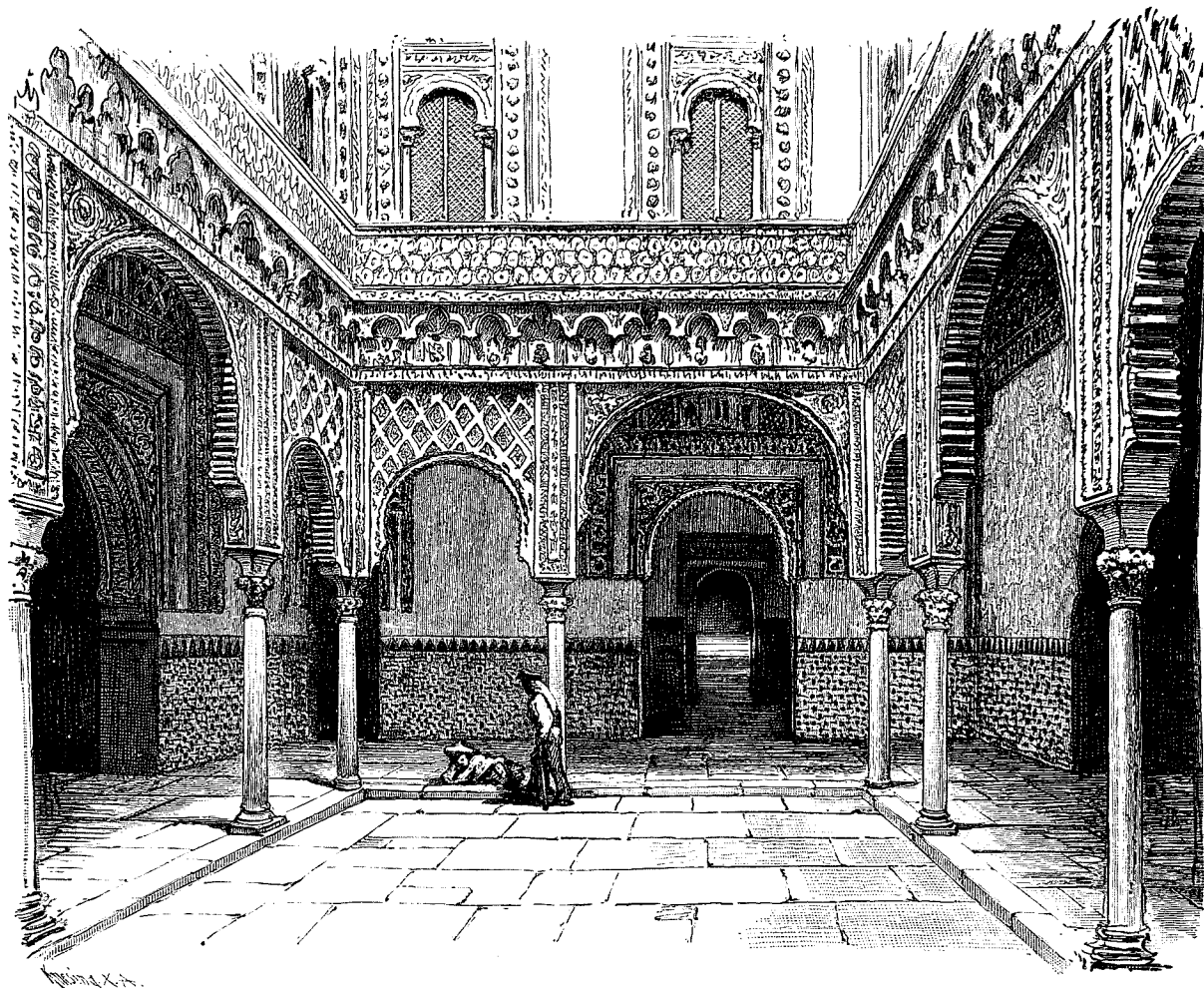
de marbre blanc. Des arabesques couvrent les murs, dont la base est garnie de carreaux de faïence d'une rare beauté; le sol est tout dallé de marbre blanc, et supporte en son centre une élégante fontaine.

Trois portes conduisent de ce *patio* dans le Salon des Ambassadeurs, et, à l'opposé de la cour, dans les appartements de la favorite Maria de Padilla.

Le Salon des Ambassadeurs est incontestablement le plus riche de tous. Quatre grandes arcades supportent une galerie munie de quarante-quatre petits arcs, pendant que quatre balcons en forme de tribunes ornent les parois à mi-hauteur. Au même niveau court autour de la salle une collection de portraits de rois, parmi lesquels on peut remarquer également celui de la belle Maria de Padilla, la favorite de Don Pedro. La voûte de cette pièce magnifique est formée de la fameuse *media naranja* ou demi-orange, belle coupole enrichie de superbes soffites et toute resplendissante d'or et de couleurs vives. L'entrée opposée conduit au *patio de las Muñecas* ou cour des poupées, ainsi nommé en raison des figurines qui le décorent et remarquable par la finesse extraordinaire de ses détails. Dans les salles adjacentes, des plafonds de bois, sculptés dans le meilleur style arabe, méritent une mention spéciale. De ravissantes petites fenêtres cintrées, les *ajimezes* mauresques, s'ouvrent entre les délicates colonnettes de marbre, et donnent sur les jardins une vue ravissante. L'étage supérieur du bâtiment est de construction moderne et d'un intérêt beaucoup moindre. Dans

sa partie la plus ancienne, on peut citer comme sa principale curiosité un oratoire gothique fondé par les rois catholiques et doté d'un bel autel en faïence. Du même côté se trouvaient les appartements de Don Pedro, qui communiquaient par un petit escalier dérobé avec la chambre à coucher de Maria de Padilla. C'est dans le Salon des Ambassadeurs que ce prince fit assassiner par ses archers, au cours d'une visite qu'il lui rendait, son frère Don Fadrique, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques.

Traversant ensuite *l'Apeadero*, on arrive aux jardins de l'Alcazar. Un bel escalier de marbre mène tout d'abord à des galeries voûtées, garnies de superbes bassins de l'époque arabe et connues pour avoir abrité jadis les bains des sultanes, qui furent plus tard ceux de Maria de Padilla. Les allées des jardins sont pavées de briques, à travers lesquelles des ouvertures pratiquées

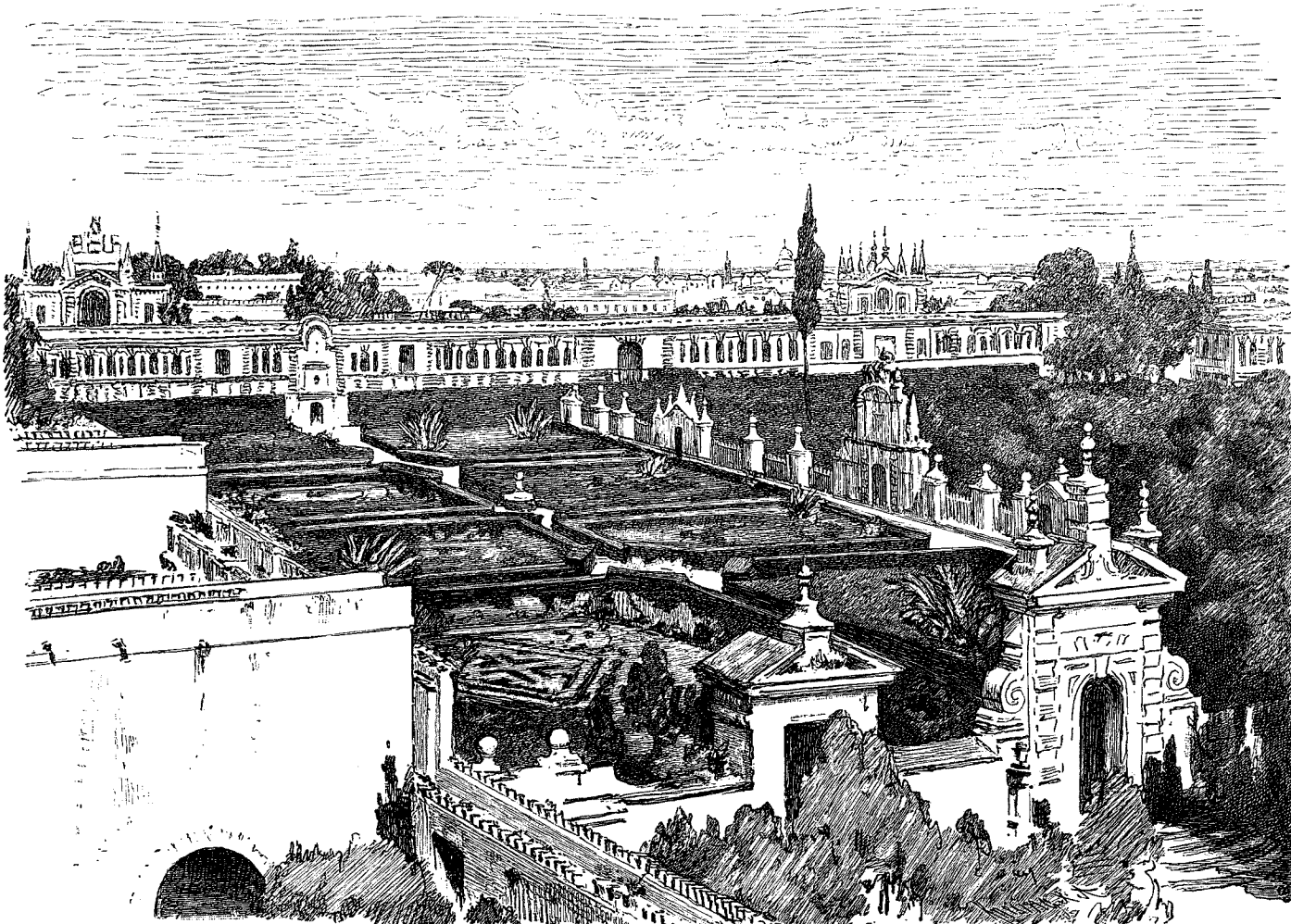


LE PATIO DE LAS MUÑECAS.

à cet effet laissaient jaillir une multitude de jets d'eau, qui arrosaient tous les massifs et procuraient aux Arabes une fraîcheur délicieuse.

En dépit d'innovations nombreuses qui cadrent assez mal avec les traditions du passé, les jardins de l'Alcazar portent encore aujourd'hui le cachet luxuriant des créations mauresques et les traces de l'amour des Arabes pour les beautés de la nature. Des sources et des orifices innombrables lancent en tous sens des filets d'eau, dont l'humidité bienfaisante vient rafraîchir les végétaux toujours en fleur de ces climats tropicaux et la grasse verdure des arbrisseaux et des prairies. Les cyprès, les palmiers, les orangers prodiguent à l'entour leur ombrage protecteur. Le buis et la pervenche se mêlent aux fleurs les plus variées pour former un tapis naturel, dont la main de l'homme s'efforceraient en vain d'imiter artificiellement la riche coloration. Le jasmin, le crocus, le narcisse et la rose répandent dans ces jardins délicieux une atmosphère embaumée,

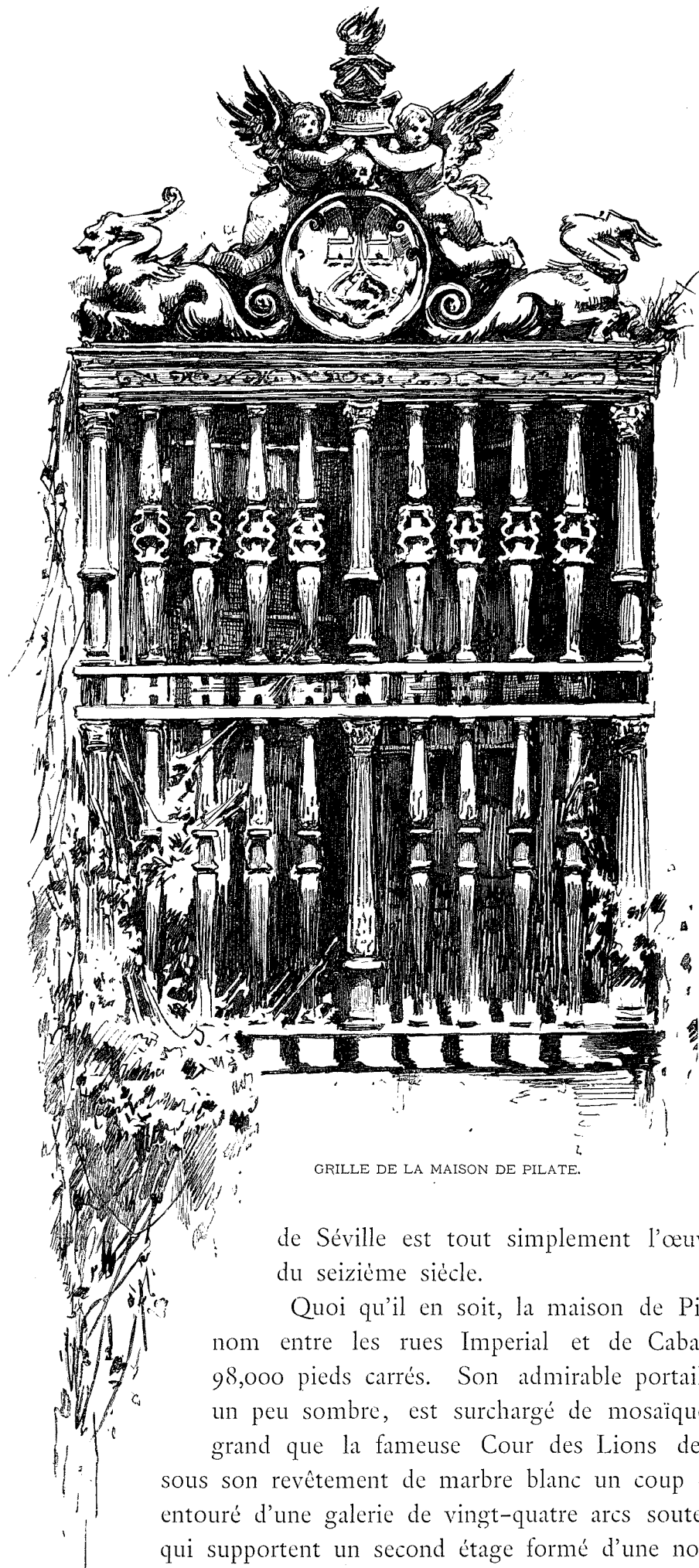
qui exerce sur les sens des promeneurs une action enivrante. Que si maintenant, on voit en outre luire à la tombée de la nuit au fond des buissons et des bocages, sur les rameaux et les pelouses, des vers luisants brillant de tous côtés comme des feux-follets, ou se trouve bien vite ramené comme par enchantement à l'époque lointaine, où les khalifes arabes, se promenant avec leurs belles favorites dans les allées de cet Éden, se surprenaient à oublier le monde extérieur et s'imaginaient déjà vivre voluptueusement dans le paradis de délices, qu'Allah promit un jour à ses fidèles par la bouche du prophète.



LES JARDINS DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE.

Entouré de murs de circonvallation et de solides remparts, le vieux château royal s'est conservé jusqu'à présent intact. Aucun élément destructeur n'a pénétré au cours des siècles dans cet Éden ravissant. Pur de toutes souillures et toujours florissant, l'Alcazar de Séville, immuable derrière sa gracieuse ceinture de plantes odoriférantes, offre encore au visiteur une peinture idéale du calme chanté dans les idylles antiques et des plus grandes jouissances du monde d'ici-bas.





LA CASA DE PILATOS.

LA MAISON DE PILATE.

Entre tous les autres monuments arabes de Séville, il en est encore un fort remarquable : c'est la Casa de Pilatos, la maison de Pilate.

Don Fadrique Enriquez de Ribera, marquis de Tarifa, entreprit en 1578 un pèlerinage à Jérusalem. Lorsqu'il revint deux ans plus tard à Séville, il construisit, dans le style de l'habitation de Pilate en Palestine, ce palais magnifique, devenu aujourd'hui la propriété de la famille ducale de Medina-Celi. On prétend cependant que le célèbre procureur de Judée n'a jamais occupé dans son gouvernement de Jérusalem une résidence de style asiatique, mais bien une maison romaine, ce qui paraît d'ailleurs beaucoup plus vraisemblable. On est donc infiniment plus autorisé à croire que le palais

de Séville est tout simplement l'œuvre personnelle d'un architecte arabe du seizième siècle.

Quoi qu'il en soit, la maison de Pilate est située sur la place du même nom entre les rues Imperial et de Caballerizas, et couvre une superficie de 98,000 pieds carrés. Son admirable portail est tout en marbre, et l'intérieur, un peu sombre, est surchargé de mosaïques et d'arabesques. Le *patio* est plus grand que la fameuse Cour des Lions de l'Alhambra de Grenade, et présente sous son revêtement de marbre blanc un coup d'œil véritablement enchanteur. Il est entouré d'une galerie de vingt-quatre arcs soutenus par de superbes piliers de jaspe, qui supportent un second étage formé d'une nouvelle colonnade ouverte. Au centre du *patio*, une fontaine d'albâtre, couronnée par un buste antique du dieu Janus,

projetée, par la gueule de quatre dauphins, des filets d'eau dans une jolie vasque circulaire. Le sol est recouvert de dalles de jaspe. Dans les coins de cette cour unique au monde, se sont égarées les statues colossales de quelques déesses grecques, qui s'harmonisent assez mal avec le style général du monument, et, sur la paroi postérieure de la galerie du bas, se détachent avantageusement des bustes antiques de personnages et d'empereurs romains. A droite de l'entrée d'un grand salon adjacent, éclairé par des fenêtres de couleur, s'ouvre une chapelle ravissante, au milieu de laquelle s'élève une colonne de marbre, identique à celle qui servit autrefois à la flagellation du Christ.

Un escalier d'une grande richesse mène au second étage, qui se compose d'une suite de pièces, rappelant toutes par les motifs de leur décoration les divers épisodes de la Passion du Christ. C'est ainsi que l'une d'elles représente la salle d'audience du procureur, tandis qu'une autre figure le prétoire, et qu'un palier, où se trouvent un banc de pierre et un coq, évoque le souvenir du reniement de Saint-Pierre. Peut-être est-ce uniquement à tous ces emblèmes que le palais doit son nom. Le jardin, qui est assez petit, contient encore quatre galeries reposant sur des colonnes de marbre et ornées de bustes et de statues d'une certaine valeur artistique. On prétend que le propriétaire y conserva pendant longtemps dans une urne les cendres de Trajan, mais que, le vase ayant été renversé par ignorance ou par malice, les restes du monarque furent dispersés à tous les vents.

Un autre palais de Séville, qui offre également un grand intérêt historique, est la Casa de los Taveras, appartenant aujourd'hui au marquis de Moscoso et située dans la Calle de Bustos Tavera. C'est là qu'a siégé, de 1623 à 1629, le tribunal de l'Inquisition, et qu'a demeuré, quatre siècles plus tôt, Doña Estrella de Tavera, dite communément «*La Estrella de Sevilla*» ou «*L'étoile de Séville*», la charmante héroïne de la comédie de *Sancho Ortiz*, de Lope de Vega. La Casa de los Taveras renferme un *patio* magnifique, et conserve, dans les appartements de l'étage supérieur, une collection de portraits de famille, qui fournissent de riches éléments pour l'étude du costume espagnol à diverses époques.

EL CONSULADO OU LA CASA LONJA.

(LA BOURSE DE COMMERCE.)

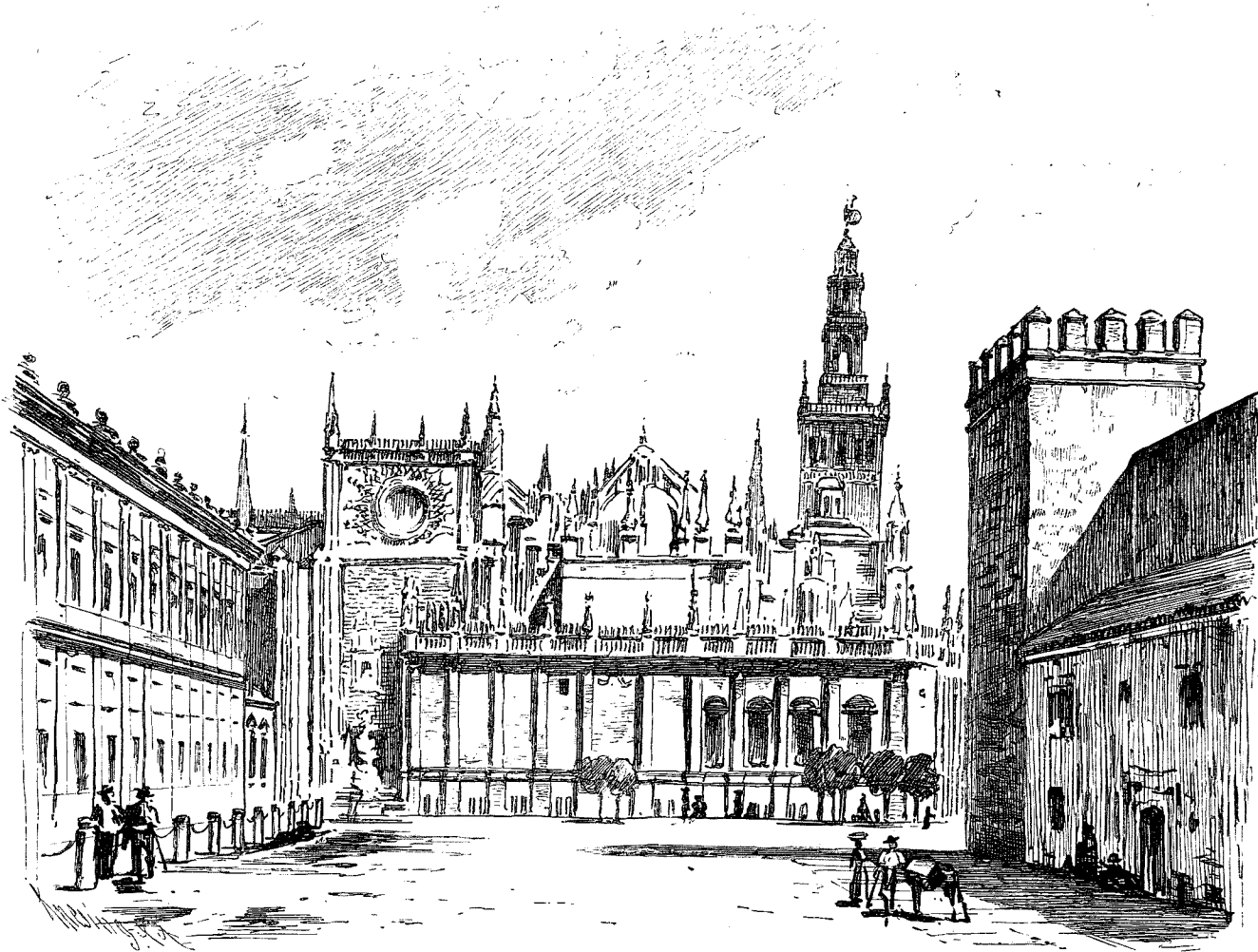
La Lonja, qui est un des monuments les plus beaux et les plus remarquables de Séville, occupe, au Sud de la cathédrale, tout un côté de la Plaza del Triunfo. Avant le règne de Philippe II, les portails et les colonnades de la basilique, ses nefs intérieures mêmes, étaient le rendez-vous habituel des courtiers et des négociants, qui venaient irrespectueusement y traiter leurs affaires commerciales. Le fils de Charles-Quint, peut-être en souvenir de l'Homme-Dieu qui expulsa des marches du Temple les vendeurs israélites, fit alors construire le Palais de la Bourse, pour ne pas abandonner plus longtemps la cathédrale à cette profanation de chaque jour. Le plan, conçu par Juan de Herrera, fut exécuté sur les ordres du roi par Juan de Mijares.

La Lonja est bâtie dans le meilleur style toscan. Trois grandes portes donnent accès dans l'intérieur du palais, qui, tout entier entouré d'une balustrade en pierre, est décoré avec une grande richesse et rehaussé par un coloris des plus harmonieux. Le *patio*, composé d'une

vingtaine d'arcs en plein-cintre, est particulièrement brillant, et supporte à l'étage supérieur un second portique d'ordre ionique. Le sol est dallé de marbre blanc et noir, et, ici encore, s'élève au centre de la cour une fontaine surmontée de la statue de cet illustre Christophe Colomb, dont le nom se rattache si intimement à l'histoire de l'édifice.

Le grand escalier conduit au vestibule du premier étage; un autre, plus petit, mène aux balcons du bâtiment: ils sont tous deux en parfaite harmonie avec le style et la décoration générale du palais.

La Lonja n'est pas seulement une Bourse de Commerce: c'est de plus un musée qui contient des trésors d'une valeur historique considérable, les Archives des Indes.



LA PLAZA DEL TRIUNFO, À SÉVILLE.

Jadis tous les documents relatifs à la découverte, à la conquête et à l'occupation des diverses colonies d'Amérique se trouvaient dispersés comme les titres de possession eux-mêmes dans une quantité de villes et de pays. Cette circonstance, aussi préjudiciable aux intérêts de l'État qu'à ceux de l'histoire, poussa le roi Charles III à distraire toutes ces pièces si précieuses des archives de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, ainsi que de la Chambre du Conseil Général des Indes et de cent autres endroits, pour les réunir toutes en un seul et même lieu.

En 1778, on proposa tout d'abord à cet effet la ville de Simancas, mais de grandes difficultés s'élevèrent contre la réalisation de ce projet, et la Lonja de Séville fut définitivement affectée à l'installation de cet inestimable trésor national. C'est l'Inquisiteur Don Antonio de Lara, chanoine de la cathédrale, qui fut chargé de ce gigantesque travail, et l'œuvre, commencée sous sa direction en mars 1785, fut terminée dans l'espace de trois ans, en 1788. Les 50,000 cartons,

où se trouvent renfermés tous les actes et documents, sont classés en onze séries, correspondant respectivement aux onze colonies transatlantiques suivantes : les Philippines, Saint-Domingue, le Mexique, Guatemala et Guadalaxara, Panama, Lima, Santa-Fé de Bogota, Caracas, Quito, le Chili et le Pérou. Le contingent de chaque série est partagé en deux subdivisions, la section des affaires ecclésiastiques et celle des questions profanes, qui contiennent à leur tour autant de ramifications qu'il y a d'autorités différentes.

Indépendamment de toutes ces curiosités, on voit encore dans le reliquaire de la Lonja une requête écrite par Cervantès, et dans laquelle le grand poète, si besoigneux à cette époque, sollicite de la bonté de Philippe II un emploi aux Archives Royales. Le monarque transmit la demande du malheureux écrivain au Conseil Général des Indes, qui la renvoya presque aussitôt avec cette annotation textuelle :

Busque por acá en que se le haga merced.

Madrid à 6 de Junio de 1596;

ce qui se traduirait à peu près de la sorte : « Que le pétitionnaire indique en quoi on pourrait le servir. »

Les Archives des Indes ne sont accessibles aux visiteurs qu'avec une autorisation du Ministre des Colonies transatlantiques, mais, cette formalité une fois remplie, le touriste oublie vite le petit dérangement qu'elle a pu lui causer. Bientôt, il ne rêve plus que de Fernand Cortès, de Pizarre, de Magellan; et, par dessus tout, retrouvant à chaque pas devant lui le nom et le souvenir glorieux de Christophe Colomb, il en vient à repasser brièvement dans sa mémoire l'histoire de ce grand homme.

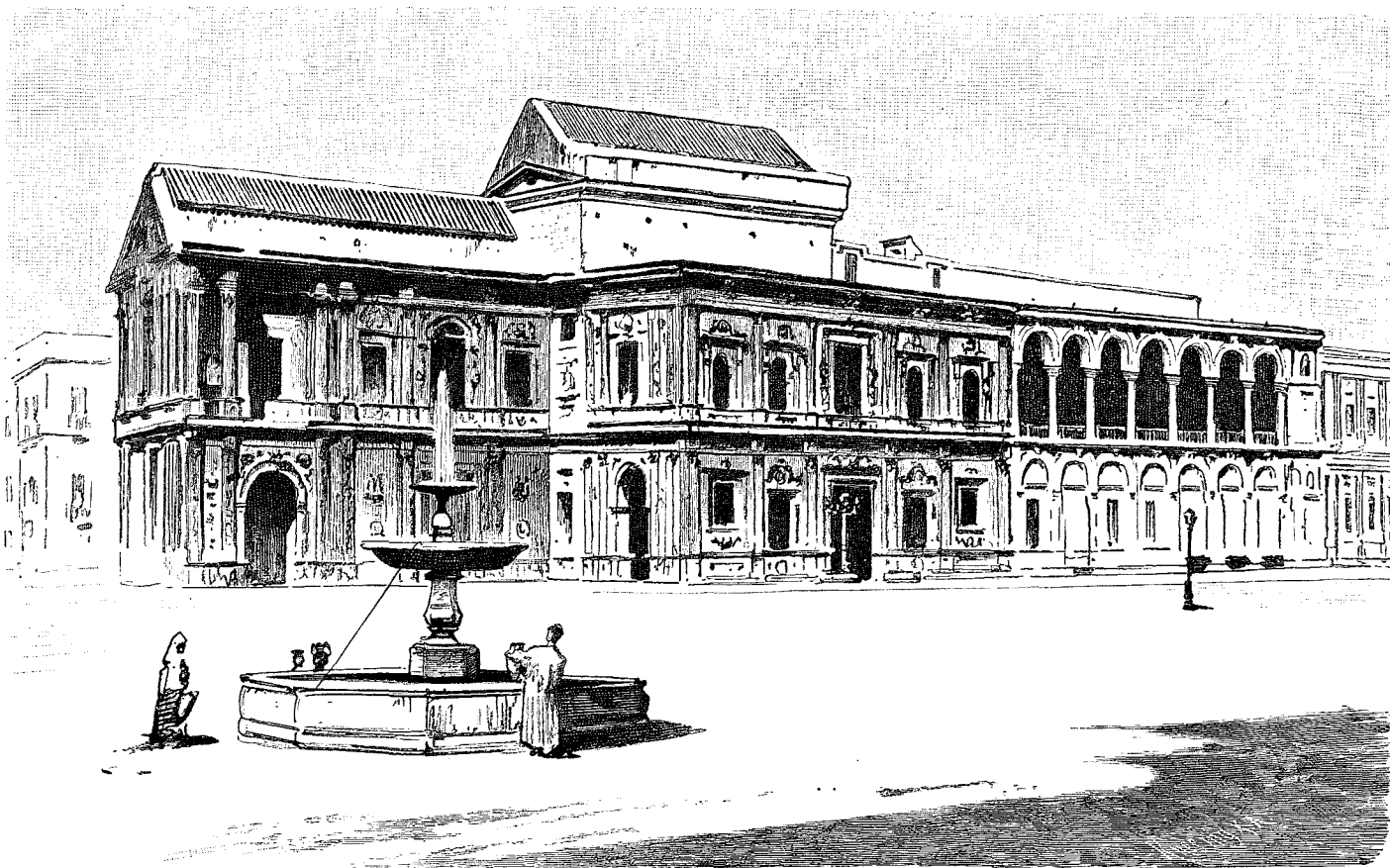
Fils d'un tisserand en drap, Christophe Colomb naquit à Gênes en 1436. De 1470 à 1483, il fit plusieurs voyages maritimes dans l'Archipel, sur les côtes d'Islande et en Guinée; se rendit en Espagne en 1484, et se mit à Barcelone, à Gênes, à Lisbonne et en Angleterre, à la recherche des appuis nécessaires à l'exécution de ses plans de découvertes. Enfin, après bien des déboires, trois petits vaisseaux furent mis à sa disposition, grâce à l'intervention de la reine Isabelle, avec un équipage de cent-vingt hommes, tandis qu'il se voyait assurer contractuellement à titre héréditaire le grade de grand-amiral et la dignité de vice-roi de tous les pays qu'il pourrait découvrir au cours de ses voyages. Ainsi encouragé, il partit de Palos, le 3 août 1492; atterrit, le 12 octobre, dans l'île de Guanahani ou San Salvador; découvrit Cuba, le 27 octobre, et Haïti ou Hispaniola, le 6 décembre; reprit, le 4 janvier 1493, le chemin de l'Espagne, et débarqua, le 15 mars, à Palos, d'où il était parti sept mois et demi plus tôt.

Nommé Grand d'Espagne à la suite de ces premiers succès, il quitta Cadix, le 25 septembre de la même année, à la tête de dix-sept vaisseaux et de quinze cents hommes d'équipage, découvrit le 3 novembre l'île de la Dominique, puis, successivement et sauf une courte escale du 22 novembre à Hispaniola, Marie-Galante, la Guadeloupe, Antigoa, Porto-Rico, et enfin la Jamaïque, au mois d'avril suivant. Après cette dernière conquête, indignement calomnié par des envieux, il dut, le 20 mars 1496, se remettre en route pour l'Espagne, où il ne put aborder que le 11 juin.

C'est à San Lucar de Barrameda qu'il commença son troisième grand voyage, le 30 mai 1498, avec une flottille de six vaisseaux, et c'est le 1^{er} août de la même année qu'il aperçut pour la première fois le nouveau continent, *la tierra firme*. Il revenait sur Haïti, après avoir encore découvert la Marguerite, lorsque, attaqué de nouveau par ses ennemis et condamné par Bobadilla à retourner rendre ses comptes en Espagne, il s'y vit traîner comme prisonnier d'État et prit terre à Cadix, le 25 novembre 1500, dans ces conditions lamentables.

Justement acquitté et restitué dans toutes ses charges et dignités, il entreprit, le 11 mai 1502, un quatrième voyage avec quatre petits vaisseaux; arriva, le 25 juin, à la hauteur de Haïti; suivit, à la recherche d'un passage, les côtes de l'Amérique centrale depuis le cap de Gracias a Dios jusqu'à Veragua et Puerto del Retrete, sur l'isthme de Panama (26 novembre 1502); fit naufrage, le 14 juin 1503; parvint à se réfugier à la Jamaïque; quitta cette île, le 28 juin 1504, après y avoir cruellement souffert pendant toute une année, et revint enfin en Espagne, où il débarqua, le 7 novembre, aux environs de San Lucar. Il mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, et ses cendres reposent depuis 1796 dans la cathédrale de la Havane.

Son frère aîné, le cosmographe Bartolomé, fut plus tard élevé à la dignité d'*Adelantado* ou vice-gouverneur d'Hispaniola, bâtit la ville de Saint-Domingue, et mourut en 1514 à Cuba



L'HÔTEL-DE-VILLE DE SÉVILLE.

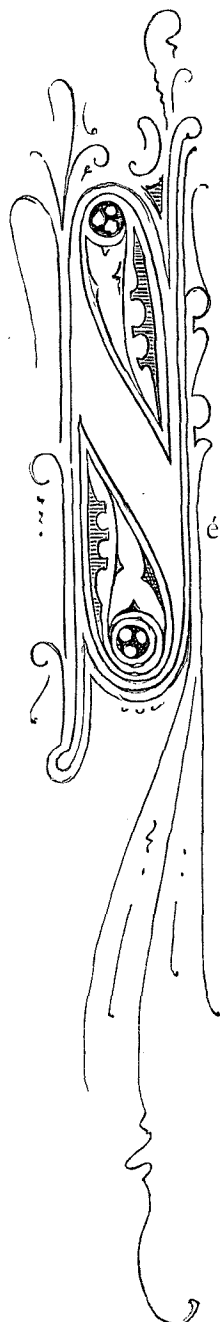
Quant à son frère cadet Giacomo, plus connu en Espagne sous le nom de Don Diego Colón, il occupa dans la suite les hautes fonctions de président du Conseil de Castille.

Le fils aîné de Christophe, qui s'appelait, comme son oncle, Don Diego Colon, et qui était né à Porto-Santo en 1470 ou en 1474, accompagna son père dans son second voyage, fut promu en 1508 au grade d'amiral et à l'emploi de gouverneur des Indes, et mourut en 1526. Son fils Don Luis Colon, investi dès l'âge de six ans de tous les titres et qualités de son père, rétrocéda en 1540 à Charles-Quint ses droits à la vice-royauté, fut en retour de cette concession nommé marquis de la Jamaïque et duc de Veragua, reçut en outre une forte rente, et mourut à Gênes, en 1568. Le majorat ainsi que l'amirauté des Indes passèrent alors au fils de son frère Christoforo, Don Diego Colon, dans la personne duquel s'éteignit en 1578 la descendance masculine du grand homme.

En quittant la Lonja, nous gagnons la fameuse Plaza de la Constitucion, dont nous avons déjà fait mention précédemment. Indépendamment de la Audiencia ou Cour suprême, on voit sur cette place la façade d'un autre bâtiment fort remarquable, les *Casas capitulares*, qui datent du milieu du seizième siècle et dont l'ornementation extérieure est sans contredit une des plus riches et des plus belles merveilles de Séville. On en jugera par ce simple détail que Berruguete n'a pas dédaigné de prêter sa main de maître à l'exécution des médaillons, où sont représentées les armes de la cité. Le plafond de la salle des séances est formé d'une magnifique voûte en pierre rehaussée par des cadres d'une exquise beauté, où se détachent dans trente-six cases différentes les portraits de tous les rois d'Espagne. Par malheur, le monument est resté inachevé, et le nom de l'architecte n'a point passé à la postérité.

Non loin de là, se dressent sur les bords du Guadalquivir le palais de San Telmo, qui appartient aujourd'hui à S. A. R. Monseigneur le Duc de Montpensier, et la *Torre del Oro* ou Tour de l'or. Placée dans l'enceinte même de l'Alcazar et destinée jadis à défendre l'entrée du fleuve, cette dernière construction affecte une forme polyédrique très-heureusement appropriée à son usage primitif. Plus tard, elle servit d'entrepôt pour la garde des trésors importés d'Amérique, spécialement des lingots d'or métallique, et c'est à cette circonstance particulière qu'elle est redevable de son nom.





LA PLAZA DE TOROS.

Séville était jadis pour la tauromachie un des centres sportifs les plus en renom ; mais, dans ces derniers temps, complètement surpassée en ce genre par le cirque de Madrid, elle a perdu désormais tout attrait spécial et n'ouvre plus que dans des occasions exceptionnelles sa *Plaza de Toros* à quelque *Corrida*. Les courses de la capitale ont, par le luxe de leur somptueuse ordonnance, créé un public très-difficile à satisfaire, aussi peu curieux d'assister en province à un combat de taureaux que d'aller voir représenter dans un théâtre de troisième ordre un opéra quelconque. Outre cela, grâce à l'établissement des chemins de fer, on peut aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit précédemment, transporter à Madrid en quelques heures et à très-peu de frais les meilleurs taureaux de combat, si bien que la province est désormais hors d'état de soutenir la concurrence de la capitale et voit les mauvaises herbes envahir chaque jour davantage ses plus fameux amphithéâtres.

Le cirque de Séville, dont la construction remonte à 1760, forme un vaste polygone de trente côtés. Tout le premier étage est en pierre et en maçonnerie ; le second, qui était au contraire en bois, a été emporté par un accident quelconque. Une des parois latérales, située dans la direction de la ville, laisse encore voir une brèche colossale faite en 1805 par un tremblement de terre, et découvre un panorama ravissant sur la cathédrale et sur les environs. Le diamètre de l'arène mesure soixante-sept mètres.

En dépit de son insignifiance actuelle, le cirque de Séville peut revendiquer dans l'histoire de la tauromachie plus d'une page brillante. En ce genre tout comme dans les beaux-arts, si l'on peut se permettre ce rapprochement banal, la capitale de l'Andalousie a été autrefois une pépinière de grands hommes, et les illustres *espadas* qui sont partis de là pour s'en aller, comme des foudres de guerre, cueillir des lauriers en Espagne et jusqu'à l'étranger, ont leurs noms liés à l'histoire de la cité aussi intimement que ceux de ses conquérants et de ses généraux. Aussi, avec quelle violence ne fait-on pas battre le cœur d'un Sévillan, lorsqu'on lui parle de Francisco Montes, dit *Facorro* ; de Jose Rodondo, dit *el Chiclanero* ; de Rafael Perez de Guzman, de Gayetano Sanz, de Rafael Molina, dit *el Lagartijo*, et de tant d'autres encore !

Dès l'année 1748, dans les célèbres courses de taureaux du roi Ferdinand VI, les deux frères Juan et Pedro Palomos charmaient déjà le public de Séville par leur adresse et leur témérité. C'est également à cette époque que l'on vit paraître dans le même cirque l'Africain Manuel Bellon, qui, par un procédé encore tout nouveau dans ce temps-là, s'en venait seul, l'épée à la main,

attaquer le taureau, et se contentait, pour toute protection, d'enrouler sa cape autour de son bras gauche. Dix ans plus tard, ce fut le tour des fils et successeurs du fameux Francisco Romero, les trois frères Pedro, Jose et Antonio Romero, qui, engageant la tauromachie dans une voie nouvelle, surent régénérer le combat de taureaux et en faire, à Séville d'abord, bientôt après dans l'Espagne entière, un divertissement national et la passion de tout un peuple.

Les élèves de l'illustre Romero s'étant ultérieurement ralliés à l'école de Ronda, cette ville finit par faire sous ce rapport une sérieuse concurrence à la capitale de l'Andalousie. C'est ainsi que cette belle province, non contente de propager dans ses *ganaderias* la race des taureaux de combat, en vint un jour à fournir à toutes les arènes de l'Espagne et de ses colonies des toreros de premier ordre, qui s'en allèrent récolter de tous côtés les applaudissements, la gloire et les lauriers ensanglantés du cirque!

Parmi les grands maîtres de l'école de Séville, il en fut un qui tient une place à part : c'est Francisco Montes el Facorro. Ce grand artiste, comme l'appellent orgueilleusement ses biographes, semblait bien né pour être torero : son corps, admirablement proportionné, avait autant de force que de souplesse, et son cœur était noble, plein de courage et de sang-froid. Pour cet homme, on peut dire que sa fréquentation des deux plus grands maîtres du temps de sa jeunesse, Pedro Romero et Geronimo Jose Candido, fut une faveur signalée du destin. Mieux qu'aucun de leurs devanciers et de leurs successeurs, ceux-ci s'entendaient à communiquer au commençant leur expérience du maniement des armes et leur connaissance du taureau. Comment s'étonner dès lors, que tant d'élèves et de débutants dans la carrière accourussent de toutes parts se former à pareille école, pour s'élancer ensuite jusqu'au-delà des frontières de la patrie à la poursuite de la gloire?

Francisco Montes était né, en 1805, à Chiclana, aux environs de Cadix. Dès son enfance, il montra beaucoup de goût et de dispositions pour l'art qui devait faire un jour sa renommée, et aucun de ses camarades ne l'égala jamais à cet égard. Bien plus, il eut vite fait de dépasser les espérances les plus hardies de ses maîtres, et commença de bonne heure à voler de ses propres ailes. Impatient de se signaler par de grandes actions et fort du sentiment de sa valeur, il vint avec une lettre de recommandation de Candido, se présenter à Madrid au fameux Roque Miranda, qui faisait alors les beaux jours de la capitale. C'est dans une course de taureaux donnée au cirque d'Aranjuez que Montes fit ses premiers débuts, et les applaudissements frénétiques qui saluèrent son action lui prouvèrent de la façon la plus flatteuse qu'il n'avait point passé inaperçu devant le public. Une seconde apparition dans la même arène, le 7 mai 1832, laissa déjà prévoir d'une manière décisive sa carrière à venir. Aussi, Antonio Ruiz el Sombrero s'empressa-t-il d'appeler sur le jeune artiste l'attention des sportsmen de Madrid, et c'est ainsi que, dès l'année suivante, nous voyons le nom et la gloire de Montes emplir le cirque de la capitale. A partir de ce jour, la célébrité du torero ne fit que croître à chaque apparition dans l'arène, et tout le sport de haut et bas étage se mit à briguer à l'envi l'honneur de son amitié.

On a voulu prétendre que c'est seulement depuis les triomphes de ce maître que la passion de la tauromachie embrase les Espagnols; mais, sans aller jusque là, il est incontestable que personne avant lui n'avait eu de pareils succès et que nul ne sut jamais au même degré entraîner son public. Outre cela, l'époque où vivait Montes était particulièrement favorable à son ambition, en ce sens que le goût de ces spectacles se perdait alors de plus en plus et que la Plaza ne constituait plus guère que pour un public d'ordre inférieur un passe-temps et un plaisir piquant. La bonne société avait déserté en masse les banquettes de l'amphithéâtre, et il ne fallait rien moins qu'un *Matador* comme Montes pour arrêter la décadence de ces sortes de jeux. L'apparition de ce *torero* engendra la classe des *Aficionados* ou sportsmen, et procura définitivement aux courses

de taureaux une popularité passionnée, que ni la force des lois, ni les progrès de la civilisation, ni le souci de l'humanité n'ont jamais pu lui faire perdre depuis. S'il est à croire que la façon de combattre de Francisco Montes aurait tort aujourd'hui devant le tribunal de la tauromachie moderne, il demeure en tout cas bien établi que, dans sa carrière de *torero*, ce maître a rendu en son temps des services éminents, si l'on peut risquer en pareille matière une telle expression. Son mode d'enseignement, conforme à toutes les règles de l'art, a constamment servi de guide à tous ses successeurs, et, grâce à lui, le combat de taureaux s'est transformé en un spectacle plus noble ou tout au moins aussi noble que ces chasses à courre, auxquelles s'adonnent encore si volontiers, en Angleterre principalement, tant de moralistes sévères et d'excellents apôtres de l'humanité. Bref, après n'avoir été trop longtemps qu'une boucherie sanglante, la *Corrida* devint ainsi une lutte chevaleresque, dont les côtés répugnants et les dégoûts inévitables furent désormais relégués au second plan. En ce qui concerne personnellement Montes, il est sans exemple que son épée ait jamais manqué son but : d'un mouvement aussi assuré que sobre, sa main exercée abattait invariablement l'animal, épargnant de la sorte à la pauvre bête le cruel martyre de l'agonie. On conviendra, qu'étant donnée l'impossibilité d'abolir ces spectacles de sang, c'était déjà un grand mérite que de savoir en abrégé les horreurs.

Le biographe de Francisco Montes ne prodigue pas moins d'éloges à l'homme privé qu'à l'artiste. Il paraît que ce matador modèle ne consacrait pas exclusivement tous ses soins à l'étude du maniement de l'épée : il avait encore trouvé le temps d'apprendre à connaître le taureau jusque dans les moindres particularités de son caractère, et s'adonnait en spécialiste consommé à l'élève de cet animal. Aussi déclarait-il volontiers au fond de ses *ganaderias* n'avoir pas de meilleurs amis que ses adversaires du cirque, et ne donner qu'à contre-cœur le coup de grâce à ses favoris.

Montes, qui, dès 1832, avait paru à Madrid en qualité de second *espada*, vit croître sa réputation jusqu'en 1848, et, pendant toute cette période, sa carrière ne fut qu'une suite ininterrompue de triomphes et d'ovations. Devant ce nouvel astre de la tauromachie, le grand *matador* Juan Yust s'éclipsa comme une étoile filante ; Juan Lucas Blanco, qui promettait pour l'avenir un second Costillares, rendit aussi les armes, et Francisco Arjona Guillen, dont le chemin vers la gloire paraissait tout tracé, se vit reléguer dans l'ombre avec la même prestesse.

En 1849, Montes se retira dans la vie privée, mais de mauvaises affaires le forcèrent en 1850 à liquider sa situation pour reprendre son ancien métier de *torero*. Tous les entrepreneurs de courses se donnèrent un mal inouï pour engager l'illustre espada qui venait de renaître à la

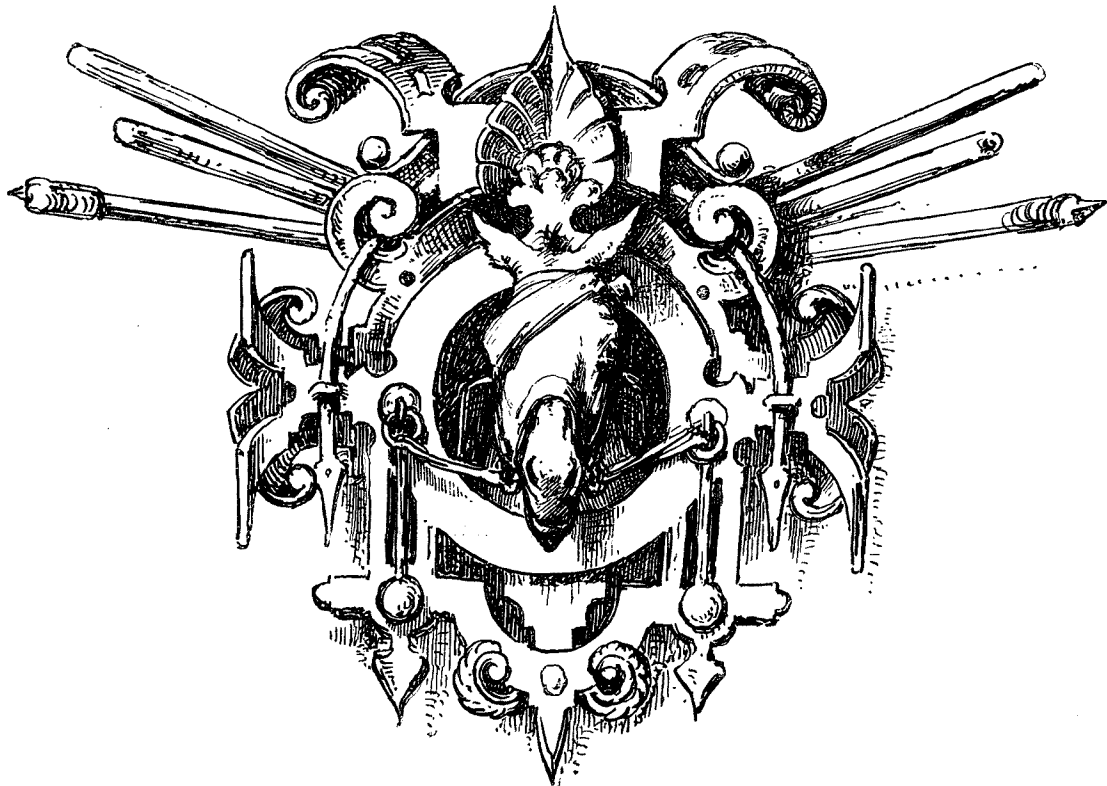


PICADOR SÉVILLAN.

vie de l'arène, et la réapparition du maître au cirque de Madrid, en compagnie de Redondo et de Cayetano, eut toutes les apparences d'une fête nationale. A Séville, le retour de Montes jeta également la population dans une folle ivresse ; les feuilles publiques lui consacrèrent en vers et en prose des articles insensés ; il se trouva même des gens pour demander qu'une réception solennelle fût faite par la ville à l'heureux espada, comme aux triomphateurs antiques. De fait, nombre de corporations se portèrent au devant de lui lors de son arrivée, et le conduisirent en grande pompe jusqu'à la vieille arène, où il avait commencé sa carrière sanglante et reçu de si chauds témoignages de la faveur populaire.

Malheureusement, ces transports d'allégresse n'eurent qu'une durée bien courte. Le 20 juillet 1850, au cours de sa troisième représentation dans la capitale, le pauvre matador fut grièvement blessé par un taureau que des banderillas enflammées avaient amené au paroxysme de la fureur. Percé d'un coup de corne dans le flanc gauche, lancé en l'air à deux reprises et sérieusement atteint à la poitrine et à la tête, Francisco Montes fut emporté à demi-mort. A peu près rétabli au bout de plusieurs mois passés sur son lit de douleur, il dut renoncer pour toujours à son art, regagna en septembre 1850 sa ville natale de Chiclana, et mourut, le 4 avril suivant, à l'âge de 46 ans, laissant à sa patrie les souvenirs immortels d'un nom intimement lié aux gloires de la tauromachie.

«*La sombra ha desaparecido, pero sus recuerdos quedan!*» «Il a disparu comme une ombre : seule, sa mémoire reste vivante parmi nous,» dit, en terminant son ouvrage, le biographe enthousiasmé de l'illustre espada!



DANS LES PAMPAS DE LA SIERRA MORENA.

Montes nous est maintenant assez connu comme torero et comme éleveur; mais, pour bien pénétrer son caractère, pour comprendre toute sa passion sauvage pour son métier de sang, il ne suffit pas, dit quelque part un de ses contemporains, de l'avoir applaudi dans l'arène; c'est la nuit, par un beau clair de lune, qu'il faut s'attacher à ses pas dans la *Ganaderia* du marquis de Villapañes y de Casa-Estrada. C'est là qu'il faut le voir sur son cheval fougueux, l'épieu et le lazo à la main, relancer, comme un véritable fils des pampas d'Amérique, un troupeau de taureaux sauvages jusque dans leur campement, et, moins assis que couché sur sa selle, les chasser devant lui, en poussant des cris terribles, comme un loup poursuivrait des moutons. Alors, Montes est véritablement beau: ses yeux brillent d'un feu sinistre; tous les muscles vibrent avec violence; son sang bouillonne impétueux dans ses veines.

Conscients de la supériorité morale de cet homme, les taureaux perdent devant son attaque imprévue tout leur courage naturel et toute leur force de résistance. Ils se concentrent lâchement en un peloton serré, baissent la tête de manière à ne présenter que les cornes et s'enfuient en bondissant du côté de la plaine, à travers les steppes et les prairies de leur enclos. Derrière eux galope à perdre haleine Francisco Montes el Facorro.

Un seul de ces animaux serait aisément capable d'arrêter le chasseur et de faire face au picador. Et pourtant, les voilà qui se sauvent sans même regarder derrière eux, sans jamais s'arrêter: le sol tremble du bruit de leurs sabots, et leurs mugissements se répercutent lugubrement dans la montagne. Autant le taureau est téméraire et redoutable, lorsqu'il se trouve seul à seul en présence de l'ennemi, autant il se montre lâche et peureux, quand tout un troupeau, affolé par une terreur panique, l'entraîne avec lui dans une fuite infernale. On verra bien l'un de ces animaux attaquer seul et terrasser un ours, mais si des centaines de taureaux sont réunis en bande et qu'un cavalier, un loup, ou même un malheureux chien s'élance à leur poursuite, vous les voyez aussitôt partir à fond de train, lutter de vitesse et de précipitation dans la fuite, se renverser les uns les autres pour gagner du terrain, descendre de longues côtes par une série de bonds désordonnés, traverser des rivières à la nage, le tout sans se retourner une seconde ni oser regarder en face un seul instant le prétendu danger. En pareil cas, l'entraînement de la masse est la principale cause du phénomène: un animal en terrorise un autre, nul ne veut rester en arrière de ses voisins, tous s'élancent en avant avec une force irrésistible, et leurs beuglements sonores ajoutent encore au désordre général le trouble effrayant du sauve-qui-peut.

Cependant, Montes vient de prendre l'étrier: l'œil au guet, il cherche en connaisseur, au milieu du troupeau qui s'enfuit, le plus fort des jeunes taureaux de la bande. Soudain, le lazo s'abat en sifflant sur le peloton, et, atteignant avec la sécurité d'une balle tirée sur un dix-cors le cou de la victime choisie d'avance, entraîne isolément la pauvre bête loin de ses compagnons. Alors, s'engage entre le cavalier et le taureau une course effrénée. Le lazo est tendu à se rompre,

fixé d'un côté aux cornes et au cou de l'animal; de l'autre, enroulé autour de la jambe du chasseur, pour lui laisser la liberté de ses mains et de ses bras. Le taureau, cherchant toujours de l'œil le troupeau dont il s'est vu si brutalement séparé, pousse de sourds mugissements, courts et plaintifs. Sans cesse emporté par une force irrésistible, il tente sans cesse d'échapper par la folle rapidité de sa course à l'homme qui le poursuit, au lazo qui étouffe sa respiration.

Montes, charmé au plus haut point et vivement surexcité par cette chasse originale, sent grandir sa passion avec les bonds de l'animal. Il oublie l'univers et tous ses habitants, et, conduisant comme en lisière sa victime apeurée, il la poursuit au triple galop à travers les herbages desséchés par la chaleur du jour; il pousse sans relâche des cris incompréhensibles; il laboure de l'éperon les flancs de son cheval. Là-bas, à l'horizon, son œil distingue encore une masse noire qui s'épand dans la plaine: c'est son troupeau de taureaux, qui, la chasse terminée, continue de plus belle sa course extravagante, pour ne plus s'arrêter qu'à complet épuisement.

L'animal prisonnier a, de son côté, retrouvé le vent des fugitifs: ses narines se dilatent largement, et, tout-à-coup, franchissant d'un bond à se rompre le cou une profonde excavation du sol, il jette sur le flanc par une violente saccade le malheureux cheval lancé à sa poursuite. Montes chancelle sur sa bête, et vient tomber la tête la première dans l'herbe épaisse de la prairie.

Les rôles sont désormais changés: c'est maintenant le taureau qui est maître de l'homme, et qui traîne derrière lui Francisco Montes, embarrassé dans le lazo. Le pauvre torero cherche bien à se dégager du lacs qui le rattache à l'animal, mais ses efforts sont vains. Aussi, sans plus tarder, il saisit de la main gauche la corde raidie par la tension, empoigne de la main droite le couteau acéré que l'Andalou porte toujours sur lui, et tranche d'un coup bien assuré ce lien à quintuple torsion, aussi résistant que le fil de fer le plus dur. Son sort est donc enfin séparé de celui de l'ennemi: il soulève péniblement son buste ensanglanté, et du regard interroge l'horizon dans toutes les directions. Un épouvantable juron s'échappe de ses lèvres: le cheval et le taureau ont disparu tous deux!

Pendant ce temps en effet, le jeune buffle n'a cessé de courir. Maintenant qu'il ne se sent plus étranglé par la traction exercée sur le lazo, maintenant que sa respiration est à peu près libre, il fuit à toute vitesse, traînant toujours dans sa course la corde maudite, qui, devenue libre à l'une de ses extrémités, fouette impétueusement l'air et le sol de ses gigantesques zigzags.

Soudain, au moment où l'animal, traversant une ancienne forêt vierge, passe au galop à côté d'un vieux chêne nouveau demeuré seul dans la prairie, la longe du lazo se trouve prise brusquement à la plus forte branche de l'arbre, et vient enrouler jusqu'à trois et quatre fois son extrémité libre autour du tronc. Une violente saccade arrête aussitôt le taureau dans sa course. Il tombe à la renverse, se roule spasmodiquement à terre, se relève à grand'peine, et laisse échapper un affreux mugissement de douleur: le voilà, cette fois, captif et à l'attache. Tremblant de tout son corps, il tire avec fureur sur la corde fatale: la secousse qu'il imprime de la sorte aux branches du chêne fait pleuvoir sur son dos et tout autour de lui une grêle de glands, qui tombent en crépitant. Pris d'une terreur mortelle, il veut alors reprendre sa course interrompue, mais le lazo fortement tendu par ce suprême effort lui interdit tout mouvement en avant. Conduit par la corde même et cloué à son arbre, l'animal en est réduit à décrire machinalement une spirale autour de ce point fixe, et, par l'enroulement de la longe autour du tronc, s'en rapproche de plus en plus à chaque pas. Au bout de quelques tours, la tête du taureau et la souche du chêne se touchent immédiatement; le cycle tracé par la longueur du lazo est tout entier parcouru; le superbe animal est complètement paralysé: il est pris.

Il a beau tirer sur la corde à grand renfort de coups de tête et s'émousser les cornes sur l'écorce de l'arbre: chaque saccade, chaque coup ne fait que renouveler cette avalanche de glands,

qui fait tressaillir sa peau et contracter sa face. Au comble de la fureur et de l'angoisse, il fouette l'air de sa queue, et trahit sa détresse par des mugissements lamentables, auxquels l'écho répond seul faiblement.

Cependant, Montes s'est relevé, et vient de remonter sur son fidèle cheval, accouru docilement à son appel. Suivant instinctivement sur l'herbe fraîchement foulée les traces du taureau, le cavalier et sa monture volent vers l'endroit, où, attaché à son chêne, le taureau réduit à l'impuissance, attend, les yeux flamboyants de colère, l'arrivée de son persécuteur.

A la vue de l'animal, un cri de joie échappe au valeureux chasseur. Il saute à bas de son cheval, enlève la *Faja* ou ceinture de soie que tout torero porte enroulée quatre ou cinq fois autour des hanches, la jette en capeador exercé à la tête du taureau écumant de fureur, et la lui entortille autour des cornes, en ayant soin de lui couvrir les yeux de façon à l'aveugler entièrement. A peine privé de la vue, le terrible ruminant, tout-à-l'heure encore si farouche et si agité, apparaît immédiatement dompté de la manière la plus complète et doux comme un agneau. Il se laisse entraîner presque sans résistance jusqu'à l'enclos, où se trouvent déjà parqués plusieurs de ses compagnons d'infortune, et, dans quelques jours, il prendra non moins docilement le chemin du cirque, pour aller pendant une demi-heure servir de passe-temps et de souffre-douleur aux Espagnols altérés de sang.

On le voit, c'est bien là, au milieu des pampas de la Sierra Morena, que Francisco Montes el Facorro se sentait dans son véritable élément; c'est là, bien plus encore que dans l'enceinte de l'amphithéâtre, qu'il déployait toute sa force et sa ténacité: c'est là qu'il donnait la mesure de son courage dans toute sa plénitude.



MURILLO ET LE MUSÉE PROVINCIAL DE SÉVILLE.

De ces guerres de religion qui ont déchiré l'Espagne pendant si longtemps; du triomphe définitif du christianisme et de la défaite de l'Islam; de l'enthousiasme belliqueux que les rois, les chevaliers et le peuple montrèrent pour la lutte durant toute cette période, il devait nécessairement sortir non pas seulement des héros de cape et d'épée, mais encore d'illustres coryphées de l'art, et spécialement des maîtres de la peinture religieuse. Le christianisme et son culte vénéré demeurèrent pendant des siècles le grand centre du mouvement intellectuel de l'Espagne, sitôt que les souverains de ce pays furent parvenus à exterminer par le fer et le feu tout ce qui restait des Maures. Les sculpteurs, les architectes, les peintres se trouvèrent irrésistiblement entraînés dans cette évolution autour du point central commun, et c'est ainsi qu'encouragée par les goûts luxueux et la vanité des princes, par la richesse prodigieuse des butins de la guerre et l'abondance excessive de l'argent et de l'or, la production de monuments, de statues et de tableaux religieux devint en quelque sorte une espèce de manie; c'est à ces tendances spirituelles que nous devons les beaux spécimens de l'art de cette époque; en un mot, c'est à cet enthousiasme des âmes bien plus qu'à un heureux hasard qu'il convient d'attribuer comme une conséquence naturelle l'apparition des immortels génies de ce temps.

Le plus haut représentant du genre fut ce grand Murillo, qui sut se conserver à l'Espagne dans toute son intégrité, dans toute sa pureté, dans toute son originalité, en évitant de s'aller perdre, comme le firent tant de ses contemporains, au-delà des frontières de sa patrie. De la sorte en effet, il put demeurer à l'abri de toute influence étrangère, et n'eut en conséquence autre chose à transporter sur la toile que son âme à lui, son âme d'artiste et de dévot.

Jusqu'à ce maître, et pour ne remonter qu'au milieu du seizième siècle, les principaux champions de l'école de Séville avaient été Juan Sanchez de Castro, Luis de Vargas, Luis Fernandez et son élève Herrera, Francisco Pacheco et Juan del Castillo, auquel était réservé l'honneur de développer le talent du plus grand peintre religieux de cette époque. Enfin, en 1617, naquit, au sein de la capitale de l'Andalousie, Bartolomé Esteban Murillo. Ses parents étant pauvres et besoigneux, un membre de la famille de sa mère consentit à se charger de son éducation, et le mit à l'école. Dès le bas âge, l'enfant montra des dispositions toutes particulières pour le dessin et la peinture, si bien qu'il finit par attirer sur lui l'attention de Juan del Castillo, et par entrer, de très-bonne heure encore, dans l'atelier de cet artiste. Cependant, demeuré seul et complètement abandonné à lui-même à Séville lors du départ de son maître pour Cadix, le pauvre écolier ne traversa qu'à grand'peine cette période critique. Peu à peu, il vit partir également tous ses condisciples et ses amis, et mena désormais, presque entièrement dans l'oubli, une vie misérable. En 1642, nous le rencontrons enfin à Madrid sous l'égide de son nouvel ami Vélasquez, qui, après avoir assuré son avenir matériel et moral, ne le laissa partir en 1645 qu'à l'état de grand maître. Murillo revint alors dans sa ville natale, animé d'une soif de gloire

indescriptible, que le hasard lui fournit aussitôt l'occasion d'apaiser. Il s'agissait de faire onze grandes toiles pour la décoration du couvent des Franciscains, et le maître s'acquitta de cette première commande avec un succès qui décida de son avenir. Ces tableaux, qui sont tous aujourd'hui tombés en la possession du musée provincial de Séville, furent immédiatement reconnus pour des chefs-d'œuvre de premier ordre, et la situation pécuniaire de l'artiste s'en ressentit bien vite de la façon la plus avantageuse. Des commandes nouvelles lui furent données de toutes parts; les églises et les couvents ne tardèrent pas à lui devoir leurs plus beaux ornements, et cette période de production active et passionnée vit naître sans contredit ses plus remarquables



PORTRAIT DE BARTOLOMÉ ESTEBAN MURILLO.

chefs-d'œuvre. Son ambition ne cessa pourtant pas encore de le pousser en avant, et bientôt la Caridad vint ajouter de nouveaux lauriers à sa couronne. Après une longue vie d'activité infatigable et de production chrétienne, ce héros de l'art rendit son âme à Dieu, le 3 avril 1682, dans la soixante-cinquième année de son âge. Une simple pierre recouvre à Santa Cruz le tombeau du grand homme!

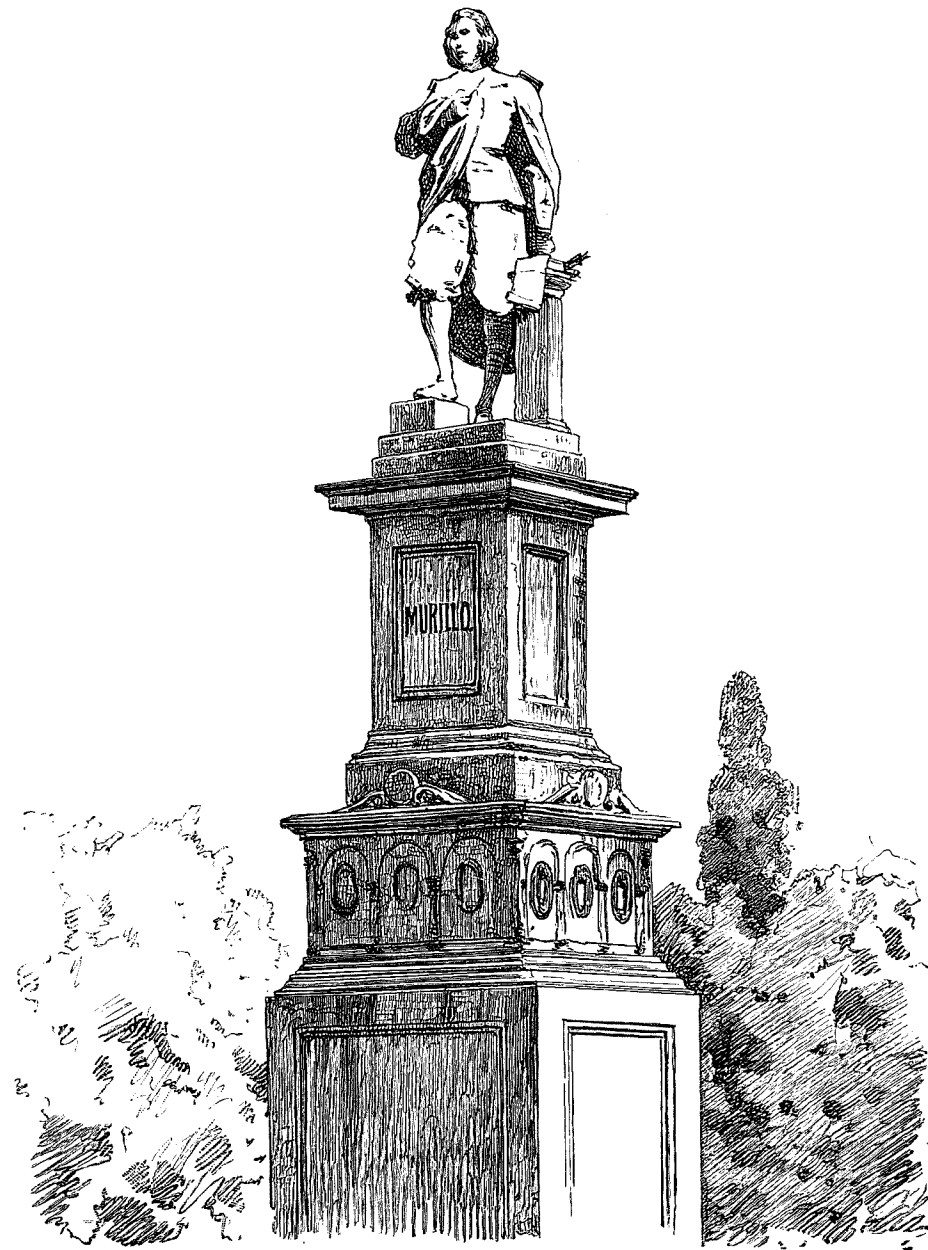
Un des principaux mérites de ce maître est assurément d'avoir sauvé l'art espagnol de l'influence de l'élément étranger et d'avoir ainsi créé, comme ne sut le faire aucun de ses devanciers ou de ses successeurs, une peinture nationale dans toute la force du terme.

Le musée provincial de Séville occupe l'ancien couvent de la Merced, et peut passer sans exagération pour un des plus riches du monde. Les œuvres de Murillo sont exposées dans un

salon, qui a remplacé le chœur de l'ancienne église, et s'offrent au visiteur, grandioses et sublimes, dans le rayonnement de la ferveur, du mysticisme et de la dévotion du peintre. Sa *Conception* et son *Annonciation de la Vierge*, son *Crucifement*, son *Saint-Augustin*, sa *Vierge à la Serviette* ont

une réputation universelle. A côté de son *Saint-Thomas distribuant des aumônes*, brillent de tout l'éclat de leur gracieuse beauté *Sainte-Rufa* et *Sainte-Justine*, patronnes de Séville. Le *Saint-François d'Assise embrassant le crucifix du Sauveur* et le *Saint-Antoine*, agenouillé devant son prie-Dieu à côté de l'enfant Jésus penché sur un livre ouvert devant ses yeux, captivent et retiennent également sous le charme le voyageur émerveillé.

Que si maintenant nous prenons congé du maître pour jeter un coup d'œil sur l'œuvre des autres artistes représentés dans les collections du musée, nous nous trouvons en présence de Zurbaran, de Roelas, de Valdes Leal, de Herrera le Vieux, d'Alonso Cano, de Castillo et de Juan Varela. Du premier de ces artistes, voici l'*Apothéose de Saint-Thomas d'Aquin*; plus loin, le *martyre de Saint-André* de Roelas; sur un autre point, le *Calvaire*, l'*Assomption* et la *Conception* de Valdes. Et que dire du *Saint-Basile* de Herrera



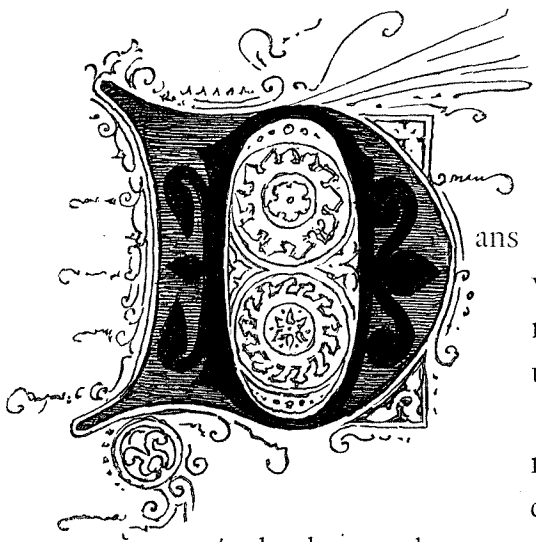
LA STATUE DE MURILLO À SÉVILLE.

le Vieux et de la *Cène* de Céspedes! Comment louer à leur juste valeur l'*Adoration des Mages* de Castillo, son *Couronnement d'épines* et sa *Visitation de la Vierge*!

L'heure nous force bientôt à quitter ce magnifique sanctuaire de l'art, et nous en sortons, absolument saturés de chefs-d'œuvre, non sans jeter un long regard d'adieu sur la statue d'airain que la cité de Séville a érigée devant la porte du musée au maître de l'école andalouse, en témoignage d'admiration et de reconnaissance.



LES COLLECTIONS PARTICULIÈRES DE SÉVILLE.



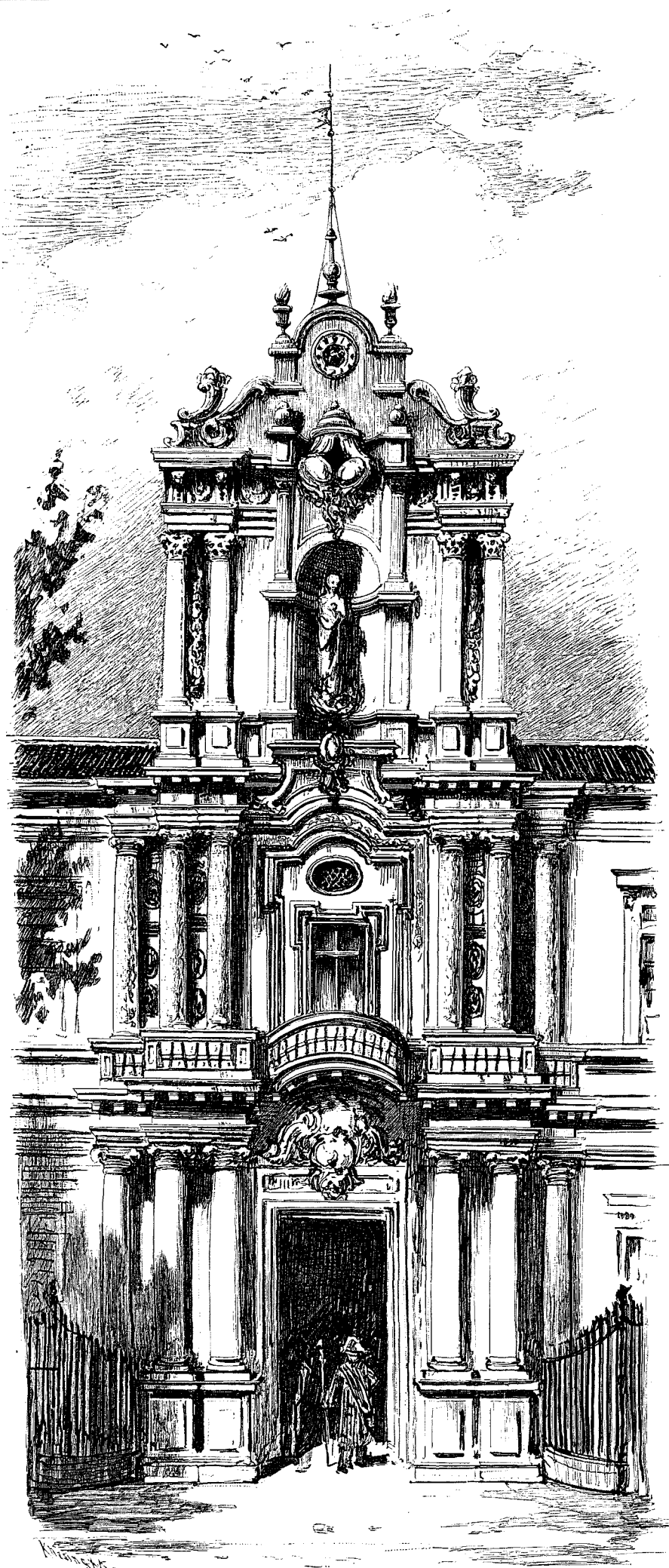
Dans les splendides galeries du musée provincial, nous avons vu déjà bien des merveilles; mais il est encore à Séville nombre de collections particulières qui méritent également un large tribut d'admiration.

Voici d'abord, sur la rive gauche du Guadalquivir, au milieu de jardins magnifiques et derrière un rideau verdoyant de superbes palmiers, le beau palais de San Telmo. Ancienne école de matelots et de mousses, comme le rappelle une inscription murale, la résidence actuelle de S. A. R. Monseigneur le Duc de Montpensier n'offre extérieurement rien de remarquable au point de vue architectural. Seule, la façade principale exposée au Sud, étale une ornementation des dix-septième et dix-huitième siècles, qui, bien que dépourvue de style et d'harmonie, n'en est pas moins des plus intéressantes.

Le palais de San Telmo est surtout renommé pour la magnificence princière de ses appartements, pour les splendeurs des antiquités qu'il renferme, pour la beauté de ses tableaux d'une inappréciable valeur: c'est avant tout un véritable musée, auquel nulle autre collection privée ne peut se comparer. Des Morales, des Herrera, des portraits de Vélasquez, des Zurbaran, des Valdes Leal, et jusqu'à des Murillo ornent à profusion les appartements du palais; mais, en dépit de ses goûts artistiques bien connus, l'auguste possesseur de cette galerie sans pareille en jouit moins que personne, car Séville n'a que très-rarement la visite du prince.

Plus riche encore et plus importante par le nombre de ses chefs-d'œuvre est la collection des héritiers de Don Manuel Lopez Cepero, qui peut être considérée comme la plus intéressante de toute l'Espagne après le musée de Séville, et renferme dans ses vastes galeries plus de mille numéros.

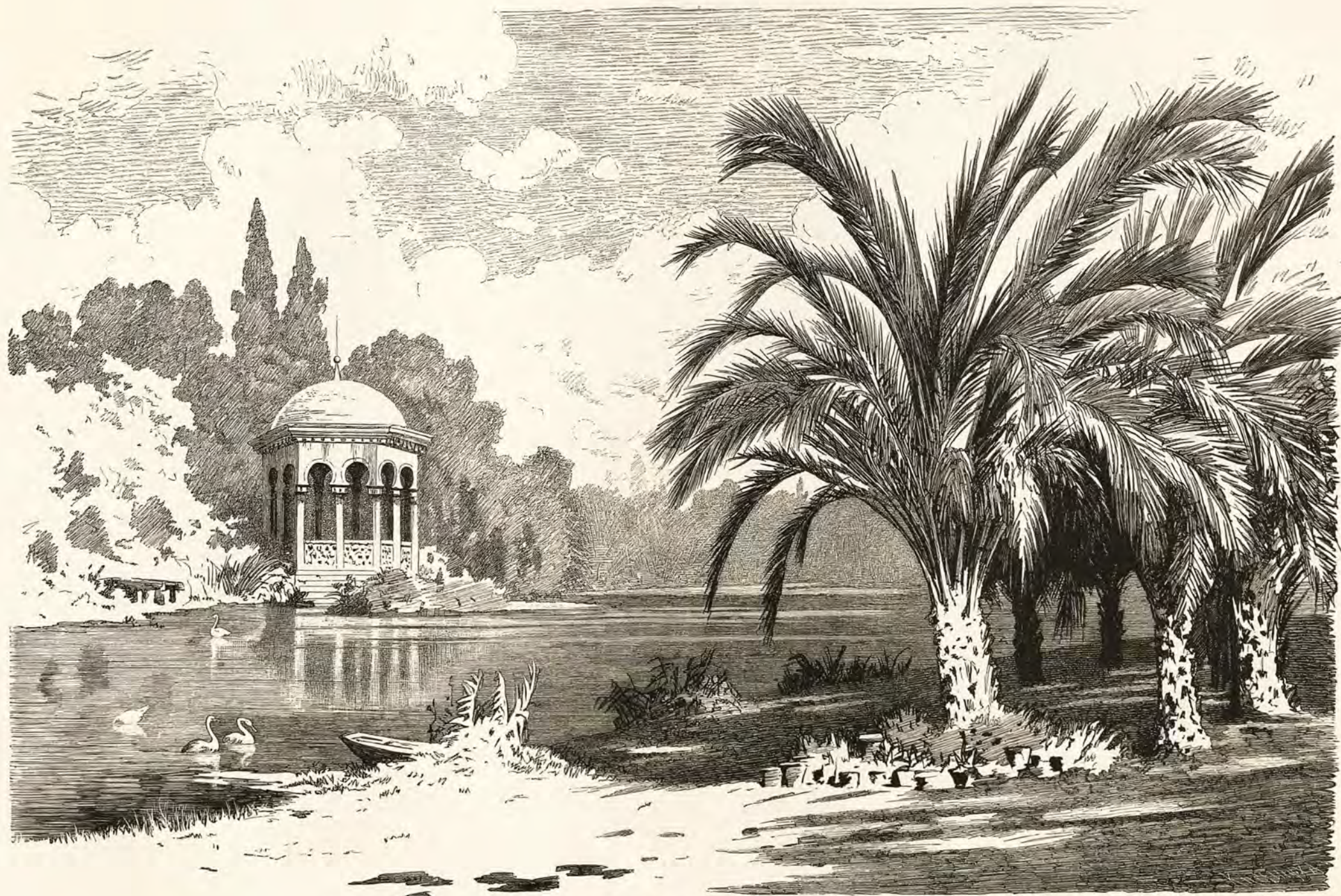
Murillo est représenté là par les onze grands tableaux suivants: deux Saint-François, un Saint-Antoine, une esquisse du martyr de S. P. Arbuc, une Madeleine, une *Mater Dolorosa*, un Christ, un *Ecce homo*, un enfant Jésus endormi, une Nativité et un Crucifiement. Zurbaran présente de son côté à l'admiration des visiteurs une Vierge pleine de grâces, une Conception, une Décollation de Saint-Jean-Baptiste, un moine, deux martyrs, quatre épisodes de la vie de Saint-Louis, et plusieurs autres toiles. Son élève Barnabé de Ayala, avec ses douze sibylles, ainsi que Pacheco, de Pablo, Céspedes, Castillo, Alonso Cano, Luis Vargas, Campana, Valdes, Herrera, Varela, Antolinez, Roelas et le Flamand Cornelius enrichissent également d'une quantité de leurs plus belles œuvres cette intéressante galerie. Puis, après les écoles de Grenade et de Valence représentées par Juan de Sevilla, Atanasio Bocanegra, Vicente Macip et Rivera, on voit briller, à côté de tous ces illustres peintres espagnols, les grands maîtres italiens, néerlandais et



PALAIS DE SAN TELMO. (RÉSIDENTE DE S. A. R. MGR LE DUC DE MONTPENSIER.)

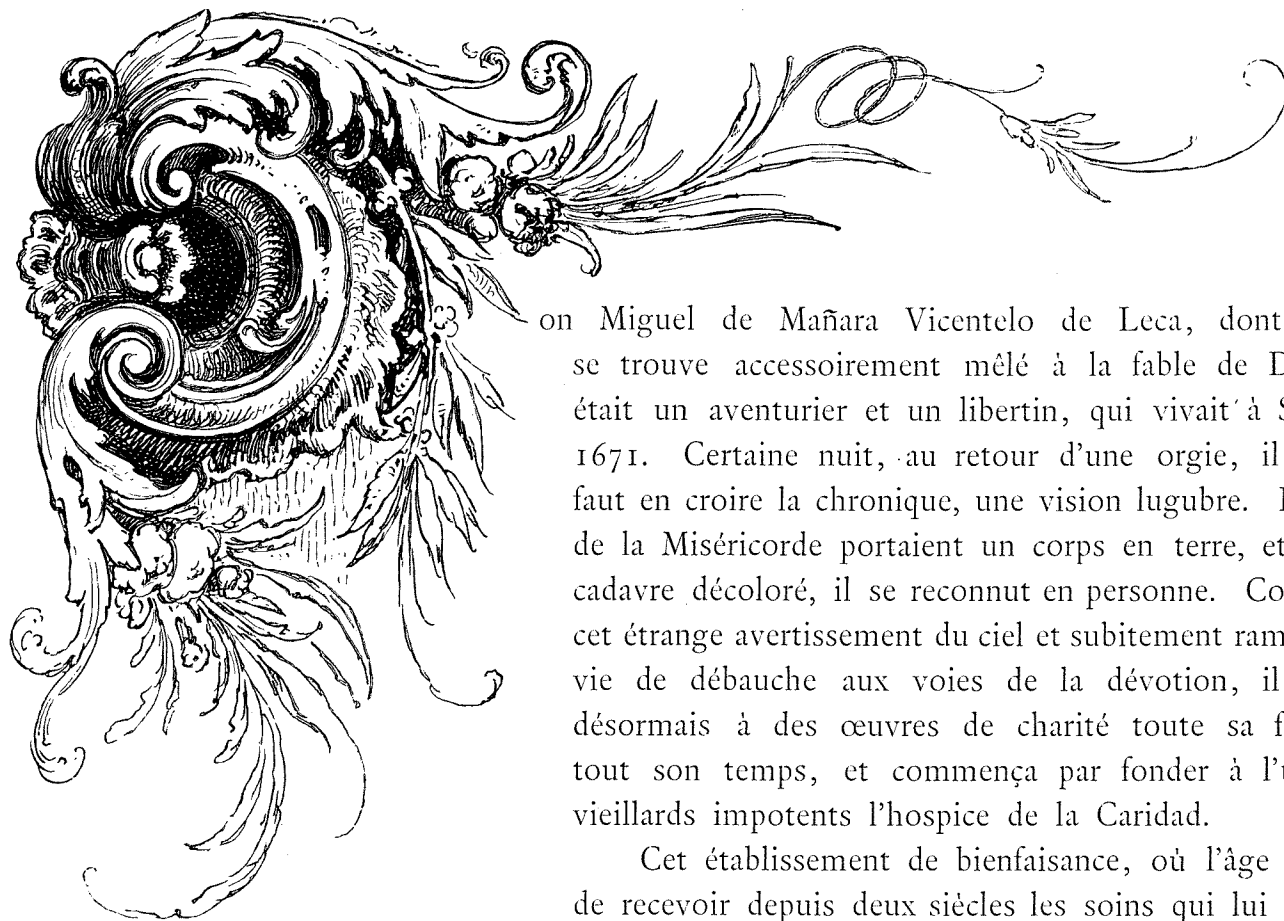
autres. C'est, ici et là, un portrait de Raphaël, une Vierge du Corrége, un Paradis de Guido Reni, une Piété du Dominiquin, les quatre Évangélistes de Rubens, une Vierge de Lucas Cranach, un marchand de légumes de Snyders, un paysage de Salvator Rosa, un martyr de Saint-Laurent commandé à Peregrino Tibaldis par le roi Philippe II, un Crucifiement de Piombino. Si maintenant on ajoute à cette liste déjà longue les noms fameux de Rembrandt, de Goya, du Titien, de Vélasquez, de Jordan, on conviendra qu'il y a là de quoi satisfaire l'amateur le plus difficile, et que, devant une pareille collection, on est en droit d'envier le sort des heureux héritiers *del Excelentísimo Señor Don Manuel Lopez Cepero*.

La galerie de Don Pedro Garcia de Leaniz, moins riche que la précédente, à plus d'un titre, est cependant aussi fort intéressante à visiter, parce qu'elle réunit dans son catalogue les noms de tous les maîtres des écoles de Séville et de Grenade. Nous signalerons encore comme très-remarquables les collections de M. M. Romero Balmaseda, Larrazabal, Saenz, Olmedo, Williams, Galindo, Acetino Bravo, et nous concluons de cette énumération imposante qu'il serait difficile de trouver réunis sur aucun autre point du royaume d'Espagne autant de trésors artistiques qu'on en voit à Séville.



VUE PRISE DANS LES JARDINS DU PALAIS DE S. A. R. MGR LE DUC DE MONTPENSIER.

L'HOSPICE DE LA CARIDAD.



on Miguel de Mañara Vicentelo de Leca, dont le nom se trouve accessoirement mêlé à la fable de Don Juan, était un aventurier et un libertin, qui vivait à Séville en 1671. Certaine nuit, au retour d'une orgie, il eut, s'il faut en croire la chronique, une vision lugubre. Des frères de la Miséricorde portaient un corps en terre, et, dans ce cadavre décoloré, il se reconnut en personne. Converti par cet étrange avertissement du ciel et subitement ramené d'une vie de débauche aux voies de la dévotion, il consacra désormais à des œuvres de charité toute sa fortune et tout son temps, et commença par fonder à l'usage des vieillards impotents l'hospice de la Caridad.

Cet établissement de bienfaisance, où l'âge n'a cessé de recevoir depuis deux siècles les soins qui lui sont dus, est un immense édifice trèsconfortablement aménagé. Son église, qui ne comprend qu'une seule nef, est d'une architecture gracieuse, mais elle ne mériterait pas néanmoins d'arrêter les visiteurs, si son fondateur n'en avait confié la décoration artistique à deux des plus grands peintres du temps, Valdes Leal et Murillo.

Malgré l'hostilité qui séparait ces deux illustres rivaux, peut-être même à cause de cela, ils travaillèrent l'un et l'autre avec amour à cette œuvre commune, et c'est pourquoi nous nous dirigeons aujourd'hui, en suivant les portiques d'un magnifique *patio*, vers la petite église, que nous ouvre complaisamment une sœur de charité de nationalité française. Dans ce sanctuaire de la religion et des beaux-arts, un rideau vert dérobe à tout regard profane les créations sublimes de Murillo, et c'est sous l'impression muette d'une fascination magique que nous voyons apparaître à nos yeux le fameux tableau de *La Sed* ou *La Soif*. Moïse, dans le désert, fait jaillir du rocher la source qui va ranimer les forces défaillantes du peuple d'Israël, et, tout autour du grand législateur hébreu, dont la figure pleine de dignité respire une foi absolue dans sa mission divine, se presse, magistralement groupée, une foule altérée. Un superbe petit garçon à cheval et un autre enfant situé près du premier passent pour reproduire les traits des deux jeunes fils du peintre.

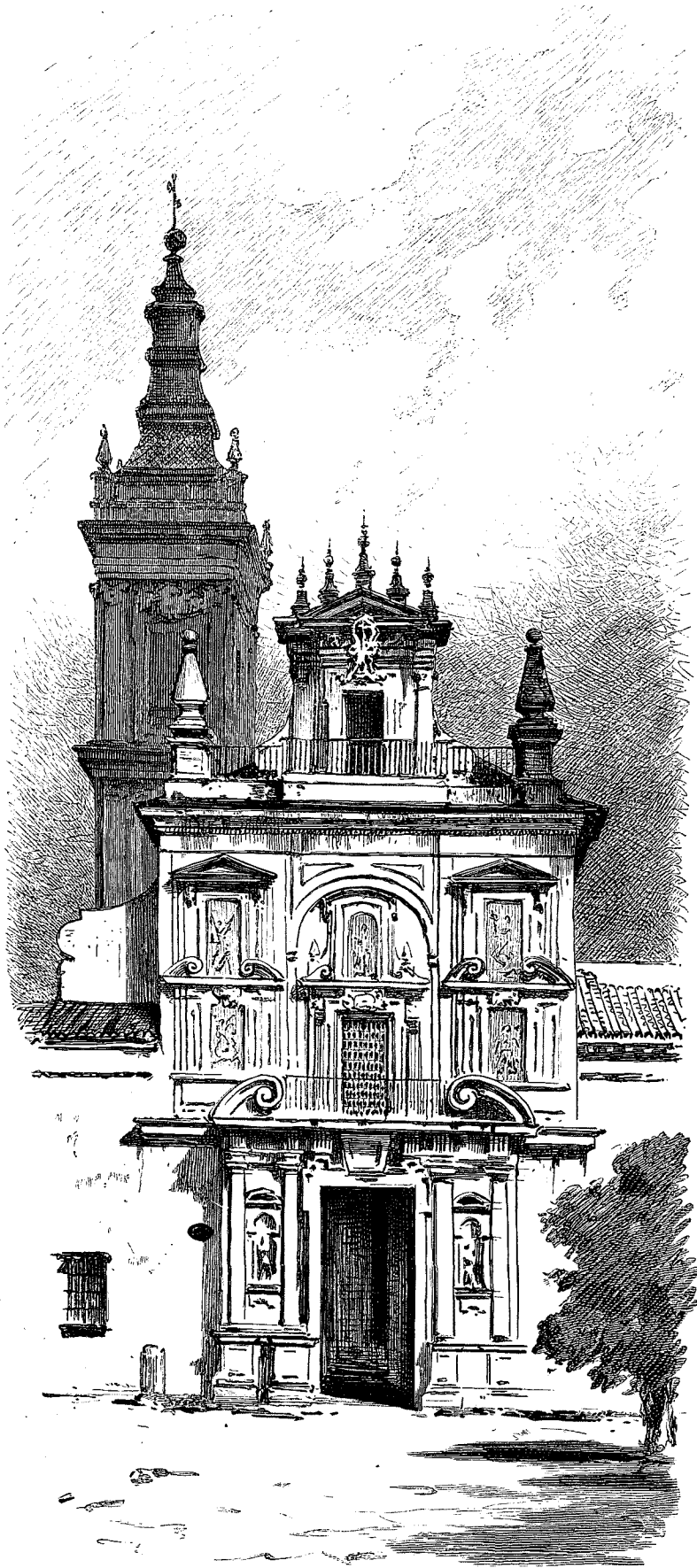
Peut-être un peu moins saisissant que la précédente toile, mais cependant encore incomparable dans son ordonnance générale, est le tableau qui se trouve placé en face et représente *la Multiplication des Pains*. Une énorme affluence de peuple entoure la noble et vivante figure du Sauveur, et assiste avec une stupéfaction pieuse à l'accomplissement du miracle divin. A gauche de la grande porte d'entrée, un admirable clair-obscur plane sur une troisième composition du même

artiste, le *Saint-Jean de Dieu, emportant un malade avec l'aide des anges*. Une Annonciation de la Vierge, un petit Saint-Jean-Baptiste et un enfant Jésus trônant sur un globe sphérique complètent ici l'œuvre du maître.

Le calme et la solitude du lieu, la vue de la sœur demeurée agenouillée à la porte de l'église pendant notre visite, tout contribue à donner à l'âme cette élévation poétique, que l'on ne peut, dans les musées, devant la surabondance des merveilles exposées, sentir au même degré.

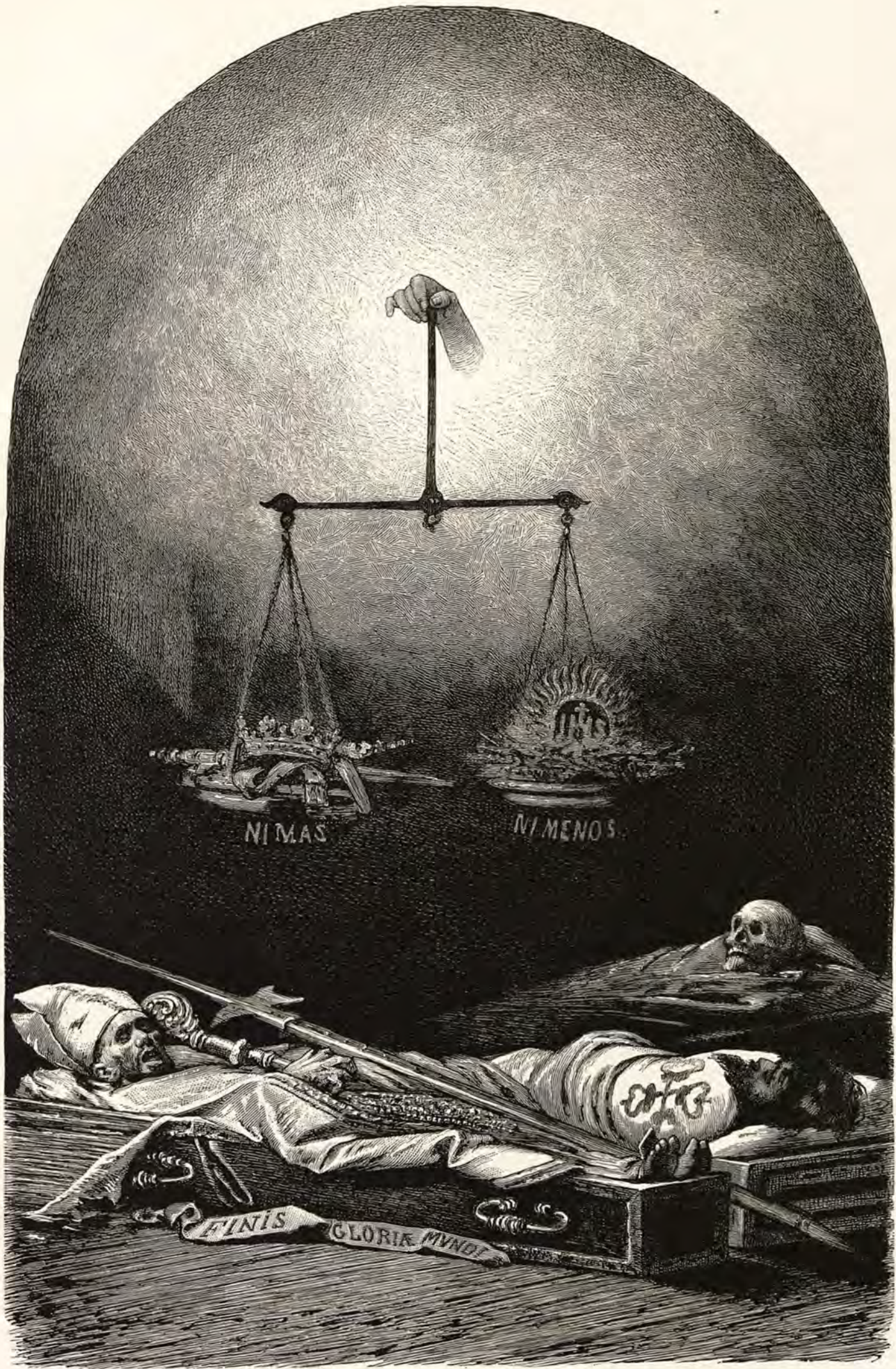
Contrairement à Murillo, Valdes Leal ne nous a légué sous ces voûtes sacrées qu'un seul témoignage de son génie, mais cette toile unique, bien que mal placée et par suite difficile à juger, suffit à mettre hors de pair le pinceau du peintre.

Avec un réalisme d'une hardiesse et d'une horreur sans égales, l'artiste nous introduit dans les caveaux de quelque cathédrale. Plusieurs cercueils ouverts sont rangés sur le sol. Dans celui qui se trouve au premier plan, repose le cadavre à moitié rongé par les vers et aux trois quarts putréfié d'un évêque revêtu de la mitre et de tous les ornements épiscopaux. Le couvercle de la bière, richement doublé de pourpre, est retombé pourri, afin de mieux laisser voir ce spectacle hideux, et l'ensemble est si vrai, qu'à la vue de cette toile naturaliste, on est réellement tenté de s'écrier avec Murillo: «Devant ton tableau, Valdes, c'est à se boucher le nez, car il s'en exhale en vérité une odeur nauséabonde.» Dans le second cercueil, moins exposé aux regards que le premier, gît le corps d'un guerrier enseveli à côté de sa hallebarde. Au-dessus des deux cadavres, on aperçoit une main tenant la balance de la Justice, et l'on distingue ces mots



EGLISE DE LA CARIDAD, À SÉVILLE.

d'une signification si profonde: «*Ni mas, ni ménos!*» Ni plus, ni moins! La vertu et le vice se font équilibre dans le tombeau!



LE CAVEAU. TABLEAU DE VALDES LEAL DANS L'ÉGLISE DE LA CARIDAD, À SÉVILLE.

Cependant le soir est venu. Les coups brefs et saccadés d'une clochette se font entendre non loin de nous, et voici que, dans le sanctuaire, entrent à pas lents les sœurs du couvent. Elles s'avancent majestueusement, semblables à de gracieux fantômes, et, toujours sans bruit, comme elles sont venues, vont s'agenouiller au milieu du chœur, devant le maître-autel. Bientôt, au moment même où les derniers rayons du soleil couchant viennent à travers la fenêtrille de la grande porte répandre sur ce temple aimé de Murillo un charme absolument magique, les douces voix des religieuses font retentir harmonieusement les voûtes de l'église : ce sont les vêpres qui commencent.

Debout dans un coin du sanctuaire, nous écoutons en silence jusqu'à la fin du premier hymne. A ce moment, la sœur portière nous avertit, en agitant légèrement son trousseau de clefs, qu'il est temps de partir ; elle referme les rideaux verts qui cachent les immortels

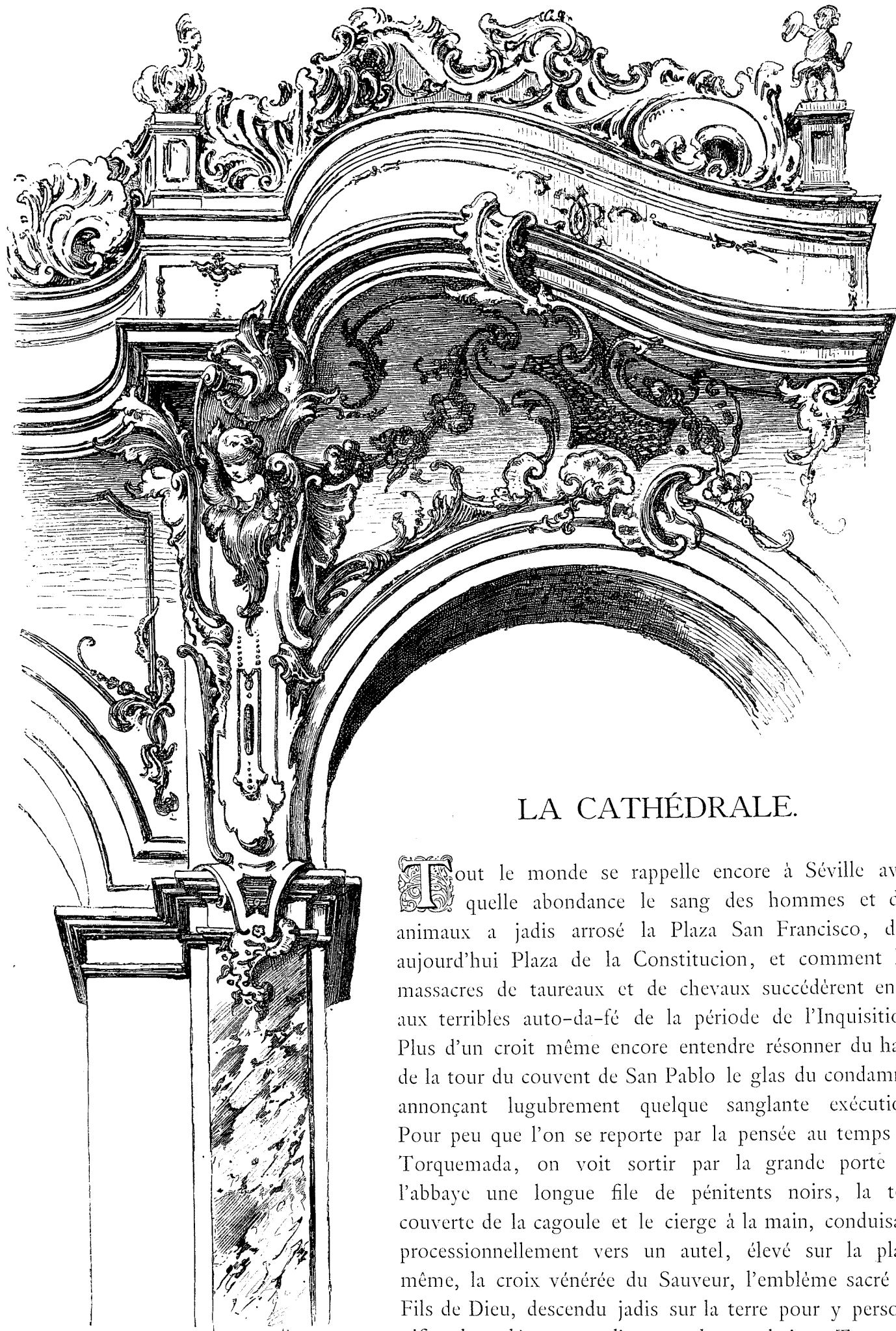
tableaux du maître, et, nous conduisant ensuite dans la salle du chapitre, nous fait voir, outre l'épée de Manara, une lettre autographe de Murillo, dans laquelle le grand artiste sollicite son admission au couvent en qualité de simple frère.

Un peu plus, on le voit, et ce monastère, fondé par un libertin converti, eût compté au nombre de ses religieux le plus illustre peintre de l'école andalouse !



RELIGIEUSES EN PRIÈRE.





MOTIF DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

LA CATHÉDRALE.

Tout le monde se rappelle encore à Séville avec quelle abondance le sang des hommes et des animaux a jadis arrosé la Plaza San Francisco, dite aujourd'hui Plaza de la Constitucion, et comment les massacres de taureaux et de chevaux succédèrent enfin aux terribles auto-da-fé de la période de l'Inquisition. Plus d'un croit même encore entendre résonner du haut de la tour du couvent de San Pablo le glas du condamné, annonçant lugubrement quelque sanglante exécution. Pour peu que l'on se reporte par la pensée au temps de Torquemada, on voit sortir par la grande porte de l'abbaye une longue file de pénitents noirs, la tête couverte de la cagoule et le cierge à la main, conduisant processionnellement vers un autel, élevé sur la place même, la croix vénérée du Sauveur, l'emblème sacré du Fils de Dieu, descendu jadis sur la terre pour y personnifier la tolérance et l'amour du prochain. Tous ces

religieux ont passé la nuit dans la prière et les exercices de piété, et pourtant à peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils viennent, par une incompréhensible aberration de leur esprit, immoler à la plus grande gloire du Dieu de miséricorde une foule de leurs semblables.

Partout déjà, les balcons, les tribunes, les fenêtres sont abondamment garnis de curieux, avides de contempler ce sinistre spectacle. Le tribunal de l'Inquisition avec les condamnés au milieu de leurs juges, puis un cortège pompeux de religieux masqués, et, par derrière, les souverains, suivis de toute la cour, traversent dans une interminable procession les principales rues de la ville et gagnent enfin le lieu de l'exécution, au centre duquel des moines, une torche à la main, attendent autour d'un immense bûcher l'arrivée des victimes. On lit à haute voix devant les condamnés la sentence de mort, et, cette formalité remplie, un coup sur la poitrine les expulse symboliquement de la communauté des vivants. Comme pour prolonger leurs angoisses en même temps que les émotions du spectacle, une messe solennelle vient clore ce sinistre prélude: après quoi, d'épais nuages de fumée s'échappent aussitôt du bûcher, tandis que les cris de la foule étouffent les hurlements de douleur des pauvres suppliciés, et que l'odeur âcre des ossements brûlés se mêle au parfum de l'encens prodigué par les moines. Encore un *de profundis*, qui retentit lugubrement sous les portiques de la place, et le Grand-Inquisiteur Torquemada peut mettre à son actif une exécution de plus!

Le dernier auto-da-fé, qui eut pour théâtre la Plaza San Francisco, remonte au 13 avril 1660. Antérieurement à cette époque la tête sanglante de l'alcalde Fernan Nuñez, décapité en 1283 par ordre d'Alphonse-le-Sage, y était déjà demeurée exposée vingt-quatre heures durant, et, même après 1660, on y vit encore plus d'une exécution.

Pour monter à la cathédrale, qui est visible de tous les points de la ville et la domine absolument, nous traversons la Plaza de la Infanta Isabel, où de magnifiques orangers ont aujourd'hui succédé à l'ancien couvent de San Francisco.

Sur l'emplacement même de la basilique actuelle, Abderrahman II avait érigé, vers le milieu du neuvième siècle, une grande et superbe mosquée, à laquelle il avait laissé son propre nom. Après l'achèvement de l'édifice, le khalife eut, à ce que dit la chronique, un rêve épouvantable: il lui sembla qu'il pénétrait dans le sanctuaire et qu'il y trouvait dans la kibla le prophète en personne étendu mort sur une civière. Les interprètes des songes, consultés à cet égard par le monarque, déclarèrent que la mosquée ne tarderait pas à tomber aux mains des barbares, et le fait est que, peu après, les Normands envahissaient l'Andalousie. Ils firent irruption dans Séville et profanèrent le temple de Mahomet, mais une vision les détourna fort heureusement de le détruire, et ils durent eux-mêmes, au bout de quelque temps, évacuer la cité.

La mosquée d'Abderrahman céda plus tard la place à une autre plus grande et plus somptueuse, que construisirent les Mohavides et dont la cathédrale actuelle conserve encore, à l'intérieur comme à l'extérieur, des vestiges importants. Séville se mit alors à fleurir brillamment aux dépens de Cordoue, sa voisine, et devint promptement la reine de l'Andalousie. La nouvelle mosquée, dite de Yacoub Almanzor, fut achevée en 1197 par ce prince des croyants et couronnée d'un minaret très-élevé, qui se terminait, selon le goût du temps, par de grosses boules dorées en formes de grenades. Ces sphères de dimensions colossales sortaient des ateliers du Sicilien Abou-Leis, et furent emportées, le 24 août 1396, par une affreuse bourrasque.

La tour actuelle de la cathédrale, la Giralda, n'est autre que cet antique minaret, qui s'était conservé intact dans ses parties inférieures. Ses petites fenêtres géminées ou *ajimezes* et ses arabesques en porcelaine disent assez son origine mauresque. Comme à Cordoue, la mosquée avait jadis toute une enceinte de murailles crénelées, garnies à l'intérieur de plaques de marbre blanc.

C'est en 1403 que fut posée la première pierre de la cathédrale actuelle, dont l'architecte est malheureusement demeuré inconnu. Elle forme un quadrilatère allongé entouré de tous côtés



MADONE DANS LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

par des marches. Le style gothique prédomine évidemment dans la construction de l'édifice, mais il n'exclut cependant pas les autres genres d'architecture, l'érection et la décoration du monument ayant duré des siècles. Neuf grandes portes, trois à l'Ouest, une au Sud, deux à l'Est et trois au Nord, donnent accès dans le temple. La principale est celle du milieu sur la façade ouest, et conduit directement dans la nef centrale. Sous l'entrée Sud, qui porte le nom de San Cristobal ou Saint-Christophe, est installée une fort belle horloge. Les portes de l'Est sont appelées la Campanilla et los Palos. La première porte du Nord est celle del Lagarto ou du Crocodile, également nommée de Grenade. En face de l'horloge, se trouve la Puerta de los Naranjos, qui ouvre sur la belle Cour des Orangers, et, un peu plus loin, la Puerta del Sagrario ou du Sanctuaire, qui mène également au Bautisterio. La porte principale du monument est restée inachevée: les autres sont ornées de statuetstes d'une haute valeur, dues au ciseau de Lope Marin.

La cathédrale se compose de cinq nefs. Celle du centre ne comprend pas moins de huit voûtes à elle seule, sans parler de la coupole ni de la chapelle royale, située au chevet de l'église. Trente-six faisceaux de colonnes soutiennent, comme autant de gigantesques palmiers les voûtes de l'édifice, et se distinguent par une très-grande simplicité, à l'exception toutefois des quatre plus proches de la coupole, qui portent une ornementation gothique. Le sol est entièrement dallé de marbre blanc et noir.

La Capilla Mayor répond dignement à la majesté de l'ensemble du monument. Son retable, construit en bois de mélèze dans le pur style gothique, a été exécuté sur les plans de Danchart en 1482, et compte parmi les plus beaux de l'Espagne. Les mystères de la

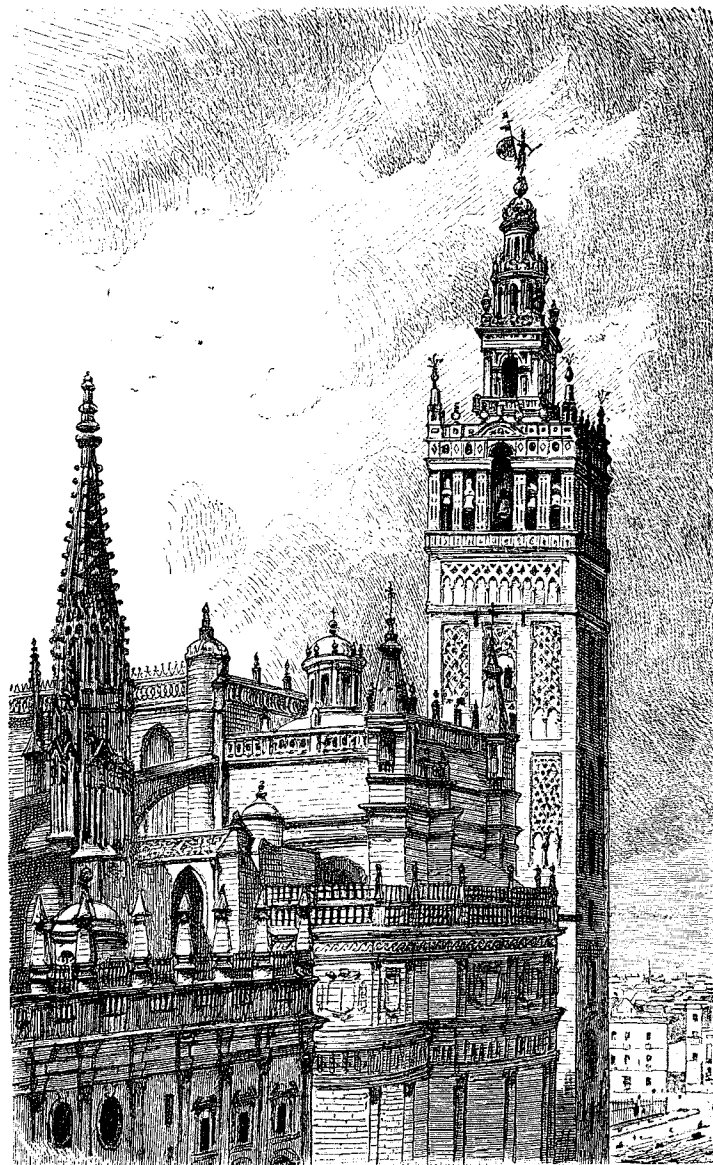
religion s'y trouvent représentés par une quantité de statuetstes attribuées au ciseau de Fernando Aleman. Au centre, brille un tabernacle d'argent, qui figure au nombre des meilleures œuvres de Francisco de Alfaro, et, sur les trois côtés libres, des grilles de style baroque, conçues et exécutées

par Francisco de Salamanca, servent de clôture à la chapelle. Dans la sacristie, derrière le maître-autel, on aperçoit trois tableaux remarquables attribués au sublime pinceau de Morales.

Le chœur occupe l'espace délimité par les quatrième et cinquième voûtes de la nef centrale. La grille, de l'an 1519, est signée de Sancho Muñoz et décorée de statuettes de rois et de patriarches. Un magnifique lutrin de Bartolomé Morel date de 1570, et, des livres de chant non moins curieux se distinguent autant par leur reliure que par la richesse du texte. Les deux orgues célèbres, placées entre les colonnes de la quatrième voûte, sont des chefs-d'œuvre de l'Allemand Georges Bosch et de l'Espagnol Augustin Berdalonga.

La cathédrale comprend trente-sept chapelles. Indépendamment d'un beau tableau de Valdès qui orne la Capilla Santiago, il en est un de Murillo, qui, caché par un rideau dans le baptistère du temple, suffirait seul à établir la gloire du maître: c'est le *Saint-Antoine de Padoue*. Le saint regarde, perdu dans l'extase, les cieux s'ouvrir d'eux-mêmes, et l'enfant Jésus se détacher d'une troupe d'anges pour descendre vers lui. Rien ne pourrait dire l'indescriptible expression de ravissement surnaturel qui plane sur cette tête de moine; aucune comparaison ne peut donner une idée de cet Enfant Jésus au milieu de sa Gloire: bref, il n'est pas possible que le Christ ait apparu au Saint sous une autre forme et sous d'autres couleurs. C'est assurément le chef-d'œuvre du maître, une toile sans rivale, dans laquelle cet inimitable artiste s'est surpassé lui-même.

Il y a quelques années, un cri général d'indignation et de douleur retentit à Séville et dans tout le royaume d'Espagne. Pendant la nuit, une main criminelle avait découpé dans la toile la figure du saint et l'avait emportée. Le rideau, qui cache habituellement le tableau, avait empêché pendant un certain temps que l'on s'aperçût de la chose, si bien que les voleurs, ayant ainsi gagné beaucoup d'avance, parvinrent à se soustraire à toutes les poursuites. C'est seulement six mois plus tard qu'ils furent inopinément découverts par le consul d'Allemagne à New-York, auquel ils étaient venus proposer l'acquisition du Saint-Antoine volé. L'habile agent acheta en effet la toile au prix de quatre cents dollars, la retourna sur l'heure au chapitre métropolitain de Séville, et fit arrêter les criminels, qui expient actuellement leur méfait au bagne de la Havane. Quant au tableau de Murillo, la restauration en fut entreprise par le conservateur du musée de Madrid avec une habileté si grande, que le chef-d'œuvre du maître est aujourd'hui rendu dans toute son intégrité première à l'admiration universelle.



LA GIRALDA.

Les chapelles de la cathédrale forment dans leur ensemble une véritable galerie artistique. La Capilla de Nuestra Señora de la Piedad possède notamment une superbe toile de Roëlas, offerte par les Caballeros Jacomes, et, dans la chapelle de la Visitation, l'on apprécie également beaucoup plusieurs tableaux de Villegas de Séville, ainsi qu'un travail de sculpture de Geronimo Hernandez, artiste contemporain de Vélasquez. Auprès de la porte de San Miguel, on admire aussi un petit retable, surmonté d'un inestimable Luis de Vargas, et un frontispice de Martinez Montañes, donné à la cathédrale par le cardinal-archevêque Don Juan de Cervantes pour la décoration de la Capilla San Hermenegildo, où reposent ses restes. On prétend faire venir



FIDÈLES EN PRIÈRE DANS LA CATHÉDRALE.

directement de l'ancienne mosquée le tableau représentant Nuestra Señora de la Antigua et exposé dans la chapelle de ce nom, où se trouve le tombeau du cardinal Hurtado de Mendoza.

En traversant la Capilla Santa Tomé, on montre aux visiteurs le fameux crucifix de Juan Martinez Montañes, qui faisait autrefois un des principaux ornements de la Cartuja; quelques excellents tableaux de Zurbaran; puis une toile moins intéressante de Goya, *Sainte-Juste et Sainte-Rufine*; et l'on arrive enfin à la sacristie de los Calices. Là, ce qui frappe avant tout le regard, c'est une *Sainte-Dorothee*, où nul ne méconnaîtrait la touche de Murillo. Un *Saint-Jean* de Zurbaran et un *Ecce homo* de Morales complètent cette collection peu nombreuse assurément, mais tout au moins de premier choix.

En dépit des chefs-d'œuvre qu'elle contient, la sacristie de los Calices est loin de mériter la palme dans la cathédrale de Séville. Voici maintenant en effet la grande sacristie, *la Sacristia*

Mayor, qui, pleine d'originalité sous le style rococo de son ornementation surchargée, contient une multitude d'objets d'art également riches et remarquables. C'est ainsi qu'on y voit entre autres choses un ostensor tout en argent, ciselé, de 1580 à 1587, par le grand maître Juan de Arfé; un chandelier unique en son genre, qui est signé de Bartolomé Morel et dont l'étui de provenance romaine est entouré de perles et de pierres précieuses; des vases d'église en or, enfermés dans des armoires; une croix de Francisco Merino, et cent autres objets du culte. On prétend que le magnifique reliquaire de la cathédrale aurait été trouvé dans le tombeau de Constantin, mais les pieuses curiosités qu'il contient n'ôtent rien de leur prix à des merveilles d'un autre ordre, telles que les Tables Alphonsines; les clefs de Séville, remises à Saint-Ferdinand par le roi maure Axataf, lors de l'entrée en possession des chrétiens; une croix, faite avec les premiers lingots d'or rapportés



LA GIRALDILLA.

d'Amérique par Christophe Colomb; enfin, le splendide ostensor, qui sert à la procession de la Fête-Dieu et que garnissent somptueusement deux perles précieuses et treize cents diamants.

Une énumération de tous les trésors contenus dans ce saint lieu nous entraînerait trop loin. Le visiteur se fatigue presque à les passer en revue, et demeure ébloui devant ces innombrables témoignages des richesses immenses qui affluaient jadis de toutes parts dans les églises. Souverains, artistes et prélats rivalisaient de prodigalités dans leurs généreux hommages au Tout-Puissant, et l'on frémit à la pensée qu'à telle ou telle époque, cet incomparable trésor eût pu devenir la proie de quelque bande de pillards.

La *Contaduria mayor* nous ramène aux beaux-arts. C'est une petite galerie de tableaux, où l'on admire le *Saint-Fernand* de Murillo, la *Vierge* de Juan Jacinto, élève de Cespédès, et deux bonnes toiles de ce dernier peintre.

La salle du chapitre, exécutée en 1580 sur les plans de Diego Riaño par Herman Ruiz et Juan Mijares, offre un mélange harmonieux des styles ionique et dorique. Elle est de forme elliptique, et par cela même d'autant plus agréable et réjouissante à l'œil. Au-dessus du fauteuil du président, un *Saint-Ferdinand* sur cuivre de Francisco Pacheco, et, en face de la porte d'entrée, un portrait du cardinal infant Louis de Bourbon méritent une mention spéciale.

A côté de la chapelle royale, se trouve la *Capilla de la Concepcion grande*, où le chapitre métropolitain reçut, en 1520, après la prise de Séville, le roi Saint-Ferdinand, et où fut enterré, en 1816, le comte Cabarrus, ministre de la maison du roi Joseph, frère de Napoléon.

Plus nous errons dans cette magnifique église, plus il nous devient difficile de prendre congé d'elle. A chaque pas, quelque attraction nouvelle vient sans cesse frapper l'œil et l'esprit; toujours quelque merveille, jusqu'alors inaperçue, surgit inopinément au moment du départ, sans que jamais pareille abondance de richesses parvienne à rassasier notre curiosité.

Au milieu de toutes ces splendeurs, c'est encore la *Capilla real* qui reste la plus grande de toutes les constructions enclavées dans la cathédrale de Séville. Là, le style flamboyant et celui de la Renaissance se donnent fraternellement la main. Le portique d'entrée, haut de plus de 87 pieds, contient douze statues de pierre, qui représentent des figures de l'Ancien-Testament, exécutées au seizième siècle, d'après les dessins de Pedro Campaña, par Campos et Lorenzo de Vao. Cette arcade gigantesque se ferme par une grille de fer, qui porte à son sommet un groupe de deux personnages plus grand que nature: Saint-Ferdinand à cheval recevant les clefs de Séville de la main d'Axataf. Les tombeaux d'Alphonse X et de la reine Béatrice gardent à droite et à gauche l'entrée de la chapelle, et, au pied du maître-autel surmonté de l'image de Nuestra Señora de los Reyes, se trouve l'urne cinéraire du roi Saint-Ferdinand. Sur les côtés de l'autel, deux portes conduisent au Panthéon, situé derrière le presbytère, dont le tableau d'autel représente une Vierge, que Saint-Ferdinand emportait dans toutes ses campagnes, attachée à la selle de son cheval.

Dans la Capilla Real reposent les restes mortels de deux des fils de S. A. R. Mgr le Duc de Montpensier, de Ferdinand III de Castille et de Léon, d'Alphonse-le-Sage et de sa mère, la reine Béatrice de Souabe, épouse de Don Fernando; et dans le panthéon de cette même chapelle, la reine Doña Maria et les Infants Don Fadrique de Transtamare, Don Pedro et Alonso de Castille, et Philippe d'Orléans de Bourbon complètent la série des princes et autres personnages historiques, qui dorment là de leur dernier sommeil.

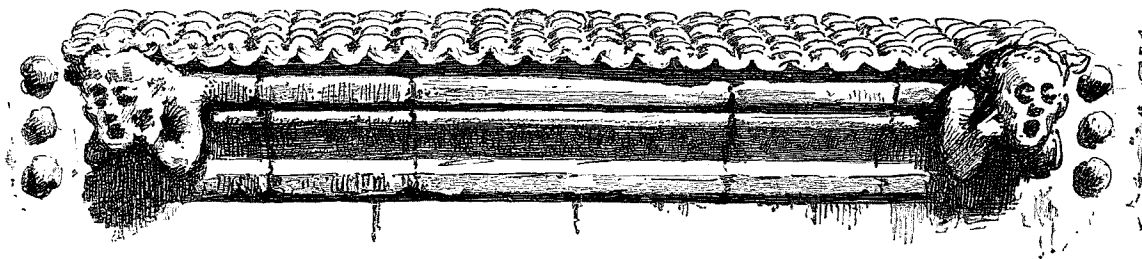
La *capilla de San Pedro*, avec ses neuf excellentes toiles de Zurbaran; la chapelle de Notre-Dame-de-Belen, qui possède un des plus beaux chefs-d'œuvre d'Alonso Cano, et les deux petites chapelles latérales, situées près de l'entrée principale de la cathédrale et respectivement dotées de *l'Ange gardien de Murillo* et d'un fort bon tableau de son élève Alonso Miguel Tobar, sont autant de petits musées des beaux-arts.

La basilique reçoit par quatre-vingt-treize magnifiques vitraux de la plus vieille école une lumière mystique, qui exerce principalement au coucher du soleil un charme absolument magique. Que si, à ce moment, jetant un dernier regard sur ce sanctuaire majestueux, le visiteur prête l'oreille aux chants graves des vêpres et qu'il écoute un instant le soprano aigu des enfants de chœur répondre avec éclat aux basses retentissantes des membres du chapitre, il emportera fatalement de cette scène une impression générale qui ne s'effacera plus de sa mémoire.

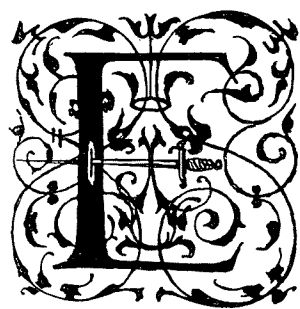
L'emplacement de la cour des oranges était autrefois occupé par la grande et superbe mosquée de Yacoub Almanzor, reconnaissable encore aujourd'hui à quelques vestiges de l'ancien temps. La vieille fontaine, qui se trouve au milieu du *patio*, est actuellement entourée d'une véritable petite forêt d'orangers, où gisent depuis 1811 deux nobles Sévillans, Don Jose Gonzalez et Don Bernardo Palacios, l'un et l'autre victimes de l'invasion française. Une pierre commémorative est là pour rappeler à tous l'héroïsme de ces deux hommes. La porte del Perdon, par laquelle on pénètre dans la cour des oranges, peut passer pour un des plus beaux spécimens, que l'architecture mauresque ait légués à l'Espagne.

La Giralda, qui reste la curiosité la plus caractéristique de Séville, est aujourd'hui couronnée par une statue de la Foi qui sert en même temps de girouette. On veut que cette tour fameuse de l'antique cathédrale soit l'œuvre du célèbre et savant arabe El-Gebr, qui vivait vers l'an 1000 de J. C. dans la capitale andalouse et que nous avons déjà cité précédemment comme l'inventeur de l'algèbre. La Giralda, dont les fondations tiennent ensevelies nombre de vieilles pierres romaines, comporte actuellement une hauteur totale d'environ 350 pieds, et présente toute l'apparence d'un des plus vénérables monuments des temps antiques.

La première horloge, qui soit venue décorer une tour espagnole, est celle qui fut installée à la Giralda, le 17 juillet 1400, et qui sonna notamment l'heure du sacre de Don Enrique III; elle fut remplacée, au milieu du dix-huitième siècle, par un nouvel instrument d'une rare précision, construit par le moine José Cordero. La grosse cloche de la Giralda, qui a été baptisée du nom de *la Gorda*, et coûta, paraît-il, jusqu'à 10,000 ducats, date de l'an 1588 et a sonné depuis lors toutes les grandes fêtes carillonnées.



LES ÉGLISES DE SÉVILLE.



n tant que minaret détourné de sa destination première, la Giralda compte à Séville plus d'une émule, dont l'origine arabe est encore aujourd'hui nettement reconnaissable. C'est aux flancs d'une ancienne mosquée, l'église de San Marcos, que se trouve adossée la plus élevée de ces vieilles tours. Après avoir été gravie des centaines de fois par Cervantès, qui ne pouvait se rassasier de la vue magnifique qu'elle découvre au loin, elle cache aujourd'hui la cendre des deux célèbres sculpteurs Roldan.

San Salvador occupe l'emplacement, sur lequel se voyait autrefois la seconde mosquée de Séville par ordre de beauté. On a retrouvé, dans les substructions, des ciments romains et quelques débris de murailles du temps de Tibère, de Théodose et des Sarrasins. Dans l'une des nefs de l'église, la nef de l'Évangile, une porte mène à la Cour des Oranges et à la chapelle del Señor de los Desamparados, dont les parois sont merveilleusement décorées de petits carrés d'or et d'argent. Dans le *patio*, se dresse le minaret de l'ancienne mosquée. Une inscription apposée sur ses murs porte que le roi El-Montid a fait reconstruire en l'an 472 de l'hégire la partie supérieure de la tour, détruite par un tremblement de terre.

L'église de Santa Catalina est une ancienne mosquée bâtie sur l'emplacement d'un vieux temple romain. San Lorenzo et San Andres sont très-vraisemblablement dans les mêmes conditions: c'est du moins ce que semblent indiquer les coupoles des petites constructions du Sud. San Juan Bautista, plus communément désigné sous le nom de la Palma, est d'origine arabe, et la tour, aux termes de l'inscription qu'elle porte, a été érigée sur l'ordre de l'épouse du roi Motamid. D'après une vieille légende, un cadavre enseveli dans cette église serait sorti de son tombeau, pendant le règne de l'Inquisition, pour dénoncer au terrible tribunal un riche israélite qu'il avait entendu nier l'Immaculée-Conception de la Vierge. Les juges auraient fait arrêter et brûler vif sans autre forme de procès le malheureux hérétique.

San Esteban, qui servit autrefois de mosquée, puis d'église mozarabe, contient d'excellentes toiles de Zurbaran. San Gil, qui est également un ancien temple musulman, est décoré de plusieurs œuvres de Roldan.

L'église paroissiale de San Ildefonso a été construite par les Goths et transformée plus tard en mosquée par les Arabes. On y remarque, entre autres choses, une peinture à fresque de la meilleure époque de l'école sévillane.

San Isidoro, qui a de même autrefois servi au culte mahométan, est une véritable cassette de bijoux artistiques. Son frontispice est un des meilleurs tableaux de Juan de las Roelas, et Campana, Murillo, Valdes, Tortolero, Juan Simon, Gutierrez, Mulato, Gijon et Roldan le Vieux sont, eux aussi, représentés sous ses voûtes par des œuvres de choix.

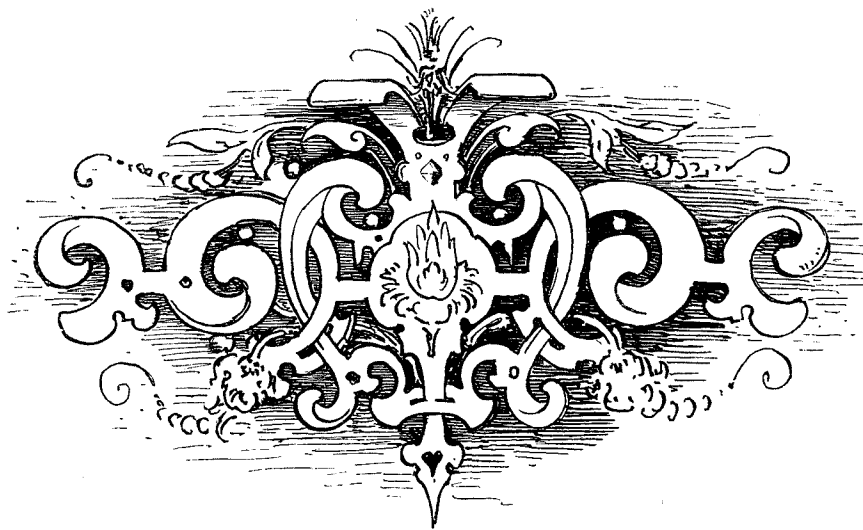
Postérieurement à la conversion de Recaredo, l'église de San Julian fut élevée au rang de cathédrale sous le vocable de Santa Jerusalem, et c'est même dans son enceinte que furent tenus les deux premiers conciles de Séville. Plus tard, elle tomba en la possession des Maures et des Mozarabes. Sa nef antérieure, la nef de l'Évangile, contient huit toiles d'Alejo Fernandez, et, dans le sanctuaire, se trouve un bon tableau, attribué à Francisco Varela.

L'église de Santa Magdalena ou plus communément de San Pablo, qui appartient à l'ordre des Dominicains, étale une ornementation magnifique, et possède une belle coupole, peinte par Valdes Leal et Clemente de Torres. A San Miguel, on admire un *Ecce homo* sur cuivre, de la main de Van Dyck.

L'église *Omnium sanctorum* occupe l'emplacement de l'ancien Panthéon romain, et a été restaurée au quatorzième siècle par le roi Pierre I^{er} de Castille. On y conserve le célèbre étendard vert, qui occasionna l'insurrection du 8 mai 1521, dont la répression pénale fut si terrible et si prompte. Jusqu'à la fin de ce siècle, on montra dans le temple l'écharpe, où furent placés tout sanglants les chefs de cette levée de boucliers. C'est sur le territoire de cette paroisse que demeurait le grand poète Rioja.

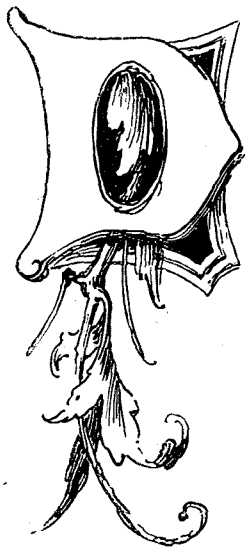
L'église paroissiale de San Pedro a pareillement de très-belles œuvres d'art à produire. Les six reliefs qui se réfèrent à la vie du saint sont de Pedro Delgado. Au retable est fixé un magnifique San Pedro Advincula, dû au pinceau de Roelas. C'est dans ces murs que fut baptisé, le 6 juin 1599, l'immortel Don Diego Vélasquez de Silva, et que reposent les restes du poète Baltazar de Alcázar.

L'église Santiago el Mayor s'élève sur un terrain qu'occupait autrefois un temple romain de Vénus. Elle abrite les cendres du grand historiographe Gonzalo Argote de Molina, ainsi que le feutre empanaché que portait Charles-Quint lors de son couronnement. C'est sur le territoire de cette paroisse que vivait, en 1660, Don Bartolomé Esteban Murillo, mais c'est dans l'église de Santa Cruz qu'est déposé son corps.



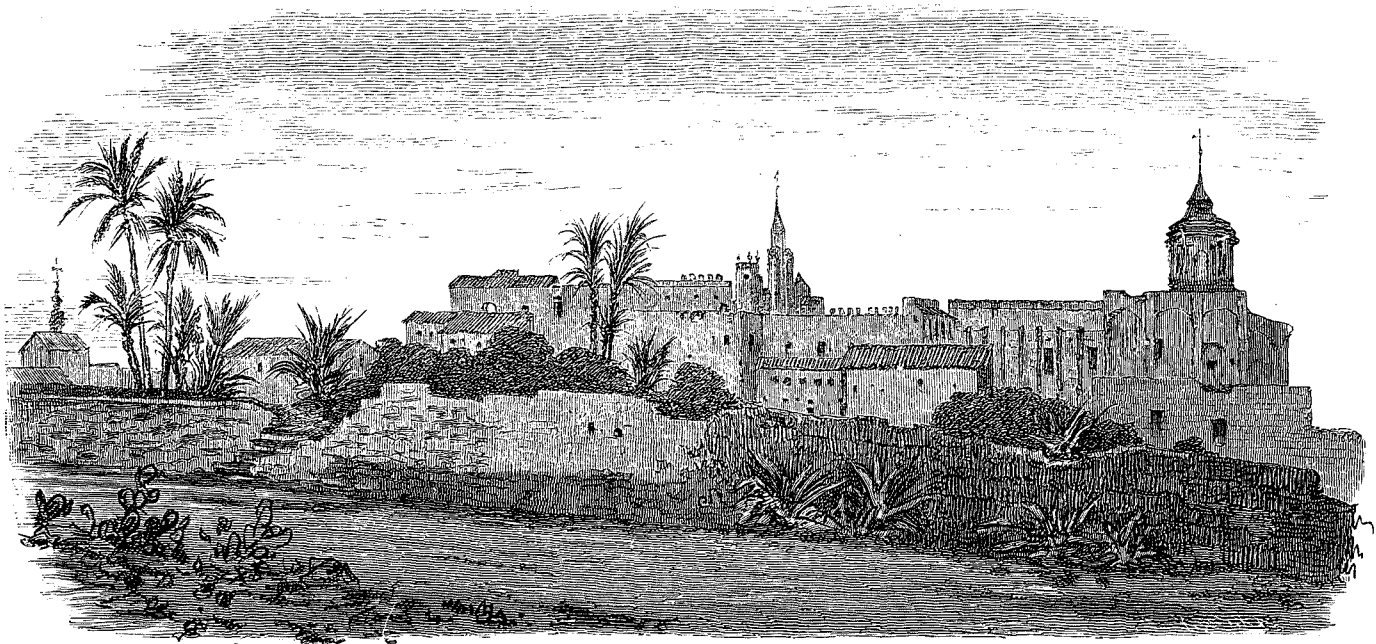
LES RUINES D'ITALICA

AUX ENVIRONS DE SÉVILLE.



De l'autre côté du Guadalquivir, en passant devant les jardins de palmiers de l'antique et vénérable abbaye de Santi Ponce, on arrive par un chemin bordé de champs de maïs, de vergers et de vignes, au bourg d'Italica, le Sancios des anciens. Des ruines éparses çà et là, des pans de murs délabrés, des débris de voûtes et de fondations laissent bien deviner qu'il y a eu là jadis des habitations humaines, mais rien ne trahit plus le lieu, où une belle colonie romaine fut, il y a deux mille ans, fondée par le vainqueur d'Annibal et d'Asdrubal, le conquérant et plus tard aussi le favori de l'Espagne, le grand Publius Cornélius Scipion l'Africain de l'illustre race cornélienne.

Rélégués dans l'oubli, les palais, les villas, les jardins, les thermes, le forum même qui couronnaient autrefois les riantes collines de la ville de la victoire, ont aujourd'hui disparu sous la dent du temps, et, sur ce sol classique, on ne rencontre plus que des chèvres broutant paisiblement un peu partout.



RUINES DE L'ABBAYE DE SANTI PONCE, AUX ENVIRONS DE SÉVILLE.

Seuls, les murs éventrés et les piliers d'un amphithéâtre, ses degrés de granit à demi écroulés et ses voûtes qui semblent braver toute destruction, rendent encore aujourd'hui témoignage de la grandeur et de la puissance de ce peuple romain, qui, étendant de l'Occident à l'Orient sa domination souveraine, a rempli l'univers de l'éclat de son nom.

Désormais gisent en ruine, silencieux et solitaires, les murs qui ont vu naître Trajan et Adrien, les deux meilleurs empereurs romains, et qui ont résonné des chants sublimes de Silius Italicus. Les grillons et les cigales grésillonnent au milieu des herbes, que fait pousser avec exubérance le sol abreuvé de sang de l'antique arène, et les lézards, immobiles sur les vieilles pierres, goûtent voluptueusement l'atmosphère brûlante qui enveloppe ces ruines.

Mieux qu'aucun autre, un enfant du pays a su chanter cette ville morte. C'est le poète Francisco de Rioja, qui occupait de hautes dignités à la cour de Philippe IV et dont les œuvres ont justement charmé le monde par leur délicatesse de touche, leur chaleur de sentiment et leur élan lyrique. Voici ce qu'il dit à cet égard dans son épître à Fabius :

« Là, Fabius, dans ce lieu où ton œil ne voit plus qu'une plaine déserte et solitaire, brillait jadis dans son auréole de gloire Italica ou Sancios, la ville de la victoire, l'orgueil de Scipion l'Africain. Aujourd'hui, des murs en ruine rappellent seuls le grand peuple qui demeura jadis en cet endroit ; mais autrefois, peut-être y avait-il ici un temple, un portique ou des thermes ; là, un forum avec la tribune pour les orateurs, et les sièges de marbre disposés circulairement à l'usage des auditeurs. Plus loin, se promenaient, sur un pavé dallé de mosaïques, des prétoriens, des chevaliers, des plébéiens, ainsi que des belles dames, accompagnées de toute une suite de serviteurs et d'esclaves. Ailleurs, enfin c'était la place du marché, où la grande ville venait chercher les provisions nécessaires à son alimentation.

« Dans cet amphithéâtre en ruine, sur les murailles vermoulues duquel s'appuient, écrasés par leur propre poids, des fûts de colonnes brisés, on a vu de hardis gladiateurs combattre au bruit des acclamations victorieuses de la foule, des chevaux se disputer à l'envi le prix de la course et des édiles curules offrir aux vainqueurs la palme du triomphe !

« O caprices du temps ! Jusque dans son état de ruine, cette arène ne témoigne-t-elle pas encore de la grandeur passée ! Ni serrures ni verrous ne ferment plus maintenant les cages étroites, où les bêtes féroces se promenaient de long en large, en rugissant. C'est ici, que l'on étendait tout nu sur son bouclier le gladiateur à l'agonie, tenant encore son arme ensanglantée dans sa main défaillante ; c'est là que les athlètes luttaient bravement entre eux, tandis que, pressé sur les bancs de marbre écroulés aujourd'hui dans les dessous de l'amphithéâtre, le peuple, insatiable de pareils spectacles, poussait des cris d'allégresse.

« C'est sur cette terre de gloire que naquit le pieux Trajan, ce noble triomphateur devant lequel l'univers s'inclina dans une admiration muette ; c'est dans cette ville qu'Adrien vit le jour ; c'est dans ces jardins, ou, pour mieux dire, dans ces marécages déserts exclusivement hantés



SARCOPHAGE ROMAIN.

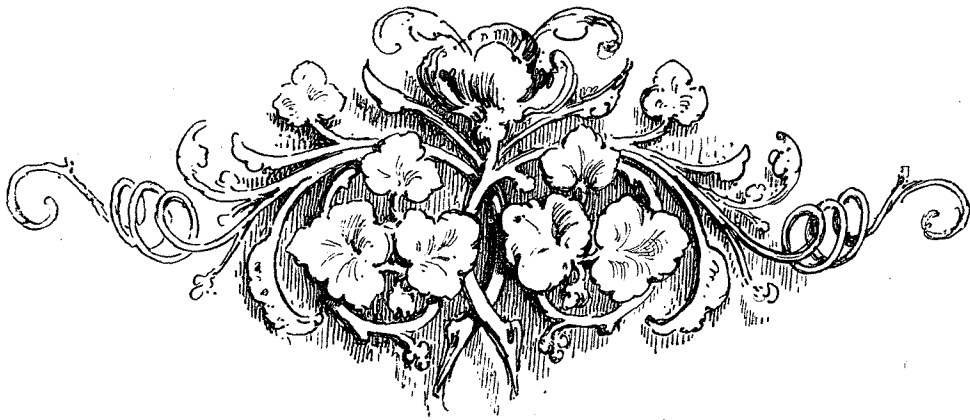
désormais par les crapauds et les grenouilles, que Silius Italicus a cueilli ses lauriers de grand orateur et de poète illustre. Tous ces palais des Césars, jadis si pleins de la gloire de ce monde, ont aujourd'hui disparu, et sont tombés en poussière avec leurs pierres et leurs pignons superbes.

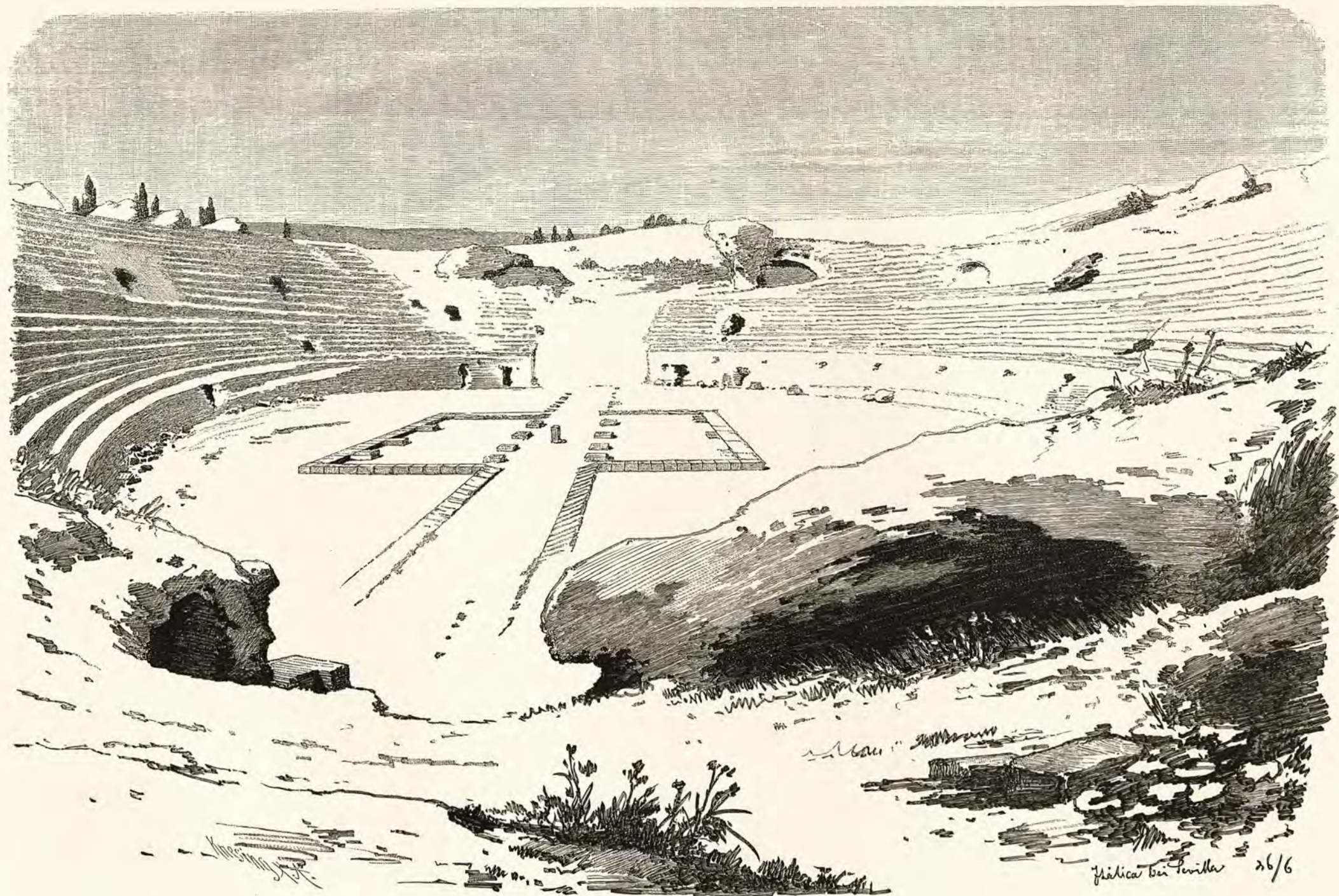
«Tu suis attentivement, Fabius, ces longues rues ouvertes à travers des monceaux de décombres, au milieu des blocs de marbre et des statues brisées, que la puissance de Némésis a fait choir et qu'elle a ensevelies pour toujours dans la nuit de l'oubli. A cette vue, tes pensées se reportent sur les fières murailles de Troie, sur la grandeur de Rome, sur les Athénées de la ville de Minerve, sur toutes ces cités fameuses, où naquirent des héros et des dieux, et qui, après avoir brillé dans leur temps, comme autant de flambeaux lumineux, sont maintenant en cendres ni plus ni moins qu'Italica.

«Et pourtant, à quoi bon réunir encore de nouveaux matériaux, pour rouvrir brutalement des blessures à demi fermées? A quoi bon raviver la douleur, lorsqu'elle se calme à peine?

«On voit ici de la fumée, peut-être même des flammes; des gémissements sortent du sein des décombres; la nuit, quand tout se tait, l'on entend encore des voix sépulcrales et des bruits de fantômes qui courent tout bas à travers les solitudes de la nécropole.

«*Italica*», disent les sombres bosquets de la cité; «*Italica*», répètent tristement les échos d'alentour. Ainsi sort des ombres de sa grandeur passée ce noble nom d'*Italica*, et, devant lui, s'incline silencieusement la foule pleine de respect!»





AMPHITHÉÂTRE ROMAIN, AUX ENVIRONS DE SÉVILLE.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

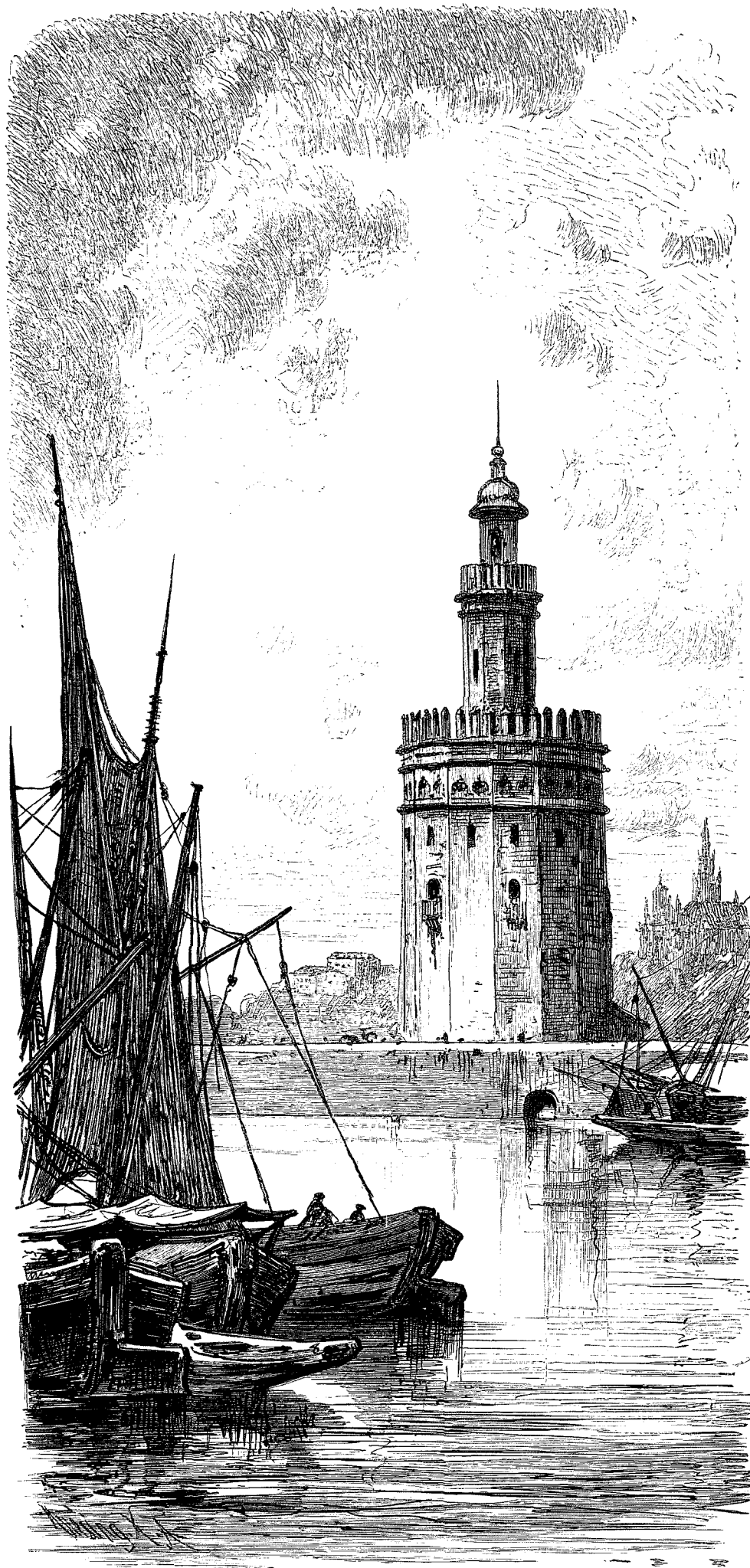
La Séville de nos jours, qui n'est plus, sans contredit, que l'ombre de l'ancienne, a tous les caractères d'une place de commerce animée. Le Guadalquivir étant navigable jusqu'en ce point de son cours pour les bâtiments de mer à voiles et à vapeur, la cité se trouve en communication directe avec l'Océan. Aussi, laisse-t-elle voir dans ses docks et dans son port un mouvement fort actif, qu'augmentent encore notablement une voie ferrée s'étendant jusqu'à la Torre de Oro et une grue à vapeur affectée au transbordement des marchandises. D'énormes cargaisons d'huile et de grains partent de là par Cadix pour leur destination finale.

L'importance de ce grand et beau fleuve avait déjà puissamment frappé les Romains et, plus encore, les Arabes: c'est pourquoi Séville demeura constamment une colonie préférée à toute autre. Son port, qui occupe l'espace compris entre le pont d'Isabelle II et la Torre de Oro, est sûr et profond et n'a généralement rien à redouter des éléments, si ce n'est dans le cas fort rare de grandes inondations.

Au temps des Maures, les charmes des environs de Séville étaient véritablement enchanteurs. Sur un parcours de vingt-quatre milles arabes, on se berçait voluptueusement en barque et en gondole sur les flots de ce Guadalquivir, que l'on a fréquemment mis en parallèle avec le Nil sous plus d'un rapport. Des arbres fruitiers, des villas, des jardins d'agrément, des points de vue superbes bordaient de droite et de gauche les belles rives du fleuve.

Les châteaux féériques des Abbassides ont été souvent décrits et chantés. Le plus beau de tous ceux que baignait le Guadalquivir, était incontestablement le palais d'Az-Zahir, à moitié caché dans des forêts de grenadiers et d'oliviers. Et maintenant, Az-Zahir et El-Moubarak, El-Tadj et El-Wahid, Ez-Zoraya et Al-Mozainija, tous ces châteaux, qui, pour le luxe de l'aménagement, n'avaient pas leurs pareils sur la surface du globe; toutes ces villas, qui rivalisaient entre elles par la richesse des matériaux employés à leur construction; toutes ces merveilles, en un mot, ne sont plus guère connues que de nom. Parfois en labourant, le paysan trouve encore ici ou là quelque ornement ancien, quelque fragment de mosaïque, quelque morceau de porcelaine, derniers vestiges des palais des souverains et des Crésus arabes. Et cependant, si l'on en juge par les Alcazars qui subsistent encore, toutes ces villas devaient occuper d'immenses terrains, reposer sur des substructions gigantesques, contenir des étangs, des tours, des bains, des conduites d'eau d'une énorme longueur, des appartements somptueux avec nombre de coupoles et de pavillons, de fontaines et de *patios*!

Ces élégantes constructions, faites des matériaux les plus délicats, furent pour la plupart détruites par le feu, qui trouvait rapidement un aliment de premier ordre non-seulement dans le plâtre des murailles, mais encore par dessus tout dans les lambris bien secs des boiserics de cèdre et de mélèze. Sous l'action dévorante des flammes, les gracieuses colonnettes de jaspe



LA TORRE DE ORO SUR LES BORDS DU GUADALQUIVIR.

des galeries intérieures éclairaient comme verre en des millions d'atomes presque imperceptibles, tandis que les ors fondaient misérablement et que les ornements de couleur se réduisaient en cendres. Tout ce qui, dans les sous-sols, échappait à la colère de l'élément dévastateur, disparaissait bien vite sous le limon du Guadalquivir ou la poussière du temps.

Ces jardins, jadis pleins de fleurs odoriférantes, parsemés de roses et de jasmins, de lauriers et de myrtes, furent promptement envahis avec une exubérance tropicale par une armée de plantes grimpantes et d'herbes parasites. Privés de leur alimentation ordinaire, les bassins, dont les eaux claires reflétaient autrefois le marbre des parois et fourmillaient de petits poissons frétilants, se sont ensablés peu à peu. Conservées en petit nombre à la postérité dans quelque coin des musées de Cordoue, des portes de cèdre aux solides membrures et des figures d'animaux vomissant l'eau par leurs gueules de bronze doré, d'argent ou de marbre, attestent seules aujourd'hui l'existence de tout ce qui fut jadis et de tout ce qui n'est plus.

Le château d'El-Motamid, aux environs de Séville, possédait un éléphant en argent, qui, dressé sur le bord d'une

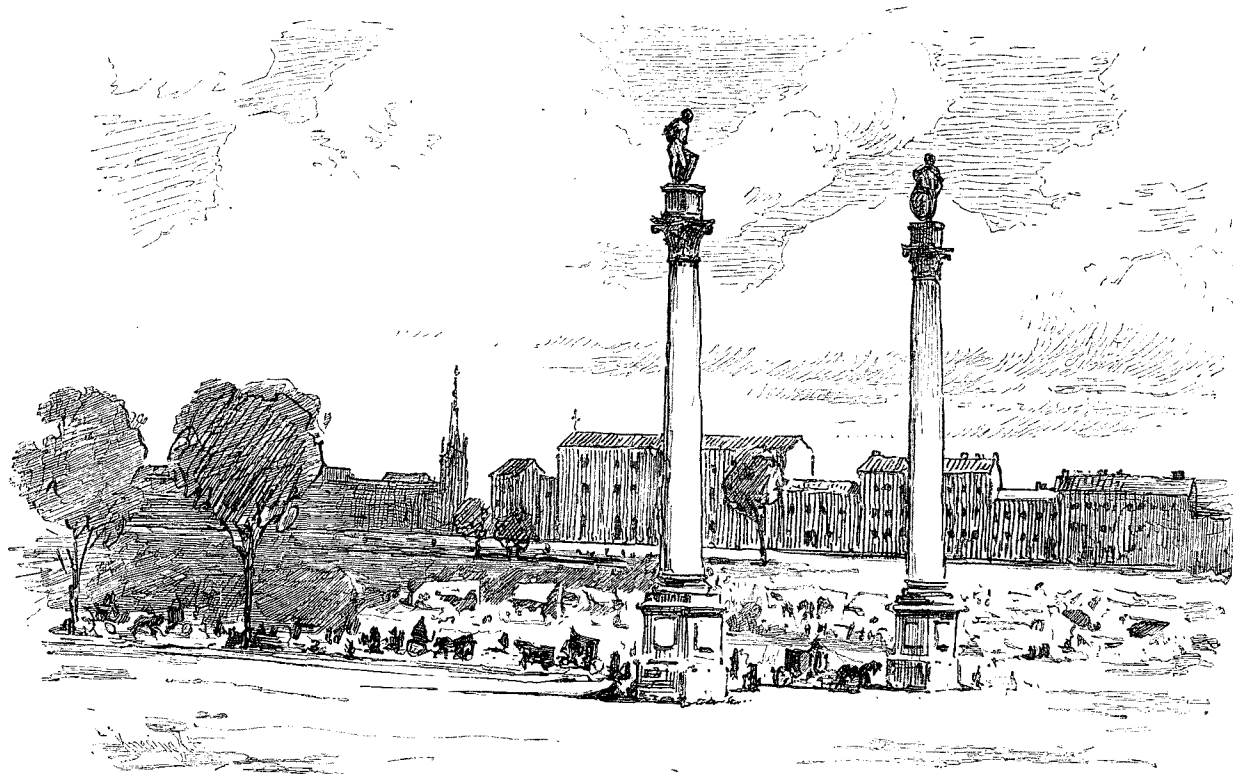


BALCON À SÉVILLE.

piscine, lançait l'eau par sa trompe. Dans le palais royal de Dar-es-Seroula, véritable temple de la gaieté humaine, des lions d'or, des chevaux d'argent et jusqu'à des figures de femmes décoraient le bassin. Bref, tout le luxe imaginable était chose permise pour ces Arabes, amoureux du faste et curieux de savourer en ce bas monde un avant-goût des jouissances du paradis. Enfin, tout ce que le feu et le temps n'avaient pu parvenir à détruire trouva sa fin dans le fanatisme irraisonné des chrétiens.

Séville porte beaucoup moins que sa sœur et son émule Cordoue le vieux cachet mauresque. Tout au contraire, ses larges rues, ses maisons élevées, ses vastes places, ses magasins aménagés à la française, ses cafés magnifiques et ses splendides hôtels reportent bien plutôt la pensée vers les cités du Nord que vers les villes arabes.

Quiconque veut étudier l'Andalousie-Nouvelle et ses charmes variés n'a qu'à se rendre le soir, au coucher du soleil, au Corso de las Delicias, ravissante promenade qui s'étend le long



L'ALAMEDA D'HERCULE.

du Guadalquivir, en aval du Palais de San Telmo. C'est là, qu'après les ardeurs du jour, le beau monde va faire son petit tour à pied, en voiture, à cheval; c'est là, qu'assis sur le parapet du quai, les bons bourgeois de Séville viennent respirer l'air du soir avec leurs femmes et leurs délicieuses filles; c'est là que la *Salada* aime à flirter avec son amoureux et que le *Majo* demande un rendez-vous à sa *Maja*. Personne ne s'entend mieux que le Sévillan à roucouler amoureuxment et à conter fleurettes.

La douceur et le velouté de l'atmosphère, le parfum des buissons de roses, le chant des rossignols, le bruissement du fleuve, la vue de centaines d'équipages qui font passer et repasser lentement sous les yeux du piéton des jeunes filles toujours souriantes sous leurs gracieuses toilettes et des femmes adorables à peine cachées sous leurs mantilles blanches, tout, en un mot, concourt à faire de cette promenade une véritable Alameda de las Delicias.

Puis, la nuit tombe rapidement, les équipages et les promeneurs disparaissent, la foule joyeuse va se perdre dans le quartier des cafés et des magasins, dans la *Calle de las Sierpes* ou

rue des Serpents, dans les lieux de rendez-vous favoris du demi-monde, et bientôt l'on n'y circule plus qu'avec peine à travers les flots pressés d'une multitude sans nombre.

Celui qui veut entendre et voir rire à loisir, qui désire être témoin d'une gaieté franche et d'une bonne humeur sans contrainte, celui-là n'a qu'à venir flâner ici pendant deux ou trois heures à la suite d'une de ces bandes de jeunes filles, qui, bras dessus bras dessous, savent si bien barrer le chemin aux gens et lancer à tout passant quelqu'un de ces bons mots, dont la langue castillane est si riche. Et, quant à chercher ailleurs d'aussi jolis petits pieds, d'aussi beaux cheveux noirs, de pareils yeux de feu, une telle grâce dans les mouvements de la femme, ce serait peine perdue: cela se ne rencontre qu'au sein de la capitale andalouse, dans la rue des Serpents.

Ce va-et-vient continue de la sorte jusque bien au-delà de minuit, chaque heure apportant quelque nouveauté pour varier les plaisirs du promeneur. Tantôt, c'est une douce voix qui chante; tantôt c'est le cliquetis des castagnettes ou bien encore le son du tambourin, sortant mélodieusement des fenêtres et des portes grandes ouvertes: partout ce sont les bouillonnements du sang méridional, qui se traduisent, ici par de joyeuses sérénades, là par la danse, ailleurs par la musique instrumentale.

Nous écoutons et regardons tout avec avidité; nous nous délectons de cette mise en scène si étrange, si originale, si nouvelle pour nous, et, captivés par ses charmes, nous ne nous arrachons qu'à regret à ses délices.





SERENATA ANDALUZA.

Abreme la puerta, niña,
Si me quieres recibir,
Que si no me abres pronto
De pena voy á morir.

Son tus labios dos cortinas
De terciopelo carmesi
Entre cortina y cortina
Chiquilla dime: eso si!

Atame con un cabello
A los bancos de tu cama:
Aunque el cabello rompe
Está cierta, que no me vaya.

Cuantos hay, que te dirán:
»Salada, por ti me muero!«
Yo no te digo nada — pero,
Mas te veo, mas te quiero.



SÉRÉNADE ANDALOUSE.

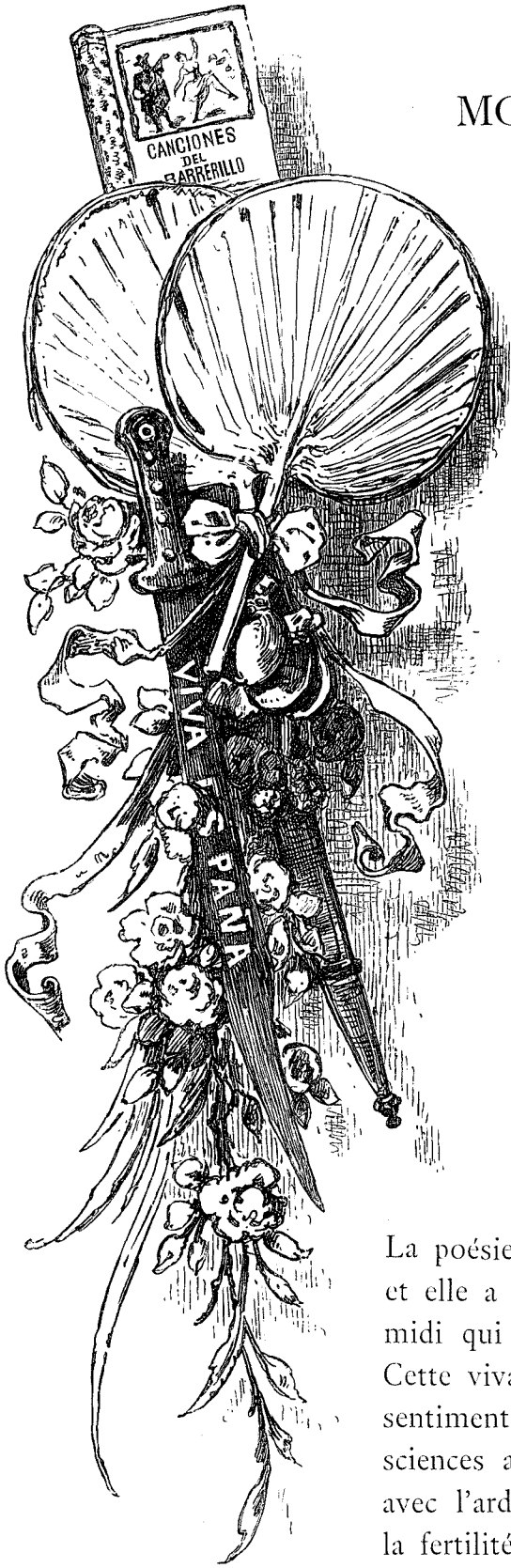
De grâce ouvre-moi, chère belle,
Si tu ne veux au point du jour
Devant cette porte rebelle
Me voir ici mourir d'amour.

Pour Dieu, de ta lèvre vermeille
Daigne laisser tomber sur moi,
Charmeuse à nulle autre pareille,
Le mot si doux qui mène à toi.

Consens au pied de ta couchette
A m'attacher par un cheveu:
Vint-il à se rompre, Ninette,
Je resterai, j'en fais le vœu.

Plus d'un galant te viendra dire
Qu'il aimerait mourir pour toi;
Mais moi, Niña, tu peux en rire,
Je souffre, et ne le dis qu'à moi!

LA COURTE ÉCHELLE.



MŒURS ET COUTUMES ANDALOUSES.

De toutes les régions de l'Espagne, c'est la province de Séville qui se prête le mieux à l'étude du caractère andalou.

L'Andalou est querelleur, et la Navaja, ce terrible couteau-poignard à gaine, joue dans son existence un rôle détestable. Dans les campagnes, on porte communément cette arme si dangereuse, et l'on en joue avec une habileté véritablement effroyable, principalement lorsque les têtes sont échauffées par le vin et le tapage du cabaret. Toutefois, le plus souvent, la réconciliation suit de très-près les combats et les blessures les plus terribles. Une bonne parole, l'intervention d'un tiers font aussitôt disparaître la lame meurtrière. L'Andalou ne connaît ni la vengeance ni la rancune, car c'est avant tout l'homme du premier mouvement. Aussi la province d'Andalousie jouit-elle de la meilleure réputation au point de vue de la criminalité.

L'Andalou ne s'adonne guère à la boisson proprement dite, mais il aime assez néanmoins, les jours de fête et les Dimanches, s'attabler devant une bonne bouteille de vin, en jouant de la guitare.

L'exubérance et l'emphase de l'idiome andalou sont choses bien connues, que viennent encore accroître la profonde sensibilité et la riche imagination des habitants.

La poésie est une des conséquences naturelles du caractère méridional, et elle a trouvé sa plus haute expression dans ces grands génies du midi qui s'appelaient Arguiojo, Rioja, Herrera, Lista, Reinoso, etc. Cette vivacité d'esprit fait de l'Espagnol du sud un homme tout de sentiment, absolument impropre aux études du savant, la culture des sciences abstraites exigeant un calme et une sérénité incompatibles avec l'ardeur de son tempérament. Son extrême sobriété, jointe à la fertilité du sol, lui rend la vie bien plus facile qu'à l'homme du nord, mais elle met en même temps obstacle au parfait développement de ses facultés intellectuelles et physiques. En revanche, l'Andalou est fort galant, sans cependant tomber dans l'excès.

Les deux sexes aiment à se fréquenter le plus possible, pour s'aider mutuellement à passer le temps, mais l'Andalouse ne sort que rarement, on pourrait presque dire jamais, de son cercle

d'intimes. La moralité se trouve ainsi moins compromise, bien que les intéressés n'exercent aucune espèce de surveillance sur les faits et gestes du beau sexe. Les Sévillanes comptent parmi les femmes les plus gracieuses et les plus bouillantes de l'Espagne, mais, de la part d'un étranger, il n'en serait pas moins très-hasardeux d'inférer quoi que ce soit d'un simple regard de feu ou de la vue d'une belle paire d'yeux bien romanesques. L'Andalouse est en effet née pour le flirtage et le marivaudage : deux jeux également naturels chez elle et d'ailleurs parfaitement innocents, puisqu'elle ne favorise nullement à cet égard aucun de ses admirateurs.



MAÑOLA DE LA CALLE SIERPE, À SÉVILLE.

Les jours de fête, l'étroit trottoir qui court devant le café des frères Fayola, dans la Calle Sierpe, sert constamment de lieu de rendez-vous à toutes les grisettes de Séville. Que si elles offrent, sous beaucoup de rapports, une grande ressemblance à leurs pareilles de bien des villes de tous pays, elles conservent cependant assez d'originalité, pour qu'il nous soit impossible de passer devant elles, sans leur jeter tout au moins un coup d'œil.

Appuyée là, devant le café, contre quelque montant de porte, la charmante fillette vient attendre ou chercher son amant, pour se livrer un tant soit peu au plaisir, après les rudes travaux de la semaine, et oublier jusqu'au lendemain les peines et les tracas de la vie quotidienne. Le couvre-feu vient de sonner, et le feu bouillonne activement dans les veines de la Mañola. Que sa *Jaqueta*, sa petite robe de velours à fourreau, se marie donc bien avec cet élégant corsage de soie claire, qui moule si admirablement sa jolie taille élancée et dessine si exactement les formes gracieuses de son buste ! Sa *Casaca*, richement garnie de tresses, de galons et de houppettes et sa robe courte éclatante de fraîcheur et de ton font ressortir le plus avantageusement du monde la fine chaussure, dont elle se montre ordinairement si fière. La raie, cavalièrement

jetée de travers ; quelques mèches indisciplinées retombant en désordre sur le front ; enfin, une rose blanche à la tempe suffisent à donner à son visage ce charmant petit air d'effronterie, qui est un des caractères particuliers de l'Andalouse. La charmante enfant exprime avec son éventail mille et une choses qui restent incompréhensibles pour quiconque n'est pas initié de ce langage de l'amour, mais qui sont couramment interprétées par l'amoureux qu'elles intéressent. Il se glisse donc furtivement auprès de la Mañola, échange avec elle quelques coups d'œil d'intelligence, et, une fois au coin de la rue, on voit les deux tourteraux, bras dessus bras dessous, s'acheminer en hâte vers la *Tertulia*, où leurs amis attablés les attendent impatiemment pour commencer la danse.



LA TOILETTE DE LA SEÑORA.

Qui certes, Señora, ce fidèle *Espejo*
Réfléchit à souhait toute votre élégance,
Et ce soir, à coup sûr, Don Diaz *el vicjo*
Sera bien fier de vous, s'il vous voit à la danse.

Le corsage et la robe, et cette *Cortilla*,
Que tout cela sied bien à votre corps de reine!
Que tout cela s'accorde avec cette *Aguja*,
Qui brille et respandit dans vos cheveux d'ébène!

«Quel joli petit pied! *Que bella Grandeza!*
 «Quelle superbe main! dira la salle entière.
 «Et sait-elle assez haut porter la *Cabeza!*
 «Quelle est donc, s'il vous plaît, cette princesse altière?»

Encor votre mouchoir et votre *Abanico*,
 Et vos *Castañetas* ainsi que vos mitaines,
 Et puis, pour exciter les sens de l'*Hidalgo*,
 Votre flacon d'odeurs avec votre Eau des Reines.

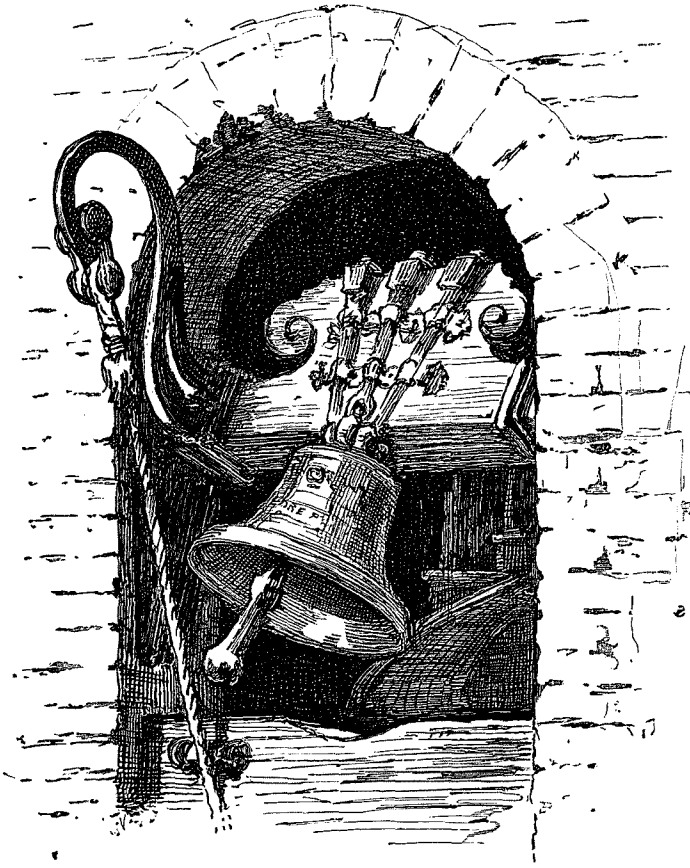
Veillez donc prendre aussi dans votre *Frasquilla*
 De la poudre de riz ou de la maréchale,
 Et surtout n'oubliez votre *Blandurilla*,
 Pour conserver au teint sa fraîcheur idéale.

Permettez, Señora: voici votre *Velo*
 Et votre petit peigne, et vos boucles d'oreilles.
 Vont-ils assez crier, en vous voyant: «*Cielo!*
 «*Cielo! que Salada!* quel écrin de merveilles!»

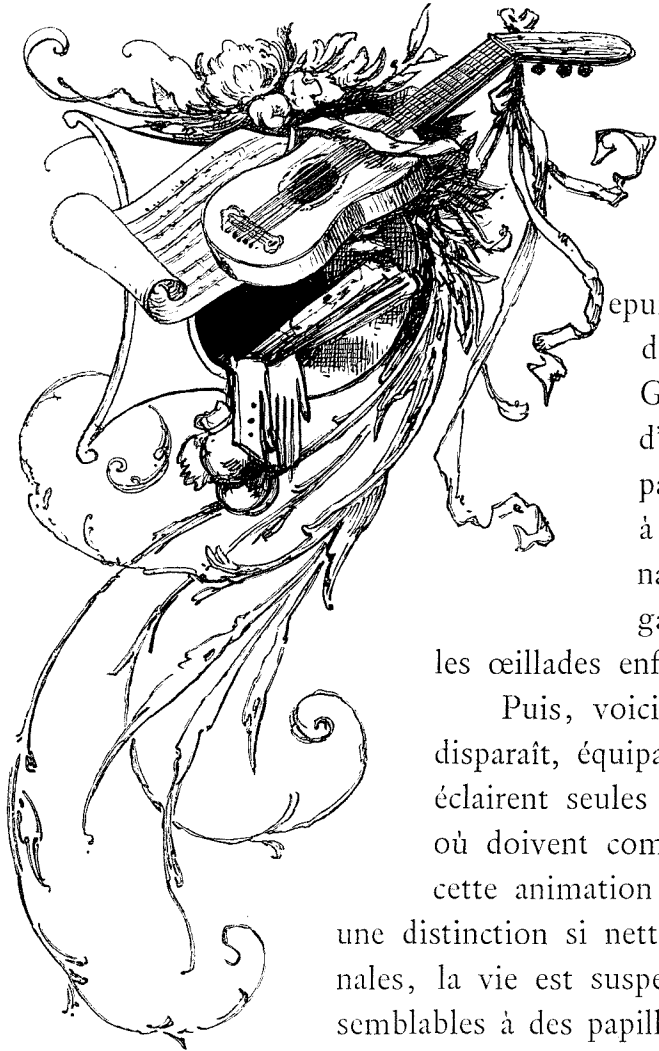
C'est moi qui vous le dis, foi de *Camarera*,
 Vous devenez toujours plus belle et plus gentille,
 Et je parierais bien contre vous, *Señora*,
 Que vous êtes la fleur des beautés de Séville.

Maintenant, Señora, je n'ai plus qu'à partir,
 Et je vais de ce pas vous chercher votre duègne.
 Neuf coups à la Gorda viennent de retentir:
 Ainsi, que Dieu vous garde, et béni soit son règne!

Un mot pourtant encore, avant de vous quitter.
 Lorsque vous souriez, faites toujours en sorte
 De laisser voir vos dents, soit dit sans vous flatter.
Buenas noches, madame, et que Dieu vous escorte!



UN BAL À SÉVILLE.



Depuis que la chaleur de midi est enfin tombée, le Corso de las Delicias est en fête, et, sur les bords riants du Guadalquivir, c'est un défilé extraordinairement animé d'équipages, de cavaliers et de piétons. Les voitures passent et repassent en files interminables, et, trottant à leurs côtés sur de magnifiques andalous, les fashionables de la ville échangent des saluts pleins d'élégance contre les gracieux mouvements d'éventail et les œillades enflammées, dont l'Andalouse a le secret.

Puis, voici que la nuit tombe, et, peu à peu, tout le monde disparaît, équipages, cavaliers et piétons. Déjà, les lanternes à gaz éclairent seules le Corso, et nous nous hâtons de regagner la ville, où doivent commencer en ce moment même ce bourdonnement et cette animation de la rue, qui marquent entre le Nord et le Midi une distinction si nette. A Séville, comme dans toutes les cités méridionales, la vie est suspendue pendant le jour : c'est la nuit seulement que, semblables à des papillons nocturnes, les habitants sortent de leurs retraites pour accourir en foule goûter la brise du soir, à la lueur du gaz. Les cafés, les débits de limonade et d'eau fraîche, les magasins et les boutiques, les églises même sont brillamment illuminés, et laissent, par leurs portes et leurs fenêtres toutes grandes ouvertes, échapper des flots de lumière et pénétrer l'air du dehors. Sur le seuil des maisons résonnent le bourdonnement de la guitare, le bruit du tambourin et le cliquetis des castagnettes. Quelque sérénade, tantôt mélancolique et plaintive, tantôt sauvage et passionnée, sort des portiques extérieurs, dont les marches sont encombrées par les chanteurs et, plus encore, par la multitude des auditeurs aux écoutes. Un babil plein de gaieté, des éclats de rire et des cris de joie descendent des innombrables balcons badigeonnés de bleu, qui, bien vite dépouillés de leurs stores ondulants, laissent apercevoir des légions de jeunes filles et de femmes adorables.

*„Con primor se calza el pie,
Digno de regio tapiz.“*

En ce moment, maint petit pied, digne de ne fouler que des tapis royaux, se chausse de main de maître, et bientôt vous le voyez faire résonner crânement sur le trottoir le talon haut perché de son joli soulier de satin, qui, tel qu'une sandale, ne prend que les orteils de la belle

et semble vouloir s'en arracher à chaque pas, non sans découvrir traîtreusement aux regards indiscrets la blancheur immaculée d'un bas de fine soie.

La Sévillane aime à montrer en riant sa belle denture de jeune tigresse. Retenus en arrière par une mantille blanche et un peigne à galerie hardiment planté au sommet de la tête, ses cheveux retombent en désordre sur son beau front, que rehausse infailliblement l'éclat d'une rose blanche.

Derrière elle, marche à peu de distance, paré de la veste et de la *Faja*, son amoureux, qui, tout en mâchonnant sa cigarette et caressant ses accroche-cœur plats et luisants, lance des regards en coulisse à la belle, à la *Salada*. Il la suit en silence à la Tertulia, sans se laisser remarquer par la *Dueña* qui accompagne la jeune fille, et qui, dans la ruelle la plus voisine, s'empresse de la remettre aux mains de quelque amie, pour s'en aller de son côté courir les aventures.

La grosse cloche de la Giralda vient de sonner neuf heures. Le Sévillan s'arrête, la tête découverte; se signe avec recueillement, tandis que le carillon de l'Angelus appelle les fidèles à la prière; et, cela fait, court bien vite rejoindre son adorée, qui l'attend impatiemment à la porte du bal.

Qui donc ne connaît pas, près de Séville, le *patio* de Don Manuel Garcia, cette cour admirable, au centre de laquelle babille gaiement une jolie fontaine en albâtre, dont le filet d'eau s'échappe des narines d'un dauphin et dont le bassin fourmille de petits poissons d'or, tournoyant sans relâche sur un lit de cailloux et de coquillages multicolores? Tout autour règne une ceinture verdoyante de grenadiers, de lauriers-roses et d'orangers. Des lampes magnifiques, posées sur de beaux socles, semblent défier la lumière du jour et reflètent leurs rayons éclatants sur le marbre du sol. Tout n'est que couleur et chatolement.

Le *patio* est entouré de salles, dont les parois décorées avec goût ont peut-être vu, dans les temps reculés de la période arabe, quelque belle sultane chanter aux doux accents du luth une romance plaintive en l'honneur de son bien-aimé, parti depuis peu pour la guerre. Les murailles et les arcs mauresques portent des incrustations de mosaïques, qui constituent de fort beaux vestiges d'un ancien palais. C'est là en effet que se dressait jadis, autour d'une cour élégante précédée d'une entrée monumentale, la plus belle des propriétés des Abbassides sur le Guadalquivir, l'Alcazar d'Az-Zahir, qui devait être un jour la proie des flammes.

Au lieu des pantoufles en cuir de Cordoue des princesses arabes, ce sont aujourd'hui les petits pieds des belles Sévillanes qui trottinent sur ces dalles de marbre. A la place des sultanes, si jolies sous le voile et le brocart d'or, c'est maintenant la joyeuse jeunesse andalouse, en robe de soie, en corsage et en petit tablier, qui peuple ces arcades. La guitare a remplacé le luth; les castagnettes ont succédé au tambour, et les eunuques, et les esclaves richement habillées du temps jadis ont cédé le pas à des garçons en habit noir et cravate blanche.

Comme tous les Dimanches, une Tertulia réunit aujourd'hui dans ce lieu toute la jeunesse de Séville. Bientôt, la vieille enceinte mauresque commence à s'animer; un babillage et des rires assourdissants attestent la gaieté du public; on se débarrasse des duègnes, ces assommantes gardiennes de la vertu des filles; on dépose les chaînes de la raideur et des convenances, et bientôt la belle, la *Salada* respire allégrement en toute liberté, sans la moindre contrainte.

Le beau sexe s'attable devant des tasses de chocolat, des friandises et des gâteaux. Les jeunes gens savourent sans se presser leur petit verre de Manzanilla, roulent des cigarettes et forment le cercle autour de leurs bien-aimées, qui causent avec animation. Soudain, des applaudissements éclatent et toutes les chaises se rapprochent bruyamment du même centre: Inès vient de promettre une histoire.

Pour donner plus de cachet à la mise en scène, les cavaliers s'empresment de baisser les lampes, et une obscurité mystérieuse envahit les arcades du *patio*. Les jeunes filles se rangent en demi-cercle autour d'Inès, et, assise sur un tabouret, la belle enfant commence ainsi qu'il suit :

« Oui, certes, mes amies ! Il y a de cela bien des siècles, dans cette belle cour, où nous voilà toutes réunies, des esclaves somptueusement vêtues venaient s'asseoir autour de leur



BOUQUETIÈRE SÉVILLANE.

maîtresse, la sultane Az-Zahir, à laquelle appartenait alors cet alcazar, et lui chantaient, pour la distraire, des romances et des motifs arabes. Elles chantaient les palmiers et les myrtes, les biches et les gazelles, les jolies femmes et les beaux chevaliers, l'amour et ses ivresses. Et cependant, la charmante sultane, la perle de l'Orient, l'épouse du khalife, restait mélancolique et sombre ; elle se consumait de chagrin et pleurait fréquemment. Affaissée sur les coussins d'un

sopha, elle laissait échapper de profonds soupirs de son cœur ulcéré, et, se mordant les lèvres jusqu'au sang, écrasait sous ses doigts nerveux les perles du collier de prix, qui faisait jusqu'à cinq fois le tour de son beau cou. Personne dans son entourage ne connaissait la cause de cette âpre douleur, et personne n'osait interroger à cet égard la noble dame.

«Là-bas, de l'autre côté du Guadalquivir, sur les terrains que couvrent aujourd'hui les ruelles obscures du faubourg de Triana, se cachait, au milieu d'une ceinture d'oliviers, une maisonnette isolée, gardée par une haute tour surmontée d'un *Mirador*, où brillait, chaque nuit, une lumière mystérieuse. Nul n'avait jamais osé pénétrer dans ces murs, ni même y jeter furtivement un regard. Les gens passaient bien vite devant la tour, glacés de peur, car il y demeurait, d'après le bruit public, un grand et puissant enchanteur, qui savait lire dans les étoiles, possédait l'art de composer des philtres, et retenait captive sous son toit une jeune fille d'une grande beauté.

«Cet enchanteur, ou, pour mieux dire, cet astronome n'était autre qu'El-Gebr, l'illustre inventeur de l'algèbre, le constructeur présumé de la Giralda de Séville. Sa table de travail était encombrée d'instruments et d'appareils, qui brillaient à la lueur de la lampe. Des signes cabalistiques et les caractères étranges d'une langue inconnue couvraient des tableaux noirs, apposés aux parois, ainsi que les murailles elles-mêmes. El-Gebr étudiait, toutes les nuits, cette nécromancie d'un nouveau genre. Les astres qui constellent la voûte céleste étaient ses meilleurs amis, et, sans cesse, il observait leur lever, leur coucher et leur cours. Chaque soir, à la même heure, il avait coutume de recevoir dans son observatoire, dans le *Mirador* de sa petite tour, son élève et ami le khalife, qui venait y recevoir de sa bouche les leçons de la science et brûlait d'une ardente envie de s'instruire dans l'astronomie et l'astrologie.

«Malheureusement, la sultane Az-Zahir attribuait à un tout autre motif les fréquentes visites de son époux dans la tour du savant. Elle croyait avoir pour rivale auprès du khalife la jolie fille arabe, qui demeurait sous le toit d'El-Gebr, et la jalousie lui rongait le cœur, et la paix avait disparu de son âme.

«Certaine nuit bien sombre, elle se glissa près de la mystérieuse maisonnette, et, cachée derrière un vieil olivier, elle attendit, sans détourner un instant de la tourelle ses regards anxieux, la sortie du sultan, si coupable à ses yeux. Vers minuit, au moment même où la lune venait de sortir des nuages, la petite porte de la tour s'ouvrit tout doucement, et l'on en vit sortir précipitamment, mal dissimulé sous les plis de son vaste burnous, le noble khalife, reconduit jusqu'au seuil du logis par une jeune Arabe d'une rare beauté, qui tenait à la main une lampe allumée.

«Dévorée par la jalousie, la sultane crut en avoir assez vu, et, la mort dans le cœur, s'empressa de retraverser le fleuve en compagnie de son esclave. Et cependant, aujourd'hui comme d'habitude, Abbad, son époux, n'avait sacrifié qu'à la science, et la jolie fille de l'astronome n'avait fait que précéder le souverain, pour l'éclairer dans sa descente sur l'escalier vermoulu de la vieille demeure.

«Az-Zahir se retira sur-le-champ dans les superbes appartements de sa tour, alors située précisément dans l'angle qui nous fait face. Une pâleur mortelle inondait son visage. Plus de doute: elle était indignement trompée, abandonnée. Elle réunit en hâte autour d'elle toutes ses servantes, revêtit son costume le plus riche, mit ses plus beaux bijoux, et, baignée de larmes, se laissa tomber sur un sofa. Puis, elle fit un signe à un esclave maure, qui disparut immédiatement, et la lourde porte du salon se referma derrière lui avec un bruit sinistre. Ainsi, se trouvait condamnée la seule issue possible.

«Alors, Az-Zahir prit son luth; une mélodie plaintive s'échappa de ses lèvres, et les larmes se mirent à couler toujours plus abondantes sur ses joues amaigries. Tout-à-coup, de sombres nuages de fumée sortirent impétueusement des boiseries du salon; on entendit crépiter le plancher, et des gerbes de flammes envahirent la pièce en moins de rien. Un cri d'épouvante, jeté par toutes les esclaves présentes, éclata lugubrement; elles se levèrent en sursaut, se tordant les mains de désespoir, mais rien n'y fit. Les portes et les fenêtres étaient fermées jusqu'à la dernière: aucune voie de salut ne restait ouverte à ces malheureuses femmes. Et bientôt, la tour s'éroula dans les flammes avec un craquement horrible, ensevelissant, sous ses pierres et ses poutres calcinées, la belle favorite Az-Zahir et toutes ses suivantes.



LE CORSO DE LAS DELICIAS, À SÉVILLE.

«Depuis cette néfaste nuit, ajouta la belle narratrice Inès après une courte pause, chaque fois que minuit sonne à l'horloge de la Giralda, on voit apparaître sous ces portiques la sultane Az-Zahir, enveloppée d'un immense voile blanc et suivie de ses esclaves portant des urnes cinéraires. Et tenez, voyez plutôt, la voici qui s'avance!»

A ces paroles, toutes les jeunes filles se retournent vivement et poussent en même temps un même cri d'effroi. Là-bas, au fond de la salle, marche, en se rapprochant sans cesse dans une demi-obscurité, un long cortège de fantômes blancs. Ce sont, tout prosaïquement, le chef de cuisine de l'établissement, ses aides et ses marmitons, qui, revêtus uniformément du tablier et du bonnet blancs inhérents à leur profession, s'avancent avec une majestueuse lenteur, portant sur un brancard l'énorme gâteau ou *Torta*, qui ne manque jamais dans une Tertulia.

Cependant, la frayeur des jeunes filles est bien vite apaisée, et se transforme en une explosion d'hilarité, qui accueille bruyamment, à leur sortie des portiques, la bande des cuisiniers et souhaite une agréable bienvenue à leur excellente pâtisserie.

Pendant que ces dames s'amuse de la sorte, les jeunes gens se dépêchent de transporter dans les salles adjacentes les chaises et les tables. Une guitare ne tarde pas à faire entendre ses accents magiques; des milliers de pieds et de mains en tressaillent d'allégresse; on fait si volontiers ce qu'on aime! Il n'est pas de *patio* qui ne possède sa guitare et son tambourin, pas de *caballero* qui ne sache pincer de la guitare!

Le fameux Pujal Angel est déjà là. Personne à Séville ne danse aussi bien que lui, surtout lorsqu'il se trouve, comme aujourd'hui, près de sa bien-aimée, la charmante Trinidad de Toro. Le regard attaché sur les yeux noirs de sa belle, il s'avance vers elle d'un pas délibéré, et, d'un geste audacieux, lui soulève légèrement son voile, qu'un grand peigne à galerie retient solidement fixé dans ses cheveux d'ébène. Cependant, la jolie petite espiègle se défend coquettement avec son éventail contre le baiser qui la menace, et semble se débattre énergiquement pour repousser les hommages de son bel amoureux. Le galant toutefois, excité par ce manège, ne fait que s'enhardir, et tourne de droite et de gauche autour d'elle, mais c'est toujours en vain: la charmante taquine parvient sans cesse à l'éviter, au moment même où il se croit le plus près de son but. Déjà, il commence à bouder et semble près de se fâcher; elle n'en continue que de plus belle à rire à gorge déployée et à jouer de l'éventail, tant et si bien que le pauvre jeune homme finit par lui tourner le dos.

Soudain, retentissent sous son manteau deux brefs appels de castagnettes, cet instrument magique, auquel aucune Andalouse ne saurait résister, fût-elle la plus insensible de la province entière. L'expédient réussit à merveille. La belle se lève tout doucement, prête l'oreille avec grâce, et, sans cesser d'écouter, se rapproche du jeune homme, lentement et comme à pas comptés. Cette fois, telle qu'un poulain échappé auquel on vient de lancer le lazo, elle est prise et bien prise.

Entraînée par un charme magnétique, elle suit machinalement le rythme de la mélodie. Ses joues commencent à s'animer; son œil s'enflamme; elle est vaincue, car, tout-à-coup, éventail et mantille lui tombent simultanément des mains.

D'un mouvement aussi gracieux que rapide, elle assujettit avec l'index de la main droite ses jolis souliers de satin sur son beau petit pied, se passe aux doigts une paire de castagnettes qu'elle vient d'extraire de son corsage de velours, élève rapidement les bras, incline langoureusement la tête, et, se laissant emporter par les accents de son amoureux, s'abandonne enfin tout entière dans un ravissement fébrile aux charmes de la *Malagueña*, cette danse voluptueuse et sensuelle qui vient de Malaga.

L'accompagnement de la musique va s'accélération sans relâche, et une ineffable passion s'empare de la belle danseuse, qui, la tête renversée en arrière, balançant avec une délicieuse mollesse son corps aux formes élégantes, semble vouloir fuir le cercle enchanté où l'enferme son cavalier, et, subitement, revient vers lui de toute sa vitesse, comme sous l'influence d'une fascination surnaturelle. Ce sont les ardeurs du désir et les feux de la concupiscence; c'est une ivresse amoureuse, que le son des castagnettes, tantôt alangui et mourant, tantôt turbulent et fougueux, rend avec une science exquise; ce sont les cris et les appels des sens; les mille riens et les caresses lascives de la volupté en délire.

Le sein de la belle Andalouse palpite avec violence; sa respiration est haletante; ses lèvres entr'ouvertes laissent apercevoir deux rangées de dents blanches, à demi fermées comme en un spasme; sa noire prunelle lance des éclairs flamboyants, et ses beaux cheveux, échappés à

l'aiguille qui les retenait jusqu'alors, se répandent en longues boucles frisées sur sa nuque et son cou. Cette petite, en vérité, danse comme une possédée, et c'est plaisir de voir ainsi toutes ses fibres tressaillir, tous ses muscles trembler.

Autour du couple charmant qui a si bien ouvert le bal, s'est maintenant concentrée la foule des assistants des deux sexes, les Juana et les Reyes, les Candelaria et les Pilar, les Gertrudis et les Rita, chacune accompagnée de son galant, qu'il s'appelle Luis ou Manuel, José ou Joaquin, Miguel ou Francisco. Le cliquetis de leurs castagnettes reprend en cadence, lorsque Pujal et Trinidad cessent de se faire entendre. Ceux-ci deviennent alors le centre d'une figure de danse, dont les voltes et les pas, changeant à tout moment, mettent avantageusement en relief les mouvements les plus gracieux et les plus élégants. Bien que tout ce monde se démène avec une pétulance et une ardeur inouïes, les spires et les circonvolutions les plus compliquées se forment et se dénouent cependant avec autant d'ensemble que de facilité. Souvent, les danseuses se balancent mollement sur les hanches, en dodelinant de la tête, et ce n'est pas sans peine que leurs jolis petits pieds, qui ne semblent seulement pas toucher le sol, parviennent alors à rester en repos. D'autres fois, elles viennent tourner de droite et de gauche autour de leurs cavaliers. Puis bientôt, le cliquetis des castagnettes s'échauffe et bat une mesure plus entraînante; la guitare et le tambourin murmurent et bourdonnent plus vite; tous les muscles tressaillent, et les jeunes filles, la tête renversée en arrière, leurs beaux yeux noirs à demi clos, se mettent à décrire autour de leurs danseurs des sinuosités d'une grâce achevée. Ce n'est plus une danse que nous avons sous les yeux; c'est une scène d'extase amoureuse, que les castagnettes et le tambourin peuvent seuls accompagner, aucun autre instrument ne possédant au même degré la vertu électrique et l'impétuosité sauvage de cette musique si admirablement appropriée au caractère méridional.

Les danses nationales andalouses sont à celles de nos pays ce que des lions en liberté peuvent être à ces malheureux fauves que l'on exhibe en cage dans les fêtes foraines. Ici, la danse est tout feu, tout flamme; chez nous ce n'est qu'étude et art. Ici, contrairement à ce qui se passe dans nos pays, le sang bouillonne véritablement dans les veines de tous et de chacun, et donne à tous, de la tête aux pieds, des élancements irrésistibles.

Qui ne verrait sans enthousiasme Pujal et Trinidad, ces rois de la Tertulia, ce couple incomparable, auquel tous les assistants semblent rendre hommage en dansant!

Et voyez un peu, pendant le moment de répit accordé à la belle, combien ses joues sont enflammées, à quel point son œil brille, avec quelle violence se soulève son sein! Hors d'haleine, mais cependant bien loin encore d'être épuisée, car quelle est l'Andalouse qui pourrait se fatiguer à la danse, Trinidad savoure à petites gorgées la boisson fraîche, que lui présente gracieusement son cavalier, tandis que les autres jeunes filles découpent et visitent avec une joyeuse anxiété le gros gâteau, où le cuisinier a pris soin de loger adroitement une *Haba*. Heureuse celle qui retrouve l'objet, car, aussitôt proclamée reine de la fève, saluée et couronnée comme telle, elle n'aura plus qu'à faire en sorte de soutenir jusqu'à la prochaine Tertulia la majesté de sa nouvelle charge!

La danse avec accompagnement de castagnettes ne tire pas son origine de la terre espagnole, et remonte, au contraire, jusqu'aux anciens Romains. Chez eux, en effet, les riches avaient déjà coutume de faire danser sous leurs yeux, pendant leurs bains et leurs festins, des femmes qui jouaient des *Crusmata*; et ce sont eux qui introduisirent plus tard à leur suite dans la péninsule ibérique ces étranges castagnettes. Ils en vinrent même bientôt à importer à Rome des danseuses de Gadès ou Cadix, et ces inimitables Gaditaines formèrent bientôt entre les deux pays un article important de commerce extérieur.

A Pompéi, nombre de peintures murales montrent ce qu'étaient alors ces femmes, et, de nos jours même, l'on peut encore voir à Bajae, aux environs de Naples, des Italiennes danser la tarentelle au son des castagnettes. En Espagne, cet instrument s'est généralisé partout, et de même qu'en France il n'était pas autrefois de Normande sans sa pipe et de Breton sans biniou, de même actuellement il n'est pas au-delà des Pyrénées un jeune homme ou une fille qui ne possède sa paire de castagnettes. On ne peut manquer d'être stupéfait de voir avec quelle facilité et quelle pauvreté d'accessoires un bal s'improvise en Espagne. Chaque maison, chaque cabaret a sa guitare; tous les garçons ont dans la poche de leur veste, comme toutes les belles dans leurs corsages des castagnettes infatigables, et, de plus, jamais la gaieté ni l'entrain ne manquent à personne. Aussi, que ce soit à la sortie de l'église, à la fin d'une noce ou même après un enterrement, partout où les deux sexes se retrouvent en présence, le dernier mot reste infailliblement à la danse.





LA VÉGA DE GRENADE.

ans tous les pays du monde, les chemins de fer ont pour mission de raccourcir les distances, de rapprocher les contrées et les hommes, et de transporter rapidement à destination voyageurs et marchandises.

Une exception à cette règle, une diminution notable de la vitesse des trains, bref une prolongation du trajet : tel est le vœu que forme assurément quiconque, en venant de Cordoue, s'engage, auprès de la station de Bobadilla, dans la plaine luxuriante connue sous le nom de la Véga de Grenade ou simplement la Véga.

Traversée par le cours aurifère du Guadalhorce, elle étale en effet dès l'abord des charmes indescriptibles, et sa gracieuse coquetterie fait une vive impression sur l'esprit fasciné du touriste.

Là-bas, plus étincelante qu'une perle fine brillant dans les cheveux d'une brune Andalouse, Antequera, la ville aux trois collines, se détache lumineusement sur un fond de verdure, dominant avec fierté tout le pays auquel elle a donné son nom et qui déroule devant nous les enchantements de ses tableaux toujours changeants.

Ici, le soleil ne grille plus la campagne d'un feu dévastateur, comme il le fait au Nord de la Sierra ; loin de là, il féconde la plaine et y entretient généreusement une végétation magique. Ici, des centaines de ruisseaux et de sources vives courent en serpentant vers le fleuve : la vigne, les céréales et les fruits poussent à l'envi dans les terrains d'une fertilité exubérante, et le sol est partout ombragé d'oliviers, de mûriers, d'orangers et de figuiers, qui possèdent sans exception la puissante nature des arbres des tropiques.

En dehors même du nom d'Antequera, les nombreux vestiges de constructions et de murailles romaines, qui sont encore visibles dans cette ville et dans ses environs, montrent suffisamment avec quelle prédilection les peuples de l'antiquité l'ont jadis habitée. La Plaza Alta, qui est aujourd'hui la place du marché du bourg, montre encore l'arc principal d'un vieux temple d'Hercule, pendant qu'une colline située derrière la cité porte toujours les traces évidentes des substructions d'un camp romain. Les vestiges de l'époque postérieure, c'est-à-dire de la domination mauresque ne sont pas moins nombreux dans le pays. A en juger d'après ces apparences,

Antequera doit avoir derrière elle un passé des plus intéressants; malheureusement, toutes les traditions relatives à son histoire se sont depuis longtemps perdues au cours des siècles.

Dans ces conditions, il nous faut donc nous contenter de quelques monuments chrétiens des quinzième et seizième siècles, qui sont encore susceptibles par le fait de leur âge de présenter quelque attrait aux yeux du visiteur. C'est ainsi que Santa Maria possède un riche et remarquable maître-autel; que Saint-Sébastien supporte une magnifique coupole couronnée par un ange colossal en airain doré; que la tour située sur la hauteur contient une vieille horloge, dite Papa Bellotas, qui figure parmi les premières machines de ce genre, installées en Espagne par les anciens.

Antequera est aussi le siège d'une importante manufacture de laine, qui, déjà très-florissante aux temps des Arabes, occupe encore un grand nombre de mains. Le pays est, en effet, couvert de gras pâturages, où l'éleve du mouton se pratique sur une vaste échelle, et des milliers de ces animaux paissent à l'aventure dans toute la contrée jusqu'à ce que, vers le milieu de mai, on les rassemble pour la tonte.

Outre cela, Antequera est en même temps le grenier de l'Andalousie, et ses vins descendent tous à Malaga, pour s'élancer de là, munis de l'étiquette de ce crû fameux, jusqu'au bout de la terre.

Là non plus, le chemin de fer ne contribue pas précisément à embellir le pays. La voie, telle qu'un serpent monochrome, court sur la rive du Guadalhorce, à travers les plaines et les prairies, et l'on se surprend presque à désirer sa disparition, tant on voudrait pouvoir rendre à la Véga le cachet romanesque, qu'elle possédait jadis et qui captivait l'imagination plus que partout ailleurs. Il n'est pas de point qui ne rappelle ici au voyageur ce grand peuple de l'autre rive de la Méditerranée, qui opposa, pendant des siècles, avec une ténacité sans exemple, l'étendard vert de Mahomet à la croix des chrétiens. Nous cherchons autour de nous les guerriers, les artistes et les poètes, qui ont demeuré et travaillé dans ces lieux et dont nous retrouvons les traces sous les formes les plus variées. Des tours écroulées, des aqueducs, des temples et des portiques, des ouvrages d'art et des jardins de plaisance aux trois quarts détruits, attestent encore la grandeur et les magnificences d'antan.

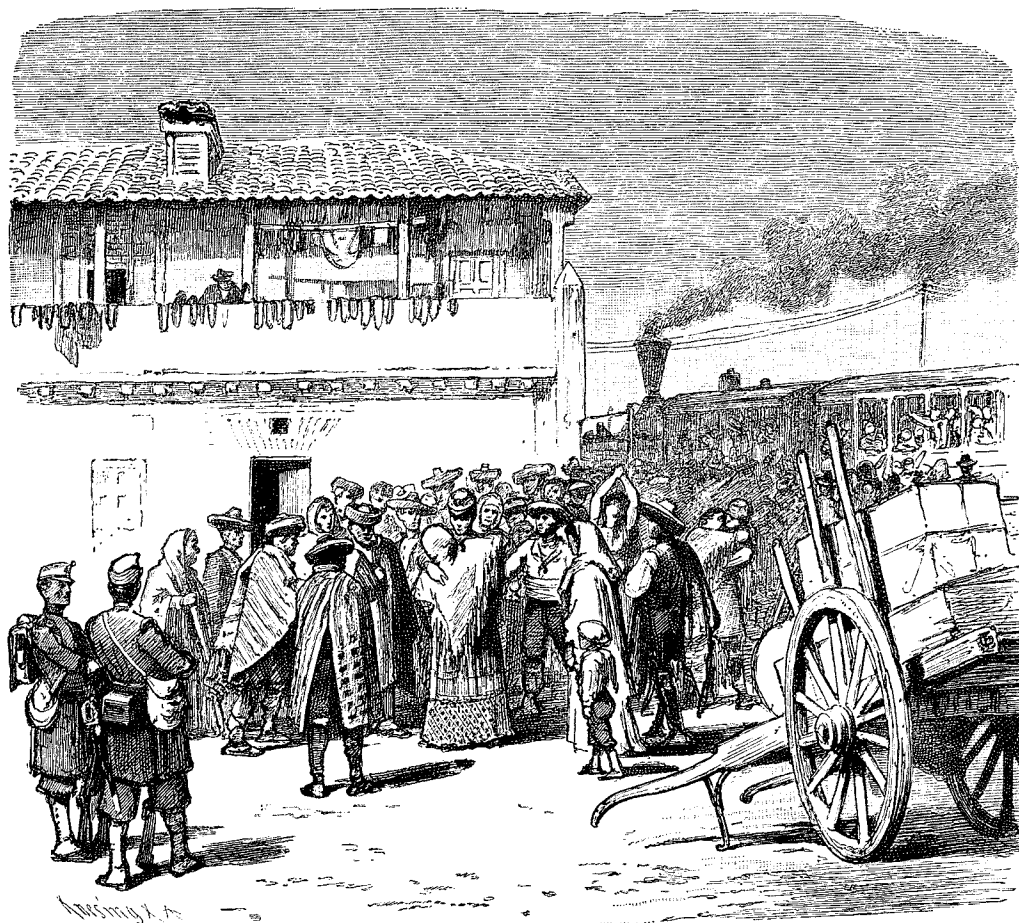
La Peña de los Enamorados, le Rocher des Amoureux, est un cône colossal, qui, jeté par le Créateur au milieu de la plaine ou amené là, comme bloc erratique, par un cataclysme quelconque, a forcé les eaux du Guadalhorce à se creuser un autre lit. C'est là, dit-on, que le jeune chevalier de la légende, désirant mettre à l'abri des poursuites des Berbères la jeune Mauresque qu'il venait d'enlever, se précipita dans l'abîme avec sa proie. Leur cheval se brisa sur les pointes du rocher, mais la *Señora de los Enamorados* daigna protéger les amoureux, et la belle Az-Zaf, ainsi convertie au christianisme, put épouser son galant chevalier.

Un pont de chemin de fer, qui tressaille sous notre train pendant la traversée des gorges du Rio Frio ou Torrent de glace, nous ramène tout-à-coup des rêves de la chevalerie aux réalités du présent. Les salines de Las Salinas gâtent dans une certaine mesure, comme sur tous les points où se pratique l'extraction du sel, la beauté de cette campagne d'une fertilité luxuriante et la blancheur éblouissante de leurs bassins d'évaporation, où les produits se déposent en cristaux au milieu d'une lessive écumante, est loin de former un agréable contraste avec la richesse du paysage.

Auprès de la station de Loja, nous entrons dans un autre bassin, tributaire de la Sierra Nevada. Nous y saluons l'antique Génil, si fréquemment chanté par les poètes, et dont le cours supérieur baigne, de concert avec les eaux torrentueuses du Darro, le pied du rocher de l'Alhambra. Ici également, se précipitent en cascades bouillonnantes dans les Infiernos de Loja les flots indomptables et fougueux du Manzaniil. Leur écume blanche rejaillit en bondissant jusqu'à la

voie ferrée, qui nous aide à franchir cette gorge infernale. Toute cette contrée est fécondée par une foule de cours d'eau mugissants et nous fait vite oublier les steppes desséchés, qui, de l'autre côté de la montagne, dans la traversée de la Manche, impressionnaient si désagréablement les yeux.

Loja est misérable, mal bâtie et à peu près en ruine. Cela n'a rien d'étonnant, car on n'y trouve plus aujourd'hui ces Arabes, qui apprenaient jadis aux habitants l'art de filer le lin et d'extraire l'huile de certains fruits. Maintenant, l'industrie, autrefois si florissante à Loja, n'y fait plus vivre qu'une centaine d'ouvrières à peine, bien que la nature soit, actuellement comme alors, d'une générosité et d'une fécondité inépuisables. La matière première est restée ce qu'elle était jadis: seuls, les hommes ont changé.



LE DÉPART DES CONSCRITS.

Le lit du Génil a dû, lui aussi, se résigner à subir les inventions des temps modernes, car la gorge rocheuse que ses eaux rongent depuis des siècles est surplombée par un beau pont de fer de cent trente mètres de longueur, qui nous amène bientôt, en remontant vers le Nord, à la station d'Illora.

Un arrêt assez long dans cette dernière gare est motivé par ces scènes de séparation, que nous avons déjà vues se dérouler à Vilches entre des conscrits et leurs proches. Ce sont bien toujours les mêmes explosions d'une douleur inconsolable en apparence, et toujours en réalité cette même surexcitation extrême, qui touche à la folie furieuse et défie toute description.

Là aussi, des petits mendiants aux yeux noirs et à la peau cuivrée, pauvres enfants, sur les traits desquels le type arabe reste gravé à ne pas s'y méprendre, viennent nous offrir des roses, car ces produits de Grenade et d'Illeberis sont aussi célèbres que le fruit et la fleur mêmes du grenadier, d'où le pays tire son nom.

Il est à Grenade un grand cultivateur de roses, l'ami et le consolateur de tous les amoureux, le vieux Don Julian, dont les buissons de roses sont sans pareils au monde. Lorsqu'on l'interroge sur la provenance de ses diverses espèces, son œil voilé par l'âge brille d'une fouguese ardeur; des éclairs de jeunesse se reprennent à courir sur sa face ridée, et le digne homme conte alors avec complaisance la légende suivante: «Dans l'antiquité la plus reculée, la terre ne produisait que des fleurs, que la déesse Flore entourait de toute la sollicitude de son âme, après les avoir gratifiées des couleurs et des parfums les plus variés. La charmante immortelle ne menait à sa suite que la paix et le bonheur, lorsque surgit tout-à-coup du sein de la terre l'armée des ruminants herbivores, qui se mirent à ronger indistinctement jusqu'à la racine les graminées et les arbustes, les plantes et les fleurs. Grandes furent la terreur et l'épouvante de Flore, mais c'est en vain qu'elle appela tous les dieux à son aide: les ravages ne faisaient que s'étendre, et les animaux destructeurs poursuivaient sans relâche leur œuvre de dévastation. Flore voulut tout au moins préserver de la mort les roses, ses tendres favorites, et s'adressa, tout en larmes, à son ami Zéphyr. Celui-ci ne put entendre sans s'émouvoir les supplications de la gracieuse déesse, et l'emporta vers l'Occident, avec sa jolie plante préférée, dans un pays, où nul herbivore ne s'était jamais aventuré. C'est ici même, au milieu de la Véga, qu'il déposa son aimable fardeau, et Flore, enterrant aussitôt de sa propre main les racines et les pousses qu'elle avait conservées, vit se couvrir de roses les monts et les vallées. Cela fait, pour que ses protégées pussent à l'avenir se défendre toutes seules, elle leur donna comme armes les épines, et, confiant à nos soins ces fleurs délicieuses et suaves, disparut à jamais, au comble de la joie.»

Ainsi parle Don Julian, tandis que ses regards errent avec une orgueilleuse satisfaction sur ses incomparables parterres de roses, dont le parfum embaume tous les lieux d'alentour.

Près d'Illora, la voie se détourne vers le Sud-Est, et bientôt nous découvrons, au cœur même de la Véga, la ville de Santa-Fé, la cité de la foi, le château-fort des anciens souverains catholiques, pendant leur lutte contre les Maures de Grenade. C'est de ce point, aux portes de l'antique résidence des khalifes arabes, que les chrétiens, massés dans un camp retranché pour demeurer aussi près que possible de l'objet de leur convoitise, donnèrent inutilement, pendant plus de deux ans, l'assaut à l'ennemi; c'est de là, qu'assiégés à leur tour, ils firent ces sorties héroïques, qui ont fourni matière à tant de ballades et de romances; c'est là que ces preux chevaliers déployèrent un courage sans exemple dans l'histoire; c'est là que, dans l'attente du combat décisif, leurs chevaux s'épuisèrent à frapper impatiemment du pied le sol de ces campagnes, jusqu'à ce que le 2 janvier 1492 vint apporter enfin la victoire à l'étendard du Christ.

Cette illustre cité de Santa-Fé, cette ville bâtie en forme de croix et si souvent chantée par les poètes, cette résidence qui a jadis réuni dans ses murs la fleur de la chevalerie chrétienne, est aujourd'hui tombée, pour ainsi dire, dans le néant, et devenue presque indigne de la visite du voyageur. De pauvres paysans, logés dans de misérables maisonnettes, sont les successeurs de ces héros du moyen-âge, dont la gloire franchissait autrefois les frontières de l'Espagne. Nous passons donc tristement devant les murs de Santa-Fé, et, peu d'instants après, nous laissons enfin derrière nous les portes de Grenade, l'antique et superbe résidence des rois maures.

A peine sommes-nous sortis de la gare, que toutes nos dispositions romanesques s'évanouissent bien vite, en face du prosaïsme actuel de la vieille cité! De larges avenues, abondamment dotées des mille et un accessoires banals de nos villes modernes; des cabarets et des cafés; des trottoirs d'asphalte et des magasins à la française; des becs de gaz et des façades ennuyeuses; de longues rues et de grandes places désertes: voilà sous quel aspect nous apparaît l'antique capitale arabe, tandis que l'insipide omnibus jaune du chemin de fer nous emporte au

galop vers un hôtel quelconque, où vont nous recevoir, comme partout ailleurs, d'affreux garçons en habit noir et cravate blanche.

La première impression n'est donc pour nous qu'une déception cruelle. Rêver de rois mauresques, de favorites disparaissant sous le brocart et le satin, de chevaliers et de brillants cortèges, de tendresse et d'amour, et ne trouver à son réveil qu'une ville à la dernière mode, des gens d'hier et de demain vaquant paisiblement à leurs occupations journalières, de bons petits bourgeois qui jouent aux cartes, à la lueur du gaz, en fumant et buvant de la bière, n'est-ce pas une désillusion bien amère? Et cependant, notre cœur bat plus fort que jamais. A la seule pensée que l'Alhambra n'est qu'à deux pas de là et que notre rêve le plus hardi est sur le point de s'accomplir, nous sentons tous nos désirs renaître et une impatience fébrile s'empare de notre être.



LA HUERTA DE GRENADE.

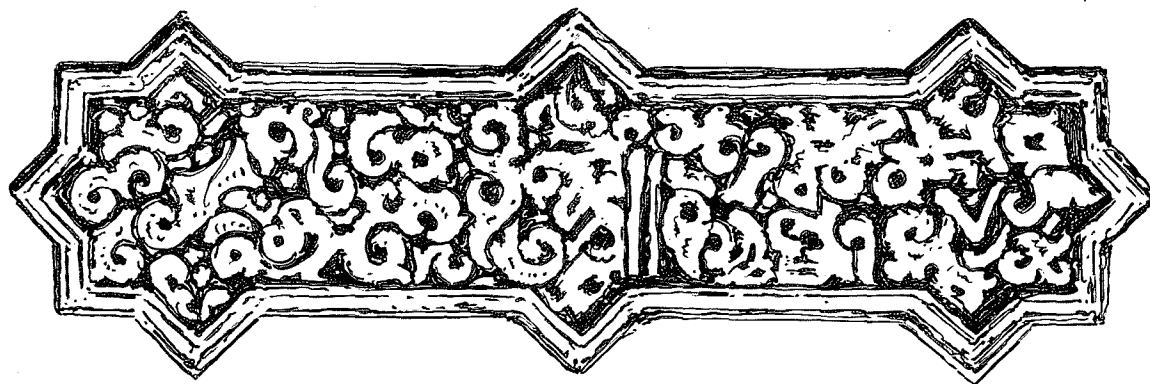
Cette impression ne fait que s'accroître de minute en minute, car l'omnibus a beau nous montrer sans cesse d'autres ruelles solitaires et de nouvelles constructions modernes, nous ne voyons toujours pas apparaître le bouquet d'ormes séculaires, qui couvre de son manteau de verdure le plus curieux des alcazars mauresques. «Où, diable, nous conduisez-vous donc, *cochero*?» «Tout là-haut, Señores, à une bonne *fonda*, à un hôtel de premier ordre, où l'on boit et mange bien.» Un bon hôtel auprès de l'Alhambra! Quel contraste, grand Dieu!

Cependant, nous ne tardons pas à oublier le monde une fois de plus, car il règne autour de nous un calme poétique, que viennent seuls troubler le frais murmure de fontaines invisibles et le ronflement de nos chevaux. Devant l'accès de recueillement qui envahit notre âme, nous nous croirions volontiers transportés dans quelque haute cathédrale aux piliers élancés: nous venons d'apercevoir à travers les branches d'arbres les murs grisâtres et les tours imposantes de l'Alhambra!

A partir de ce moment, nous ne pensons plus qu'à la Cour des Lions, à la salle des deux sœurs, au *patio* des myrtes, aux corridors mystérieux, aux magnifiques portes du palais;

nous ne faisons plus que rêver, les yeux ouverts, de la belle Zaïda, jusqu'à ce qu'enfin l'omnibus nous ramène à la réalité, en s'arrêtant soudain, tout près de l'enceinte même de l'Alhambra, devant une grande construction neuve.

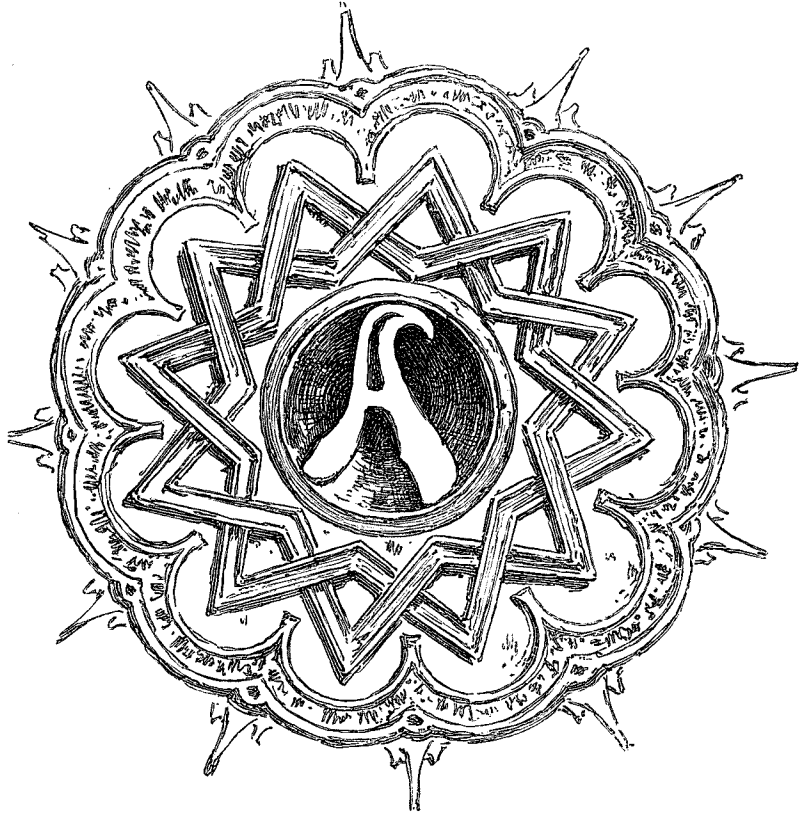
Ce bâtiment, de fort bonne apparence, marquera pour aujourd'hui le terme de nos pérégrinations: c'est, d'après son enseigne, la *Fonda de los siete suelos*, l'hôtel des sept étages.





LES ARMES DE GRENADE.

GRENADE.



*«Cante la fama, las glorias
De Granada, pues son tales
Que se hacen immortales!»*

*«Je chante ici la gloire de Grenade
Et ses héros, vaillante pléiade,
Où tant de noms resteront immortels!»*

DEVISE D'UN PETIT ÉTENDARD MAURESQUE.

ppuyé au versant nord-ouest de la magnifique Sierra Nevada, dont les cimes et les pics neigeux se perdent dans l'azur du ciel, se trouve un haut plateau, entouré d'une ceinture de montagnes pittoresques, doué d'une fertilité sans pareille et d'une végétation luxuriante, plein de charme et de poésie.

Mais cette plaine n'a pas seulement reçu de la nature des attraits incomparables: elle est encore redevable d'autres enchante-

ments aux riches souvenirs historiques, qui se rattachent à ce pays, et qui l'entourent, jusque dans notre siècle, d'une auréole mystique. Les noms seuls de Grenade, de l'Alhambra, du Généralife suffisent à nous bercer des rêves les plus doux, et leurs vieux dômes, leurs coupoles, leurs murailles et leurs tours exhalent comme un parfum de poésie. C'est ici qu'a germé, que s'est développée et plus tard épanouie cette civilisation arabe, qui, pendant des siècles, a répandu ses bénédictions sur les plaines de l'Espagne; c'est avec elle qu'a disparu ce grand peuple des croyants, qui a marqué jadis dans l'histoire du monde et dont le nom restera toujours étroitement lié à celui des États de la péninsule ibérique.

Les hordes de musulmans fanatiques, qui traversèrent, au commencement du huitième siècle, le détroit percé par le Créateur entre l'Afrique et l'Europe, jetèrent les bases d'une civilisation et d'une économie rurale, qui excitent encore aujourd'hui au plus haut point l'admiration de tous. Des voies de communication, des canaux, des villes, des citadelles sortirent du sol comme par enchantement, et l'on vit en même temps la poésie, les beaux-arts et l'héroïsme guerrier prendre un essor inouï.

Au pied de la Sierra del Sol, sorte d'arête montagneuse que baignent, à droite et à gauche, deux torrents impétueux, le Génil et le Darro, Grenade est couchée mollement, dominée par les collines de l'Alhambra, de l'Albaycin et de l'Alcazaba.

Grâce aux magnificences du climat du midi, dont les ardeurs se trouvent ici tempérées par le voisinage des neiges éternelles de la Sierra, les orangers, les grenadiers, les oliviers, les

figuiers, les amandiers et les citronniers prospèrent en ce pays de la façon la plus luxuriante, côte à côte avec la plupart des végétaux du Nord, chênes, ormes, peupliers et le reste. Des palmiers et des cyprès, des pignons et des lauriers de haute tige ombragent les murs crépis à la chaux de maisons de campagne et de villages sans nombre, qui brillent, comme autant de rayons lumineux au sein du feuillage sombre, et qui, entourés de sources et de fontaines intarissables, jouissent de toutes les splendeurs d'une flore sans pareille.

«Les petits hameaux de la Véga, dit quelque part Ebn-el-Himarah, scintillent au milieu des arbres, comme des perles enchâssées dans un collier d'émeraudes.»

Un ciel éternellement pur plane, ainsi qu'une coupole d'azur, sur toute la contrée, et un mirage trompeur rapproche de Grenade les chaînes de montagnes environnantes avec leurs beaux pics de la Veleta et du Mulhacen, qui jettent déjà des reflets d'or sous les rayons du soleil levant, alors que les profondeurs de la vallée restent encore ensevelies dans les ombres de la nuit.

L'air est doux et imprégné des suaves parfums et de la fine poussière des fleurs. C'est à peine si l'on s'aperçoit des changements de saison, et, le démon de la maladie n'osant jamais venir fixer sa résidence en ce lieu de délices, l'homme y vit plus longtemps que partout ailleurs.

La vigne court d'arbre en arbre ainsi qu'en espaliers, et de gros fruits bien lourds pendent de tous côtés autour de la demeure des riches et des pauvres. Le ver à soie file son cocon, le long du mûrier verdoyant; des myriades de papillons et d'insectes jettent de l'animation sur les gazons et sur les fleurs, et le rossignol a élu domicile à perpétuité dans la Véga de Grenade.

Après la mort de Rodrigue, le dernier roi des Goths, qui perdit, dans la bataille de Xérés de la Frontera, la couronne et la vie, le croissant envahit avec une force irrésistible le territoire espagnol. Les Arabes de Syrie se fixèrent dans la vallée du Génil et du Darro, et lui donnèrent le nom de Scham, qui leur rappelait le Havran et les plaines à jamais perdues de Damas et du Liban. Avant tout, ils commencèrent par fonder sur la colline de l'Alcazaba la citadelle de Kisn-er-Romman, le château des Grenades, qui dominait toute la campagne et devait un jour donner son nom à la ville naissante étendue à ses pieds. Mais bientôt, les pauvres enfants de l'Asie, désorientés au milieu de cette Véga exotique, qui ressemblait si fort aux plaines de la mère-patrie et qu'ils appelaient eux-mêmes l'un des quatre paradis terrestres, se sentirent envahir par un indicible mal du pays, le plus affreux de tous les maux.

L'atmosphère est tiède et les gazons sont verts;
 Les rameaux des palmiers se bercent dans les airs;
 Partout on voit fleurir le jasmin, le narcisse;
 Et de rians coteaux que la rose tapisse
 Jettent à tous les vents un parfum séducteur.
 Le Maure à cet aspect sent tressaillir son cœur:
 Il croit revoir encor cette époque immortelle,
 Où ses premiers aïeux poursuivaient la gazelle
 Dans les plaines d'Havran, s'y livraient à l'amour,
 Et, derrière Engaddi, voyaient lever le jour!

La forteresse d'Alcazaba s'agrandit peu-à-peu, jusqu'à ce que la chute du khalifat de Cordoue vint apporter à Grenade l'indépendance politique, et commencer pour elle, dans les fastes de l'histoire universelle, un chapitre spécial. Le Berbère Zawi-Ebn-Zeiri-Ebn-Mounad parvint à s'élever au principat, et, après lui, son successeur Habou-Ebn-Makesen transféra de la ville phénicienne d'Elvire dans la cité de Grenade la résidence de la cour. A dater de ce jour, la nouvelle capitale eut son histoire intimement liée à celle de l'Espagne, et demeura étroitement associée à toutes les vicissitudes de cet État.



VUE DE GRENADE.

Lorsqu'Alphonse VI de Léon eut rendu Cordoue aux chrétiens, les Almoravides accoururent au secours de leurs co-religionnaires, sous la conduite de leur chef Yousouf-Ebn-Taschefin. Le fils de ce dernier battit les giaours, en 1086, à Zalakah, et se fixa désormais en Espagne. Un demi-siècle plus tard, l'empire des Almoravides s'écroula sous les efforts des Almohades, et Grenade tomba entre les mains de gouverneurs particuliers.

Alors que la ruine de la domination musulmane menaçait à bref délai, que Cordoue s'était rendue au roi Saint-Ferdinand et que Valence venait d'être prise par Jacques I^{er} d'Aragon, on vit se lever pour la défense de l'Islam trois guerriers valeureux, originaires de vieilles familles arabes : ils avaient nom Ebn Hud, Ebn Mardenisch et Ebn-el-Ahmar. Ce fut ce dernier, membre de la race des Nasrides, qui remporta la victoire. Depuis longtemps déjà, un astrologue juif avait prédit que l'empire tomberait par le fait d'un certain Ebn-Yousouf. Aussi, un grand nombre d'individus de ce nom furent-ils mis à mort, par ordre du souverain pusillanime qui occupait alors le trône. Le vrai Yousouf cependant, qui n'était autre qu'Ebn-el-Ahmar, put échapper au massacre, parvint à s'emparer du pouvoir, et, devenu maître de l'Espagne mauresque, y fonda la célèbre dynastie des Nasrides. Il est souvent désigné sous le surnom d'El-Ghalib-Billah, c'est-à-dire « le vainqueur avec l'aide d'Allah », et portait sur son écusson royal une devise, qui se retrouve encore sur toutes ses constructions et qui se peut traduire ainsi : « Il n'est point d'autre vainqueur qu'Allah ! »

Vers l'an 1238, ce monarque avait constitué sur les pentes des Alpujarras et de la Sierra un empire, qui tint en échec, pendant plusieurs siècles, la jalousie et la puissance des chrétiens. Sous ce prince, ami du luxe, le commerce de terre et de mer et le bien-être général se développèrent jusqu'à la prospérité ; Grenade vit croître d'une manière colossale sa population et sa superficie bâtie ; l'architecture s'y montra sous les aspects les plus gracieux et les plus riches.

Sur la croupe de la montagne, où s'élevait l'ancienne forteresse, Ebn-el-Ahmar construisit un château royal, un Alcazar sans rival, le célèbre Alhambra. Les dignes successeurs de ce prince prirent à cœur d'agrandir et d'embellir ce palais, en même temps qu'ils couvraient Grenade et tous ses environs d'une foule d'autres édifices considérables, mosquées, villas, bains, écoles publiques, etc. Abou-Hachach (1333 à 1354) construisit notamment la fameuse Salle des Ambassadeurs à l'Alhambra, ainsi que la porte principale du monument, et Ebn-Abdallah-el-Ghani-Billah (1359 à 1391) qui, au point de vue de l'achèvement du palais, occupe la première place après ce prince, peut revendiquer à son actif la construction de la magnifique Cour des Lions.

Pendant fort longtemps, Grenade ne se sentit menacée par aucun ennemi du dehors, et servit de refuge à tout ce qui était grand et beau. Cette situation se maintint jusqu'au jour, où, par son mariage avec Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille fonda définitivement la monarchie catholique, et mit tout en œuvre pour anéantir le dernier repaire de la domination mauresque. Alors, l'inéluctable destin vint frapper brutalement à la Porte du Jugement, à l'Alhambra. Le royaume de Mahomet se trouva déchiré par les dissensions intestines et les révoltes populaires, par la jalousie et le meurtre, et, seul, le règne de Yousouf II vint encore jeter quelque lueur dans cette période de décadence et de dissolution.

L'avant-dernier roi de Grenade fut Muley-Ebn-Hassan. Son prédécesseur n'avait pu sauver son trône en danger, qu'en concluant avec Henri IV de Castille un traité de paix, aux termes duquel il achetait son indépendance par le paiement d'un tribut annuel et par l'affranchissement de tous les esclaves chrétiens de ses États. La redevance devait être payée à Cordoue. On raconte qu'un jour, Ebn-Hassan, s'étant rendu à cet effet dans cette ville, alors qu'il n'était encore que prince héritier, fut témoin de l'animosité haineuse et de la morgue des Castellans. Lorsqu'à la mort de son père, il monta à son tour sur le trône, il refusa énergiquement de payer

à l'avenir aucun tribut. Il vit arriver, en conséquence, en 1478, sous les murs de Grenade, un ambassadeur espagnol, le chevalier Don Juan de Vera, qui venait, au nom du roi très-catholique, réclamer le paiement du tribut en retard. S'il faut en croire le récit du témoin oculaire Fra Antonio Agapida, Muley-Hassan reçut avec pompe à l'Alhambra l'envoyé du monarque chrétien, mais il ne répondit à sa sommation que par ces paroles altières: «Allez dire à votre maître que les rois de Grenade, qui payaient tribut à la couronne de Castille, sont morts aujourd'hui, et que notre monnaie actuelle ne porte plus pour empreintes que des lames de sabres et des pointes de lances.»

Le roi de Castille comprit que c'était là une déclaration de guerre non équivoque, mais, comme il était alors en lutte avec le Portugal, il dut provisoirement laisser dormir l'affaire. Muley-Hassan profita de ces circonstances pour s'emparer par un coup de main de la forteresse chrétienne de Zahara, qui était un poste-frontière des plus importants, et, après avoir massacré toute la garnison, il emmena triomphalement à Grenade les femmes et les enfants (1481). Les sujets du roi maure tremblèrent de frayeur à la pensée de la revanche qui ne pouvait se faire attendre, et lui prédirent d'une commune voix un châtement du ciel.

Les chrétiens ne tardèrent pas en effet à prendre, comme premières représailles, la forteresse arabe d'Alhama, le Trésor du royaume de Grenade, et trouvèrent dans ses murs des biens et des objets inestimables. Immense fut la douleur que cette perte causa aux Maures. La preuve en est dans la ballade suivante:

Quittant tout-à-coup la Kibla,
Le noble sultan de Grenade,
Le front soucieux, l'air maussade,
L'œil sec, court à Bibarambla.

On lui a dit qu'à l'étranger
Son Alhama vient de se rendre:
Il a réduit la lettre en cendre,
Il a tué le messenger.

Monté sur sa jument Pyrrha,
Sans cesse éperonnant sa bête,
Il galope tout d'une traite
Du Zacatin à l'Alhambra.

Arrivé là, sans plus tarder:
«Soldats, dit-il, que chacun s'arme;
«Partout, que l'on sonne l'alarme.
«Plutôt mourir que de céder!»

Et des appels tonitruants
Vinrent déchirer l'atmosphère,
Et dans la Véga tout entière
Firent surgir des combattants.

La nouvelle dans la cité
Eut bientôt fait de se répandre.
Le roi s'empressa de s'y rendre
Panache au vent, sabre au côté.

Soudain, s'offre sur son chemin
Un Alfaqui blanchi par l'âge:
«Crois-tu, lui dit-il au visage,
«Qu'il soit un Dieu, prince inhumain?»

«Tu n'as pas craint d'exterminer
«Les derniers des Abencérages,
«Et de les abreuver d'outrages
«Avant de les assassiner.

«Prince, tu l'as bien mérité.
«Périsse aujourd'hui ton royaume,
«Et que, jusqu'au dernier atôme,
«Périsse avec toi la cité!»

Le roi ne put se maîtriser.
Il s'élança sur le prophète;
D'un coup, il lui trancha la tête
Et la fit sur l'heure exposer.

Et ce fut un concert de pleurs
Dans tous les quartiers de la ville,
Et Grenade n'eut pas de fille
Qui ne gémit sur ces malheurs.

Et dans le deuil de la cité,
Frappé d'une douleur extrême,
On vit le souverain lui-même
Pleurer comme un enfant gâté.

Aucune autre romance mauresque n'est aussi pleine de sentiment et de mélancolie: sous chaque mot, on sent percer les larmes.

Muley-Hassan fit une tentative désespérée pour reconquérir l'antique citadelle, mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Poursuivi de très-près par les chrétiens, il dut se retirer précipitamment à Grenade, où l'attendaient les malédictions de tous. Une vaste conspiration s'organisa pour lui ravir le trône, et les dissensions qui divisaient sa famille vinrent encore favoriser les plans des conjurés.

Muley-Hassan avait deux sultanes favorites. L'une d'elles, Aixa était une Mauresse, que l'honnêteté de sa vie privée avait fait surnommer La Horra, ou la pure. Lorsqu'elle était encore à la fleur de sa jeunesse, elle donna au roi l'héritier qu'il avait si longtemps désiré, le prince Mohammed Abdallah, dit Boabdil el Chico. L'horoscope de l'enfant ne fut pas favorable, car les astrologes prédirent, entre autres choses, que le trône de Grenade s'écroulerait sous lui pour toujours. A dater de ce jour, Boabdil devint l'objet de l'exécration paternelle, et les innombrables persécutions qu'il eut à souffrir, à la suite de cette funeste prophétie, lui firent attribuer non sans raison le triste surnom d'El Zogoybi, le Malheureux.

La seconde favorite du roi Muley-Hassan, était une esclave chrétienne, Fatime ou Zoroya, c'est-à-dire l'Astre du Jour, fille de Sancho Ximenez de Solis. Cette femme, abusant de l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit du monarque déjà débilité par l'âge, employa tous ses efforts à procurer, au profit de son propre fils, la perte de l'enfant bien-aimé de sa rivale. C'est ainsi que Boabdil ne put échapper à un attentat dirigé contre ses jours, qu'en s'enfuyant au loin dans les monts Alpujarras, où il demeura caché, jusqu'à ce qu'ayant reçu les renforts nécessaires, il fût en mesure de retourner braver à Grenade les intrigues de la cour.

Telle était la situation de famille de Muley-Hassan, lorsqu'il revint de sa campagne malheureuse contre les nouveaux possesseurs d'Alhama. Dans ces conditions, il se vit réduit à céder le trône à son fils Boabdil, se retira presque abandonné de tous à Malaga, et, après avoir encore soutenu plus d'une mauvaise querelle, soit contre son enfant, soit contre les chrétiens, il finit par mourir misérablement, ne laissant derrière lui qu'un empire vermoulu.

Demeuré seul en présence de cette situation difficile, Boabdil eut bientôt à défendre sa capitale contre les attaques répétées des giaours, qui, chaque jour, le serraient de plus près. Retranchés dans le camp fortifié de Santa Fé, ils surent tenir le malheureux prince en échec pendant plusieurs années, et le contraignirent finalement, épuisé par les fatigues et les privations d'un si long siège, à remettre aux mains des rois catholiques Ferdinand et Isabelle sa capitale et son empire.

Le 2 janvier 1492, à dix heures du matin, la croix des chrétiens fut triomphalement arborée au sommet de la plus haute tour de l'Alhambra. A l'entrée du pont du Génil, l'infortuné Boabdil vint en personne rendre son épée et les clefs de la ville au monarque chrétien; puis, le cœur brisé, il courut se réfugier au fond des Alpujarras, et, une fois arrivé sur la hauteur, à l'endroit désigné sous le nom de *El ultimo Suspiro del Moro* — *Le dernier Soupir du Maure*, — il se laissa tomber à terre, et versa des larmes amères sur la perte définitive de son royaume. En 1496, il quitta le territoire espagnol, et, vingt-quatre ans après la reddition de Grenade, en 1516, trouva la mort au gué de Bacouba, sur les bords du Guadiswed, dans le pays qu'il avait volontairement choisi pour lieu de son exil. Ainsi périt pour la défense d'un empire étranger, ce prince qui n'avait pas eu le courage de mourir, les armes à la main, en combattant pour le salut de ses propres États.

Vers l'époque de la conquête de Grenade, deux hommes historiques se rencontrèrent dans le camp chrétien: l'un était le fameux cardinal Ximénès; l'autre, qui passait alors pour un mendiant privé de raison, s'appelait Christophe Colomb.

Le premier, nature ardente et fanatique, voulut, aussitôt après la prise de Grenade, convertir de gré ou de force les musulmans au christianisme. A cet effet, il commença par anéantir toutes les bibliothèques et manuscrits arabes. Environ un million et demi de livres et d'ouvrages de ce genre furent de la sorte livrés aux flammes : perte également irréparable pour l'histoire et pour la science, puisque par le fait de cet inexplicable vandalisme, l'œuvre intellectuelle de cinq siècles disparut à jamais.

Alors, commencèrent les persécutions et les conversions par violence, et bientôt le nom même des Maures dut faire place au sobriquet de *Moriscos* ou Maurisques. Pour combler la mesure, l'Inquisition vint à son tour faire son apparition à Grenade, et des excès, trop souvent racontés pour que nous en reprenions ici le lugubre récit, ensanglantèrent l'ancienne résidence royale des khalifes arabes. En dehors des malheureux qui périrent sur le bûcher, beaucoup d'autres furent, sur le conseil de l'archevêque de Valence, transportés dans les mines ou sur les galères du roi, où la mort ne se faisait généralement pas attendre pour eux.

Les villes, les maisons, les champs mêmes, que le décès de ces infortunés fit successivement tomber aux mains de leurs persécuteurs, sont encore là tout imprégnés de l'ineffaçable cachet de ce grand peuple de braves, si misérablement exterminé par la violence. Avec la civilisation arabe et ses derniers champions, disparurent presque subitement la richesse et le bien-être publics. L'Espagne se transforma presque en un vaste désert, si bien qu'aujourd'hui même encore, relativement peu peuplée et singulièrement arriérée en fait d'économie rurale, elle ne parvient qu'à grand'peine à nourrir misérablement ses habitants.

A cette époque de transition, les destinées de l'Espagne se lièrent à jamais aux noms de Ximénès et de Christophe Colomb, le premier, représentant l'effondrement du monde ancien ; le second, symbolisant au contraire la découverte du nouveau continent : heure solennelle entre toutes dans les fastes de l'histoire universelle.



ALHAMBRA

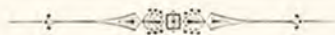
LE CHÂTEAU ROUGE.

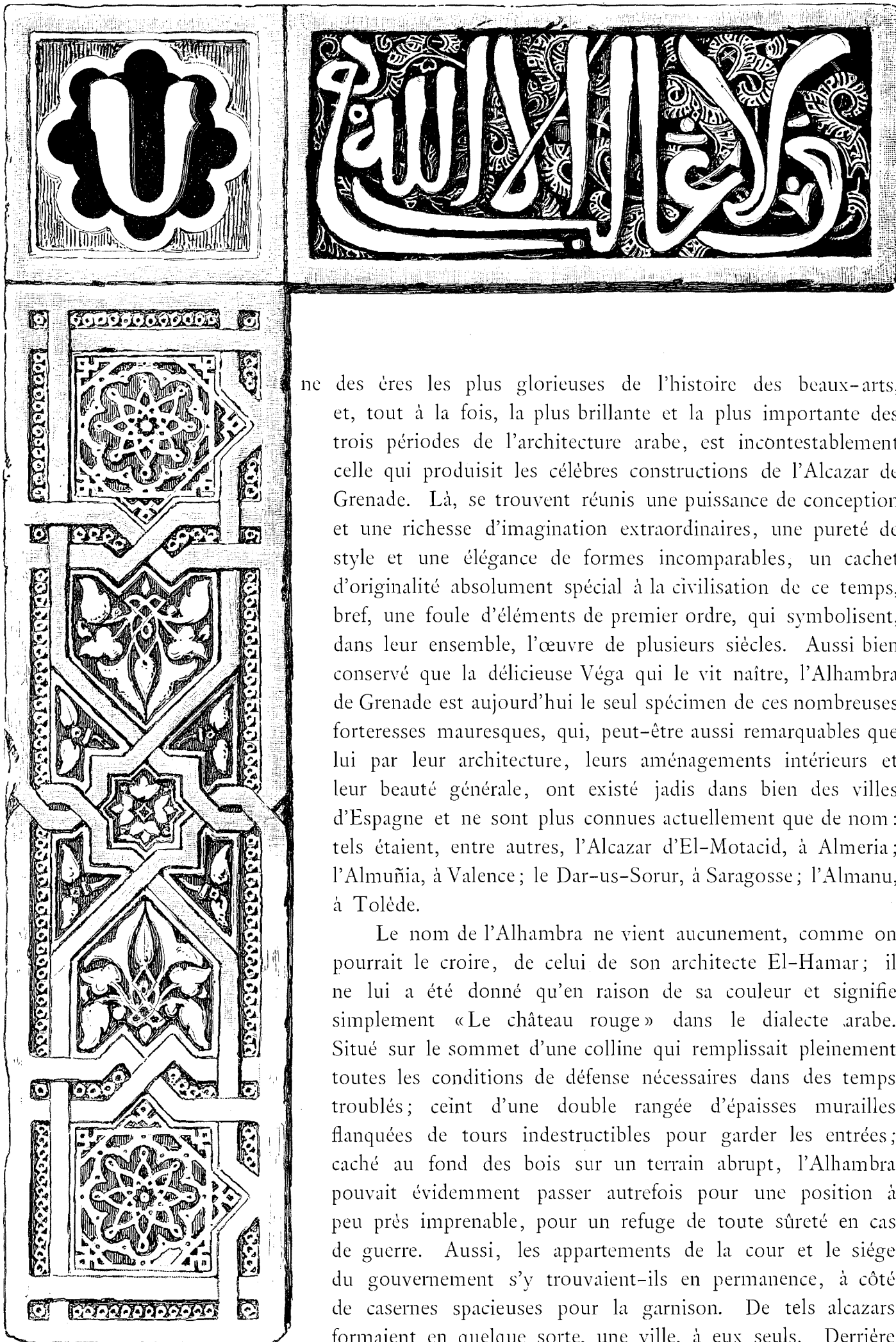


« Que castillos son aquellos ?
Altos son y relucen ! »
« El Alhambra era, Señor,
Y la otra la Mezquita ;
Los otros los Alixares
Labrados a maravilla ! »

« Quelles sont donc ces citadelles,
Qui, dans la nuit, semblent si belles ? »
« L'une, seigneur, c'est l'Alhambra ;
Cette autre, c'est la Mezquita,
Et, tout au fond, ces tours bizarres,
C'est le palais des Alixares ! »

(Don Juan de Castilla.)

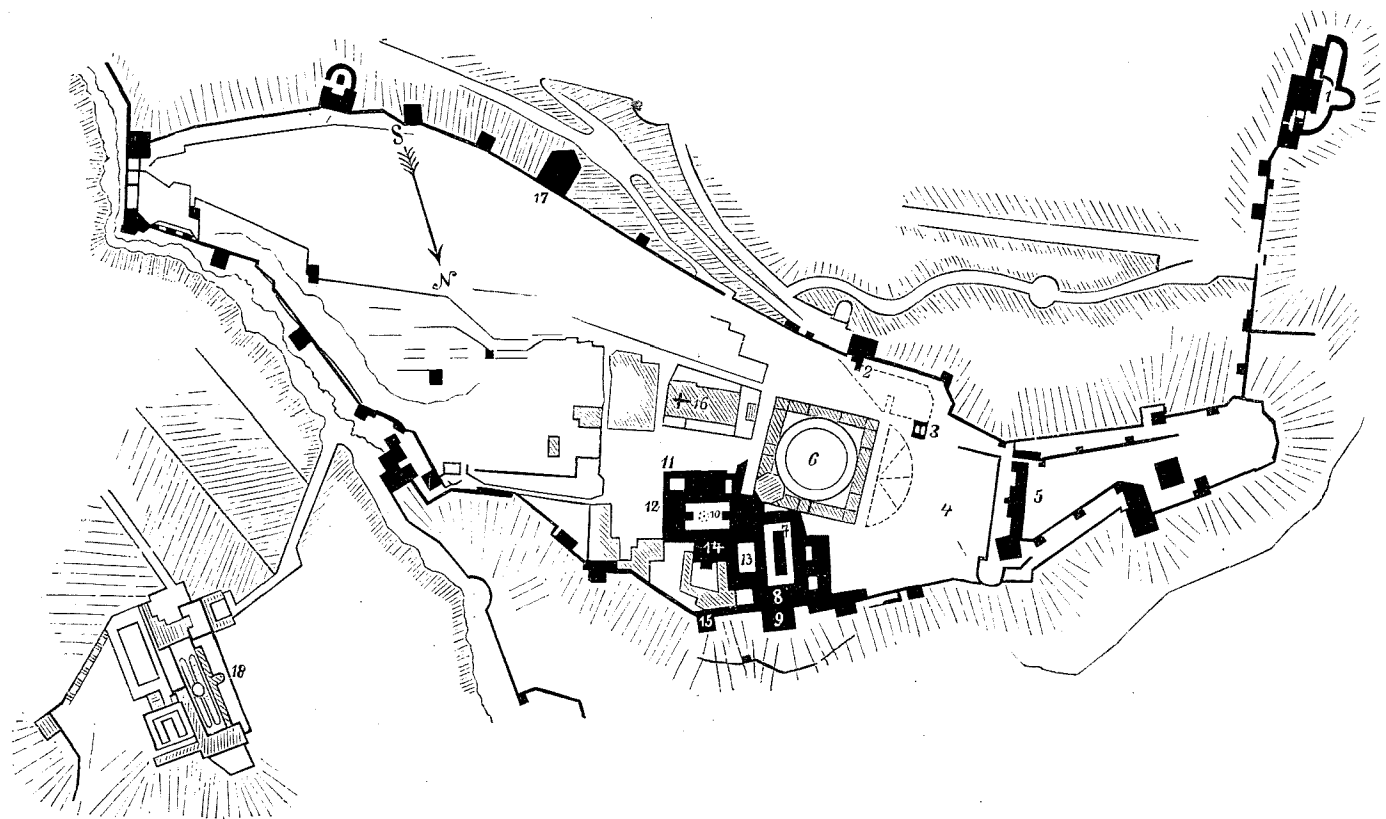




ne des ères les plus glorieuses de l'histoire des beaux-arts, et, tout à la fois, la plus brillante et la plus importante des trois périodes de l'architecture arabe, est incontestablement celle qui produisit les célèbres constructions de l'Alcazar de Grenade. Là, se trouvent réunis une puissance de conception et une richesse d'imagination extraordinaires, une pureté de style et une élégance de formes incomparables, un cachet d'originalité absolument spécial à la civilisation de ce temps, bref, une foule d'éléments de premier ordre, qui symbolisent, dans leur ensemble, l'œuvre de plusieurs siècles. Aussi bien conservé que la délicieuse Véga qui le vit naître, l'Alhambra de Grenade est aujourd'hui le seul spécimen de ces nombreuses forteresses mauresques, qui, peut-être aussi remarquables que lui par leur architecture, leurs aménagements intérieurs et leur beauté générale, ont existé jadis dans bien des villes d'Espagne et ne sont plus connues actuellement que de nom : tels étaient, entre autres, l'Alcazar d'El-Motacid, à Almeria ; l'Almuñia, à Valence ; le Dar-us-Sorur, à Saragosse ; l'Almanu, à Tolède.

Le nom de l'Alhambra ne vient aucunement, comme on pourrait le croire, de celui de son architecte El-Hamar ; il ne lui a été donné qu'en raison de sa couleur et signifie simplement « Le château rouge » dans le dialecte arabe. Situé sur le sommet d'une colline qui remplissait pleinement toutes les conditions de défense nécessaires dans des temps troublés ; ceint d'une double rangée d'épaisses murailles flanquées de tours indestructibles pour garder les entrées ; caché au fond des bois sur un terrain abrupt, l'Alhambra pouvait évidemment passer autrefois pour une position à peu près imprenable, pour un refuge de toute sûreté en cas de guerre. Aussi, les appartements de la cour et le siège du gouvernement s'y trouvaient-ils en permanence, à côté de casernes spacieuses pour la garnison. De tels alcazars formaient en quelque sorte, une ville, à eux seuls. Derrière

leurs murailles et leurs tours, on ne se contentait pas de réserver, pour le prince régnant et pour les membres de sa famille, des appartements rehaussés de tout l'éclat des cours les plus somptueuses; on ne trouvait pas suffisant de loger dans la même enceinte les courtisans et la garde royale; on y construisait encore des mosquées pour la satisfaction des besoins religieux des croyants; on y abritait les ministères et les arsenaux, les tribunaux et les salles de réception des ambassadeurs, des cours immenses et des jardins splendides. Tout cela exigeait naturellement des terrains d'une étendue colossale, et devait même, par suite du fractionnement inévitable des forces militaires, entraver dans une certaine mesure les soins de la défense, mais cela répondait, en revanche, au plus haut point à l'amour des Orientaux pour le luxe et la magnificence.



PLAN DE LA FORTERESSE DE L'ALHAMBRA.

1 Les Tours Vermeilles (Torres Bermejas). — 2. Porte du Jugement (Bab-es-Cheria). — 3. Porte du Vin (Puerta del Vino). — 4. Place des Citernes (Plaza de los Algibes). — 5. L'Alcazaba et la Tour de la Vela. — 6. Le Palais de Charles-Quint. — 7. Cour des Myrtes (Sahat-ar-Rajahim). — 8. Salle de la Bénédiction (Antesala de la Barca). — 9. Tour des Ambassadeurs (Torre de Embajadores). — 10. Cour des Lions (Sbah-el-Assad). — 11. La Rauda et la Salle des Abencérages. — 12. Salle du Tribunal. — 13. Salles de bains et chambres à coucher (Baños y Camas). — 14. Salle des Deux Sœurs et Mirador de Lindaraja. — 15. Mirador de la Reina (Balcon de la Reine). — 16. Mosquée (La Mezquita). — 17. Tour des Têtes (Torre de las Cabezas). — 18. Le Généralife avec les Cyprès de la Sultane.

LÉGENDE EXPLICATIVE DU PLAN DE L'ALHAMBRA.

La situation de l'Alhambra est d'une beauté incomparable. La forteresse même ne se voit pas de la ville, parce qu'une impénétrable forêt d'ormes couvre toute la colline, sur laquelle elle se trouve. C'est seulement en arrivant devant ses portes et ses murailles que l'on se rend compte de l'immensité de ses dimensions, tant en superficie qu'en circonférence. Pour jouir d'une vue générale à peu près complète de ses constructions et de son entourage, c'est encore sur la terrasse du Généralife dans le vieux quartier del Hajarix qu'on est le mieux placé: c'est en revanche du côté, où la forteresse domine à pic la gorge du Darro, c'est-à-dire sur le versant opposé de la colline, que les murs d'enceinte, les tours et les perspectives de détail se présentent sous les dehors les plus hardis. Toutefois, de même qu'on s'étonne parfois de trouver des perles fines dans une coquille sans apparence, de même ici, l'aspect extérieur de ces murailles couvertes d'un

revêtement de briques entremêlé de pisé, ne fait guère pressentir toutes les merveilles accumulées à l'intérieur.

Ici, nous ne rencontrons ni l'inflexible ligne géométrique des monuments et des palais de pur style de l'antiquité grecque, ni la symétrie de nos propres édifices gothiques ou Renaissance. Ce qui domine ici, c'est un sensualisme raffiné, une coquetterie aimable, nous pourrions presque dire une représentation matérielle des caprices et des tendances voluptueuses de l'homme : autant de traits caractéristiques de ce peuple arabe, qui comptait fixer à jamais sa résidence en ce lieu.

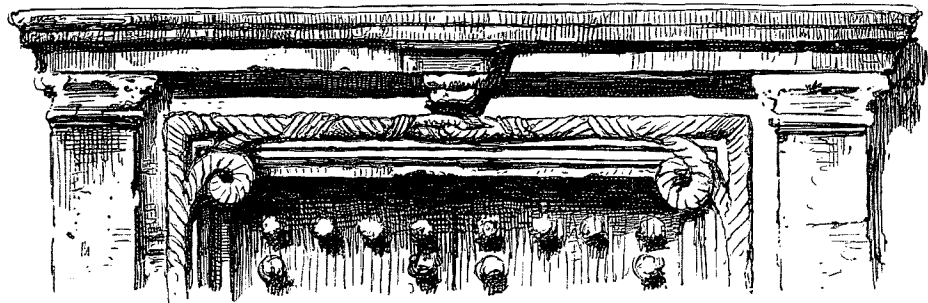


MONTÉE DE L'ALHAMBRA PAR LA PORTE DU JUGEMENT.

On ne trouve, dans cette forteresse mauresque, ni grandes pièces aux plafonds élevés, ni coupoles avec de longues fenêtres et des piliers qui semblent vouloir atteindre jusqu'au ciel, ni salles majestueuses avec des voûtes et des arcs pleins de hardiesse, ni façades colossales. Bien loin de là, ici tout est petit, bas et coquet. L'Alcazar ressemble à une cassette à bijoux, dans laquelle seraient venus prendre place des centaines de salons délicieux et de charmants petits coins et recoins, jetés là, presque en dehors de tout plan préconçu, par le caprice ou le goût de quelque enchanteur.

Il ne semble même pas que l'amour de leurs aises au sein de leur intérieur et le désir de se protéger contre les intempéries des saisons aient préoccupé d'une manière sérieuse les constructeurs de cet alcazar royal, car il est évident que, sous la froidure glaciale des vents d'automne, il devait être bien difficile de séjourner dans la Cour des Lions ou de dormir dans

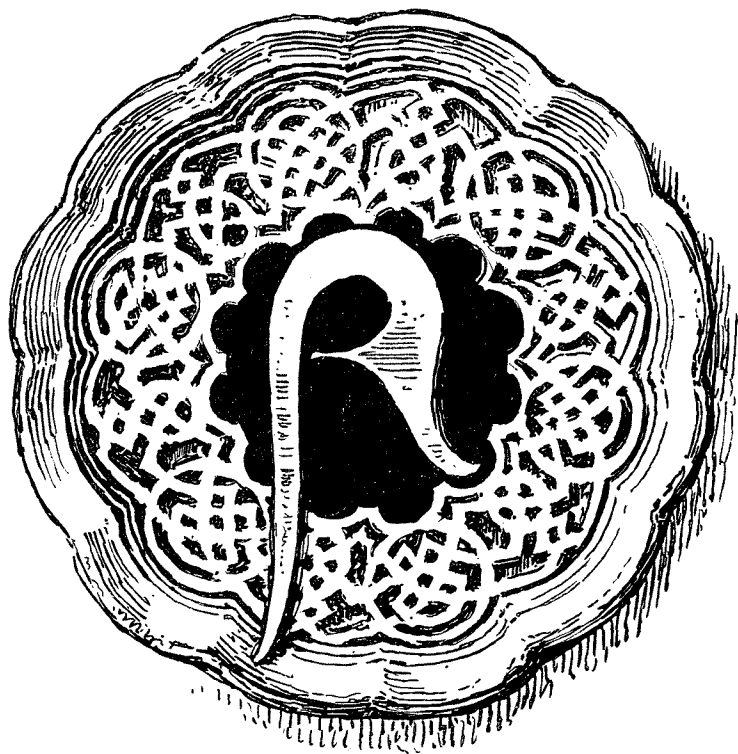
la Salle des Deux Sœurs. Les fenêtres, les escaliers, les portes sont petits jusqu'à l'incommodité. Dans nos demeures modernes, les diverses pièces, disposées d'une façon plus ou moins symétrique et régulière, se trouvent toutes à un seul et même niveau, et les ouvertures extérieures sont presque invariablement en harmonie avec la façade. A l'Alhambra, au contraire, l'arbitraire le plus complet a seul réglé ces questions accessoires, et l'on voit du premier coup d'œil que l'on a tout subordonné à la décoration et aux aménagements intérieurs. C'est ce dont nous allons pouvoir nous assurer, en pénétrant dans le château.





PUERTA DEL JUICIO (PORTE DU JUGEMENT), À L'ALHAMBRA DE GRENADE.

BAB-ES-CHERIA. — LA PORTE DU JUGEMENT.



la sortie de la ville basse, la côte de los Gomérés, bordée d'eaux jaillissantes et d'ormes magnifiques, nous amène, en passant par la Fontaine de l'Empereur et la Porte de Grenade, à l'entrée principale de l'Alhambra. Nous nous trouvons tout-à-coup devant une tour aux murailles colossales et aux apparences gigantesques, qui, enchâssée dans un des angles de l'enceinte, se dresse là, comme un lion menaçant, pour garder et protéger le château. Derrière la haute et très-élégante porte en fer à cheval qui s'ouvre sur sa façade principale, une autre plus basse et tout entière en marbre

laisse voir une inscription arabe, dont voici la traduction textuelle: «Puisse cette porte, dite du Jugement, être de quelque utilité à la loi sacrée de l'Islam, en l'honneur duquel on a construit ici un monument de louange éternelle. La porte a été bâtie par le sultan Abou-el-Achach-Yousouf, en l'an 749 de la naissance du Prophète.» (1347 de l'ère chrétienne.)

Actuellement même, la Porte du Jugement, munie d'une serrure à verrou d'origine mauresque et d'une conservation parfaite, peut se fermer hermétiquement par des panneaux formés de plaques de tôle provenant des Arabes et réunies entre elles par de forts rivets et des clous à grosse tête.

En pénétrant dans la tour même, on aperçoit encore le râtelier d'armes, où les gardes du corps de Ferdinand V déposaient leurs lances, et, au fond d'une niche, une Vierge qui remonte à la même époque. Une table de marbre, scellée dans la muraille, énonce que les grands rois catholiques Ferdinand et Isabelle ont fait la conquête de la ville par la force des armes et que le sultan Boabdil, assiégé par leurs troupes pendant longues années, fut enfin contraint de leur livrer la forteresse, le 2 janvier 1492. Cette plaque était antérieurement apposée, dans l'enceinte même du château, sur la Place des Citernes.

Les deux portes de la tour présentent sur leurs clefs de voûte deux emblèmes sculptés, une main et une clef, sur la signification desquels les opinions sont partagées. D'après le Coran, la clef serait une allusion au droit de «rendre la justice, de lier et de délier,» ce qui concorderait pleinement avec l'explication symbolique admise par les chrétiens. La main ciselée sur l'arcade antérieure ne serait autre chose que le blason adopté par les Maures andalous depuis

leur irruption en Espagne. D'après une autre interprétation, elle serait, au contraire, une sorte de talisman, destiné à interdire aux mauvais esprits l'entrée du monument.

Sur les colonnes de la porte, on lit en outre les inscriptions suivantes: «Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah! Mahomet est le prophète et l'envoyé d'Allah! Il n'y a ni force ni vigueur en dehors d'Allah!»

Poursuivant notre route au-delà de la Tour du Jugement, nous longeons une vieille muraille, construite en grosses pierres de taille, que l'on doit considérer, d'après leur coupe, comme des fragments de constructions plus importantes. Selon toute probabilité, elles proviennent de la grande mosquée, détruite autrefois par l'incendie, et, les Arabes, qui les désignaient sous le nom de *Kiddan*, les avaient sans doute extraites des carrières d'Assyrie.

Bientôt nous arrivons à la place des *Aljibes* ou des Citernes. A gauche, se dresse une ancienne caserne mauresque, aujourd'hui transformée en prison: c'est l'Alcazaba, avec ses voûtes colossales, ses tours gigantesques, et notamment sa belle Torre de la Vela, d'où l'on découvre le panorama le plus admirable et le plus étendu. C'est en haut de ses créneaux que la croix fut arborée, lors de la reddition de Grenade, le 2 janvier 1492, à dix heures du matin, pour annoncer la victoire aux chrétiens.

A droite, s'élève une seconde porte mauresque, qui, construite, comme la première, dans le vieux style arabe, et parfaitement conservée, montre sur chacune de ses deux façades une ornementation différente. C'est là, que sous la domination musulmane, on percevait les taxes sur les vins. Cette porte, qui est incontestablement la plus coquette et la plus ravissante de toute la forteresse, est décorée des plus fines arabesques en faïence colorée. Une inscription, apposée sur une de ses murailles, transmet en ces termes à la postérité le nom de son auguste fondateur: «Trois fois honneur et gloire à notre seigneur et maître, le sultan Abou Abdallah el Ghani-Billah!»

Non loin de la Porte du Vin, s'élevait encore, au siècle dernier, dans la cour attenante à l'habitation du Ministre de la Justice, un grand orme, sous lequel, d'après la tradition, le muphti donnait ordinairement ses audiences.

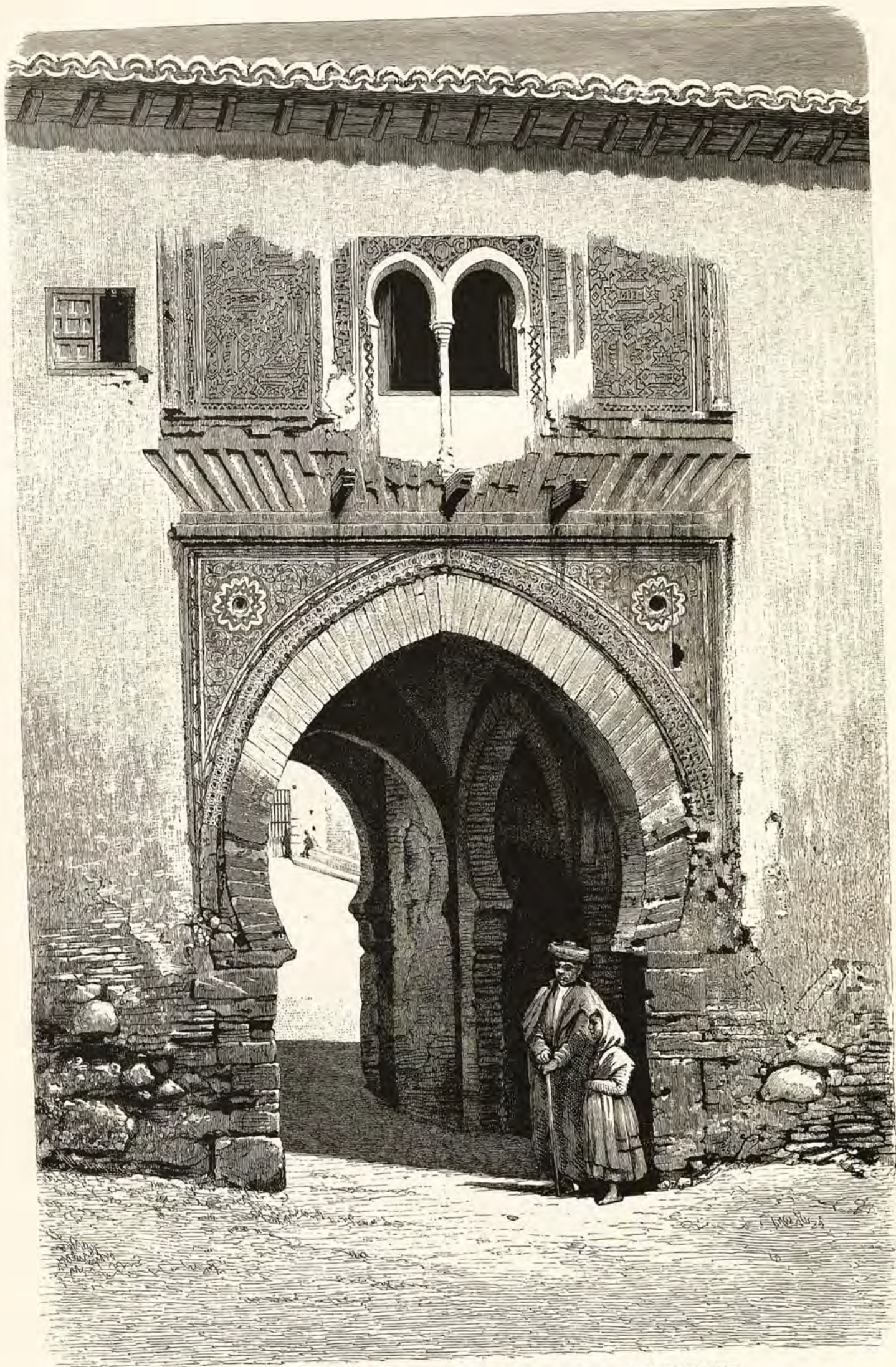
Il a existé autrefois, dans cette partie de l'enceinte de la forteresse, des bâtiments grandioses: tours, pavillons, harems, mosquées et minarets. Un monarque chrétien a fait à sa vanité le sacrifice de toutes ces immenses annexes du château. C'est en 1526 que Charles-Quint commença cette œuvre inouïe de vandalisme, et, qu'ayant fait disparaître une des plus belles parties de l'Alhambra, il se mit en devoir de la remplacer par un palais Renaissance, qui, demeuré inachevé, tient sans doute enseveli sous lui un des chefs-d'œuvre de l'art mauresque.

Il n'est plus guère possible aujourd'hui d'évaluer avec précision la superficie totale des constructions arabes, qui ont dû céder la place au palais de Charles-Quint. C'est là, dans tous les cas, que se trouvaient sur deux étages les harems et les appartements d'hiver.

Les rapports relatifs aux transformations, qui ont été, à diverses époques, opérées à l'Alhambra, sont déposés aux archives de la forteresse.

De 1605 à 1752, personne ne s'inquiéta nullement de la conservation du château, bien que, antérieurement au dix-septième siècle, les frais annuels d'entretien n'eussent jamais dépassé six mille ducats. La parcimonie fut même poussée à si haut point, qu'en 1610, un administrateur quelconque se vit condamner à des dommages-intérêts, en réparation des dégradations apportées au monument par la transformation de deux de ses plus belles pièces en arsenaux d'armes et de munitions.

Il serait difficile de découvrir quelles sont les réformes que les rois catholiques accomplirent dans le palais. Tous les ans, ils faisaient célébrer dans la Salle du Jugement une messe solennelle



PUERTA DEL VINO (PORTE DU VIN), À L'ALHAMBRA DE GRENADE.

en actions de grâces de la délivrance de l'Espagne et de l'expulsion des Maures. En 1506, des ouvriers arabes durent y entreprendre, sur l'ordre du roi, quelques réparations toutefois, jusqu'en 1609, on n'y exécuta que des travaux d'importance secondaire.

Comme partout ailleurs, c'est surtout dans les temps modernes que le vandalisme artistique se donna carrière. En 1729, par exemple, l'alcalde ne craignit pas d'employer comme pigeonniers à l'usage de sa basse-cour diverses pièces des étages supérieurs de l'Alhambra. On n'hésita pas davantage, à la fin du siècle dernier, à loger dans ce merveilleux monument, des familles indigentes, et particulièrement des soldats invalides, moyennant acquittement d'un modeste loyer. Les fontaines et les bassins du palais, les plus riches assurément de toutes les productions de l'art mauresque, tombèrent au rang de simples lavoirs publics! Tel est l'état lamentable, dans lequel des voyageurs comme Owen et Washington Irving trouvèrent, il n'y a pas cent ans, le vieux château royal: ils ont même raconté qu'ils ont pu y demeurer un certain temps, en achetant d'un gardien l'autorisation nécessaire. Bien plus, les troupes françaises ont, elles aussi, habité ce palais, au commencement de ce siècle. Casernées dans ces salles antiques, dont plus d'une s'était transformée en écurie pour leurs chevaux, elles y laissèrent derrière elles, dans la précipitation de la retraite, une telle quantité de poudre et de pièces d'artillerie, que la moindre imprudence eût alors suffi à faire sauter toute la forteresse.

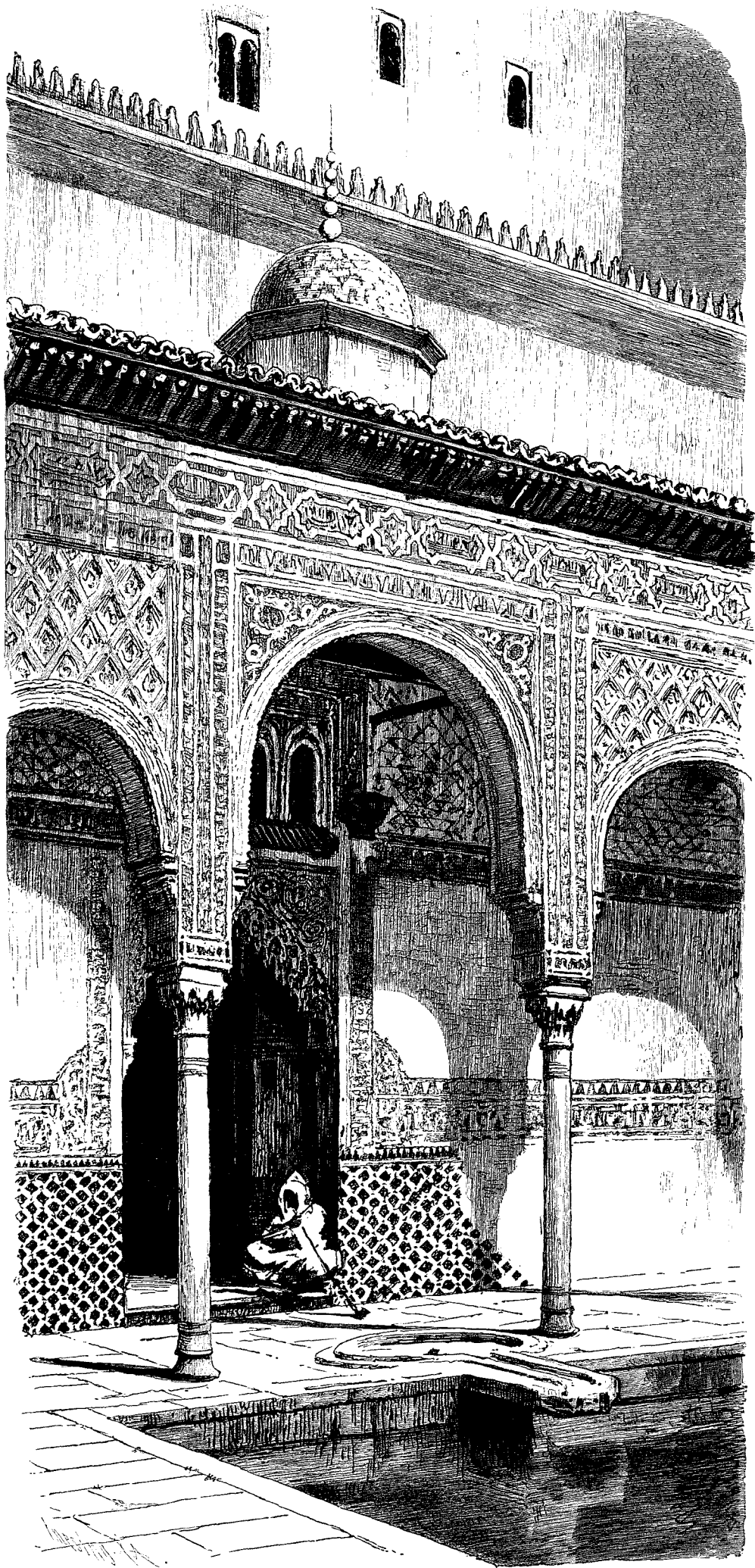
On ne fit pour ainsi dire rien pour la conservation du monument jusqu'en 1829. C'est seulement à cette époque qu'un homme très-accessible aux beautés architecturales, Don Francisco Serna, fut nommé par Ferdinand VII gouverneur du palais, et, qu'après avoir expulsé des bâtiments les pauvres gens qui les habitaient, il ouvrit à la circulation le parc du château, le Paseo de las Alamedas.

En 1840, sur les instances de quelques voyageurs de distinction, la reine Christine fit faire, d'abord dans la partie qui entoure le palais, puis, en 1847, dans les appartements mêmes qu'il contient, des réparations importantes, pour restaurer les magnifiques incrustations des murailles, devenues méconnaissables depuis qu'elles avaient été barbouillées d'une couche de chaux et de mortier.

En 1869, enfin, l'Alhambra fut déclaré propriété de l'Etat, et l'on commença dès ce moment à nettoyer et reconstruire ses diverses parties d'après les anciens plans et dessins. Aujourd'hui, le touriste a le bonheur de retrouver dans toute son intégrité et sa fraîcheur première la vieille citadelle mauresque, et ce serait de sa part un acte d'ingratitude que de ne pas en adresser ses remerciements les plus vifs à M. le Conservateur Contreras. C'est en effet à la science et à l'intelligence de cet habile artiste, dont l'atelier se voit encore tout à côté de la Porte du Vin, que la postérité sera redevable de cette restauration parfaite.

Et maintenant, entrons, sans plus tarder, dans les splendides appartements de l'Alhambra, et saluons tout d'abord la pudique Salle des Myrtes, qui, telle qu'une fiancée parée de la toilette blanche, semble nous sourire gracieusement sous sa couronne de fleurs immaculées.





LA COUR DES MYRTES.

LA COUR DES MYRTES.

Il semble qu'un rêve fantastique nous ait transportés dans le Sahat de quelque palais d'Orient, loin, bien loin de toutes les impressions et de tous les souvenirs de la patrie.

A l'origine, la Cour des Myrtes avait nom El Mesuar, et les inscriptions qu'on y trouve rappellent que sa construction est due au roi Mohammed V. Le centre du *patio* est occupé par un immense bassin en albâtre, dans les eaux duquel l'azur du ciel et des buissons fleuris de myrtes se réfléchissent complaisamment. De maigres colonnettes de jaspe, sur lesquelles les arcades du pourtour semblent plutôt planer que reposer, supportent les murailles, dont les panneaux, semblables à des tapis artistement brodés, produisent un effet enchanteur ! C'est à croire, en vérité, que des mains de fées ont seules tissé et brodé le plâtre de ces murailles ; qu'elles les ont

elles-mêmes entrelacées de feuilles et de fleurs du ciel; qu'elles les ont enguirlandées de plantes extra-terrestres. Les frises et les plafonds des arcades du pourtour étalent une richesse de conception, de formes et de dessin, que la patience humaine s'efforcera vainement de déchiffrer. Et ce sont pourtant bien la main et le travail de l'homme qui ont créé comme par enchantement ces murailles, ces colonnes, ces arceaux, ces fleurs de pierre, et qui leur ont donné, en même temps qu'une délicatesse inouïe, la solidité nécessaire pour traverser les siècles.

Partout, on peut lire, gracieusement entrelacée dans les décorations des parois, la sentence suivante: «Salut et bénédiction dans l'éternité! Loué soit Allah pour les bienfaits de l'Islam!»

Au milieu du seizième siècle, la cour était garnie, sur toute sa partie inférieure, d'une ornementation magnifique, absolument semblable à celle qui est encore actuellement visible dans un des corridors adjacents. Les buissons de myrtes, qui bordent le bassin à droite et à gauche, remontent à la création du *patio*, et laissaient jadis échapper, comme on s'en aperçoit encore fort bien, de jolis petits filets d'eau dans la vasque inférieure. Le sol de la cour était fait de carreaux de faïence bleus et blancs, et celui des galeries disparaissait sous des dalles de marbre blanc, extraites des carrières de la Sierra de Filabrès et de Macael. Ces gisements qui ne sont qu'à une distance de quelques lieues de Grenade et qui ont été très-probablement exploités pendant longtemps par les anciens Romains, sont encore aujourd'hui en pleine exploitation. La forme de la Cour des Myrtes ouvre des aperçus intéressants sur la vie intime des Maures. Une foule de petites portes sont pratiquées dans toutes les murailles, et il règne dans le *patio* tout entier un parfum de confortable, d'isolement et de calme, qui frappe le visiteur plus que partout ailleurs.

Des ouvertures, qui présentent, dans leurs dimensions aussi bien que dans leur décoration, une variété infinie, attirent le regard par l'aspect capricieux de leurs formes et donnent accès dans des appartements, dont la destination est plus facile à deviner qu'à indiquer avec précision. Les sièges luxueux du *patio*, ses niches étroites, ses portiques somptueux et ses deux galeries si coquettes, dont les arcs en fer à cheval reposent sur des chapiteaux historiés de fleurs et sur des colonnes de jaspe qui comptent parmi les plus remarquables de l'Alhambra, tout cela permet assez bien de juger du sybaritisme et des mœurs efféminées des anciens habitants du palais.

Les petits côtés du quadrilatère formé par la Cour des Myrtes sont seuls munis d'arcades. La colonnade située en face de l'entrée de la Torre de Gomérès supporte une seconde galerie, ce qui donne à penser que les bâtiments détruits par Charles-Quint comportaient pareillement deux étages. Du haut de la galerie supérieure, on jouit d'un coup d'œil ravissant sur la Cour des Myrtes. Les Maures aimaient beaucoup ces sortes de galeries, ces *Menacir*, comme ils les désignaient dans leur langue, et les réservaient toujours, en cas de fêtes et de cortèges solennels, à la curiosité de leurs femmes et de leurs visiteurs de distinction. On pouvait aussi, du fond de cet observatoire, voir, sans être vu soi-même, entrer et sortir tout le monde, et il est bien probable que la grande arcade du rez-de-chaussée communiquait autrefois avec les constructions rasées par Charles-Quint.

Les deux niches, qui se trouvent à chaque bout de la galerie, sont tout simplement admirables, bien qu'une restauration moderne les ait notablement dénaturées. Dans les arabesques des parois, s'enchevêtrent, avec une élégance inouïe et un bon goût incomparable, des inscriptions reproduisant à l'infini, soit des louanges à l'Éternel, soit des versets du Coran.

«Mon refuge est dans le Tout-Puissant qui a créé l'aurore!»

«O Dieu, grâces te soient rendues dans l'éternité!»

Parfois encore, ce sont des vers en l'honneur d'un héros. En voici, par exemple, quelques-uns que nous traduisons mot à mot, pour donner une idée de l'exubérance et du langage fleuri des

Arabes. Ils sont tracés par la juxtaposition d'une multitude de petits carrés encastrés dans la muraille, et s'adressent à un général, au conquérant d'Algésiras.

«Béni soit celui qui t'a confié le commandement suprême des combattants et s'est servi de toi pour propager l'Islam!

«Combien de fois ne t'es-tu pas approché, le matin, des villes des giaours, pour y entrer en maître, dès le soir même!

«Tu as emporté d'assaut Algésiras et ses portes barricadées.

«Antérieurement à cet exploit, tu avais déjà forcé plus de vingt villes et procuré un riche butin à tes guerriers.

«La grandeur et la puissance fleurissent au sein de ta demeure: ta générosité y sourit aux malheureux et satisfait à leurs besoins, et leurs yeux, pleins de reconnaissance pour toi, brillent d'un éclat plus vif que l'émail et les perles.

«O noble fils de la grandeur, de la puissance, de la force et de la bonté! Par ta mansuétude, tu t'es élevé au rang de bienfaiteur de cet Empire, afin de pouvoir éclairer tous ceux qui languissaient dans les ténèbres profondes de l'incrédulité.

«Il n'est pas jusqu'aux faibles rameaux des arbres que tu n'aies protégés contre la froidure des vents du Nord, et tu as frappé de terreur les étoiles du firmament, tremblantes devant les marques de ton pouvoir. Car, lorsque leur lumière brille en vacillant, c'est la peur seule qui les agite, et quand les branches des balsamiers s'inclinent devant toi, c'est en signe de reconnaissance et d'amour!»

En quittant par le côté nord cette belle Cour des Myrtes, nous pénétrons dans le vestibule de la superbe Tour de Gomérés, dans l'Antesala de la Barca ou Salle de la Bénédiction. Cette pièce d'une coquetterie sans seconde, rayonnante de magnificence et d'éclat sous ses éternels habits de fête, est séparée de la Cour des Myrtes par des arcades ouvertes, les plus magnifiques et les plus riches de l'Alhambra. Du temps des Maures, elle servait de poste à la garde d'honneur, et fut construite, comme nous l'apprend une inscription murale, par Abou-Abd-allah.

Dès l'entrée, nous ne voyons partout que des maximes sacrées: «Tout secours vient de Dieu! Voici que la victoire approche! Portez-en la nouvelle au peuple des croyants!»

Semblables à des tapis de dentelle finement brodés, les murailles disparaissent sous les moulures, les enjolivements, les feuillages sculptés et les lignes courbes artistement entrelacées. Quelle ne devait pas être la splendeur de tous ces ornements en mosaïques, alors qu'ils étaient recouverts de ces ors et de ces couleurs vives, dont nous pouvons encore, après tant de siècles écoulés, distinguer et poursuivre les traces! Quel effet enchanteur un rayon de soleil ne devait-il pas produire, quand il venait se refléter dans ces somptueux miroirs!

Les frises, les parois, le plafond et le sol se disputent la palme. En un mot, cette pièce, où le génie inventif et la patience de l'homme se sont épuisés tour à tour, mériterait sans conteste le nom d'antichambre du ciel.

Et si, de l'intérieur de cette salle, nous reportons nos regards vers la Cour des Myrtes, qui, baignée de soleil, fait ressortir plus divinement encore la demi-obscurité mystérieuse de la Barca; si nous jetons, à travers les riches découpures des arcs en fer à cheval, un coup d'œil sur les eaux claires et limpides du petit bassin que nous venons de quitter, alors le monde entier s'efface pour un instant de notre âme enivrée, et nos rêveries nous ramènent vers les temps lointains, où la magnificence mauresque a engendré toutes ces splendeurs.

Continuant notre route, nous arrivons à un admirable portique, que nous ne franchissons qu'avec hésitation: nous venons de passer du coquet au sévère, de l'élégance à la majesté. La puissante Tour de Gomérés, qui comprend dans son enceinte la Salle des Ambassadeurs, s'ouvre ici devant nous. A droite et à gauche du portail, sont pratiquées dans la muraille, des *Takas* ou niches en marbre blanc de Macael, pour lesquelles on ne saurait imaginer une décoration plus



EL BABUCHERO, NICHE DE LA SALLE DES DEUX SCEURS, À L'ALHAMBRA.

gracieuse. Leur création remonte au sultan Abou-Abd-allah-Mohammed, le premier descendant de la dynastie des Nasrides, et une inscription, gravée dans le marbre des parois, ne laisse aucun doute sur leur destination primitive. On sait en effet qu'un des principaux devoirs du maître de maison arabe consistait à offrir de l'eau potable à ses visiteurs, et c'est dans ce but que chacun plaçait dans des niches, à l'entrée de son habitation et à la disposition de tous, des cruches en argile, d'un style et d'une ornementation plus ou moins riches suivant sa position de fortune. Dans une petite salle, attenante à la Cour des Myrtes, on retrouve encore un de ces vases de la plus vieille époque, d'une conservation parfaite et d'une valeur inappréciable. Les inscriptions relatives à cet antique usage sont, en fait de verbiage arabe, tout ce qu'on peut imaginer de plus fleuri et de plus enthousiaste. C'est ainsi que le premier vase s'exprime en ces termes emphatiques :

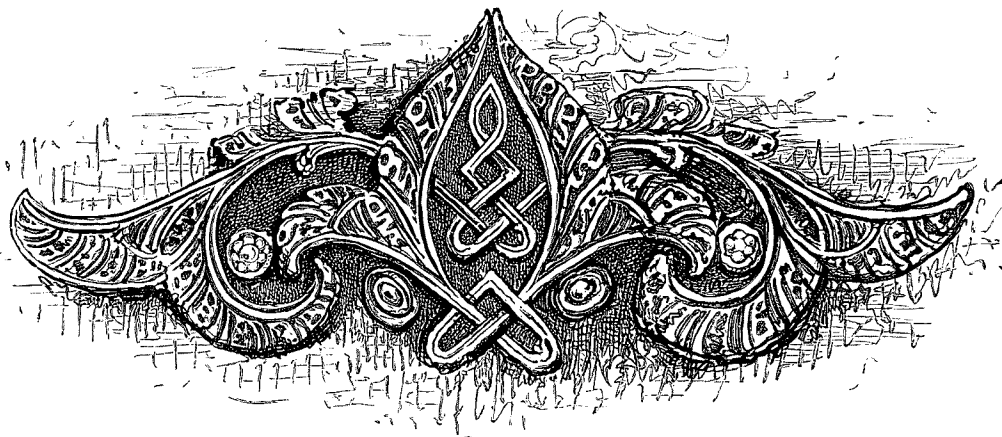
- « Je suis paré comme le futur d'une fiancée, pleine d'élégance sous sa beauté accomplie.
- « Admire-moi, et tu reconnaîtras la vérité de mes paroles.
- « Vois un peu mon diadème: il ressemble à l'aurole de la pleine lune.
- « Ebn-Nhar est le soleil de ce monde, plein d'éclat et de beauté.
- « Puisse-t-il rester éternellement sur le trône et demeurer à l'abri de la ruine!

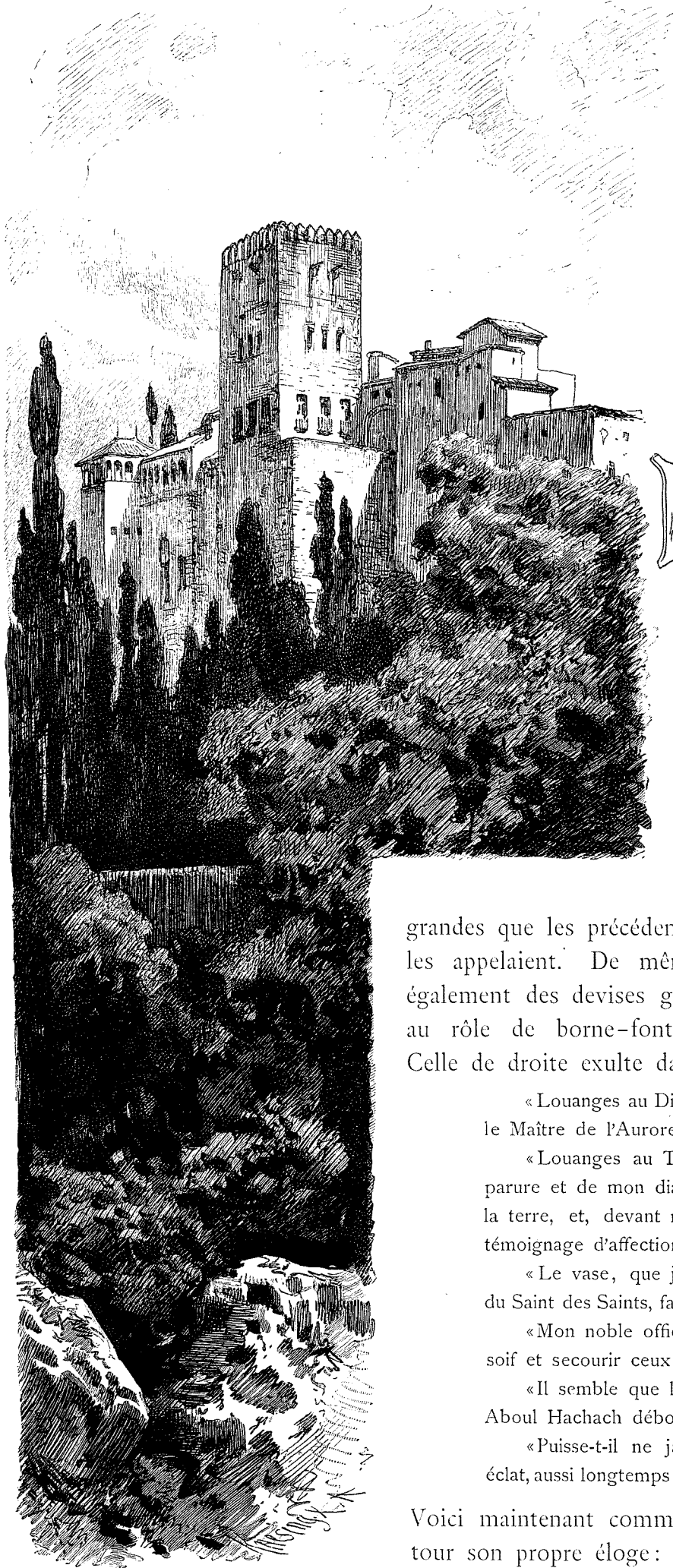
A quoi, pour rivaliser de jactance, la niche de gauche répond, ainsi qu'il suit :

- « Je suis un refuge glorieux pour la prière, qui entraîne le bonheur à sa suite.
- « Mon vase ressemble à un homme, qui, les genoux en terre, prie la Divinité, et qui, sa prière à peine terminée, la recommence sans jamais se lasser.
- « Dieu a ennobli son serviteur, en l'honneur de mon seigneur et maître Ebn-Nhar.
- « Il a fait descendre ce prince de la tribu de Jazrech-Saad-Ebn-Obada. »

Pour comprendre ces dernières lignes, il faut savoir que les Saad-Ebn-Obada étaient des amis personnels du Prophète et qu'ils sont considérés comme les ancêtres directs des rois de Grenade.

Les inscriptions précédentes sont de nature à réfuter l'opinion généralement admise, d'après laquelle les niches en question auraient été exclusivement destinées à déposer, avant d'entrer dans les salons, les babouches des visiteurs.





LA TOUR DE GOMÉRÈS.

LA TOUR DE GOMÉRÈS.

Bien que notre curiosité soit vivement surexcitée, nous ne pouvons nous décider à pénétrer dans la tour, dans la Salle des Ambassadeurs, et nous restons longuement en admiration devant le portique d'entrée, dont les petites voussures bleu et or sont richement rehaussées d'arabesques exquises entremêlées d'inscriptions.

Ici, nous rencontrons de nouveau deux niches, un peu plus grandes que les précédentes, des *Hamas*, comme les Maures les appelaient. De même que les autres, elles portent également des devises gravées dans le marbre et relatives au rôle de borne-fontaine qu'elles remplissaient jadis. Celle de droite exulte dans ces termes :

« Louanges au Dieu unique ! Je me réfugie dans le Seigneur, le Maître de l'Aurore ! Grâce te soient rendues, Allah ! »

« Louanges au Très-Haut ! Je surpasse, par l'éclat de ma parure et de mon diadème, tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre, et, devant moi, les signes du Zodiaque s'inclinent, en témoignage d'affection et de respect. »

« Le vase, que j'abrite ressemble au croyant, qui du fond du Saint des Saints, fait sans cesse monter ses prières vers Allah. »

« Mon noble office, qui consiste à désaltérer ceux qui ont soif et secourir ceux qui sont délaissés ne me lasse jamais. »

« Il semble que la bonté d'âme de mon seigneur et maître About Hachach déborde à flots par mon canal. »

« Puisse-t-il ne jamais cesser d'illuminer mon ciel de son éclat, aussi longtemps que la lune éclairera les ténèbres de la nuit ! »

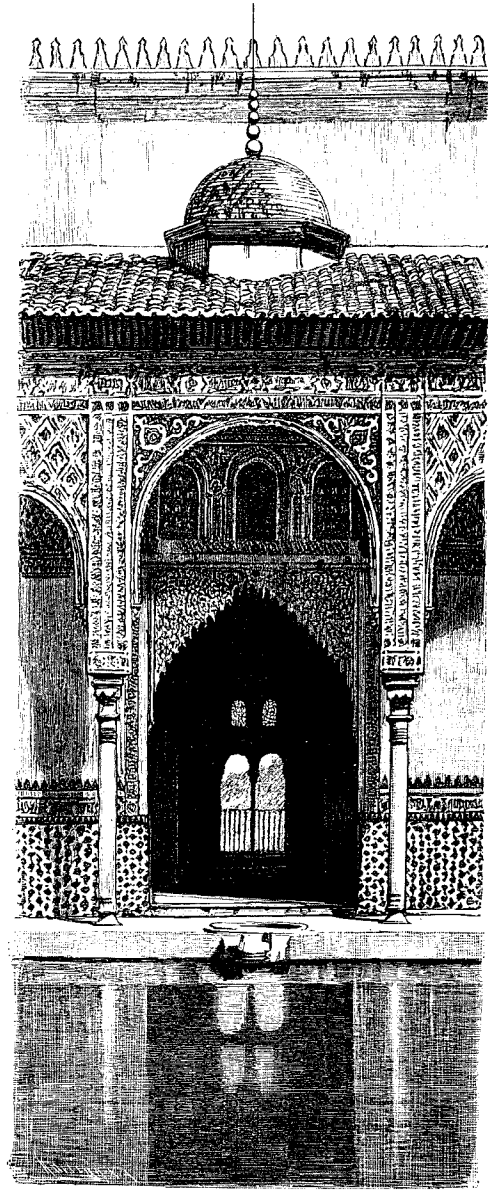
Voici maintenant comment la niche de gauche fait à son tour son propre éloge :

« Des mains d'artistes ont tissé mes murailles, et mon diadème est enrichi de pierres précieuses. »

« Je ressemble au trône d'une fiancée, et je garantis la félicité du mariage.
 « A quiconque s'approche de moi, tourmenté par la soif, je verse une fraîche boisson, pure de tout mélange.
 « On peut me comparer à l'arc-en-ciel et égaler au soleil même mon seigneur et maître Aboul-Hachach.
 « Puisse la bénédiction de Dieu reposer sur sa tête, aussi longtemps que de pieux croyants iront en pèlerinage au sanctuaire vénéré de la Mecque! »

La Tour de Gomérés tire probablement son nom d'une localité de la province de Malaga, localité dont les habitants avaient, paraît-il, entrepris à leurs frais la construction du monument. La Salle des Ambassadeurs, qui s'y trouve comprise est la plus vaste et la plus importante de l'Alhambra. Les Maures s'y sont véritablement surpassés, en lui donnant la hauteur et l'étendue des édifices des Romains et des Goths. Si, en effet, cette salle ne paraît guère plus remarquable que les autres pour la beauté de l'ornementation, elle se distingue en revanche par une finesse et une pureté de lignes absolument fantastiques. Une demi-obscurité pleine de mystère règne dans toute cette pièce somptueuse. La lumière n'y pénètre de l'extérieur qu'en se tamisant à travers neuf embrasures de fenêtres assez basses, qui occupent trois des côtés de la salle, et constituent, grâce à l'épaisseur extraordinaire des murailles, autant de petites pièces ou *Alhamies*. Les mignonnes fenêtres ou *Ajimezes*, qui, du haut des balcons ou *Derbouz*, ont vue sur l'abîme vertigineux au fond duquel coulent les flots écumants du Darro, permettent d'apprécier de trois côtés différents toute la beauté de la vallée. Au-dessus des niches, la lumière pénètre encore par les ciselures à jour des petites fenêtres cintrées de la *Kubba*. Le plafond, dont les sombres boiseries de cèdre ajoutent au caractère sérieux de la salle, affecte la forme d'une grenade ouverte, d'où surgissent des milliers de polyèdres, de cellules et de petites voussures s'entrecroisant à l'infini suivant les lignes les plus bizarres. La restauration artistique de la pièce tout entière, de cette salle d'audience bien véritablement royale, fut entreprise en 1588 par les deux peintres Manuel del Pino et Luis Cerrillo, qui s'engagèrent formellement à restituer avec une exactitude parfaite les couleurs et les ors anciens: *en la misma manera y aspecto que se hallaban los antiguos*, comme le portait le texte du contrat.

Malgré tout, ces deux artistes ne réussirent pas à rendre aux murailles leur charme primitif, et de nouvelles réparations durent être faites aux parois ainsi qu'à la façade, en 1592 ou environ. En 1609, on restaura les arabesques des piliers qui séparent les embrasures de fenêtres, mais on opéra si délicatement, que l'on se contenta d'appliquer aux endroits voulus les feuilles d'or nécessaires, sans les polir ni les modeler le moins du monde. Les vitraux ne furent posés qu'à la fin du seizième siècle, et le travail coûta soixante ducats. Dans les dernières années du dix-huitième siècle, ces salles magnifiques étaient complètement abandonnées à elles-mêmes, c'est-à-dire qu'on ne s'inquiétait plus du tout de leur entretien. Des inscriptions et des ornements furent détruits par la malveillance, et ce n'est qu'en 1830 que, par un procédé



ENTRÉE DE LA SALLE DES AMBASSADEURS.

regrettable, on les recouvrit d'une couche de peinture, à l'occasion d'une visite de l'Infant Don François de Bourbon. Enfin, c'est de 1857 seulement que date la restauration intégrale de la salle, menée définitivement à bien par l'emploi simultané de toutes les ressources de l'art et de la science.

Une inscription gravée dans l'alcôve du centre montre que la Salle des Ambassadeurs était, plus que toute autre, en grande vénération chez les musulmans. Voici, en effet, en quels termes pompeux s'exprime la niche du milieu :

« Soir et matin, ma bouche t'accueille par des vœux de bonheur, de prospérité et de longue vie.

« Cette salle avec sa coupole est notre aïeule, et nous sommes ses enfants. Mais je suis l'aînée de ses filles, et la plus distinguée; je suis élue entre toutes pour occuper le premier rang.

« Je suis le cœur au milieu même du corps, car c'est dans le cœur que réside toute la force de l'esprit et de l'âme.

« Mes sœurs ne sont que des constellations du Zodiaque, mais je suis, moi, le soleil, autour duquel elles gravitent.

« Mon seigneur et maître Yousouf, l'enfant chéri d'Allah, m'a revêtue d'une parure de magnificence et de gloire, plus éclatante que celle d'aucune de mes sœurs.

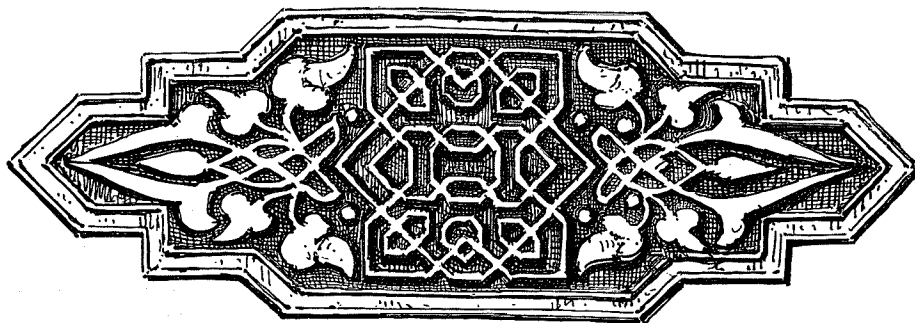
« Mes rayons éclairent le trône de sa souveraineté. Puisse sa grandeur lui être à jamais conservée par la grâce d'Allah qui est lui-même la lumière et le tabernacle des Saints! »

Ainsi parle orgueilleusement la niche centrale, fière d'abriter sous sa voûte le trône de ses rois.

C'est dans la Salle des Ambassadeurs que se consommèrent les destinées de la domination des Maures en Espagne. C'est, en effet, en cet endroit que Boabdil el Chico, le dernier souverain de Grenade, prit définitivement congé de ses magnats, de ses grands, de ses ulémas, de ses muphtis, de ses alcaldes, de ses généraux et de ses troupes, avant de se retirer sur la terre africaine. Lorsque Charles-Quint entra pour la première fois dans cette salle, et que, placé dans l'embrasement de la fenêtre centrale, il eut pu jouir du ravissant et indescriptible panorama de la vallée du Darro et des montagnes de l'horizon, il s'écria : « *Desgraciado del que tal perdió! Si yo hubiera sido él, antes eligiera esta Alhambra por sepulcro que vivir fuera della en la Alpujarra!* »

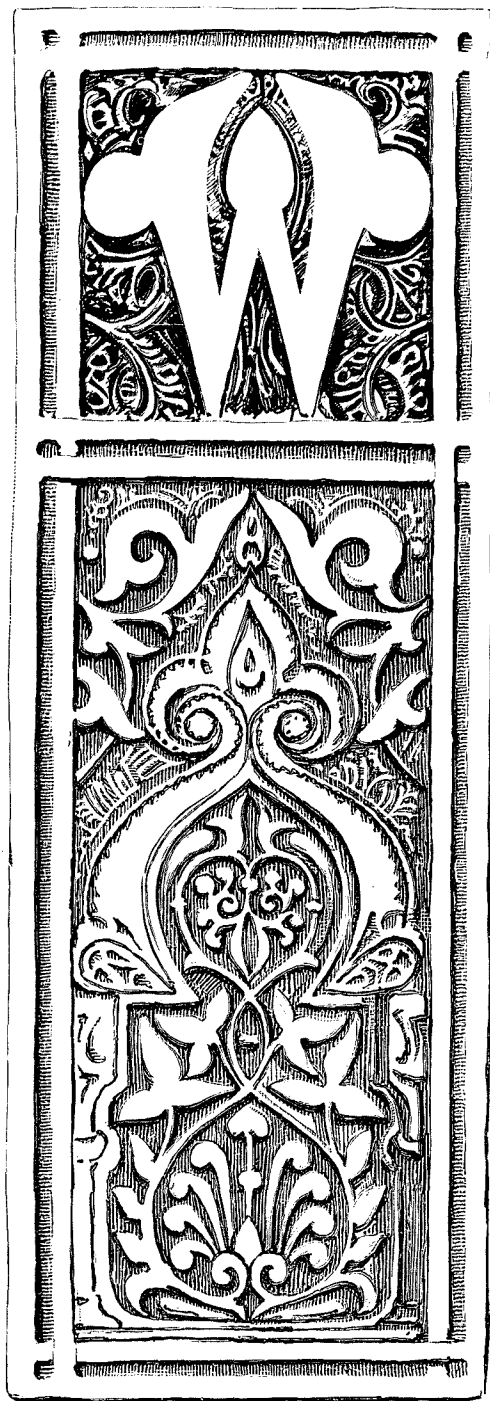
« Malheur à l'infortuné qui a perdu la possession de ce palais! A sa place, j'aurais préféré mourir à l'Alhambra plutôt que de continuer à vivre au fond des Alpujarras! »

Un autre acte d'une grande importance historique et de la plus haute portée, un acte comme il ne s'en est peut-être jamais rencontré, s'est également accompli dans cette salle mémorable : c'est là que Christophe Colomb déroula ses plans de découverte aux pieds du trône de la reine Isabelle; là, que fut préparée la plus grande conquête pacifique de tous les temps.





LA COUR DES LIONS, À L'ALHAMBRA DE GRENADE.



LINTEAU MAURESQUE.

LA COUR DES LIONS.

Washington Irving a dit merveilleusement quel sentiment de grandeur frappe le visiteur, lorsqu'il parcourt les salles splendides que nous venons de quitter. Jusqu'ici nous avons inutilement cherché des points de comparaison avec tout ce que nous connaissions, mais si ce que nous avons déjà vu nous est apparu comme un idéal unique d'architecture et d'ornementation, que ne dirons-nous pas des cours et des pièces cent fois plus splendides qui occupent le côté Est du palais et qui vont nous jeter maintenant dans un état indescriptible d'admiration et d'enchantement!

La Cour des Lions, cette merveille si souvent chantée et qui pourtant ne le sera jamais assez, ce but suprême de nos désirs, cet incroyable conte des mille et une nuits, ce rêve, en un mot, a pris forme à nos yeux, et nous venons enfin de franchir le seuil du paradis. Et, cette fois, ce n'est plus en songe : nous sommes bien réellement au milieu des colonnettes de jaspe et d'albâtre de cet incomparable *patio*. Devant nous, au centre de la cour, babille la fontaine fameuse, dont la vasque est supportée par ces douze lions fantastiques qui sont si célèbres partout, et qui ne se trouvèrent adaptés au bassin qu'après avoir été primitivement destinés à la décoration générale de l'ensemble.

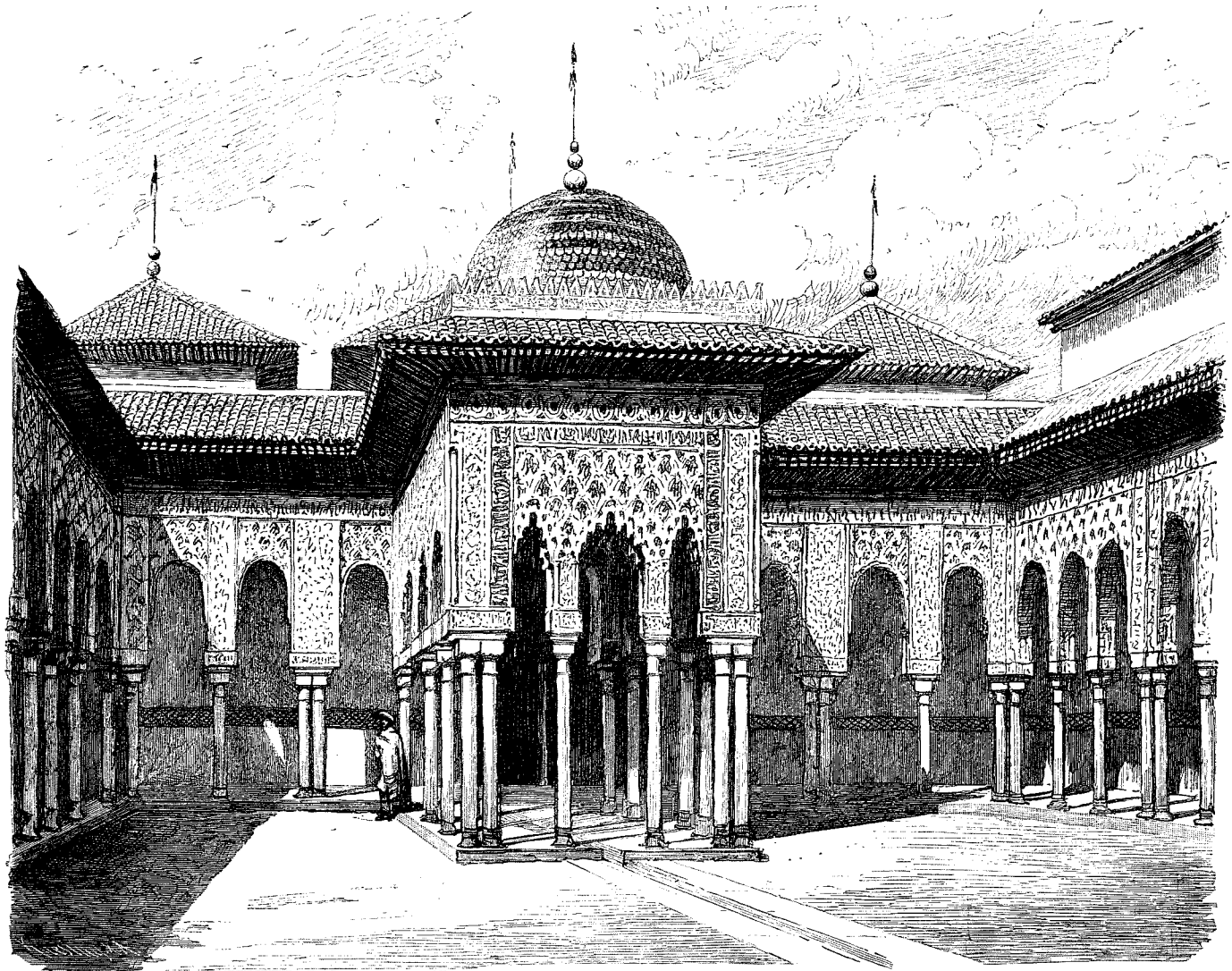
L'Alhambra ne renferme rien de plus ravissant et de plus beau que cette fantaisie architecturale, si longtemps caressée par la race d'Agar, avant de se transformer en une réalité palpable.

Des arcades ouvertes, formées par des colonnettes de marbre d'une finesse exquise, blanches comme du lait, pures comme l'albâtre et transparentes comme le jaspe, supportent en groupes harmoniques, sur leurs chapiteaux d'une ornementation variée à l'infini, les arcs élancés de cet *Impluvium* mauresque. Deux kiosques, qui font saillie sur la cour avec autant de majesté que de hardiesse, rompent de la manière la plus heureuse la monotonie de la ligne droite. Leurs quatre coupoles, dont les carreaux jadis dorés réfléchissent, comme autant de miroirs métalliques, les rayons du soleil; les murailles en plâtre, qui laissent luire à travers leurs éblouissants et délicats travaux de filigrane, une lumière mystérieuse et blafarde; tout, en un mot, se trouve là réuni pour former cet ensemble

gracieux, magique, incomparable, qui, sous l'azur éternellement pur du beau ciel de Grenade, brave depuis cinq siècles toutes les injures du temps.

La Cour des Lions suffirait, à elle seule, à maintenir dans son intégrité la vieille réputation de l'Alhambra. Dépourvue de ce bassin et de ces fleurs qui ornent la Cour des Myrtes; privée, conformément aux prescriptions du Coran, de toutes statues et sculptures analogues, elle n'en constitue pas moins dans son inimitable simplicité une œuvre féerique, dont le charme s'impose puissamment à tous les visiteurs.

Il est impossible que les inventeurs de ce bosquet de marbre, les créateurs de ce jardin de fleurs de pierre, les architectes de ce temple symbolique de la poésie, n'aient été autre chose



KIOSQUE ET ARCADES DE LA COUR DES LIONS.

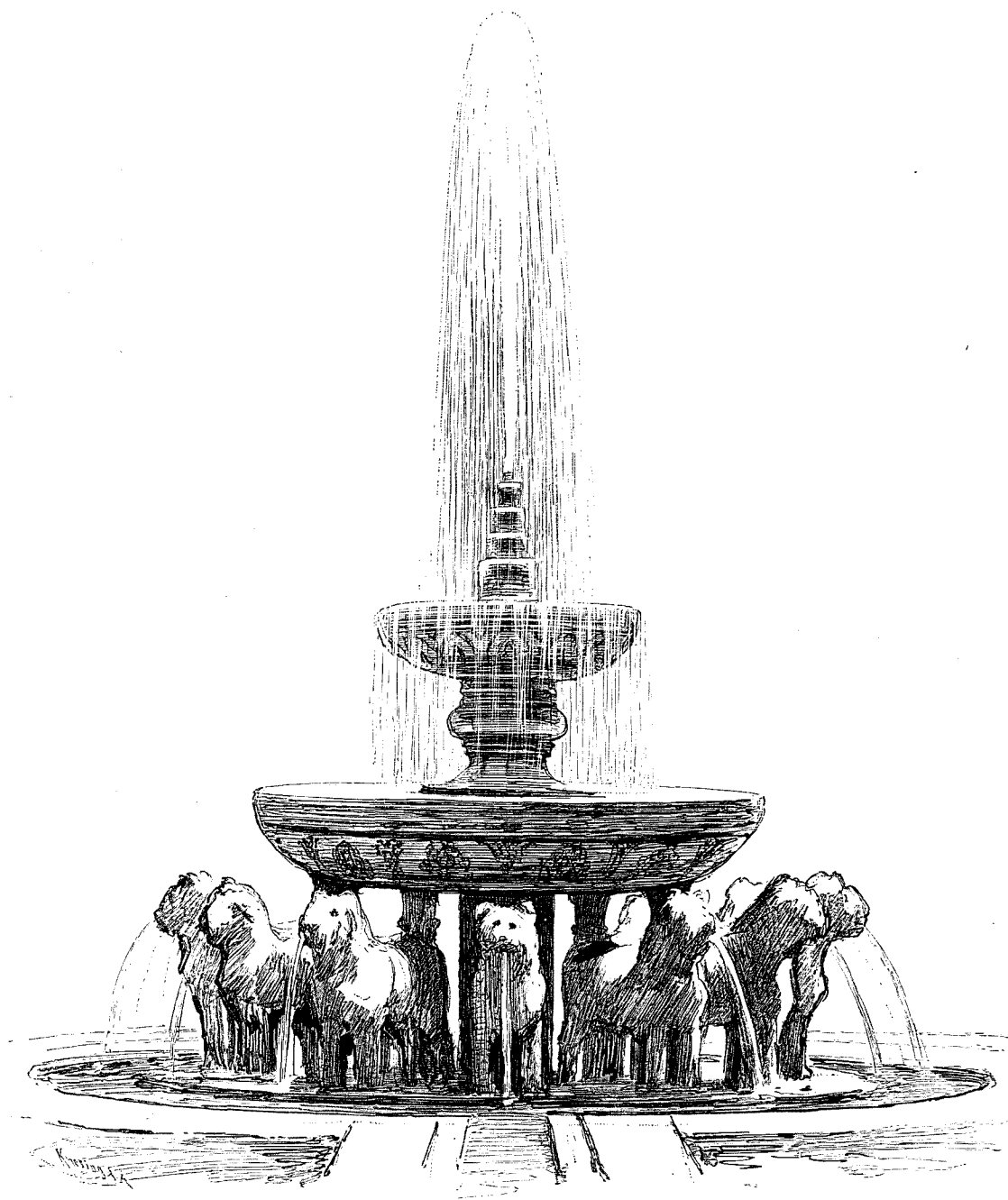
que des barbares: ils sont dignes d'être placés sur le pied de l'égalité avec les plus illustres maîtres de la Grèce antique.

Il règne dans les formes et les motifs décoratifs de ce *patio* une variété, qui surprend toujours davantage à mesure qu'on l'étudie plus longuement, et, malgré la diversité des détails, l'impression générale de l'ensemble reste cependant tout-à-fait grandiose. Mieux qu'aucune autre, cette cour rappelle à l'esprit les charmes de la vie orientale, les contes de fées de Bagdad, de Damas et d'Ispahan, et jusqu'aux célestes demeures qui furent promises dans le paradis de Mahomet aux descendants d'Agar.

L'Alhambra n'eût jamais dû servir de lieu de séjour habituel, et il n'est pas possible que telle ait été l'intention de ses fondateurs. Évidemment, les rois de Grenade prétendaient y mener

une existence divine, qui pût leur faire pressentir toutes les joies et les félicités du paradis réservé par le prophète à ses fidèles. C'est d'ailleurs, en réalité, ce qu'ils ont fait, durant la longue période pendant laquelle il leur fut donné de contempler en paix les tours de leur palais, planant superbement, dans une atmosphère embaumée, au-dessus des misères de ce monde.

La cour est redevable de son nom à la fontaine qui s'élève en son centre. Douze lions, conçus dans un style baroque mais parfaitement en harmonie avec l'architecture générale, supportent,



FONTAINE DES LIONS.

par l'intermédiaire de petits chapiteaux placés sur leur arrière-train, une grande vasque de marbre, dans laquelle une autre de moindres dimensions laisse retomber ses eaux goutte à goutte. Les chapiteaux, qui sont relativement modernes, datent de 1708. Proposés à cette époque par un certain Diego del Arco, pour rehausser sensiblement le niveau de la grande vasque, qui servait sans doute alors quatre fois par jour aux ablutions des Arabes et se trouvait placée trop bas pour cet usage, ils eurent accessoirement l'avantage de donner à toute la fontaine une apparence plus dégagée. A la vue de ces lions fantastiques, la pensée se reporte involontairement vers ces étranges figures de Ctésiphon, de Persépolis et de l'empire persan, où des corps d'animaux

se trouvent alliés à des visages humains. Ici, les jambes des monstres n'ont pas du tout de jointures, et leurs faces sont labourées de larges rides horizontales, qui, par le fait de leur disposition tout-à-fait symétrique, donnent à l'ensemble un caractère antique des plus originaux. Jadis, comme aujourd'hui, le sol de la Cour des Lions était dallé de marbre blanc: celui des galeries du pourtour est fait de ces mosaïques de faïence bleue et blanche, que les Maures affectionnaient si particulièrement.

D'après les inscriptions des murailles, le fondateur du *patio* fut le sultan Mohammed V (Abou-Abd-allah el Ghani-Billah), qui était né le 4 janvier 1338 de l'ère chrétienne et qui fut, sans contredit, le plus grand constructeur de son temps. Quant aux inscriptions mêmes de la Cour des Lions, elles sont, en somme, d'un intérêt médiocre et ne font guère, pour la plupart, que célébrer les louanges du sultan fondateur. Il en est une cependant qui mérite d'être remarquée: elle s'enroule, comme un immense ruban, autour de la vasque principale de la fontaine et se réfère à un jardin délicieux, qui devait entourer autrefois tout l'Alhambra. Appuyons-nous donc contre un des lions du *patio*; prêtons l'oreille à ses paroles, et voici ce que nous pourrions écrire sous sa dictée:

«Béni soit le Tout-Puissant qui a octroyé à notre seigneur et maître Mohammed une demeure d'une incomparable magnificence.

«Cette vasque est sans pareille. Une bordure de perles fait le tour de sa margelle, comme un collier de cristaux et de diamants.

«Du fond de ce bassin, le vif-argent projette des feux étincelants qui rivalisent d'éclat avec les pierres précieuses, et sa splendeur ne souffre aucune comparaison.

«A sa sortie de la veine, le liquide retombe goutte à goutte dans la vasque de marbre pour se déverser ensuite dans des rigoles d'un lustre resplendissant.

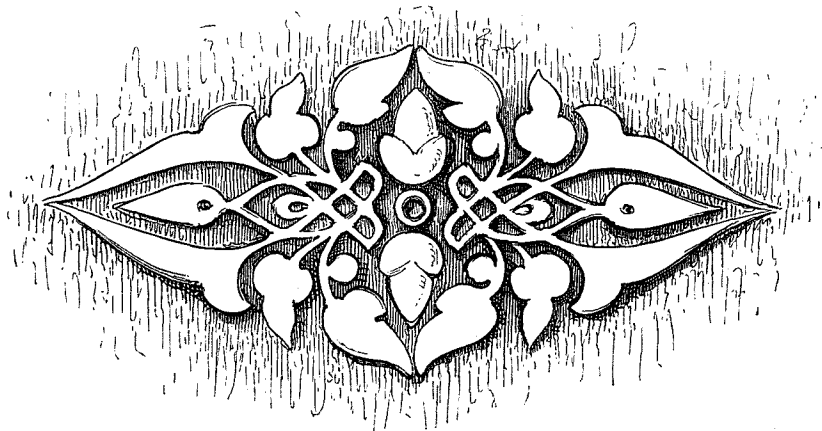
«Tel l'amoureux qui cherche à dissimuler les larmes, dont sont mouillés les cils de ses yeux.

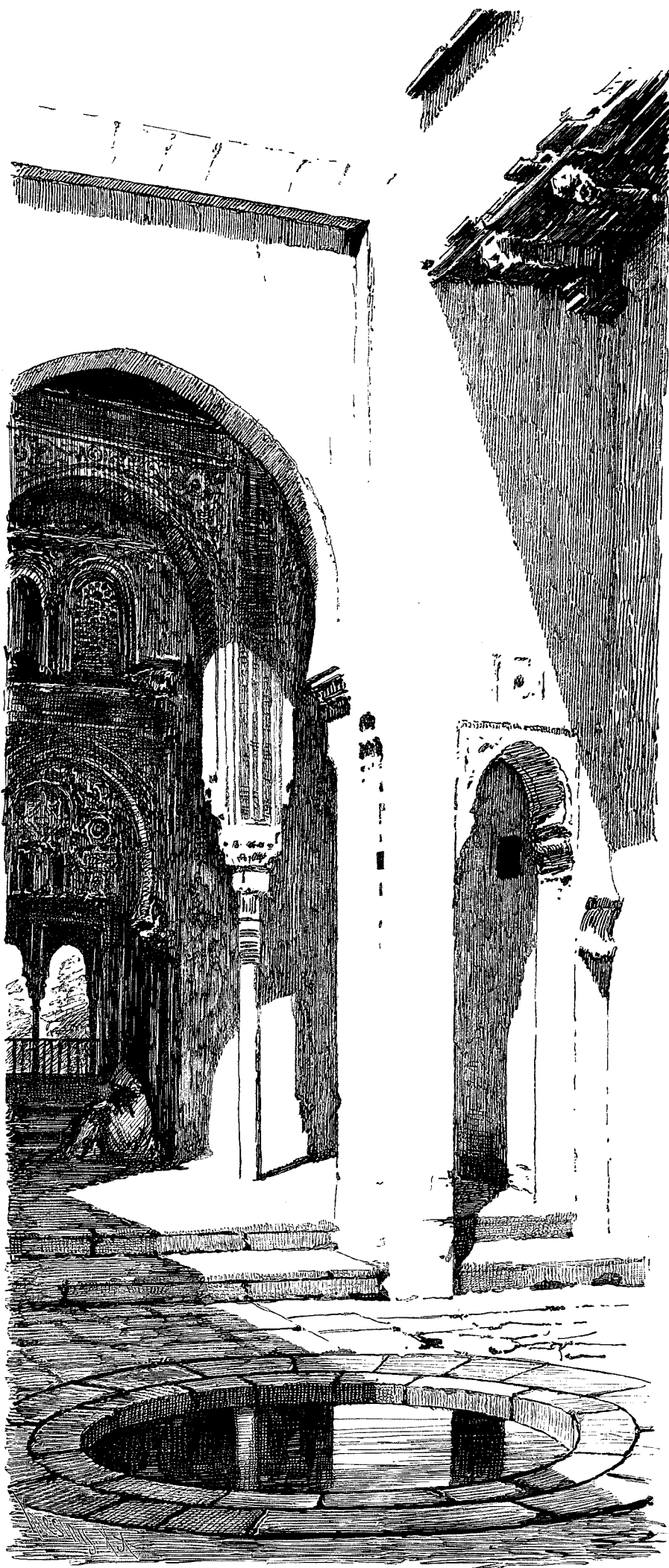
«Vous vous demanderez si ce liquide descend des nues ou s'il sort, au contraire, des entrailles de la terre.

«Apprenez qu'il vient de la fontaine bénie du khalife, par des conduites pratiquées dans la vasque et les lions.

«Passant, qui t'approches de ces lions, regarde-les! Ils sont couchés dans la poussière: ils oublient aux pieds du souverain toute leur férocité.

«Et toi, auguste descendant des Nasrides! Toi qui possèdes en partage la suprématie sur tous les monarques de ce monde, puisses-tu gouverner longtemps encore en paix, voir tes joies se renouveler sans cesse, et abaisser tes ennemis!»





EL PATIO DE MACHUCA.

LA SALLE DES ABENCÉRAGES.

Vers l'extrémité nord de la Cour des Lions, une grande et admirable porte conduit à droite dans une *Kubba* ou pièce voûtée, connue sous le nom de Salle des Abencérages. Eclairée par le haut, ou, pour mieux dire, entretenue sans cesse dans une demi-obscurité mystique, elle tire son nom d'un des épisodes les plus sanglants des derniers jours de la domination mauresque.

C'était au quinzième siècle. Les Abencérages, qui constituaient une des tribus les plus en vue, occupaient alors des possessions immenses aux pieds de la Sierra Nevada : ils étaient demeurés tout dévoués au dernier roi de Grenade, à cet infortuné Boabdil-el-Chico, qui eut si longtemps à souffrir des persécutions de son propre père Aboul Hacen. Perez de Hita raconte que ces nobles chevaliers, qui étaient en conflit perpétuel avec la famille des Zegrís, furent calomnieusement accusés par leurs ennemis de nourrir des intelligences avec les chrétiens, et que leur chef Hamet fut personnellement dénoncé au souverain comme coupable d'entretenir des relations

adultères avec la sultane. C'est sur cette nouvelle que le roi aurait donné l'ordre de mettre à mort tous les Abencérages, et qu'il aurait fait assassiner dans la salle où nous sommes trente-six membres des plus marquants de la noble tribu. Aujourd'hui même, on veut encore retrouver, dans la vasque de marbre qui se trouve au milieu de la kubba, des traces de sang laissées par cette scène d'horreur, et pendant fort longtemps, la pièce n'a été désignée que sous le nom de la chambre sanglante.

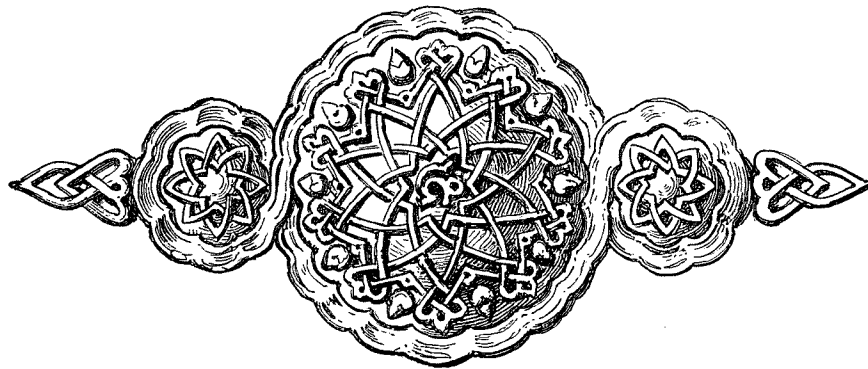
En dépit de la tradition, l'histoire de la mort des Abencérages reste enveloppée de ténèbres mystérieuses, et la légende a été plus d'une fois contestée. Après la prise de l'Alhambra par les chrétiens, il s'est même trouvé, paraît-il, des témoins oculaires pour affirmer que les chevaliers massacrés auraient été prévenus à temps par une esclave et qu'il leur eût été possible de s'enfuir.

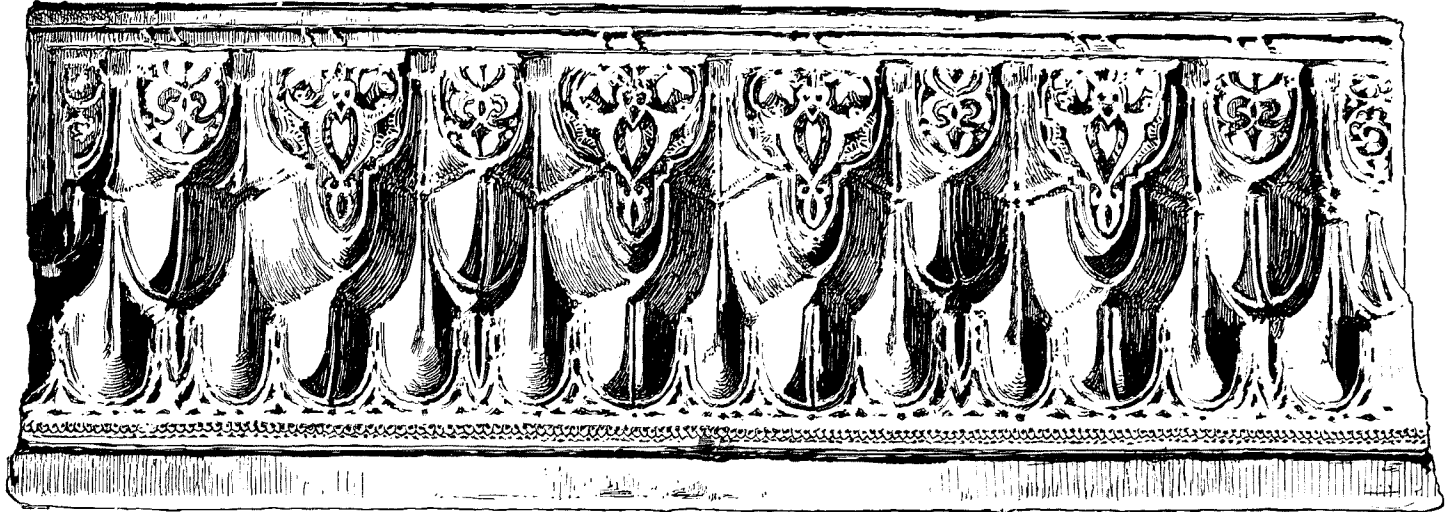
Le fait est que les taches rouges de la piscine semblent n'être tout simplement que de l'oxyde de fer, provenant de la stagnation des eaux. Il paraît d'ailleurs bien invraisemblable que trente-six chevaliers pleins de courage et de force se soient tous laissé égorger, sans se défendre, dans une piscine de marbre sans profondeur et large de deux mètres à peine.

Quoique moins bien conservé que d'autres, le *Sabat* des Abencérages compte parmi les plus élégants de l'Alhambra. Les alcôves, situées sur les deux côtés, contenaient sans doute, à l'usage des femmes, des sièges somptueusement recouverts et capitonnés. Le léger murmure de la fontaine du centre, les belles niches disposées à l'entrée pour la satisfaction des buveurs d'eau, enfin les couleurs éclatantes de ces magnifiques coupoles qui ressemblent à des ruches ouvertes, tout cela imprime encore à cette salle un charme séducteur et un cachet de tranquillité sans pareils.

Les restaurations, faites au seizième siècle aux voûtes des deux alcôves, ont été opérées, dit-on, par Alonso Berruguete. Les *Azulejos* ou carreaux de faïence qui décorent le pied des murailles, sont de fabrication moderne, ceux que les Arabes y avaient jadis apposés ayant été brisés et enlevés à la fin du siècle dernier. Quant aux dessins, qui figurent sur les ornements actuels, ils ont été empruntés par l'habile conservateur du palais aux *Azulejos* de la Chartreuse de Grenade, qui datent du temps de Charles-Quint.

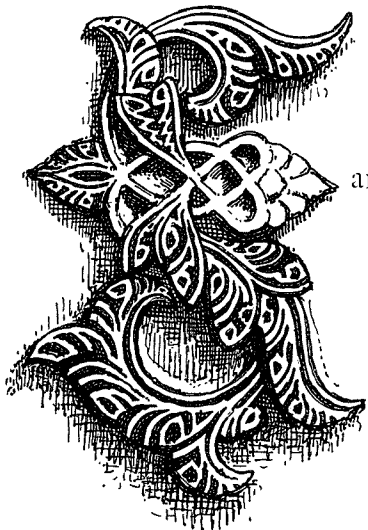
Un admirable travail enrichit les arcs de l'entrée, où les couleurs primitives, et spécialement le bleu, se sont partiellement conservées. Les formes de la coupole se dégagent d'une étoile à huit branches, dans les angles de laquelle viennent s'incruster huit coupoles triangulaires, artistement raccordées aux parois latérales. Nous restons en admiration devant l'habileté que possédaient les artistes maures pour passer, sans offenser les yeux, des formes arrondies aux figures polygonales. Toutes les lignes d'intersection sont si simplement et si adroitement rattachées, qu'on en pourrait comparer l'ensemble à quelque cristallisation naturelle, ou, mieux encore, à l'un de ces faisceaux de bulles de savon que les enfants forment dans une cuvette avec un chalumeau de paille.





FRONTISPICE ARABE.

LA RAUDA. LES TOMBEAUX DES ROIS DE GRENADE.



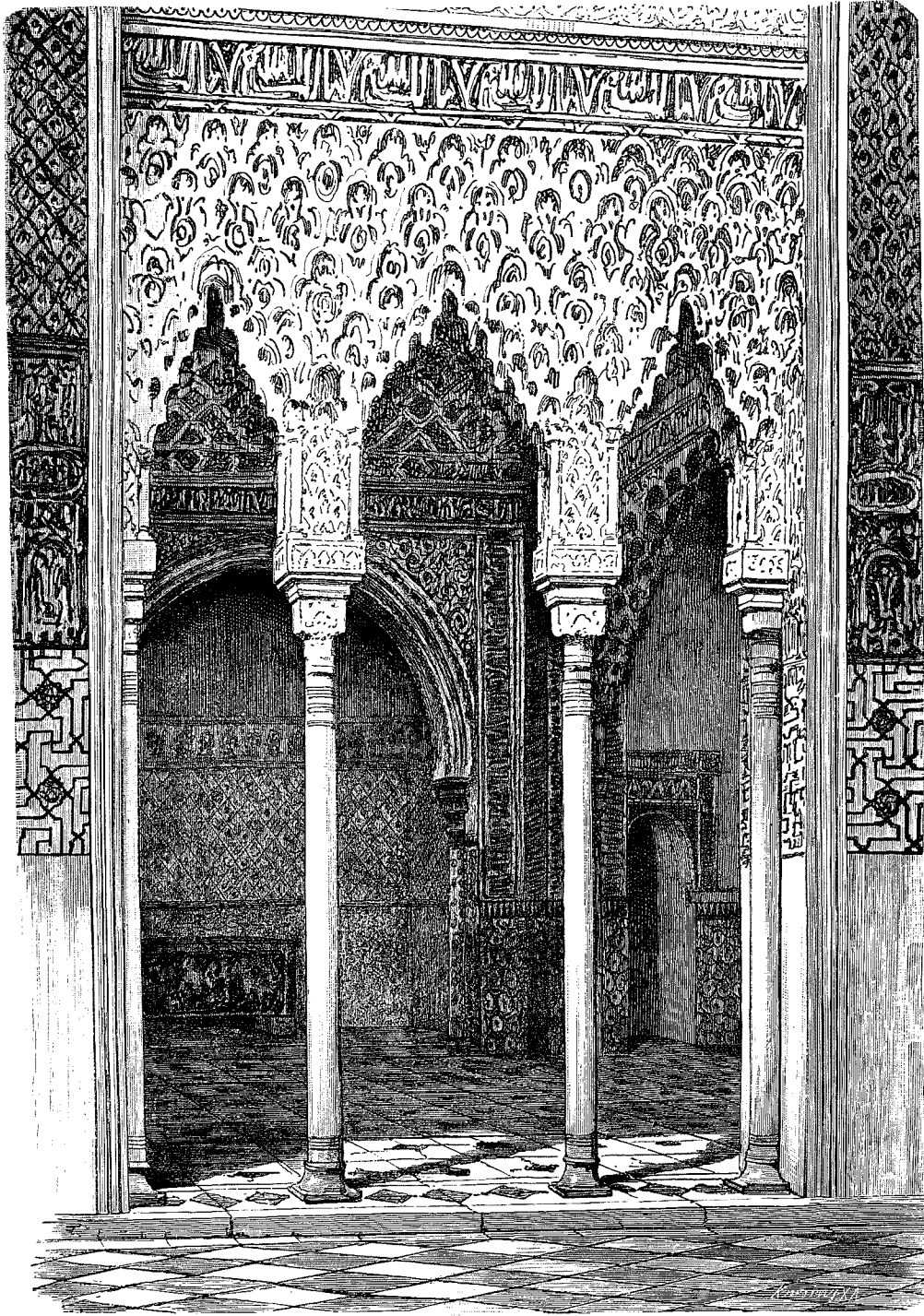
ans vouloir rien préciser, on peut affirmer que, même avant la construction de la Cour des Lions, la Rauda, située à côté de la Salle des Abencérages, était déjà une sorte de Panthéon, où reposaient les premiers rois maures de Grenade. Ce sont les conquérants chrétiens, chose triste à dire, qui ont détruit cet asile sacré, et violé ces tombeaux!

Des Maurisques du dix-septième siècle prétendent qu'il y avait dans ce *Beitalmenan* les mausolées de plusieurs souverains arabes, dont les noms se trouvaient consignés sur une certaine pierre du vieux château royal: ils ajoutaient qu'autrefois une grande piscine, située dans une pièce adjacente, servait à laver les cadavres, avant de les déposer dans des enveloppes spéciales ou *Cambux*, en vue de l'incinération qui précédait l'enterrement.

Le nom de Rauda désigne un lieu de sépulture réservé à de hauts personnages. A Grenade, ce funèbre caveau était jadis situé dans un vaste jardin. Comme ses murailles ne se raccordaient nullement avec le reste du bâtiment; que son toit affectait la forme singulière d'une conque, et que son intérieur n'offrait aucune ressemblance avec les diverses salles de l'Alhambra, on est en droit d'attribuer à cette construction en ruine une antiquité plus haute que celle de la forteresse mauresque.

Sur le côté Est de la Cour des Lions et séparée d'elle par trois portiques imposants, s'ouvre maintenant devant nous la Salle du Jugement, qui se distingue entre toutes par la parfaite conservation de ses couleurs décoratives et l'élégance de son aménagement. Si l'on retrouve des vestiges des ors anciens dans toutes les pièces de l'Alhambra, c'est assurément dans celle-ci qu'elles sont le plus nombreuses et le moins altérées. La Salle du Jugement se compose d'une grande nef divisée en trois parties, qui supportent respectivement une coupole de la plus grande élégance et communiquent par trois arcades avec la Cour des Lions. Trois autres arcades

perpendiculaires à l'axe longitudinal et enrichies d'une ornementation luxueuse, éclairent de même trois *Kubbas*, où l'émail des couleurs s'est conservé intact depuis cinq cents ans. Leurs voûtes en stalactites ressemblent, à s'y méprendre, à ces pétrifications que les eaux calcaires suspendent par suintement au plafond de certaines grottes.



LA SALLE DU JUGEMENT.

Nous trouvons dans le cours de la vie du prophète l'explication de la prédilection des Arabes pour ce genre d'ornements. Un jour que Mahomet, fuyant ses ennemis, avait été obligé de s'arrêter dans la caverne de Tur, des araignées, des abeilles et des guêpes s'étaient, paraît-il, empressées d'en dissimuler l'entrée avec leurs toiles, leurs rayons et leurs ruches, à seule fin de soustraire le Prophète aux poursuites de ses adversaires. Que l'anecdote soit vraie ou fausse, toujours est-il que l'ornementation des arcades de la Salle du Jugement présente une ressemblance extraordinaire avec les tissus délicats que savent produire certains insectes.

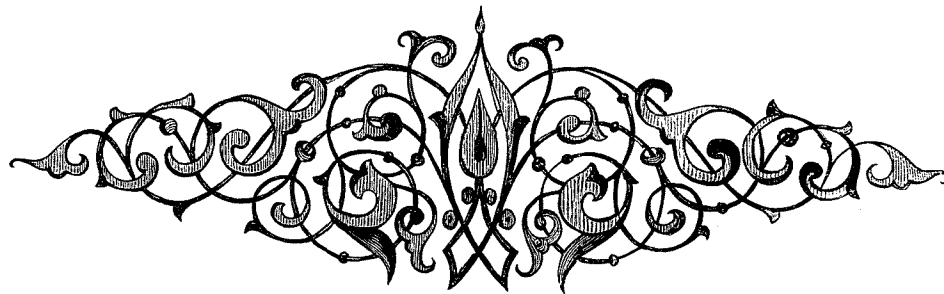
Dès l'an 1496, on donnait à cette pièce magnifique le nom de Salle du Jugement, du Grand Conseil et des Tableaux. Les chroniqueurs modernes ont cependant établi suf-

fisamment qu'elle était plutôt affectée aux délibérations législatives des grands du royaume qu'aux débats judiciaires. Dans chacune des trois alcôves de la pièce, le mur du fond est orné d'un tableau, et comme le Coran interdit notoirement aux Mahométans la reproduction de tous êtres vivants, l'existence de ces trois œuvres d'art, au cœur de l'Alhambra, est depuis des siècles un véritable casse-tête pour les savants des deux mondes. Quoi qu'il en soit, voici bien effectivement trois peintures murales, une chasse, une scène d'amour et des portraits, qui datent incontestablement

de l'époque arabe: on prétend qu'elles sont exécutées sur cuir, mais il semble plus probable qu'elles ont dû être traitées à fresque sur le plâtre même des murailles. Quant à leur date exacte, comme l'on tient à reconnaître dans l'un des portraits de souverains mauresques le sultan Abou-Saïd-el-Bermejo mis à mort par le roi Pierre I^{er} de Castille, il serait possible que ce tableau tout au moins fût de création postérieure à l'an 1362.

Il ne paraît pas au reste que la prohibition du Coran ait été bien sévèrement respectée, car, parmi les vestiges de la période arabe, il existe encore dans différents musées, notamment à Cordoue, un certain nombre de figures d'animaux coulées en bronze. Il est bien connu de plus que les peintures animées du retable gothique de la cathédrale de Tolède ont été exécutées en 1460 par un Maure baptisé, du nom d'Almonacid, et que beaucoup de Mahométans ont travaillé dans le même genre à la décoration des églises mudéjariques de Cordoue.

La combinaison de l'art ornemental et de l'architecture est par excellence une pratique arabe, comme le fait déjà pressentir le nom seul d'arabesques. Les Maures sacrifiaient entièrement à la décoration intérieure de leurs appartements la façade et le confortable de leurs demeures. Bien plus, pour satisfaire leur amour de l'ornementation et des dessins les plus compliqués, ils allaient jusqu'à commettre fréquemment de grosses fautes architecturales, et à ne plus considérer la construction proprement dite que comme un accessoire de la décoration. Les objets même que l'œil ne peut apercevoir ou distinguer sont traités avec un soin aussi scrupuleux que ceux qui se trouvent le mieux à portée de la vue. Regardez plutôt ces tours et minarets gigantesques, dont les sommets les plus élevés disparaissent sous un immense tissu d'arabesques, et vous reconnaîtrez sans peine qu'elles sont absolument inutiles à l'ornementation du monument, puisque l'œil le plus exercé serait impuissant à discerner tous leurs détails et leur finesse exquise.



LA SALLE DES DEUX SŒURS.

Je suis le jardin, dont la beauté s'étale dès l'aurore. Regarde ma parure, et tu te rendras compte de toute ma splendeur.

« Mon seigneur et maître Mohammed m'a octroyé la magnificence en partage, et rien de ce qui est ou de ce qui sera dans l'avenir ne saurait m'égaliser.

« Allah m'a donné une somme de félicité plus grande qu'à aucun autre monument de la terre.

« Quelle multitude de coups d'œil gracieux ne présenté-je pas aux visiteurs! L'esprit d'un saint personnage ne trouverait-il pas en moi la satisfaction de tous ses désirs?

« Les cinq pléiades viennent fréquemment établir leur séjour nocturne sous les voûtes de ma salle. Une atmosphère embaumée y répand un parfum suave et voluptueux.

« Je supporte une coupole sans pareille, qui renferme des charmes cachés à tous les yeux.

« La constellation des Jumeaux et la lune elle-même me saluent respectueusement, tout en causant et chuchotant entre elles.

« Les étoiles aimeraient à quitter les voies célestes pour descendre vers moi et habiter en moi.

« Semblables à de jeunes esclaves, elles seraient heureuses de pouvoir se rendre utiles dans mes deux cours, et d'abandonner ces hauteurs, qui rétrécissent leur champ d'action, pour venir servir éternellement mon seigneur et maître, s'il les jugeait dignes d'un tel honneur.

« Je possède un portique si somptueux, qu'il peut se mesurer avec la voûte du ciel.

« De quels ornements ne l'as-tu pas environné, ô roi! Il est aussi riche d'extérieur que les superbes tapis d'Yémen.

« Combien d'arcades s'élèvent sous sa voûte sur des colonnes, qui baignent en quelque sorte dans des flots de lumière!

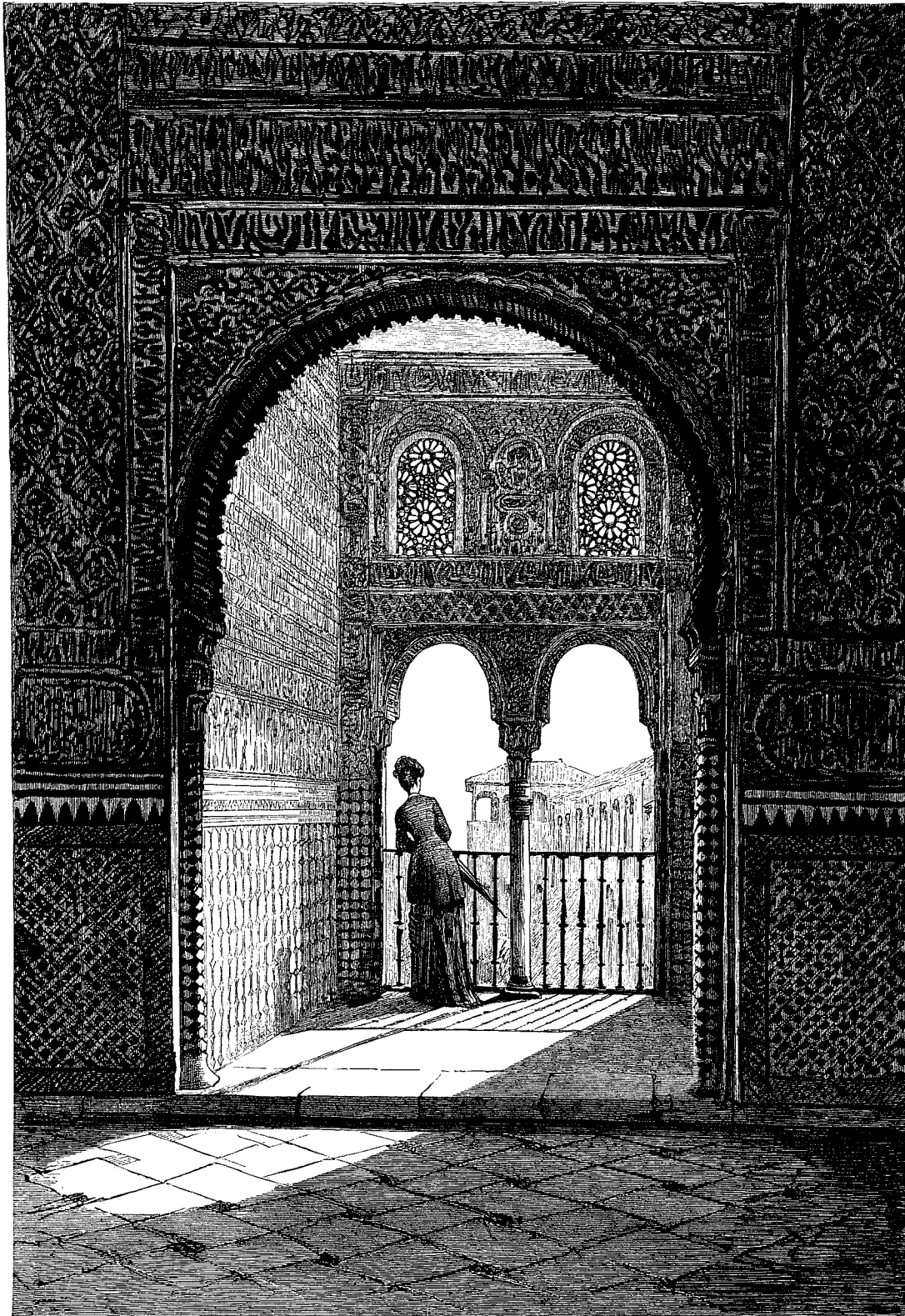
« A les voir si belles, ne les prendrais-tu pas pour autant de planètes qui gravitent dans des voies terrestres et font pâlir les rayons de l'aurore! »

Ainsi s'exprime la Salle des Deux Sœurs, dans l'excès de son enthousiasme et dans la pleine conscience de sa beauté et de son incomparable éclat.

On fait venir son nom de deux sœurs, qui furent détenues prisonnières sous ses voûtes et y moururent de jalousie, ou bien encore de deux dalles de marbre, placées côte à côte sur le sol. La porte de l'alcôve de gauche conduisait autrefois dans les appartements du sultan: quant à la salle même, elle servait de résidence aux favorites.

Une magnifique porte en bois de cèdre, qui a dû être couverte jadis de peintures et de dorures, ferme du côté de la Cour des Lions ce boudoir à la décoration luxueuse. Elle date de la première époque mauresque et se distingue par la pureté du dessin et des sculptures. Un revêtement d'Azulejos cache le bas des murailles, jusqu'à un mètre de terre environ, et, de même que les frises, les parois et les panneaux de portes, éblouit le regard par un enchevêtrement inextricable de lignes et d'arabesques, de festons et d'astragales, artistement entrelacés. La coupole est, si possible, encore plus riche et plus coquette que celle de la Salle des Abencérages, qui lui fait vis-à-vis. La lumière se glisse parcimonieusement à l'intérieur par plusieurs petites fenêtres

gémées, ajoutant par sa faiblesse même un charme de plus à la pièce. Ici encore, en présence des traces d'ors décoratifs qui, grâce à la solidité de la matière première, ont résisté plus longtemps que les couleurs aux éléments destructeurs, on peut s'imaginer quel devait être sous un rayon



EMBRASURE DE FENÊTRE DANS LA SALLE DES AMBASSADEURS.

de soleil l'éclat de ces parois, de ces arcades et de ces coupoles, alors que de belles sultanes se pavanaient superbement en babouches de cuir de Cordoue sur des tapis d'Yémen, souples et moelleux.

L'incroyable amour du faste, auquel l'Arabe donnait principalement carrière dans la décoration de ses appartements, devait nécessairement, cela va sans dire, coûter des sommes énormes.

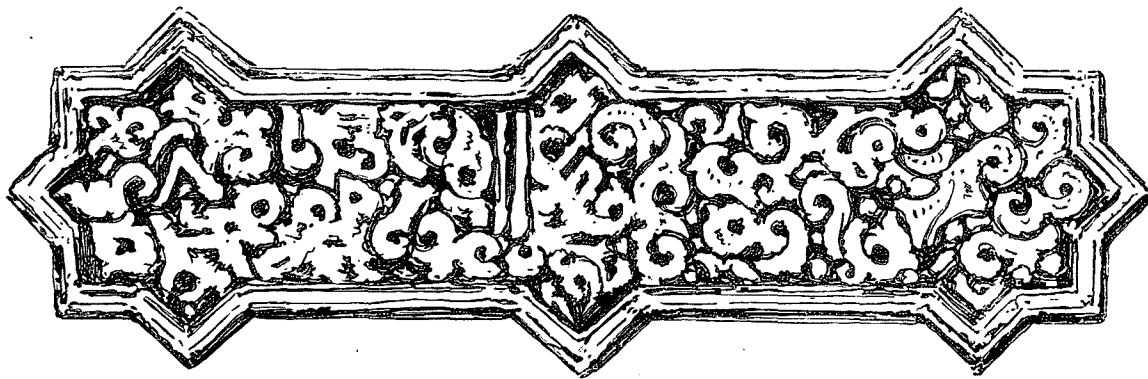
Les matériaux de construction venaient généralement de fort loin. Les colonnes, notamment étaient importées de Constantinople, d'Égypte, d'Afrique, et il en était de même pour les bois précieux, surtout pour le cèdre affecté à l'aménagement des plafonds. On faisait également venir de Byzance les meilleurs artistes avec tous leurs appareils et tous leurs aides, et point n'est besoin de dire si on les payait bien. Enfin, et par-dessus tout, c'était à qui montrerait le plus de prodigalité dans le choix des matières premières.

Les sommes nécessaires à la satisfaction de ce luxe à peine compréhensible étaient naturellement prises, par voie d'impôts, dans les caisses du peuple. Aussi n'y avait-il pas alors de classe moyenne. Princes et vassaux, maîtres et esclaves, telles étaient les seules catégories admises par les inventeurs de cette vie de délices.

On dut trouver des moyens pour fermer les yeux du peuple et l'empêcher de réfléchir avec trop d'aigreur sur cette situation anormale. On lui racontait que les incursions à l'Étranger et le pillage des territoires chrétiens rapportaient au Trésor public un énorme butin, bien que, le plus souvent, ces expéditions, très-coûteuses en argent et en hommes, ne couvrissent qu'à peine les dépenses pécuniaires. Mais le moyen le plus simple et le plus innocent que l'on employât alors pour aveugler ces sujets débonnaires, c'était encore assurément l'alchimie. Hurtado de Mendoza parle d'un Arabe de ce temps, un certain Bou-Aziz, qui se faisait passer pour un faiseur d'or. On avait fini par croire communément dans le peuple que c'était l'art de ce grand alchimiste qui avait procuré au roi les moyens de construire l'Alhambra et de couvrir d'or et de pierreries les murs de ce palais!

Commencée en 1691, la restauration de la Salle des Deux Sœurs ne fut achevée qu'en 1705 par Don Diego del Arco.

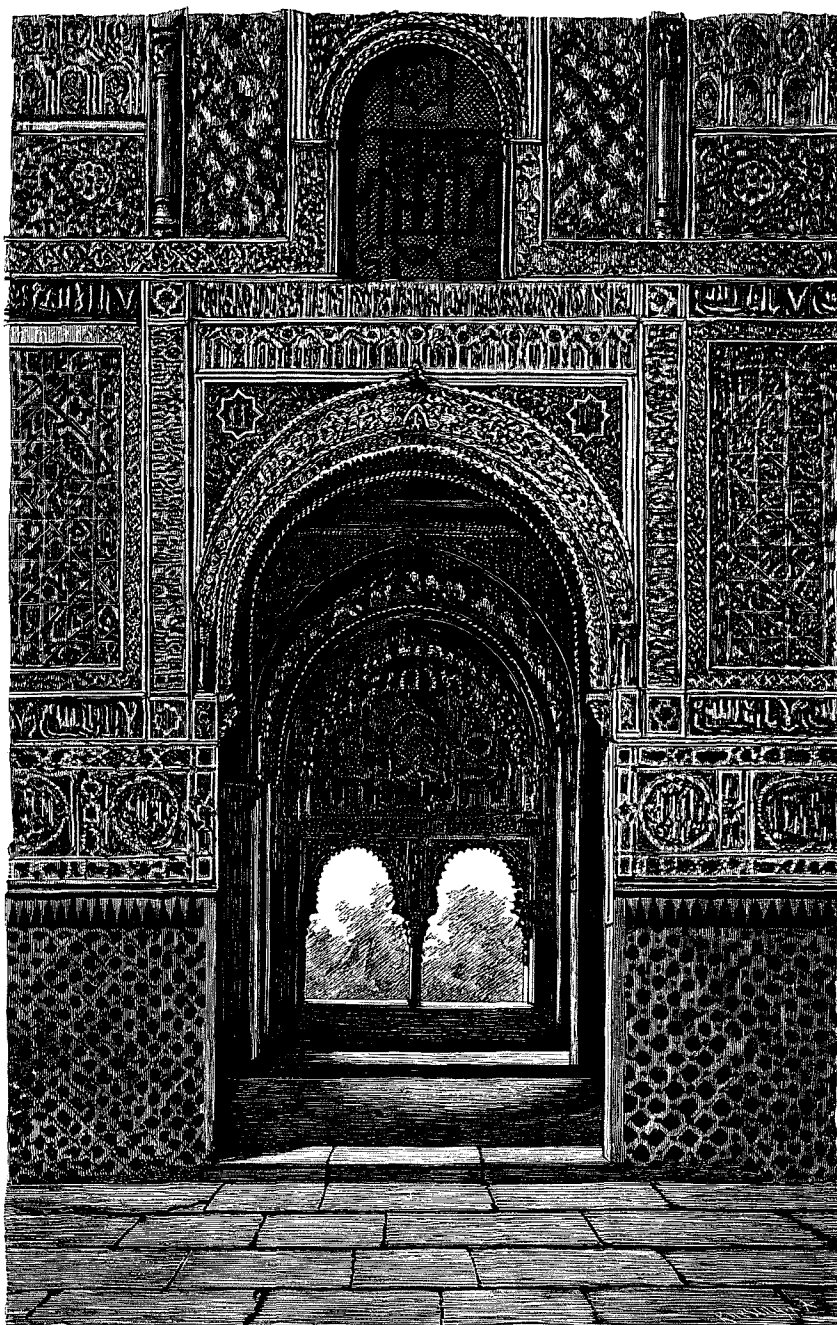
Selon toute probabilité, c'est un seul et même artiste, du nom d'Abd-ez-Zemcid, qui a conçu la Cour des Lions et la Salle des Deux Sœurs.



EL MIRADOR DE LINDARAJA.

Voici maintenant, qu'après avoir admiré à loisir la ravissante Salle des Deux Sœurs, nous dirigeons nos pas vers le Mirador de la sultane Aïxa, vers ce belvédère fameux, que les Arabes qualifiaient de sublime et de céleste. On s'y rend, en passant sous une grande arcade, qui occupe toute la cloison intermédiaire et se distingue autant par la hardiesse de la conception que par la finesse des nuances. Devant nous, un balcon précédé d'une fenêtre mauresque qui descend jusqu'au niveau du plancher réclame toute notre attention.

Une fois là, on croit trouver réalisé d'une manière complète le rêve le plus charmant et le plus téméraire qui se puisse imaginer. Jouir d'une vue admirable sur des jardins d'orangers et de cyprès aussi artistement compassés que par la main des fées; voir les papillons voltiger allègrement de fleur en fleur; écouter le chant du rossignol résonnant harmonieusement dans le calme parfait de la nature; contempler au loin les tourterelles se baignant voluptueusement dans les eaux murmurantes du bassin; percevoir les parfums enivrants d'un parterre d'orangers toujours en fleur: ne sont-ce pas là des charmes assez multiples pour que les houris du paradis de Mahomet puissent elles-mêmes porter envie à l'heureuse habitante de ces lieux? Ce Mirador, ce *siège de l'admiration*, comme les Maures le désignaient si justement, ressemble par la finesse de ses



EL MIRADOR DE LINDARAJA.

lignes à une toile d'araignée solidifiée et pétrifiée. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'y trouvent intercalées, et, du haut des voûtes, des cristaux et des colliers de perles descendent gracieusement

jusqu'au cintre de la petite fenêtre. Son étroite baie laisse pénétrer un doux parfum de fleurs : et, sur ce siège de pierre où la belle Aixa faisait jadis entendre les accents mélodieux de son luth, on se sent envahir par les langueurs du rêve et les ivresses de la poésie. Que si maintenant, de l'embrasure de cette même fenêtre, on jette un regard en arrière, on aperçoit, dans l'encadrement de l'arcade antérieure, la fontaine jaillissante de la Cour des Lions, et ses colonnettes de marbre et ses murailles de dentelle qui se détachent en blanc sur le bleu, le rouge et l'or de la Salle des Deux Sœurs. Et si l'on prête l'oreille aux paroles que semblent proférer les riches parois du Mirador, voici ce qu'on finit par distinguer :

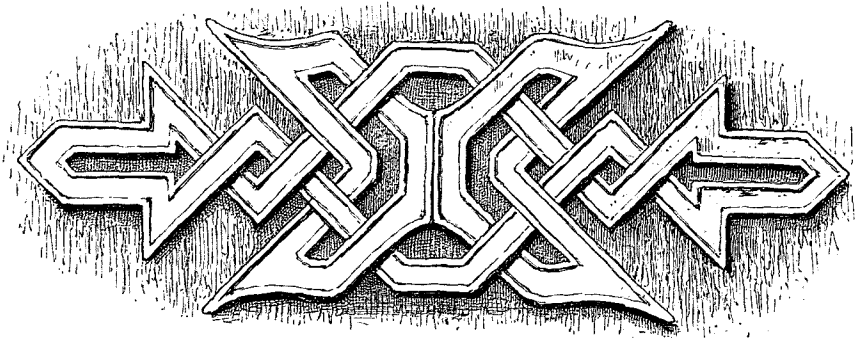
« Ceci est le Palais de Cristal. Admire-moi ! Je ressemble à un océan de plaisir et de beauté.
 « Mon jardin, qui fait ton admiration, n'a pas son pareil au monde.
 « Quiconque me voit me prend nécessairement pour une de ces belles fiancées, que chacun désirerait posséder.
 « Allah m'a comblé d'une beauté si extraordinaire, que les étoiles s'arrêtent dans leur cours pour me contempler à loisir du haut des cieux ! »

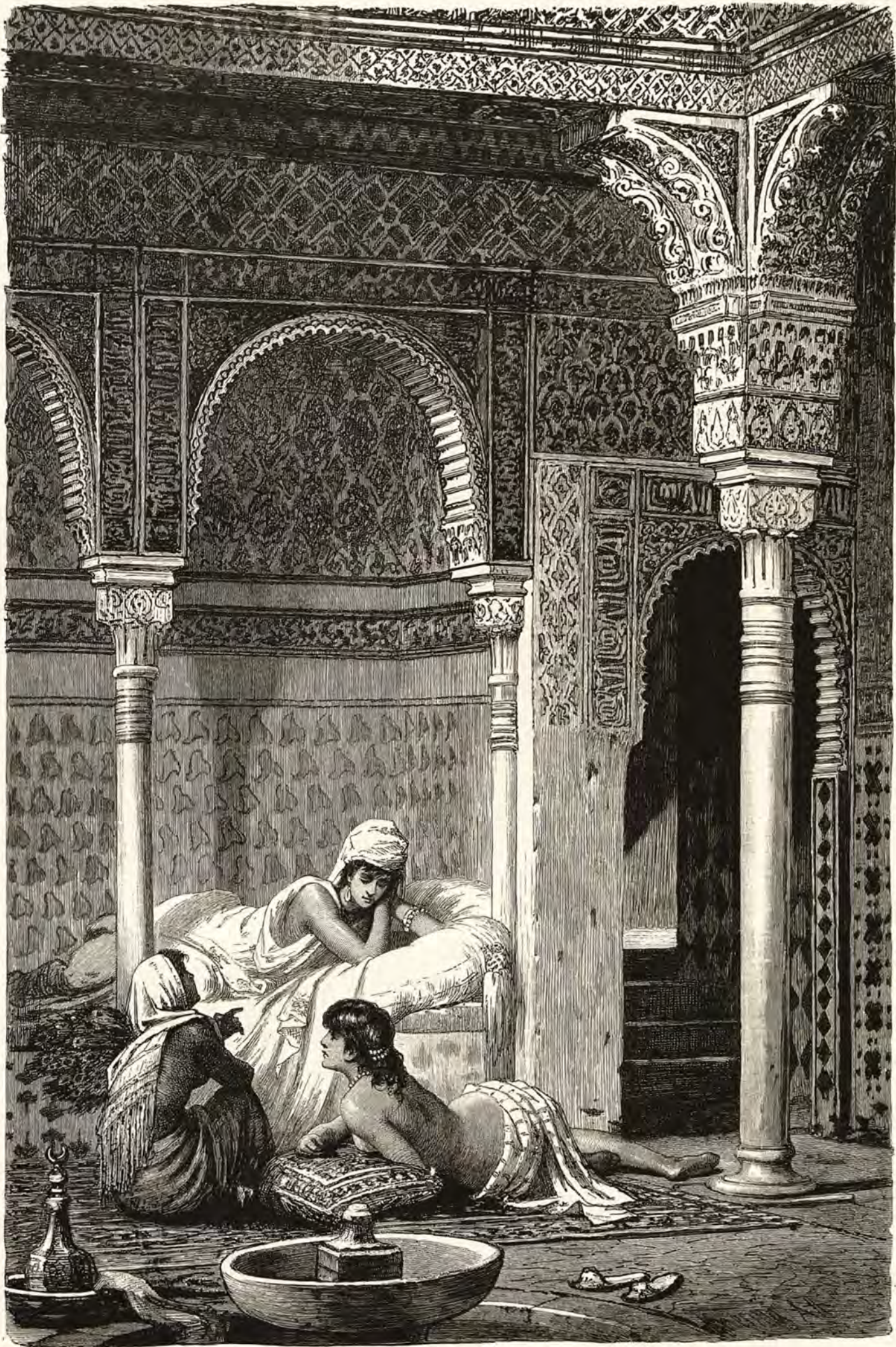
Voici maintenant ce que répond le jardin, par l'entremise de l'inscription gravée sur sa coquette fontaine :

« Je suis une source vive et j'offre à celui qui a soif une eau délicieuse et pure de tout mélange.
 « Je suis un jet bouillonnant emprisonné dans le marbre et aussi frais que le vase de pierre qui le contient.
 « Mes eaux s'échappent par mes rigoles, semblables à des ruisseaux de perles.
 « Elles s'écoulent de ma conque, sans que je les sente seulement se mouvoir.
 « Je les prodigue, aussi froides que la glace, à qui veut se rafraîchir agréablement. »

Il n'existe aucune donnée sur les origines de cette fontaine. Toute la disposition actuelle du jardin remonte au temps de Charles-Quint, ainsi que cela ressort principalement des toits gréco-romains du pourtour. Les galeries étaient à cette époque ornées de tapis flamands, qui furent plus tard repeints dans le style arabe. C'est dans la galerie de las Frutas que Washington Irving a composé ses ouvrages bien connus.

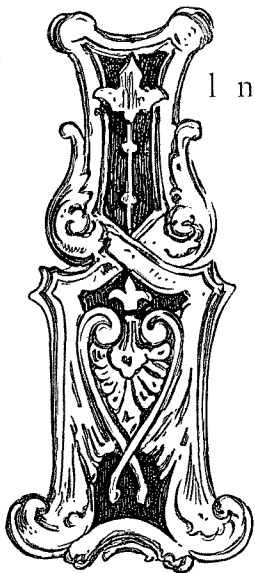
L'entourage actuel du jardin lui enlève beaucoup de son calme naturel et de son charme poétique : il n'existait pas encore du temps des Arabes.





SALA DE LAS CAMAS (CHAMBRE À COUCHER, À L'ALHAMERA).

LES CHAMBRES À COUCHER ET LES SALLES DE BAINS.



Il n'y a pas bien longtemps relativement qu'on a découvert dans la Cour des Myrtes une porte murée. Une fois ouverte, elle mit au jour un petit escalier, qui descendait directement aux chambres à coucher et aux salles de bains, et l'on put ainsi constater que ces pièces étaient en communication immédiate avec la Salle des Deux Sœurs ou le Harem des femmes.

Au milieu de la salle de repos, se dresse une conque à eau, autrefois destinée à recevoir le trop-plein d'une fontaine, et, à droite et à gauche, se trouvent deux niches très-spacieuses, garnies d'un revêtement d'*Azulejos* vernissés, et qui devaient être autrefois abondamment pourvues de matelas, de couvertures et de coussins.

Quatre portes donnent accès dans cette pièce. A mi-hauteur, court le long des parois une petite galerie munie de balustrades, où les esclaves avaient coutume de prendre place pour assister au lever des sultanes, et les distraire par leurs chants et leurs mélodies sur le luth. Une petite pièce adjacente, dont la destination est assez mal déterminée, était peut-être affectée à la femme de chambre de service. La chambre à coucher recevait la lumière par une rangée de fenêtres ouvertes, situées entre les galeries et le plafond, et, tout en restant dans ses parties inférieures à l'abri des vents coulis, jouissait constamment de l'éclairage tempéré qui convient à une salle de repos. Une petite porte, reléguée dans un coin, menait au cabinet de toilette.

Le sol, garni de mosaïques, disparaissait sous des tapis d'Orient à haute laine. Toutes les parois de la pièce étaient richement décorées, et, grâce à l'obscurité du lieu, les couleurs s'y sont conservées jusqu'à présent plus fraîches que partout ailleurs.

Tout à côté se trouvent les salles de bains, qui se sont également entretenues dans un état des plus satisfaisants. Ici, ce qui frappe avant toute autre chose, c'est le plafond en coupole. Dépourvu d'ornements, parce que la vapeur n'eût pas manqué de les détruire, il est percé d'ouvertures en forme d'étoile, qui laissent passer l'air et la lumière et produisent des miroitements d'une grande originalité: il n'y a pas d'ailleurs d'autres fenêtres dans la pièce. Toujours pour éviter l'action de l'humidité, les murs portent un revêtement de stuc vernissé, qui, parfaitement adapté aux dimensions de la salle et absolument imperméable, laissait découler jusqu'à terre, le long des panneaux, l'eau de condensation. Les grandes baignoires, faites d'un assemblage de plaques de marbre, sont là pour montrer combien les Arabes étaient efféminés et quels raffinements de jouissance ils cherchaient dans le bain. De même aussi, on voit encore de petites ouvertures latérales, par lesquelles débouchaient dans la baignoire des vapeurs chargées de parfums destinés à jeter l'heureux occupant dans une douce ivresse.

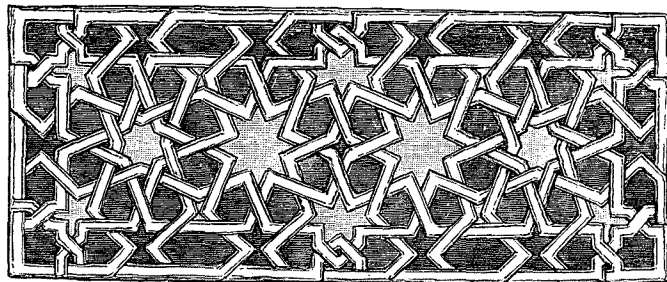
Sur une colonne, on lit l'inscription suivante :

- « Lorsque le prince s'assied dans un sanctuaire, qui pourrait avoir la prétention de se comparer à lui ?
- « De fidèles serviteurs se groupent alors autour de leur seigneur et maître.
- « Ils proclament ses vertus, ses instincts généreux, sa bonté et son extrême indulgence.
- « Demandez à tous les hommes s'il a son pareil au monde : il est le siège de la libéralité et de la perfection.
- « Qui peut se mesurer avec notre seigneur et maître, le grand triomphateur et conquérant Abou el Achache ?

Dans le voisinage des bains, on vient encore se heurter aux derniers vestiges des poêles, qui servaient à chauffer l'air et l'eau nécessaires aux baigneurs. Une petite pièce contenait même autrefois un chaudron de cuivre du temps, mais il a disparu depuis déjà longtemps. La chambre où l'on déposait ses vêtements et dans laquelle on les soumettait au refroidissement était, pour les Arabes, le *Meslouk* ; celle où l'on venait faire la sieste à la sortie du bain s'appelait le *Livwan*. La salle de massage avait le nom d'*Hararah*, et l'esclave, préposé à ce service, était dit le *Tellak*.

Lorsque le sultan voulait prendre un bain, après l'avoir aidé à se déshabiller, on lui entortillait de linge les hanches et la tête. Ainsi accommodé et suivi du *Tellak*, qui portait une cruche, des serviettes et des éponges, il était introduit dans une seconde pièce, chauffée à environ trente-six degrés. Pendant tout le temps qu'il y restait, on ne cessait de produire de la vapeur, en projetant de l'eau sur les dalles de marbre, et on le frottait avec des brosses, en faisant mouvoir doucement les articulations de ses membres. On lui savonnait alors tout le corps, de façon à produire une mousse abondante, que l'on enlevait ensuite par un vaste arrosage à l'eau tiède. Enfin, on l'enveloppait dans un grossier peignoir de coton ou *Acherchef*, on le coiffait d'un turban de soie et on le conduisait au salon de conversation, où il restait généralement assez longtemps à recevoir des visites et à causer familièrement.

Les anciens Romains apportaient dans leurs bains encore plus de raffinements et de jouissances que les Arabes, car, si luxueux qu'ils fussent, ces derniers donnaient toujours le pas aux ablutions, conformément aux prescriptions du Coran.





EL MIRADOR DE LA REINA.

EL MIRADOR DE LA REINA.

Nous ne pouvons quitter l'Alhambra sans consacrer quelques mots à l'un des plus charmants petits coins du palais, au Mirador de la Reina. Contrairement aux salles que nous avons jusqu'à présent visitées, ce n'est ni par son luxe décoratif, ni par sa grandeur, ni par la richesse de son ornementation que cet endroit délicieux peut séduire : il est même, en tant que bâtiment, aussi mesquin et aussi insignifiant que possible. C'est une tourelle couronnée d'un pavillon et perchée, comme un nid d'hirondelles, à l'Ouest de la Tour de Gomérés, sur une arête rocheuse qui domine à pic les abîmes du Darro. Il n'est pas, dans toute la forteresse, un seul observatoire aussi indiscreètement disposé que celui-ci ; pas un poste, d'où l'on puisse aussi commodément, sans être vu, surveiller et espionner le pays à toute distance. La plate-forme de la tourelle n'est, en effet, qu'une petite galerie

abritée par un toit, et complètement ouverte sur ses quatre côtés, d'où l'on découvre un panorama plus enchanteur qu'une vision.

En face, l'Albayzin, la vieille cité mauresque, accrochée avec ses milliers de ruelles et de maisons au flanc de la montagne et baignée par les eaux bouillonnantes du Darro; les murailles fortifiées de l'enceinte arabe; les petites maisonnettes basses du faubourg d'Hajarix; les antiques vignobles arabes ou *Carmenes*; l'ermitage de San Miguel près du fort d'Aceituni; la vieille citadelle ou Alcazaba, la première résidence des Zéirites et des plus anciens chefs d'Illibéris, aujourd'hui Soto de Roma; à droite, sur une colline, le château de plaisance du Généralife; en bas, à une profondeur immense, le torrent du Darro, dont les flots aurifères courent à travers une forêt de myrtes et arrosent, de concert avec les eaux mugissantes du Génil, la belle plaine de Grenade; enfin, comme fond de tableau, la Sierra Nevada, avec les cimes blanches du Mulhacen et de la Veleta; tout cela ne laisse pas de faire une vive impression sur l'esprit et le cœur, et nous avons eu vite fait de nous expliquer la prédilection d'une reine pour ce point véritablement unique, qui, par la poésie et la beauté naturelle de sa situation, vaut, à lui seul, un palais tout entier.

C'est là, au sommet de cette tourelle, que les Arabes se plaçaient d'ordinaire, le visage tourné du côté de la Mecque, pour faire monter leur prière du matin vers les espaces célestes, dont ils se croyaient à bon droit plus rapprochés d'un degré, au faite de cet Alminar. Les inscriptions qui ornent le plafond, ainsi que celles qui se trouvent en bas, à la porte de la tour, prouvent, à n'en pas douter, qu'avant de servir de salon à de nobles dames chrétiennes, ce lieu avait été jadis consacré, comme sanctuaire ou *Mibrab*, au Dieu de Mahomet.

Entre autres souhaits dignes de remarque, on lit sur la façade :

«A l'heureuse entrée d'Abou-Abd-allah, fils de notre seigneur et maître Abou el Achache, prince des croyants!»

Et un peu plus haut sur la muraille :

«Puisse Allah secourir notre seigneur et maître Abou el Achache et l'aider à remporter une grande victoire!
Puisse les triomphes de ce prince être superbes et magnifiques!»

Au sommet de la tour, des pinces italiens ont déshonoré, sur les parois intérieures de la galerie, les œuvres des Moslims, en même temps que des Vandales contemporains croyaient devoir perpétuer leurs noms sur ces murailles. La Loggia est mieux conservée que le reste, parce qu'elle est peinte à l'huile, et représente, de la main d'artistes inconnus, des batailles navales du temps de Charles-Quint.

Déjà, le moment est venu de quitter cette belle tour si poétique, du haut de laquelle nous avons pu embrasser d'un coup d'œil le paradis de Grenade et nous prendre un instant pour ses souverains maîtres. Nous sortons donc à regret, et nous nous dirigeons vers le point central du château, simple chapelle chrétienne, qui, actuellement dépourvue d'importance et d'intérêt, n'éveille plus que le souvenir de ses origines.

Ses fondations cachent les murailles d'un vieux temple arabe, qui s'appelait jadis la mosquée royale de l'Alcazar, et devait sa construction à Mohammed Abd-allah III, de la dynastie des Nasrides. Ses parois étincelaient sous les ors; ses frises disparaissaient sous les mosaïques; ses colonnes, aujourd'hui dispersées aux quatre coins du palais, étaient de marbre fin. Le roi Mohammed y entretenait le culte sur le pied le plus riche et le plus éclatant. Cinquante lampes d'ivoire et de nacre, avec des abat-jour en soie, brûlaient d'un bout de l'année à l'autre, dans le sanctuaire. Les frais de cet éclairage luxueux étaient couverts par le revenu de certains bains publics, ainsi que par de lourdes taxes imposées aux chrétiens et aux Juifs, contraints d'acheter à prix d'or une existence paisible. Alcatib Absalemi raconte au surplus que la mosquée jouissait elle-même d'une rente fixe, qui s'ajoutait à ses ressources et bénéfices aléatoires.

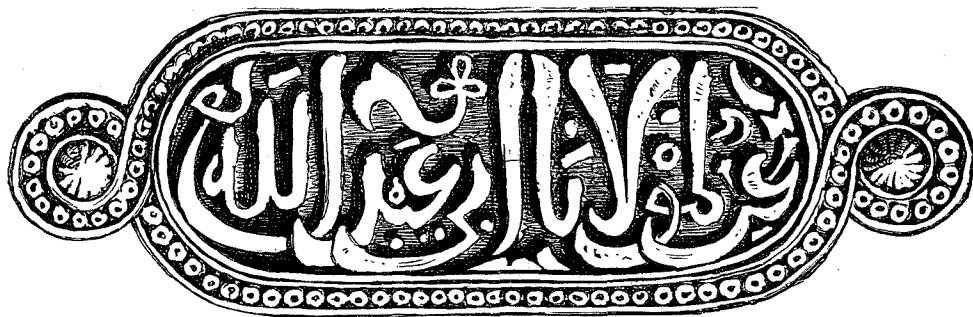
En 1493, la Mezquita Real fut transformée en église chrétienne. Une table de marbre, trouvée dans ses substructions et encastrée aujourd'hui dans une de ses parois latérales, porte une inscription en caractères gothiques, où il est fait mention de la consécration de trois églises sous les rois Viterico et Recaredo, de 610 à 621. Une autre inscription rappelle que, le 12 mai 1397, sous le règne du sultan Mohammed, les deux Franciscains Frai Pedro de Dueñas et Frai Juan de Cetina ont subi le martyre à l'Alhambra et que leurs reliques sont conservées en ce lieu. Ces deux courageux moines avaient été appréhendés, au moment où ils prêchaient le christianisme sur le seuil même de la mosquée.

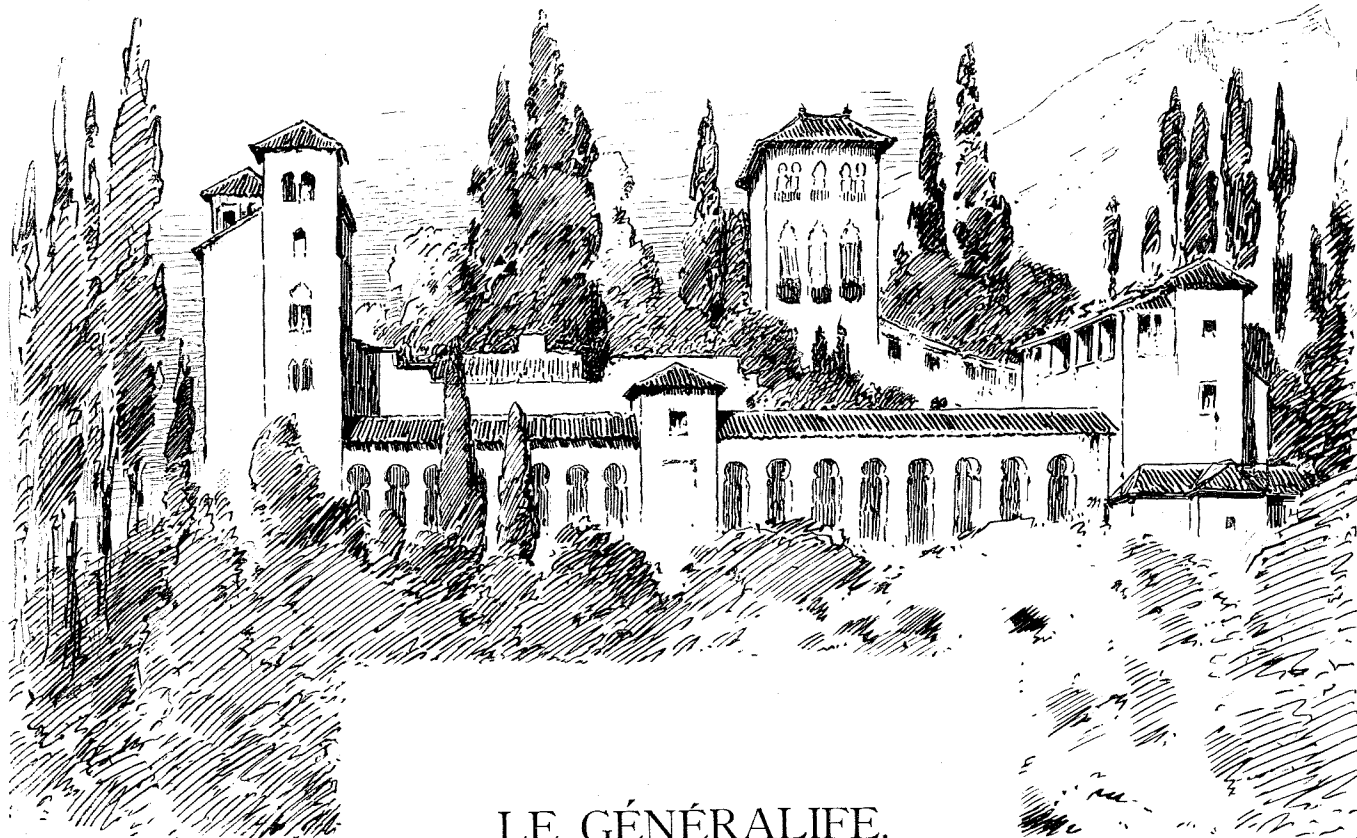
Aujourd'hui, après avoir été successivement temple gothique, mosquée mahométane, église métropolitaine, la Mezquita Real n'est plus qu'une misérable ruine, qui tient à témoigner encore par sa présence de sa grandeur passée.

Le charme de l'Alhambra ne se révèle tout entier à ses admirateurs, que s'ils ont soin de lui rendre visite à plusieurs reprises aux différentes heures de la journée. Il leur faut l'aller voir, au matin, alors que le soleil, commençant à darder ses rayons sur les terrasses, les galeries et les cours du palais, fait étinceler superbement l'or et l'albâtre des parois; il y faut retourner, le soir, quand l'astre à son déclin ceint au front de l'antique forteresse une de ces lumineuses auréoles, qui ne se voient que sous le ciel du Midi et qui ne semblent pas faites pour le monde d'ici-bas. Les races puissantes, qui ont autrefois habité dans ces murs au sein de jouissances et de félicités sans bornes, sont désormais éteintes. Et parfois cependant, lorsque, le soir, tout se tait, et que les ombres projetées par la lune, dessinant en vigueur sur les dalles de marbre les colonnettes élancées des portiques, semblent danser une sarabande fantastique autour de la fontaine murmurante de la Cour des Lions, on croit entendre encore le bruit des anciens possesseurs du palais et jusqu'au frôlement même de leurs vêtements de soie!

Puis, les gémissements de la chouette, perchée sous les combles des toits, viennent se mêler aux trilles harmonieux que le rossignol lance allégrement dans le petit jardin de Lindaraja, et bientôt, la bande des chauves-souris est seule à parcourir d'un vol désordonné les salles et les galeries du château.

Il n'y a plus là d'Aïxa ni de Zaïda pour attirer, aux accents de son luth, quelque adorateur plein de flamme, car depuis bien des siècles déjà, le beau temps est passé pour ne plus revenir, le beau temps des chansons, de la musique et de l'amour!





LE GÉNÉRALIFE.

EL DJENNAT EL ARIFE.

Sous les voûtes lambrissées de l'Alhambra, nous avons assez vu de mosaïques, d'ors chatoyants et de couleurs vives. Nous allons maintenant passer à ces incomparables teintes de la nature, que la main de l'homme, si exercée et si habile qu'elle puisse être, n'arrive jamais à reproduire. A l'Alhambra, c'est l'art qui était le maître, a dit fort justement Washington Irving; dans les jardins de roses et de cyprès du Généralife, c'est, au contraire, la nature qui tient le sceptre.

Pour arriver au Djennat el arife, qui est situé sur une colline plus élevée que celle de l'Alhambra et découvre sur ce palais une vue ravissante, on monte agréablement par de longues allées de cyprès et de bouquets d'arbres d'une végétation luxuriante. C'est dans ce célèbre château de plaisance, qui appartient aujourd'hui à la famille de Medina-Celi, que jadis les sultans venaient se soustraire pour quelques heures au fardeau des affaires; c'est là, au milieu de ces parterres de fleurs et de ces vergers embaumés, que ces augustes personnages pouvaient redevenir des hommes; c'est là, près de ces ruisseaux murmurants et sur le tapis vert de ces prairies, que les maîtres du monde avaient pour un instant le droit de déposer le joug de l'étiquette, de secouer sans contrainte les chaînes de la royauté, et de jouir en paix, comme le dernier de leurs sujets, de l'air, de la nature, et de la lumière du bon Dieu.

Aujourd'hui comme alors, les orangers et les rosiers, les myrtes et les grenadiers embaument de leurs parfums ce jardin délicieux, tandis que le laurier et le cyprès à haute tige lui prodiguent leurs ombrages verdoyants. De tous les points possibles, l'œil ravi du promeneur plane sur des horizons lointains, sans être obligé d'aller, comme à l'Alhambra, les chercher dans quelque embrasure de fenêtre ou sur quelque plate-forme. Le moindre petit coin découvre au visiteur, comme à travers les vitres colorées d'un pavillon champêtre, une véritable idylle, nuancée de



ALLÉE DE CYPRÈS DANS LES JARDINS DU GÉNÉRALIFE.

tous les tons de l'arc-en-ciel, et fait éprouver à l'âme, en même temps que des aspirations et des désirs indéfinissables, un sentiment écrasant de la beauté de la nature.

Cette vallée, qui étale à nos pieds une végétation luxuriante; ces flancs de collines verdoyants et ces gorges profondes, plantés de figuiers d'Inde, d'aloës d'Afrique, d'admirables forêts d'orangers et de myrtes; ces habitations si coquettes, à demi cachées dans les vignes; à l'horizon, la Sierra dégagant d'un Océan de vapeurs bleuâtres ses pics neigeux, que l'extrême limpidité de l'atmosphère rapproche de nous d'une manière fantastique; de l'autre côté, les tours, les coupoles et les créneaux de l'Alhambra: tout cela, on le comprend de reste, agit puissamment sur l'esprit et le cœur du mortel fortuné auquel il est donné de se promener dans cet Éden.

C'est le prince Omar, dont toute la vie ne fut guère que jouissances, qui a fait aménager avec son pavillon ce *Jardin de la Alegria y Huerta del Zambrero*, où furent données tant de *Zambras*, tant de fêtes voluptueuses et charmantes. Il est vrai qu'ici encore la barbarie moderne a détruit impitoyablement les splendides ornements du *Cenador* ou vestibule mauresque, en les recouvrant d'une triple couche de lait de chaux, et qu'elle a partiellement obstrué les incomparables conduites d'eau des Arabes; mais, malgré tout, la chapelle qui servait autrefois de *Mibrab*, le portique aux cinq arcades, la galerie, la *Tarba* ou grande salle du centre, et quelques parties bien conservées des tourelles et des corridors, suffisent encore à donner une idée de cette construction, qui, conformément aux intentions de son fondateur, était plus mignonne que grandiose.

Devant le bâtiment principal et séparée de lui par un petit parterre de myrtes flanqué d'un étang, s'élève une jolie tourelle qui donne accès, à droite et à gauche, dans deux salles, où l'on conserve une série de portraits plus ou moins intéressants, simples copies, pour la plupart. Dans l'une des deux pièces se trouve toute la dynastie des Abn-Bou-Almotnakel. Voici Abn Selim, infant d'Almería; Sidi Yahia, qui se convertit plus tard au christianisme sous le nom de Don Pedro de Grenade; son fils Alonso I^{er} avec sa femme Doña Juana de Mendoza; leur fils Don Pedro II et la suite nombreuse de leurs descendants. La seconde salle contient les portraits des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, de leurs successeurs, les quatre Philippe d'Espagne, et de plusieurs femmes célèbres.

Il va sans dire qu'il ne manque pas d'inscriptions arabes au Généralife. Indépendamment de nombreux versets du Coran, nous découvrons au pied de la muraille, vis-à-vis des arcades de la galerie, un dithyrambe ainsi conçu:

«Cet Alcazar d'une magnificence indescriptible ne fait que refléter la grandeur de notre sultan.

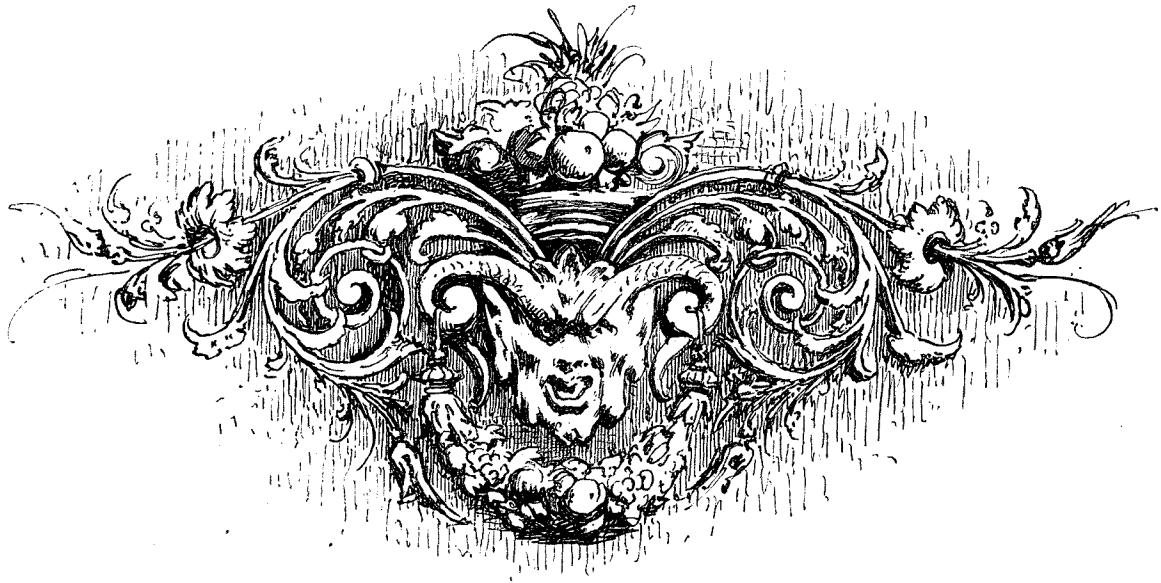
«Ses perfections sont telles qu'il n'est pas de nom pour les désigner. Elles brillent comme des fleurs et sont aussi variées que les gouttes de pluie qui tombent des nuages.»

Le jardin du Généralife contient une admirable allée de cyprès. Parmi ces arbres, on en montre un d'une taille gigantesque, sous lequel la dernière reine de Grenade aurait donné, dit-on, plus d'un rendez-vous à son amant Ali-Ben-Hamed, de la race des Abencérages, et fourni par son inconduite le principal motif du terrible massacre de l'Alhambra. Cette romanesque légende a été bien souvent traitée par les poètes et historiens de tous les temps: on la considère même volontiers comme la cause première des différends qui survinrent, peu de temps après, entre les Maures, et de la chute de Grenade, qui ne tarda pas à s'ensuivre.

Le Généralife avec ses jardins et ses eaux, ses salles et ses galeries, ses allées et ses cours, est aujourd'hui aménagé exactement comme au temps des Arabes, grâce au goût artistique de son propriétaire actuel, le duc de Medina-Celi, qui laisse visiter sans restriction toutes les parties de la résidence. A coup sûr, il serait difficile de découvrir, dans le reste de l'Espagne, une villa plus agréable et plus charmante.

En continuant l'ascension de la colline, nous apercevons bientôt le vieil aqueduc, qui amenait autrefois à l'Alhambra les eaux fraîches du Darro. Encore un peu plus haut, nous retrouvons aussi des vestiges de quelques constructions arabes, dont la tradition a conservé pieusement les noms: *El Peinador de las Damas*, c'est-à-dire Le Cabinet de Toilette des Dames; le palais de la Nôria, l'*Albercon del Negro* ou Réservoir du Nègre, etc.

Enfin, au point culminant de la colline, du *Cerro de Santa Elena*, se trouvent les ruines du fort de la *Silla del Moro* ou le siège du Maure. Non loin de là, il existait également une citerne, dite *Es Algibe de la Lluvia*, auprès de laquelle les Maures avaient installé une fabrique de tuyaux en terre cuite pour leurs canalisations d'eau, et, pour achever, entre la Silla del Moro et la Citerne de la Pluie, le célèbre et magnifique château de Darlarosa, dont il ne reste plus trace aujourd'hui.





LE CYPRÈS DE LA SULTANE.

ans les jardins ravissants et mystérieux du Généralife, dans ces jardins qui ont si heureusement fourni à la muse de Théophile Gautier le sujet d'une de ses plus gracieuses poésies sur l'Espagne, un gigantesque cyprès plusieurs fois séculaire lance superbement dans l'éther azuré son branchage aux teintes sombres. Son tronc noueux a fait éclater, par la seule force de son développement naturel, la maçonnerie du jardin. Ses puissantes racines plongent au loin sous les fondements de la muraille, comme autant de chaînes et de crampons destinés à le rattacher à l'histoire du monde pour le faire vivre à jamais dans la postérité, et ses centaines de branches se dressent majestueusement dans les airs. Tels les doigts de quelque main gigantesque, levée pour protester par serment contre les fausses accusations de trahison, intentées par les Zégris et les Gomélès à une reine innocente et pieuse!

Depuis la sinistre tragédie du meurtre des Abencérages, l'orgueilleux arbre du Généralife n'est plus connu que sous le nom de *Cyprès de la Sultane*. Voici comment une célèbre romance espagnole raconte les origines de cette appellation :

Certain jour, poussés par une haine jalouse, les Zégris et les Gomélès, nobles chevaliers de Grenade, vinrent dénoncer faussement au roi Boabdil

el Chico que les Abencérages conspiraient contre sa couronne et sa vie, et qu'ils s'étaient coalisés pour livrer aux chrétiens la ville et l'Alhambra. Ils ajoutèrent que la sultane était elle-même du complot, et qu'ils l'avaient surprise en flagrant délit d'adultère avec le chef des Abencérages, Ali-Ben-Hamed, sous un cyprès, dans les jardins du Généralife. Il conclurent en disant qu'il fallait absolument exterminer toute la bande des Abencérages et la reine avec eux, puisqu'elle n'avait pas craint d'offenser aussi cruellement son noble époux.

A la suite de cette accusation calomnieuse, trente-six Abencérages furent, sans jugement, assassinés à l'Alhambra, dans la Cour des Lions, et de ce nombre fut le malheureux Ali-Ben-Hamed, le plus fidèle des vassaux du sultan, le plus noble des chevaliers maures. La romance conte en ces termes les résultats de cet épouvantable massacre :

*En las torres del Alhambra
Sonaba gran voceria,
Y en la ciudad de Granada
Grande llanto se hacia.*

*Porque sin razon el rey
Hizo degollar un dia
Treinta y seis Abencerrages
Nobles de grande valia!*

*A quien Zegríes y Gomeles
Acusan de alevosia
Granada los llora mas
Con gran dolor que sentia.
Lloraban todas las damas
Cuantas en Granada habia
Por las calles y ventanas.*

Dans les demeures de Grenade
Et sur les tours de l'Alhambra,
Petits et grands, chacun pleura,
Du *Gitano* jusqu'à l'alcade.

Chacun pleura sur les victimes,
Sur ces trente-six chevaliers,
Vaillants soldats, beaux cavaliers,
Frappés pour de prétendus crimes.

Accusés tous de trahison
Par des ennemis implacables,
Ces innocents, morts en coupables,
Ont du moins sauvé leur blason.
Et dans la plaine, et dans la ville
On a vu pleurer mainte fille
Sur le trépas de leur maison.

Dans sa colère, le prince trahi enjoignit à l'infortunée sultane Zaïda d'avoir à fournir, dans un délai de trente jours, quatre chevaliers qui fussent disposés à défendre publiquement, dans un jugement de Dieu, son honneur compromis par les accusations des Zégris: faute de quoi, il se déclarait prêt, conformément aux lois du pays, à la faire brûler vive.

Depuis cette heure fatale, Zaïda était assise dans la Tour de Gomérès avec ses dames d'honneur, et dans son inconsolable douleur, ne cessait de pleurer. C'est alors que Célina, sa plus fidèle suivante, vint la trouver et lui parla de la sorte: «Ce n'est pas à des chevaliers maures, chère et auguste maîtresse, qu'il faut confier la défense de votre honneur; car, depuis le meurtre des Abencérages, ce ne sont tous que des traîtres, ou, du moins, des suspects. Je connais à Talavera, dans le camp des chrétiens, un chevalier aussi brave que généreux, Don Juan Chacon, seigneur de Carthagène. Écrivez-lui, implorez son secours. Je suis bien sûre que, de concert avec ses amis, il acceptera de combattre pour la défense de votre honneur. Il n'est pas, dans toute la Castille, de héros au cœur plus généreux.»

La reine Zaïda embrassa tendrement sa suivante, car Célina avait parlé du fond du cœur. La lettre fut rédigée en toute hâte et portée au camp chrétien par un courrier dévoué. Elle disait en substance que la sultane, faussement accusée d'adultère avec l'Abencérage Ali-Ben-Hamed, était réduite à cette extrémité de trouver, sous deux jours, quatre chevaliers, qui s'offrissent à défendre son honneur en champ clos contre les Gomélès et les Zégris; qu'elle s'adressait en toute confiance à Don Juan Chacon, seigneur de Carthagène, fermement convaincue qu'il consentirait, ainsi que ses amis, à venir prouver l'innocence d'une pauvre reine, anxieuse jusqu'à la mort.

La réponse du chevalier castillan ne se fit pas attendre: elle arriva dans la nuit même. Voici comme elle était conçue:

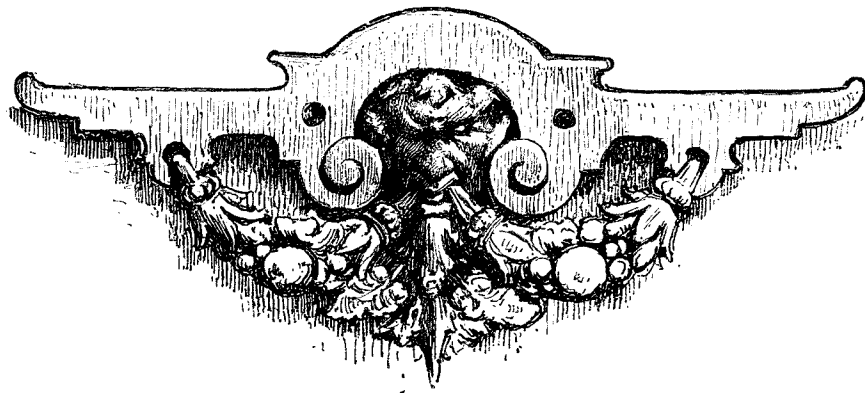
«En te baisant respectueusement les mains, noble sultane, reine de Grenade, je te salue et te remercie de la faveur insigne que tu daignes faire à ton humble serviteur, en le priant de t'assister en si grave occurrence. Nombre de chevaliers de notre camp se disputeront assurément l'honneur de mettre au service d'une noble souveraine leur sang et leur épée, et tu peux compter, auguste dame, qu'au dernier jour du délai indiqué, tu me verras paraître dans l'arène avec trois gentilshommes de mes amis, pour venir défendre ton innocence et ton honneur.

«Daigne le Dieu Tout-Puissant t'accorder sa protection, et nous avoir tous en sa sainte garde!

Don Juan Chacon, Seigneur de Carthagène.»

Un rayon d'espoir illumina le front de la sultane pendant la lecture de cette lettre, et elle attendit désormais avec calme, dans des prières d'action de grâces, le jour béni qui devait confondre les Zégris et lui restituer son honneur.

Le soir même, du camp chrétien de Talavera, quatre hommes en costume oriental partirent pour Grenade, sans éveiller l'attention: c'étaient Don Juan Chacon, Seigneur de Carthagène; Don Manuel Ponce de Leon, Duc d'Arcos, descendant des rois de Jéricho; Don Alonso de Aguilar et Don Diégo Fernando de Cordoue, Alcalde de los Donceles. Protégés par la Madone, à laquelle ils avaient voué leurs épées, durant la messe de minuit, dans la petite église de Talavera, ils atteignirent, le lendemain, la Véga de Grenade, et purent saluer, aux rayons du soleil du matin, les créneaux resplendissants de l'Alhambra!



LA PLAZA DE BIBARRAMBLA.

Grande fut l'anxiété des habitants de Grenade sur le sort réservé à leur reine, quand ils virent, à l'aurore du dernier jour du fatal délai, que nul chevalier étranger ne s'était encore présenté pour défendre l'innocence de la sultane. On supplia bien le roi, son époux, de différer le jugement ou de faire grâce à l'accusée, mais tout fut inutile.

Déjà, sur la grande place de la Bibarrambla, on disposait pour le tournoi barrières et tribunes. Le prince avait nommé juges du combat son propre frère Mouza, ainsi qu'un Azarquén et un Almoradi. Depuis le matin descendait des hauteurs de l'Alhambra tout un cortège de chaises à porteurs doublées de noir, qui conduisait vers le champ clos la malheureuse reine et sa suite.

Les Almoradis, les Almohades, les Almoradines, les Gazules, les Venegas, les Alabeces et les Marines s'étaient donné le mot pour assister leur sultane en tout état de cause. Mouza lui-même avait juré avec ses compagnons que si aucun chevalier étranger ne se présentait, il entrerait en personne dans la lice pour son auguste souveraine.

Cependant, contre toute attente, la reine restait calme et résignée: c'est qu'elle portait sur son cœur la lettre de Don Juan Chacon. Dans la rue de Gomélès, que le cortège dut traverser, il n'était pas une femme qui ne versât des larmes, et les enfants eux-mêmes pleuraient à fendre l'âme. Sur la Plaza, toutes les dames et tous les chevaliers dévoués à la sultane portaient le deuil à son exemple: c'était une désolation générale.

Jusqu'aux combles des maisons, les fenêtres et balcons de la Bibarrambla étaient bondés de femmes, et jamais, à aucune époque, l'enceinte réservée au milieu de la place n'avait réuni autour d'elle une foule aussi considérable. Bientôt un grand mouvement se fit dans l'assistance. C'étaient les juges du camp qui faisaient leur entrée, accompagnés de vingt archers sonnans de la trompette. Derrière eux, armés jusqu'aux dents et cuirassés d'acier, s'avançaient sur de lourds chevaux de bataille les quatre dénonciateurs, Mahomet Zegri, Hamet Zegri, Mahadon Gomel et Mahadin Gomel. Des mantelets verts et violets recouvraient en partie leurs armures et des plumes de mêmes couleurs s'agitaient sur leurs casques. Leurs boucliers portaient pour devise «*Verser son sang pour la vérité*» et, tout autour d'eux, voltigeaient les fanons des Zégris, des Gomélès et des Mazas. Ils allèrent se poster dans un petit enclos, à la gauche des juges.

Pendant ce temps, sur la droite, la place des défenseurs restait vide, et tous les regards se tournaient vers la loge de la reine, dont les champions s'obstinaient à ne point paraître. Vers midi, une certaine agitation mêlée d'angoisse vint à se manifester dans la foule, car, pour la seconde fois, le héraut venait de donner le signal d'appel. Mais aucun chevalier ne se montre: de minute en minute, les amis de la reine deviennent plus inquiets; ses adversaires, plus insultants. En vain, Malique, Alabez et Almoradin s'offrent comme champions à la sultane: pleine de confiance en la parole du chevalier chrétien, elles les remercient gracieusement et demandent aux juges un nouveau répit de deux heures.

Peu de temps avant l'expiration de ce dernier délai, de bruyantes exclamations, suivies d'un grand mouvement à l'entrée de la place, appellent soudain toute l'attention du public. Le visage de la reine s'empourpre; son sein palpite avec violence : enfin, voici ses sauveurs qui arrivent; le Dieu de Mahomet exauce sa prière!

Au son des trompettes de leur suite et de la fanfare du sultan, quatre chevaliers, richement costumés à l'orientale, s'avancent dans l'arène sur de superbes chevaux magnifiquement harnachés et caparaçonnés. La majesté de leur attitude, la splendeur de leurs armes, l'éclat de leurs équipements indiquent assez la noblesse de leur race, et, du haut de mainte fenêtre, les voiles et les mouchoirs s'agitent pour les saluer. Leurs mantelets sont bleu de ciel à franges d'argent, et leurs bournous de soie arborent les mêmes couleurs. Personne, à l'exception de la sultane, ne soupçonne sous un tel déguisement les braves chevaliers castillans, dont les devises en disent déjà plus que de longs discours.

Se tournant vers sa fidèle suivante, Zaïda lui dit à voix basse: «Reconnais-tu ces chevaliers, Célima, et pourrais-tu me dire leurs noms?» «Oui, certes, mon auguste maîtresse, je les reconnais bien, et voici Don Juan Chacon, que personne n'égale, soit en Castille, soit à Grenade, pour la noblesse et la beauté. C'est lui qui marche en tête, et ses compagnons sont assurément des héros comme lui.» «Alors, dit la reine, mon sort est assuré, grâce en soient rendues à la toute-puissance d'Allah!» et elle laissa retomber sur son visage son voile qu'une petite couronne, richement garnie de perles, retenait, en signe de deuil, fixé dans ses beaux cheveux noirs.

Le jour marche vers son déclin. Les heures, les minutes sont précieuses, et, depuis trop longtemps déjà, la foule attend impatiemment les événements.

Les champions étrangers s'inclinent respectueusement devant la loge de la sultane, au-dessus de laquelle brillent les armes de Grenade, et, après avoir salué de même les juges du camp dans leur tribune, ils cherchent d'un œil plein de courage leurs futurs adversaires.

Fernando de Cordova prend alors la parole, et, d'une voix forte et bien timbrée, il s'écrie, de façon à être entendu de tout le monde: «Que celui d'entre vous qui a osé dire du mal de l'auguste reine que nous venons défendre des extrémités de l'Orient, et qui n'a pas craint de salir l'honneur d'une noble dame, que celui-là s'avance et vienne publiquement témoigner contre elle.»

«C'est moi, répond Mahomet Zegri, moi et mes frères, qui avons vu la sultane déshonorer son royal époux. Aujourd'hui, demain, toujours, nous soutiendrons par le fer et le sang la vérité de cette accusation, et puisse Allah nous prêter le secours de son bras!»

«Vous en avez menti, s'écrie Fernando transporté de colère, et la force de nos armes va démontrer sur l'heure que vous avez indignement calomnié la sultane, notre auguste maîtresse. Et maintenant, messeigneurs, soyons tout au combat.»

Au nom de la reine, Don Fernando jette le gant, et Mahomet Zegri le ramasse à la pointe de la lance. Des milliers de regards sont curieusement fixés sur les huit chevaliers disséminés dans le champ clos de la Bibarrambla, et tous les cœurs battent avec un redoublement de violence, tandis que les juges du camp mesurent les lances et les épées des combattants.

«Allez, messeigneurs, et que, dans sa miséricorde, Allah fasse justice!»



LE COMBAT SINGULIER.

De la tribune des juges, le signal tombe. Les appels retentissent et les trompettes éclatent. Une agitation fébrile et un mouvement extraordinaire courent dans les rangs pressés des spectateurs. Les partisans de la reine adressent des prières au ciel pour le triomphe de l'innocence; ses adversaires accablent de railleries et de malédictions les chevaliers inconnus, qui sont venus pour défendre l'honneur méconnu d'une femme et lui sauver la vie. Plus que jamais, les deux partis gardent, l'un vis-à-vis de l'autre, une attitude hostile.

Confiante en la bonté de sa cause, la reine, au milieu de ses femmes en pleurs, se montre fière et digne, ranimant tous les courages et s'armant elle-même de toute sa force d'âme. Ne va-t-elle pas voir, en effet, les quatre plus grands héros de la Castille lutter, au péril de leur vie, pour la défense de son honneur?

Superbement montés et brillamment équipés, les combattants prennent position, panache au vent et la lance en arrêt.

Sur un signe du héraut, les adversaires s'élancent, faisant trembler le sol dans l'impétuosité de leur attaque. Les chevaux se cabrent; les lances ploient; les armures craquent, et néanmoins les champions restent en selle, fermes comme des rocs: ce n'était là qu'une première passe, pour permettre à chacun de mesurer exactement les forces de l'ennemi; un gigantesque prélude, presque dénué d'effet.

Seul, le sang de Don Juan Chacon a coulé. Le noble chevalier a été atteint à la cuisse par un coup de lance qui a glissé sur le métal de son armure, mais c'est à peine s'il semble s'apercevoir de cette blessure: il n'écoute que sa fureur, et fait rapidement faire volte-face à son cheval, docile aux éperons et à la main du maître. Pour la seconde fois, les lances des deux adversaires se rencontrent dans un choc aussi terrible que le premier. Don Juan Chacon, soutenu par la vaillance de son coursier, ne faiblit pas plus qu'un marbre. La lance du Maure vole en éclats contre la cuirasse du Chrétien, et son cheval, ébranlé par la violence de la commotion, fléchit sur l'arrière-train, bronche des quatre pieds et tombe à la renverse avec son cavalier. Bien que la chute de son adversaire donne l'avantage à Don Juan Chacon, il a trop grand cœur pour en tirer profit: il descend de cheval, et, malgré sa blessure, vient se poster en face du Maure, l'épée et le bouclier à la main. Un cri général d'admiration salue dans l'assistance cet acte de générosité.

Les coups pleuvent sur la rondache et l'armure des deux champions; l'acier des cuirasses lance des éclairs, et s'entame à chaque instant sous le glaive: c'est à qui, du Maure ou du Chrétien, donnera le plus de preuves de son ardeur et de son habileté. Ce ne sont pas, en effet, des débutants au noble jeu des armes: c'est un combat à outrance, où chaque coup est artistement calculé, où la parade arrive avec la rapidité de la foudre, où la riposte est sur-le-champ donnée de main de maître.

Aucun de ces deux gigantesques adversaires ne peut se vanter d'avoir remporté jusqu'ici le moindre avantage sur l'ennemi. La victoire est toujours indécise, et, dans les tribunes et les loges, la foule surexcitée suit en silence les péripéties de la lutte.

Le sang de Don Juan Chacon n'a pas cessé de couler de sa blessure, et rougit le tissu blanc de son bournous. Une fois de plus, sa fidèle épée siffle à travers les airs, et va frapper l'ennemi à l'aisselle, au défaut même de la cuirasse. Le Maure sent son bras se paralyser, et un nouveau coup dans le flanc l'abat, mortellement blessé et maudissant son sort, aux pieds de son vainqueur.

Les trompettes et les timbales retentissent. Les cris d'allégresse des partisans de la reine se mêlent aux explosions de fureur et de désespoir de leurs adversaires. Hommes, femmes, enfants, tout le monde pousse des exclamations passionnées: un Zégri vient de tomber pour ne plus se relever! Malheur au suivant!

Don Juan Chacon, épuisé par les efforts qu'il a dû faire et par la perte de son sang, quitte l'arène, en boitant péniblement et s'appuyant sur son épée.

L'épouvante et le découragement s'emparent déjà des Maures survivants, car ils savent bien que les autres chevaliers étrangers combattront avec autant de vigueur que Don Juan Chacon. Mahadon, le frère du Zégri qui vient d'être vaincu, demande à son adversaire de vouloir bien différer la lutte pour lui permettre d'aller assister le mourant, mais Don Alonso de Aguilar ne répond à sa demande que par un terrible coup de lance qui vient à moitié défoncer la cuirasse du Maure. Mahadon, hors de lui, riposte incontinent, mais, dans l'excès de son ardeur, il manque le chevalier et n'atteint que le cheval, dont il transperce le flanc de part en part. Don Alonso tombe avec son coursier, et un immense cri de joie s'élève des rangs des Gomélès et des Zégris. L'événement serait, en effet, de nature à décider de l'issue du combat, si Mahadon avait affaire à tout autre qu'à un Aguilar, à un chevalier dont le blason porte un aigle royal tenant dans ses serres une tête de Maure.

En moins de rien, Don Alonso est debout, l'épée à la main, vouant en silence à la Madone sa bonne lame de Tolède.

Mahadon, sûr de la victoire, lance son cheval sur le héros chrétien, pour l'écraser et le tuer plus à loisir. Mais celui-ci, admirablement rompu à toutes les attaques de son astucieux ennemi, évite avec aisance le choc de l'animal, alourdi par son épaisse armure, et déjoue, d'un seul coup, la ruse et la colère du Maure. Il prend plaisir à le fatiguer par une brillante parade, et arrache des exclamations de surprise tant aux juges du combat qu'à l'ennemi lui-même. La place de la Bibarrambla disparaît sous un nuage de poussière.

«Descends donc de cheval, misérable, si tu as quelque courage, et viens un peu mesurer ton épée avec celle d'un chevalier chrétien,» crie Don Alonso au Maure acharné à sa poursuite. A ces paroles ironiques, Mahadon s'empresse de mettre pied à terre, car un sang généreux coule aussi dans ses veines, et il échange sa lance contre une fine lame damasquinée.

Alors s'engage sous les yeux du public un effroyable assaut, car Mahadon est le plus brave de sa race et la terreur de ses ennemis. Jamais on n'avait vu face à face, en combat singulier, deux adversaires aussi égaux entre eux par la force, le courage, et l'habitude des armes. De part et d'autre, le sang coule de mainte blessure, et, dans la chaleur du combat, chacun des deux champions reçoit, sans même s'en apercevoir, soit à la tête, soit à la poitrine, soit partout ailleurs, plus d'une grave estocade, que l'épée ni le bouclier ne suffisent à parer. La foule, partagée entre l'angoisse et l'espérance, suit fiévreusement cette brillante passe d'armes, dont le résultat est appelé par des vœux si divers. Rondache contre rondache, poitrine contre poitrine, les deux hommes sont maintenant l'un devant l'autre, menaçants et sinistres: ils avancent et reculent pas à pas, se disputant le terrain pied à pied. Un cri perçant déchire l'atmosphère; une lame lance un éclair de feu, et l'on entend craquer le casque doré de Mahadon, comme un sapin du Nord qui viendrait subitement à s'abattre sous les coups répétés de la hache. Atteint par l'épée du

chrétien, le cimier du Maure roule au loin dans l'arène, et d'une ouverture béante pratiquée dans la visière de Mahadon par l'arme de Don Alonso, s'échappe un noir flot de sang, mêlé d'affreux débris de cervelle. Le blessé tombe à terre, sans proférer une parole. Une dernière convulsion secoue son corps meurtri, et son âme scélérate s'exhale dans un râle suprême.

A cette vue, les partisans des Zégris laissent échapper des lamentations sans fin. Mahadon, la fleur et l'espoir de leur race, est tombé comme son frère : il gît sans vie à son côté. Succombant sous le poids de la douleur, les femmes de sa famille déchirent leurs vêtements ; les filles des Maures s'arrachent les cheveux, et une douleur indicible emplît les loges et les tribunes occupées par les Zégris et les Gomélès.

Cependant, le tournoi poursuit impitoyablement son cours. Rassemblant toutes les forces de son âme, la reine a suivi jusqu'ici dans une agitation mortelle les péripéties de la lutte. Les ardeurs et les frissons de la fièvre alternent dans son être ; la joie et la douleur font palpiter son sein avec une incroyable violence : elle a complètement oublié son propre péril, pour reporter toutes ses pensées sur les héros valeureux, dont Allah semble avoir pris sous sa protection les lances et les épées.

Don Alonso, épuisé par sa victoire, est allé prendre place auprès de Don Juan Chacon ; mais, malgré ces deux premiers succès, il reste encore à terrasser deux des terribles Maures. « A toi l'honneur, courageux Ponce ! A toi aussi, brave Fernando de Cordoue, et que la Vierge vous protège ! » crie Don Alonso de Aguilar à ses frères, en sortant de l'enceinte.

C'est, en effet, à ces deux chevaliers qu'il appartient de combattre à leur tour, avec autant de vigueur et de ténacité que leurs devanciers, contre Ali Hamet Zegri et Mahomet Zegri. A peine le brouhaha commence-t-il à s'apaiser dans le public ; à peine les femmes des deux vaincus, baignées de larmes et accablées de douleur, ont-elles quitté avec leurs chers morts la place de la Bibarrambla, que déjà les trompettes et les fanfares annoncent pour la race maudite un troisième désastre. Le grand Hamet, violemment désarçonné par Don Manuel Ponce, est étendu sans vie à côté de son cheval, la gorge transpercée par la lance de son adversaire. Un deuil sans nom se répand sur la tribu des Zégris. Evidemment, Allah lui fait sentir le poids de sa colère et veut laver dans le sang des Maures l'action criminelle qu'ils ont commise.

Aussi est-ce avec une fureur haineuse et une aveugle intrépidité que Mahomet, le dernier des Zégris, engage à son tour le combat. Pour lui, la vie n'a plus le moindre prix ; l'épée des chrétiens a ruiné son projet de renverser la reine, et désormais, il n'est plus que la mort pour le sauver de l'infamie et le soustraire à la vengeance de sa propre tribu. Il marche à l'ennemi, sans se garder ni se couvrir, absolument à l'aveuglette.

Plus le Zégri s'échauffe, plus Don Fernando se montre prudent et réservé, car il a mesuré toute l'astuce et la vigueur de son adversaire. Sous la pression des genoux de leurs cavaliers, les nobles chevaux de bataille des deux champions s'assailent impétueusement à plusieurs reprises. Enfin, le Zégri vide la selle, mais le chrétien, atteint d'un terrible coup de lance en pleine poitrine, n'est guère en moins piteux état que le Maure, et met pied à terre non sans difficulté. Les deux chevaux, blessés comme leurs maîtres, se roulent sur le sable de l'arène, au milieu d'un nuage de poussière. Hors de l'enceinte on entend retentir des cris sauvages, car le bruit de la défaite des Zégris s'est bien vite répandu dans les quartiers et faubourgs de Grenade, et le peuple, depuis longtemps hostile à cette race farouche, emporte les barrières d'assaut pour contempler et féliciter la sultane. Telle qu'un torrent qui a rompu ses digues, la foule envahit la place, au moment même où les deux derniers combattants, la masse d'armes au poing, luttent avec l'énergie du désespoir. « Mort aux traîtres, mort aux Zégris et aux Gomélès ! » crie dans l'excès de sa fureur la multitude indomptée, dont les rangs pressés vont s'épaississant de plus en plus. Et au

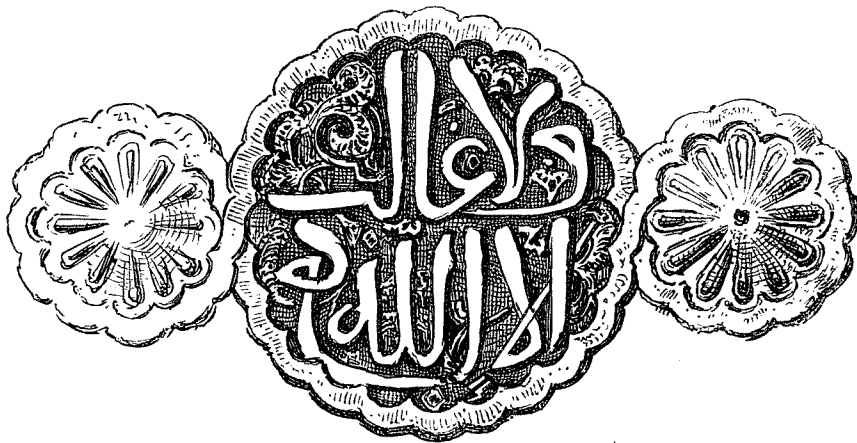
même instant, on voit les femmes s'enfuir précipitamment de leurs loges avec leurs enfants : Mahomet le Zégri vient d'être renversé sous l'effort de Don Fernando.

« Confesseras-tu que tu en as menti? s'écrie ce dernier en appuyant fortement le genou sur la poitrine du vaincu. Reconnais donc ta trahison, et je te ferai grâce de la vie! » Les juges et la foule se rassemblent autour du moribond, qui, tombé absolument à la discrétion de son adversaire, dit enfin d'une voix mal assurée: « Puisse Allah se montrer miséricordieux à mon égard! Mes blessures sont assez graves pour me donner la mort. Dès lors, puisque tu tiens à connaître la vérité, sache donc, chrétien, que c'est par esprit de vengeance que j'ai fait immoler les Abencérages, innocents de tous crimes, et que j'ai faussement accusé la sultane, la plus pure et la plus honnête des femmes de Grenade. Puisse-t-elle me pardonner ma faute! »

Ainsi parla le Zégri, et, en finissant ces mots, il expira dans un râle.

Enivrée par la victoire des chevaliers chrétiens et transportée d'allégresse, la foule accompagne la sultane jusqu'à sa chaise et lui fait cortège jusqu'à l'Albaycin. La pauvre reine ne veut plus, en effet, d'autre résidence: l'Alhambra est devenu pour elle un objet d'horreur, et le cruel souvenir des scènes abominables dont il a été le théâtre lui en rend à jamais le séjour impossible.

Telle fut, d'après les chroniqueurs arabes, cette journée mémorable, où la justice d'Allah se révéla d'une façon si merveilleuse.



GRENADE SOUS LA DOMINATION MAURESQUE.

Malheureusement pour l'histoire du monde, les hommes passent, et des peuples entiers tombent à leur tour dans la nuit de l'oubli. Il ne reste plus à la postérité que des légendes, des chansons populaires et des sentences gravées dans la pierre : seuls souvenirs qui puissent échapper en pareil cas à la dent des siècles.

Nulle part, on ne trouve autant qu'à Grenade et dans ses environs de traces et de vestiges de ce peuple arabe que les impénétrables desseins de la Providence devaient un jour balayer loin de cette terre d'Espagne, comme un fétu de paille.

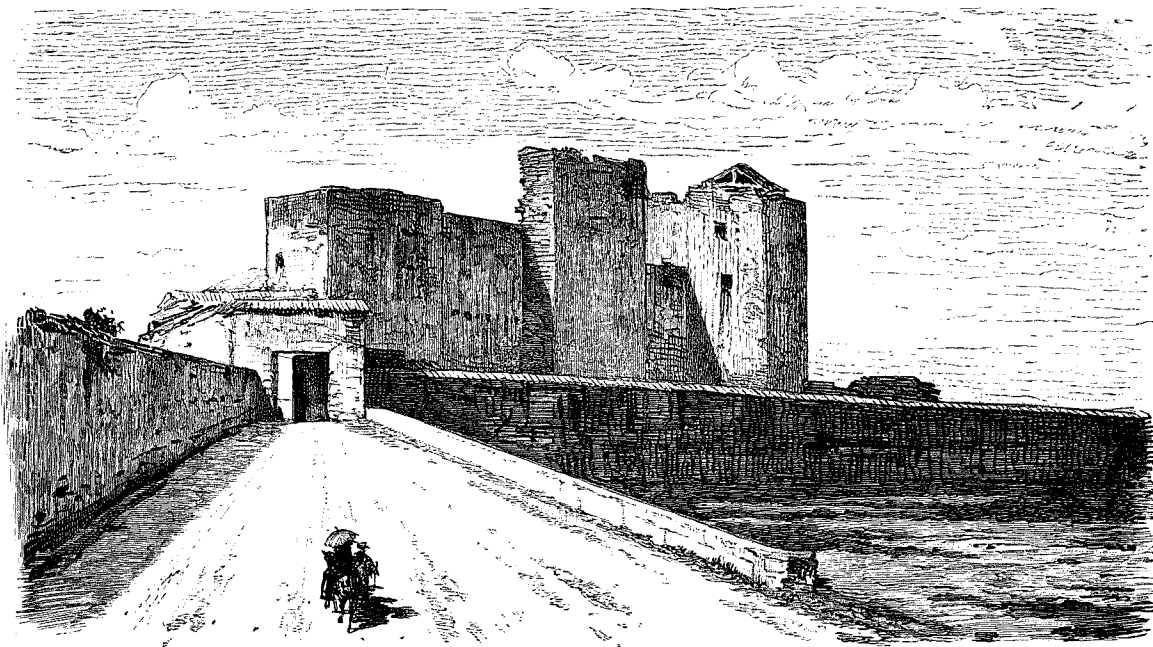
Ici, c'est une fontaine, un vase, un piédestal de marbre ; là, c'est un fût de colonne avec son chapiteau, un arc ou un donjon mauresque ; ailleurs, c'est un Mirador ou quelque dithyrambe profondément gravé dans la pierre : simples fragments, qui, venant singulièrement en aide au souvenir et à la tradition, captivent notre attention et mettent toutes nos facultés en travail.

La Puerta de Elvira, cette antique et vénérable porte, qui laisse pendre du haut de son cintre élevé des ornements de pierre semblables à des boucles de cheveux d'argent ; la petite fontaine qui larmoie à ses pieds ; le château de Darlarosa, avec ses jardins délicieux et ses terrasses suspendues, où les jeunes filles arabes aimaient à se promener, alors que le soleil à son déclin déversait sur elles, avant de prendre jusqu'au lendemain congé de l'Occident, ses plus magiques rayons ; le grand étang, sur lequel se balançaient gracieusement de magnifiques gondoles, flanquées de quatre tourelles aux angles et permettant ainsi d'unir aux agréments de la navigation les charmes d'une vue admirable sur la contrée ; tout cela gît maintenant à ras du sol, envahi par les plantes grimpantes et les herbes parasites. A la place des belles et nobles dames du temps jadis, de petits lézards aux reflets verdâtres animent seuls aujourd'hui de leurs courses folles ces anciens jardins de plaisance et s'empressent de disparaître épouvantés, au moindre pas du promeneur.

De l'autre côté, sur la colline d'en face, s'élevait autrefois une forteresse, au dessous de laquelle perchaient, à flanc de coteau, près de soixante-dix mille maisons, toute une ville gigantesque fermée par vingt-huit portes. Le mur d'enceinte, long de plusieurs milles arabes, haut de cinq à neuf mètres, épais de plus de cinq pieds sur certains points de son tracé, englobait mille trente tours fortifiées, sans parler de plusieurs grands faubourgs comme l'Albaycin, une de plus anciennes *Alcazabas* mauresques, qui pourrait bien remonter, semble-t-il, jusqu'à l'époque romaine. Après la prise de Grenade par les chrétiens, cette partie de la ville fut habitée de préférence par des Juifs, qui s'y livraient, dans de petites maisonnettes, ou, pour mieux dire, dans de véritables cavernes, à la fabrication des étoffes. Aujourd'hui même, on retrouve encore, dans ce quartier de la misère et de la pauvreté, nombre de gens, dont on ne saurait méconnaître l'origine mauresque, vivant côte à côte avec une multitude incalculable de *gitanos*, ces fameux bohémiens de Grenade, qui ont déjà fait le sujet de tant de romances et de ballades. Nulle part, le type arabe ne s'est conservé aussi pur que sur les pentes de l'Albaycin.

Les autres faubourgs principaux de la ville sont l'Arrabal Blanco ou Barrio de Albaida, actuellement habité par les Juifs et la population pauvre, comme sous les sultans de Grenade, et le Barrio de la Cauracha, couvert de jolies maisons de campagne jusqu'à San Juan de los Reyes. L'antique mosquée de Teibin et, un peu plus bas, celle de Hajarix qu'ont célébrée les poètes arabes, et qui se trouve cachée parmi les ruines de plusieurs constructions grandioses dans le voisinage de la rue San Juan et de la Victoria, jouissaient jadis au loin d'une grande réputation de beauté. Les Barrios ou faubourgs de la Churra, Gomérès, Mauror, Gelices, de los Judios et autres ont tous plus ou moins conservé leur cachet d'antiquité. Du temps des Maures, ils avaient pour leurs besoins communs trois cimetières, dont le plus important, le Salh-ben-Malic, devait occuper l'emplacement actuel de la Plaza de Toros.

Les Arabes possédaient, aux environs de Grenade et dans la ville même, beaucoup de lieux de plaisir. Les plus connus étaient l'Ainadamar; le parc ravissant d'Abn Mordanix, ainsi appelé du nom d'un général, qui avait laissé ses troupes en cet endroit pour courir au secours de



MURAILLES DE LA FORTERESSE D'ALCAZABA.

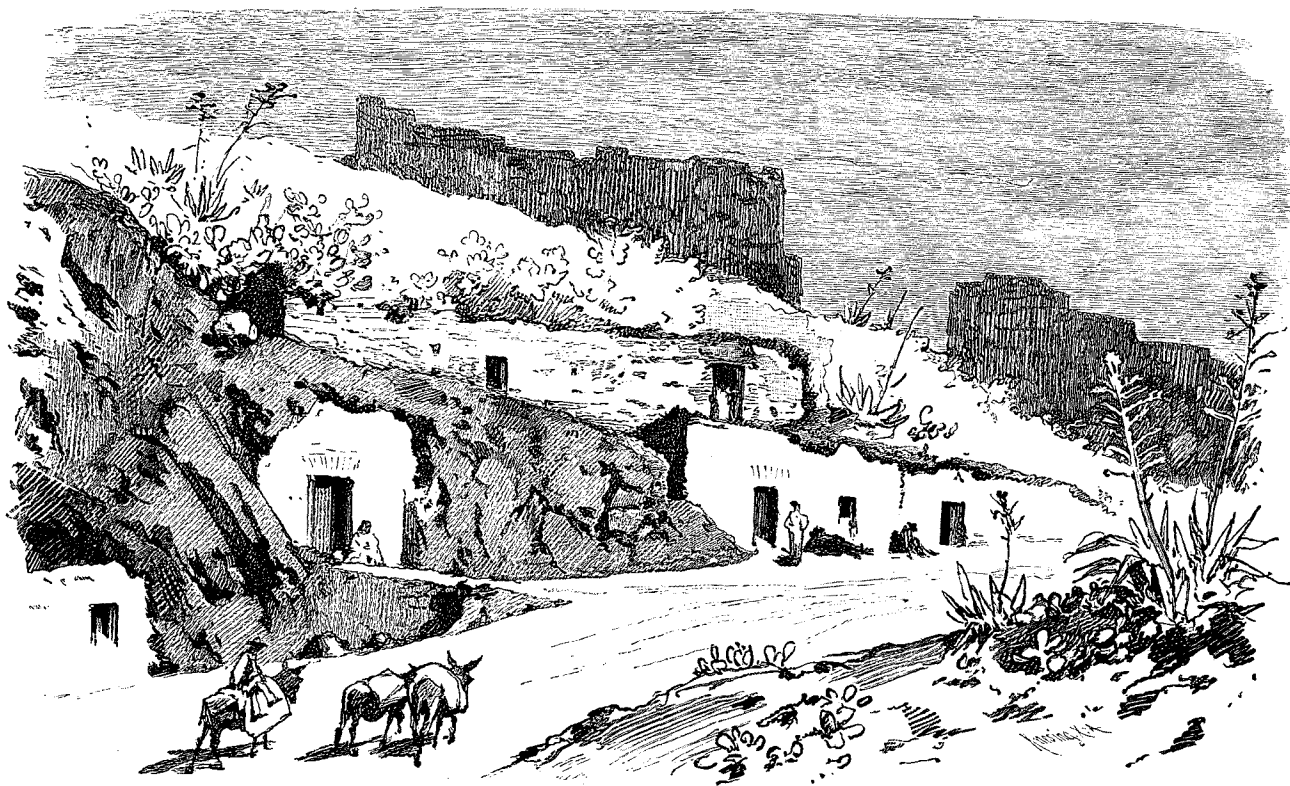
son beau-frère Abn Houmousch; enfin la propriété des Anscarès, et le jardin de la reine à l'entrée du pont du Génil. Le palais, auquel il était jadis annexé, s'appelait Kasr Said, et a transmis jusqu'à nos jours une tour, qui contient une belle salle à plafonds élevés et ressemble beaucoup à la Tour de Gomérès, à l'Alhambra.

A côté de la Porte de Bilataubin, s'élevait aussi autrefois un fort arabe, bâti par Abn Alhamar et dont les derniers vestiges sont encore visibles. Nombre de constructions particulières, qui perpétuent le type des vieilles demeures arabes, se rencontrent également un peu partout, en parcourant la ville et les faubourgs.

De même que les anciens Romains, les Maures aménageaient l'intérieur de leurs demeures de façon à satisfaire à certains usages religieux ainsi qu'aux mœurs et coutumes de la population. On constate même entre les deux peuples beaucoup de points d'analogie dans la distribution de leurs appartements. On pénétrait par l'*Ustrawan* de la porte d'entrée dans la Sahat, c'est-à-dire dans l'*Atrium* romain, avec sa fontaine murmurante entourée de plantes et d'arbustes. Les pièces d'habitation comportaient à droite et à gauche deux alcôves, munies de petites niches, où l'on pouvait se reposer et faire la sieste. Tout au fond de la chambre, une jolie petite fenêtre simple,

une *Ajimez* ou bien encore une fenêtre géminée ou *Schamsija* permettait de jouir de la vue du dehors. Lorsque la maison était à deux étages, elle ne manquait jamais d'avoir, à la partie supérieure, des galeries donnant sur la cour et réservées au séjour des femmes. Les ornements et accessoires décoratifs étaient aussi communs que le sont de nos jours les tapis. Si quelque tourelle était jointe à l'habitation, elle servait d'oratoire et de Mihrab. Enfin, chez les Arabes, de même que chez les Romains, la plus belle face de la maison était tournée vers l'intérieur.

À l'Albaycin, il n'est pas rare de rencontrer des vieillards de cent ans, voire même cent quinze ans, qui, dans le cours de leur longue existence, n'ont jamais goûté un morceau de viande; véritables végétariens, qui ont passé toute leur vie dans des cavernes privées d'air et de lumière, et se rient plus qu'on ne saurait dire des principes de l'hygiène moderne. Il est juste d'ajouter d'ailleurs que l'uniformité extraordinaire du climat est peut-être bien la cause principale de cette longévité.



CAVERNES DES GITANOS SUR LE MONTE SACRO.

Que si nous dirigeons maintenant nos pas vers le Génil, nous trouvons sur ses bords une Alaméda plantée d'ormes et riche en beautés de tous genres. Cette promenade, que l'on appelle ici le Salon, a fait partie intégrante du lit du fleuve jusqu'en 1810, et c'est seulement à cette époque, que le maréchal Sébastiani l'a conquise sur les eaux et bordée d'arbres magnifiques, créant par ces travaux un des plus beaux ornements de la ville.

Une végétation tropicale, au milieu de laquelle une armée de rossignols fait entendre ses chants mélodieux, suffit, avec la vue des montagnes, à faire de cette Alaméda une promenade vraiment royale. C'est de préférence vers le soir qu'il faut s'y rendre, peu de temps avant le coucher du soleil, alors que la Sierra Nevada revêt ses teintes les plus chaudes et ses nuances les plus indescriptibles. Ses champs de neige prennent alors une adorable couleur d'un rose mat et passent insensiblement, à mesure que l'astre baisse à l'horizon, par tous les tons de l'arc-en-ciel, jusques et y compris le rouge pourpre le plus accentué. Peu-à-peu, cet éclairage splendide perd du terrain sur les flancs des montagnes et finit par se limiter aux cimes les plus hautes, tandis que dans les bas-fonds de la vallée, les gorges et les contre-forts, abandonnés déjà des rayons

du soleil, s'enveloppent dans une mer d'azur, comme dans un manteau de brouillard. Puis, presque sans transition, viennent à leur tour les ombres de la nuit tombante, et les ténèbres couvrent depuis longtemps la Vége, que les pics de la Sierra se détachent encore lumineusement à l'horizon. Ils en viennent même à briller de tout l'éclat du feu, et retombent, quand le soleil disparaît, dans une obscurité complète, comme des torches qui s'éteindraient pour remonter au ciel.

Le Salon, jusqu'alors rempli de promeneurs et de jolies filles de Grenade accompagnées de leurs amoureux, ne tarde pas à se vider. La joyeuse société se répand dans les cafés et dans les *Tertulias*; les devantures des limonadiers et des glaciers s'allument rapidement; des bougies brûlent de ci de là devant les nombreuses images de la Vierge; toute la nature respire une fraîcheur délicieuse!

Il existait à Grenade, du temps de la domination arabe, un palais, aujourd'hui disparu, qui, d'après la légende, était d'une magnificence extrême: c'était le château des Alijarres, dont l'emplacement même est maintenant incertain. Probablement les parties d'aqueduc et les fragments de belles mosaïques, qui ont été retrouvés dans le cimetière actuel, ne sont que des vestiges de cet antique manoir. Une romance mauresque dit que les oiseaux, trompés par l'apparence des murs lambrissés de ce palais venaient se percher et faire leur nid sur ses corniches et ses guirlandes de fleurs, comme au cœur d'une forêt, et la tradition rapporte que, dans la suite, plus de quatre cents esclaves, occupés sans relâche à recueillir sur le plancher des appartements abandonnés les paillettes d'or tombées des murs, rapportaient chacun à leur maître cinq réaux d'or par jour, soit au total deux mille réaux en quelques heures. Le métal, employé à la décoration du château, avait été primitivement extrait du sable du Génil, dont les eaux le charrient en proportion assez notable, après l'avoir emprunté aux terrains d'alluvion de la Sierra.

Un autre endroit, non moins célèbre par la beauté de sa situation que par la richesse de ses souvenirs historiques est le Campo de los Martires, qui s'appelait sous les Arabes Campo de Abahul.



JEUNE GITANA À LA FONTAINE.

C'est aux flancs de cette colline que se trouvaient les grands *Silos*, c'est-à-dire les greniers à céréales, où l'on emmagasinait l'excédent disponible des bonnes récoltes. C'est également là, qu'en ce jour mémorable où des chevaliers chrétiens vinrent à Grenade pour y arborer au faite de la citadelle la bannière des rois catholiques, l'Alcalde de l'Alhambra vint remettre aux vainqueurs les clefs de la Puerta de Siete Suelos ou Porte des Sept Etages, qui était à cette époque l'entrée principale de la forteresse et que flanque aujourd'hui un hôtel de grand luxe. C'est là enfin qu'aboutissait le souterrain, par lequel les chrétiens, partis de l'ermitage de Saint Sébastien, parvinrent à s'introduire dans la place sans attirer l'attention de la garnison. Le Campo de los Martires, le Montmartre de Grenade, est redevable de son nom au massacre des vaincus d'Antequera en 1410.

Si l'on veut se faire une idée aussi juste qu'instructive des demeures féodales de la première époque arabe, il faut aller voir la Casa de los Tiros ou maison de tir, un des rares spécimens du style mudéjarique, qui soient venus jusqu'à nos jours. L'édifice repose sur les fondations d'un Alcazar, dont la tour a été complètement transformée. Entre autres choses, on remarque dans les salons, des plafonds lambrissés et enrichis de tableaux; à l'entrée des appartements, des peintures d'animaux et des compositions de fantaisie, conçues dans le style gothique et très-rare à Grenade; tout près de là, des chapiteaux mozarabes et des plaques, assez semblables à des carreaux de brique et remontant à la meilleure époque mauresque; enfin, des *Azulejos*, qui forment les dessins les plus fins et les plus délicats.

Deux autres maisons, situées dans le voisinage immédiat de la Casa de los Tiros, présentent un caractère à peu près identique et sont également dignes d'une étude approfondie, en ce sens que le style de transition gréco-romain s'y remarque fort bien.

En poursuivant notre chemin, nous arrivons au quartier le plus animé de Grenade, et nous voici bientôt sur la place historique de la Bibarrambla, qui doit son nom à une construction toute proche, la *Báb-ár-Ráml* ou Porte du Sable. Sur cette place, deux beaux piliers reliés par un immense arc en fer à cheval nous représentent la *Puerta de las Orejas*, la Porte des Oreilles, dont l'appellation singulière provient d'un épisode assez divertissant. Un jour que le roi Philippe IV donnait une fête sur cette place, une estrade élevée près de la porte à l'usage des dames, s'écroula tout-à-coup, et des filous, mettant à profit la confusion qui s'ensuivit, n'eurent rien de plus pressé que de voler les boucles d'oreilles des femmes, soit en les arrachant, soit même en les coupant. La Puerta de las Orejas servait d'entrée principale au peuple de Grenade et de poterne aux défenseurs de la ville, qui, pendant leurs dernières luttes contre les chrétiens, campaient sur la Bibarrambla.

Cette place était, du temps des Arabes plus régulière qu'aujourd'hui, ses quatre côtés étant alors uniformément et symétriquement décorés d'*Ajimezes*, c'est-à-dire de petites fenêtres cintrées séparées par des colonnettes de marbre. En 1501, toutes les *Ajimezes* de Grenade furent supprimées par ordre de la reine Isabelle, afin de mettre un frein à la curiosité des femmes, qui se cachaient derrière pour voir tout ce qui se passait au dehors. Les poètes arabes et ceux des époques ultérieures ont beaucoup chanté les tournois et les fêtes qui ont eu lieu sur la Bibarrambla. C'est là que, sous le règne de Boabdil et Chico, dernier roi des Maures, les Zégris combattirent les Abencérages; c'est là, qu'Ali-Ben-Hamed, le dernier des Abencérages, tua son dernier taureau; c'est là enfin, nous l'avons vu, que se dénoua, en faveur de la sultane Zaïda accusée d'adultère, le jugement de Dieu, dans lequel quatre chevaliers chrétiens, Don Manuel Ponce de Leon, Don Alonso de Aguilar, Don Diego de Cordova et Don Juan Chacon, rompirent des lances pour l'innocence de la reine contre les infâmes calomniateurs et rendirent par leur victoire l'honneur à cette noble dame.



ENTRÉE DE LA GORGE DES MOULINS, DERRIÈRE L'ALHAMBRA.

Derrière la mairie, en façade sur la rue et la porte de l'Alcaiceria, s'élevait également autrefois un vaste bâtiment en forme de quadrilatère, qui décrivait vraisemblablement un périmètre immense. Il en reste une vieille porte arabe, dite aujourd'hui Puerta del Carbon ou Porte du Charbon et ainsi nommée parce que, depuis l'occupation chrétienne, elle conduisait aux entrepôts des charbons. Le *patio* laisse voir encore quelques beaux vestiges de constructions mauresques, et il est hors de doute qu'on se trouve là en présence d'un caravansérail, c'est-à-dire d'un vieil hôtel arabe à l'usage des voyageurs de ce temps. Les inscriptions de la porte n'ont aucune valeur historique, et son ornementation, quoique fort bien appropriée à son objet, est d'ordre secondaire.

Beaucoup plus belle et plus importante est la Porte de l'Almadraza, l'*Alma Mater* des Arabes, vis-à-vis de la chapelle royale de la cathédrale. Ce magnifique morceau d'architecture est le seul reste encore intact de l'antique université, où Soliman Alcasem avait établi cette *Academia Alcoranica*, qui forma tant de savants disciples. Transformés en fabrique de tissus, les bâtiments conservent toujours leur splendide ornementation de la vieille époque arabe, ainsi que de nombreuses inscriptions se référant à la destination primitive de cet édifice, où l'on a enseigné autrefois la théologie, les mathématiques, la médecine, la rhétorique, le droit et la politique. Devant la porte, on a trouvé une table romaine, actuellement exposée au Musée Provincial, et faite en l'honneur de Fulvia Sabina Tranquillina Augusta, épouse d'Antonin le Pieux.

Tout près de l'Académie de l'Almadraza, notre itinéraire nous amène à un vieux bazar arabe, l'Alcaiceria ou Maison de César, qui a malheureusement été fort endommagé par un incendie, en 1844. Tel quel, il sert encore, aujourd'hui comme alors, de lieu de séjour aux négociants, d'entrepôt de marchandises et de bourse de commerce, et est entouré d'une ceinture de boutiques et magasins, comme ceux que l'on rencontre à Fez et au Maroc. Avant l'incendie, ce bazar avait le caractère arabe dans toute sa pureté, de même qu'aujourd'hui, sur le Zacatin, la rue des marchands de bric-à-brac rappelle d'une manière complète les ruelles des cités africaines.

Un édifice grandiose, dont les vestiges classiques sont également venus jusqu'à notre temps, était la Monnaie ou Casa de la Moneda. Son portail est formé d'un tapis de faïence, au centre duquel une inscription rend témoignage de l'importance du monument. Construits en 1376, les bâtiments, primitivement affectés à l'installation d'un hospice communal, n'étaient devenus qu'après la conquête chrétienne le siège de la Monnaie. Voici, à titre de spécimen, la première phrase de l'inscription ci-dessus mentionnée :

« Louange au Dieu de Mahomet ! Cet hospice a été bâti par charité, à l'usage des musulmans malades et pour l'amour du Souverain Maître de l'univers. »



LA CASA DEL CARBON.

A côté de ce monument de la fraternité des mahométans et de leur amour du prochain, monument dont la fondation remonte aux premiers temps de la domination mauresque, nous rencontrons, entre la Carrera del Darro et la Calle San Juan de los Reyes, une grande quantité de vieilles demeures nobiliaires ou *Solariegas*, qui, bien que notablement modifiées et transformées par leurs habitants chrétiens, conservent encore bien des vestiges des races féodales arabes. Leurs *patios*, leurs salles magnifiques et leurs galeries ouvertes disent suffisamment la fastueuse grandeur de leurs anciens fondateurs et habitants.

De même que nous ne mettons pas volontiers de côté un livre intéressant, mais que nous entendons, au contraire, le feuilleter d'un bout à l'autre et le dévorer avec avidité, de même

ici nous ne pouvons nous résigner à cesser la lecture du volume si curieux, que les rues de cette illustre cité tiennent ouvert sous nos yeux. Chaque pierre, chaque fenêtre, chaque coin est un morceau d'histoire, un fragment de l'époque la plus glorieuse de la péninsule ibérique, et ces restes d'un autre âge sont, à Grenade plus que partout ailleurs, bien dignes d'être étudiés.

Quelle ne devait pas être la splendeur de ce palais, qui avait nom la Casa del Chapiz et dont nous retrouvons encore des vestiges à l'entrée du Camino del Sacro Monte. Les écrivains du dix-septième siècle considéraient cet édifice comme une ancienne manufacture de soie, parce que cette industrie continua, sous la domination chrétienne, à s'y exercer par ordre du Gouvernement. Toutefois, il est certain que c'était originairement un château, le palais d'Albaida, construit par un prince Almohade. Le fait est qu'on y voit encore deux admirables *patios*, d'une magnificence vraiment royale. Ils appartiennent à deux époques différentes et très-nettement déterminées. La partie dont on reconnaît le plus aisément la date originare est celle qui est tournée du côté du *Barrio San Miguel bajo*: elle remonte au onzième siècle, et elle est tellement remarquable par la légèreté de sa



DANS LA GORGE DU DARRO.

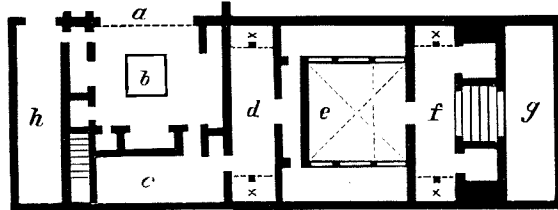
charpente en bois, par l'élégance des corbeaux qui la supportent, par la richesse de conception de ses colonnettes élancées, que l'on peut la mettre sans crainte en parallèle avec les plus belles constructions des temps modernes. Aujourd'hui, chose étrange, ce palais n'est plus habité que par les gens les plus pauvres, et, toujours prêt à s'écrouler, il disparaîtra sous peu jusqu'au dernier atôme. Des jardins magnifiques, tracés entre les bâtiments et le Darro, conduisaient à un pont, qui formait la plus ancienne entrée de l'Alhambra, et n'existent plus actuellement qu'à l'état de souvenirs.

Il est encore dans ce quartier d'autres ruines du plus haut intérêt: ce sont les anciens bains, qui s'élevaient jadis dans la Carrera del Darro, et que l'on peut toujours, si délabrés

qu'ils soient, reconstituer fort bien. Actuellement, on pénètre par une misérable maisonnette dans une cour carrée, où l'on distingue encore très-nettement la distribution primitive du sous-cœuvre de l'édifice. Le *patio*, par où l'on entrait dans l'établissement, possédait en son centre un petit réservoir d'eau. De cette cour, un escalier conduisait à un long corridor donnant accès dans une petite galerie transversale, où se trouvaient, à droite et à gauche, des *Alhamies* ou cabinets de repos. Une petite porte reliait cette pièce à la salle de bain, qui contenait la grande baignoire destinée aux ablutions du public.

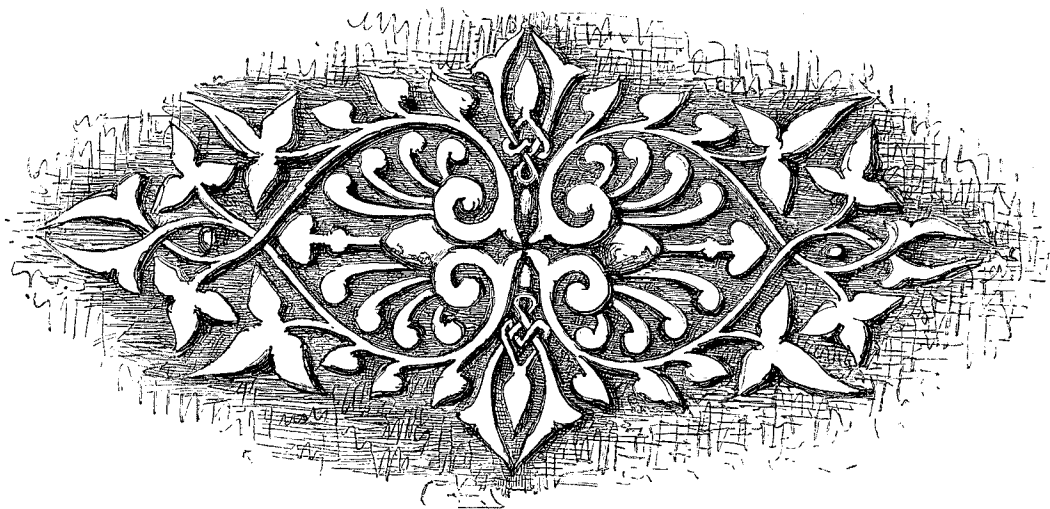
Par derrière, se trouvaient d'autres cabinets pour se déshabiller et se reposer. Le tout était voûté en coupole, et recevait l'air et la lumière par des ouvertures en forme d'étoile. De plus, bien que ce fût là un établissement public, affecté par conséquent aux besoins de la classe pauvre, les murailles portaient une ornementation assez coquette, dont les traces restent encore visibles. La distribution pratique du plan est surtout fort remarquable, ainsi que l'aménagement des portes, disposées de façon à éviter aux baigneurs tout courant d'air importun.

On trouve dans le voisinage de l'église de San Felipe, dans la Calle de Elvira, un autre établissement de bains public, qui est distribué un peu différemment. Il était situé là, dans le quartier le plus peuplé de la ville mauresque, et facilitait ainsi aux croyants la pratique des ablutions que le Coran prescrit à ses disciples.



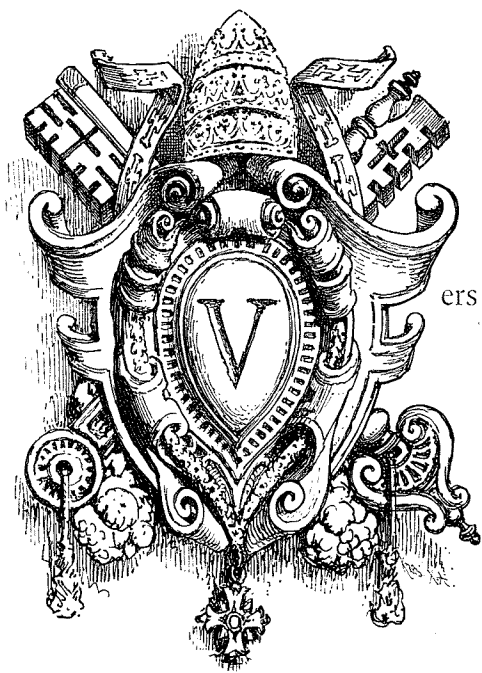
PLAN D'UN ÉTABLISSEMENT DE BAINS ARABE, À GRENADE.

a. Entrée de l'établissement. — b. Fontaine. — c. Corridor. — d. Pièces pour se déshabiller. — e. Grande baignoire. — f. Salle de repos. — x x Alhamies ou Siéges. — g. Bains de vapeur.



GRENADE SOUS LA DOMINATION CHRÉTIENNE.

LA CATHÉDRALE.



*Nadie se pasée, hable con
mujeres, este en corrillos, en
estas naves so pena de ex-
comunión y dos ducados para
obras pias.*

Il est défendu de con-
verser avec des femmes sous
les voûtes de cette église,
sous peine d'excommunication
et d'une amende de deux ducats
au profit d'œuvres pies.

VIELLE DÉFENSE INSCRITE SUR LES PILIERS DE LA CATHÉDRALE.

ers les derniers jours de la période de décadence de la domination arabe à Grenade, il existait, d'après la chronique, au nombre des chevaliers maures, un spadassin, nommé Tarfé, qui jouissait d'une grande réputation pour sa force physique et sa témérité. Dans une des innombrables escarmouches que gentilshommes catholiques et musulmans engageaient constamment entre eux de leur propre chef et qui se terminaient toujours par quelque trait de bravoure, le susdit Tarfé réussit une fois à s'approcher assez près du camp chrétien de Santa-Fé pour pouvoir y lancer jusque devant la tente royale sa bonne lance de combat, qui vint en frémissant s'y fixer dans le sol. Un brave chevalier chrétien résolut de relever cette provocation hardie, et de la surpasser en audace.

Cette décision prise, Fernando Perez del Pulgar, tel était le nom de ce digne gentilhomme, partit, à la faveur d'une nuit sombre, avec cinquante de ses compagnons d'armes, parvint à s'approcher des murs de Grenade sans être remarqué des avant-postes, et arriva de la sorte jusqu'à une petite porte, située sur les bords du Darro et gardée par un petit nombre de soldats seulement. Le chevalier égorgea la sentinelle et fit sauter la porte. Après quoi, tandis que les siens en venaient aux mains avec les Maures accourus au secours du poste, il galopa bride abattue à travers les rues de Grenade jusqu'à la grande mosquée et, sans être vu de personne, y fixa sur la porte principale, avec la pointe de son poignard, une tablette qu'il avait eu soin d'apporter et où se lisaient les mots «*Ave Maria*». Ayant ainsi pris possession du monument au nom de la Mère du Sauveur, il revint au galop jusqu'à la porte et rassembla pour la retraite sa poignée d'hommes, qui continuait toujours à se battre.

Le lendemain, à l'aube, grande fut la fureur que provoqua chez les musulmans la témérité inouïe du brave Don Fernando. Aussi, quelque jours plus tard, vit-on paraître devant le camp chrétien le fameux Maure Tarfé. Revêtu de tout son appareil de tournoi, il traînait derrière lui, attachée à la queue de son cheval, la tablette à l'*Ave Maria*, et défia publiquement le plus brave de venir la reprendre.

Un jeune chevalier, du nom de Garcilaso, releva immédiatement le gant, et, après avoir terrassé le Maure en présence de toute l'armée catholique, attacha *l'Ave Maria* au pommeau de son épée pour le porter au roi.

En reconnaissance du brillant fait d'armes de leur ancêtre, les descendants de Fernando Perez del Pulgar furent dans la suite investis du droit de se tenir assis pendant toute la grand'messe et de se faire enterrer dans la cathédrale de Grenade. Quant aux Garcilaso, ils s'appelèrent désormais Garcilaso de la Vega.

Dès que les rois catholiques Ferdinand et Isabelle eurent fait la conquête de Grenade, leur premier soin fut de construire dans cette ville un sanctuaire digne de la Couronne d'Espagne.

C'est la Capilla real, un superbe mausolée de style gothique, qui sortit tout d'abord du sol, en 1502. Bien que l'on ne connaisse pas exactement l'architecte de cette œuvre magnifique, on suppose du moins que ce *maestro mayor* devait être un certain Geronimo Palacios, ou peut-être encore Felipe de Borgoña (Philippe de Bourgogne).

Deux incomparables sarcophages en marbre blanc décorent la chapelle royale. L'un renferme les ossements des rois catholiques Ferdinand et Isabelle; l'autre contient la dépouille mortelle de leur successeur Philippe I^{er} et de Jeanne la Folle, son épouse. Une inscription, gravée sur une console, est rédigée en ces termes :

» Ici reposent Don Fernando, Roi d'Aragon et Doña Isabel, Reine de Castille, dits les Rois Catholiques, les vainqueurs du mahométisme. »

Ferdinand d'Aragon est mort le 23 janvier 1516; Isabelle, son épouse, l'avait précédé dans la tombe, le 26 novembre 1504. Les sarcophages, d'une richesse inouïe d'exécution et de dessin, sont entourés d'une grille de fer, faite également de main de maître. Sur leur face supérieure, sont couchées les statues de marbre des augustes défunts; mais bien qu'elles produisent un effet saisissant, elles ne valent pourtant pas encore celle de Jeanne la Folle, dont le profil si plein de noblesse et de sérénité ne semble aucunement en rapport avec le terrible surnom de la malheureuse reine.

D'aucuns soutiennent énergiquement que les sarcophages des souverains ont pour auteur un des plus célèbres artistes du temps, le sculpteur Bartolomé Ordoñez. Les cercueils de plomb, qui cachent les restes des monarques ainsi que ceux de l'Infante Maria, sont déposés dans un petit caveau pratiqué sous le mausolée, et se reconnaissent à leurs initiales couronnées.

Le retable du maître-autel, conçu dans un style surchargé, renferme plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture, dont le plus remarquable est le bas-relief, qui représente l'entrée des rois catholiques à Grenade et le baptême du Maure. Le transept possède de son côté deux retables en forme de reliquaires, du temps de Philippe IV, avec des bas-reliefs de Mexia et quelques toiles médiocres, et laisse voir, dans la sacristie, une Conception de la Vierge, attribuée à Maître Alonso Cano, ainsi qu'un autre tableau, représentant l'échange du baiser de paix entre le sultan Boabdil el Chico et le roi Ferdinand, son vainqueur. Des reliques fort curieuses sont conservées dans les armoires de la sacristie. Enfin, entre la Capilla real et le Sagrario, on rencontre une chapelle, où sont ensevelis les membres de la famille de Pulgar, dont il a été parlé précédemment.

La cathédrale de Grenade, qui s'est trouvée rajoutée après coup à la Capilla real, est un temple imposant et majestueux, qui figure incontestablement au rang des plus beaux monuments de la Renaissance espagnole. La disposition de ses énormes faisceaux de piliers, qui ne forment pas moins de cinq nefs, appartient cependant plutôt au style gothique qu'à l'architecture gréco-romaine.

Confirmée comme cathédrale sous le vocable de l'Incarnation par bulle pontificale du pape Innocent VIII, cette belle église métropolitaine a sous sa dépendance les évêchés de Cadix et d'Almería.

C'est le 15 mars 1523 que la première pierre fut posée, sous l'épiscopat de l'archevêque Don Pedro Guerrero. Quand l'architecte primitif, Diego de Silva, vint à mourir, après avoir dirigé les travaux pendant plus de quarante ans, son élève Juan de Maeda consentit à continuer son œuvre. En 1571, il passa la main au constructeur du palais de Charles-Quint à l'Alhambra, Maître Juan de Oreo, qui eut lui-même pour successeur, en 1590, Ambrosio de Vico. Enfin, c'est à Gaspar de la Peña et à Rojas que les archives capitulaires font remonter l'honneur d'avoir terminé le monument. Toutes les sculptures de l'intérieur sont de Verdignier, à l'exception d'un médaillon de Risueño, qui représente l'Incarnation.

La cathédrale compte vingt portes, ainsi que vingt groupes de colonnes de style corinthien, qui se répartissent en cinq nefs. La Capilla mayor, de forme semi-circulaire, est supportée par huit piliers gigantesques et décorée de six grands tableaux d'Alonso Cano, qui retracent les principaux épisodes de la vie de la Vierge. Deux statues agenouillées des Rois Catholiques, dûes au ciseau de Pedro de Mena y Medrano, ainsi que deux bustes d'Adam et d'Ève par Alonso Cano, sont des plus remarquables. La cathédrale possède environ seize chapelles, qui sont pour la plupart d'une grande élégance et d'une rare beauté. Celle de San Miguel contient notamment une célèbre toile d'Alonso Cano, *la Soledad — la Solitude*.

C'est un retable placé sous l'invocation de Jésus le Nazaréen qui abrite les meilleurs tableaux de la cathédrale : un Saint Antoine, une Madeleine, un Saint Laurent, un Saint Pierre et un Saint Paul, de Jose de Ribera, dit l'Espagnolet ; un Saint Augustin et un Christ avec la Sainte Vierge, de Cano ; un Saint François, de del Greco : toutes œuvres offertes en 1722 par le trésorier Medinilla. Un Saint Paul de Ribera a disparu par le fait d'une escroc.

La porte de la Capilla real est, sans conteste, le meilleur morceau de pur style gothique que possède l'Espagne, bien qu'à cette époque la Renaissance eût déjà gagné beaucoup de terrain. En revanche, la Puerta del Perdon peut passer pour la meilleure œuvre Renaissance de Silva, et rivalise, par la perfection du détail, avec tout ce que l'Espagne, et peut-être même l'Italie, ont produit de plus beau.

Au-dessus de la porte qui mène à la Sala Capitular, est scellée dans le mur une *Caridad* ou *Charité* du Florentin Torrigiano, l'illustre rival de Michel-Ange. Ce bas-relief provient d'un concours qui fut jadis ouvert à Grenade pour arriver à choisir définitivement l'artiste auquel serait confiée l'exécution des sarcophages des rois.

Avant de quitter la cathédrale, il faut encore admirer sa tour, qui est malheureusement demeurée inachevée, et qui renferme la Salle du Chapitre, où l'on remarque des figures d'apôtres d'un fort bon travail italien, un tableau d'Atanasio, dit Bocanegra, et une toile de Risueño.

Depuis qu'elle est devenue chrétienne, Grenade partage fraternellement le sort de Cordoue, sa voisine, et, complètement insignifiante comme place de commerce, ne compte plus aujourd'hui que 65,000 habitants. La ville moderne couvre les terrains plats, qui s'étendent entre les collines de l'Albaycin et de l'Alhambra. Ses rues sont un peu plus larges et mieux tenues que celles des quartiers arabes, où les ruelles étroites dominent sensiblement.

Parmi les places, il faut signaler la Plaza del Triunfo, qui se trouve à proximité de la Plaza de Toros et laisse voir un vieil hôpital fondé par les rois catholiques. L'ancienne place de la Bibarrambla, débaptisée depuis un certain temps pour prendre le nom de Plaza de la Constitucion, n'a pas encore perdu, malgré sa coupe moderne, tout son ancien cachet d'originalité. On y remarque le palais archiépiscopal, qui ne contient du reste à l'intérieur ni trésors ni richesses d'aucune sorte. Tout au plus, en se plaçant à un point de vue spécial, trouve-t-on quelque intérêt à une galerie de trente-et-un portraits d'archevêques, qui n'ont pas grande valeur artistique : quant à l'*Ecce-homo* de Torrigiano, son authenticité est vivement contestée. En avril 1767,

après l'expulsion des Jésuites, le palais archiépiscopal fut transformé en *Colégio real*, ou, pour mieux dire, affecté à l'installation du collège antérieurement existant.

Le célèbre Zacatin, qui est toujours la rue marchande de Grenade, conduit de la Bibarrambla à la Plaza nueva. Des maisons en surplomb, qui, d'un côté à l'autre de la voie, se touchent presque par les chevrons de leurs combles, laissent les boutiques du rez-de-chaussée dans une demi-obscurité perpétuelle et rappellent singulièrement le quartier juif des vieilles villes allemandes ou italiennes.



MENDIANTS D'ÉGLISE À GRENADE.

Sur la Plaza nueva le palais de la *Audiencia*, l'antique chancellerie construite de 1531 à 1587, étale aux yeux une intéressante façade. Cet édifice est en effet une des productions de la meilleure et de la plus féconde période architecturale de l'Espagne catholique, un fruit de cette incomparable époque où l'on savait allier l'élégance à la majesté. Le *patio* et la cage de l'escalier sont notamment aussi purs dans la ligne qu'élancés dans la forme, et le monument tout entier occupe assurément le premier rang parmi les constructions modernes de Grenade.

En face de la *Audiencia* débouche une rue qui monte à l'Alhambra. Elle servait autrefois de quartier général à une célèbre tribu arabe, la race Gomèles, dont elle a même conservé le

nom, puisqu'elle s'appelle encore Cuesta de los Gomeles. Dans cette rue, nous apercevons, au-dessus du portail d'église de Saint Onofrius, une statue de ce saint, qui compte parmi les meilleures œuvres de l'illustre maître Diego de Silva.

On rencontre si souvent à Grenade le nom de ce sculpteur fameux, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de son talent. Pour bien s'en pénétrer, il suffit de visiter rapidement toutes ces constructions des seizième et dix-septième siècles, cent fois plus dignes d'étude que les productions monotones de l'art contemporain. C'est ainsi que la façade postérieure du couvent de Saint François est redevable à Silva d'un ravissant morceau d'ornementation, qui forme l'angle en saillie de la grande porte et du balcon. De même encore, c'est toujours cet infatigable artiste, qui est l'auteur des décorations extérieures de la Casa de Castril, située dans la rue du Darro; c'est lui qui a donné le plan de cet élégant portrait du seizième siècle; c'est lui qui a dessiné tous ces détails si délicats et si fins, et nul autre que lui n'en eût été capable. On est presque tenté de croire, à la vue de ces merveilles, qu'il existait alors à Grenade une école d'ornementation architecturale, qui aurait su former, sans subir aucunement l'influence italienne, un bon nombre de disciples de premier ordre. Sur l'un des côtés de la Casa de Castril, on aperçoit à côté de la porte un balcon muré, où se lit cette devise: «*Esperandola del Cielo!*» Voici comment Manuel de Jimenez Serrano rapporte l'origine de cette inscription:

« Cette maison était autrefois habitée par Zafra, vieux guerrier blanchi sous le harnais dans les armées des rois catholiques. Certaine nuit, il surprit sa jeune et jolie fille en flagrant délit de rendez-vous galant sur le balcon. Il se glissa, sans être vu, dans la maison, et ayant rencontré un jeune page dans le corridor, il le prit pour le séducteur de sa fille et se mit en devoir de le transpercer de son épée. Le malheureux eut beau protester de son innocence et implorer justice, il finit par aller s'abattre sur le fatal balcon, à l'endroit même d'où venait précisément de s'enfuir le véritable suborneur. « Tu demandes justice, répartit le père en fureur, eh bien! tu ne l'obtiendras pas en ce bas monde »; et, précipitant le pauvre page du haut de la fenêtre, il ajouta: « Meurs, infâme, et ne garde d'espoir qu'en la justice du ciel. » Depuis ce jour, le meurtrier fit murer le balcon qui avait vu cette scène d'horreur, et poser la sinistre inscription commémorative de son crime: « *Que muera, esperandola del cielo!* »

Les salles de San Domingo abritent sous leurs plafonds élevés le musée provincial qui se compose pour la majeure partie de toiles de second et troisième ordre de l'école de Grenade, provenant de couvents et d'églises actuellement ruinés. Deux cabinets spéciaux contiennent toutefois plusieurs tableaux d'Alonso Cano, qui forment, avec une plaque ornée de bas-reliefs et quelques beaux émaux, les pièces les plus précieuses de cette collection sans importance.

Tout autres sont les attrait du Musée des Antiquités, où se trouvent réunis des inscriptions et des objets fort intéressants de la période romaine, des fragments de tombeaux et d'autels, ainsi qu'une incroyable quantité d'objets arabes.

Les églises de Grenade, au double point de vue de l'art décoratif et de l'histoire, ne sont que des monuments d'ordre très-secondaire, bâtis pour la plupart sur les substructions ou fondations d'anciennes mosquées arabes, sans avoir cependant conservé beaucoup de traces de leur destination primitive.

San Geronimo date de l'année du siège, de 1492, et compte par conséquent au nombre des plus vieilles églises chrétiennes de Grenade. Doña Maria Manrique, veuve du grand capitaine de ce nom, ayant reçu de Charles-Quint l'autorisation de faire enterrer son époux sous les voûtes de ce temple, s'engagea en retour à faire achever l'édifice à ses frais. En vertu de cette convention, les cendres de l'illustre soldat furent déposées à San Geronimo, en 1552, à côté de la dépouille mortelle de Doña Maria. De même qu'en tant d'autres endroits, on retrouve encore

dans cette église la main de Silva: c'est lui, en effet, qui a ciselé sur la paroi extérieure de la Capilla les armes de Gonzalve de Cordoue avec l'inscription suivante:

«*Gonzalo Ferdinando a Corduba, Magno Hispanorum Duci, Gallorum ac Acturgarum Terrori.*»

Malheureusement, lors de l'invasion française, au commencement de ce siècle, quelques soldats s'oublièrent jusqu'à profaner cette tombe. Le cercueil de bronze fut brisé; l'épée et les objets précieux qui s'y trouvaient disparurent; les vêtements du mort furent mis en pièces, si bien qu'il ne resta plus dans le caveau que les ossements du grand capitaine. Triste épisode d'une guerre lamentable!

En suivant la Calle Real et après avoir dépassé un petit ermitage, on aperçoit à droite, sur une éminence, une construction, dite El Mirador de Orlando et bâtie par un riche Génois. La route passe devant cet édifice pour aboutir à la Cartuja, vieux monastère fondé en 1513 et originairement habité par trois moines, qui furent massacrés par les Maures.

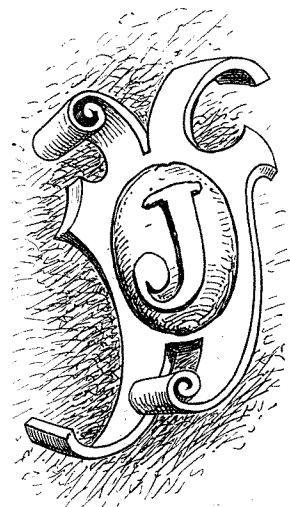
C'est de là, paraît-il, que Gonzalve de Cordoue, lancé à la poursuite d'un détachement de Maures, aperçut pour la première fois la résidence mauresque. Il mit aussitôt genoux en terre pour remercier la Providence, et, dans la suite, cet emplacement lui fut donné en même temps que les jardins d'Alcoudia pour la construction de la Cartuja. Aujourd'hui, le couvent est abandonné et ne possède plus de grandes richesses. On admire cependant encore dans la sacristie, le chœur et le vestiaire, des portes d'un travail admirable, enrichies de mosaïques d'ivoire, de nacre et d'argent. Dans son ensemble, la sacristie est d'ailleurs fort remarquable par ses marbres, son mobilier, ses stucs et ses peintures. Quatre Zurbaran ont disparu de ses murs, mais on y voit encore un Christ mourant d'Alonso Cano et un *Ecce homo*, attribué à l'immortel Moralès, qui méritent au plus haut point de fixer l'attention. Dans le superbe jardin du monastère, où se déroule une vue magnifique, se rencontrent des vestiges bien conservés d'un étang arabe, flanqué de tourelles aux angles. Les bassins de ce genre trahissent toujours le goût oriental et se retrouvent le plus souvent dans les palais mauresques. On croit que c'était ici l'emplacement de la maison de plaisance d'Abn Abiz, et le fait est qu'on ne saurait imaginer situation plus belle.

À quelques heures de la Cartuja, nous arrivons à la gracieuse propriété *El soto de Roma*, dont la Couronne a fait autrefois hommage à Wellington, duc de Ciudad Rodrigo. Il y avait là, du temps des Arabes, un pavillon de chasse, qui avait vraisemblablement succédé à la ville romaine d'Iliberis, ainsi que semble l'attester l'inscription suivante retrouvée dans les décombres: «*S. P. Q. J.*» c'est-à-dire probablement: *Senatus populusque illiberiensis*.



LE PALAIS DE CHARLES-QUINT

À L'ALHAMBRA.



Juste au milieu des bâtiments de l'Alhambra, Charles-Quint voulut construire un palais digne de son nom et susceptible d'éclipser par sa beauté toutes les constructions des Maures. C'est en 1526 que commencèrent ces travaux, qui eussent, en tout autre endroit, produit un admirable monument, mais qui malheureusement entraînent tout d'abord la démolition et la perte irréparable de plusieurs constructions mauresques, sans doute fort belles, comme tout le reste de l'Alhambra.

Charles-Quint était venu de Séville à Grenade, et ayant entendu dire que l'Alhambra était le point le plus salubre de l'Andalousie, principalement pendant les chaleurs de l'été, il résolut d'y établir sa résidence, et se mit aussitôt en devoir de réunir les architectes, les artistes et les capitaux nécessaires à l'exécution de son projet.

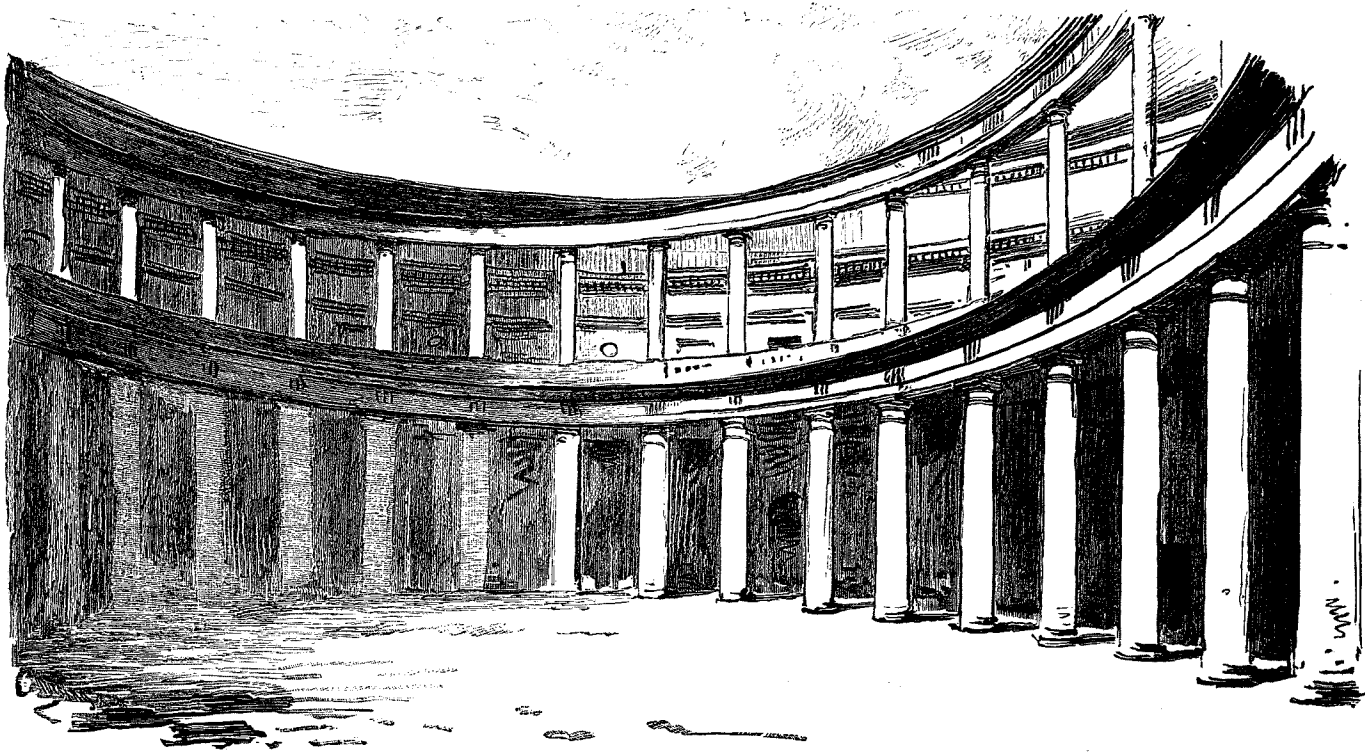
Les Maurisques payaient, à cette époque, à l'empereur, un tribut annuel de 80,000 ducats, pour conserver l'exercice de leur culte. Sur cette somme, Charles-Quint commença par prélever 10,000 ducats pour son palais, en ajouta 6000 autres qu'il prit sur les revenus de l'Alcazar de Séville, et compléta le total par l'addition du produit des galères de Camara et des tribunaux de Grenade, de Loja et d'Alhama. Grâce à ces ressources multiples, il put suivre son dessein et faire venir des artistes du fond de l'Italie.

On se décida pour le style gréco-romain, que l'on copia sur les meilleurs modèles du monde entier, car Charles-Quint tenait à laisser à la postérité un monument capable de rivaliser avantageusement avec tout ce qui avait existé jusqu'alors. On s'inspira des palais de Florence, de la cathédrale de Pise, de Sainte Marie de Rome, et l'on réussit fort heureusement dans cette voie, bien qu'on ne pût évidemment engendrer de la sorte une œuvre d'un style bien pur, ainsi qu'on le reconnaît encore. La partie inférieure contraste singulièrement avec la partie supérieure. Dans la première, ce sont, en effet, les constructions un peu lourdes de l'ordre toscan; dans la seconde, au contraire, c'est le style ionique, marié avec toutes les finesses de la Renaissance et couronné de frises doriques d'une perfection hors ligne. Ces dissemblances architecturales sont moins accusées dans les portails principaux, où il règne plus d'unité et de pureté classique.

Les archives du palais racontent que l'idée de cette construction avait surgi, dès l'an 1526, dans le cerveau de l'empereur, mais que l'exécution de ses projets fut ajournée pendant plusieurs années encore, Pedro Machuca et son fils Luis n'ayant achevé les fondations qu'en 1529. Quand le premier de ces deux architectes mourut, les travaux passèrent aux mains de Juan de Orea et de Juan de Mijares, qui les livrèrent eux-mêmes, en 1583, à Pedro Velasco. L'entreprise fut abandonnée peu de temps après, et le palais n'arriva jamais sous toiture.

Tel quel, il présente extérieurement un double système de pilastres, séparés les uns des autres par des fenêtres à balcons et par des panneaux, qui étalent, dans un gracieux encadrement de fruits et de guirlandes de fleurs, des sculptures magnifiques dans le goût de l'antiquité grecque. Ces œuvres d'art sont attribuées à Morell et à Juan de Vera. Au centre de la façade, à l'Ouest et au Sud, s'élèvent deux portiques imposants, taillés dans les marbres les plus riches et dans cette serpentine de la Sierra Nevada, qui, par son admirable coloration, est sans rivale au monde.

Les bas-reliefs qui décorent le palais sont d'une variété et d'une beauté surprenantes et signés des plus célèbres artistes, tels que Pedro de Ocampo et Antonio de Leval. Les statues sont dûes au ciseau des sculpteurs Salazar et Rojas, et les fleurons sont l'œuvre de Juan de Mijares.



COUR DU PALAIS DE CHARLES-QUINT.

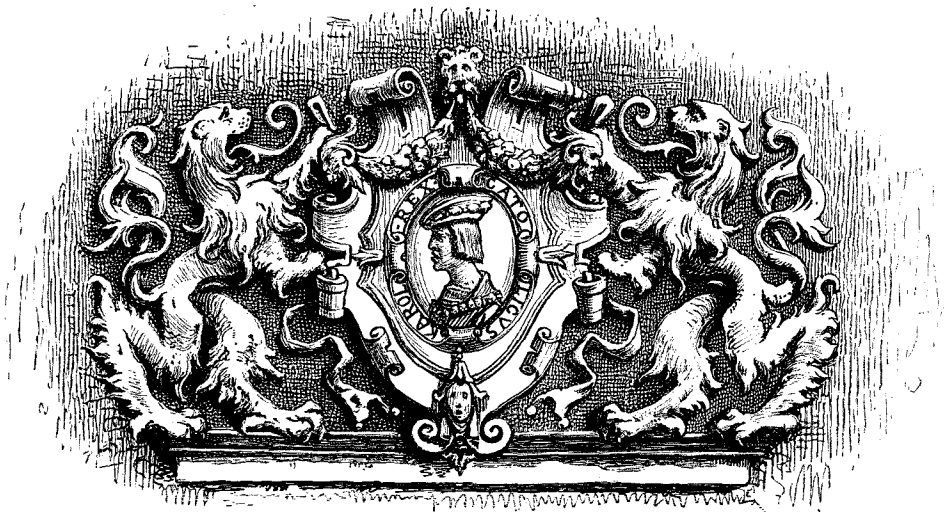
On voit, en somme, que l'on n'a rien épargné pour que le monument réponde pleinement aux intentions du maître: aussi bien, est-ce une raison de plus pour regretter que l'emplacement ait été aussi mal choisi, et que le palais soit demeuré inachevé.

L'intérieur de l'édifice est conçu dans un très-mauvais style, qui entraîne, entre autres inconvénients, une perte de place énorme. En effet, au milieu du quadrilatère occupé par les bâtiments figure une grande cour circulaire, dont la disposition produit nécessairement quatre angles aussi disgracieux qu'inutiles. Trente-deux colonnes élégantes supportent une assise de pierre surmontée d'une galerie de style ionique, qui est elle-même richement décorée sur tout son pourtour. Les motifs d'ornementation s'appliquent même si délicatement et si artistement sur les frises et les architraves, que quatre siècles ont été impuissants à les disjoindre.

Un des angles ci-dessus mentionnés renferme l'escalier; un autre, à l'Est, était destiné à l'installation d'une chapelle. La forme générale du palais le rendait peu logeable, et tout confort domestique était absolument sacrifié à la beauté de l'extérieur. L'habileté de l'architecte et sa richesse d'imagination n'en sont pas moins admirables; quant à l'exécution du gros œuvre et des détails, elle est tout simplement magistrale.

Les parois extérieures portent le plus souvent un revêtement de fine pierre calcaire d'Escuzar; à l'intérieur, les murailles sont garnies de la pierre plus grossière d'Alfacar. Les colonnes et galeries de la cour sont faites d'une sorte d'agglomérat très-dur et très-difficile à travailler, mais en même temps fort beau de couleur et de poli.

Ne quittons pas ce monument, si remarquable dans son état imparfait, sans rappeler les noms fameux des artistes qui ont travaillé à sa construction ou à sa décoration: Juan de Cubillana (1560), Juan del Campo (1565), Landeras (1584), Nuñez de Armijo, les deux Machuca, Ocampo, Leval, Godios et tant d'autres.





LES TOURS ROUGES.

LAS TORRES BERMEJAS.

LES TOURS VERMEILLES.

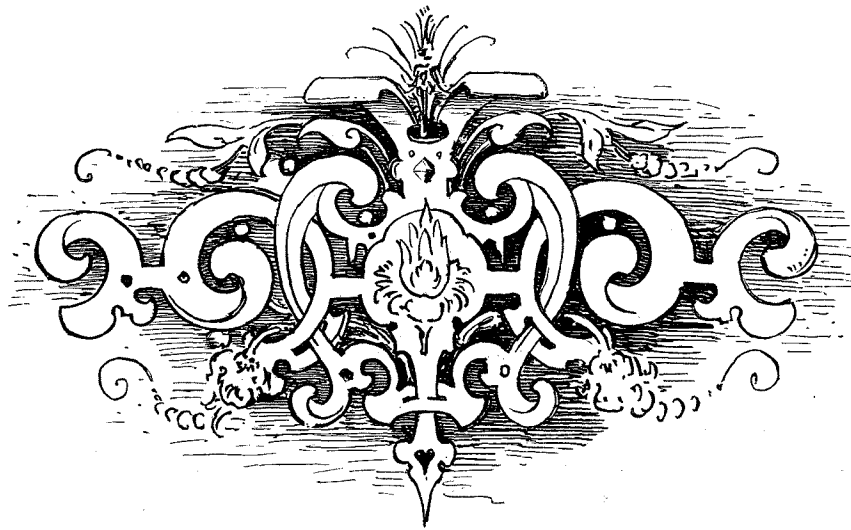
A l'ouest de Grenade, dans l'enceinte de l'Alhambra et au centre de la population la plus ancienne, un bastion gigantesque, on pourrait presque dire une forteresse, domine la ville et la Véga. Ce sont les Tours Vermeilles, ainsi nommées à cause de leur couleur externe et construites sur de vieilles substructions romaines, pour tenir en bride les Mozarabes, qui habitaient le faubourg de San Cecilio. Contrairement à cette opinion, il semble bien que les Torres Bermejas existaient déjà du temps du premier Alhamar et qu'elles lui sont même redevables non-seulement d'une réparation ordinaire, mais encore de l'adjonction des ailes latérales. Tout au moins, sait-on par les chroniques, qu'en l'an 889 de l'hégire, les troupes de Damas et celles du khalife Nahil étaient casernées dans ces tours.

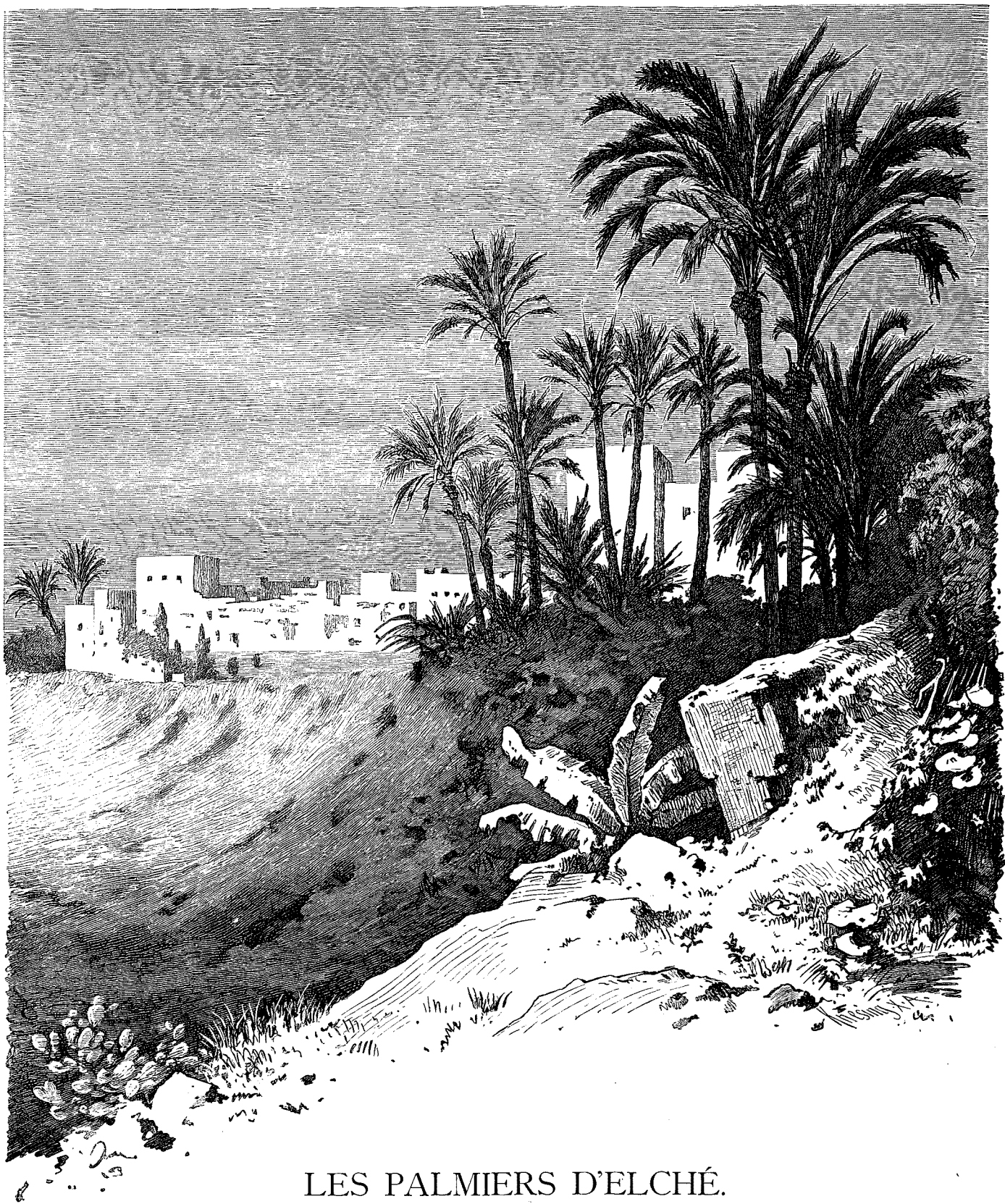
Sous Abderrahman I^{er}, fondateur du khalifat de Cordoue, les Torres Bermejas eurent à soutenir deux assauts et se rendirent au Wali d'Elvira-Sherani, qui devint, à la suite de sa victoire, gouverneur de la forteresse.

Les tours pouvaient loger une garnison de deux cents hommes et contenaient des écuries souterraines très-spacieuses, qui existent encore et pouvaient abriter quarante chevaux. L'architecture de ce fort est plus ancienne que celle de l'Alhambra et se rapproche davantage de celle de l'Alcazaba.

C'est du haut de sa plate-forme que nous jetons un dernier coup d'œil sur les splendeurs de la Véga, et sur les riantes habitations de Grenade la jolie, repassant en silence ces vers de Victor Hugo, si poétiques et si vrais :

Grenade efface en tout ses rivales: Grenade
Chante plus mollement la molle sérénade;
Elle peint ses maisons des plus riches couleurs;
Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines,
Quand, par un soir d'été, Grenade dans ses plaines
Répand ses femmes et ses fleurs.





LES PALMIERS D'ELCHÉ.

Un pont magnifique, hardiment jeté à une grande hauteur sur les flots écumants du Vinalopo, nous fait pénétrer dans le vieux nid mauresque d'Elché. Au premier aspect, nous nous croirions presque à Tétouan ou à Tanger, tant le paysage et les habitants nous rappellent les campagnes marocaines. Il semble que l'Europe chrétienne et civilisée ait voulu conserver intact à la postérité ce petit coin si véritablement mauresque, qui se mire dans les mêmes eaux que les cités d'Afrique, situées de l'autre côté de la Méditerranée. Quelques milliers de maisons basses et crépies à la chaux, ou, pour mieux dire, quelques milliers de tas de pierres quadrangulaires couronnés de toits plats et percés, ici et là, de petites fenêtres du plus pur type oriental; des

ruelles étroites et sales, où marchent furtivement de pauvres êtres qui regardent timidement et sans rien comprendre à sa curiosité, l'étranger tout entier plongé dans les jouissances d'un tel spectacle; tout cela est bien fait, en vérité, pour donner au touriste l'impression caractéristique des contrées africaines. On peut dire même que l'idiome des habitants d'Elché contient plus de consonnances gutturales que tout autre dialecte espagnol, et contribue ainsi pour sa bonne part à nourrir l'illusion.

Que si l'on attend le crépuscule pour sortir dans la campagne, alors le rêve devient une réalité: on se meut bien véritablement dans un monde extra-européen, tout nouveau et complètement étranger. On y retrouve encore, il est vrai, nos aunes et nos ormes du Nord, mais ce sont là des arbres exotiques, auxquels les indigènes prodiguent autant d'admiration et de soins qu'on en accorde dans l'extrême Nord à ces orangiers-nains, qui vivent misérablement en serre chaude dans de grandes caisses en bois. Sur l'Alameda d'Elché, on voit se promener voluptueusement à l'ombre des ormeaux les bruns enfants du pays, tandis que nous avons fait, nous, des centaines de lieues pour venir rêver pendant quelques heures sous les palmiers de leur ville. Par quel étrange esprit de contradiction l'homme est-il donc porté à n'admirer et à ne désirer que les biens qui lui manquent, tandis qu'il ne trouve aucune jouissance dans ceux qui sont à sa disposition?

Ainsi donc, poussés par un sentiment tout-à-fait incompréhensible pour les indigènes, nous voilà grimant l'escalier vermoulu du clocher de la belle église paroissiale d'Elché, pour pouvoir goûter d'ensemble sur la plate-forme l'impression féérique du paysage sans pareil, qui va se dérouler subitement sous nos yeux. Contempler à ses pieds ce vieux nid mauresque avec ses taupinières, qui ressemblent à peine à des habitations humaines; voir l'ardent soleil d'Afrique faire mûrir sur les toits plats de ces demeures des épis de maïs ou des olives; regarder indiscretement une jolie fille arabe qui, vêtue de sa longue chemise blanche, fait sécher du linge blanchi et le suspend prosaïquement à des ficelles: ce n'est plus là l'Europe; ce n'est même plus l'Espagne; c'est sans doute le reflet de quelque grand miroir, qui nous renvoie jusqu'ici les images pittoresques de l'Afrique du Nord. A gauche, l'immensité de la mer azurée; à droite, une forêt de palmiers avec sa multitude de feuilles en éventail; au-dessous de nous, cette étrange ville mauresque, tout cela sent les ardeurs du Midi et la végétation des tropiques. L'air qui nous environne, rafraîchi par l'approche du soir et par la brise de mer, est doux comme le velours et chargé des parfums les plus doux; le ciel, toujours pur et sans nuages, est d'un beau bleu d'azur; tout se tait aux alentours et nous invite à la rêverie.

Soudain, quelques coups frappés par les marteaux de deux hommes de fer à l'horloge de la prison de la ville, de la Calandura, nous rappelle qu'il est temps de redescendre de ces hauteurs éthérées à la vie de ce monde, et bientôt nous voici de nouveau dans l'ombre épaisse d'étroites ruelles, nous dirigeant vers le nord pour gagner la Huerta.

Il n'y a qu'un Elché en Espagne, et c'est ici seulement que les efforts de l'homme ont réussi à soumettre le palmier à la culture forestière et à en faire une source de revenus pour les propriétaires. Environ quarante mille de ces arbres, d'une exubérance et d'une vigueur inouïes couvrent la campagne environnante, à l'abri des vents du Nord et des intempéries des saisons. Un système particulier d'irrigations amène jusqu'au milieu des plantations l'eau qui leur est indispensable. Dans une gorge étroite, située à cinq kilomètres de la ville et séparée d'elle par un *Pantano*, c'est-à-dire par une digue en pierre de onze mètres d'épaisseur et de vingt-et-un mètres de hauteur, on retient les eaux du Vinalopo, qui s'écoulent ensuite vers les plantations dans des canaux de vingt centimètres de profondeur sur trois mètres de largeur.

Les palmiers sont disposés régulièrement à deux mètres les uns des autres, et, comme ils n'ont que des racines assez courtes, on cultive dans les intervalles qui les séparent le coton et le trèfle. Il n'est pas d'arbre plus agréable que le palmier. Aussi acclimaté à Elché que dans

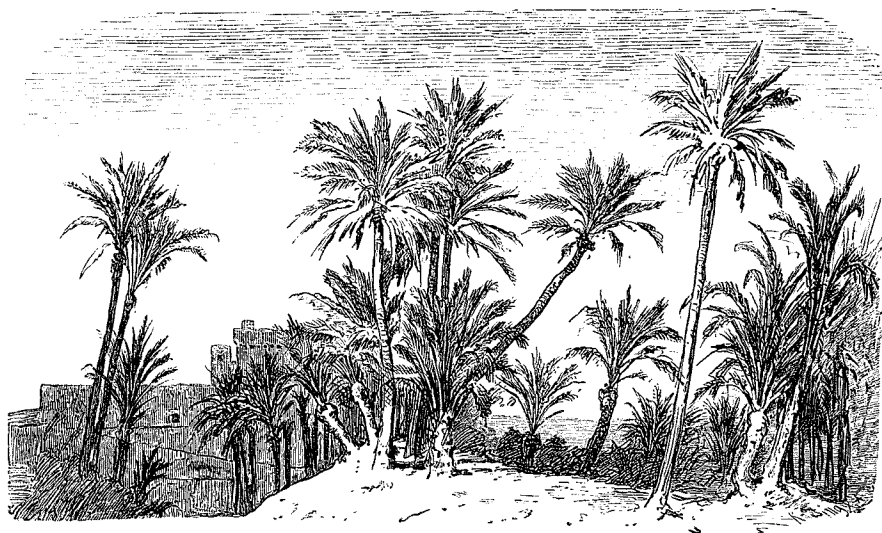
son pays d'origine, d'où il a été importé en Espagne par Abderrahman, il y a de cela des siècles, il n'a besoin que d'air et de lumière et ne nécessite aucune préparation spéciale du sol.

Ses fruits seuls exigent quelque surveillance. Avec l'agilité de l'écureuil, le cultivateur grimpe, à l'aide d'une corde, jusqu'à la couronne de l'arbre, pour y protéger par des ligatures contre les coups de vent et les chutes le fruit à peine formé ou pour le recueillir, quand il est mûr, dans des corbeilles fixées à la ceinture de l'homme.

Après la floraison et la fécondation, la couronne du palmier mâle est dressée et liée en forme de cône, afin de faire blanchir, en les privant de lumière, les feuilles, qui se trouvent ainsi emprisonnées à l'intérieur du bouquet. Une fois décolorées, elles sont expédiées pour le Jour des Rameaux dans toutes les parties de l'Espagne, bénies dans les églises et vendues aux fidèles, comme préservatifs contre le foudre et divers autres maux. Le gain que l'on retire de cette opération, à Elché seulement, atteint annuellement environ 40,000 francs : quant au revenu des palmiers femelles, qui sont à peu près au nombre de trente-cinq mille, il s'élève, bon an mal an, à 1,400,000 réaux soit 466,000 francs.

Le charme que cette forêt de palmiers exerce sur le visiteur est d'un caractère tout spécial. Les arbres, qui, à l'inverse de ce qu'on voit chez nous, ne sont pas assez rapprochés pour produire de grandes masses d'ombre, laissent filtrer jusqu'à terre quelques rayons de soleil, dont les tons crûs, tranchant sur la sombre silhouette des troncs des palmiers, dessinent sur le sol un tapis fait des nuances les plus riches. On comprend, que, dans de telles conditions, la lumière, tamisée par ces brillants bouquets de fruits et de fleurs en éventail, produise sur l'œil une impression éminemment flatteuse.

Les troncs, élancés et relativement maigres, se dressent en l'air comme des manches d'ombrelles et c'est seulement à une grande hauteur qu'ils commencent à lancer leurs rameaux dans toutes les directions. Telles quelles, ces gigantesques fougères, d'une beauté si originale et si noble, ressemblent étrangement à d'immenses parasols déployés, et, en les voyant prodiguer à l'homme, comme pour le remercier de ses soins, les enchantements d'une végétation sans pareille et les larges bénéfices d'une fécondité inépuisable, on ne peut s'empêcher de regretter qu'Elché soit seule à posséder sur la terre d'Espagne une forêt de palmiers.



ADIEU AU LECTEUR.

Elché sera notre dernière étape, ami lecteur, sur cette terre d'Espagne, que nous venons de parcourir ensemble.

Si tu as eu la patience de suivre tes guides jusqu'à la fin du voyage, tu connais maintenant, à peu près comme nous, les beautés naturelles et artistiques de ce pays trop méconnu. Tu sais qu'au-delà des monts, il est pour le touriste bien des merveilles à visiter, depuis les tours de Barcelone jusqu'aux palmiers d'Elché; tu as vu, presque aussi bien que nous, la capitale et les provinces les plus intéressantes; tu es à même de discourir, comme un *hidalgo*, de *señoras* et de *mañolas*, de *toreros* et de *gitanos*, de *tertulias* et de *corridos*.

Sans doute, il nous resterait encore beaucoup à glaner sur le sol de l'Espagne. Mais, si attrayante que soit une pareille étude, il vient fatalement une heure, où le mal du pays commence à se faire sentir et rappelle au voyageur qu'il a laissé derrière lui une famille et des amis. Pour nous, ce moment est venu.

Pardonne-nous donc de te quitter déjà, cher lecteur, et que si, par hasard, tu nous reprochais de ne t'avoir rien dit de certains points dont la réputation n'est plus à faire, notre excuse est toute prête: c'est à la fois un bon conseil et un souhait.

Puissent les omissions volontaires, que nous avons commises, contribuer à t'inspirer, quelque jour, le désir de t'aller promener *tras los montes*! Puissent-elles y ramener au plus tôt les auteurs de cet ouvrage!

